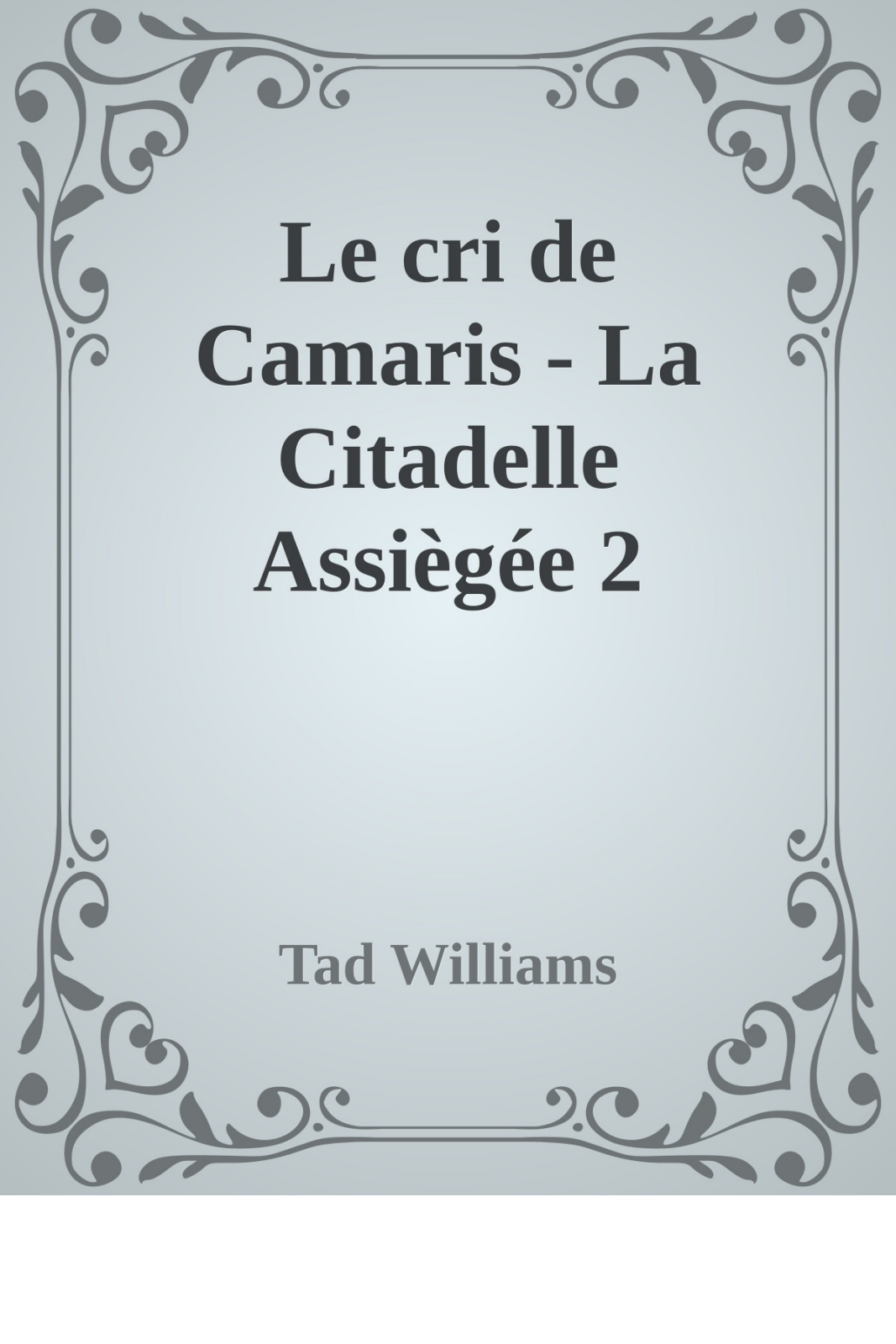


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Le cri de Camaris - La Citadelle Assiégée 2

Tad Williams

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Tad Williams

Le Cri de Camaris

Rivages/Fantasy



Tad Williams

Le Cri de Camaris

Rivages/Fantasy



Les maigres forces du roi déchu Josua Mainmorte semblent devoir céder sous les assauts d'Ineluki le Roi de l'Orage et de ses séides maléfiques. Au cœur du pouvoir, dans le secret du château du Hayholt, c'est maintenant l'odieux Pryrates le Prêtre Rouge qui tire les ficelles du royaume, et prépare l'écrasement final des opposants au règne de terreur absolu d'Ineluki.

Une seule solution semble se dessiner pour Simon Mèche-blanche et les derniers partisans de la Ligue du Parchemin : aller défier les maîtres du mal dans leur place forte. Mais n'est-ce pas là une tâche impossible pour une armée si frêle ?

Tandis que les événements se précipitent et que le siège du Hayholt, forteresse réputée imprenable, s'annonce, Simon sait qu'il lui faudra percer le secret des épées magiques, ou que mourra avec lui tout espoir de sauver la Terre d'Osten Ard.

L'arcane des Épées, compte aujourd'hui parmi les grandes œuvres de la Fantasy, un classique du genre où forces destructrices et héros valeureux s'affrontent en une bataille titanesque. Tad Williams a gagné grâce à ce cycle puissant sa place au premier rang des conteurs de la Fantasy, aux côtés de Tolkien, David Eddings ou Robert Jordan.

Le Cri de Camaris

Du même auteur
dans la même collection

L'ARCANE DES ÉPÉES

- I. La Ligue du Parchemin
 - Le Trône du Dragon*
 - Le Roi de l'Orage*
- II. La Route des Rêves
 - La Maison de l'Ancêtre*
 - La Pierre de l'Adieu*
- III. La Citadelle Assiégée
 - Le Livre du Nécromant*
 - Le Cri de Camaris*

Tad Williams

Le Cri de Camaris

**L'Arcane des Épées
Tome 6**

**Traduit de l'américain
par Jacques Collin**

*Collection dirigée par
Doug Headline*

Rivages/Fantasy

Couverture : Stan & Vince
Titre original : *To Green Angel Tower*
By arrangement with Daw Books, Inc., New York, U.S.A.
All Rights Reserved.

© 1993, Tad Williams
© 1999, Éditions Payot & Rivages pour la traduction française
106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 2-7436-0509-X
ISSN : 1264-3963

Cette série est dédiée à ma mère, Barbara Jean Evans, qui m'a appris à chercher d'autres mondes, et à partager ce que j'y découvre.

La seconde moitié de cette saga est dédiée à Nancy Deming-Williams, avec beaucoup, beaucoup d'amour.



RÉSUMÉ DES VOLUMES PRÉCÉDENTS

Jean Presbytère, Roi souverain des nations humaines d'Osten Ard, règne depuis plusieurs décennies sur un royaume en paix depuis son trône squelettique, le Trône du Dragon, sis au cœur de la citadelle de Hayholt, ancienne forteresse des immortels Sithis.

Simon, un orphelin de quatorze ans, est l'un des serviteurs du Hayholt. Peu intéressé par ses tâches subalternes, il devient l'apprenti du savant excentrique du château, le *docteur Morgénès*. Mais le garçon découvre bientôt que Morgénès préfère lui apprendre à lire et à écrire plutôt que de lui enseigner la magie.

Lorsque meurt le Roi Jean, *Elias*, l'aîné de ses deux fils, se prépare à prendre la succession de son père. *Josua*, son frère à l'humeur taciturne, et que l'on surnomme « Mainmorte » à cause d'une blessure, se dispute violemment avec le futur roi au sujet de *Pryrates*, un prêtre de très mauvaise réputation devenu l'un des conseillers les plus influents d'Elias.

Le règne d'Elias débute bien, mais le royaume est bientôt frappé par la sécheresse, puis par la peste et par d'étranges disparitions. Alors que la vague de mécontentement s'amplifie à travers tout le royaume, Josua disparaît, et d'aucuns prétendent qu'il organise la rébellion.

La dérive du règne d'Elias inquiète particulièrement le duc *Isgrimmur* de Rimmersgard et le comte *Éolair*, émissaire d'Hernystir, un royaume de l'ouest d'Osten Ard. Ce malaise touche jusqu'à la propre fille du roi Elias, *Miriamélé*, qui se défie tout particulièrement de Pryrates, le conseiller du roi.

Cependant, Simon s'efforce, malgré sa nature distraite, de suivre l'enseignement du vieil homme, qui persiste dans son refus de l'initier à toute magie. Durant l'une de ses escapades dans le labyrinthe des couloirs et corridors plus ou moins dissimulés du Hayholt, Simon découvre un passage secret et une grotte souterraine dans laquelle Josua est retenu prisonnier par Pryrates. Simon avertit le docteur Morgénès, et tous deux réussissent à organiser l'évasion du prince en lui faisant emprunter un tunnel qui passe sous le Hayholt. Peu après, tandis que Morgénès envoie des oiseaux messagers portant la nouvelle à de mystérieux correspondants, Pryrates et la garde royale se présentent pour arrêter le docteur et son apprenti. Morgénès meurt en combattant Pryrates, mais son sacrifice permet à Simon de s'échapper par le tunnel, qui s'effondre derrière lui.

Simon refait surface dans le cimetière au-delà des murs de la ville et s'éloigne, avant d'être attiré par la lueur d'un feu. Il assiste alors à une scène étonnante : une cérémonie rituelle dans laquelle sont engagés Pryrates et le roi Elias, ainsi que des créatures aux robes sombres et à la peau aussi blanche que l'ivoire. Les officiants remettent à Elias une étrange épée grise aux pouvoirs

inquiétants, dont le nom est *Peine*. Simon s'enfuit.

Au bout de quelques semaines, le garçon est presque mort de faim et d'épuisement, mais encore très loin de sa destination, Naglimund, la place forte de Josua, au nord du royaume. Dans la forêt d'Aldhéorte, il découvre une étrange créature prisonnière d'un piège : un Sithi, représentant d'une race qu'il croyait mythique, ou du moins éteinte. Arrive alors un bûcheron, qui tente de tuer le Sithi, mais Simon l'en empêche. Le Sithi, une fois libre, ne s'arrête que le temps de tirer une flèche blanche en direction du garçon, puis disparaît. Une voix se fait alors entendre, qui dit à Simon de prendre la flèche blanche, un cadeau sithi.

Le nouveau venu, de la taille d'un nain, est un troll du nom de *Binabik*, monté sur une grande louve grise. Binabik propose de marcher avec Simon vers Naglimund. En chemin, ils tentent une halte à l'abbaye de Saint Hodérund, mais découvrent que le monastère a été le lieu d'un carnage. Alors qu'ils en explorent les ruines, Simon est capturé et emmené au campement du duc Isgrimmur. Durant la nuit, les Rimmersleutes sont attaqués par des *fouisseurs*. Simon réussit à s'enfuir grâce à l'aide de Binabik, qui lui révèle alors que sa présence est due à un message du docteur Morgénès.

Simon et Binabik poursuivent leur chemin vers Naglimund, mais les événements étranges qui se succèdent leur font peu à peu comprendre qu'ils sont confrontés à une menace bien plus grande que la seule colère d'un roi. Poursuivis par une meute de molosses blancs surnaturels portant la marque du Pic de l'Orage, une montagne du nord à la réputation maléfique, ils s'enfoncent dans la forêt et cherchent refuge dans la maison de *Géloé*, en compagnie de deux autres voyageurs qu'ils ont arrachés aux chiens. Géloé, une femme franche et directe censée être une sorcière, s'entretient avec eux de la situation ; la somme de leurs informations respectives leur fait supposer que les anciens Noms, des êtres aigris apparentés aux Sithis, sont dorénavant impliqués dans le devenir du royaume de Jean Presbytère.

Leurs poursuivants, pas tous humains, continuent de les traquer sur la route de Naglimund. Binabik est atteint par une flèche ; Simon et une jeune servante qu'ils ont sauvée entament alors une lutte acharnée pour finir de traverser la forêt. Attaqués par un géant hirsute, ils ne doivent leur salut qu'à l'apparition de Josua et de son groupe de chasse.

Le prince les emmène à Naglimund, où l'on soigne Binabik. Il se confirme que des événements terrifiants s'annoncent. Le siège de Naglimund par Elias et ses armées est imminent. La servante sauvée par Simon est en fait la princesse Miriamélé, qui cachait son identité après avoir fui son père, devenu fou sous l'influence de son conseiller Pryrates. De tout le pays affluent des gens apeurés qui espèrent que Naglimund et le prince Josua les protégeront d'un roi dément.

Tandis que le prince et d'autres débattent de la bataille à venir, un étrange vieillard rimmersleute du nom de *Jarnauga* fait son apparition dans la salle du

conseil. C'est un membre de *la Ligue du Parchemin*, un cercle de lettrés et d'initiés auquel appartenaient également Morgénès et le maître de Binabik. Il est porteur d'informations plus sombres encore. Leur ennemi, annonce-t-il, n'est pas simplement Elias : le roi est aidé par *Ineluki le Roi de l'Orage*, prince des Sithis mort depuis plus de cinq siècles, dont l'esprit immatériel règne maintenant sur les Noms du Pic de l'Orage, parents du peuple banni des Sithis.

La terrible magie de l'épée grise Peine est la cause de la mort d'Ineluki, ainsi que la guerre que menèrent les humains aux Sithis. La Ligue du Parchemin pense qu'Elias a reçu Peine dans le cadre d'un impénétrable projet de vengeance nourri par Ineluki, un plan qui devrait permettre au Roi de l'Orage mort vivant d'asservir le monde entier. Leur seul espoir réside en un poème prophétique qui suggère que « trois épées » pourront peut-être mettre en échec la puissante magie d'Ineluki.

L'une des épées est celle du Roi de l'Orage, Peine, qui se trouve déjà dans les mains de leur ennemi, le roi Elias. La deuxième est une épée de Rimmersgard, *Minneyar*, que l'on a su un temps au Hayholt, mais dont la trace s'est depuis bien longtemps perdue. La troisième est *Épine*, l'épée noire du plus grand chevalier du Roi Jean, *Sire Camaris*. Jarnauga et d'autres pensent l'avoir localisée dans le grand Nord gelé. C'est sur cet espoir ténu que Josua envoie Binabik, Simon et quelques soldats à la recherche d'Épine, tandis que la place forte se prépare au siège.

La princesse Miriamélé, frustrée d'être trop protégée par son oncle Josua, s'enfuit de Naglimund, déguisée et accompagnée d'un mystérieux moine, frère *Cadrach*. Elle espère parvenir jusqu'à Nabban, au sud d'Osten Ard, et convaincre les membres de sa famille de venir en aide à Josua. Le vieux duc Isgrimnur, à la demande de Josua, se déguise à son tour pour partir à sa recherche et la protéger. *Tiamak*, un lettré salanais vivant dans les marais du Wran, reçoit un étrange message de son vieux mentor Morgénès, annonçant de grands dangers et sous-entendant que Tiamak aurait bientôt un rôle à jouer. *Maegwin*, fille du roi d'Hernystir, assiste impuissante aux événements qui entraînent sa famille et son pays dans la tourmente causée par la trahison d'Elias.

Simon, Binabik et leurs compagnons tombent dans une embuscade montée par *Ingen Jegger*, chasseur du Pic de l'Orage, et par ses serviteurs. Ils ne doivent leur salut qu'à la réapparition de Jiriki, le Sithi que Simon avait sauvé dans la forêt. Informé de leur quête, Jiriki décide de les accompagner jusqu'à la montagne Urmsheim, demeure légendaire de l'un des grands dragons, à la recherche d'Épine.

Tandis que Simon et ses compagnons progressent vers la montagne, Elias et ses armées avancent sur Naglimund. Le siège commence bientôt. Les premiers assauts sont repoussés, mais les assiégés subissent de lourdes pertes. Enfin, les troupes d'Elias semblent se retirer et abandonner le siège. Alors, un orage surnaturel se forme à l'horizon septentrional, et avance sur Naglimund.

La tempête dissimule en fait les armées d'Ineluki, composées de Noms et de géants. Lorsque la Main Rouge, les maîtres-serviteurs du Roi de l'Orage, abat les portes de la place forte, un terrible massacre commence. Josua et quelques autres réussissent à fuir les ruines du château. Avant de s'enfoncer dans l'immense forêt, le prince Josua maudit Elias pour avoir scellé ce pacte abominable avec le Roi de l'Orage et jure de lui reprendre la couronne de leur père.

Parvenus au sommet d'Urmsheim, Simon et ses compagnons trouvent l'Arbre d'Udun, une titanesque chute d'eau gelée. Ils découvrent alors Épine, dans une grotte funèbre. Avant qu'ils n'aient le temps de prendre l'épée et de s'enfuir, Ingen Jegger réapparaît et les attaque. La bataille éveille *Igjarjuk*, le dragon blanc, qui dormait depuis des lustres sous les glaces. Les pertes sont importantes des deux côtés. Simon reste bientôt seul, acculé au bord d'une falaise ; alors que le dragon s'abat sur lui, il soulève Épine et frappe. Le sang brûlant du dragon jaillit sur lui, et il perd connaissance.

Simon s'éveille dans une cave des montagnes troll de Yiqanuc. Jiriki et Haestan, un soldat erkynéen, le soignent et le remettent sur pied. Épine a bien été ramenée d'Urmsheim, mais Binabik est retenu prisonnier par son propre peuple, ainsi que *Sludig* le Rimmersleute, et tous deux risquent la mort. Le visage de Simon porte maintenant une balafre surmontée d'une mèche blanche à l'endroit où le sang du dragon l'a touché. Jiriki donne à Simon le surnom de Mèche-blanche, et lui annonce que, pour le meilleur et le pire, il a été irrévocablement marqué.

Simon, Jiriki et le Haestan restent les invités d'honneur de la cité qanuque, mais Sludig et Binabik risquent la condamnation à mort. Une audience devant *le Pâtre* et *la Chasseresse*, les seigneurs qanucs, révèle qu'il est non seulement reproché à Binabik d'avoir abandonné sa tribu, mais aussi d'avoir trahi le vœu de mariage fait à *Sisqi*, la fille cadette de la famille régnante. Simon supplie Jiriki d'intercéder en la faveur du troll et du Rimmersleute, mais le prince se refuse à entraver le cours de la justice qanuque. Jiriki, tenu par des obligations envers sa propre famille, doit retourner vers son peuple.

Blessée par l'apparente inconstance de Binabik, Sisqi ne peut toutefois se résoudre à le voir exécuté. Avec l'aide de Simon et d'Haestan, elle organise donc l'évasion des deux prisonniers. Alors qu'ils recherchent dans la cave du maître de Binabik un parchemin indiquant le chemin d'un endroit appelé la Pierre de l'Adieu (dont Simon a appris l'existence dans une vision), ils sont repris par les seigneurs qanucs furieux. Mais le testament du maître de Binabik confirme l'explication que le troll avait donnée de son absence. Le pardon est accordé aux prisonniers, et Simon et ses compagnons sont autorisés à quitter Yiqanuc et à apporter la puissante épée Épine au prince exilé Josua. Sisqi et d'autres trolls les accompagneront jusqu'au pied des montagnes.

Pendant ce temps, Josua et les quelques autres survivants ayant échappé à la destruction de Naglimund errent dans la forêt d'Aldhéorte, pourchassés par

les Noms du Roi de l'Orage. Ils sont finalement rejoints par Géoé, la femme-sage, et par Leleth, l'enfant muette que Simon avait sauvée des terribles molosses du Pic de l'Orage. Géoé conduit Josua et son groupe à travers la forêt, jusqu'à un endroit ayant autrefois appartenu aux Sithis, dans lequel les Noms n'osent les poursuivre, de crainte de briser le pacte ancien qui lie les branches de cette famille éclatée. Géoé leur annonce alors qu'ils doivent se rendre en un autre endroit plus sacré encore pour les Sithis, cette même Pierre de l'Adieu vers laquelle elle a déjà dirigé Simon par une vision.

Miriamélé, fille du Roi souverain Elias et nièce de Josua, poursuit sa route vers Nabban avec le moine dissolu Cadrach. Tous deux sont capturés par le comte *Streàwe* de Perduin, un homme rusé et cupide, qui annonce à Miriamélé qu'il va la livrer à un homme dont il préfère taire le nom, et envers lequel il a une dette. Pour la plus grande joie de Miriamélé, ce personnage mystérieux s'avère être un ami, le prêtre *Dinivan*, qui est aussi le secrétaire du *Lecteur Ranéssin*, le maître de la Sainte Église. Dinivan est secrètement membre de la Ligue du Parchemin, et il espère que Miriamélé saura convaincre le Lecteur de dénoncer Elias et son conseiller, le prêtre renégat Pryrates. La Sainte Église subit non seulement les assauts d'Elias, qui lui demande de ne pas s'immiscer dans ses projets, mais aussi ceux des *Danseurs de Feu*, des fanatiques religieux qui prétendent que le Roi de l'Orage vient à eux dans leurs rêves. Ranéssin écoute ce que Miriamélé a à lui dire, et en est très troublé.

Simon et ses compagnons sont attaqués par des géants des neiges alors qu'ils redescendent des montagnes ; durant le combat, le soldat Haestan et de nombreux trolls sont tués. Peu après, alors qu'il songe mélancoliquement aux injustices de la vie et de la mort, Simon éveille par inadvertance le miroir Sithi que Jiriki lui avait offert et s'aventure sur la Route des Rêves, où il rencontre d'abord la matriarche sithie *Amerasu*, puis la terrible Reine des Noms, *Utuk'ku*. Amerasu cherche à comprendre les intrigues d'Utuk'ku et du Roi de l'Orage, et explore la Route des Rêves à la recherche d'informations et d'alliés.

Josua et le reste de son groupe quittent enfin la forêt pour les plaines des Hauts Thrithings, où ils sont presque aussitôt capturés par les gardes-rande du clan nomade que dirige le Thane Fikolmij, le père de Vorzheva, promise de Josua. Fikolmij nourrit une rancune tenace à l'encontre du prince qui lui a pris sa fille. Après l'avoir roué de coups, Fikolmij organise un duel destiné à achever son prisonnier ; mais son plan échoue et le prince en sort vainqueur. Fikolmij doit alors tenir sa parole, et équiper en chevaux toute la compagnie de Josua. Le prince, profondément affecté par la honte que ressent Vorzheva devant sa famille, l'épouse devant Fikolmij et tout le clan rassemblé. Lorsque le Thane annonce en jubilant l'arrivée imminente des soldats du roi Elias qui viennent pour les capturer, le prince et ses compagnons s'enfuient précipitamment à travers les plaines, en direction de la Pierre de l'Adieu.

Dans la lointaine Hernystir, Maegwin est la dernière de sa lignée. Son père

le roi et son frère ont tous deux été tués en combattant *Skali*, âme damnée d'Elias ; elle et son peuple ont dû se réfugier dans les cavernes des Monts Grianspogs. Maegwin, hantée par des rêves étranges, est attirée par les vieilles mines et cavernes des profondeurs du Grianspog. Le comte Éolair, le plus fidèle des hommes liges de son père, part à sa recherche ; ensemble, ils découvrent l'immense cité souterraine de Mezutu'a. Maegwin est convaincue qu'il s'agit de l'endroit où vivent les Sithis, et que ceux-ci vont venir en aide aux Hernystiris, comme ils l'ont déjà fait de par le passé ; mais les seuls habitants de la cité en ruines sont les *Dwarrows*, un groupe d'excavateurs étranges et timides, lointains cousins des immortels. Les *Dwarrows*, qui maîtrisent le fer aussi bien que la pierre, révèlent que l'épée Minneyar que recherchent Josua et ses compagnons est en fait *Clou-Radieux*, l'arme qui a été enterrée avec Jean Presbytère, le père de Josua et d'Elias. Cette information ne présente que peu d'intérêt pour Maegwin, désespérée de voir que ses visions n'ont été d'aucun secours à son peuple. Par ailleurs troublée par son amour pour Éolair, sentiment qu'elle juge insensé, elle lui confie une mission afin de l'éloigner : porter à Josua et à ses compagnons les informations sur Minneyar et les plans des excavations des *Dwarrows*, qui ont creusé tous les tunnels qui courent sous la place forte d'Elias, le Hayholt. Éolair est surpris et furieux d'être ainsi écarté, mais il obéit.

Une fois arrivés au pied de la montagne, Simon, Binabik et Sludig quittent Sisqi et les autres trolls, pour poursuivre leur route à travers les étendues glacées du Désert Blanc. Lorsqu'ils atteignent la limite nord de la grande forêt, ils y découvrent une ancienne abbaye habitée par des enfants et leur protectrice, une jeune fille à peine plus âgée du nom de *Skodi*. Ils acceptent de passer la nuit dans l'abbaye, heureux d'avoir trouvé un abri, mais Skodi révèle alors son vrai visage : dans l'obscurité, elle les emprisonne tous trois par magie, et tente d'invoquer le Roi de l'Orage pour lui annoncer qu'elle est en possession de l'épée Épine. L'un des morts-vivants de la Main Rouge apparaît durant la cérémonie, mais l'un des enfants interrompt le rituel, et le sang répandu déclenche une attaque de fousseurs. Skodi et les enfants sont tués, mais Simon et ses compagnons s'échappent, en grande partie grâce au concours de la louve de Binabik, *Qantaqa*. Rendu presque fou par le contact mental avec la Main Rouge, Simon s'enfuit droit devant lui, perdant le contact avec ses compagnons. Il galope à travers la forêt jusqu'à heurter une branche d'arbre qui l'assomme, et tombe dans une ravine. Malgré tous leurs efforts, Binabik et Sludig ne peuvent le retrouver. À regret, ils emportent l'épée Épine et poursuivent leur route vers la Pierre de l'Adieu, sans lui.

Miriamélé et Cadrach ne sont pas les seuls à avoir rejoint le palais du Lecteur à Nabban : c'est également le cas du duc Isgrimnur, toujours à la recherche de Miriamélé, et de Pryrates, en mission pour le Roi Elias. Le Lecteur condamne vigoureusement Pryrates et Elias ; l'émissaire du roi quitte le banquet furieux, en proférant des menaces.

Grâce à un sortilège qu'il tient du Roi de l'Orage, Pryrates se

métamorphose durant la nuit en une chose obscure. Il frappe mortellement Dinivan et massacre le Lecteur, puis met le feu au Sancellan Aedonitis pour faire accuser les Danseurs de Feu. Cadrach, que Pryrates terrifie, finit par assommer la princesse et l'emporter au loin. Isgrimmur découvre Dinivan à l'agonie ; le prêtre lui demande de remettre au Salanais Tiamak le symbole de la Ligue du Parchemin, et lui conseille de se diriger vers une auberge appelée *La Coupe de Pélippa*, à Kwanitupul, une cité en lisière des marais, au sud de Nabban.

De son côté, Tiamak se dirige vers Kwanitupul suite à un message de Dinivan, lorsqu'il est attaqué par un crocodile. Gravement blessé et diminué par la fièvre, il réussit non sans mal à atteindre *La Coupe de Pélippa*.

Lorsqu'elle s'éveille, Miriamélé découvre que Cadrach s'est dissimulé avec elle dans la cale d'un navire qui a pris la mer. Tous deux sont rapidement découverts par *Gan Itai*, une Niskie qui a pour rôle de protéger le navire des monstres marins appelés *kilpas*. Malgré la sympathie qu'ils lui inspirent, Gan Itai livre les deux passagers clandestins au maître de bord, *Aspitis Prévès*, un jeune noble nabbanais.

Bien plus au nord, Simon s'éveille d'un rêve dans lequel il a une nouvelle fois entendu Amerasu, ce qui lui a appris que celle-ci était la mère d'Ineluki, le Roi de l'Orage. Simon se retrouve seul et sans repères dans la forêt Aldhéorte que recouvre la neige. Il se maintient en vie en grappillant du lichen et quelques rares insectes, mais son sort semble ne plus se jouer qu'entre la folie et la famine. Il est finalement sauvé par *Aditu*, la sœur de Jiriki, qui répond ainsi à l'appel à l'aide du miroir. Par une sorte de déplacement magique qui paraît changer l'hiver en été, elle emmène Simon dans la cité secrète des Sithis, Jao é-Tinukai'i. L'endroit est d'une beauté envoûtante et intemporelle. Lorsqu'il retrouve Jiriki, Simon déborde de joie ; il est ensuite présenté à *Likimeya* et à *Shima'onari*, les parents de Jiriki et d'Aditu. Les seigneurs sithis décrètent que, aucun humain n'ayant jamais été autorisé à pénétrer dans l'enceinte secrète de Jao é-Tinukai'i, Simon ne devra jamais quitter la cité.

Une longue chevauchée à travers les grandes plaines n'ayant pas suffi à les débarrasser de leurs poursuivants, Josua et ses compagnons font volte-face et se préparent à l'affrontement. Ils découvrent alors que ces cavaliers ne sont pas les soldats d'Elias, mais des hommes des Thrithings qui ont déserté le clan de Fikolmij pour se rallier au prince. Géloé rejoint elle aussi le groupe, qu'elle mène à Sesuad'ra, la Pierre de l'Adieu, une imposante colline rocheuse au cœur d'une grande vallée. Sesuad'ra est l'endroit où fut conclu le Pacte entre les Sithis et les Noms, le site de la séparation des deux familles. Les compagnons de Josua se réjouissent d'avoir enfin trouvé ce qui devrait être, pour un temps, un endroit sûr. Ils espèrent également pouvoir découvrir ce qui, dans les trois Grandes Épées, pourra les aider à vaincre Elias et le Roi de l'Orage, comme le promet l'ancien manuscrit de Nisses.

Au Hayholt, la folie d'Elias semble encore empirer, au point que le

marquis *Guthwulf*, qui a toujours été son plus proche compagnon, commence à douter de la capacité du roi à diriger le royaume. Rachel le Dragon, l'intendante du château, découvre que le prêtre Pryrates est responsable de ce qu'elle croit être la mort de Simon. Lorsque Pryrates revient de Nabban, elle le poignarde. Le prêtre n'est que légèrement blessé ; lorsqu'il se retourne pour détruire Rachel, Guthwulf s'interpose et est aveuglé. Rachel profite de la confusion pour s'enfuir.

Miriamélé et Cadrach, à bord du navire d'Aspitis, sont traités avec courtoisie ; Miriamélé est même l'objet d'une attention toute particulière. Cadrach tente enfin de s'enfuir, Aspitis le fait mettre aux fers. Miriamélé, qui se sent perdue, seule et abandonnée, se laisse séduire par Aspitis.

Isgrimmur a, de son côté, réussi à rallier Kwanitupul. Il y trouve Tiamak, mais aucun signe de Miriamélé. Sa déception fait place à la stupéfaction lorsqu'il découvre que le vieillard demeuré qui assure les tâches subalternes dans l'auberge est en fait sire Camaris, le plus grand chevalier de l'époque de Jean Presbytère, l'homme qui portait autrefois l'épée Épine. Tous pensaient Camaris mort depuis quarante ans, mais ce qui s'est réellement passé reste un mystère, car le vieux chevalier a maintenant l'esprit d'un enfant.

Toujours en possession de l'épée Épine, Binabik et Sludig échappent aux géants des neiges qui les poursuivaient en construisant un radeau de fortune et en s'enfonçant sur le lac que l'orage a formé dans ce qui était la vallée de la Pierre de l'Adieu.

À Jao é-Tinukai'i, l'emprisonnement de Simon est plus contrariant qu'effrayant, mais il souffre surtout de savoir ses amis toujours engagés dans la bataille. La Prime-aïeule des Sithis Amerasu le fait appeler, et Jiriki l'amène dans son étrange maison. Elle sonde la mémoire de Simon, en quête d'éléments pouvant l'aider à comprendre les plans du Roi de l'Orage, puis le renvoie.

Quelque temps plus tard, Simon est convoqué à un rassemblement de tous les Sithis. Amerasu annonce qu'elle va expliquer ce qu'elle sait d'Ineluki, mais commence par critiquer la réticence de son peuple à combattre et leur obsession malade et morbide pour le passé. Elle produit ensuite l'un des Témoins, un objet qui, à l'instar du miroir de Jiriki, permet d'accéder à la Route des Rêves. Amerasu veut par ce moyen dévoiler à Simon et à tous les Sithis présents ce que sont les plans du Roi de l'Orage et de la Reine des Noms, mais c'est Utuk'ku qui apparaît, pour accuser Amerasu de trop aimer les humains et de s'immiscer dans ses affaires. L'un des membres de la Main Rouge se manifeste alors, et tandis que Jiriki et les autres Sithis combattent l'esprit de feu, Ingen Jegger, le chasseur humain de la Reine des Noms, pénètre dans Jao é-Tinukai'i et assassine Amerasu, la réduisant au silence avant qu'elle puisse dire ce qu'elle sait.

Ingen Jegger est tué et la Main Rouge est repoussée, mais l'irréparable a été commis. Alors que tout le peuple sithi prend le deuil, les parents de Jiriki reviennent sur leur décision et autorisent Simon à quitter Jao é-Tinukai'i, avec

Aditu pour guide.

Une fois à la limite de la forêt, Aditu le met dans un petit bateau et lui confie un cadeau à transmettre à Josua, de la part d'Amerasu. Simon traverse alors le lac en direction de la Pierre de l'Adieu, où il retrouve ses compagnons.

Une fois sur Sesuad'ra, Simon est fait chevalier pour tous les services rendus à Josua et pour son rôle dans le recouvrement de l'épée Épine. Peu après l'adoubement, l'Hernystiri Éolair arrive à Sesuad'ra, porteur d'une information qu'il tient des Dwarrows : l'épée du roi Jean, Clou-radieux, est en fait la légendaire Minneyar.

Devenue la maîtresse d'Aspitis Prévès, Miriamélé doute cependant de plus en plus de l'hospitalité de celui-ci. Lorsqu'il lui annonce son intention de l'épouser, elle se rebelle ; mais il lui apprend alors qu'il connaît sa véritable identité.

Sur Sesuad'ra, Josua décide de faire raccompagner Éolair jusqu'à Hernystir par le fils du duc Isgrimmur, Isorn, qu'il charge de rassembler certains des Rimmersleutes pour secourir le peuple d'Éolair. Peu après le départ de cette mission, Josua, Simon et les autres découvrent que le roi Elias a dépêché vers Sesuad'ra une armée commandée par le *duc Fengbald* et chargée de remettre Josua au pas. Simon, la femme-sorcière Géloé et quelques autres puisent dans le pouvoir des anciennes ruines sithies pour arpenter la Route des Rêves, dans l'espoir de faire venir à Sesuad'ra tous ceux qui pourraient les aider.

En Hernystir, Maegwin, la fille du roi, recherche désespérément un moyen de sauver son peuple vaincu. Elle escalade une montagne et se plonge dans un rêve prophétique dans lequel elle rencontre accidentellement Simon, qui explore la Route des Rêves à la recherche de Miriamélé. Maegwin assiste à la rencontre onirique entre Simon et Jiriki, qu'elle interprète comme un colloque entre les dieux et les héros de son peuple ; c'est pour elle un signe du ciel.

Dans la cité de Kwanitupul, le Salanais Tiamak, le duc Isgrimmur et Camaris, héros légendaire apparemment sénile, attendent dans une auberge la venue éventuelle de Miriamélé.

Dans les profondeurs du Hayholt, la puissante place forte d'Elias, Guthwulf, l'ancien ami et chef de guerre du roi, erre dans l'obscurité. Un sort de l'alchimiste Pryrates lui a fait perdre la vue, et il doit à la présence d'un chat de ne pas avoir sombré dans la folie.

Sesuad'ra de son côté se prépare à la guerre.

Sur le navire d'Aspitis, Miriamélé est aidée par Gan Itaï, qui lui permet tout d'abord de communiquer avec Cadrach, puis de préparer leur évasion. La Niskie n'a pas supporté d'apprendre qu'Aspitis aide les Danseurs de Feu, qui persécutent son peuple. Au lieu de chanter pour repousser les kilpas, elle incite ces monstres marins à attaquer le bateau. Profitant du massacre et de la confusion, Miriamélé blesse gravement Aspitis et s'enfuit avec Cadrach sur

un canot.

Dans les profondeurs d'Aldhéorte, les Sithis tiennent conseil, mais même Jiriki ne peut dire s'ils viendront aider Josua et les siens. Au sud, Miriamélé et Cadrach atteignent enfin Kwanitupul, où ils retrouvent Isgrimnur et Tiamak, ainsi que Camaris. Mais, traqués par Aspitis, ils n'ont que le temps de s'enfuir vers le Wran.

L'armée du duc Fengbald s'installe au pied de Sesuad'ra, sur la rive du lac gelé. Le semblant d'armée de Josua se prépare, et réussit le premier jour à tenir tête à une force supérieure en nombre – mais tous savent qu'ils n'ont que bien peu de chances de remporter la victoire finale.

Première partie (suite) : LA
PATIENCE DE LA PIERRE

13. Les Bâtisseurs de Nid



Tiamak observait la surface immobile. Il n'était qu'à moitié à ce qu'il faisait, si bien que lorsque le poisson apparut, masse sombre glissant entre les nénuphars, le coup du Salanais vint bien trop tard. Tiamak jeta un regard dégoûté sur les plantes ruisselantes et laissa tomber sa poignée de roseaux dans l'eau fangeuse. Tout poisson qui avait pu se trouver alentour devait maintenant avoir disparu.

Pourquoi m'avez-vous fait cela ? gémit-il misérablement à l'adresse de Ceux qui Observent et Façonnent.

Il se rapprocha du bord du cours d'eau et pataugea aussi délicatement que possible vers le bras mort suivant, puis il se prépara à reprendre son affût.

Depuis sa plus tendre enfance, semblait-il, il avait toujours obtenu moins que ce qu'il désirait. Cadet de six enfants, il avait toujours eu l'impression que ses frères et sœurs mangeaient mieux que lui – que lorsque la gamelle lui parvenait enfin, elle ne contenait plus grand-chose. Il n'était jamais devenu aussi grand que ses trois frères ou son père Tugumak, n'avait jamais été capable d'attraper les poissons comme sa sœur Twiyah, ni de rapporter autant de racines et de baies utiles que sa sœur Rimihe. Lorsqu'il avait enfin découvert une chose qu'il pouvait faire mieux que quiconque – savoir, maîtriser les arts terres-sèches de la lecture et de l'écriture, et même apprendre à parler leurs langues – cela s'était révélé un bien piètre don. Son goût pour les connaissances terres-sèches n'avait pas le moindre sens pour les membres de sa famille, ni pour aucun habitant du village. Et lorsqu'il était parti à Perduin étudier dans une école terre-sèche, avaient-ils été fiers de lui ? Absolument pas. Bien que, de mémoire d'homme, aucun Salanais n'eût jamais fait cela – ou peut-être précisément pour cette raison – sa famille n'avait pas su comprendre ses ambitions. Et les Terres-sèches eux-mêmes, à quelques rares exceptions, méprisaient ouvertement ses dons. Les professeurs indifférents et les étudiants railleurs avaient fait clairement comprendre au jeune Tiamak que quel que soit le nombre de livres, de parchemins et de discussions lettrées qu'il pourrait étudier, il ne serait jamais rien d'autre qu'un sauvage, un animal savant qui avait réussi à maîtriser un tour ambitieux.

Il en avait toujours été ainsi jusqu'à cette année fatale, sans autre réconfort que l'étude et sa correspondance occasionnelle avec les Porteurs du parchemin. Et maintenant, tout ce qu'il lui advenait était excessif, outrancier, comme si Ceux qui Observent et Façonnent avaient décidé d'exaucer les rêves de toute une vie en une seule saison.

C'est comme cela que les dieux se gaussent de nous, pensa-t-il amèrement. Ils choisissent notre vœu le plus cher, et le réalisent de telle manière que nous ne pouvons plus que souhaiter en être libéré. Et dire que j'avais cessé de croire en eux !

Ceux qui Observent et Façonnent avaient soigneusement tendu leurs rets, cela ne faisait aucun doute. Tout d'abord, ils lui avaient imposé de choisir entre les siens et ses amis, puis ils lui avaient envoyé le crocodile qui l'avait fait faillir à son devoir. Aujourd'hui, ses compagnons devaient être guidés à travers l'immensité des marais, leurs vies mêmes en dépendaient, mais la seule route sûre le ramenait vers son village, vers ceux qu'il avait abandonnés. Tiamak ne pouvait que regretter ne pas savoir imaginer des pièges aussi parfaits : cela lui aurait assuré du crabe à chaque repas !

Plongé dans l'eau verdâtre jusqu'aux hanches, il poursuivit sa réflexion. Que pouvait-il faire ? S'il retournait au village, sa honte serait connue de tous. Il était même possible qu'ils lui interdisent de repartir, qu'ils le considèrent comme traître au clan. Mais s'il choisissait d'échapper à la fureur des siens, il lui faudrait alors s'écarter de sa route de bien des lieues pour trouver une embarcation appropriée. Les seuls autres villages de cette partie du Wran, Hautes-Branches, Arbres-jaunes et Fleur-de-roche, se trouvaient tous plus au sud. Se rendre dans n'importe lequel d'entre eux signifiait abandonner la voie d'eau principale et traverser certaines des étendues les plus dangereuses de tous les marais. En fait, il n'avait pas le choix : ils allaient devoir s'arrêter au village ou dans l'un des écarts les plus éloignés, car sans un bateau à fond plat, Tiamak et ses compagnons n'atteindraient jamais les Lacs Thrithings. Leur embarcation présente prenait l'eau. Ils avaient déjà dû à plusieurs reprises la porter à travers des boues imprévisibles pour contourner des endroits où il n'y avait pas assez de fond.

Tiamak soupira. Qu'avait dit Isgrimnur ? La vie semble n'être faite que de décisions difficiles, ces temps-ci – et il avait raison.

Il y eut un mouvement d'ombre entre ses genoux. Tiamak abaissa prestement la main et sentit ses doigts se refermer sur quelque chose de petit et de glissant. Il le leva en le serrant fortement. C'était un poisson, un œil-plissé. Il n'était pas bien gros, mais c'était tout de même mieux que pas de poisson du tout. Il se tourna et souleva le sac de toile qui flottait près de lui, accroché à une racine. Il jeta la chose mouvante à l'intérieur, resserra la cordelette, et rabaissa le sac dans l'eau. Un bon présage, peut-être. Tiamak ferma les yeux et prononça en son for intérieur une courte prière de remerciement en espérant que les dieux, tels des enfants, pouvaient être encouragés à poursuivre leurs efforts par des louanges. Lorsqu'il eut terminé, son attention revint aux eaux verdâtres.



Miriamélé faisait de son mieux pour entretenir le feu, mais cela était difficile. Depuis qu'ils avaient pénétré dans les marais, ils n'avaient plus rien

vu qui ressemblât à du bois sec, et les petits feux qu'ils réussissaient à allumer se consumaient chichement, au mieux.

Elle leva les yeux lorsque Tiamak revint. Son mince visage brun était fermé, et il ne fit qu'un signe de tête en déposant un paquet enveloppé dans des feuilles, avant de se diriger vers l'endroit où Isgrimnur et les autres travaillaient sur le bateau. Le Salariais semblait être très timide : il n'avait adressé que quelques mots à Miriamélé durant les deux journées qui s'étaient écoulées depuis leur fuite de Kwanitupul. Elle se demanda brièvement si son accent salanais pouvait être la cause de son embarras, puis écarta cette idée : Tiamak parlait Westerlien mieux que la plupart de ceux dont c'était la langue maternelle, et les consonnes épaisses d'Isgrimnur ou les mélodieuses voyelles hernystiris de Cadrach étaient plus marquées que le phrasé légèrement modulé de l'homme des marais.

Miriamélé déballa les poissons que Tiamak avait apportés et les vida, avant d'essuyer la lame de son couteau sur une feuille et de le remettre dans sa gaine. Elle n'avait jamais fait la cuisine de sa vie avant de s'enfuir du Hayholt, mais avait dû apprendre depuis qu'elle voyageait avec Cadrach, ne serait-ce que pour éviter de jeûner tous ces soirs où il était trop saoul pour se montrer d'une quelconque utilité. Elle se demanda s'il y avait dans les marais des plantes aromatiques ou s'il serait possible de faire cuire le poisson dans les feuilles, puis décida d'aller demander conseil au Salanais.

Tiamak observait pendant qu'Isgrimnur, Cadrach et Camaris s'efforçaient pour la quatrième ou la cinquième fois de colmater les interstices par lesquels s'infiltrait l'eau qui emplissait en permanence le fond du bateau. L'homme des marais se tenait un peu à l'écart, comme s'il eût été présomptueux de sa part de se mêler d'égal à égal aux Terres-sèches, mais Miriamélé songea soudain que ce pouvait être le contraire : le petit homme pensait peut-être que ceux qui vivaient en dehors des marais ne méritaient pas son attention. Le flegme de Tiamak pouvait-il être dû à l'orgueil plutôt qu'à la timidité ? Elle avait entendu dire que certains sauvages, comme les hommes des Thrithings, considéraient avec mépris ceux qui vivaient dans les cités. Pouvait-il en être de même avec Tiamak ? Elle réalisa soudain qu'elle savait fort peu de choses des humains qui vivaient en dehors des cours de Nabban et d'Erkynée, alors même qu'elle avait toujours considéré porter un regard sagace sur l'humanité. En fait, il y avait de l'autre côté des murs du château un monde bien plus grand et bien plus complexe qu'elle ne l'avait jamais imaginé.

Elle tendit la main en direction de l'épaule du Salanais, puis se ravisa. « Tiamak ? » dit-elle.

Il sursauta, surpris. « Oui, dame Miriamélé ? »

« J'aimerais te poser quelques questions sur les plantes – c'est au sujet de la marmite, en fait. »

Il baissa les yeux et acquiesça. Il était impossible que cet homme fût trop fier pour parler. Tous deux retournèrent vers le feu. Lorsqu'elle eut posé quelques questions et eut montré qu'elle était réellement intéressée, il se mit à

parler plus librement. Miriamélé fut sidérée. Même s'il n'avait pas abandonné toute sa réserve, le Salanais débordait de connaissances sur les plantes, et sa joie de les partager était telle que Miriamélé fut rapidement submergée par les informations. Il l'entraîna aux abords du campement et jusqu'à la rivière, et cueillit une demi-douzaine de fleurs et de racines et de feuilles susceptibles de rehausser le goût des plats tout en lui décrivant une douzaine d'autres plantes qu'ils rencontreraient lorsqu'ils s'enfonceraient dans les marais. Entraîné par son enthousiasme, il lui indiqua ensuite d'autres plantes entrant dans la composition de remèdes, ou de l'encre, ou d'innombrables autres concoctions.

« Comment sais-tu tant de choses ? »

Tiamak se figea comme s'il avait reçu un coup. « Je suis désolé, dame Miriamélé, dit-il doucement. Vous ne vouliez pas entendre tout cela. »

Miriamélé sourit. « Je trouve tout cela merveilleux. Mais comment l'as-tu appris ? »

« J'étudie ces choses depuis bien des années. »

« Tu dois en savoir plus que quiconque dans le monde ! »

Tiamak détourna son visage. Miriamélé était fascinée. Avait-il rougi ? « Non, répondit-il. Non, je ne suis qu'un esprit curieux. » Il sourit timidement, avec toutefois un soupçon de fierté. « Mais j'espère qu'un jour, mon travail sera connu et que mon nom échappera à l'oubli. »

« Je suis convaincue que ce sera le cas. » Miriamélé était encore sous le coup de la surprise. Ce petit homme mince, avec sa tignasse brune indisciplinée et clairsemée, vêtu à l'instar de tous les Salanais d'une ceinture et d'un simple pagne, semblait aussi érudit que n'importe quel grand clerc du Hayholt ! « Il n'est pas étonnant que Morgénès et Dinivan aient été tes amis. »

L'enjouement qu'il avait laissé transparaître s'évanouit soudain pour faire place à une sorte de tristesse. « Merci, dame Miriamélé. Maintenant, je vais vous laisser préparer ces poissons. Je vous ai assez ennuyée. »

Il tourna les talons et partit à travers la clairière marécageuse, passant sans concentration apparente d'une touffe d'herbe solide à l'autre, si bien que lorsqu'il l'eut traversée et se fut assis sur un tronc d'arbre, ses pieds étaient encore secs. Miriamélé, qui était maculée de boue jusqu'aux genoux, ne put qu'admirer son adresse.

Qu'ai-je pu dire pour le contrarier autant ? Elle haussa les épaules et emporta sa poignée de fleurs des marais vers ses poissons.

Après le souper – pour lequel l'apport gustatif de Tiamak s'était révélé plus qu'opportun – tous restèrent assis autour du feu. L'air était encore chaud, mais le soleil disparaissait derrière les arbres et le Wran s'emplissait d'ombres. Une armée de grenouilles qui avaient commencé à tonitruer et à coasser au premier signe du soir s'entendait maintenant opposer un large éventail de sifflements, de stridulations et de gazouillements, si bien que le crépuscule était aussi bruyant qu'une foire de village.

« Quelle est la taille du Wran ? » demanda Miriamélé.

« Il est presque aussi grand que la péninsule de Nabban, répondit Tiamak. Mais nous n'aurons à en traverser qu'une petite partie, parce que nous sommes déjà très au nord. »

« Et combien de temps cela prendra-t-il, ô guide ? » Cadrach était adossé à une souche, et s'efforçait de tailler une flûte dans un roseau. De nombreuses tiges mutilées, victimes de ses précédents essais, étaient éparpillées à ses pieds.

L'affliction que Miriamélé avait entrevue quelques heures plus tôt envahit une nouvelle fois le visage du Salanais. « Cela dépend. »

Isgrimmur fronça ses sourcils épais. « Cela dépend de quoi, petit homme ? »

« Du chemin que nous prendrons. » Tiamak soupira. « Il vaut peut-être mieux que je partage mes soucis avec vous. Je suppose que je n'ai pas à prendre seul cette décision. »

« Parle », dit le duc.

Tiamak leur expliqua son dilemme. Il leur fit comprendre sans équivoque qu'il ne s'agissait pas simplement de la honte qu'il pouvait ressentir à revenir devant les siens en ayant failli à sa mission, mais que même s'il leur était permis de poursuivre leur chemin, cela pourrait ne pas être son cas, et qu'ils se retrouveraient alors au cœur du Wran sans personne pour les guider.

« Ne serait-il pas possible de nous assurer les services d'un autre villageois ? » demanda Isgrimmur. « Ce qui ne veut pas dire que nous voudrions voir quoi que ce soit t'arriver », s'empressa-t-il d'ajouter.

« Évidemment. » Le regard de Tiamak était froid. « Quant à votre question, je ne sais pas. Notre clan n'a jamais cherché à poser des problèmes à qui que ce soit, tant qu'aucun mal n'était fait aux gens du village. Mais cela ne signifie pas que les anciens n'interviendront pas pour empêcher que quiconque vous vienne en aide. C'est difficile à dire. »

La discussion se poursuivit à la nuit tombée. Tiamak fit de son mieux pour expliquer la distance qu'il leur faudrait parcourir et les dangers que cela impliquait s'ils choisissaient de passer par un des villages au sud du sien. Enfin, alors qu'un groupe de singes babillants passait précipitamment dans les hauteurs en faisant bruisser et trembler les branches des arbres, ils arrivèrent à une conclusion.

« C'est difficile, Tiamak, dit Isgrimmur, et nous n'irons pas contre ta volonté, mais il semble préférable de passer par ton village. »

Le Salanais acquiesça solennellement. « C'est aussi mon avis. Même si je n'ai jamais porté préjudice au clan des Hautes-Branches ou à celui des Arbres-jaunes, rien ne dit qu'ils accueilleront des étrangers avec bienveillance. Les miens se sont au moins montrés tolérants envers les quelques Terres-sèches qui se sont présentés. » Il soupira. « Je crois que je vais marcher un peu. S'il vous plaît, restez près du feu. » Il se leva et se dirigea lentement vers le cours d'eau, pour disparaître lentement dans la pénombre.

Camaris, indifférent à cette longue discussion, s'était depuis longtemps endormi, la tête sur une cape, ses longues jambes relevées comme celles d'un enfant. Miriamélé, Isgrimmur et Cadrach se regardaient par-dessus le feu. Les oiseaux invisibles, qui s'étaient tus lorsque Tiamak s'était éloigné du campement, firent de nouveau retentir leurs cris rauques.

« Il semble très triste », dit Miriamélé.

Isgrimmur bâilla. « Il est solide, à sa manière. »

« Pauvre homme. » Miriamélé baissa la voix, de crainte que le Salanais pût revenir et l'entendre. Personne n'aimait faire pitié. « Il sait énormément de choses sur les plantes et les fleurs. Dommage qu'il ait à vivre si loin de ceux qui pourraient le comprendre. »

« Il n'est pas le seul à avoir ce problème », ajouta Cadrach, sans vraiment s'adresser à eux.

Miriamélé observait un petit daim tacheté de blanc et aux yeux ronds, qui était venu jusqu'au cours d'eau pour boire. Elle retint sa respiration lorsqu'il s'avança sur la rive sablonneuse, à trois coudées à peine du bateau ; ses compagnons s'étaient tus dans la chaleur de l'après-midi, et rien ne venait effrayer l'animal. Miriamélé reposa son menton sur le bord de la coque, émerveillée par la grâce des mouvements de la créature.

Lorsque le daim plongeait son museau dans l'eau vaseuse, une longue mâchoire en jaillit. Avant qu'il eût pu reculer, le daim fut happé par le crocodile et entraîné malgré ses gesticulations vers l'obscurité brune. Il n'y eut plus rien que des rides sur l'eau. Miriamélé détourna la tête, révoltée et plus qu'un peu effrayée par ce qu'elle venait de voir. À quelle vitesse la mort pouvait frapper !

Puis elle l'observait, plus le Wran lui paraissait versatile, un monde de feuilles d'arbres ondulantes, d'ombres changeantes, et de mouvement incessant. Pour chacune de ses beautés – d'immenses fleurs écarlates en cloche aussi parfumées que les douairières de Nabban, des oiseaux-mouches aussi colorés que des poignées de bijoux – Miriamélé découvrait une disgrâce qui lui semblait équivalente, comme les grandes araignées grises, de la taille d'un bol, suspendues aux branches.

Dans les arbres, elle voyait des oiseaux multicolores et des singes moqueurs, et même des serpents amorphes qui pendaient comme des lianes boursoufflées. Au crépuscule, des nuages de chauves-souris prenaient leur envol et changeaient le ciel en une nuée d'ailes tourbillonnante. Les insectes, eux aussi, étaient partout, bourdonnant, piquant, leurs ailes se reflétant dans la lumière inégale. Même la végétation bougeait et changeait : les roseaux et les arbres ployaient avec le vent, les plantes aquatiques ondulaient avec chaque vaguelette. Le Wran était une tapisserie dans laquelle chaque fil semblait être en mouvement. Tout y était vivant.

Miriamélé se souvint de l'Aldhéorte, qui avait également été un endroit plein de vie, de racines profondes et de puissance paisible, mais la forêt était

ancienne et apaisée. Tout comme un peuple séculaire, elle semblait avoir trouvé sa propre musique, son propre rythme, régulier, tempéré et inaltérable. Elle se rappela avoir alors pensé que l'Aldhéorte pourrait tout aussi bien rester telle jusqu'à la fin des temps. Le Wran paraissait lui se réinventer à chaque instant, comme s'il était la crête d'écume sur le bouillon de la création. Miriamélé pouvait sans la moindre difficulté imaginer revenir ici vingt ans plus tard et y trouver un désert aride ou une jungle tellement épaisse qu'elle en serait impénétrable, une masse verte et noire qui interdirait jusqu'au passage de la lumière du soleil.

À mesure que les jours passaient et que le bateau et son petit équipage s'enfonçaient plus profond dans les marais, Miriamélé sentait un poids quitter lentement ses épaules. Elle était toujours furieuse contre son père et ses choix affreux, contre Aspitis qui l'avait piégée et violente, contre le Dieu théoriquement bienveillant qui avait dénaturé sa vie jusqu'à lui en retirer tout contrôle... mais sa fureur avait perdu de son intensité. Lorsque tout, autour d'elle, débordait à ce point d'une vie colorée et changeante, il était impossible de s'en tenir à l'amertume qui l'avait dominée les semaines précédentes. Dans un monde qui ne cessait de se recréer partout où elle posait son regard, il lui était difficile de ne pas se sentir régénérée.

« Que sont tous ces os ? » demanda Miriamélé. Des deux côtés du cours d'eau, les rives étaient couvertes de squelettes, un enchevêtrement d'épines dorsales et de cages thoraciques qui évoquaient des épaves blanchies de navires échoués, dont la teinte immaculée contrastait étrangement avec la boue. « J'espère que ce sont des animaux. »

« Nous sommes tous des animaux, dit Cadrach. Nous avons tous des os. »

« Qu'essaies-tu de faire, moine – effrayer la jeune fille ? lâcha Isgrimnur d'un ton furieux. Regarde ces crânes. Il s'agissait de cockindrills, pas d'humains. »

« Chut ! » Tiamak tourna la tête depuis la proue du bateau. « Le duc Isgrimnur a raison. Mais vous devez faire silence, maintenant. Nous approchons du Bassin de Sékob. »

« Qu'est-ce ? »

« La cause de tout cela. » Les yeux de Tiamak se fixèrent sur Camaris, qui avait laissé pendre sa main veinée dans l'eau et observait les rides qu'elle y formait avec l'air absorbé d'un enfant. « Isgrimnur ! Ne le laissez pas faire ça ! »

Le duc se retourna et tira la main de Camaris de l'eau. Le vieil homme le dévisagea avec un air de léger reproche, mais laissa sa main reposer sur ses cuisses.

« Maintenant, ne faites plus de bruit pour un moment, dit Tiamak. Et ramez doucement, sans éclabousser. »

« Que se passe-t-il ? » demanda Isgrimnur, mais il vit le regard du Salanais et ne dit plus rien. Miriamélé et lui firent de leur mieux pour imposer à leurs

rames un mouvement doux et régulier.

Le bateau s'engagea dans une passe bordée de saules pleureurs si serrés que la masse de leurs branches semblait former deux longues tentures vertes. Lorsqu'ils dépassèrent les saules, ils débouchèrent sur un grand lac aux eaux immobiles. Des banians occupaient la rive, leurs racines serpentine formant un mur de bois enchevêtré qui ceignait presque entièrement le lac. À l'opposé, les banians s'écartaient en un endroit et le fond du lac s'élevait doucement jusqu'à former une large grève de sable pâle. Quelques petits îlots, de simples bosses sur la surface de l'eau près du rivage, constituaient les seules aspérités sur cette étendue aussi lisse que le verre. Deux butors longeaient le rivage en se penchant pour fouiller dans la vase. Miriamélé se dit que cette étendue sablonneuse serait un endroit merveilleux pour monter le camp – ce lac ressemblait au paradis en comparaison de certains des endroits humides et oppressants où ils avaient pu passer la nuit, et elle s'apprêtait à le suggérer lorsque Tiamak lui imposa le silence d'un regard véhément. Elle supposa que ce devait être un endroit sacré pour le Salanais et son peuple. Mais ce n'était tout de même pas une raison pour la traiter comme une enfant turbulente.

Miriamélé se détourna de Tiamak pour observer le lac, en s'efforçant de le graver dans sa mémoire pour pouvoir évoquer plus tard le sentiment de pure paix qu'il lui inspirait. Alors qu'elle faisait cela, elle eut soudain l'étrange impression que le lac se mouvait, que l'eau s'écartait d'un côté. L'instant d'après, elle réalisa que c'était au contraire les îlots qui bougeaient. Des crocodiles ! Ce n'était pas la première fois qu'elle faisait cette erreur : elle avait vu d'autres troncs d'arbre et bancs de sable revenir soudain à la vie – elle sourit de son innocence citadine. Ce n'était peut-être pas un si bon choix que cela pour établir un campement – mais quelques crocodiles n'ôtaient rien à la beauté de l'endroit...

Les bosses mouvantes émergèrent lentement, à mesure qu'elles se rapprochaient de la grève. Ce ne fut que lorsque l'immense et impossible chose se hissa sur le sable, amenant sa masse boursoufflée dans la lumière du soleil, que Miriamélé réalisa qu'il n'y avait qu'un seul crocodile.

« Que la miséricorde de Dieu nous protège ! » lâcha Cadrach dans un étrange murmure. Isgrimnur lui fit écho.

L'immense bête, aussi longue que dix hommes, aussi large qu'un chaland, tourna la tête pour regarder le petit bateau qui glissait sur le lac. Tant Miriamélé qu'Isgrimnur cessèrent de nager, les mains moites et amorphes sur les poignées des rames.

« N'arrêtez pas, siffla Tiamak. Allez lentement, très lentement, mais ne vous arrêtez pas ! »

Malgré toute l'étendue d'eau qui les séparait, Miriamélé eut l'impression de voir les yeux de la créature briller alors qu'elle les regardait, de sentir son regard froid et séculaire. Lorsque les immenses pattes bougèrent et que les griffes s'enfoncèrent brièvement dans le sol, comme si le géant s'apprêtait à se retourner et se replonger dans l'eau, Miriamélé crut que son cœur allait

s'arrêter. Mais l'immense crocodile se contenta de faire voler un peu de sable, avant de reposer sa grande tête bosselée sur la grève et de fermer ses yeux jaunes.

Lorsqu'ils eurent rejoint l'embouchure du bras d'eau à l'autre bout du lac, Miriamélé et Isgrimnur se mirent à nager fort, comme par un accord tacite. Après quelques instants, ils commencèrent à respirer lourdement, et Tiamak leur dit de s'arrêter.

« Nous sommes en sécurité, leur dit-il. Il ne pourrait plus nous poursuivre jusqu'ici. Il est devenu bien trop gros. »

« Qu'est-ce que c'était ? haleta Miriamélé. C'était horrible. »

« Le vieux Sékob. Mon peuple dit qu'il est l'ancêtre de tous les crocodiles. Je ne sais pas si c'est vrai, mais il est en tout cas le maître de toute l'espèce. Depuis des années, d'autres crocodiles viennent le défier. Depuis des années, il se nourrit de ces rivaux, les avale entiers, tant et si bien qu'il n'a plus besoin de chasser. Les plus puissants d'entre eux réussissent parfois à lui échapper et à se traîner jusqu'à la rive avant de mourir. Cela explique les os que vous avez vus. »

« Je n'avais jamais rien vu de tel. » Cadrach était devenu pâle, mais il y avait une sorte d'excitation dans sa voix. « On aurait dit l'un des grands dragons ! »

« C'est le dragon du Wran, acquiesça Tiamak. Cela ne fait aucun doute. Mais contrairement aux Terres-sèches, nous peuple des marais laissons nos dragons en paix. Il ne représente aucun danger pour nous, et il tue la plupart des plus grands mangeurs d'hommes, lesquels se seraient attaqués aux Salanais sans cela. Alors nous le respectons. Le vieux Sékob est trop bien nourri pour avoir besoin de pourchasser une proie aussi piètre que notre maigre assemblée. »

« Alors pourquoi nous avoir demandé de ne faire aucun bruit ? » demanda Miriamélé.

Tiamak lui adressa un regard froid. « Il n'a peut-être pas besoin de nourriture, mais on ne va pas non plus faire des cabrioles dans la salle du trône. En particulier quand le roi est vieux et ombrageux. »

« Elysia mère de Dieu. » Isgrimnur secoua la tête. La sueur perlait sur son front, alors que cette journée n'était pas particulièrement chaude. « Non, personne n'a envie de fâcher ce respectable ancêtre. »

« Allons-y, maintenant, dit Tiamak. Si nous continuons aujourd'hui jusqu'au crépuscule, nous atteindrons mon village demain midi. »

Comme ils progressaient, le Salanais se fit plus loquace. Lorsqu'ils eurent atteint des eaux si peu profondes que les rames en étaient inutilisables, ils n'eurent rien d'autre à faire que d'écouter les histoires qu'ils se racontaient l'un l'autre, pendant que Tiamak debout menait la barque à la perche. En réponse aux questions de Miriamélé, il leur parla de la vie du Wran, et des choix personnels qui l'avaient démarqué des autres Salanais.

« Mais ton peuple n'a pas de roi ? » demanda-t-elle.

« Non. » Le petit homme réfléchit un instant. « Nous avons des anciens – du moins, c'est le nom que nous leur donnons, même si certains d'entre eux ne sont pas plus âgés que moi. N'importe qui peut devenir un ancien. »

« Comment ? En le demandant ? »

« Non. En organisant des festins. » Il sourit timidement. « Lorsqu'un homme a une femme et des enfants – voire d'autres membres de sa famille à sa charge – et qu'il peut les nourrir en laissant un excédent, il commence à donner ce qui reste aux autres. En échange, il demandera peut-être un bateau ou de nouveaux flotteurs pour la pêche ; mais il peut aussi choisir de dire : "Je demanderai le paiement lorsque j'organiserai mon festin." Alors, lorsqu'il lui est dû assez, il "rappelle ses crabes", comme on dit chez nous. Cela veut dire qu'il demande à tous ceux qui lui doivent quelque chose de le rembourser ; puis il invite tous les habitants du village à un festin. Si tout le monde est satisfait, cet homme devient un ancien. Il doit alors organiser un festin semblable chaque année, sinon il ne sera pas un ancien cette année-là. »

« C'est idiot », grommela Isgrimnur en se grattant. Il était de très loin la cible favorite de la population entomologique environnante : son large visage était couvert de boutons. Miriamélé comprit, et lui pardonna son manque de maîtrise.

« Pas plus idiot que de transmettre des terres de père en fils. » La réponse de Cadrach était mesurée, mais avec une pointe de sarcasme. « Ou de s'en considérer en premier lieu propriétaire parce qu'on a fendu le crâne de son voisin à la hache – ce que faisaient les vôtres jusqu'à il y a peu, duc. »

« Personne ne devrait posséder ce qu'il n'est pas capable de défendre », répondit le duc, qui s'inquiétait néanmoins plus de la capacité de son doigt à atteindre un endroit précis entre ses omoplates que de la poursuite du débat.

« Je pense, dit doucement Tiamak, que c'est un bon système. Il assure que personne ne mourra de faim ni n'accumulera les richesses. Jusqu'à mon arrivée à Perdruin, je ne pouvais même pas imaginer qu'il puisse en être autrement. »

« Mais si un homme ne souhaite pas devenir un ancien, fit remarquer Miriamélé, alors rien ne le force à partager ce qu'il amasse. »

« Ah, mais alors plus personne dans le village ne le tiendra en haute estime. » Tiamak sourit. « Par ailleurs, étant donné que les anciens décident de ce qui est bon pour le village, ils peuvent tout à fait décider que l'excellent bassin poissonneux à côté duquel cet homme riche et égoïste a construit sa maison appartient maintenant à tout le village. Être riche sans être un ancien n'a aucun sens ; cela crée des jalousies, voyez-vous. »

Le duc Isgrimnur continua de se gratter. Tiamak et Cadrach entamèrent à voix basse une conversation sur les points les plus complexes de la théologie salanaise. Miriamélé, qui s'était lassée de la discussion, profita de cette opportunité pour observer le vieux Camaris.

Miriamélé pouvait le dévisager sans gêne : le vieil homme semblait ne pas

s'en soucier, porter autant d'intérêt aux affaires des autres qu'un cheval dans un enclos aux marchands qui discutent de l'autre côté de la barrière. Devant ce visage inexpressif mais pas stupide, il lui était presque impossible de croire qu'elle était en présence d'une légende. Le nom de Camaris-sà-Vinitta était presque aussi célèbre que celui de son grand-père, Jean Presbytère, et tous deux, elle en était certaine, resteraient dans les mémoires pour bien des générations. Et pourtant il était là, vieux et sénile, quand le monde entier le pensait mort. Comment une telle chose avait-elle pu se passer ? Quel secret se cachait derrière son apparence d'innocence ?

Son attention fut attirée par les mains du vieux chevalier. Rendues noueuses et calleuses par des décennies de travail à *La Coupe de Pélippa* et de combat sur d'innombrables champs de bataille, elles étaient néanmoins assez nobles, longues, larges, et bienveillantes. Elle le regarda jouer l'esprit ailleurs avec le tissu de ses chausses en lambeaux, et se demanda comment des mains aussi habiles et minutieuses avaient pu donner la mort aussi puissamment et prestement que l'affirmait la légende. Néanmoins, elle avait vu sa force, qui aurait déjà été jugée impressionnante chez un homme de la moitié de son âge, et dans les quelques moments de danger que le petit groupe avait connus depuis son entrée dans le Wran, comme lorsque le bateau avait menacé de se retourner ou lorsque quelqu'un s'était enfoncé dans des sables mouvants, il avait réagi avec une rapidité fascinante.

Les yeux de Miriamélé revinrent une nouvelle fois vers le visage de Camaris. Jusqu'à son entrée dans l'auberge, elle ne l'avait évidemment jamais rencontré – il avait disparu un quart de siècle avant sa naissance – et pourtant il y avait quelque chose d'étrangement familier dans son visage. Une chose qu'elle n'apercevait que sous certains angles, une insaisissable étincelle qui lui donnait l'impression d'une révélation imminente, d'une compréhension importante... mais cela ne durait jamais et lui échappait. En cet instant, par exemple, cette impression fugace n'était pas là : Camaris ne ressemblait qu'à un bel et vieil homme, à l'expression particulièrement sereine et éthérée.

Cela venait peut-être des tableaux et des tapisseries, se dit Miriamélé – après tout, elle avait vu tant d'images de cet homme célèbre ! Son portrait était partout dans le Hayholt, au palais ducal de Nabban, et même à Mérémund... même si Elias ne le faisait accrocher que lorsque son père Jean venait, pour honorer l'amitié du vieil homme envers le plus grand chevalier d'Osten Ard. Son père Elias, qui se considérait alors lui-même comme le plus grand chevalier de son époque, n'avait que peu de goût pour les histoires des temps glorieux de la Grande Table, et une patience particulièrement limitée dans le cas des récits des exploits de Camaris...

Les pensées de Miriamélé furent interrompues par Tiamak qui annonça qu'ils approchaient de son village.

« J'espère que vous me pardonnerez si nous nous arrêtons et que nous passons la nuit dans ma petite maison, dit-il. Je ne l'ai pas vue depuis des mois et j'aimerais pouvoir m'assurer que mes oiseaux ont survécu. Il nous

faudrait de toute façon encore un peu plus d'une heure pour atteindre le village, et nous arrivons plus tard que je ne l'aurais cru. » Il fit un signe du bras en direction du ciel qui rougissait à l'ouest. « Nous pouvons tout aussi bien attendre le matin pour aller voir les anciens. »

« J'espère que ta maison a des rideaux pour se protéger des insectes », dit Isgrimnur d'un ton plaintif.

« Tes oiseaux ? » Cadrach paraissait intéressé. « Ils viennent de Morgénès ? »

Tiamak acquiesça. « Au début, oui – même si j'élève depuis longtemps les miens. Mais je tiens cet art de Morgénès, c'est vrai. »

« Peut-on les utiliser pour envoyer un message à Josua ? » demanda Miriamélé.

« Pas à Josua », répondit Tiamak en plissant le front d'un air songeur. « Mais si vous connaissez un Porteur du Parchemin qui serait avec lui, nous pourrions essayer. Ces oiseaux ne peuvent pas trouver n'importe qui. À part quelques personnes qu'ils ont été entraînés à retrouver, ils ne connaissent que des endroits, comme les autres oiseaux voyageurs. De toute façon, nous reparlerons de tout ça lorsque nous serons sous mon toit. »

Tiamak guida le bateau à travers une succession de ruisselets dont certains étaient si peu profonds que tous devaient se plonger dans l'eau jusqu'à la taille pour soulever l'embarcation et la porter par-dessus les barres sablonneuses. Enfin, ils atteignirent un cours d'eau au débit lent et s'engagèrent dans une longue allée de banians. Ils s'arrêtèrent devant une hutte si habilement dissimulée qu'ils l'auraient dépassée sans la voir si son propriétaire n'avait pas guidé le bateau. Tiamak décrocha l'échelle de lianes et ils grimpèrent l'un après l'autre dans la maison du Salanaï.

Miriamélé fut déçue de découvrir un intérieur aussi dépouillé. Le petit érudit était manifestement un homme aux besoins modestes, mais elle avait au moins espéré, pour son premier contact avec la civilisation salanaïse, découvrir un mobilier un peu exotique. Il n'y avait ni lit, ni table, ni chaise. En dehors de l'âtre construit dans le sol sous un trou d'aération ingénieux, la pièce ne contenait qu'un petit coffre de rotin, un coffre de bois plus imposant, une écritoire d'écorce, et quelques menus objets. Néanmoins, la maison était sèche, et ce seul fait constituait un tel changement par rapport à ces derniers jours qu'elle en fut reconnaissante.

Tiamak montra à Cadrach le bois empilé sous l'avant-toit derrière l'une des grandes fenêtres, et laissa le moine se charger du feu pendant que lui montait sur le toit pour s'occuper de ses oiseaux. Camaris qui, de par sa taille, ressemblait à un géant dans cette petite maison, même si Isgrimnur n'était pas beaucoup plus petit tout en étant beaucoup plus lourd, s'assit inconfortablement dans un coin.

Tiamak apparut à la fenêtre, tête en bas. Il pendait du bord du toit, et était visiblement ravi. « Regardez ! » Il tenait dans la main une petite masse gris perle. « C'est Folle-de-Miel ! Elle est revenue ! Et beaucoup d'autres aussi ! »

Il disparut de leur champ de vision, comme tiré par un fil. Après quelques instants, Camaris se dirigea vers la fenêtre et grimpa à sa suite avec son invraisemblable dextérité habituelle.

« Il ne nous manque plus que quelque chose à manger, dit Isgrimnur. Ce n'est pas que je me méfie des plantes du Salanais – je lui en suis reconnaissant. » Il humidifia ses lèvres. « Mais je ne dirais pas non à une bonne pièce de bœuf ou quelque chose du genre. Histoire de reprendre des forces. »

Miriamélé ne put s'empêcher de rire. « Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de vaches dans le Wran. »

« Qui sait ? » répondit Isgrimnur d'un ton distrait. « C'est un endroit étrange. Il pourrait y avoir n'importe quoi. »

« Nous avons vu l'ancêtre de tous les crocodiles », dit Cadrach tout en s'affairant avec les pierres à feu. « Se pourrait-il, duc Isgrimnur, que quelque part dans les sombres profondeurs des marais se cache la gigantesque ancêtre de toutes les vaches ? Avec une poitrine de la taille d'un chariot ? »

Isgrimnur ne se laissa pas démonter par cette boutade. « Si tu me le demandes poliment, moine, je t'en laisserai peut-être quelques bouchées. »

Il n'y avait pas de bœuf. Isgrimnur, tout comme le reste du petit groupe, dut se contenter d'une maigre soupe faite d'herbes du Wran et des quelques miettes de l'unique poisson que Tiamak avait pu attraper avant la nuit. Isgrimnur fit un commentaire désinvolte sur les charmes du pigeon grillé, mais le Salanais fut à ce point horrifié que le duc s'empressa de s'excuser.

« C'est juste une plaisanterie, grommela-t-il. Je suis vraiment désolé. Je n'aurais jamais touché à tes oiseaux. »

Même s'il avait été sérieux, cela lui aurait peut-être été plus difficile que prévu. Camaris s'était attaché aux pigeons de Tiamak comme s'il avait retrouvé sa famille après une trop longue absence. Le vieux chevalier passa la plus grande partie de la soirée sur le toit de la maison, la tête plongée dans le pigeonnier. Il ne descendit que quelques instants pour manger sa soupe, et remonta aussitôt sur le toit, où il resta assis, en communion muette avec les oiseaux de Tiamak, jusqu'à ce que tous les autres se fussent recroquevillés dans leur cape sur le plancher de bois. Le vieil homme redescendit enfin et s'allongea, mais même alors, il garda les yeux fixés sur les ténèbres du plafond, comme s'il pouvait voir à travers le chaume l'endroit où ses nouveaux amis étaient perchés ; ses yeux étaient encore ouverts bien après que le bruit des ronflements d'Isgrimnur et de Cadrach eut envahi la petite pièce. Miriamélé le regarda jusqu'à ce que le sommeil vienne emporter ses pensées comme un tourbillon.

Ainsi, Miriamélé s'endormit dans une maison dans les arbres, accompagnée par le doux clapotement de l'eau en dessous et les cris interrogateurs des oiseaux de nuit au-dessus.

Différents oiseaux chantaient lorsque la lumière du soleil filtrée par les branches l'éveilla. Leur cri était rauque et répétitif, mais Miriamélé n'en avait pas été gênée. Elle avait étonnamment bien dormi – elle avait l'impression qu'il s'agissait de sa première vraie nuit de sommeil depuis qu'elle avait quitté Nabban.

« Bonjour ! » dit-elle joyeusement à Tiamak, qui était accroupi devant l'âtre. « Il y a quelque chose qui sent bon. »

Le petit homme hocha la tête. « J'ai retrouvé un pot de farine que j'avais enterré derrière. Je ne sais pas par quel miracle il a pu rester sec. D'habitude, mes cachets ne tiennent jamais. » Il indiqua de ses longs doigts les galettes qui grillaient sur la pierre. « Ce n'est pas grand-chose, mais je me sens toujours mieux après un repas chaud. »

« Moi aussi. » Miriamélé huma profondément et avec délices. Il y avait quelque chose de surprenant et de rassurant en même temps dans le fait qu'une personne élevée dans le cadre des grands banquets de la royauté erkynéenne puisse éprouver un tel plaisir devant de simples biscuits cuits sur la pierre – selon ce qu'imposaient les circonstances. Il y avait quelque chose de profond en cela, elle le savait, mais il lui paraissait futile de se perdre en réflexion dès le matin. « Où sont les autres ? » demanda-t-elle.

« Ils essaient de dégager les rochers dans un étranglement du cours d'eau. Si nous réussissons à faire franchir cet obstacle au bateau, nous atteindrons facilement le village. Nous pourrions y être bien avant midi. »

« Bien. » Miriamélé resta pensive un instant. « Je voudrais me laver. Où puis-je aller ? »

« Il y a un bassin d'eau claire pas très loin, répondit Tiamak. Mais il faut que je vous y emmène. »

« Je peux le trouver moi-même », dit-elle d'un ton un peu cassant.

« Bien sûr, mais il est facile de faire un faux pas par ici, dame Miriamélé. » Le petit homme était embarrassé de devoir la reprendre, et Miriamélé en eut aussitôt honte.

« Je suis désolée, dit-elle. C'est très aimable à toi de m'y emmener, Tiamak. Nous pourrions y aller quand tu voudras. »

Il sourit. « Maintenant. Donnez-moi juste le temps de retirer ces galettes pour qu'elles ne brûlent pas. Les premiers crabes doivent aller à celui qui a construit le piège, vous ne croyez pas ? »

Il ne fut pas aisé de redescendre de la maison tout en tenant des galettes chaudes. Miriamélé manqua tomber de l'échelle.

Leurs trois compagnons se trouvaient un peu plus haut sur l'estuaire, enfoncés jusqu'à la taille dans une pellicule de fange verte. Isgrimnur se redressa et lui fit signe. Il avait délaissé sa chemise, et son torse imposant, couvert d'une fourrure brun rouge, s'affichait dans toute sa splendeur sous le soleil trouble. Miriamélé gloussa. Il ressemblait vraiment à un ours.

« Il y a à manger à l'intérieur, cria Tiamak à leur adresse. Et assez de pâte dans le bol pour en faire d'autres. »

Isgrimmur fit un nouveau signe de la main.

Après avoir pataugé quelques temps à travers l'épais sous-bois et contourné les bassins de sables mouvants, Miriamélé et Tiamak commencèrent à grimper une courte côte. « C'est l'une des petites collines, dit Tiamak. Il y en a quelques-unes dans cette partie du Wran – le reste est plutôt plat. » Il indiqua du doigt une direction, recouverte par la même végétation que toutes les autres. « Vous ne pouvez rien voir d'ici, mais l'endroit le plus élevé du Wran se trouve là-bas, à une demi-lieue d'ici. Une colline qui s'appelle *Ya Mobgi*, le Berceau. »

« Pourquoi ? »

« Je ne sais pas. Je crois que Celle Qui Accoucha de l'Humanité est censée avoir vécu ici. » Il détourna les yeux, montrant une nouvelle fois sa timidité. « L'une de nos déesses. »

Miriamélé n'ayant fait aucun commentaire, le petit homme se retourna et indiqua un endroit assez proche où la terre se repliait sur elle-même. Une rangée de grands arbres poussaient là – des saules pleureurs, encore une fois, remarqua Miriamélé. Ils semblaient bien plus robustes que le reste de la végétation. « Là. » Tiamak se dirigea vers l'endroit où la terre se plissait.

C'était une petite gorge, une simple ride sur le flanc de la colline, dont la longueur pouvait être couverte d'un jet de pierre. Le fond en était presque rempli par une mare qui débordait de jacinthes, de nénuphars et de longues herbes flottantes. « C'est un bassin d'eau claire, annonça fièrement Tiamak. C'est pour cette raison que mon père Tugumak a construit sa maison ici, à une telle distance du village. Il y a quelques autres bassins de ce genre dans cette partie du Wran, mais celui-ci est de loin le plus beau. »

Miriamélé le regarda d'un air un peu méfiant. « Je peux m'y baigner ? demanda-t-elle. Il n'y a ni crocodiles, ni serpents, ni rien de ce genre ? »

« Quelques insectes, c'est tout, la rassura Tiamak. Je vais vous laisser à vos ablutions. Saurez-vous retrouver votre chemin ? »

Miriamélé réfléchit un instant. « Oui. Et nous sommes assez près pour que je puisse crier si je me perds, de toute façon. »

« C'est vrai. » Tiamak tourna les talons et remonta hors de la gorge, puis disparut derrière les saules. Lorsqu'elle entendit de nouveau sa voix, celle-ci était assez lointaine. « Nous aurons préparé à manger pour vous, madame ! »

Il a fait cela pour me faire savoir qu'il était loin, pensa Miriamélé en souriant. Pour que je ne m'inquiète pas de savoir s'il était resté regarder. Même dans les marais, il y a des gentilshommes.

Elle se déshabilla, appréciant la chaleur du matin, qui était l'une des rares choses agréables dans les marais, puis se glissa dans le bassin. Elle soupira d'aise lorsque l'eau atteignit ses genoux : l'eau était bonne, à peine plus fraîche que celle d'un bain. Tiamak venait de lui faire un petit cadeau, réalisait-elle ; le plus plaisant qu'on lui eût fait depuis longtemps.

Le fond du bassin était recouvert d'une boue ferme et douce, d'un contact agréable sous ses pieds. Les saules pleureurs qui se dressaient si près et

retombaient si bas, comme si le bassin les attirait, lui donnaient une impression de sécurité et d'intimité, comme si elle s'était trouvée dans sa chambre à Mérémond. En faisant le tour du bassin, elle découvrit un endroit où l'herbe était épaisse sous la surface. Elle s'y assit comme s'il se fût agi d'un tapis, et se laissa glisser jusqu'à avoir de l'eau presque sous le menton. Elle s'éclaboussa le visage puis mouilla ses cheveux, et s'efforça d'en démêler les nœuds. Maintenant qu'ils recommençaient à pousser, elle ne pouvait plus les négliger autant qu'elle l'avait fait jusqu'ici.

Lorsqu'elle eut terminé, elle resta tout simplement assise un temps, à écouter le bruit des oiseaux et du vent chaud dans les arbres.

Comme Miriamélé ceignait sa robe de moine sale et quelque peu odorante autour de sa taille – en se morigénant pour ne pas avoir eu la présence d'esprit d'emporter des vêtements de rechange en quittant la Coupe de Pélippa – le bruit des feuilles au-dessus d'elle prit soudain de l'ampleur. Miriamélé leva les yeux, s'attendant à découvrir un gros oiseau ou même l'un des singes du Wran, mais ce qu'elle vit lui coupa la respiration de surprise.

La chose qui pendait dans les branches n'était pas plus grosse qu'un jeune enfant, mais cela constituait déjà une taille impressionnante. Elle tenait à la fois du crabe et de l'araignée, mais, malgré son apparence de crustacé, n'avait – pour autant que Miriamélé pût le dire – que quatre pattes ; chacune était articulée et se terminait par une griffe recourbée. Le corps de la créature était recouvert d'une carapace tannée et bosselée, gris brun avec des taches noires, et portant par endroits des traînées de lichen. Mais le pire était ses yeux : leur éclat noir nacré – qui avait quelque chose d'étrangement intelligent, malgré sa tête difforme et son corps chitineux – la fit reculer précipitamment jusqu'à être certaine qu'il ne pourrait pas la toucher, quelque bond prodigieux qu'il pût réaliser. La chose ne bougeait pas. Elle semblait l'observer avec une curiosité dérangeante, même si la créature n'avait absolument rien d'autre d'humain : elle ne semblait pas avoir de bouche, sauf si les petites choses cliquetantes dans la fente au bas de sa tête grossière en tenait lieu.

Miriamélé frissonna de dégoût. « Va-t'en ! » cria-t-elle en agitant la main comme si elle cherchait à chasser un chien. Les yeux brillants la regardèrent avec ce qui paraissait presque être une attitude de malveillance amusée.

Mais il n'a pas de visage, se dit-elle. Comment pourrait-il avoir des sentiments ? C'était un animal, et il était simplement dangereux ou non. Comment avait-elle pu imaginer lire des sentiments dans ce qui n'était qu'un gros insecte ? Bien qu'il n'eût fait aucun mouvement hostile, elle se maintint à bonne distance de l'arbre en quittant la petite gorge. La chose ne fit pas mine de la suivre, mais se tourna pour la regarder partir.

« Un ghan », expliqua Tiamak alors qu'ils remontaient tous dans le bateau. « Je suis désolé qu'il vous ait effrayée, dame Miriamélé. Ce sont des êtres hideux, mais ils attaquent rarement, et jamais un adulte. »

« Mais il m’a regardée comme le ferait une personne, frissonna Miriamélé. Je ne sais pas pourquoi, mais cela avait quelque chose de terrifiant. »

Tiamak hocha la tête. « Ce ne sont pas de simples bêtes, Madame – du moins je ne le pense pas, même si nombre des miens assurent qu’ils ne sont pas plus intelligents que des écrevisses. J’en doute, parce que j’ai vu avec quelle astuce ils chassent les poissons et piègent les oiseaux. »

« Tu suggères que ces créatures sont douées de pensée ? demanda sèchement Cadrach. Ce serait une théorie fort dérangeante pour la hiérarchie de notre Sainte Église. N’auraient-ils pas alors une âme ? Peut-être que Nabban va devoir dépêcher des prêtres missionnaires dans le Wran pour les faire entrer dans le giron de la Foi irrécusable. »

« Assez de railleries, Hernystiri, grommela Isgrimmur. Aide-moi à faire franchir cette barre à ce maudit bateau. »

Le trajet jusqu’au village était court, du moins c’était ce que Tiamak avait dit. Le matin était lumineux et la température confortable, mais le ghanat avait néanmoins assombri l’humeur de Miriamélé. Il lui avait rappelé l’aspect terrible et mystérieux des marais. Elle n’était pas chez elle. Tiamak serait peut-être en mesure de vivre heureux ici – et elle doutait que ce fut le cas, même pour lui – mais elle ne le pourrait jamais.

Le Salanais, qui menait maintenant la barque avec une rame en guise de perche, les entraîna à travers une interminable succession de canaux et de ruisseaux, l’entrée de chaque nouveau cours d’eau étant dissimulée derrière l’écran épais que formait la végétation qui couvrait les rives sablonneuses et instables – des murs denses de roseaux pâles et de plantes sombres emmêlés, couverts de fleurs aux couleurs éclatantes mais à l’éclat quelque peu fantasque – si bien qu’à chaque fois qu’ils pénétraient dans un nouveau bras d’eau, le précédent disparaissait aussitôt de leur vue.

Bientôt, les premières maisons du village commencèrent à apparaître sur les rives. Certaines étaient construites dans les arbres, comme celle de Tiamak ; d’autres s’avançaient sur des pilotis faits de troncs d’arbres. Lorsqu’ils en eurent dépassé un certain nombre, Tiamak détourna le bateau vers l’apponement d’une grande maison sur pilotis et appela d’une voix forte.

« Roahog ! » cria-t-il. N’ayant obtenu aucune réponse, il frappa de la poignée de sa rame contre l’un des piliers ; le bruit mat fit s’envoler en piaillant une poignée d’oiseaux rouges et écarlates des arbres avoisinants, mais ne fit venir personne. Tiamak répéta son cri, puis se rembrunit.

« Le potier n’est pas chez lui, dit-il. Et je n’ai vu personne non plus dans les autres maisons. Il y a peut-être un rassemblement à l’embarcadère. »

Ils repartirent. Les maisons qu’ils découvraient maintenant semblaient plus proches les unes des autres. Certaines des constructions paraissaient composées de plusieurs maisons de taille et de forme différentes accolées à la hutte originale – des grappes confuses percées de sombres fenêtres irrégulières, qui ressemblaient aux nids des chouettes des collines. Tiamak s’arrêta et appela devant plusieurs d’entre elles, mais personne ne répondit à

ses cris.

« L'embarcadère », annonça-t-il. Sa voix était assurée, mais Miriamélé crut discerner de l'inquiétude sur son visage. « Ils doivent tous être à l'embarcadère. »

Celui-ci se révéla être un grand quai plat qui s'avancait jusqu'au milieu du cours d'eau en son endroit le plus large. Des maisons s'entassaient sur la rive des deux côtés, et une partie de l'appontement lui-même était couverte de murs et de toits de chaume. Miriamélé supposa que ces petites constructions servaient d'étals pour le marché. Il y avait d'autres signes d'occupation récente – de grands paniers décorés posés à l'ombre, des bateaux qui flottaient au bout de leur amarre – mais il n'y avait personne.

Tiamak était visiblement ébranlé. « Par Ceux qui Observent et Façonnent, souffla-t-il. Que s'est-il passé ici ? »

« Ils ont disparu ? » Miriamélé regarda de tous côtés. « Comment un village entier se serait-il vidé ? »

« Vous n'avez pas vu le nord, Madame, dit Isgrimnur d'un ton amer. Il y a bien des villages dans les Marches Gelées qui sont aussi vides qu'un vieux pot. »

« Mais leurs habitants ont été chassés par la guerre. La guerre n'est tout de même pas arrivée jusqu'ici. Pas encore. »

« Dans le nord, certains sont partis à cause de la guerre, murmura Cadrach. D'autres ont eu peur de choses plus difficiles à nommer. Et la peur est partout, aujourd'hui. »

« Je ne comprends pas. » Tiamak agitait la tête comme s'il n'arrivait toujours pas à accepter ce qu'il voyait. « Les miens n'auraient jamais pu s'enfuir, même s'ils avaient peur de la guerre – et je doute qu'ils en aient même entendu parler ici. Toute notre vie est là. Où pourraient-ils aller ? »

Camaris se dressa d'un bond, faisant tanguer le bateau et surprenant tous les autres passagers ; mais lorsqu'il eut trouvé un équilibre, il se contenta de tendre le bras et de cueillir une longue cosse jaunâtre sur la branche d'un arbre, avant de se rasseoir pour examiner sa prise.

« Eh bien, au moins, il y a des bateaux ici, dit Isgrimnur. C'est ce dont nous avons besoin. Je ne voudrais pas être cruel, Tiamak, mais nous devrions en prendre un et repartir. Nous laisserons le nôtre en échange, comme tu avais dit. » Il fronça les sourcils en réfléchissant à la façon la plus chevaleresque de faire cela. « Tu pourrais peut-être leur laisser un message sur l'un de tes parchemins ou quelque chose comme ça, qu'ils sachent ce que nous avons fait. »

Tiamak le regarda un temps comme s'il avait soudain oublié la langue westerlienne. « Oh, dit-il enfin. Un nouveau bateau. Bien sûr. » Il hocha la tête. « Je sais qu'il nous faut faire vite, duc Isgrimnur, mais ne serait-il pas possible de me laisser un tout petit peu de temps ? J'ai besoin de regarder si mes sœurs ou quelqu'un d'autre ont laissé des indications sur l'endroit où ils sont tous partis. »

« Eh bien... » Isgrimnur regarda le quai désert. Miriamélé vit qu'il était un peu hésitant. Il y avait effectivement quelque chose d'oppressant dans ce village vide. Les habitants semblaient avoir disparu de façon fort soudaine, comme s'ils avaient été emportés par un vent puissant. « Je suppose que ça ne pose aucun problème, absolument. Nous pensions y passer toute la journée, après tout. Absolument. »

« Merci », dit Tiamak en accompagnant ses paroles d'un geste de la tête. « Ça m'aurait... » Il s'interrompit. « Je n'ai déjà pas fait tout ce que je devais pour mon peuple. Ça n'aurait pas été bien de prendre juste un bateau et de s'en aller sans même les chercher. »

Il attrapa l'un des montants et amarra solidement leur embarcation au ponton.

Les habitants du village semblaient effectivement avoir disparu précipitamment. Une inspection rapide révéla qu'ils avaient laissé derrière eux bien des choses utiles, et même plusieurs paniers de fruits et de légumes frais. Pendant que Tiamak explorait les environs à la recherche d'indications sur la raison et la destination de la fuite des siens, Cadrach et Isgrimnur commencèrent à mettre à profit ce trésor inattendu, chargeant leur nouvelle embarcation – une grande barque à fond plat solide et bien construite – jusqu'à la faire flotter plus bas que ne l'aurait certainement voulu Tiamak. De son côté, Miriamélé trouva plusieurs robes aux couleurs de fleurs dans une hutte près de l'embarcadère. Elles étaient amples et informes, fort loin de ce qu'elle aurait pu porter chez elle, mais en l'occurrence, elles étaient les bienvenues. Elle découvrit également une paire de sandales de cuir, aux lanières cousues, qui lui parut pouvoir remplacer avantageusement les bottes qu'elle n'avait pour ainsi dire pas quittées depuis son départ de Naglimund. Après un instant d'hésitation sur le fait de s'approprier les possessions de quelqu'un d'autre sans rien laisser en échange, Miriamélé se décida et prit les vêtements. Après tout, qu'avait-elle à laisser en échange ?

Le matin fit place à l'après-midi. Tiamak revenait de temps en temps pour donner des nouvelles, ou plus exactement pour signaler l'absence de nouvelles. Il avait découvert d'autres signes étranges de ce départ précipité, mais pas la moindre indication de ce qui avait pu le provoquer. Le seul indice significatif était la disparition de lances et d'autres armes du bâtiment dans lequel se rassemblaient les anciens – Tiamak ayant expliqué que ces armes n'avaient pas de propriétaires, mais appartenaient à la collectivité, et n'étaient utilisées que pour les batailles et autres conflits.

« Je pense que je vais aller jusqu'à la maison de Mogahib le Vieux, dit le Salanais. C'est le chef des anciens, et s'il y a quelque chose d'important, ce sera là-bas. Mais c'est à bonne distance, plus loin sur le cours d'eau. Je vais prendre un bateau. Je devrais être de retour avant que le soleil n'ait franchi la cime des arbres. » Il indiqua du bras la direction du couchant.

« Veux-tu manger avant de partir ? demanda Isgrimnur. J'aurai fait un feu

en un rien de temps. »

Tiamak secoua la tête. « Cela peut attendre jusqu'à mon retour. Comme je l'ai dit, la journée sera encore jeune quand je reviendrai. »

Mais l'après-midi passa et Tiamak ne revint pas. Miriamélé et les autres mangèrent des navets – ou du moins des choses qui ressemblaient à des navets, des choses bulbeuses et farineuses qui étaient, d'après Tiamak, tout à fait comestibles – et un fruit jaune mou qu'ils avaient enveloppé dans des feuilles et cuit dans les braises. Un oiseau brun tombé dans un piège de Cadrach vint enrichir la soupe. Lorsque les ombres s'étirèrent sur l'eau verdâtre et que le bourdonnement des insectes prit de l'ampleur, Miriamélé commença à s'inquiéter.

« Il devrait déjà être de retour. Le soleil a franchi la cime des arbres depuis bien longtemps. »

« Tout va bien, la rassura Isgrimnur. Le petit homme a probablement trouvé quelque chose d'intéressant. Un fichu parchemin d'homme des marais, ou autre chose. Il va bientôt revenir. »

Mais il ne revint pas, pas même lorsque le soleil eut disparu et que les étoiles se mirent à briller. Miriamélé et les autres préparèrent leurs couches sur l'embarcadère – avec un peu d'appréhension, étant donné qu'ils ne savaient toujours pas ce qui était arrivé à la population disparue du village – et furent heureux d'avoir encore un feu. Miriamélé mit très longtemps à s'endormir.

Le soleil du matin était déjà haut lorsque Miriamélé s'éveilla. Un regard en direction du visage inquiet d'Isgrimnur suffit à confirmer ses craintes.

« Pauvre Tiamak ! Où est-il ? Qu'a-t-il pu lui arriver ? J'espère qu'il n'a rien ! »

« Tiamak n'est pas le seul à plaindre, Madame. » L'amertume affichée du ton de Cadrach ne parvenait pas à cacher entièrement son malaise. « Pauvres de nous. Nous tous. Comment allons-nous pouvoir échapper seuls à ces marais impies ? »

Elle ouvrit la bouche, puis la referma. Il n'y avait rien à dire.



« Il n'y a rien d'autre à faire », dit Isgrimnur au second matin sans Tiamak. « Nous allons devoir trouver notre chemin par nous-mêmes. »

Cadrach grimaça. « Nous pourrions tout aussi bien aller nous jeter dans la gueule de l'ancêtre des crocodiles, Rimmersleute. Au moins, cela nous ferait gagner du temps. »

« Maudit sois-tu, gronda Isgrimnur, ne t'attends pas à me voir ramper et mourir. Je n'ai jamais abandonné de ma vie, et j'ai connu des situations difficiles. »

« Vous n'avez jamais été perdu dans le Wran auparavant », répliqua Cadrach.

« Arrêtez ça ! Arrêtez maintenant ! » Miriamélé en avait mal à la tête. Ces discussions duraient depuis midi la veille. « Isgrimnur a raison. Nous n'avons pas d'autre choix. »

Cadrach parut prêt à dire quelque chose d'extrêmement désagréable, mais préféra se taire et détourna son regard vers les maisons vides du village.

« Nous allons partir dans la même direction que Tiamak, déclara Isgrimnur. Ainsi, si quelque chose lui est arrivé – je veux dire s'il est blessé ou si son bateau a coulé ou autre chose – alors nous aurons au moins une chance de le retrouver. »

« Mais il avait dit qu'il n'allait pas très loin, juste à l'autre bout de son village, dit-elle. Lorsque nous aurons passé les dernières maisons, nous ne saurons plus quelle direction il nous aurait fait suivre, n'est-ce pas ? »

« Non, malédiction, et j'ai été trop stupide pour penser à le lui demander quand c'était encore possible. » Isgrimnur se renfrogna. « Ça n'aurait pas eu grande utilité, de toute façon. Cet endroit me donne le vertige. »

« Mais le soleil ne change pas, même dans les marais », rétorqua Miriamélé, avec un soupçon de panique dans la voix. « Et les étoiles non plus. Nous devrions au moins pouvoir trouver le nord, la direction qui nous mènera à mon oncle Josua. »

Isgrimnur eut un sourire triste. « Oui. C'est vrai, princesse. Nous ferons de notre mieux. »

Cadrach se redressa soudain, et partit vers le bateau qu'ils avaient choisi. Il contourna Camaris, qui était assis sur l'appontement et laissait pendre ses pieds dans l'eau verte. Quelque temps plus tôt, Miriamélé avait fait la même chose et une tortue l'avait mordue, mais le vieil homme semblait avoir établi des relations plus amicales avec les occupants de la rivière.

Cadrach se pencha et souleva l'un des sacs empilés sur le quai. Il le passa à Camaris, qui s'en saisit aisément et le déposa dans le bateau. « Je n'ai plus envie d'en débattre, dit le moine en se retournant vers un autre sac. Emportons toute l'eau et la nourriture que nous pourrons. Au moins, nous ne mourrons pas de faim ou de soif, même si ce sort pourrait bientôt nous paraître enviable. »

Miriamélé ne put qu'en rire. « Elysia mère de Dieu, Cadrach – vous ne sauriez pas être plus sinistre si vous vous forciez. Nous devrions peut-être vous tuer tout de suite pour vous soulager de votre misère. »

« Ce n'est pas la plus mauvaise proposition que j'aie entendue », grommela Isgrimnur.

Miriamélé observa avec appréhension le centre du village disparaître derrière elle. Bien qu'il eût été désert, c'était tout de même un endroit où des gens avaient vécu : les traces d'une présence récente étaient partout. Maintenant, elle et le reste de ses compagnons quittaient ce bastion relativement familier pour retourner dans les marais inconnus. Elle regretta soudain qu'ils n'aient pas décidé d'attendre Tiamak quelques jours de

plus.

Ils continuèrent de dépasser des maisons désertes une bonne partie de la matinée, même si la distance qui séparait les habitations les unes des autres allait croissante. Comme elle observait la muraille végétale sans fin qui se déroulait des deux côtés, Miriamélé regretta pour la première fois qu'ils aient suivi Tiamak en cet endroit. Le Wran paraissait tellement inconséquent dans son entreprise végétale, tellement indifférent envers des êtres d'aussi peu d'importance que les humains. Elle se sentait minuscule.

Ce fut Camaris qui le vit le premier, même s'il ne parla pas ni ne fit le moindre bruit : ce ne fut que par son regard, par la vivacité soudaine d'un chien en arrêt, qu'il amena les autres à plisser les yeux en direction d'un point dérivant plus loin sur le cours d'eau.

« C'est une barque ! s'exclama Miriamélé. Il y a quelqu'un d'étendu dedans ! Oh, ce doit être Tiamak ! »

« C'est bien son bateau, dit Isgrimnur. Celui avec les yeux noirs et jaunes peints sur la proue. »

« Oh, hâtez-vous, Cadrach ! » Miriamélé manqua faire passer le moine par-dessus bord lorsqu'elle voulut appuyer sur le bras qui tenait la perche. « Plus vite ! »

« Si nous chavirons et que nous nous noyons, dit Cadrach à travers ses dents serrées, alors cela n'aidera en rien l'homme des marais. »

Ils se rapprochèrent de la barque. La silhouette à la peau sombre et aux cheveux noirs était recroquevillée au fond avec un bras sur le côté, comme s'il s'était endormi en essayant d'atteindre l'eau de la main. Le bateau dérivait lentement en dessinant des cercles lorsque Miriamélé et ses compagnons l'amenèrent à eux. La princesse fut la première à passer d'une embarcation à l'autre, faisant grandement tanguer les deux bateaux dans sa précipitation à se porter au secours du Salanais.

« Attention, Madame », dit Cadrach – mais Miriamélé avait déjà soulevé la tête du petit homme pour la poser sur ses genoux. Elle sursauta en voyant le sang qui avait séché sur le visage sombre, puis sursauta une seconde fois.

« Ce n'est pas Tiamak ! »

Le Salanais, qui avait visiblement beaucoup souffert ces derniers jours, était un peu plus robuste et de teint plus clair que leur compagnon. Sa peau était recouverte d'une substance gluante dont l'odeur fit tressaillir Miriamélé. Il n'y avait rien d'autre à dire, puisque l'homme était inconscient. Lorsqu'elle porta l'outre d'eau à ses lèvres craquelées, Miriamélé dut faire attention à ne pas l'étouffer. L'étranger put avaler quelques gorgées sans pour autant sembler reprendre connaissance.

« Comment cet homme des marais à moitié mort a-t-il pu se retrouver dans le bateau de Tiamak ? » grommela Isgrimnur en grattant la boue du talon de ses bottes avec un bout de bois. Ils avaient monté un campement temporaire

sur la rive, le temps de décider que faire, mais l'endroit qu'ils avaient choisi était un peu boueux. « Et qu'est-il arrivé à Tiamak ? Vous pensez que celui-là l'aurait attaqué pour lui voler son bateau ? »

« Regardez-le, dit Cadrach. Cet homme ne pourrait pas étrangler un chat, j'en suis certain. Non, la question n'est pas de savoir comment il a eu le bateau, mais pourquoi Tiamak n'est pas avec lui, et ce qui a bien pu lui arriver en premier lieu. N'oubliez pas que c'est la première fois que nous voyons quelqu'un de la tribu de Tiamak depuis que nous avons quitté Kwanitupul pour les marais. »

« C'est vrai. » Miriamélé dévisagea l'étranger. « Peut-être que ce qui est arrivé aux habitants du village de Tiamak est arrivé à cet homme aussi ! Ou peut-être qu'il fuyait cela... ou autre chose. » Elle fronça les sourcils. Au lieu de retrouver leur guide, ils avaient découvert un nouveau mystère qui rendait tout encore plus compliqué et encore plus déplaisant. « Qu'allons-nous faire ? »

« L'emmener avec nous, je suppose, dit Isgrimnur. Nous aurons des questions à lui poser lorsqu'il reprendra connaissance, mais seul l'Aédon sait combien de temps cela prendra, et nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre. »

« Lui poser des questions ? murmura Cadrach. Et comment ferons-nous cela, duc Isgrimnur ? Tiamak est un être rare parmi les siens, comme il nous l'a dit. »

« Que veux-tu dire ? »

« Je serais étonné d'apprendre que cet homme peut parler autre chose que la langue des marais. »

« Malédiction ! Malédiction de malédiction de malédiction ! » Le duc s'empourpra. « Pardonnez-moi, princesse Miriamélé. Mais il a raison. » Il réfléchit un instant, puis haussa les épaules. « Néanmoins, que pouvons-nous faire d'autre ? Nous allons l'emmener avec nous. »

« Peut-être qu'il peut dessiner ou tracer des cartes », suggéra Miriamélé.

« Oui ! » Isgrimnur parut soulagé. « C'est une bonne idée, madame, une très bonne idée. Peut-être qu'il peut faire cela, effectivement. »

Le Salanais inconnu dormit tout le reste de l'après-midi, et ne s'éveilla même pas lorsque la barque fut tirée sur la boue de la rive et remise à l'eau. Avant le départ, Miriamélé avait pris le temps de nettoyer sa peau, et avait été soulagée de découvrir que la plupart des blessures n'étaient pas sérieuses – du moins celles qui étaient visibles. Elle ne voyait rien d'autre qu'elle pût faire.

La tâche ingrate dont s'était chargé Isgrimnur, trouver un chemin sûr à travers ces terres traîtres et inconnues, fut facilitée par la nature relativement linéaire de cette section du cours d'eau. Comme il y avait très peu d'embranchements, il avait semblé plus logique de simplement rester au centre du cours d'eau, et cela avait paru fonctionner. Bien qu'il y eût eu des fourches pour lesquelles Isgrimnur aurait pu faire un autre choix, il leur

arrivait toujours de croiser à l'occasion des maisons ; il n'y avait donc pas encore lieu de s'inquiéter.

Quelque temps après que le soleil eut franchi le milieu du ciel, l'étrange Salanais s'éveilla soudain, faisant sursauter Miriamélé, qui protégeait ses yeux de la lumière avec une grande feuille tout en tamponnant son front. Les yeux bruns de l'homme s'agrandirent de peur lorsqu'il la vit, puis il regarda de tous côtés comme s'il était encerclé par des ennemis. Après quelques instants, son regard effrayé s'adoucit et il se calma, sans pour autant parler. En lieu de cela, il resta étendu un long moment, à regarder les branches qui passaient au-dessus de sa tête. Son souffle était rauque, comme si garder les yeux ouverts et regarder poussaient ses forces à leur limite. Miriamélé lui parla doucement et continua d'humecter son front. Elle était convaincue que Cadrach avait eu raison lorsqu'il avait supposé que cet homme ne parlait pas leur langue, mais elle n'essayait pas de lui dire quoi que ce fut d'important : une voix douce et amicale, espérait-elle, pourrait lui faire du bien même s'il ne comprenait pas ce qu'elle disait.

Un peu plus d'une heure plus tard, l'homme eut repris assez de forces pour s'asseoir et boire un peu d'eau. Il paraissait encore confus et malade, et il n'y avait donc rien de surprenant à ce que ses premiers bruits fussent des gémissements, mais ceux-ci se poursuivirent même lorsque Miriamélé lui offrit une nouvelle fois de l'eau. Le Salanais écarta l'outre du bras, en faisant des signes en direction du cours d'eau et en exprimant par tous les moyens une agitation extrême.

« Est-il fou ? » Isgrimmur adressa à l'homme un regard suspicieux. « Tout à fait ce qu'il nous fallait : un homme des marais frappé de démence. »

« Je pense qu'il essaie de nous dire de rebrousser chemin », dit Miriamélé, qui fut saisie d'un sentiment vertigineux lorsqu'elle réalisa ce qu'elle était en train de dire. « Il nous dit qu'il est... *mauvais* de continuer dans la direction où nous allons. »

Le Salanais trouva enfin ses mots. « *Mualum nohoa !* » bredouilla-t-il, visiblement terrifié. « *Sanbidub nohoa yia ghanta !* » Lorsqu'il eut répété cela à plusieurs reprises, il essaya de se hisser jusqu'au bord de la barque et se jeter à l'eau. Il était faible et bouleversé : Miriamélé n'eut aucun mal à le maîtriser. Elle fut choquée lorsqu'il éclata en sanglots, son visage brun et rond aussi vulnérable et ingénu que celui d'un enfant.

« Que peut-il y avoir ? » demanda-t-elle, inquiète. « Il pense que c'est dangereux, quoi que cela puisse être. »

Isgrimmur secoua la tête. Il aidait Cadrach à conserver le bateau à distance de la rive alors qu'ils négociaient une incurvation difficile du cours d'eau. « Qui sait ? C'est peut-être un animal, ou un autre groupe d'hommes des marais en guerre avec les siens. Ou une superstition impie – un bassin hanté, ou quelque chose comme ça. »

« Et c'est peut-être ce qui a vidé le village de Tiamak, ajouta Cadrach. Regardez. »

Le Salanais s'assit une nouvelle fois, essayant d'échapper à l'emprise de Miriamélé. « *Yia ghanta !* » balbutia-t-il.

« Des ghants ? » s'exclama Miriamélé dans un souffle. « Des ghants ? Mais Tiamak a dit qu'ils... »

« Tiamak a peut-être découvert qu'il s'était trompé. » La voix de Cadrach n'était plus qu'un murmure.

Sur la rive à l'autre bout du cour d'eau, se dévoilant à mesure que la barque franchissait la courbe, s'étalait une structure imposante et bizarre. Elle aurait presque pu être construite en parodie du village de Tiamak, et avait visiblement été conçue pour un grand nombre d'occupants. Mais là où le village avait à l'évidence été l'œuvre de mains humaines, il était tout aussi clair que cette agglomération insensée de boue, de feuilles et de branches, même si elle s'étendait depuis la rivière jusque dans les arbres sur plusieurs fois la hauteur d'un homme, et même si elle courait le long de la rive sur plus de cent toises, n'était en rien une construction humaine. Un bourdonnement cliquetant s'en échappait et envahissait le Wran, un nuage sonore qui faisait penser à une armée de grillons faisant résonner une grande salle de pierre. Certains des bâtisseurs de ce grand nid étaient visibles, même depuis l'autre bout du grand canal. Ils se déplaçaient de leur manière caractéristique, se laissant agilement tomber d'une branche à l'autre, et franchissant rapidement dans un sens ou dans l'autre les issues sombres du nid.

Miriamélé ressentit un étrange mélange de terreur, de fascination et de dégoût. Se trouver face à un unique ghant avait déjà été une épreuve déplaisante. Et au vu de la taille de la colonie, il ne faisait aucun doute que des centaines de ces créatures odieuses s'abritaient dans cette pile de boue et de bois.

« Par la mère d'Usires », siffla Isgrimnur. Il fit faire un demi-tour au bateau et le ramena rapidement en arrière à la perche, jusqu'à ce que l'incurvation de la rivière les protégât de nouveau de cette vision inquiétante. « Qu'est-ce que peut être cette chose sacrilège ? »

Miriamélé frémit au souvenir des yeux moqueurs qui l'avaient observée durant son bain, des pointes de jais pivotant sur un visage inhumain. « Ce sont les ghants dont Tiamak nous a parlé. »

Le Salanais malade, qui s'était enfermé dans un silence de mort lorsque le nid était devenu visible, se mit à agiter les mains. « *Tiamak !* » dit-il d'une voix rauque. « *Tiamak nib dunou yia ghanta !* » Il pointa le doigt dans la direction du nid, que cachait un mur de végétation. Miriamélé n'avait pas besoin de parler la langue des marais pour comprendre ce que voulait dire l'étranger.

« Tiamak est là-bas. Que Dieu ait pitié de lui, il est dans ce nid. Les ghants l'ont pris. »

14. De Sombres Couloirs



Les escaliers étaient raides et le sac était lourd, mais Rachel ressentait néanmoins une certaine allégresse. Encore un voyage – il ne lui restait plus à braver qu’une dernière fois les salles hantées du château ! – et elle aurait terminé.

Arrivée devant le palier sombre, à mi-chemin dans les escaliers, elle s’arrêta et posa sa charge, en prenant soin de ne pas laisser les pots s’entrechoquer. La porte était dissimulée derrière ce que Rachel pensait être la plus délabrée et la plus poussiéreuse de toutes les tapisseries du château. Le fait qu’elle pût la franchir tous les jours sans la nettoyer aussitôt était une indication de l’importance qu’il y avait à ce que sa cachette continuât de passer inaperçue. Elle tremblait au plus profond de son âme à chaque fois qu’elle devait poser les mains sur la toile moisie, mais il y avait des circonstances dans lesquelles même le nettoyage devait passer au second plan. Rachel grimaça. *L’adversité change étrangement les choses*, avait toujours dit sa mère. Et si cela n’était pas la sainte vérité d’Aédon, alors la sagesse n’existait pas.

Rachel avait pris soin de graisser les gonds trop anciens, si bien que lorsqu’elle souleva la tapisserie et poussa la poignée, la porte s’ouvrit presque sans bruit. Elle hissa son sac par-dessus le seuil surélevé, puis laissa la lourde tapisserie retomber en place derrière elle et dissimuler de nouveau la porte. Elle découvrit sa lampe, la posa en hauteur dans une niche, et commença à déballer.

Lorsque Rachel eut sorti le dernier pot de son sac et eut dessiné pour chacun un symbole de son contenu sur sa surface avec une paille trempée dans le noir de fumée, elle recula pour examiner son garde-manger. Elle avait travaillé dur ce dernier mois, se surprenant elle-même par l’audace de ses rapines. Maintenant, il ne lui fallait plus que le sac de fruits séchés qu’elle avait repéré lors de l’escapade d’aujourd’hui, et elle pourrait passer l’hiver entier sans risquer la capture. Elle avait besoin de ce sac : ne pas avoir de fruits à manger risquait de lui valoir le scorbut, voire quelque chose de pire, et elle ne pouvait pas se permettre de tomber malade sans personne pour la soigner. Elle avait tout prévu avec soin pour pouvoir rester seule : il n’y avait plus personne dans le château en qui elle eût encore confiance.

Rachel avait patiemment recherché un sanctuaire qui conviendrait à tous ses besoins. Ce trou de moine, aux tréfonds de l’une des parties depuis longtemps abandonnées des quartiers d’habitation souterrains du Hayholt, lui

avait paru parfait. Et aujourd'hui, grâce à ses maraudes incessantes, il abritait un garde-manger que bien des seigneurs d'Erkynée pourraient envier en ces temps troublés. De plus, à quelques volées de marches de là, elle avait trouvé une autre pièce abandonnée – pas aussi bien cachée, mais avec une petite fenêtre en meurtrière qui dépassait du niveau du sol. Devant cette fenêtre tombait l'écoulement de l'une des gouttières de pierre du Hayholt. Rachel avait déjà une barrique pleine d'eau dans sa cellule ; mais tant que la neige ou la pluie continueraient, elle pourrait remplir un seau chaque jour dans cette pièce, et ne pas toucher à ses précieuses réserves d'eau potable.

Elle avait également récupéré des vêtements de rechange et plusieurs couvertures chaudes, ainsi qu'un matelas de paille, et même un siège pour s'asseoir – une vraie chaise avec un dossier ! Elle avait du bois pour la petite cheminée, et les rangées de pots de légumes en saumure et de viandes séchées et de piles de pain biscuité enveloppées dans des linges étaient empilées en de telles quantités le long des murs qu'il restait à peine assez de place pour marcher de la porte au lit. Mais cela en avait vraiment valu la peine. Ici, dans sa pièce secrète débordant de provisions, elle savait qu'elle pouvait tenir près d'un an. Que pourrait-il se passer d'ici à ce que ses réserves soient épuisées, quel événement pourrait lui permettre de quitter son refuge et ré émerger dans la lumière du jour, Rachel n'en avait pas la moindre idée... mais elle ne pouvait pas s'en inquiéter. Elle allait passer le temps à survivre, à nettoyer son repaire et à attendre. Cette leçon lui avait été enfoncée dans le crâne depuis sa plus tendre enfance : Fais ce que tu peux. Fais confiance à Dieu pour le reste.

Elle avait beaucoup pensé à sa jeunesse ces derniers jours. La solitude continue et la nature clandestine de sa vie quotidienne avaient concouru à limiter ses activités et à lui faire rechercher dans ses souvenirs distraction et réconfort. Elle s'était souvenue de choses – une nuit d'Aédonmansa durant laquelle on avait cru son père perdu dans la neige, une poupée de paille que sa sœur avait faite pour elle – auxquelles elle n'avait plus pensé depuis bien des années. Les souvenirs, à l'instar des aliments enfouis dans les pots qu'elle réarrangeait, n'attendaient qu'une décision de sa part pour réapparaître.

Rachel poussa le dernier pot en arrière, pour que l'alignement soit parfait. Le château s'effondrait peut-être, mais ici dans son domaine, l'ordre allait continuer à régner ! *Plus qu'un voyage*, pensa-t-elle. *Et je n'aurai plus besoin d'avoir peur. Je pourrai enfin me reposer.*

L'intendante était en haut de l'escalier et allait ouvrir la porte lorsqu'une sensation de froid intense l'envahit soudain. Des bruits de pas approchaient de l'autre côté de la porte, comme le son morne et régulier de gouttes d'eau tombant sur la pierre. Quelqu'un venait ! Elle allait se faire prendre !

Son cœur parut battre si fort qu'elle craignit qu'il ne jaillît de sa poitrine. Elle avait été saisie d'une immobilité cauchemardesque.

Bouge, pauvre idiote, bouge !

Le bruit de pas allait croissant. Elle finit par retirer sa main puis, voyant

que le mouvement lui était en fait possible, se força à reculer de quelques marches, et regarda avec affolement tout autour d'elle. Où aller, où aller ? Elle était prise au piège !

Elle recula encore dans les escaliers glissants. Là où l'escalier s'incurvait, il y avait un palier, semblable à celui sur lequel elle avait découvert son nouveau foyer. Ce palier était lui aussi orné d'une tapisserie délabrée et moisie. Elle l'attrapa, tirant de toutes ses forces sur l'étoffe lourde et poussiéreuse qui lui résistait. Il était peut-être exagéré d'espérer qu'une autre pièce serait cachée derrière celle-ci aussi, mais Rachel allait au moins pouvoir se coller contre le mur, et prier pour que la personne qui à cet instant précis appuyait sur la poignée de la porte soit distraite ou pressée.

Il y avait une porte ! Rachel se demanda un court instant s'il y avait une seule tapisserie dans ce château tentaculaire qui ne cachait pas quelque entrée secrète. Elle poussa sur l'antique poignée.

Oh, Aédon sur l'Arbre, articula-t-elle en silence – les gonds allaient sûrement craquer ! Mais les gonds ne firent pas un bruit, et la porte s'ouvrit doucement, au moment où l'autre porte, un peu plus haut, raclait sur les dalles de pierre. Les claquements des talons prirent de l'ampleur lorsque les bottes s'engagèrent dans les escaliers. Rachel s'avança et tira la porte derrière elle. Celle-ci se referma presque entièrement, puis s'arrêta en restant entrouverte de près de la largeur d'une main. La porte résistait.

Rachel leva les yeux, souhaitant un instant qu'elle eût pu oser dévoiler sa lanterne, mais reconnaissante du fait qu'au moins une torche éclairât l'escalier. Elle se força à vérifier méticuleusement, alors même que des points noirs dansaient devant ses yeux et que son cœur palpitait dans sa poitrine. Là ! La tenture était prise dans la porte, mais bien trop haut pour qu'elle pût l'atteindre. Elle tira sur l'épais velours confit de poussière pour la libérer, mais les pas approchaient du palier. Rachel recula et retint sa respiration.

À mesure que les pas se rapprochaient grandissait également la sensation de froidure – l'impression de sentir ses os se glacer comme lorsque l'on passe directement d'une pièce chaude aux vents du cœur de l'hiver. Rachel fut saisie d'un tremblement qu'elle ne pouvait maîtriser. À travers l'ouverture de la porte, elle aperçut deux silhouettes vêtues de noir. Le murmure de leur conversation, qui venait de devenir audible, cessa soudain. L'un d'entre eux se tourna, son pâle visage devenant ainsi un instant visible depuis la cachette de Rachel. Le cœur de cette dernière bondit puis parut arrêter de battre. C'était l'une de ces créatures maléfiques – les Renards Blancs ! Il se retourna vers son compagnon et lui parla d'une voix basse mais étrangement musicale, puis regarda dans la direction d'où ils étaient venus. D'autres claquements de bottes résonnèrent dans la cage d'escalier.

Il en vient d'autres !

Rachel, si elle était terrorisée à l'idée de bouger ou de faire quoi que ce fut qui pût produire un bruit, commença néanmoins à reculer. Tout en gardant les yeux fixés sur la porte entrouverte et en priant pour que ces créatures ne

remarquassent rien d'anormal, elle tâtonnait de la main à la recherche du mur du fond. Elle recula de plusieurs pas, l'ouverture de la porte ne formant bientôt plus qu'une fine ligne lumineuse verticale, mais sa main ne rencontrait toujours aucune résistance. Elle s'arrêta enfin et se retourna pour regarder, terrifiée à l'idée qu'elle pourrait trébucher sur un objet quelconque resté dans la pièce et le faire tomber bruyamment.

Ce n'était pas une pièce. Rachel se trouvait à l'entrée d'un couloir qui s'enfonçait plus loin dans l'obscurité.

Elle s'arrêta un instant, pour se forcer à réfléchir. Elle n'avait aucun intérêt à rester là, surtout avec une flopée de ces créatures de l'autre côté de la porte. Les murs de pierre n'offraient pas la moindre cachette, et elle savait qu'elle pouvait à n'importe quel instant faire un bruit involontaire ou pire, s'évanouir et tomber bruyamment sur le sol. Et qui savait combien de temps ces êtres allaient rester là à se susurrer des choses, comme des oiseaux charognards sur une branche ? Lorsque tous leurs compagnons seraient arrivés, ils pourraient tout aussi bien pénétrer dans ce couloir ! Au moins, si elle partait maintenant, elle pourrait peut-être trouver une meilleure cachette, ou même une sortie.

Rachel s'enfonça à petits pas dans le couloir, se guidant d'une main sur le mur – elle sentait sous ses doigts tant de choses horribles et répugnantes ! – et tenant dans l'autre sa lanterne devant elle, en s'efforçant de ne pas lui faire heurter la pierre. La fine raie de lumière de la porte disparut derrière une courbe du couloir, la laissant dans l'obscurité totale. Avec d'innombrables précautions, Rachel releva légèrement le masque de sa lanterne, n'en laissant échapper qu'un faisceau qui éclaira les dalles devant elle, puis elle se remit à descendre le couloir.

Rachel tenait la lanterne haute, en plissant les yeux pour percer les ténèbres inexplorées de ce couloir informe au-delà de la flaque de lumière. N'y avait-il donc aucune fin au labyrinthe des couloirs du château ? Elle avait cru bien connaître le Hayholt, mais ces dernières semaines avaient été une révélation. Il semblait y avoir une autre place forte entière sous les magasins qui avaient autrefois marqué les limites de ses descentes sous le niveau du sol. Simon avait-il su que ces endroits existaient ?

Penser au garçon était douloureux, comme toujours. Elle secoua la tête et poursuivit sa progression. Il n'y avait pas encore eu de bruits de poursuite – elle avait finalement repris sa respiration après que la peur lui eut longtemps coupé le souffle – mais ce n'était pas une raison pour attendre oiseusement ici.

Mais il restait un problème à résoudre, bien sûr : si elle n'osait pas revenir sur ses pas, alors que pouvait-elle faire ? Elle avait depuis longtemps perdu ses illusions sur ses capacités à trouver son chemin dans ces labyrinthes. Que se passerait-il si elle prenait le mauvais embranchement et s'enfonçait dans l'obscurité, perdue et affamée... ?

Pauvre idiot. Contentée-toi de ne pas quitter ce couloir – ou du moins marque les embranchements que tu prends. Alors tu pourras toujours

retrouver la porte et les escaliers.

Elle renâcla, ce même bruit sec qui avait mené bien des servantes novices au bord des larmes. Rachel maîtrisait la discipline, même quand c'était elle qui avait besoin d'être disciplinée.

Le temps n'est pas aux jérémiades.

Pourtant, il y avait quelque chose d'étrange à errer dans cet espace inhabité et oublié. Cela lui rappelait un peu ce que le père Dréosan avait dit au sujet de l'Entre-deux, ce domaine intermédiaire entre l'Enfer et le Paradis, dans lequel les âmes des morts attendaient le jugement, et dans lequel certaines demeuraient pour un temps intemporel lorsqu'elles n'étaient pas assez mauvaises pour ce premier et pas encore prêtes pour ce dernier. Rachel trouvait cette idée quelque peu embarrassante : elle aimait que les distinctions fussent claires et nettes. Choisissez le mal, vous serez damnés et brûlerez. Menez une vie saine faite de rigueur Aédonite et vous vous envolerez vers le paradis où vous chanterez et vous reposerez sous des cieux éternellement bleus. Cet endroit intermédiaire dont avait parlé le prêtre représentait pour elle un mystère plutôt déplaisant. Le dieu que Rachel révérait ne devrait pas faire ce genre de choses.

Devant elle, la lampe éclaira un mur : le couloir débouchait sur un passage perpendiculaire, ce qui voulait dire que pour continuer, elle devait choisir de tourner à droite ou à gauche. Rachel fronça les sourcils. La voilà qui devait quitter le droit chemin. Elle n'aimait pas cela. Mais la question était aussi : allait-elle oser revenir sur ses pas, ou même rester dans le couloir ? Elle ne pensait pas avoir parcouru une bien grande distance depuis qu'elle avait quitté l'escalier.

Le souvenir des créatures au visage blanc rassemblées sur les marches la décida.

Elle passa son doigt dans le noir de fumée, puis se hissa sur la pointe des pieds pour laisser une marque sur le côté gauche du couloir dans lequel elle se trouvait. C'était un signe qu'elle verrait si elle revenait sur ses pas. Elle se retourna ensuite, et s'engagea dans la section de droite du nouveau couloir.

Le corridor se déroulait interminablement devant elle, ouvrant régulièrement sur des pièces ou donnant sur des galeries sans fenêtres, toutes plus vides les unes que les autres. Rachel marqua soigneusement chaque embranchement. Elle commençait à s'inquiéter au sujet de sa lampe – elle n'aurait certainement bientôt plus assez d'huile pour le chemin du retour si elle continuait plus avant – lorsqu'elle déboucha soudain sur une porte qui fermait le couloir.

La porte n'avait ni signe distinctif, ni barre ni verrou. Le bois était vieux et déformé, et tellement tacheté par l'humidité qu'il ressemblait à une carapace de tortue. Les charnières étaient faites de grossières plaques de fer rivées au bois par des clous qui étaient à peine plus que des pointes de métal brut. Rachel commença par examiner le sol pour s'assurer qu'il n'y avait pas de traces de pas récentes autres que les siennes, puis fit le signe de l'Arbre sur sa

poitrine et tira sur l'épaisse poignée. La porte grinça sur une partie de sa course avant de s'immobiliser, bloquée par ce qui devait être un siècle de poussière et de gravats. Elle ouvrait sur des ténèbres, mais ces ténèbres-là étaient atténuées par une lueur rougeâtre.

Voilà l'Enfer ! fut la première pensée de Rachel. *Après l'Entre-deux vient la porte de l'Enfer ! Puis : Elysia mère de Dieu ! Vieille femme, tu n'es même pas morte ! Ne sois pas stupide !* Elle s'avança.

Le couloir dans lequel la porte débouchait était différent de celui par lequel elle était venue. Ses parois n'étaient plus faites de pierres taillées et assemblées, mais de roche brute. La lueur rouge qui le baignait semblait provenir d'une source plus loin sur la gauche, comme si un feu brûlait quelque part, juste derrière un coude.

Malgré son anxiété devant ce nouveau développement, Rachel avait décidé d'avancer en direction de la source lumineuse lorsqu'elle entendit un bruit provenant de la direction opposée, de l'autre côté du nouveau couloir. Elle revint précipitamment sur ses pas, mais la porte était toujours bloquée et refusait de se refermer. Rachel se cacha dans l'ombre et s'efforça de retenir sa respiration.

Quoi que fut ce qui avait produit ce bruit, cela ne se déplaçait pas très vite. Rachel serra les dents en entendant le craquement croître lentement, mais à la peur se mêlait une fureur débordante. De penser qu'elle, l'intendante du château, pût être contrainte à se dissimuler par des... des créatures ! Tout en s'efforçant de maîtriser les battements de son cœur affolé, elle revit l'instant où elle avait frappé Pryrates – l'excitation pernicieuse de l'acte, l'étrange satisfaction qu'il y avait à enfin pouvoir faire effectivement quelque chose après tous ces longs mois de souffrance. Et maintenant ? Son coup le plus puissant n'avait même pas paru affecter le prêtre rouge, alors que pourrait-elle faire contre une meute de démons ? Non, il valait mieux rester cachée et préserver sa colère pour un moment où elle pourrait être utile.

Lorsque la silhouette dépassa la porte de bois, Rachel fut en premier lieu immensément soulagée de voir qu'il ne s'agissait en fait que d'un mortel, un homme brun dont la forme se détachait à peine de la pierre dans la lueur rougeâtre. Aussitôt après, sa curiosité revint, attisée par la fureur qui s'était emparée d'elle. Qui donc pouvait impunément arpenter ces lieux obscurs ?

Elle passa la tête par l'embrasure de la porte pour regarder la silhouette qui s'éloignait. L'homme marchait très lentement, en laissant sa main courir le long de la paroi ; mais sa tête était tirée en arrière et se balançait d'un côté à l'autre, comme s'il essayait de lire une inscription sur le plafond obscur du couloir.

Miséricorde, il est aveugle ! réalisa-t-elle soudain. L'hésitation, la main inquisitrice – c'était évident. Un instant après, elle réalisa qu'elle connaissait cet homme. Elle recula précipitamment dans l'obscurité de son couloir.

Guthwulf ! Ce monstre ! Que fait-il ici ? Un court instant, elle eut la terrifiante certitude que les hommes de main d'Elias étaient à sa poursuite, et

qu'ils passaient toutes les salles du château au peigne fin. Mais pourquoi envoyer un aveugle ? Et depuis quand Guthwulf avait-il perdu la vue ?

Un souvenir lui revint, fragmentaire mais dérangeant. Cela avait *effectivement* été Guthwulf sur le balcon avec le roi et Pryrates, n'est-ce pas ? Le marquis d'Utanyéate s'était battu avec l'alchimiste au moment où celui-ci, le couteau de Rachel planté dans le dos, allait se venger de l'intendante, étendue à moitié inconsciente sur le sol. Mais pourquoi Guthwulf aurait-il fait cela ? Tout le monde savait que cet Utanyéate était la Main du Roi, le plus impitoyable des fidèles d'Elias.

Lui avait-il sauvé la vie ?

La tête de Rachel lui tournait. Elle regarda une nouvelle fois par l'embrasure de la porte, mais le marquis Guthwulf avait disparu derrière une courbe du couloir, en direction de la lumière rougeâtre. Une petite ombre se détacha dans l'obscurité plus noire et glissa devant les pieds de Rachel, le suivant dans les ténèbres. Un chat ? Un chat gris ?

Le monde qui s'étalait sous le château était devenu trop confus et trop irréal pour Rachel. Elle découvrit sa lanterne et repartit dans la direction d'où elle était venue, laissant derrière elle la porte de bois ouverte. Pour l'instant, elle ne voulait rien avoir à faire avec Guthwulf, aveugle ou pas. Elle allait suivre ses marques jusqu'à l'escalier, et prier pour que les Renards Blancs s'en fussent allés à leur tâche impie. Il y avait bien des choses à considérer, bien trop. Rachel désirait simplement s'enfermer en paix dans son refuge et dormir.



Comme Guthwulf marchait, sa tête était pleine d'une musique séduisante et vénéneuse – une musique qui lui parlait, qui l'attirait, mais qui l'effrayait aussi, plus que rien ne l'avait jamais fait.

Durant longtemps, dans l'obscurité sans fin de ses jours et de ses nuits, il n'avait entendu ce chant que dans ses rêves, mais aujourd'hui la musique venait enfin à lui jusque dans ses heures de veille, l'appelant depuis les profondeurs, chassant même les murmures qui étaient ses compagnons fidèles hors de sa tête. C'était la voix de l'épée grise, et elle n'était pas loin.

Une partie du marquis d'Utanyéate savait parfaitement bien que l'épée n'était qu'un objet, un bout de métal muet qui pendait à la ceinture du roi, et que la dernière chose au monde qu'il devrait vouloir était de la chercher, puisque là où elle serait, se trouverait également le roi Elias.

Guthwulf n'avait certainement pas envie d'être capturé – il s'inquiétait peu de son sort, mais préférerait mourir seul dans les profondeurs du château plutôt qu'être vu par ceux qui l'avaient connu avant qu'il ne devînt cette loque pitoyable – mais la présence de l'épée était puissamment coercitive. Sa vie était maintenant à peine plus qu'échos et ombres, pierre froide, voix fantomatiques, et le bruit de ses propres pas. Mais l'épée était vivante, et sa force vitale était plus puissante que la sienne. Il voulait être près d'elle.

Je ne serai pas capturé, se dit Guthwulf. *Je serai malin, et prudent*. Il se contenterait de s'approcher assez pour sentir sa force chantante...

Le fil de ses pensées fut interrompu par quelque chose qui s'enroulait autour de ses chevilles – le chat, son ami ténébreux. Il se pencha pour toucher l'animal, fit glisser ses doigts sur son dos osseux, sentit ses muscles élançés. Il était venu avec lui, peut-être pour le protéger. Guthwulf en sourit presque.

La sueur gouttait sur son menton lorsqu'il se redressa. L'air se faisait plus chaud. Il réussit presque à se faire croire qu'après tous les escaliers qu'il avait montés, tous les couloirs pentus qu'il avait parcourus, il s'était approché de la surface – mais les choses pouvaient-elles avoir tant changé depuis qu'il s'était enfoncé dans les abîmes ? L'hiver pouvait-il avoir fui, et fait place à un été chaud ? Tout cela paraissait fort peu probable, mais l'obscurité totale pouvait être trompeuse. Guthwulf, aveugle, avait déjà appris cela alors qu'il vivait encore dans le château. Quant au temps... Eh bien, à une époque aussi funeste et déroutante que celle-ci, tout était possible.

Maintenant, les murs de pierre commençaient à être chauds sous ses doigts inquisiteurs. Vers quoi marchait-il ? Il repoussa cette pensée. Quoi que cela pût être, l'épée était là. L'épée l'appelait. Et il pouvait sûrement approcher un peu plus...

Ce moment où Peine avait chanté en lui, l'avait empli...

À l'instant où Elias l'avait forcé à la toucher, il avait semblé à Guthwulf qu'il devenait partie de l'épée. Il avait été subsumé dans une mélodie étrangère. Pour cet instant au moins, l'épée et lui n'avaient plus fait qu'un.

Peine avait besoin de ses sœurs. Ensemble, elles feraient une musique plus magnifique encore.

Lorsqu'il s'était trouvé dans la salle du trône et malgré toute son horreur, Guthwulf avait aspiré à cette communion. Aujourd'hui, à sa simple évocation, il la désirait avec la même force. Quels que fussent les risques, il avait besoin de sentir ce chant qui l'avait hanté. C'était une sorte de folie, il le savait, mais il n'avait pas la force d'y résister. Toute son intelligence et ses capacités allaient au contraire lui servir à s'approcher sans se faire capturer. Elle était maintenant si proche...

L'atmosphère dans le couloir étroit devenait étouffante. Guthwulf s'arrêta et tâtonna alentour. Le petit chat avait disparu, probablement vers un endroit moins nuisible pour ses coussinets. Il remit la main sur la paroi du couloir, mais ne put la faire courir que sur une courte distance avant de la retirer. D'un endroit assez peu distant lui parvenait un bruit faible mais régulier, comme un grondement quasi silencieux. Que pouvait-il y avoir dans cette direction ?

Autrefois, un dragon avait fait son nid sous le château – le ver rouge Shurakaï, dont la mort avait fait la réputation de Jean Presbytère et le squelette le trône du Hayholt, une bête dont le souffle enflammé avait tué deux rois et d'innombrables occupants de la place forte. Pouvait-il encore y avoir un dragon, quelque descendant de Shurakaï, devenu adulte dans l'obscurité ? Si

tel était le cas, celui-ci pouvait tout aussi bien le tuer, le réduire en cendres. Guthwulf ne s'inquiétait plus de ce genre de choses. Tout ce qu'il souhaitait était de pouvoir baigner encore une fois dans le chant de l'épée grise.

Le couloir prit soudain une forte pente, et Guthwulf dut se pencher en avant pour pouvoir progresser. La chaleur était féroce : il pouvait se figurer sa peau en train de noircir et de se flétrir à l'instar de celle d'un cochon de lait destiné à un repas de fête. Comme il luttait contre l'inclinaison, le grondement prenait de l'ampleur, semblable au roulement du tonnerre, ou à une mer démontée, ou au ronflement d'un dragon endormi. Puis le son commença à changer. Après quelque temps, Guthwulf réalisa que le passage s'élargissait. Lorsqu'il tourna le coin, ses sens d'aveugle lui indiquèrent que le couloir gagnait non seulement en largeur, mais aussi en hauteur. Des bourrasques de vent chaud tourbillonnaient vers lui. Le grondement résonnait étrangement.

Quelques pas de plus et il en comprit la raison. Il y avait une salle bien plus grande devant lui, quelque chose d'aussi vaste que le grand dôme de Saint Sutrin à Erchester. Le feu des abîmes ? Guthwulf sentit ses cheveux voler dans la brise torride. Ses pas l'avaient-ils mené au légendaire Lac du Jugement, le bassin de feu dans lequel les pécheurs étaient jetés pour l'éternité ? Dieu Lui-même attendait-il dans ce repaire rocheux ? En ces temps confus et troublés, Guthwulf ne gardait plus grand souvenir de ce qui avait été sa vie avant la cécité, mais ce qu'il avait encore en mémoire lui paraissait déborder d'actions vaines et insensées. S'il existait un tel endroit, un tel châtiment, il l'avait sans aucun doute mérité – mais il regretterait de ne pas avoir encore une fois goûté à la puissante magie de l'épée grise.

Guthwulf avança à plus petits pas, en prenant la précaution de dessiner à chaque fois devant lui un arc du pied avant de le reposer. Il progressait lentement, concentrant toute son attention sur la partie tactile de son mouvement. Enfin, son pied rencontra le vide. Il s'arrêta et s'accroupit, tâtonnant le sol chaud du bout des doigts. Le rebord de pierre courait devant lui, s'étendant des deux côtés jusqu'au-delà de sa portée. Derrière, il n'y avait que le vide et les bourrasques brûlantes.

Il se redressa, passant d'un pied sur l'autre à mesure que la chaleur se frayait un chemin à travers les semelles de ses bottes, et écouta l'imposant ronflement. Il y avait également d'autres bruits. L'un était profond et irrégulier, comme si une immense pièce de métal venait en percuter une autre. Par ailleurs, Guthwulf discernait des voix humaines.

Le bruit du métal sur le métal retentit une nouvelle fois, et fit remonter à la surface un souvenir de sa vie d'antan. Ce grand claquement métallique était celui des énormes portes des forges s'ouvrant et se refermant. Des hommes alimentaient la fournaise – il en avait été témoin bien des fois lors de ses inspections de la fonderie en tant que Main du Roi. Il devait se trouver à l'embouchure de l'un des tunnels qui surplombaient la gigantesque fournaise. Rien d'étonnant à ce que ses cheveux fussent à la limite de prendre feu !

Mais l'épée grise était là. Il le savait avec la certitude de la souris qui sait

qu'une chouette est aux aguets au-dessus d'elle. Elias devait être dans la fonderie, flanqué de son épée.

Guthwulf recula du bord, en cherchant désespérément à imaginer un moyen de descendre jusqu'au niveau des forges sans se faire remarquer.

Lorsqu'il fut resté au même endroit suffisamment longtemps pour se brûler les pieds, il dut reculer plus loin dans le couloir. Il jura en s'éloignant. Il lui était impossible de s'approcher d'elle. Il pourrait errer des jours entiers dans ces tunnels sans trouver un seul accès, et Elias serait certainement parti d'ici là. Mais il ne pouvait pas non plus se contenter d'abandonner. L'épée l'appelait, et rien de ce qui pouvait lui barrer le chemin n'importait.

Guthwulf s'éloigna en titubant, malgré les appels de l'épée à revenir, à se précipiter dans le néant ardent.

« Pourquoi m'avez-vous fait cela, mon Dieu ? » hurla-t-il, les éclats de sa voix se noyant dans le rugissement de la fournaise. « Pourquoi m'avez-vous imposé cette malédiction ? »

Ses larmes s'évaporèrent à peine nées de ses yeux.



Inch s'inclina devant le roi Elias. Dans la lumière vacillante des forges, l'homme énorme ressemblait à un singe des jungles du sud – un singe habillé de vêtements, mais ne constituant qu'une parodie d'être humain. Tous les autres occupants de la fonderie s'étaient jetés à terre à l'entrée du roi ; l'éparpillement des corps sur le sol de la grande salle donnait l'impression que sa seule présence avait terrassé cent hommes.

« Nous travaillons, Votre Altesse, nous travaillons, grommela Inch. C'est un grand travail, vraiment. »

« Vous travaillez ? » lâcha Elias d'un ton dur. Alors que le maître de la fonderie dégoulinait de sueur, la pâle peau du roi était sèche. « Bien sûr que vous travaillez. Mais vous n'avez pas achevé la tâche que je vous ai confiée, et si je n'entends pas rapidement une bonne raison, ta peau immonde sera arrachée et mise à sécher sur ta propre fournaise. »

L'homme énorme tomba à genoux. « Nous travaillons aussi vite que nous pouvons. »

« Mais ce n'est pas suffisant. » Le regard du roi courut sur le sombre plafond de la caverne.

« C'est difficile, maître, très difficile – nous n'avons que des parties du plan. Parfois, il faut tout recommencer quand nous recevons le dessin suivant. » Inch releva la tête, son œil unique attentif dans son visage morne alors qu'il observait la réaction du roi.

« Qu'est-ce que tu racontes, "des parties du plan" ? » Quelque chose bougeait dans la bouche de l'un des tunnels très haut sur la paroi au-dessus de l'immense fournaise. Le roi plissa les yeux, mais la petite tache pâle – un visage ? – était obscurcie par la fumée et l'air bouillonnant.

« Votre Majesté, appela une voix. Vous êtes là ! »

Elias se tourna lentement vers la silhouette en robe rouge. Il haussa un sourcil en signe de légère surprise, mais ne dit rien.

Pryrates pressa le pas. « J'ai été surpris de vous voir parti. » Sa voix rauque était plus douce, plus raisonnable qu'à l'habitude. « Puis-je vous assister ? »

« Je n'ai pas besoin de toi à chaque instant, prêtre, répondit sèchement Elias. Il y a des choses que je peux faire moi-même. »

« Mais vous n'alliez pas très bien, Majesté. » Pryrates leva la main, faisant flotter la manche de sa robe. Un instant, il parut qu'il allait prendre Elias par le bras et essayer de l'entraîner derrière lui, mais il ne fit que porter les doigts à son front et caresser son crâne chauve. « Comme vous étiez faible, Majesté, j'ai simplement craint que vous ne glissiez dans ces escaliers raides. »

Elias le dévisagea, en plissant tant les paupières qu'elles ne furent à peine plus que de fines fentes noires. « Je ne suis pas un vieillard, prêtre. Je ne suis pas mon père dans ses dernières années. » il jeta un rapide coup d'œil à Inch agenouillé, puis ramena son attention vers Pryrates. « Le crétin dit que les plans des défenses du château sont complexes. »

L'alchimiste jeta un regard meurtrier à Inch. « Il ment, Majesté. Vous les avez approuvés vous-même. Vous savez que ce n'est pas vrai. »

« Vous ne nous donnez que des fragments, prêtre. » Inch parlait d'une voix grave et lente, mais sa colère retenue était plus évidente que jamais.

« Ne prends pas la parole devant le roi ! » gronda Pryrates. « Je dis la vérité, prêtre ! »

« *Silence !* » Elias se redressa. Sa main crispée tomba sur la poignée de l'épée grise. « J'exige le silence ! » hurla-t-il. « Alors, qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi n'a-t-il les plans que par fragments ? »

Pryrates prit une longue inspiration. « Pour une question de confidentialité, sire. Vous savez que plusieurs des hommes de la fonderie se sont déjà enfuis. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser quiconque voir les plans complets des défenses du château. Qu'est-ce qui les empêcherait d'aller directement rapporter ce qu'ils ont vu à Josua ? »

Il y eut un long moment de silence, tandis que Pryrates regardait le roi. L'air de la fonderie parut changer légèrement, se faire plus épais, et le rugissement des feux sembla s'assourdir étrangement. Les lumières vacillantes projetaient de longues ombres.

Elias parut soudain se désintéresser totalement de ce sujet. « Je suppose. » Le regard du roi se porta une nouvelle fois sur la partie de la paroi sur laquelle il avait cru discerner un mouvement. « Je vais envoyer une douzaine d'hommes supplémentaires aux forges. Il y a bien assez de mercenaires dont la tête ne me revient pas. » Il se tourna vers le maître de la fonderie. « Mais alors tu n'auras plus d'excuse. »

Un frémissement parcourut la large charpente d'Inch. « Oui, Majesté. »

« Bien. Je t'ai déjà donné une date d'achèvement pour les travaux des murs et des portes. Le travail *sera* fini. » « Oui, Majesté. »

Le roi se tourna vers Pryrates. « Bien. Je vois qu'il faut l'intervention du roi pour que certaines choses soient faites convenablement. »

Le prêtre inclina sa tête luisante. « Vous êtes irremplaçable, sire. »

« Mais je suis également un peu fatigué, Pryrates. Tu avais peut-être raison. Je n'ai pas été en pleine forme, ces derniers temps. »

« Oui, Majesté. Votre potion, peut-être, et un peu de sommeil ? » Et cette fois, Pryrates glissa effectivement la main sous le coude d'Elias, pour le diriger doucement vers les escaliers qui remontaient vers le château. Le roi suivit, aussi docile qu'un enfant.

« Je vais peut-être m'étendre un peu, Pryrates, oui... mais je ne crois pas que je dormirai maintenant. » Il jeta un dernier coup d'œil vers la paroi au-dessus de la fournaise, puis secoua la tête d'un air songeur.

« Oui, sire. C'est une excellente idée. Partons, maintenant. Nous allons laisser le maître de la fonderie retourner à son travail. » Pryrates dévisagea durement Inch, dont l'œil unique le regarda en retour, puis le prêtre rouge se détourna, le visage impassible, et entraîna le roi hors des cavernes.

Derrière eux, les travailleurs prostrés commencèrent lentement à se relever, trop abattus et épuisés pour même chuchoter un quelconque commentaire au sujet de cet événement inhabituel. Alors qu'ils retournaient à leur tâche, Inch resta longtemps agenouillé, ses traits aussi figés que l'avaient été ceux du prêtre.



Rachel revint soigneusement sur ses pas et retrouva le palier originel. Pour son plus grand soulagement, lorsqu'elle regarda à travers l'embrasure, l'escalier était désert. Les Renards Blancs avaient disparu.

Partis réaliser quelque nouvelle impiété, sans aucun doute. Elle fit le signe de l'Arbre.

Rachel repoussa une mèche de cheveux grisonnants de devant ses yeux. Elle était épuisée, non seulement par son escapade dans les couloirs – elle avait marché pendant ce qui avait paru être des heures – mais aussi par le fait d'avoir échappé d'aussi peu à la capture. Elle n'était plus une jeune fille, et n'aimait pas sentir son cœur battre aussi fort qu'il avait battu aujourd'hui : il ne s'était pas agi de l'excitation due à une honnête journée de travail.

Vieille, tu deviens vieille, femme.

Rachel n'était pas écervelée au point de perdre toute prudence ; elle s'efforça donc de marcher aussi légèrement et aussi silencieusement que possible lorsqu'elle descendit les escaliers, scrutant précautionneusement les alentours à chaque tournant, et tenant sa lampe masquée derrière elle afin de ne pas être trahie par la lumière. Ainsi, elle vit frère Hengfisk, l'échanson du roi, debout dans l'escalier en contrebas assez longtemps à l'avance pour ne pas buter contre lui dans l'ombre entre deux torches, comme elle l'eût fait sans cela. En l'occurrence, sa surprise fut néanmoins si grande qu'elle laissa échapper un cri de panique et lâcha sa lanterne. Celle-ci dévala les marches

jusqu'au palier – son palier, l'emplacement de son sanctuaire ! – et acheva sa course aux pieds du moine, en déversant son huile enflammée sur la pierre. L'homme aux yeux écarquillés regarda les flammes qui brûlaient autour de ses pieds avec un intérêt posé, puis reporta son attention sur Rachel, sa bouche ouverte en un large sourire.

« Miséricordieuse Rhiap », s'exclama Rachel dans un souffle, « oh, Dieu ait pitié ! » Elle voulut reculer dans l'escalier, mais le moine était aussi rapide qu'un chat : il l'avait dépassée en un instant et se retourna pour lui barrer le passage, sans s'être départi de son sourire horrible. Ses yeux étaient des bassins vides.

Rachel recula de quelques pas vers le palier. Le moine avança avec elle, marche à marche, restant absolument silencieux alors qu'il copiait sa progression. Lorsque Rachel s'arrêta, il s'arrêta. Lorsqu'elle essaya de bouger plus vite, il la dépassa une nouvelle fois, la forçant à se coller dos au mur sur le palier pour éviter tout contact avec lui. Il dégageait une chaleur fébrile, ainsi qu'une odeur étrange qui évoquait le métal chauffé au rouge et les plantes en décomposition.

Elle se mit à pleurer. Les épaules secouées par les sanglots, incapable de résister une seconde de plus, Rachel le Dragon se laissa glisser le long du mur jusqu'à s'accroupir.

« Sainte Elysia, mère de Dieu », pria-t-elle à voix haute, « nef immaculée porteuse du Rédempteur, aie pitié de nous pauvres pécheurs. » Elle ferma les yeux et fit le signe de l'Arbre. « Elysia, élue entre tous les mortels, Reine du Ciel et de la Mer, intercède pour tes supplicateurs, afin que la miséricorde puisse sourire à nous pauvres pécheurs. »

Elle fut horrifiée de réaliser qu'elle ne pouvait plus se souvenir du reste de la prière. Elle se recroquevilla, essayant désespérément de penser – oh, son cœur, son cœur, il battait si vite ! – et attendit que la chose la prenne, la touche avec ses mains répugnantes. Mais lorsqu'un long moment se fut écoulé et que rien ne se fut passé, sa curiosité surmonta jusqu'à sa peur. Elle ouvrit les yeux.

Hengfisk se tenait toujours devant elle, mais son sourire avait disparu. Le moine s'était appuyé sur le mur, et tâtait ses vêtements comme s'il était surpris de se retrouver vêtu ainsi. Il la regarda. Quelque chose avait changé. Il y avait une nouvelle sorte de vie en lui – nébuleuse, confuse, mais néanmoins plus humaine que ce qui s'était dressé devant elle quelques instants plus tôt.

Hengfisk regarda la flaque d'huile en feu, les flammes bleutées qui lui léchaient les pieds, et fit un bond en arrière, surpris. Les flammes vacillèrent. Les lèvres du moine se murent, mais dans un premier temps, rien ne s'en échappa.

« ... *Vad es... ?* » dit-il enfin. « ... *Uf nammen Hott, vad es... ?* »

Il continua de regarder Rachel d'un air perplexe, mais quelque chose d'autre se passait derrière ses yeux. Une raideur envahit ses traits, comme une main invisible serrant l'arrière de son crâne tonsuré. Ses lèvres se serrèrent,

ses yeux se vidèrent. Rachel laissa échapper un petit cri inquiet. Il se passait quelque chose qu'elle ne pouvait comprendre, comme une lutte intérieure chez l'homme aux yeux saillants. Elle ne pouvait que regarder, terrifiée.

Hengfisk secoua la tête comme un chien sortant de l'eau, regarda encore Rachel, puis alentour en haut et en bas de l'escalier. L'expression sur son visage avait une nouvelle fois changé : il ressemblait à un homme prisonnier sous une masse écrasante. Un instant plus tard, sans avertissement, Hengfisk tourna les talons et se précipita dans l'escalier, qu'il monta en titubant. Elle entendit son pas hésitant disparaître dans l'obscurité.

Rachel se saisit du bord de la tapisserie et l'écarta d'une main maladroite et tremblante. Lorsqu'elle eut ouvert la porte, elle la franchit en flageolant et la referma derrière elle. Elle poussa le verrou avant de se jeter sur son matelas, et tira sa couverture jusqu'au-dessus de sa tête. Puis elle resta allongée en grelottant comme si elle avait de la fièvre.



Le chant qui lui avait fait quitter la sécurité des profondeurs perdait maintenant de l'ampleur. Guthwulf jura faiblement. Il était trop tard. Elias s'en allait, ramenant avec lui l'épée grise vers la salle du trône, vers cette tombe poussiéreuse et inerte de statues de malachite et d'os de dragon. Là où avait résonné le chant de l'épée, il n'y avait plus maintenant que le néant, un vide lancinant au plus profond de son être.

De désespoir, il emprunta le premier couloir qui semblait descendre, battant en retraite depuis la surface comme un ver de terre déterré par une pelle. Il y avait un trou en lui, un trou à travers lequel le vent pouvait souffler et la poussière tourbillonner. Il était vide.

Comme l'air devenait plus respirable et la pierre plus fraîche au toucher, le petit chat le rejoignit. Il sentit le bourdonnement de son ronronnement lorsque l'animal se lova autour de son pied, mais il se s'arrêta pas pour le réconforter : en cet instant, il n'avait rien à donner. L'épée avait chanté pour lui, puis elle avait disparu une fois de plus. Bientôt, les voix idiotes allaient réapparaître, les voix fantomatiques, insensées, vaines...

En tâtonnant pour trouver son chemin, avec la lenteur de la grande roue du temps, Guthwulf retourna vers les profondeurs.

15. *Le Lac de Verre*



Le bruit de leur venue était comme un grand vent, un mugissement de taureaux, un incendie qui se propageait à travers des steppes arides. Bien qu'ils empruntassent des pistes qui n'avaient plus servi depuis des siècles, les chevaux n'hésitaient pas, mais suivaient des brisées secrètes qui serpentaient à travers les forêts et les vallées et les marais. La voie ancienne, inusitée depuis des dizaines de générations humaines, était aujourd'hui rouverte, comme si la roue du temps s'était immobilisée dans sa course avant de repartir en sens inverse.

Les Sithis avaient quitté l'été pour s'enfoncer dans un pays asservi par l'hiver, mais à mesure qu'ils traversaient la forêt et les territoires qui avaient connu leur souveraineté – Maa'sha la vallonnée, Peja'ura au manteau de cèdres, Shisae'ron et ses torrents, Hekhasor et ses terres noires – le sol semblait vibrer sous le roulement des sabots de leurs montures, comme s'il s'efforçait de s'éveiller d'un rêve glacial. Des oiseaux effarouchés s'envolaient de leur nid hivernal et flottaient dans l'air comme des bourdons tandis que passait le coup de tonnerre des Sithis ; des écureuils désarmés se cramponnaient à des branches gelées. Dans la profondeur de leur tanière, des ours endormis grondèrent de délectation anticipée. Même la lumière paraissait se modifier au passage de la troupe bigarrée, des rayons de soleil réussissant à percer le plafond de nuages pour faire étinceler la neige. Mais l'emprise de l'hiver était puissante : dès que les Sithis furent passés, son poing se referma sur la forêt, lui imposant une fois de plus son silence glacé.

La troupe ne fit pas relâche, même lorsque les dernières lueurs rougeâtres du crépuscule eurent quitté le ciel et que les étoiles se furent mises à briller entre les branches qui surplombaient. Les chevaux n'avaient pas non plus besoin de plus que la lueur des étoiles pour trouver leur chemin sur les vieilles pistes, malgré les années de végétation qui les recouvraient. Ils étaient terrestres et mortels, mais leurs aïeux étaient de la souche de Venyha Do'sae, rapportés du Jardin lors de la fuite. Quand les chevaux d'Osten Ard, sauvages et craintifs, couraient encore dans les grandes plaines sans connaître la main ni la bride, les ancêtres de ces montures sithies servaient lors des guerres contre les géants, ou emportaient des messagers sur les routes qui couraient d'un bout à l'autre de l'empire resplendissant. Ils avaient porté leur cavalier aussi rapidement que la brise, et avec une telle douceur qu'il est dit que Benayha de Kementari avait peint de méticuleux poèmes en selle sans jamais

rater un coup de pinceau. La connaissance de ces routes était inscrite en eux, un savoir charrié par leur sang sauvage – mais leur endurance paraissait presque magique. Durant ce jour sans fin qui voyait les Sithis chevaucher une nouvelle fois, leurs montures semblaient gagner des forces à mesure que les heures s'écoulaient. Alors que la course se poursuivait et que le soleil commençait à s'échauffer en deçà du levant, les chevaux inépuisables galopèrent toujours comme une vague déferlant vers les limites de la forêt.

Si les chevaux avaient un sang ancien, leurs cavaliers, eux, étaient l'histoire même d'Osten Ard. Même le plus jeune, né après l'exil d'Asu'a, avait vu s'écouler des siècles entiers. Et les plus âgés pouvaient se souvenir des tours de Tumet'ai au printemps, ou des couleurs magnifiques des immenses champs de coquelicots qui entouraient Jhina-T'senei avant que la mer ne l'engloutisse.

Longtemps, les Êtres Paisibles s'étaient cachés aux yeux du monde, à entretenir leur tristesse, à ne vivre que dans les souvenirs d'un temps révolu. Aujourd'hui, ils chevauchaient dans des armures aussi bigarrées que le plumage des oiseaux, leurs lances brillant comme des éclairs pétrifiés. Ils chantaient, car les Sithis avaient toujours chanté. Ils chevauchaient, et les voies anciennes se déroulaient devant eux, et les clairières résonnaient du son des sabots de leurs chevaux pour la première fois depuis que les plus grands arbres étaient plus que déjeunes plants. Après des siècles de sommeil, un géant s'était éveillé. Les Sithis chevauchaient.



Bien qu'il eût été contusionné et meurtri jusqu'à l'épuisement durant cette journée de combat et qu'il eût ensuite consacré plus d'une heure après le crépuscule à aider Fréosel et les autres à grappiller des flèches perdues dans la boue glacée – une tâche qui aurait été malaisée dans la lumière du jour et devenait cruellement difficile à la lueur des torches – Simon ne dormait quand même pas très bien. Il s'éveilla après minuit, tous les muscles du corps endoloris et l'esprit battant la campagne. Le campement était silencieux. Le vent avait dégagé le ciel, et les étoiles étincelaient comme des pointes de poignards.

Lorsqu'il devint évident que le sommeil ne reviendrait pas, du moins pour un temps, il se leva et marcha jusqu'aux feux de guet entretenus sur le flanc de la colline au-dessus du niveau des grandes barricades. Le plus grand brûlait près de l'une des pierres monumentales sithies érodées, et il y retrouva Binabik et quelques autres – Géloé, le père Strangyeard, Sludig et Déomoth – assis avec le prince et parlant calmement. Josua buvait de la soupe dans un bol fumant. Simon devina qu'il mangeait probablement pour la première fois de la journée.

Le prince leva les yeux lorsque Simon pénétra dans le cercle de lumière. « Bienvenue, jeune chevalier, dit-il. Nous sommes tous fiers de toi. Tu t'es montré digne de ma confiance aujourd'hui, comme je savais que ce serait le

cas. »

Simon inclina la tête, hésitant quant à une éventuelle réponse. Il était heureux du compliment, mais troublé par les choses qu'il avait vues et faites sur la glace. Il ne se sentait pas très noble. « Merci, prince Josua. »

Il s'assit, emmitoufflé dans sa cape, et écouta les autres parler de la journée de bataille. Il sentit que la conversation tournait autour d'un point essentiel, mais devina également que tous ceux qui étaient réunis autour du feu le savait aussi bien que lui : ils ne pouvaient gagner une guerre d'usure contre Fengbald. Leur infériorité numérique était trop grande. Sesuad'ra n'était pas un château qui pouvait être défendu contre un siège long – il y avait trop d'endroits où des assaillants pouvaient prendre pied. S'ils ne parvenaient pas à arrêter les forces du marquis sur le lac gelé, il ne leur resterait guère qu'à vendre leur vie aussi chèrement que possible.

Alors que Déornoth, la tête pansée d'une bande de toile, parlait des habitudes de combat qu'il avait cru discerner chez les mercenaires thrithings, Fréosel s'approcha de leur feu. Le connétable portait toujours sa tenue de combat, et son visage et ses mains étaient maculés ; malgré la température glaciale, la sueur perlait sur son front, comme s'il avait descendu en courant toute la colline depuis la Nouvelle-Gadrinsett.

« J'arrive tout droit de la colonie, prince Josua, haleta Fréosel. Helfgrim, le Seigneur-maire de Gadrinsett, il est plus là. »

Josua regarda Déornoth un moment, puis Géloé. « Quelqu'un l'a-t-il vu partir ? »

« L'était avec d'autres, à regarder la bataille. Et puis plus personne sait ce qu'il est devenu. »

Le prince fronça les sourcils. « Je n'aime pas cela. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux. » Il soupira et reposa son bol, puis se leva lentement. « Je suppose qu'il est préférable de voir dès maintenant ce que nous pourrions découvrir. Il sera trop tard au matin. »

Sludig, qui était arrivé sur les talons de Fréosel, dit : « Pardonnez-moi, prince Josua, mais il n'est pas nécessaire que vous vous en inquiétiez. Laissez d'autres le faire, pour que vous puissiez vous reposer. »

Josua sourit doucement. « Merci, Sludig, mais j'ai d'autres choses à faire à la colonie. Ce ne sera donc pas un grand effort. Déornoth, Géloé, vous voudrez peut-être m'accompagner. Toi aussi, Fréosel. Il y a d'autres choses que j'aimerais finir de discuter avec toi. » Il repoussa sans y penser une bûche du bout de la botte, puis passa sa cape et s'engagea sur le chemin. Ceux qu'il avait désignés le suivirent, mais Fréosel se détourna un instant et revint poser la main sur l'épaule de Simon.

« Sire Seoman, m'est avis que j'ai parlé vite l'autre jour, sans réfléchir. »

Simon était désorienté, et plus qu'un peu gêné d'entendre son titre de la bouche de ce jeune homme puissant et compétent. « Je ne vois pas ce que tu veux dire. »

« Au sujet des Fabuleux. » L'homme de Falshire le regarda avec un grand

sérieux. « Peut-être que vous pensez que je me moquais, ou que je manquais de respect. Vous savez, je crains les Êtres Paisibles comme tout bon Aédonite respectueux de Dieu y doit le faire, mais je sais qu'y peuvent être des amis puissants et tout ça. Si vous pouvez les appeler, m'est avis qu'y faut le faire. On a besoin de toute l'aide qu'on peut. »

Simon secoua la tête. « Je n'ai aucun pouvoir sur eux, Fréosel – aucun. Tu ne sais pas comment ils sont. »

« Ça c'est vrai que je le sais pas. Mais si c'est vos amis, dites-leur qu'on est dans la difficulté. C'est tout ce que j'avais à dire. » Il tourna les talons et reprit le chemin, en pressant le pas pour rattraper le prince et les autres.

Sludig, qui était resté, grimaça. « Appeler les Sithis. Ha ! Il serait plus facile de faire venir le vent. »

Simon acquiesça tristement. « Mais nous avons besoin d'aide, Sludig. »

« Tu es trop confiant, mon gars. Nous ne représentons rien pour les Sithis. Je doute qu'on revoie jamais Jiriki. » Le Rimmersleute fronça les sourcils en voyant l'expression de Simon. « De toute façon, nous avons nos épées et nos cerveaux et nos cœurs. » Il s'approcha du feu pour se réchauffer les mains. « Dieu donne à chacun ce qu'il mérite, ni plus, ni moins. » Après un moment, il se redressa, incapable de tenir en place. « Puisque le prince n'a pas besoin de moi, je vais me trouver un endroit pour dormir. Demain sera plus sanglant qu'aujourd'hui. » Il fit un signe de la tête à Simon et Binabik et Strangyard, puis partit vers la barricade, la chaîne de sa ceinture d'arme cliquetant légèrement.

Simon regarda Sludig s'éloigner en se demandant s'il avait eu raison au sujet des Sithis, consterné par le sentiment de perte que cette idée lui apportait.

« Le Rimmersleute est fâché. » L'archiviste parut surpris par ses propres mots. « Je veux dire, c'est que je... Je ne le connais pas bien. »

« J'ai la pensée que tu dis la vérité, Strangyard. » Binabik baissa les yeux vers le morceau de bois qu'il était en train de tailler. « Il y a des gens qui n'ont pas beaucoup le goût d'être sous les autres, surtout quand le contraire était la situation du passé. Sludig est redevenu un simple soldat, après avoir été le choisi pour une quête et le rapporte-ment d'un grand trophée. » Le troll parlait d'un ton réfléchi, mais l'expression de son visage était triste, comme s'il partageait la douleur du Rimmersleute. « J'ai la crainte pour lui de se battre dans une bataille avec ce sentiment dans son cœur – nous avons une amitié partagée depuis nos voyages dans le Nord, mais mon avis est qu'il a l'apparence sombre et triste depuis notre arrivée ici. »

Le silence retomba sur le petit groupe, n'était le craquement des flammes.

« Et qu'en est-il de ce qu'il a dit ? » demanda abruptement Simon. « A-t-il raison ? »

Binabik le dévisagea d'un air interrogateur. « Quel est ton sens, Simon ? Le sujet des Sithis ? »

« Non. "Dieu donne à chacun ce qu'il mérite, ni plus, ni moins." Voilà ce

que Sludig a dit. » Simon se tourna vers Strangyeard. « Est-ce que c'est vrai ? »

L'archiviste, troublé, détourna les yeux ; mais après un instant, il se reprit et soutint le regard de Simon. « Non, Simon, je ne crois pas que cela soit vrai. Mais je ne puis présumer non plus de la volonté de Dieu. »

« Parce que les amis Morgénès et Haestan n'ont certainement pas eu ce qu'ils méritaient – l'un a brûlé vif et l'autre a été écrasé par la massue d'un géant. » Simon ne put retenir l'amertume de sa voix.

Binabik ouvrit la bouche comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose, mais voyant que Strangyeard avait fait de même, il préféra rester silencieux.

« Je crois que Dieu a un dessein, Simon. » L'archiviste parlait en pesant chacun de ses mots. « Et il est possible que nous soyons tout simplement incapables de le comprendre... comme il est possible que Dieu Lui-même ne sache pas tout à fait comment Son intention va se réaliser. »

« Mais vous les prêtres dites toujours que Dieu sait tout ! »

« Il peut avoir choisi d'oublier les éléments les plus douloureux, répondit doucement Strangyeard. Si tu vivais éternellement et que tu ressentais chaque douleur du monde comme si c'était la tienne – mourir avec chaque soldat, pleurer avec chaque veuve et chaque orphelin, ressentir l'agonie d'une mère qui perd son enfant – n'aspirerais-tu pas à l'oubli, toi aussi ? »

Le regard de Simon se perdit dans le mouvement des flammes du feu. *Comme les Sithis*, pensa-t-il, *éternellement prisonniers de leur chagrin*. Désireux d'y mettre fin, comme l'avait dit Amerasu.

Binabik fit voler quelques éclats de son morceau de bois. Celui-ci commençait à prendre une forme qui pouvait être celle d'une tête de loup, aux oreilles dressées et au long museau. « Si j'ai la permission du questionnement, ami Simon, y a-t-il une raison pour que la phrase de Sludig t'ait frappé avec autant de profondeur ? »

Simon secoua la tête. « C'est juste que je ne sais pas comment... comment être. Ces hommes sont venus nous tuer – et je veux qu'ils meurent tous, d'une mort horrible, terrible... mais Binabik, c'est la Garde erkynéenne ! Je les connaissais, au château. Ils étaient gentils avec moi, et ils me posaient sur leurs chevaux, et ils me disaient que je leur rappelais leur fils. » Il agita nerveusement un bout de bois, avec lequel il creusait dans le sol boueux. « Où est la vérité ? Comment peuvent-ils nous faire cela, alors que nous ne leur avons jamais fait aucun mal ? Mais le roi les force, alors leur mort est-elle plus juste que la nôtre ? »

Les lèvres de Binabik dessinèrent un léger sourire. « Je remarque que tu n'as pas d'inquiétude pour les mercenaires – non, ne dis rien, il n'y en a pas le besoin ! Il y a grande difficulté à avoir du sentiment pour celui qui cherche la guerre pour l'or. » Il glissa la sculpture à demi-achevée dans sa veste et commença à réassembler son bâton, en glissant le couteau dans le manche. « Les questions que tu poses sont importantes, mais elles sont aussi sans réponse. J'ai la pensée qu'être un homme ou une femme, dans le contraire

d'être un garçon ou une fille, c'est de trouver ses propres solutions à des questions qui n'ont pas de vraie réponse. » Il se tourna vers Strangyeard. « As-tu le livre de Morgénès dans ta petite proximité, où est-il resté là-haut ? »

L'archiviste regardait le feu, perdu dans ses pensées. « Quoi ? » s'exclama-t-il en sortant de sa torpeur. « Le livre, dis-tu ? Oh, par les pâturages célestes, je l'emporte partout avec moi ! Je ne pourrais pas supporter de l'imaginer quelque part sans surveillance ! » Il se tourna brusquement et adressa à Simon un sourire timide. « Bien sûr, je sais qu'il ne m'appartient pas. Ne va pas penser que j'ai oublié la grâce que tu m'as faite en me laissant le lire, Simon. Tu ne peux pas imaginer à quel point cela a été merveilleux de pouvoir savourer les mots de Morgénès ! »

Simon ressentit un élan de regret presque plaisant à l'évocation du nom de Morgénès. Combien ce bon vieil homme lui manquait ! « Il ne m'appartient pas non plus, père Strangyeard. Il me l'a simplement confié pour que je le mette en lieu sûr et pour que des gens comme vous et Binabik aient une chance de le lire. » Il sourit mélancoliquement. « Je crois que c'est une leçon que j'ai apprise ces jours-ci, que rien ne m'appartient vraiment. J'avais pensé un temps qu'Épine m'était destinée, mais j'en doute, maintenant. J'ai reçu d'autres choses, mais aucune ne correspond vraiment à ce qu'elle était censée être. Je suis heureux de savoir que quelqu'un fait bon usage des écrits de Morgénès. »

« Leur bon usage est partagé avec équité. » Binabik lui avait rendu son sourire, mais son ton était sérieux. « Morgénès a écrit avec la pensée de l'avenir de tous. »

« Juste un instant. » Strangyeard se leva précipitamment. Il revint aussitôt après avec son sac, dont il renversa par inadvertance le contenu – un livre de l'Aédon, une écharpe, une outre d'eau, et quelques pièces et babioles – tant il était pressé de sortir le manuscrit qui se trouvait au fond. « Le voilà ! » s'exclama-t-il d'un ton triomphant. Puis il s'interrompit : « Mais pourquoi le cherchais-je ? »

« Parce que je l'avais demandé, expliqua Binabik. J'ai l'avis qu'il y a un passage que Simon trouvera d'un grand intérêt. »

Le troll saisit le manuscrit qui lui était tendu et le feuilleta avec délicatesse, les sourcils froncés tandis qu'il s'efforçait de lire dans la lumière incertaine du feu. Cela n'allait apparemment pas être rapide, et Simon préféra en profiter pour se lever et aller soulager sa vessie. Le vent était glacial sur le flanc de la colline, et le lac blanc en contrebas, qu'il apercevait à travers une percée dans les arbres, paraissait idéal pour des fantômes. Lorsqu'il rejoignit le feu, il grelottait.

« Là, je l'ai trouvé. » Binabik agitait la page. « As-tu la préférence de le lire de tes yeux, ou dois-je le prononcer pour toi ? »

Simon sourit de la sollicitude du troll. « Tu adores me lire des choses. Vas-y. »

« Ceci est avec unicité dans l'intérêt du continuement de ton éducation », dit Binabik d'un ton faussement sévère. « Écoute : "Enfait", écrit Morgénès,

"la question de savoir qui était le plus grand chevalier de toutes les terres de l'Aédon fut durant bien des années une source de discorde partout, depuis les couloirs du Sancellan Aedonitis à Nabban jusqu'aux tavernes d'Erkynée et d'Hernystir. Il serait fort difficile de prétendre que Camaris eût jamais pu être surpassé par quiconque, mais il semblait trouver si peu de joie dans le combat que la guerre devait être pour lui une pénitence, et ses immenses talents une forme de punition. Souvent, lorsque l'honneur lui imposait de combattre en tournoi, il masquait le cimier au martin-pêcheur de sa maison, simplement pour éviter que ses adversaires ne fussent pétrifiés par l'appréhension. Il était également connu pour s'imposer d'incroyables handicaps, comme de combattre de sa seule main gauche, non pas par bravade, mais pour ce qui était à mon sens le terrifiant désir de voir un jour quelqu'un, quelque part, le surpasser et ainsi le décharger du fardeau d'être le chevalier prééminent d'Osten Ard – et donc la cible de tous les bagarreurs avinés ainsi que l'inspiration de tous les trouvères. À la guerre, même les prêtres de la Sainte Église reconnaissaient que son admirable humilité et sa compassion pour l'ennemi vaincu allaient presque trop loin, comme s'il aspirait à une défaite honorable, à la mort. Ses faits d'arme, s'ils étaient loués aux quatre coins du royaume, étaient pour Camaris des actes presque honteux.

"Une fois Tallistro de Perdruin tué dans une embuscade lors de la première guerre des Thrithings – une trahison ayant inspiré presque autant de chansons que les exploits de Camaris – il n'y eut plus que Jean lui-même qui pût être considéré comme un rival de Camaris pour le titre de plus grand guerrier des terres de l'Aédon. En fait, personne n'aurait suggéré que Jean Presbytère lui-même, aussi puissant qu'il eût été, aurait pu battre sire Camaris en combat singulier : après Nearulagh, la bataille qui les avait fait se rencontrer, Camaris avait soigneusement évité de même s'entraîner avec Jean, de peur de rompre le délicat équilibre de leur amitié. Mais là où les talents de Camaris représentaient pour lui un terrible fardeau, et là où la poursuite de la guerre – même celles de ces guerres qui avaient reçu l'approbation de la Sainte Église, voire, selon certains, son encouragement occasionnel – était pour le plus grand chevalier de Nabban une mise à l'épreuve et une source d'affliction, Jean Presbytère, lui, était un homme qui n'était jamais plus heureux que sur un champ de bataille. Il n'était pas cruel – aucun ennemi vaincu n'avait jamais reçu de lui moins qu'un traitement équitable, à l'exception des Sithis envers lesquels il ressentait une animosité mystérieuse mais redoutable et qu'il persécuta jusqu'à les faire quasi disparaître de la vue des mortels. Mais puisque certains allégueraient que les Sithis ne sont pas des hommes et n'ont donc pas d'âme – une allégation que je ne ferai pas – il peut être dit que tous les ennemis de Jean furent traités d'une manière que même l'homme d'église le plus scrupuleux ne pourrait juger que

juste et miséricordieuse. Et pour ses sujets, jusqu'aux Hernystiris païens, Jean était un roi généreux. Ce n'était que lorsque le tapis de la guerre était déroulé devant lui qu'il devenait une arme dangereuse. C'est ainsi que la Sainte Église, au nom de laquelle il conquérirait, le surnomma – par gratitude mais peut-être aussi avec un peu de crainte – l'Épée du Seigneur.

"Et la dispute continua et se poursuit encore aujourd'hui : qui était le plus grand ? Camaris, l'homme le plus dextre au maniement de l'épée de mémoire humaine ? Ou Jean, à peine moins habile, mais grand meneur d'hommes, et homme à embrasser les guerres pieuses et justes... ? " »

Binabik s'éclaircit la gorge. « Et, après avoir dit que la discussion continuait avec interminabilité, Morgénès lui-même continue de parler de cette discussion pendant des pages, traitant en grande profondeur de cette question qui avait une énormité d'importance à son époque, ou était pensée avoir cette importance en tout cas. »

« Donc, Camaris tuait mieux mais aimait moins cela que Jean, c'est ça ? demanda Simon. Mais alors pourquoi le faisait-il ? Pourquoi ne pas devenir moine, ou ermite ? »

« Ah, il y a ici le noyau de tes questions de l'instant passé, Simon », dit Binabik en portant sur lui un regard intense. « C'est pour cela que l'écriture des grands penseurs est un trésor dans l'élaborement de notre propre réflexion. Ici, Morgénès organise les mots et les noms avec différence, mais la question est la même que la tienne : y a-t-il du bien à tuer, même si c'est ton maître ou ton pays ou ton église qui le demande ? Vaut-il mieux tuer sans plaisir ou ne pas tuer et voir de mauvaises choses s'abattre sur ceux que l'on aime ? »

« Morgénès donne-t-il une réponse ? »

« Non. » Binabik secoua la tête. « Comme je l'ai dit, le sage sait que ces questions n'ont pas de vraie réponse. La vie est faite de ces interrogements, et des réponses que chacun trouve pour lui-même. »

« Juste une fois, Binabik, j'aimerais que tu me dises qu'il y a une réponse à une chose. Je suis fatigué de penser autant. »

Le troll s'esclaffa. « La punition pour être né... Non, le mot a peut-être trop de dureté. La punition pour être vivant avec compléteté – il y a là plus grande justesse. Bienvenue, Simon, dans le monde de ceux qui sont condamnés à penser et questionner tous les jours, et à ne jamais connaître la certainteté. »

Simon renâcla. « Merci. »

« Oui, Simon », il y avait une étrange solennité dans la voix de Strangyard. « Bienvenue. Je prie pour que tu sois un jour heureux que tes décisions n'aient pas été simples. »

« Comment cela se pourrait-il ? »

Strangyard hocha la tête. « Pardonne-moi si je te dis le genre de choses que disent les vieillards, Simon, mais... tu verras. »

Simon se releva. « Très bien. Maintenant que vous m'avez fait tourner la

tête, je vais faire comme Sludig : partir dégouté et aller me coucher. » Il posa la main sur l'épaule de Binabik, puis se tourna vers l'archiviste, qui replaçait révérencieusement le manuscrit dans son sac. « Bonne nuit, père Strangyeard. Portez-vous bien. Bonne nuit, Binabik. »

« Bonne nuit, ami Simon. »

Il entendit le troll et le prêtre poursuivre doucement leur conversation tandis qu'il s'éloignait. Pour quelque obscure raison, il se sentait rassuré de savoir que de telles gens étaient éveillés.



Durant les derniers instants précédant l'aube, Déomoth se trouva à cours d'obligations. Son épée avait été affûtée, puis réaffûtée. Il avait recousu les nombreuses boucles qui avaient été arrachées de sa cuirasse, à se faire des crampes dans les doigts avec son aiguille à bâtir, puis avait laborieusement nettoyé la boue de ses bottes. Maintenant, il allait lui falloir marcher les pieds nus enveloppés de guenilles – une solution très, très froide – jusqu'à ce qu'il soit temps de s'engager sur la glace, ou remettre ses bottes et ne plus bouger de là où il se trouvait. Un seul pas à travers la ruine boueuse qu'était leur campement annihilerait le fruit de son laborieux travail. Et l'aplomb allait déjà être bien assez mauvais comme ça pour ne pas y ajouter de la boue glissante sous la semelle de ses bottes.

Tandis que le ciel commençait à s'éclaircir, Déomoth écouta ceux de ses hommes qui chantaient doucement. Il n'avait jamais combattu avec aucun d'entre eux avant la veille. C'était une armée dépenaillée, cela ne faisait aucun doute : nombre d'entre eux n'avaient jamais tenu une épée auparavant, et la plus grande partie de ceux qui avaient connu le combat étaient si vieux qu'ils n'avaient plus participé au rassemblement militaire saisonnier de leur communauté depuis des années. Mais se battre pour la défense de sa terre pouvait faire du plus doux des fermiers un ennemi avec lequel il fallait compter, et ce rocher aride était maintenant tout ce qu'il leur restait. Les troupes de Déomoth, sous le commandement des trop rares individus ayant déjà servi sous les armes, s'étaient acquittées bravement de leur mission – très bravement, en fait. Son seul regret était de ne pas avoir meilleure récompense à leur offrir que le nouveau massacre qui s'annonçait.

Il entendit le bruit de succion des sabots des chevaux dans la boue ; le murmure tranquille des hommes qui l'entouraient se dissipa.

Il se tourna et vit un petit groupe de cavaliers qui se frayait un chemin sur la piste qui traversait le campement. S'en démarquait une silhouette grande et mince montée sur un étalon alezan, sa cape voletant dans le vent. Josua était enfin prêt. Déomoth soupira et se leva, en donnant le signal à ses troupes et en prenant ses bottes. Le temps de la rêverie était passé. Toujours débotté et repoussant encore pour un instant l'inévitable, il alla rejoindre son prince.



Il n'y eut dans un premier temps que peu de surprises durant la deuxième journée de combat. La bataille était sanglante, comme l'avait prophétisé Sludig, les yeux dans les yeux, épée contre épée ; au milieu de la matinée, la glace était déjà rouge de sang et les corbeaux festoyaient en lisière de la mêlée.

Ceux qui allaient survivre à cette bataille lui donneraient différents noms : pour Josua et ses proches, ce serait le Siège de Sesuad'ra. Pour le capitaine des troupes erkynéennes de Fengbald, ce serait la Vallée de la Stefflod ; pour les mercenaires thrithings, la Bataille de la Pierre. Mais pour la plupart des survivants, qui la mentionneraient rarement sans un frisson, le nom le plus évocateur resterait le Lac de Verre.

La guerre déferla et reflua toute la matinée sur les douves gelées de Sesuad'ra au gré des avantages momentanés que prenaient l'une ou l'autre des parties.

Tout d'abord, la Garde erkynéenne, embarrassée par sa prestation de la veille, mena une attaque si puissante que les défenseurs de la Pierre furent acculés à leurs propres barricades. Ils auraient pu être mis en pièces, défaits par une force supérieure en nombre, si Josua, monté sur le fougueux Vinyafod, n'avait pas chargé avec un groupe des cavaliers thrithings de Hotvig, et provoqué un affolement suffisant sur le flanc de l'armée du roi pour l'empêcher de tirer parti de son avantage. Les flèches que Fréosel et les autres défenseurs avaient recouvrées s'abattirent depuis le flanc de la colline, et les gardes erkynéens aux livrées vertes durent se replier hors de portée, en attendant que les réserves se tarissent. Le duc Fengbald en cape rouge allait et venait sur une section de glace déserte à mi-chemin de la rive, en agitant son épée et en gesticulant.

Ses troupes lancèrent un nouvel assaut, mais cette fois les défenseurs étaient prêts et la vague de cavaliers erkynéens se brisa contre les grands murs de bois. Des troupes dissimulées au pied de la colline firent alors une sortie et percèrent les lignes vertes, mordant profondément dans les rangs des forces de Fengbald. Cela ne suffit pas à briser la formation de l'armée du duc – ou la bataille aurait pu tourner différemment – mais le fait que ceux-ci durent reculer en ayant subi de fortes pertes démontrait déjà que les fermiers-soldats de Déornoth n'avaient rien perdu de leur détermination. Ils savaient qu'ils pouvaient se battre ici sur un pied de quasi-égalité ; il était évident qu'ils n'abandonneraient pas leur bastion aux épées du roi sans faire payer le prix du sang.

Le soleil atteignit la cime des arbres, la lumière du matin se déversant sur l'autre flanc de la vallée. La glace était une nouvelle fois envahie par la brume. Dans la mêlée, le combat se fit plus désespéré, les hommes se battant

non seulement les uns contre les autres, mais aussi contre les perfidies du champ de bataille. Les deux parties en présence semblaient déterminées à ce qu'une issue à la bataille fut trouvée avant la tombée de la nuit, à ce que le différend fut définitivement réglé. Au vu du nombre de silhouettes immobiles déjà étendues sur le lac gelé, il paraissait peu probable qu'il pût rester assez de défenseurs de Sesuad'ra dans l'après-midi pour contester ce point.

Moins d'une heure passée l'aube, Simon avait déjà oublié Camaris, Jean Presbytère, et même Dieu. Il avait l'impression d'être un esquif pris dans une terrible tempête, mais les vagues qui menaçaient de le noyer avaient des visages et tenaient des épées affûtées. Aujourd'hui, il n'avait pas été décidé de maintenir un temps les trolls en réserve. Josua étant convaincu que Fengbald allait simplement jeter tous ses hommes contre les défenseurs de Sesuad'ra, il n'y avait aucun avantage à essayer de surprendre quiconque. Il n'y avait aucun ordre de bataille, mais une simple esquisse de commandement, avec des bannières dépenaillées et quelques cors distants. Les deux armées se précipitaient l'une sur l'autre, entraient en contact, frappaient, s'agrippaient comme des hommes qui se noient, puis se repliaient pour un peu de répit avant l'assaut suivant, en laissant à chaque fois de nouveaux corps étalés sur le lac embrumé.

Comme un assaut de la Garde erkynéenne repoussait les assiégés jusqu'aux barricades, Simon vit le pâtre troll Snenneq transpercé par la lance d'un garde erkynéen, arraché à la selle de son béliet, et planté contre l'un des troncs d'une barricade. Bien que le troll fut sans aucun doute mort ou mourant, le soldat cuirassé libéra sa lance pour la replanter dans le petit corps qui glissait le long de la paroi, en tournant son arme comme s'il tuait un insecte. Simon, fou de rage, poussa Monretour à travers une ouverture dans l'amas guerrier et abattit son épée avec toute la force qu'il put réunir, décapitant presque le garde, qui fut projeté de son cheval et s'écrasa sur la glace en dégorgeant des flots de sang. Simon se pencha et attrapa la veste de peau de Snenneq, le soulevant du sol d'une main sans même sentir son poids. La tête du troll retomba : ses yeux bruns regardaient sans voir. Simon serra le petit corps trapu contre lui, sans s'inquiéter du sang qui maculait ses chausses et sa selle.

Plus tard, il était aux confins de la bataille. Le cadavre de Snenneq n'était plus là. Simon ne savait pas s'il l'avait posé ou lâché ; il ne se souvenait de rien d'autre que de l'expression effrayée et surprise du troll mort. Il avait vu du sang sur les lèvres du petit homme et entre ses dents.

Il était aisé de haïr tant que l'on ne pensait pas, découvrit Simon. S'il ne voyait du visage de ses ennemis qu'une tache claire sous leur heaume, s'il ne percevait de leur bouche ouverte qu'un trou sombre, alors il était facile de charger et de les frapper de toutes ses forces, de s'efforcer de séparer leur tête ou leurs membres de leur tronc jusqu'à ce que cette chose haïe fût morte. Il découvrit également que s'il n'avait pas peur de la mort – et en cet instant il

ne la craignait pas : il avait l'impression d'avoir été lavé de toutes ses peurs – alors il était facile de survivre. Les hommes auxquels il s'attaquait, bien qu'étant des guerriers aguerris souvent vétérans de plusieurs batailles, semblaient effrayés par les assauts acharnés de Simon. Il frappait et frappait, apportant à chaque coup autant ou plus de force qu'au précédent. Lorsqu'ils levaient leurs armes, Simon frappait aux bras et aux mains. S'ils reculaient pour l'inciter à se déséquilibrer, il poussait Monretour sur leur flanc et cognait comme Ruben l'Ours avait autrefois martelé le métal chauffé au rouge dans les étables du Hayholt. Tôt ou tard, découvrit Simon, la peur envahissait leurs yeux, ces points blancs qui brillaient dans les profondeurs de leurs casques. Tôt ou tard, ils se dérobaient, mais Simon continuait de broyer, de frapper d'estoc et de taille, jusqu'à ce qu'ils fuient ou meurent. Alors il inspirait goulûment l'air dans ses poumons, n'entendant plus que les battements incroyablement rapides de son cœur. Et lorsque la colère avait restauré ses forces, il repartait en quête d'un autre ennemi à détruire.

Le sang jaillissait, flottant un long moment en l'air comme une brume. Des chevaux tombaient, en battant convulsivement l'air de leurs pattes. Le fracas de la bataille était si puissant qu'il en devenait presque inaudible. Au milieu de ce carnage, Simon sentait ses bras devenir fer, aussi durs et rigides que l'épée qu'il tenait dans la main ; il n'avait pas vraiment de cheval, mais plutôt quatre pattes qui l'emmenaient là où il le voulait. Il était barbouillé de sang, dont une partie était le sien, mais il ne sentait rien d'autre que le feu dans sa poitrine et un besoin irrépessible d'écraser ces choses qui étaient venu lui voler son nouveau foyer et massacrer ses amis.

Simon ne le savait pas, mais sous son heaume, son visage était couvert de larmes.

Un rideau parut enfin s'écarter, laissant pénétrer la lumière dans la pièce obscure des pensées bestiales de Simon. Il se trouvait quelque part près du milieu du lac, et quelqu'un criait son nom.

« Simon ! » C'était une voix aiguë, mais étrange. Un instant, il ne sut plus où il était. « Simon ! » appela une nouvelle fois la voix.

Il baissa les yeux, cherchant qui avait crié, mais le soldat étendu à ses pieds n'appellerait plus jamais personne. La terrifiante torpeur de Simon reflua un peu plus. Le cadavre était celui d'un des hommes de Fengbald. Simon détourna la tête, préférant éviter de voir son visage inerte.

« Simon, viens ! » C'était Sisqi, flanquée de deux autres trolls, et chevauchant vers lui. Alors qu'il faisait tourner bride à Monretour pour leur faire face, il ne put empêcher son regard de se fixer sur les yeux jaunes plissés de leurs béliers. Que pensaient-ils ? Que pouvaient bien penser des animaux d'une telle chose ?

« Sisqi ? » Simon cligna des yeux. « Qu'est-ce... ? »

« Viens, viens vite ! » Elle fit signe avec sa lance en direction d'un endroit plus proche des barricades. La bataille faisait toujours rage, et Simon avait

beau plisser les yeux, il savait qu'il faudrait quelqu'un comme le vieux Jarnauga pour discerner quelque chose de censé dans un tel chaos.

« Que se passe-t-il ? »

« Aide ton ami ! Ton *Croohok* ! Viens ! »

Simon claqua des talons sur les côtes de Monretour et suivit les trolls qui avaient habilement fait virer leurs béliers. Monretour broncha en avançant sur la surface glissante du lac à leur suite. Simon la savait fatiguée, terriblement fatiguée. Pauvre Monretour ! Il devrait s'arrêter et la faire boire... la laisser dormir... dormir... Simon sentait un martèlement dans sa tête, et son bras droit lui donnait l'impression d'avoir été bastonné.

Miséricordieux Aédon, qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait aujourd'hui ?

Les trolls le ramenèrent au cœur de la bataille. Les hommes qu'il voyait autour de lui étaient épuisés à tomber, comme les esclaves des îles du sud que l'on faisait combattre dans les anciennes arènes de Nabban. Les ennemis semblaient presque se tenir l'un à l'autre tout en se frappant, et le bruit des épées avait une tonalité fausse et douloureuse qui évoquait le carillon de centaines de cloches fêlées.

Sludig et un groupe de défenseurs étaient encerclés par des mercenaires thrithings. Le Rimmersleute avait une hache dans chaque main. Sludig avait été désarçonné, mais tout en s'efforçant de maintenir son équilibre sur la glace, il gardait à distance deux Thrithings aux visages scarifiés. Simon et les trolls se précipitèrent aussi vite qu'il était possible sur la glace et prirent les attaquants de Sludig à revers. Le bras douloureux de Simon ne put donner un coup net, mais son épée frappa près de la queue du cheval de l'un des Thrithings, faisant se cabrer violemment l'animal. Son cavalier fut jeté à terre, où il fut prestement achevé par les compagnons de Sludig. Le Rimmersleute se servit du cheval blessé comme bouclier contre son second assaillant, puis réussit à mettre le pied à l'étrier et à sauter en selle, en levant l'une de ses haches juste à temps pour parer un coup de l'épée courbe du Thrithing. Leurs armes se croisèrent deux fois de plus, puis Sludig, avec un rugissement muet, bloqua l'épée de l'homme avec l'une de ses haches et enfonça l'autre dans la tête du mercenaire, perforant le casque de cuir armé comme s'il se fut agi d'une coquille d'œuf. Il porta sa botte sur la poitrine de l'homme et libéra sa hache ; le mercenaire roula sur l'encolure de sa monture, puis glissa à terre.

Simon hurla à l'adresse de Sludig, puis se retourna précipitamment lorsqu'un autre aléa du combat projeta violemment une monture sans cavalier contre le flanc de Monretour, manquant le désarçonner. Il s'accrocha aux rênes, puis se redressa et donna un coup de pied au cheval paniqué, qui hennit et glissa sur la glace avant de s'éloigner.

Le Rimmersleute regarda un temps Simon comme s'il ne le reconnaissait pas. Sa barbe blonde était maculée de gouttelettes de sang, et sa cotte de mailles était rompue et déchirée en plusieurs endroits. « Où est Déomoth ? »

« Je ne sais pas ! Je viens juste d'arriver ! » Simon se dressa sur sa selle pour regarder alentour, serrant Monretour entre ses mollets.

« Il s'est fait enfermer. » Sludig était debout dans ses propres étrières. « Là ! Je vois sa cape ! » Il montra du doigt un groupe de Thrithings, au milieu duquel on distinguait une tache bleue. « Viens ! » Sludig talonna le cheval du mercenaire. L'animal, qui n'était pas ferré de pointes de fer, glissa et piétina.

Simon appela Sisqi et les autres trolls, qui achevaient calmement à la lance les Thrithings blessés. La fille du Pâtre et de la Chasserresse clama quelque chose en langue qanuke à ses compagnons, et tous partirent à la suite de Simon et Sludig.

Le ciel s'était assombri quand des nuages avaient caché le soleil. Maintenant, des nuées de petits flocons de neige commençaient à emplir l'air. La brume semblait s'épaissir, elle aussi. Simon crut voir un éclair cramois passer dans la mer noire des combattants non loin de Sludig. Pourrait-ce être Fengbald ? Ici, au milieu du fracas ? Il semblait impossible que le duc pût prendre un tel risque quand le nombre et l'expérience étaient de son côté.

Simon n'eut qu'un instant pour envisager cette improbable possibilité car Sludig, dans sa charge, arriva au contact des Thrithings, frappant sans distinction de ses deux haches. Deux hommes blessés s'effondrèrent, lui offrant une ouverture, mais Simon vit que d'autres guerriers, dont plusieurs cavaliers, vinrent la combler : Sludig allait se faire encercler. Simon fut une nouvelle fois frappé par l'irréalité de sa situation. Que faisait-il ici ? Il n'était pas soldat, c'était de la folie ! Et pourtant, que pouvait-il faire d'autre ? Ses amis se faisaient blesser et tuer. Il poussa sa monture et abattit son épée sur les mercenaires barbus. Il sentait maintenant les répercussions de chaque coup dans son bras, une douleur comme une langue de feu qui remontait par son épaule jusqu'à la base de son crâne. Il entendit les étranges petits cris de Sisqi et de ses Qanucs derrière lui, et soudain il fut de l'autre côté.

Sludig avait mis pied à terre. Il était agenouillé au côté d'une silhouette vêtue d'une cape de la couleur d'un ciel de début de soirée. C'était Déomoth, et son visage était très pâle. En dessous du chevalier de Josua, à moitié recouvert par la cape bleue, était étendu sur le dos un Thrithing puissamment musclé, qui regardait les nuages de ses yeux morts, du sang séché sur les lèvres. Avec la clarté accrue de la folie proche, Simon vit un flocon de neige se poser sur l'œil ouvert du mercenaire.

« C'est le chef des mercenaires », hurla Sludig par-dessus le fracas. « Déomoth l'a tué. »

« Mais Déomoth, lui, est-ce qu'il est vivant ? »

Sludig œuvrait déjà à soulever le chevalier de la glace. Simon regarda alentour s'il n'y avait pas de danger immédiat, mais les mercenaires avaient été entraînés dans d'autres poches de combat du chaos mouvant. Simon s'empessa de mettre pied à terre et d'aider Sludig à mettre Déomoth en selle. Le Rimmersleute se glissa derrière lui et agrippa le chevalier, qui s'affaissait comme une poupée de chiffons.

« Ça va mal, dit Sludig. Il est très mal. Il faut le ramener aux barricades. »

Il partit au trot. Sisqi et les deux autres trolls le suivirent. Le Rimmersleute

fit parcourir un grand arc de cercle à son cheval, préférant se diriger vers la périphérie des combats et une relative sécurité.

Simon, hors d'haleine, ne put que s'adosser au flanc de Monretour et regarder le dos de Sludig et la tête de Déomoth qui ballottait contre l'épaule du Rimmersleute. Tout se passait aussi mal qu'on pouvait l'imaginer. Jiriki et les Sithis ne venaient pas. Dieu n'avait pas jugé utile de se porter au secours des vertueux. Si seulement cette journée cauchemardesque pouvait tout simplement être effacée ! Simon frissonna. Il lui semblait presque que s'il fermait les yeux, tout disparaîtrait, qu'il se réveillerait dans son lit du quartier des domestiques au Hayholt, que la lumière du printemps baignerait les dalles de pierre au-dehors...

Il secoua la tête et remonta en selle, les jambes tremblantes... Il poussa Monretour en avant. Pas le temps de laisser son esprit s'égarer. Pas le temps.

Il aperçut une nouvelle fois l'éclair rouge, juste à sa droite. Il tourna la tête et vit une silhouette cramoisie, montée sur un cheval blanc. Le heaume de l'homme était orné d'ailes d'argent.

Fengbald !

Lentement, comme si la glace s'était changée en miel gluant sous les sabots de sa monture, il tira les rênes et vira vers l'homme en arme. Ce ne pouvait être qu'un rêve ! Le duc se trouvait derrière quelques hommes de la garde erkynéenne, mais son attention semblait fixée sur le combat qui se déroulait plus loin devant lui. Simon, depuis l'endroit où il se trouvait en périphérie des combats, avait le champ libre. Il talonna Monretour.

Tandis qu'il se rapprochait en prenant de la vitesse, le heaume d'argent parut grossir devant lui, encore éblouissant malgré le peu de lumière. La cape cramoisie et la cotte de mailles éclatante formaient comme une blessure sur la masse obscure des arbres du lointain.

Simon hurla, mais la silhouette ne réagit pas. Il fit claquer les pointes de ses fers contre les flancs de Monretour. La jument haleta et accéléra ; de l'écume s'envolait de ses lèvres. « Fengbald ! » hurla de nouveau Simon ; cette fois, le duc parut entendre. Son heaume fermé se tourna vers Simon, les fentes des yeux totalement impénétrables. Le duc leva son épée d'une main et tira sur les rênes de l'autre, pour que son cheval fît face à son attaquant. Fengbald paraissait lent, comme s'il se mouvait sous l'eau. Comme si lui aussi se trouvait plongé dans un terrible rêve.

Sous son propre heaume, les lèvres de Simon se retroussèrent pour découvrir ses dents. Ce serait un cauchemar, alors. Il allait être le cauchemar de Fengbald, cette fois. Il tira son épée en arrière, et sentit les muscles de son épaule lancer et se tendre. Lorsque Monretour arriva sur le duc, Simon abattit son épée à deux mains. Elle heurta l'arme du duc avec une telle force que Simon manqua tomber de selle, mais quelque chose céda sous l'impact. Lorsqu'il fut passé et eut retrouvé son aplomb, il fit faire un demi-tour prudent à Monretour. Fengbald avait été désarçonné et son épée avait été projetée au loin. Le duc était étendu sur le dos, et essayait de se relever.

Simon sauta de selle et glissa aussitôt, pour atterrir douloureusement sur les coudes et les genoux. Il se traîna jusqu'à l'endroit où le duc était encore étendu, se mit à genoux, et abattit de toutes ses forces le plat de son épée sur le heaume d'argent. Le duc retomba en arrière, les bras ouverts à l'instar des ailes de l'aigle d'argent de son pourpoint. Simon grimpa sur lui et s'assit sur sa poitrine. Lui, Simon, avait battu le duc Fengbald ! Cela voulait-il dire qu'ils avaient gagné ? En pantelant, il regarda autour de lui, mais personne ne paraissait l'avoir vu. Et rien n'indiquait non plus que la bataille avait trouvé son issue : des grappes d'hommes continuaient de se battre partout sur le lac. Avait-il pu remporter la bataille sans que personne ne s'en aperçoive ?

Simon tira son couteau qanuc de sa gaine et le pressa sur la gorge de Fengbald, puis il tâtonna sous le heaume du duc. Il réussit à le libérer, et l'arracha avec fort peu de respect pour le confort de son propriétaire. Il le laissa tomber à terre. Le heaume rebondit sur la glace tandis que Simon se penchait en avant.

Son prisonnier était un homme entre deux âges, mi-chauve mi-grisonnant. Il n'avait presque plus de dents dans sa bouche ensanglantée. Ce n'était pas Fengbald.

« Par le sang sur l'Arbre ! » jura Simon. Son monde s'effondrait. Plus rien n'était réel. Il regarda le pourpoint, puis le heaume aux ailes de rapace à côté de lui. Ils appartenaient à Fengbald, c'était indiscutable. Mais ce n'était pas le duc.

« Un piège ! » gémit Simon. « Oh, mon Dieu, nous nous sommes fait piéger comme des enfants. » Il sentait un nœud froid dans son estomac. « Par la mère d'Aédon, où est Fengbald ? »



Très loin à l'ouest, à l'autre bout d'Osten Ard, là où l'on avait des préoccupations fort éloignées de celles des défenseurs de Sesuad'ra, une petite procession émergea d'un trou dans le flanc du Grianspog comme une bande de souris blanches libérées d'une cage. À la bouche des tunnels obscurs, ils s'arrêtèrent pour cligner et plisser des yeux devant les reflets de la lumière dans la neige.

Les Hernystiris, à peine quelques centaines tous comptés, avec principalement des femmes, des enfants et des vieillards, se réunirent dans la confusion sur le terre-plein rocheux qui bordait la caverne. Maegwin sentit qu'à la moindre alerte, ils se précipiteraient pour retrouver la sécurité des grottes. La situation était délicate. Il avait fallu de grands efforts de la part de Maegwin, tout son pouvoir de persuasion, pour réussir à convaincre son peuple ne serait-ce que d'entamer cette expédition apparemment vouée à l'échec.

Dieux de nos ancêtres, pensa-t-elle, Brynioch et Rhynn, où est passée notre détermination ? Seule Diawen, qui respirait profondément l'air froid les bras levés au ciel comme pour une cérémonie rituelle, semblait comprendre toute

la gloire de cette expédition. L'expression du visage ridé du vieux Craobhan ne laissait aucun doute quant à son opinion sur cette folie, mais le reste de ses sujets paraissait surtout apeuré, espérant un signe, une excuse pour pouvoir faire demi-tour.

Ils avaient besoin d'un encouragement, c'était tout. Il était terrifiant pour les mortels de vivre comme leurs dieux le désiraient – c'était une responsabilité bien plus grande que ce dont la plupart d'entre eux avaient envie de se charger. Maegwin inspira profondément.

« Un avenir glorieux s'ouvre à nous, peuple d'Hernystir, clama-t-elle. Les dieux désirent nous voir descendre de la montagne et affronter nos ennemis – ces ennemis qui ont volé nos maisons, nos fermes, nos troupeaux et nos cochons et nos moutons. N'oubliez pas qui vous êtes ! Suivez-moi ! »

Elle s'engagea sur le chemin. Lentement, à contrecœur, son peuple prit sa suite, en frissonnant bien qu'ils se fussent habillés des vêtements les plus chauds qu'ils eussent pu trouver. Beaucoup d'enfants pleuraient.

« Arnoran », appela-t-elle. Le trouvère, qui marchait à quelque distance en arrière – espérant peut-être se laisser suffisamment distancer sans que personne ne remarquât son absence – s'avança en se penchant pour contrebalancer la force du vent.

« Oui, Madame ? »

« Marche à côté de moi », ordonna-t-elle. Arnoran regarda la neige immaculée sur le flanc de la montagne au-delà de l'étroit chemin, puis détourna aussitôt les yeux. « Je veux que tu chantes une chanson », dit Maegwin.

« Laquelle, princesse ? »

« Une chanson dont les paroles sont connues de tous. Quelque chose d'exaltant. » Elle réfléchit en marchant. Arnoran regardait nerveusement ses pieds. « Chante *Le Lis de la Cuimnhe*. »

« Oui, Madame. » Arnoran leva sa harpe et joua les premiers accords, qu'il répéta à plusieurs reprises pour échauffer ses doigts gourds. Puis il se lança, en jouant assez fort pour que toute la troupe l'entende.

« *La rose d'Hernysadharc prend le cœur au piège* »

chanta-t-il, en élevant la voix au-dessus du bruit du vent qui hantait le flanc de la colline et agitait les arbres.

« *Elle a le rouge du sang, le blanc de la neige ;
Mais je la laisserai, ne la cueillerai point,
Car mon but est ailleurs, je dois aller plus loin.* »

L'une après l'autre d'abord, puis par grappes entières, d'autres voix dans la troupe de Maegwin se joignirent à celle du trouvère pour reprendre les couplets de cette chanson familière.

*« Partout dans l’Inniscrich poussent les violettes,
Sombres comme le soir, avant la nuit complète.
Mais il faudra que de leurs charmes je me prive,
Car pour moi la beauté est éclatante et vive.*

*Près d’Abainguéate fleurit la marguerite,
Qui est comme une étoile que le ciel abrite.
Pourtant, je la laisserai dans la combe :
Poursuivre mon chemin est la tâche qui m’incombe.*

*La plus belle des fleurs borde des rivières
Qui serpentent dans de douces clairières.
Et je vais en ce lieu, cet endroit lumineux
Où fleurit la belle, le Lis de la Cuimnhe.*

*Et lorsqu’un jour lointain, l’hiver sera venu,
Qu’il aura de la sève interrompu le flux,
J’évoquerai ce feu, cet amour merveilleux ;
Je penserai à elle, le Lis de la Cuimnhe... »*

Lorsque vint le refrain, des dizaines de personnes chantaient. Le rythme des pas de la foule parut s’accélérer, se caler sur celui de la chanson. Les voix du peuple de Maegwin s’élevèrent jusqu’à couvrir le hurlement du vent qui, bizarrement, perdit de son intensité, comme s’il reconnaissait sa défaite.

Les survivants d’Hernysadharc quittaient leur repaire montagneux, en chantant.

Ils s’arrêtèrent sur un terre-plein rocheux enneigé, et prirent leur repas de midi sous la lumière pâle et voilée du soleil. Maegwin déambula dans la foule, en portant tout particulièrement attention aux enfants. Elle se sentait heureuse et comblée pour la première fois depuis bien longtemps : la fille de Luth faisait enfin ce pour quoi elle était destinée. Enfin satisfaite, elle sentait bouillonner en elle son amour pour le peuple d’Hernystir, et son peuple en était conscient, lui aussi. Certains des plus âgés de ses compatriotes avaient encore des doutes au sujet de cette expédition insensée, mais pour les enfants, c’était une aventure merveilleuse ; ils suivaient Maegwin à travers tout le camp, en riant et criant, jusqu’à faire oublier pour un temps à leurs parents inquiets les périls vers lesquels ils se dirigeaient, jusqu’à leur faire chasser leurs doutes. Après tout, comment la princesse pourrait-elle à ce point resplendir de lumière et de vérité si les dieux n’étaient pas avec elle ?

Quant à Maegwin, elle avait pratiquement laissé tous ses doutes sur Bradach Tor. À son signal, sa troupe s’était remise à marcher en chantant avant que l’heure de midi fut passée.

Lorsqu'ils atteignirent enfin le pied de la montagne, son peuple parut reprendre espoir. C'était, pour la quasi-totalité d'entre eux, la première fois qu'ils remettaient le pied sur les plaines d'Hernystir depuis que les troupes rimmersleutes les avaient chassés vers les hauteurs la moitié d'une année plus tôt. Ils rentraient chez eux.

Les premières patrouilles de Skali s'approchèrent au galop lorsqu'ils virent une petite armée descendre du Grianspog, mais ils tirèrent précipitamment les rênes de leurs chevaux, dont les sabots firent voler des nuages de neige poudreuse, quand ils virent que cette armée ne portait pas d'armes – et ne portait même rien d'autre que des enfants dans les bras. Les Rimmersleutes, tous des soldats aguerris que l'horreur et la confusion des batailles n'effrayaient pas, regardèrent avec consternation Maegwin et sa troupe.

« Arrêtez ! » cria le chef. Il disparaissait presque entièrement sous son casque et sa cape en fourrure, et évoqua un instant un blaireau qui clignait des yeux en sortant de son terrier. « Vers où vous allez ? »

Maegwin fit une moue hautaine devant sa médiocre maîtrise de la langue westerlienne. « Nous allons voir ton maître, Skali de Kaldskryke. »

Le soldat parut, si cela était possible, encore plus surpris. « Ce trop pour se rendre ne pas est nécessité », dit le chef. « Ordre les femmes et les enfants ici rester. Les hommes avec venir. »

Maegwin lui jeta un regard mauvais. « Imbécile. Nous ne venons pas nous rendre. Nous venons reprendre nos terres. » Elle fit un signe de la main. Sa troupe, qui s'était arrêtée pendant qu'elle parlait aux soldats, se remit en route.

Les Rimmersleutes partirent à leur suite comme des chiens s'efforçant de mener un troupeau de moutons revêches et hostiles.

À mesure qu'ils traversaient les plaines enneigées qui séparaient les collines de Hernysadharc, Maegwin sentit une nouvelle fois monter en elle la colère, une colère qui avait un temps été éclipsée par le feu de l'action. Partout, des bosquets entiers d'arbres anciens, chênes et hêtres et aulnes, avaient été abattus par les haches rimmersleutes, ébranchés sur place, et traînés sur le sol défoncé. Les soldats de Skali et leurs chevaux avaient écorché la terre autour de leurs campements pour ne laisser qu'une boue gelée, et les cendres de leurs innombrables feux s'épalaient partout sur la neige grise. C'était le visage même de cette terre qui avait été mutilé et martyrisé – rien d'étonnant à ce que les dieux fussent mécontents ! Maegwin regarda autour d'elle et vit l'image de sa propre fureur reproduite sur le visage de ses compatriotes, les derniers vestiges du doute s'évanouissant de leur esprit comme des gouttes d'eau sur une pierre chaude. Les dieux allaient réparer cet endroit, avec leur aide. Comment aurait-il été possible d'en douter ?

Enfin, alors que le soleil de l'après-midi avait gonflé dans le ciel gris, ils atteignirent les premières maisons d'Hernysadharc. Ils étaient maintenant une partie d'une plus large foule : durant la lente approche du peuple de Maegwin, de nombreux Rimmersleutes avaient quitté leur campement pour venir observer cet étrange spectacle, jusqu'à ce qu'il parût que l'armée

d'occupation dans sa totalité les suivait. La foule combinée, peut-être mille âmes, poursuivait son chemin jusqu'aux rues étroites et sinueuses d'Hernysadharc, et se dirigea vers la maison du roi, le Taig.

Lorsqu'ils atteignirent le grand espace dégagé au sommet de la butte, Skali de Kaldskryke les attendait, debout devant les vastes portes de chêne du Taig. Le Rimmersleute était vêtu de son armure sombre, comme s'il s'attendait à un combat, et il portait son heaume au corbeau sous le bras. Il était entouré par sa garde, une légion d'hommes barbus d'apparence sinistre.

Nombre des suivants de Maegwin sentirent, en cet ultime instant, leur courage s'envoler. Voyant que même les propres Rimmersleutes de Skali préféraient rester à distance respectueuse, bien des gens dans la compagnie de Maegwin ralentirent soudain, pour presque s'arrêter. Mais Maegwin et quelques autres – le vieux Craobhan, serviteur toujours fidèle, était de ceux-là – continuèrent d'avancer. Maegwin marcha sans peur ni hésitation vers l'homme qui avait conquis et brutalement asservi son pays.

« Qui es-tu, femme ? » demanda Skali. Sa voix était d'une douceur surprenante, avec un soupçon de bégaiement. Maegwin ne l'avait entendue qu'une fois auparavant – Skali avait hurlé en direction du refuge des Hernystiris sur le flanc de la montagne, pour annoncer son cadeau, le corps mutilé de son frère Gwythinn – mais cette horreur avait suffi : hurlée ou murmurée, Maegwin connaissait cette voix et la haïssait. Le nez qui avait valu à Skali son surnom se dressait au milieu d'un visage large et buriné. Ses yeux étaient brillants et malins. Elle ne vit pas la moindre trace de bonté dans toute leur profondeur, mais ne s'était pas attendue à en trouver.

Comme elle faisait enfin face au destructeur de sa famille, elle fut heureuse de son propre sang-froid. « Je suis Maegwin, proclama-t-elle. Fille de Lluthubh-Llythinn, le roi d'Hernystir. »

« Qui est mort », ajouta Skali.

« Que tu as tué. Je suis venue te dire que ton temps est achevé. Tu dois quitter ces terres maintenant, avant que les dieux d'Hernystir ne te punissent. »

Skali la dévisagea soigneusement. Ses gardes souriaient devant le ridicule de la situation, mais Nez-tranchant ne souriait pas. « Et si je ne pars pas, fille du roi ? »

« Alors les dieux décideront de ton sort. » Elle parlait avec sérénité malgré la haine qui brûlait en elle. « Il ne sera pas plaisant. »

Skali la regarda encore un instant, puis il fit signe à certains de ses gardes. « Enfermez-les. S'ils résistent, tuez d'abord les hommes. » Les soldats, qui riaient maintenant ouvertement, commencèrent à encercler les Hernystiris. L'un des enfants se mit à pleurer, vite rejoint par d'autres.

Lorsque les gardes commencèrent à poser rudement la main sur les siens, Maegwin sentit sa confiance vaciller. Que se passait-il ? Quand les dieux allaient-ils ramener les choses au bien ? Elle regarda en tous sens, s'attendant à voir des éclairs de foudre mortels s'abattre depuis les deux, ou le sol

s'ouvrir et avaler les profanateurs, mais il se passait rien. Elle chercha désespérément Diawen du regard. La devineresse avait les yeux fermés par la concentration et ses lèvres articulaient quelque chose en silence.

« Non ! Ne les touchez pas ! » hurla Maegwin aux gardes qui piquaient certains des enfants en pleurs de la pointe de leur lance pour les ramener vers les autres. « Vous devez quitter ces terres ! » clama-t-elle avec toute l'autorité qu'elle pouvait rassembler. « C'est la volonté des dieux ! »

Mais les Rimmersleutes n'y prêtaient pas garde. Le cœur de Maegwin battait comme s'il s'apprêtait à exploser. Que se passait-il ? Pourquoi les dieux l'avaient-ils trahie ? N'avait-ce donc été qu'un incompréhensible piège ?

« Brynioch ! cria-t-elle. Murhagh Un-bras ! Où êtes-vous ? »

Les cieux ne répondirent pas.



Les premières lueurs de l'aube filtraient à travers les arbres, luisant faiblement sur les pierres effondrées. Le groupe de cinquante cavaliers en arme et cent soldats à pied dépassa un autre mur en ruines, un empilement précaire de blocs érodés couverts d'une pellicule de neige, et dont les reflets rose et lavande paraissaient plus vivants que ne devraient l'être de simples pierres. Ils avancèrent en silence, puis commencèrent à descendre le flanc de la colline en direction du lac gelé, une étendue blanche barrée de bleu et de gris qui se détachait au-delà des derniers arbres comme le canevas d'un peintre.

Helfgrim, le Seigneur-maire, tendit le cou pour regarder les ruines par-dessus son épaule, bien que ce ne fut pas chose simple avec les mains nouées au pommeau de la selle.

« Ainsi elle est là, dit-il doucement. La cité fabuleuse. »

« J'ai peut-être besoin de toi pour m'indiquer le chemin, lâcha Fengbald, mais cela ne veut pas dire que je ne peux pas te briser le bras. Je ne veux plus entendre parler de cités fabuleuses. »

Helfgrim se retourna, avec une amorce de sourire sur ses lèvres grimaçantes. « Il est dommage de passer si près d'une telle chose et de ne pas regarder, duc Fengbald. »

« Regarde autant que tu veux. Mais tais-toi. » Puis il se tourna vers les soldats à cheval, comme pour défier n'importe lequel d'entre eux de partager l'intérêt d'Helfgrim.

Lorsqu'ils eurent atteint la rive du lac gelé, Fengbald regarda en l'air, et écarta d'un geste ses cheveux noirs de son visage. « Ah ! Les nuages s'amassent. Bien. » Il se tourna vers Helfgrim. « C'aurait été encore mieux d'agir dans l'obscurité, mais je ne suis pas assez stupide pour confier à un vieillard sénile le soin de trouver son chemin dans le noir. De toute façon, Lezhdra et les autres devraient créer un fracas suffisant de l'autre côté de la colline pour occuper Josua. »

« J'en suis certain. » Il adressa à Fengbald un regard las. « Seigneur, vous serait-il possible de laisser mes filles chevaucher à mes côtés ? »

Fengbald le dévisagea avec méfiance. « Pourquoi ? »

Le vieil homme resta muet un instant. « Il m'est difficile de le dire, Seigneur. J'ai confiance en votre parole, ne croyez pas un instant que je la mette en doute. Mais je crains que vos hommes – eh bien, ils sont hors de votre vue, duc Fengbald, ils pourraient se conduire mal. »

Le duc s'esclaffa. « Tu ne crains tout de même pas pour la vertu de tes filles, le vieux ? Si je ne me trompe, elles ne sont pas déflorées d'hier. »

Helfgrim ne put s'empêcher de tressaillir. « Même lors, Seigneur, il serait aimable de tranquilliser le cœur d'un père. »

Fengbald réfléchit un instant, puis siffla son page. « Isaak, va dire aux soldats qui gardent les femmes de venir à notre hauteur. Ils ne pourront qu'être heureux de chevaucher près de leur seigneur », ajouta-t-il à l'adresse du vieil homme.

Le jeune Isaak, qui aurait visiblement bien aimé avoir une quelconque monture à chevaucher, s'inclina puis remonta la piste boueuse en pataugeant.

Quelques instants plus tard, les gardes firent leur apparition. Les deux filles d'Helfgrim n'étaient pas ligotées, mais partageaient chacune la selle d'un cavalier, évoquant en cela les compagnes de Hyrkas – qui, racontait-on dans les villes, étaient souvent volées lors d'incursions nocturnes et emportées sans cérémonie, en travers de la selle de leur ravisseur comme un sac de grain.

« Tout va bien, mes filles ? » demanda Helfgrim. La plus jeune des deux, qui avait pleuré, essuya ses larmes avec le revers de sa cape et s'efforça de sourire courageusement.

« Tout à fait, père. »

« C'est bien. Alors pas de pleurs, mon petit lapin. Fais comme ta sœur. Il n'y a rien à craindre – vous savez que le duc Fengbald est un homme de parole. »

« Oui, père. »

Le duc eut un sourire bienveillant. *Lui* savait quel genre d'homme il était, mais il était bon de voir que les gens du commun le savaient, eux aussi.

Le vent souffla plus fort lorsque les premiers chevaux s'engagèrent sur la glace. Fengbald jura lorsque sa monture glissa et dut écarter les pattes pour retrouver son aplomb. « Même si je n'avais aucune autre raison, siffla-t-il, je tuerai Josua rien que pour m'avoir fait venir dans ce trou oublié de Dieu. »

« Un homme doit fuir fort loin pour pouvoir échapper à votre vengeance, duc Fengbald », dit Helfgrim.

« Un tel endroit n'existe pas. »

La neige se mit à tomber autour du flanc nord de la colline, volant presque horizontalement dans le vent puissant. Fengbald plissa les yeux et tira sa capuche. « Allons-nous bientôt arriver ? »

Helfgrim plissa les yeux, lui aussi, puis acquiesça et indiqua du doigt une masse d'ombre plus sombre devant eux. « Voilà le pied de la colline,

Seigneur. » Il continua de regarder malgré les bourrasques de neige.

Fengbald sourit. « Tu as l'air bien sombre », cria-t-il par-dessus le bruit du vent. « Douterais-tu encore un peu de ma parole ? »

Helfgrim baissa les yeux vers ses poignets ligotés et serra les lèvres avant de répondre. « Non, duc Fengbald. Mais il est normal de ressentir quelque peine à l'idée de trahir des gens qui m'ont bien traité. »

Le duc agita la main dans la direction du cavalier le plus proche. « Pour sauver tes filles – une raison bien assez noble. Et de toute façon, Josua était perdu quoi qu'il advienne. Tu ne seras pas plus responsable de sa perte que le ver qui dévore un cadavre ne l'est de la moisson de la Mort. » Il sourit, heureux de la tournure de sa phrase. « Pas plus responsable qu'un ver, comme tu le vois. »

Helfgrim leva les yeux. Sa peau ridée, tachetée de neige, semblait grise. « Vous avez peut-être raison, duc Fengbald. »

La colline se dressait maintenant devant eux comme un doigt menaçant. La troupe n'était plus qu'à quelques centaines de coudées du bord de la glace lorsque Helfgrim indiqua de nouveau quelque chose de la main.

« Voilà la piste, duc Fengbald. »

Il n'y avait qu'une légère variation dans la végétation, à peine visible depuis l'endroit où ils se trouvaient. Pourtant, Fengbald en vit assez pour être convaincu qu'Helfgrim avait dit la vérité.

« Eh bien... » commença le duc, lorsqu'une voix dévala du flanc de la colline.

« Arrête-toi, Fengbald. Vous ne pourrez pas passer ! »

Le duc tira sur ses rênes, surpris. Un petit groupe de silhouettes obscures avait fait son apparition à l'entrée du passage. L'un d'entre eux tenait ses mains en coupe autour de sa bouche. « *Va-t'en, Fengbald. Pars, et laisse cet endroit derrière toi. Rentre en Erkynée et nous te laisserons vivre.* »

Le duc se retourna vivement et gifla Helfgrim. Le vieil homme fut projeté sur le côté et manqua tomber, mais ses poignets ligotés le maintinrent en selle. « Traître ! Tu m'avais dit qu'il n'y aurait que quelques gardes ! »

Le visage d'Helfgrim s'effondra sous la panique. Le coup de Fengbald avait laissé une empreinte rouge sur sa joue pâle. « Je n'ai pas menti, Seigneur. Regardez, ils ne sont pas nombreux. »

Fengbald fit signe à ses troupes de rester en position, puis s'avança un peu en essayant de mieux voir. « Vous n'êtes qu'une poignée, cria-t-il à l'adresse des hommes sur le chemin. Comment allez-vous m'arrêter ? »

L'homme qui était le plus près de la rive s'avança. « Nous t'arrêterons, Fengbald. Nous donnerons nos vies et même plus pour t'arrêter. »

« Très bien. » Le duc avait visiblement décidé qu'il s'agissait effectivement d'une esbroufe. « Alors je vais vous faciliter ce sacrifice. » Il leva le bras pour faire avancer ses troupes.

« Arrêtez », cria la silhouette au loin. « Je vais te donner une dernière chance. Je sais que tu ne reconnais pas mon visage, mais si je te dis mon

nom ? Je suis Fréosel, fils de Fréobéorn. »

« Qu'est-ce que cela peut me faire, pauvre fou ? hurla Fengbald. Tu ne m'es rien. »

« Pas plus que ma femme et mes enfants, mon père et ma mère, et tous ceux que tu as assassinés ! » La silhouette trapue s'était avancée sur la glace avec le reste de ses compagnons. Ils étaient moins d'une douzaine tous comptés. « Tu as brûlé la moitié de Falshire, sale bâtard de fils de putain ! Maintenant, l'heure est venue de régler ta dette ! »

« Assez ! » Fengbald se tourna pour donner l'ordre à ses hommes d'avancer. « Allez ! Écrasez cette bande de fous, ce n'est qu'une portée de rats. »

Fréosel et ses compagnons se penchèrent et levèrent ce qui parut d'abord être des haches, ou des épées, ou quelque autre arme avec laquelle ils pourraient se défendre. Un instant après, alors que les montures de ses hommes commençaient à le dépasser, Fengbald découvrit à sa grande surprise que les défenseurs de la colline agitaient de lourdes masses. Fréosel abattit la sienne le premier, frappant la glace de toutes ses forces comme pour exprimer une frustration imbécile. Ses compagnons, de deux côtés, s'avancèrent et firent de même.

« Mais que font-ils ? » s'exclama Fengbald. Le plus avancé de ses soldats était encore à cent coudées du rivage. « La famine aurait-elle rendu fou tous les fidèles de Josua ? »

« Ils sont en train de te tuer », dit une voix calme à son côté.

Le duc tournoya et vit Helfgrim, toujours attaché au pommeau de sa selle. Ses filles et leurs gardiens étaient à proximité, excitation et confusion se mêlant sur le visage des soldats.

« Quelle folie te prend ? » gronda Fengbald en levant son épée, comme s'il allait décapiter le vieil homme. Avant qu'il eût pu s'avancer d'un pas, il y eut un craquement terrible et assourdissant, comme si les os d'un géant se rompaient. Un instant plus tard, le même bruit se répéta. Des premières lignes de la troupe de Fengbald jaillit soudain le rugissement d'une multitude de voix d'hommes et surtout, encore plus glaçant, le cri presque humain des chevaux terrifiés.

« Que se passe-t-il ? » demanda le duc, en s'efforçant de voir au-delà de la masse d'hommes à cheval.

« Ils ont apprêté la glace pour toi, Fengbald. J'ai moi-même participé à l'élaboration de ce plan. Vois-tu, nous sommes originaires de Falshire, nous aussi. » Helfgrim parlait juste assez fort pour se faire entendre malgré le vent. « Mon frère était le Seigneur-maire de la ville, ce que tu n'aurais jamais pu oublier si tu t'étais jamais inquiété de venir là-bas pour autre chose que pour voler notre pain, notre or et même nos jeunes filles pour ta couche. Tu ne croyais quand même pas que nous allions regarder sans réagir pendant que tu détruisais ceux des nôtres qui avaient pu échapper à ta brutalité ? »

Il y eut un autre effroyable craquement et soudain, à quelques toises à

peine du Seigneur-maire et du duc, une crevasse écumant d'eau noire apparut là où instant plus tôt tout n'était que glace. D'autres blocs s'effondrèrent le long de la brèche et se détachèrent ; deux cavaliers basculèrent en se débattant désespérément un instant avant d'être engloutis par l'obscurité.

« Mais tu vas mourir aussi, maudit fou ! » hurla Fengbald en poussant sa monture vers le vieil homme.

« Évidemment. Mais il nous suffit, à mes filles et à moi, de venger les nôtres – leurs âmes viendront nous accueillir. » Puis Helfgrim sourit, un sourire froid dans lequel il n'y avait pas la moindre trace de joie.

Fengbald se sentit soudain projeté sur le côté alors que la glace explosait sous lui, le happant comme la mâchoire d'un dragon. Un instant après, son cheval avait disparu et le duc se raccrochait à une plaque de glace au contour déchiqueté, qui oscillait dangereusement. Ses bottes et ses chausses étaient déjà immergées dans l'eau glacée. « Aidez-moi ! » hurla-t-il.

Étrangement, Helfgrim et ses filles étaient toujours immobiles, dressés sur leurs chevaux paniques à quelques coudées de lui. Leurs gardes et tous les autres couraient sur ce qui restait de glace en espérant atteindre le refuge qu'était le rivage. « Trop tard », cria le vieil homme. Les deux femmes regardèrent le duc, en écarquillant les yeux comme elles luttaien pour maîtriser leur terreur. « Pour toi il est trop tard, Fengbald », répéta Helfgrim. Un moment après, dans un craquement soudain, l'ensemble de la section sur laquelle tous trois se trouvaient avec leurs montures s'effondra et s'enfonça dans les eaux noires. Le Seigneur-maire et ses filles disparurent comme des fantômes chassés par l'annonce de l'aube.

« À l'aide ! » hurla Fengbald. Ses doigts glissaient. À mesure qu'il s'enfonçait, le bloc de glace auquel il se raccrochait basculait inexorablement, son côté opposé se dressant peu à peu en direction du ciel gris, le plongeant toujours plus avant vers l'obscurité. Les yeux de Fengbald s'écarquillèrent. « Non ! Je ne peux pas mourir ! *Je ne peux pas !* »

Le bloc de glace déchiqueté, maintenant presque vertical, hésita puis se retourna brusquement. Les mains gantées du duc s'agitèrent brièvement dans l'air, puis disparurent.



Le soleil se reflétait dans les yeux de Maegwin. Le doute rongea son cœur et projetait de noirs traits de douleur dans tous ses membres. Autour d'elle, les Rimmersleutes de Skali rassemblaient son peuple à la pointe de la lance, et les menaient comme s'il se fut agi de bêtes.

« *Dieux de mon peuple !* » Sa voix raclait sa gorge. « Sauvez-nous ! *Vous l'avez promis !* »

Skali Nez-tranchant s'approcha en riant, les mains enfoncées dans sa ceinture. « Tes dieux sont morts, jeune fille. Comme ton père. Comme ton royaume. Mais je peux peut-être encore te trouver une utilité. » Maegwin sentait sa puanteur, proche de l'odeur moisie et fétide d'une venaison trop

faisandée. « Tu es assez quelconque, *haja*, mais tes jambes sont longues et cela me plaît bien. Ce serait mieux que d'être la catin de toute ma troupe, non ? »

Maegwin recula en levant le bras comme si elle se préparait à le frapper. Avant qu'il eût pu dire quoi que ce soit, l'air s'emplit du son d'une corne distante. Skali et certains de ses hommes se tournèrent, surpris. La corne résonna une deuxième fois, plus forte maintenant, claire et stridente et puissante. Elle entonna une série de notes qui résonna dans le Taig et jusque dans les champs d'Hernysadharc. Maegwin ouvrit de grands yeux.

Ce ne fut d'abord qu'une lueur, un reflet chatoyant venant de l'est. Le grondement des sabots roulait comme celui d'une rivière après de grandes pluies. Les hommes de Skali se précipitèrent vers les casques qu'ils avaient délaissés lorsqu'ils avaient découvert la nature du groupe des partisans de Maegwin ; Skali lui-même se mit à hurler pour réclamer son cheval.

C'était une armée, réalisa Maegwin – non, c'était un rêve, un rêve devenu réalité et lancé sur les plaines enneigées d'Hernystir. Ils venaient enfin !

La corne résonna une nouvelle fois. Les cavaliers filaient vers Hernysadharc à une vitesse invraisemblable. Leurs armures brillaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel – bleu ciel, rouge grenat, vert pré, et les oranges et les vermillons des brumes du crépuscule. Elle pouvait les entendre chanter en chevauchant, une mélodie aiguë et superbe qui faisait penser à une nuée d'oiseaux incroyablement musicale. Les cavaliers pouvaient tout aussi bien être cent que dix mille : Maegwin ne pouvait même pas essayer de deviner, car la terreur qu'inspirait leur approche était telle qu'il était difficile de regarder trop longtemps dans leur direction. Ils resplendissaient de couleur et de bruit et de lumière, comme si l'enveloppe du monde avait été perforée pour laisser entrer la matière même dont étaient faits les rêves.

Une fois encore, la corne résonna. Maegwin, soudain seule, se dirigea vers le Taig, pas même consciente en cet instant du fait qu'elle en touchait les murs de bois pour la première fois depuis que Skali avait mis son peuple en fuite. Les Rimmersleutes, en plein désarroi, se regroupaient sur le flanc de la butte en contrebas de la grande salle du trône, s'agitant et criant tandis qu'ils s'efforçaient de rassembler leurs chevaux pour pouvoir faire face à cette invasion incompréhensible. Les cornes de l'armée qui approchait résonnèrent encore une fois.

Les dieux sont venus ! Maegwin se retourna sur le pas de la porte pour regarder. Le point culminant de ses espoirs et de ses agonies était atteint, et une vague de feu traversait les champs enneigés qui allait délivrer son peuple. Les dieux ! Les dieux ! Elle avait fait venir les dieux !

Il y avait un bruit retentissant dans le Taig. D'autres Rimmersleutes s'en déversaient, mettant leur casque, nouant leur ceinture d'arme. L'un d'entre eux bouscula Maegwin, la projetant vers un autre, qui leva un poing ganté de fer et l'abattit violemment sur sa tête.

Le monde de Maegwin prit abruptement fin.



Ce fut Binabik qui trouva enfin Simon, aidé dans ses recherches par Sisqi – où plutôt, ce fut Qantaqa, dont le nez savait discerner la bonne odeur, jusque dans la démente qui entourait Sesuad'ra. Ils le trouvèrent assis en tailleur sur la glace à côté d'un corps immobile portant l'armure de Fengbald. Monretour le surplombait, tremblant dans le terrible vent, ses naseaux près de l'oreille de Simon. Qantaqa posa sa patte sur la jambe du jeune homme et laissa échapper un faible son en attendant son maître.

« Simon ! » Binabik se précipita vers lui à travers la surface désolée du lac. Il y avait des cadavres partout, mais le troll ne s'arrêta pas pour les dévisager. « Es-tu blessé ? »

Simon leva lentement la tête. Sa gorge était si mal en point que sa voix n'était plus qu'un murmure. « Binabik ? Que s'est-il passé ? »

« Vas-tu bien, Simon ? » Le petit homme se pencha pour examiner son ami, puis se redressa. « Tu as des blessures en grand nombre. Il faut te ramener. »

« Que s'est-il passé ? » demanda une nouvelle fois Simon. Binabik le tiraît par l'épaule pour l'aider à se relever, mais Simon ne paraissait pas capable de rassembler assez de force. Sisqi s'approcha mais resta à distance, attendant de voir si Binabik avait besoin de son aide.

« Nous avons gagné, dit Binabik. Le prix du paiement a été important, mais Fengbald est mort. »

« Non. » L'inquiétude se dessina sur le visage hagard de Simon. « Ce n'était pas lui. C'était quelqu'un d'autre. »

Binabik jeta un coup d'œil au cadavre étendu tout près. « Je sais, Simon. C'est ailleurs qu'il est mort – une mort horrible, partagé par un grand nombre d'autres que lui. Mais viens. Tu as le grand besoin d'un feu, de nourriture, et de soins pour tes blessures. »

Simon laissa échapper un long grognement tandis que le petit homme l'aidait à se remettre sur pied, un bruit de gorge creux qui ajouta à l'air soucieux de Binabik. Simon boitilla quelques pas, puis s'arrêta et se saisit des rênes de Monretour. « Je ne peux pas monter en selle », murmura-t-il tristement.

« Marche, alors, si tu le peux, répondit Binabik. Avec lentosité. Sisqi et moi marcherons avec toi. »

Marchant une nouvelle fois derrière Qantaqa, ils se dirigèrent vers la Pierre, dont le sommet baignait dans la lumière rosacée du soleil mourant. La brume qui flottait à la surface du lac s'épaississait, et les corbeaux sautillaient de corps en corps comme de petits démons noirs.

« Mon Dieu, dit Simon, je veux rentrer chez moi. »

Binabik ne sut qu'acquiescer.

16. Des Torches dans la Boue



« Arrêtez. » La voix de Cadrach était presque un murmure, mais sa tension était évidente. « Arrêtez maintenant. »

Isgrimnur enfonça la perche dans l'eau jusqu'à ce qu'elle touchât le fond boueux, arrêtant effectivement leur progression. Le bateau revint gentiment flotter dans les roseaux. « Que se passe-t-il ? dit-il d'un ton irrité. Nous avons tout revu une douzaine de fois. Maintenant, il est temps de passer à l'action. »

À la proue du bateau, le vieux Camaris triturait un épieu qu'Isgrimnur lui avait taillé dans une canne robuste. Il était fin et léger, et la pointe avait été affûtée contre la pierre jusqu'à être aussi affilée que la dague d'un assassin. Le vieux chevalier, comme à son habitude, paraissait ne rien entendre de la conversation de ses compagnons. Il souleva l'épieu et en imita lentement le coup, plongeant la pointe dans la surface immobile de l'eau.

Cadrach prit nerveusement une longue inspiration. Miriamélé pensa qu'il était prêt à pleurer. « Je ne peux pas y aller. »

« Tu ne peux pas ? » Isgrimnur criait presque. « Qu'est-ce que tu entends par là ? C'était ton idée, d'attendre le matin avant d'entrer dans le nid ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire, maintenant ? »

Cadrach secoua la tête, incapable de croiser le regard d'Isgrimnur. « J'ai essayé de m'armer de courage toute la nuit. J'ai dit des prières toute la matinée – moi ! » Il se tourna vers Miriamélé avec une expression de triste ironie. « Moi ! Mais je ne peux toujours pas le faire. Je suis un couard et je ne peux pas aller... dans cet endroit. »

Miriamélé tendit le bras et lui toucha l'épaule. « Même pour sauver Tiamak ? » Elle laissa sa main posée avec douceur, comme si le moine s'était changé en une fragile statue de verre. « Même, comme vous l'avez dit, pour nous sauver nous-mêmes ? Vous savez que sans Tiamak, nous ne nous échapperons jamais de cet endroit. »

Cadrach enfonça son visage dans ses mains. Miriamélé sentit une pointe de son dégoût passé refaire sournoisement surface. Le moine faisait-il semblant ? Que pouvait-il avoir d'autre en tête ?

« Que Dieu me pardonne, Madame, gémit-il, mais je ne peux tout simplement pas descendre dans ce trou avec ces créatures. J'en suis incapable. » Il frissonna, un mouvement convulsif tellement incontrôlé que Miriamélé douta qu'il pût faire semblant. « J'ai abandonné le droit d'être appelé un homme il y a bien longtemps, dit Cadrach entre ses doigts serrés. Je ne tiens même pas à la vie, croyez-le. Mais je ne peux pas y aller. »

Isgrimnur grommela de frustration. « Eh bien, maudit sois-tu, j'en ai assez. J'aurais dû te briser le crâne la première fois que je t'ai vu, comme j'en avais envie. » Le duc se tourna vers Miriamélé. « Je n'aurais jamais dû te bisser me convaincre à ce sujet. » Son regard vint se reposer sur Cadrach. « Un voleur d'enfants, un soûlard et un lâche. »

« Oui, vous auriez probablement dû me tuer dès que vous en avez eu l'occasion, acquiesça Cadrach d'une voix morne. Mais je vous promets que vous serez encore mieux loti à le faire maintenant qu'à me traîner dans ce nid de boue. Je n'irai pas là-dedans. »

« Mais pourquoi, Cadrach ? demanda Miriamélé. Pourquoi ne voulez-vous pas ? »

Il la regarda. Ses yeux creux et son visage rougi par le soleil semblaient solliciter la compréhension, mais son sourire triste suggérait qu'il n'en attendait aucune. « J'en suis tout simplement incapable, Madame. Cela... cela me rappelle un endroit dans lequel je me suis trouvé. » Il frissonna de nouveau.

« Quel endroit ? » tenta-t-elle, mais Cadrach ne répondit pas.

« Aédon sur l'Arbre saint, jura Isgrimnur. Alors, que fait-on maintenant ? »

Miriamélé regarda les roseaux dansants, qui, en cet instant, les mettaient hors de vue du nid des ghants, à quelques centaines de coudées plus haut sur le cours d'eau. Le rivage boueux, tout près, avait une odeur de marée basse. Elle plissa le nez et soupira. Que pouvaient-ils faire, effectivement ?

Ils n'avaient même pas réussi à échafauder un plan avant la fin de l'après-midi précédent. Il y avait de grandes chances que Tiamak fut déjà mort, ce qui avait rendu toute décision plus difficile. Même si personne n'avait voulu le dire franchement, tous avaient plus ou moins pensé que la meilleure chose à faire serait de poursuivre leur chemin, en espérant que le Salanais qu'ils avaient découvert dans le bateau de Tiamak à la dérive reprendrait suffisamment de forces pour les guider. Faute de quoi, ils pourraient peut-être trouver un autre autochtone qui leur indiquerait le moyen d'échapper au Wran. Personne n'avait envie d'abandonner Tiamak, même si cela semblait être de loin le choix le moins risqué, mais il était effrayant de penser à ce qu'il serait nécessaire de faire pour savoir s'il était encore vivant, et pour le sauver si c'était le cas.

Pourtant, lorsque Isgrimnur avait finalement énoncé qu'abandonner Tiamak n'était pas un geste digne d'un Aédonite, Miriamélé avait été soulagée. Elle n'aurait pas voulu s'enfuir sans au moins essayer de sauver le Salanais, quelque terrifiante que fut l'idée de pénétrer dans ce nid. De plus, s'était-elle sermonnée, elle avait connu des dangers au moins aussi terribles ces derniers mois. De toute façon, comment pourrait-elle jamais vivre en paix si elle survivait et avait à se souvenir du timide petit lettré abandonné à ces monstruosité cliquetantes ?

Cadrach – qui déjà alors avait paru plus effrayé par le nid que tous ses autres compagnons – avait soutenu avec acharnement qu’il fallait attendre le matin. Les raisons qu’il avait données avaient paru logiques : il n’y avait aucun sens à se lancer dans une entreprise aussi risquée sans plan d’attaque, et encore moins à commencer quand l’obscurité approchait. De plus, avait averti Cadrach, ils auraient besoin non seulement d’armes, mais aussi de torches, parce que même si le nid semblait percé de trous qui laissaient entrer la lumière, qui savait quels passages obscurs pouvait dissimuler le cœur de cette chose ? Tous s’étaient finalement rangés à son opinion.

Ils avaient déniché un boqueteau d’épaisses cannes vertes en bordure du cours d’eau et avaient monté leur camp à proximité. L’endroit était boueux et humide, mais il se trouvait également à distance respectueuse du nid, ce qui leur convenait à tous. Isgrimnur avait tiré son épée Kvalnir et coupé une bonne brassée de cannes, que lui et Camaris durcirent sur les braises du feu. Ils en coupèrent et affûtèrent certaines pour en tirer des épieux, puis fendirent l’extrémité d’autres tiges pour y forcer des pierres qu’ils nouèrent avec de fines lianes pour en faire des masses. Isgrimnur avait regretté le manque de bois et de corde, mais Miriamélé était néanmoins restée admirative devant le résultat. Il serait plus bien rassurant d’entrer dans le nid avec des armes, même primitives, que d’y aller les mains vides. Enfin, ils avaient sacrifié une partie des vêtements que Miriamélé s’était approprié au village pour les réduire en bandes de tissu qu’ils avaient noué au bout des dernières cannes. Miriamélé avait pressé une feuille de l’arbre que Tiamak avait appelé un palmier lors de sa promenade botanique, puis y avait plongé un chiffon qu’elle avait ensuite enflammé sur le feu du camp. L’huile supportait la flamme, avait-elle découvert, même si elle brûlait beaucoup moins bien que celle des lampes ; l’odeur de sa combustion était acre et nauséabonde. Mais cela suffirait à prolonger la durée des torches, et Miriamélé ne doutait pas que ce gain ne pût être que profitable. Elle avait donc cueilli une pleine brassée de palmes, et avait barbouillé les chiffons des torches de pulpe jusqu’à ce que les doigts de ses mains en restassent collés.

Lorsque le ciel nocturne avait enfin commencé à s’adoucir, juste avant l’aube, Isgrimnur les avait tous réveillés. Il fut décidé de laisser le Salanais blessé au camp : il était inutile de lui faire prendre d’autres risques alors qu’il était épuisé et presque mort de faim. S’ils survivaient à leur tentative, ils pourraient toujours revenir le chercher ; et si ce n’était pas le cas, il aurait encore une petite chance de survivre et de rejoindre son village.

Isgrimnur ramena sa perche à la surface de l’eau et chassa la boue qui maculait son extrémité. « Eh bien, alors ? Que faisons-nous ? On ne peut plus compter sur le moine. »

« Il pourra peut-être quand même nous être utile. » Miriamélé adressa à Cadrach un regard éloquent. Le moine gardait visage bas. « De toute façon, cela n’empêche en rien l’exécution de la première partie de notre plan, non ? »

« Je suppose. » Isgrimnur regarda l'Hernystiri comme s'il avait envie d'éprouver l'une de ses masses sur son crâne. Il passa la perche dans les mains du moine. « Allons-y. Et toi, rends-toi au moins utile. »

Cadrach mena le bateau hors de la forêt des roseaux et vers une section plus large du cours d'eau. Le soleil du matin n'était pas très lumineux, dissimulé derrière un large étal de nuages, mais l'air était encore plus chaud qu'il ne l'avait été la veille. Miriamélé sentit la sueur sur son front et regretta ne pouvoir oser passer outre à la présence des crocodiles et plonger ses pieds nus dans l'eau trouble.

Ils glissèrent doucement le long du cours d'eau jusqu'à finalement arriver en vue de leur objectif. Ils se rapprochèrent alors de la rive, avant de continuer à remonter lentement et prudemment le canal, s'efforçant d'user de la masse d'arbres et de roseaux pour rester hors de vue. Le nid paraissait tout aussi sinistre que la veille, même s'il semblait circuler moins de ghants dans sa périphérie. Lorsqu'ils se furent approchés autant qu'ils pouvaient l'oser, Isgrimnur laissa dériver le bateau vers la rive du cours d'eau et en direction d'un coude bordé d'arbres dans lequel ils seraient complètement invisibles depuis le nid.

« Maintenant, nous attendons », dit-il doucement.

Ils restèrent longtemps assis en silence. Les insectes étaient un supplice. Miriamélé, appréhendant de claquer des mains à cause du bruit, essayait de les écraser entre ses doigts lorsqu'ils se posaient, mais ils étaient trop nombreux et trop insistants : elle fut piquée à de nombreuses reprises. Sa peau la lançait et la démangeait en tant d'endroits qu'elle craignait de devenir folle, et l'envie de se jeter à l'eau pour noyer cette engeance se fit de plus en plus forte, au point qu'il lui parut que ses pulsions allaient bientôt devenir incontrôlables. Ses doigts se serrèrent sur les bords du bateau. L'eau serait fraîche. L'eau adoucissait les démangeaisons. Et que les crocodiles viennent, maudites bêtes...

« Là-bas », chuchota Isgrimnur. Miriamélé leva les yeux.

À moins de vingt coudées de l'endroit où ils étaient assis, un gphant isolé descendait une longue branche qui serpentait au-dessus de l'eau. À cause de ses pattes articulées, ses mouvements paraissaient étrangement maladroits, mais il se déplaçait néanmoins avec rapidité et assurance le long de la branche mince et mouvante. De temps en temps, il s'arrêtait soudain, restant alors à ce point immobile que, étant déjà gris et couvert de mousse, il semblait faire partie de l'écorce, même s'il y formait un nœud particulièrement conséquent.

« Pousse », articula silencieusement Isgrimnur en faisant signe à Cadrach. Le moine écarta le bateau du rivage et l'engagea sur le cours d'eau en direction de la branche. Miriamélé et tous les autres restèrent aussi immobiles que possible.

Le gphant parut d'abord ne pas les remarquer. Tandis qu'ils s'approchaient, lui poursuivait sa progression discrète vers les trois petits oiseaux qui s'étaient

posés là. À l'instar de la chose qui les visait, les oiseaux n'avaient pas conscience du danger qui les menaçait.

Isgrimnur se glissa à la place de Camaris en poupe du bateau, puis se pencha, tout en assurant son équilibre autant qu'il était possible. Le ghanth parut finalement apercevoir le bateau qui voguait vers lui ; ses yeux noirs brillèrent alors qu'il se balançait sur place, cherchant apparemment à décider si l'objet flottant était une menace ou un repas potentiel. Comme Isgrimnur levait son épéu, le ghanth arriva à sa conclusion : il fit demi-tour et clopina vers le tronc de l'arbre.

« Maintenant, Isgrimnur ! » cria Miriamélé. Le Rimmersleute lança l'épéu aussi fort qu'il le pouvait ; le bateau tangua traîtreusement sous la force de son mouvement. Les oiseaux s'envolèrent à tire d'aile de la branche en piaillant. L'épéu siffla dans l'air, entraînant derrière lui une longueur de la précieuse corde de Tiamak, et frappa le ghanth – mais sans percer sa carapace. L'arme rebondit et retomba dans l'eau, mais la force du coup avait été suffisante pour faire tomber l'animal de l'arbre. Ce dernier s'enfonça dans l'eau verte et refit surface un instant plus tard en agitant frénétiquement les pattes, puis il se redressa et entama une nage étrange et saccadée en direction de la rive.

Cadrach poussa rapidement le bateau en avant jusqu'à rejoindre la créature. Isgrimnur se pencha et la frappa deux fois du plat de son épée. Lorsqu'elle revint flotter à la surface, visiblement plus en état d'avoir la moindre réaction, il attacha un peu de la corde de Tiamak autour de l'une de ses pattes pour pouvoir la haler jusqu'à la rive.

« Je ne voudrais pas mettre cette chose dans le bateau », dit-il. C'était un point dont Miriamélé n'avait certainement pas envie de débattre.

Le ghanth paraissait mort – la carapace de sa tête bosselée était fendue, et il s'en écoulait des fluides gris et bleus – mais personne ne s'en approcha trop lorsqu'ils se servirent de la perche pour le retourner et le mettre sur le dos sur la rive sablonneuse. Camaris resta dans le bateau, bien qu'il regardât avec apparemment autant de curiosité que les autres.

Isgrimnur se renfroga. « Que Dieu nous vienne en aide. Ces bâtards sont sacrement laids, n'est-ce pas ? »

« Ton épéu n'a pas suffi à le tuer. » L'opinion que se faisait Miriamélé de leurs chances de réussite étaient tombée encore plus bas.

Isgrimnur la rassura d'un geste de la main. « Ces choses ont une armure épaisse. Il faut juste renforcer un peu les épéux. Une pierre placée au bout devrait suffire. Ne t'inquiète pas plus que de raison, princesse. Nous réussirons à faire ce qui est nécessaire. »

Bizarrement, elle le crut et se sentit mieux. Isgrimnur l'avait toujours traitée comme sa nièce favorite, même lorsque ses relations avec son père étaient devenues tendues, et elle avait toujours agi en retour avec toute la familiarité affectueuse et moqueuse qu'elle n'avait jamais pu partager avec Elias. Elle savait qu'Isgrimnur ferait de son mieux pour assurer leur sécurité – et le mieux du duc d'Elvritshalla était généralement excellent. Bien qu'il

permît à ses compagnons et même à ses serviteurs de rire de son tempérament violemment irascible et du cœur que cela dissimulait, le duc était un homme aux talents impressionnants. Miriamélé se sentit une nouvelle fois reconnaissante de savoir Isgrimnur avec elle.

« J'espère que tu as raison. » Elle tendit la main pour serrer sa large patte d'ours.

Ils observèrent tous le gphant mort. Miriamélé pouvait maintenant voir qu'il avait bien six pattes en fait, comme un scarabée, et non pas quatre, comme elle l'avait d'abord pensé. Les deux pattes qu'elle n'avait pas vues sur le premier gphant étaient de petites choses racornies placées juste en dessous de l'endroit où la tête sans cou joignait directement le corps arrondi. La bouche de la chose était à demi cachée derrière une étrange frange évoquant un plumage, et sa carapace était grise et tannée, comme un œuf de tortue de mer.

« Tourne-toi, princesse, dit Isgrimnur en soulevant Kvalnir. Il vaut mieux que tu ne vois pas cela. »

Miriamélé réprima un sourire. Quelle idée se faisait-il de ce qu'avait été sa vie durant ces six derniers mois ? « Vas-y. Je ne suis pas si fragile. »

Le duc abaissa son épée et la plaça contre l'abdomen de la créature, puis il appuya. Le gphant glissa dans la boue. Isgrimnur renâcla, puis maintint du pied la carcasse en place avant de recommencer. Cette fois, et au prix de quelques efforts, il réussit à transpercer la coquille, qui fit un petit bruit en cédant. Une odeur acre et salée s'en dégagea, et Miriamélé recula d'un pas.

« Les carapaces sont dures, dit Isgrimnur d'un ton pensif, mais elles peuvent être percées. » Il s'efforça de sourire. « Je commençais à craindre que nous n'ayons à assiéger une place forte remplie d'hommes en armes. »

Cadrach avait pâli, mais il continuait de regarder le gphant, fasciné. « Ils ont quelque chose d'étrangement humain, comme l'avait dit Tiamak, murmura-t-il. Mais je ne serai pas vraiment désolé pour celui-ci ou pour tous ceux que nous tuerons. »

« Que nous tuerons ? » reprit Isgrimnur, sur le point d'exploser – mais Miriamélé serra une nouvelle fois sa main dans la sienne.

« Que peut-il nous apprendre d'autre ? » demanda-t-elle.

« Je ne vois ni crochet venimeux, ni dents, donc je suppose qu'ils ne mordent pas comme les araignées, et c'est une bonne nouvelle. » Le duc haussa les épaules. « Ils peuvent être tués. Leur carapace n'est pas aussi dure que celle des tortues. C'est tout, je crois. »

« Alors je suppose qu'il est temps d'y aller », dit Miriamélé.

Cadrach mena la barque à fond plat jusqu'au rivage. Ils n'étaient plus qu'à quelques centaines de pas du bord du nid. Jusqu'ici, ils semblaient être passés inaperçus.

« Mais que va-t-on faire du bateau ? murmura Isgrimnur. Peut-on le laisser assez près de manière à pouvoir le rejoindre très vite ? » Son expression s'assombrit. « Et que fait-on de ce maudit moine ? »

« Voilà ce que j'en pense », chuchota Miriamélé en retour. « Cadrach, si vous gardez le bateau au milieu du canal jusqu'à notre sortie, vous pourrez aborder juste devant le nid et nous reprendre. Nous serons probablement pressés », ajouta-t-elle avec ironie.

« Quoi ? » Isgrimnur s'efforça de parler bas, mais ne réussit qu'à moitié. « Tu veux laisser ce poltron dans notre bateau, libre de s'en aller s'il le veut ? Libre de nous abandonner là ? Non, par l'Aédon, nous l'emmènerons avec nous, même s'il faut le ligoter et le bâillonner. »

Cadrach serra la perche au point que ses articulations devinrent blanches. « Vous pouvez tout aussi bien me tuer maintenant, dit-il d'une voix rauque. Parce que je mourrai si vous m'entraînez là-dedans. »

« Arrête, Isgrimnur. Il n'est peut-être pas capable de venir avec nous dans le nid, mais il ne nous abandonnerait pas ici. Pas après tout ce que lui et moi avons vécu. » Elle se tourna et lui lança un regard résolu. « N'est-ce pas, Cadrach ? »

Il l'observa avec attention, comme s'il craignait qu'il n'y eût un piège. Un instant s'écoula avant qu'il ne répondît. « Non, Madame, je ne ferais jamais cela – quoi que le duc Isgrimnur pût penser. »

« Et pourquoi devrais-je te laisser prendre une telle décision, princesse ? » Isgrimnur était furieux. « Quoi que tu croies savoir de cet homme, tu m'as aussi dit toi-même qu'il t'avait volé et vendue à tes ennemis. »

Miriamélé fronça les sourcils. C'était vrai, bien sûr – et encore, elle n'avait pas tout dit à Isgrimnur. Elle n'avait pas parlé de la tentative de fuite avortée de Cadrach qui l'aurait abandonnée sur le navire d'Aspitis, un point qui n'aurait certainement pas compté en sa faveur. Elle se demanda soudain pourquoi elle était à ce point certaine que Cadrach les attendrait, mais c'était inutile : il n'y avait pas de réponse. Elle pensait tout simplement qu'il serait là lorsqu'ils sortiraient... s'ils sortaient.

« Nous n'avons pas vraiment le choix, dit-elle au duc. À moins de le forcer à nous suivre – et il nous sera déjà bien assez difficile de trouver notre chemin et de faire ce que nous avons à faire sans en plus nous encombrer d'un prisonnier – il nous faudrait l'attacher quelque part pour l'empêcher de prendre le bateau s'il en avait envie. Ne le vois-tu pas, Isgrimnur : c'est la meilleure solution ! Si nous laissons le bateau sans personne pour le garder, même si nous essayons de le cacher aux ghants... Eh bien, qui sait ce qui pourra arriver ? »

Isgrimnur réfléchit un long moment, sa mâchoire barbue se mouvant comme s'il mâchait le fil de ses pensées. « Eh bien, dit-il enfin, je suppose que c'est vrai. Très bien. » Il pivota vers Cadrach avec un air menaçant. « Mais si tu n'es pas là au moment où nous aurons besoin de toi, je te retrouverai un jour et j'écraserai tous tes os. Je mangerai les restes comme du gibier. »

Cadrach sourit tristement. « Je suis convaincu que vous le feriez, duc Isgrimnur. » Le moine se tourna vers Miriamélé. « Je vous remercie de m'avoir fait confiance, Madame. Il n'est pas aisé d'être un homme comme

moi. »

« Heureusement, grommela Isgrimnur. Sinon il y en aurait d'autres comme toi. »

« Je pense que tout va bien se passer, Cadrach, dit Miriamélé. Mais priez pour nous. »

« Tous les dieux que je connais. »

Le duc, qui bougonnait toujours de colère, tira une étincelle de ses pierres et alluma l'une des torches. Lui et Miriamélé glissèrent toutes les autres dans leurs ceintures, jusqu'à ressembler à des porcs-épics. Miriamélé portait une masse et un épieu alourdi, tout comme Camaris, qui jouait distraitemment avec ses armes pendant que les deux autres se préparaient. Isgrimnur gardait Kvalnir dans son fourreau à sa ceinture, et une paire d'épieux courts dans sa main libre.

« Nous partons à la bataille avec des bâtons, maugréa-t-il, pour nous battre contre des insectes. »

« Cela fera une piètre chanson, murmura Miriamélé. Ou une chanson glorieuse, peut-être. Nous verrons. » Elle se tourna vers le vieil homme. « Messire Camaris, nous allons aider Tiamak. Votre ami, vous vous souvenez ? Il est là-dedans. » Elle indiqua de son épieu la masse sombre du nid qui se dressait derrière les arbres. « Nous devons le trouver et le sortir de là. » Elle regarda un temps son visage inexpressif. « Tu crois qu'il comprend, Isgrimnur ? »

« Il est devenu simple... mais pas aussi simple qu'il y paraît, je pense. »

Le duc agrippa une branche basse qui lui permit d'enjamber plus facilement le bord du bateau, et descendit dans l'eau, qui lui couvrait les chevilles. « Là, princesse, laisse-moi t'aider. » Il la souleva et la posa sur le rivage. « Josua ne me le pardonnera jamais, s'il t'arrive quelque chose. Je continue de penser qu'il est insensé de t'emmener avec nous – surtout quand celui-là reste tranquillement derrière, en sécurité. »

« Vous aurez besoin de moi, répondit-elle. Ce sera déjà bien assez difficile à trois. »

Isgrimnur hocha la tête, toujours pas convaincu. « Reste quand même près de moi. » « Oui, mon vieil oncle. »

Alors que Camaris pataugeait vers le rivage, Cadrach commença à pousser le bateau vers des eaux plus profondes.

« Attends, dit Isgrimnur. Attends au moins que nous soyons à l'intérieur. Ce n'est pas la peine d'attirer leur attention avant que nous soyons prêts. »

Cadrach acquiesça, et se servit de la perche pour arrêter le bateau.

« Soyez tous bénis, dit-il doucement. Bonne chance à tous. »

Le duc renâcla et s'enfonça dans le sous-bois, ses bottes clapotant dans la boue. Miriamélé fit un signe de la tête en direction de Cadrach, puis prit la main de Camaris et l'entraîna à la suite du duc.

« Bonne chance », répéta Cadrach. Il avait chuchoté, et aucun d'entre eux n'avait paru l'entendre.

« Regardez, souffla Miriamélé. Il y en a un qui est assez grand ! »

Un léger bourdonnement emplissait l'air. Ils étaient très près du nid, tellement près que si Miriamélé avait osé tendre la main depuis les broussailles fleuries dans lesquelles ils se cachaient, elle aurait presque pu le toucher. Dès qu'ils avaient approché l'imposante structure de boue, ils avaient rapidement réalisé que la plupart des portes – de simples trous dans les parois, en fait – étaient bien trop petites pour laisser même entrer la princesse, et *a fortiori* l'immense Isgrimnur.

« Très bien, dit le duc. Alors allons-y. » Il voulut prendre sa torche, mais interrompit son geste et fit signe à ses compagnons de ne plus bouger. À quelques coudées de là, deux ghants longeaient le périmètre du nid. Bien qu'avançant l'un derrière l'autre, ils cliquetaient et piaillaient chacun leur tour, comme s'il se fut agi d'une conversation. Une nouvelle fois, Miriamélé se demanda quelle intelligence ces choses pouvaient avoir. Les deux ghants les dépassèrent et poursuivirent leur chemin, leurs articulations produisant un petit bruit caractéristique et régulier. Les trois compagnons immobiles les regardèrent s'éloigner jusqu'à ce qu'ils eussent passé le coin du grand nid.

« Maintenant. » Isgrimnur arracha sa torche de la boue ; il l'avait plantée derrière lui pour que sa large silhouette masquât la lumière. Même dans le soleil du matin, sa flamme rassurait un peu Miriamélé.

Après avoir prudemment regardé dans toutes les directions, le duc franchit la courte distance qui le séparait du nid et se pencha sur l'ouverture grossière. Il la franchit, puis se retourna pour faire signe à Miriamélé et Camaris.

À mesure que l'instant approchait, Miriamélé répugnait de plus en plus à suivre le duc à l'intérieur. Elle prit une longue inspiration, comme si elle allait plonger dans l'eau. Elle comprenait maintenant la décision de Cadrach mieux que la sienne. Cet endroit allait être plein de ces créatures rampantes, cliquetantes et grouillantes... Ses genoux faiblirent. Comment pourrait-elle s'enfoncer dans ce trou noir ? Mais Tiamak était à l'intérieur, seul avec les ghants. Il appelait peut-être à l'aide dans l'obscurité.

Miriamélé avala sa salive et entra dans le nid.

Elle découvrit un passage circulaire aussi large que ses bras tendus et à peine moins haut qu'elle. Isgrimnur devait se pencher, et Camaris, qui marchait derrière elle, devait se pencher plus encore. Les pierres et branchages intégrés aux murs de boue en hérissaient la surface, qui était recouverte d'une écume qui ressemblait à de la bave. Le tunnel était sombre et excessivement humide, et sentait la pourriture végétale.

« Beuh. » Miriamélé grimaça. Son cœur battait fort. « Je n'aime pas ça du tout. »

« Je sais, chuchota Isgrimnur. C'est répugnant. Venez, allons voir ce qu'on pourra découvrir. »

Ils suivirent le couloir tortueux, en s'efforçant de ne pas perdre l'équilibre sur la boue glissante. Isgrimnur et Camaris devaient se pencher, ce qui leur

rendait l'aplomb encore plus difficile. Miriamélé sentit son courage s'évanouir. Pourquoi avait-elle été à ce point anxieuse de prouver sa valeur ? Ce n'était pas un endroit pour une jeune fille. Ce n'était un endroit pour personne.

« Je pense que Cadrach avait raison. » Elle s'imposa imparfaitement de parler d'une voix égale.

« Aucun être censé ne pourrait avoir envie de venir ici, répondit doucement le duc. Mais ce n'est pas le problème. Par ailleurs, s'il n'y a rien de pire que cela, je serai heureux. Mais je crains que nous n'ayons à progresser à quatre pattes dans des tunnels plus étroits. »

Miriamélé s'imagina pourchassée par un essaim foisonnant de ghants sans pouvoir courir. Elle regarda le sol luisant et glissant, et frissonna.

La lumière qui provenait de l'entrée s'amointrissait à mesure qu'ils laissaient derrière eux de nouveaux coudes du tunnel. La puanteur s'accrut, maintenant mêlée à une étrange odeur épicée, musquée et d'une suavité écœurante. Miriamélé glissa sa masse dans sa ceinture et alluma l'une de ses torches sur celle d'Isgrimmur. Puis elle en alluma une autre et la tendit à Camaris, qui la prit aussi placidement qu'un enfant accepte un croûton de pain. Miriamélé envia son calme innocent. « Où sont les ghants ? » murmura-t-elle.

« N'appelle pas le malheur. » Isgrimmur fit le signe de l'Arbre dans l'air avec sa torche avant de poursuivre sa route.

Le couloir grossier tournait et tournait encore, comme s'ils exploraient les entrailles de quelque vaste animal. Après quelques pas clapotants de plus, ils atteignirent un point où un nouveau tunnel croisait le leur. Isgrimmur s'immobilisa et tendit l'oreille.

« J'ai l'impression qu'il y a plus de bruit de ce côté. » Le duc indiqua l'un des embranchements. Effectivement, le bourdonnement y paraissait plus fort.

« Mais faut-il s'en approcher ou s'en éloigner ? » Miriamélé essayait de chasser de la main la fumée étouffante de la torche.

Le visage d'Isgrimmur afficha une expression fataliste. « Je pense que Tiamak ou tout autre prisonnier sera au cœur de cette chose. À mon avis, il faut suivre le bruit. Pas que ça me fasse plaisir », ajouta-t-il. Il leva le bras et traça de la pointe d'un de ses épieux un cercle dans l'écume, découvrant le mur de boue qu'elle recouvrait. « N'oublions pas de marquer notre chemin. »

L'écume sur le mur était plus épaisse dans ce nouveau passage ; en certains endroits, elle pendait du plafond en longs filets visqueux. Miriamélé fit de son mieux pour éviter de toucher cette matière, mais il était impossible de ne pas respirer. Elle pouvait presque sentir l'air épais et déplaisant du couloir se coaguler à l'intérieur de sa poitrine. Pourtant, se dit Miriamélé, elle n'avait pas vraiment de raison de se plaindre : ils étaient dans le nid depuis déjà un certain temps, et n'avaient rencontré aucun de ses occupants. Et cela constituait déjà un incroyable coup de chance.

« Cet endroit est loin de paraître aussi grand vu de l'extérieur », dit-elle à

Isgrimnur.

« Nous n'avons jamais vu jusqu'où il allait. » Il enjamba précautionneusement une masse de boue pâle sur le chemin. « Et puis je pense que ces tunnels s'enroulent sur eux-mêmes. Je parierais que si l'on brisait cela... » il indiqua la paroi de sa torche, l'écume siffla et bouillonna, « ... on trouverait un tunnel de l'autre côté ».

« Ça tourne et ça tourne, en allant toujours plus loin à l'intérieur, comme un coquillage », murmura Miriamélé. Il était plus qu'un peu étourdissant d'imaginer une telle spirale infinie de boue et d'ombre. Elle dut maîtriser un nouvel accès de panique. « Pourtant... » reprit-elle.

Il y eut un mouvement précipité devant eux dans le tunnel.

Apparemment, le gphant avait débouché d'un autre embranchement. Il s'accroupit et s'immobilisa au milieu du passage, comme abasourdi. Isgrimnur se figea lui aussi un instant, puis marcha lentement vers lui. Le gphant, dénué de quoi que ce fut qui pût passer pour un visage, observa leur approche, en tendant et contractant les petites pattes sous sa tête. Soudain, il fit volte-face, et s'enfuit le long du tunnel. Isgrimnur, après un instant d'hésitation, partit lourdement à sa poursuite, en luttant pour garder l'équilibre. Il s'arrêta et lança son épieu, puis se releva brusquement et laissa échapper un sifflement de douleur qui fit tressaillir Miriamélé.

« Malédiction ! Je me suis cogné la tête. Faites attention, le plafond est bas par ici. » Il se frotta le haut du front.

« Tu l'as eu ? »

« Je pense. Je n'arrive pas à voir, d'ici. » Il avança de quelques pas. « Oui, il est mort – ou il en a l'air, en tout cas. »

Miriamélé le rejoignit et regarda de derrière les larges épaules du duc vers la chose qui baignait dans la lumière de la torche. Le gphant était étendu dans la boue du passage, l'épieu d'Isgrimnur planté à l'arrière de sa carapace ; de la blessure s'échappait un liquide fluide d'une teinte plus claire que le sang. Les pattes battirent de quelques mouvements convulsifs, puis s'immobilisèrent. Camaris s'avança et tendit son long bras pour retourner la créature. Le gphant avait aussi peu d'expression morte que vive. Le vieil homme, avec un regard songeur, ramassa une poignée de terre boueuse sur le sol et la lâcha au-dessus de la poitrine de la chose morte. Un geste étrange, pensa Miriamélé. « Venez », gronda Isgrimnur.

Le nouveau tunnel ne tournait pas autant que le premier. Bosselé et détrempe, il descendait en pente raide, avec des parois aussi rudimentaires que si elles avaient été taillées dans la boue par d'immenses mâchoires – considérant les filets d'écume, Miriamélé préféra ne pas laisser sa réflexion se poursuivre dans cette direction.

« Malédiction, dit soudain Isgrimnur, je suis bloqué. »

Sa botte s'était enfoncée profondément dans la boue visqueuse du tunnel. Miriamélé lui tendit le bras pour qu'il pût s'appuyer tout en tirant. Une odeur infâme s'échappait de la boue agitée, et les petites choses humides qui en

avaient été arrachées par les mouvements violents d'Isgrimnur s'y replongèrent précipitamment. Le Rimmersleute, malgré tous ses efforts, ne faisait que s'enfoncer plus encore.

« Ça ressemble à ce que Tiamak racontait sur les sables mouvants qu'ils ont dans le Wran. Je n'arrive pas à me libérer. » Il y avait une pointe de panique dans la voix d'Isgrimnur.

« Ce n'est que de la boue. » Miriamélé s'efforçait de paraître calme, mais elle ne pouvait s'empêcher de se demander ce qui se passerait si les ghants choisissaient cet instant pour se jeter soudain sur eux. « Sacrifie ta botte, s'il le faut. »

« C'est toute la jambe, pas seulement la botte. » Effectivement, l'une de ses jambes s'était enfoncée jusqu'au genou, et l'autre botte était également prise dans cette vase. L'odeur de charogne empirait.

Camaris s'avança, et plaça ses jambes des deux côtés du pied d'Isgrimnur avant de se saisir de la cuisse du Rimmersleute. Miriamélé pria pour qu'il n'y eût qu'une seule poche de boue traîtresse : sinon, ils pourraient être piégés tous les deux. Et que pourrait-elle faire alors ?

Le vieux chevalier tira puissamment. Isgrimnur gronda de douleur, mais son pied ne se libéra pas. Camaris tira plus fort encore, avec une telle tension que les muscles de son cou se tendirent comme des cordes. Dans un bruit de suction, la jambe d'Isgrimnur se libéra ; Camaris l'entraîna en arrière, vers un sol plus ferme.

Isgrimnur resta un temps penché en avant, à examiner la masse de boue qu'il avait en dessous du genou. « J'étais juste bloqué », dit-il. Il avait le souffle court. « Juste bloqué. Continuons. » La peur n'avait pas entièrement disparu de sa voix.

Ils poursuivirent leur pataugement le long du tunnel, en cherchant les endroits les plus secs pour marcher. La fumée des torches et la puanteur de la boue indisposaient Miriamélé, si bien qu'elle fut presque rassérénée lorsque l'étroit passage s'ouvrit enfin sur une salle, une sorte de grotte dans laquelle les filets d'écume blanche formaient comme des stalactites. Ils entrèrent prudemment, mais l'endroit paraissait aussi désert que les tunnels. Alors qu'ils traversaient la salle en évitant les flaques les plus importantes, Miriamélé leva les yeux.

« Que sont ces choses ? » demanda-t-elle en plissant le front. De grands sacs légèrement luminescents pendaient du plafond, trop près de leurs têtes pour ne pas l'inquiéter. Chacun d'entre eux était aussi grand qu'un hamac, avec de fines vrilles blanches arachnéennes rattachées à son centre et formant comme des franges qui voletaient doucement dans l'air chaud que produisaient les torches.

« Je ne sais pas, mais je n'aime pas ça », dit Isgrimnur avec une grimace de dégoût.

« Je pense que ce sont des poches d'œufs. Tu sais, comme les œufs d'araignées que l'on voit au bas des feuilles. »

« Je n'ai pas beaucoup regardé en bas des feuilles, marmonna le duc. Et je n'ai pas envie de regarder ça plus longtemps que nécessaire. »

« Ne devrait-on pas faire quelque chose ? Les tuer, les brûler ? »

« Nous ne sommes pas venus pour les tuer tous, répondit Isgrimnur. Nous sommes venus pour trouver ce pauvre petit homme des marais, et pour ressortir. Dieu seul sait ce qui arriverait si nous commencions à toucher à ces choses. »

La boue clapotant sous leurs bottes, ils rejoignirent rapidement l'autre bout de la salle, où le tunnel retrouvait sa taille originelle. Miriamélé, poussée par une curiosité un peu malsaine, se retourna pour regarder une dernière fois. Dans la faible lueur de leurs torches maintenant distantes, elle crut distinguer l'ombre d'un mouvement dans l'un des sacs, comme si quelque chose poussait sur la membrane blanc asticot, en cherchant à sortir. Elle regretta d'avoir regardé.

Après quelques pas, le couloir fit un coude, et ils se retrouvèrent face à une demi-douzaine de ghants. Certains se trouvaient sur la paroi du tunnel et restèrent suspendus sur place ; les autres étaient sur le sol, leurs carapaces tachées de boue reflétant la lueur des torches. Miriamélé sentit son cœur se retourner.

Isgrimnur s'avança et fit danser Kvalnir devant lui. Miriamélé avala difficilement sa salive et le suivit en tenant haut sa torche. Après quelques secondes supplémentaires d'indécision cliquetante, les ghants firent demi-tour et s'enfuirent le long du tunnel.

« Ils ont peur de nous ! » s'enthousiasma Miriamélé.

« Peut-être, dit Isgrimnur. Ou peut-être qu'ils vont chercher leurs amis. Continuons. » Il se mit à marcher plus vite, la tête baissée sous le plafond bas.

« Mais c'est dans cette direction qu'ils sont partis », fit remarquer Miriamélé.

« J'ai dit que nous cherchions le cœur de cet endroit maudit. »

Ils passèrent de nombreux tunnels transversaux durant leur descente, mais Isgrimnur paraissait savoir où il allait. Le bourdonnement continuait de s'amplifier, tout comme la puanteur, et Miriamélé commençait à avoir mal à la tête. Ils traversèrent deux autres salles pleines d'œufs – si c'était effectivement ce qu'elle supposait – en pressant le pas à chaque fois. Miriamélé ne ressentit plus l'envie de traîner pour regarder.

Ils arrivèrent dans la salle centrale si soudainement qu'ils manquèrent tomber à travers la bouche du tunnel et rouler sur la pente boueuse jusque dans le vaste essaim de ghants.

La pièce était grande et sombre ; les torches de Miriamélé et de ses compagnons étaient les seules sources de lumière, mais elles suffisaient pour révéler la grande horde rampante, le faible éclat de leurs carapaces alors qu'ils se grimbaient les uns sur les autres dans l'obscurité du fond de la chambre, la lueur silencieuse de leurs yeux innombrables. Il fallait un bon jet de pierre pour couvrir la largeur de la salle, et les parois étaient faites de boue

compactée et lissée. Le sol était entièrement recouvert de ces choses aux multiples pattes, des centaines et des centaines de ghants.

Le bourdonnement qui s'élevait de cette masse grouillante était ici bien plus fort, un vrombissement palpitant si puissant que Miriamélé pouvait le sentir dans ses dents et dans les os de son crâne.

« Par la mère d'Usires », jura ouvertement Isgrimnur.

Miriamélé se sentit prise de frissons et de vertiges. « Qu-que... » Elle ravala de la bile et réessaya. « Que... fait-on ? »

Isgrimnur avança la tête en plissant des yeux. L'essaim de ghants ne semblait pas les avoir remarqués, bien que l'animal le plus proche fût à moins d'une douzaine de coudées ; ils semblaient possédés par quelque horrible et dévorante activité. Miriamélé se fit violence pour reprendre sa respiration. Peut-être qu'ils pondaient leurs œufs ici et que, saisis par l'élan de la Nature, ils ne remarqueraient pas les intrus.

« Qu'y a-t-il au milieu ? » chuchota Isgrimnur. Il avait du mal à contrôler sa voix. « Cette chose autour de laquelle ils sont tous réunis ? »

Miriamélé s'efforça de distinguer quelque chose, même si, en cet instant, il n'était pas d'endroit où elle eût moins envie de poser les yeux. C'était comme une vision de l'enfer, une masse grouillante de choses boueuses sans espoir ni joie, leurs pattes s'agitant vainement, leurs carapaces se frottant les unes contre les autres – et toujours le terrible bourdonnement, le cliquètement sans fin des ghants rassemblés. Miriamélé plissa les yeux et se força à se concentrer. Au centre, là où l'activité semblait la plus fiévreuse, se dressait une rangée de masses pâles et luisantes. La plus proche avait une protubérance noire à son sommet, qui semblait bouger. Il lui fallut un moment pour réaliser que la boule au sommet de la masse brillante était une tête – une tête humaine.

« C'est Tiamak », s'exclama-t-elle, le souffle coupé par la surprise et l'horreur. Son estomac se souleva. « Il est enfermé dans quelque chose de terrible, comme un cocon spongieux. Oh, Elysia mère de Dieu, il faut l'aider ! »

« Chuut. » Isgrimnur, qui semblait aussi retourné que Miriamélé, lui fit signe de garder le silence. « Réfléchissons, dit-il. Il faut prendre le temps de réfléchir. »

La petite boule qu'était la tête de Tiamak commença à se balancer d'avant en arrière au sommet de la masse gélatineuse. Comme Miriamélé et Isgrimnur regardaient, fascinés, sa bouche s'ouvrit et Tiamak commença à crier d'une voix forte. Mais en lieu de mots, ce qui s'en échappa était le son torturé, bourdonnant et cliquetant des ghants – un bruit si cruellement étranger à la gorge du petit Salanais que Miriamélé éclata en pleurs.

« Que lui ont-ils fait ? » sanglota-t-elle. Soudain, il y eut un mouvement sur son flanc, une bouffée d'air chaud lorsque la torche passa à côté d'elle ; puis la flamme descendit la pente qui menait au cœur de la salle et de la congrégation cliquetante des ghants.

« Camaris ! » hurla Isgrimmur, mais le vieil homme se frayait déjà un chemin à travers les premières rangées de ghants, balançant sa torche comme une faux. L'immense bourdonnement faiblit, laissant son écho dans les oreilles de Miriamélé. Les ghants les plus proches de Camaris commencèrent à produire un vrombissement aigu, et d'autres, dans l'immense assemblée, reprirent ce cri d'alarme. L'imposant vieillard s'enfonçait dans la niasse comme un maître de meute chasse un renard. Des créatures furieuses s'agitaient autour de ses jambes, certaines s'accrochant à sa cape ou à ses chausses, tandis qu'il en frappait d'autres de sa masse.

« Oh, Dieu miséricordieux, il n'y arrivera pas tout seul », gronda Isgrimmur. Il commença à descendre sur la pente de boue glissante, les bras écartés pour garder l'équilibre. « Reste là », cria-t-il par-dessus son épaule à l'adresse de Miriamélé.

« Je viens avec toi », répondit-elle.

« Non, malédiction, reprit le duc. Reste là avec la torche pour que nous puissions retrouver le tunnel ! Si nous n'avons plus de lumière, nous sommes perdus ! »

Il se retourna, leva Kvalnir au-dessus de sa tête, et chargea les ghants les plus proches. Un horrible choc creux résonna lorsqu'il frappa le premier. Il avança de quelques pas dans la mêlée, et le bruit de sa lutte se perdit dans le fracas général.

Le bourdonnement avait totalement cessé. La grande salle s'était maintenant emplie des piailllements saccadés des ghants en colère, un chœur affreux de cliquètements moites. Miriamélé s'efforça de distinguer ce qui se passait, mais Isgrimmur avait déjà perdu sa torche et n'était plus qu'une silhouette sombre au milieu d'une masse bouillonnante de carapaces et de pattes gesticulantes. Quelque part plus près du centre, la torche de Camaris traversait l'air comme une bannière de feu avec un mouvement de va-et-vient régulier, tandis qu'il avançait vers l'endroit où Tiamak était retenu prisonnier.

Miriamélé était terrifiée mais furieuse. Pourquoi devait-elle attendre pendant qu'Isgrimmur et Camaris risquaient leur vie ? Ils étaient ses amis ! Et que se passerait-il s'ils étaient tués ou capturés ? Elle se retrouverait seule, à fuir en cherchant une issue pendant que ces horribles créatures la poursuivraient. C'était stupide. Elle ne pouvait pas faire cela. Mais que pouvait-elle faire d'autre ?

Pense, ma fille, pense, se dit-elle, en sautillant nerveusement d'un pied sur l'autre. *Que faire ?*

Elle ne pouvait plus attendre. C'était trop horrible. Elle tira les deux dernières torches de sa ceinture et les alluma. Lorsque leur flamme fut suffisante, elle les planta dans la boue des deux côtés de la bouche du tunnel, puis elle prit une longue inspiration et partit sur les traces d'Isgrimmur, les jambes si flageolantes qu'elle craignit de s'effondrer. Elle ressentit un sentiment d'irréalité : elle ne pouvait pas être en train de faire cela. Un frisson lui parcourut la peau. Aucun être censé ne s'enfoncerait volontairement dans

ce cloaque. Et pourtant ses pieds continuaient d'avancer.

« Isgrimnur, hurla-t-elle, où es-tu ? »

Des pattes boueuses et froides s'agrippèrent à elle, des choses chitineuses comme des branches d'arbres douées de mouvement. Les créatures crachotantes étaient partout autour d'elle ; des têtes bosselées lui heurtaient les jambes, et elle sentit une nouvelle fois son estomac se révolter. Elle rua comme un cheval, en essayant de les repousser. Une patte saisit sa jambe et s'accrocha au haut de sa botte ; la torche illumina momentanément sa cible, qui luisait comme une pierre humide. Elle leva son épieu, lâchant presque sa torche, qu'elle tenait maladroitement de la même main, et frappa aussi fort qu'elle le put. L'épieu heurta quelque chose qui céda. Lorsqu'elle releva son arme, la patte glissa mollement de sa botte.

La masse était plus facile à manier, mais elle ne semblait pas tuer ces monstres. À chaque coup, ils tombaient et roulaient au loin, mais un instant plus tard ils revenaient et grattaient, agrippaient, pires que n'importe quel cauchemar. Au bout d'un moment, elle glissa l'assommoir dans sa ceinture et prit la torche dans sa main libre : les flammes semblaient au moins les intimider. Elle en frappa l'un des ghants en pleine tête, et un peu de l'huile de palme se déposa et resta collée. Le hurlement de la chose fut comme le sifflement d'un dément, et elle s'empressa dans la plus grande panique de s'enfouir dans la boue ; mais une autre passa par-dessus sa carapace pour prendre aussitôt sa place. Miriamélé cria de peur et de dégoût en la frappant violemment du pied. L'armée de ghants n'avait pas de fin.

« Miriamélé ! » La voix était celle d'Isgrimnur, et venait de quelque part devant elle. « C'est toi ? »

« Je suis là ! » cria-t-elle d'une voix vacillante qui menaçait de se transformer n'importe quand en un hurlement hystérique qui ne s'arrêterait plus. « Oh, fais vite, vite, vite ! »

« Je t'avais dit de ne pas bouger ! hurla-t-il. Camaris revient ! Regarde sa torche ! »

Elle frappa l'une des créatures devant elle, mais son épieu ne fit que frotter sur la carapace. Dans la masse foisonnante, elle distingua soudain la lueur d'une flamme. « Je la vois ! »

« Nous arrivons ! » La voix du duc était à peine audible dans le fracas des cliquètements des ghants. « Ne bouge plus d'où tu es et agite ta torche ! »

« Je suis là, hurla-t-elle, je suis là ! »

Le cloaque des créatures grouillantes semblait palpiter, comme si une vague le parcourait. La lueur de la torche sautillait au-dessus d'eux et se rapprochait. Miriamélé mit toutes ses forces dans ses coups – il y avait encore un espoir ! Elle agitait sa torche en un arc aussi large qu'elle le pouvait, tout en s'efforçant de garder ses agresseurs à distance. Une patte griffue s'agrippa au flambeau et soudain celui-ci disparut, grésillant dans la boue et la laissant dans l'obscurité. Elle frappa sauvagement de son épieu.

« Ici ! s'époumona-t-elle. J'ai perdu ma torche ! »

Il n'y eut pas de réponse d'Isgrimnur. Tout était perdu. Miriamélé se demanda brièvement si elle pourrait retourner l'épieu contre elle-même – elle ne pouvait pas leur permettre de la capturer vivante...

Quelque chose saisit son bras. En hurlant, elle se débattit, mais ne put se libérer.

« C'est moi ! tonna Isgrimnur. Ne me frappe pas ! » Il la tira contre lui et cria en direction de Camaris, qui se trouvait encore à quelque distance. La torche se rapprocha, les ghants tournant autour d'elle comme des gouttes d'eau sur une pierre chaude. « Comment allons-nous retrouver le tunnel ? » vociféra Isgrimnur.

« J'ai laissé des torches à l'entrée. » Miriamélé se retourna pour regarder, tandis que quelque chose s'accrochait à sa cape. « Là-bas ! » Elle réalisa qu'Isgrimnur ne pouvait pas voir son doigt pointé. Elle donna un puissant coup de pied en arrière et la patte retomba. « Derrière toi. »

Isgrimnur la souleva d'une main à bras-le-corps et l'emporta sur quelques pas, se frayant un chemin avec Kvalnir dans la masse des créatures cliquetantes, jusqu'à rejoindre le bas de la pente.

« Nous devons attendre Camaris. »

« Il arrive, tonna Isgrimnur. Bouge ! »

« A-t-il libéré Tiamak ? »

« Bouge ! »

En redescendant d'un demi-pas sur la boue glissante pour chaque pas franchi, Miriamélé remonta vers la lumière des torches. Elle pouvait entendre le souffle puissant d'Isgrimnur derrière elle, ainsi que le craquement régulier de Kvalnir sur la carapace de leurs poursuivants. Lorsqu'elle atteignit le sommet, elle attrapa les deux torches et les arracha à la boue, puis se tourna, prête à combattre de nouveau. Isgrimnur était juste derrière elle, et la lueur qu'elle savait être le flambeau de Camaris était au bas de la pente.

« Dépêchez-vous ! » s'écria-t-elle. La torche s'immobilisa, puis se mit à se balancer de droite à gauche, comme si Camaris s'en servait pour garder l'essaim à distance alors qu'il grimpait. Maintenant, elle pouvait voir ses cheveux gris argent briller dans la lueur de la flamme. « Aide-le », dit-elle d'un ton suppliant à Isgrimnur. Le duc redescendit de quelques pas, Kvalnir dessinant un grand arc indistinct ; en quelques instants, Camaris se fut dégagé et tous deux remontèrent en glissant jusqu'à la bouche du tunnel. Camaris avait perdu son casse-tête. Tiamak, recouvert d'une gelée blanche et apparemment inanimé, pendait sur son épaule. Miriamélé regarda avec consternation le visage inerte du Salanais.

« Malédiction, Miriamélé, file ! » Isgrimnur poussa la princesse vers le tunnel. Elle arracha ses yeux à la forme gluante de Tiamak et se mit à courir, agitant sa torche dans son mouvement, faisant bondir des ombres qui s'élevaient follement sur les parois brun gris.

Le sol de la salle derrière eux parut entrer en éruption comme les ghants se lançaient à leur poursuite. Isgrimnur s'engouffra dans le tunnel ; une masse de

formes cliquetantes le suivit, une vague de chair en arme. Les ghants auraient probablement pu rattraper le duc et ses compagnons en un instant, mais ils étaient si nombreux qu'ils remplissaient le passage presque entièrement, en un enchevêtrement qui les immobilisait. Ceux qui arrivaient derrière essayaient de se forcer un passage, et en quelques instants, l'entrée du tunnel fut bouchée par un amas compact aux milliers de pattes en mouvement.

« Ouvre la voie ! » cria le duc.

Il lui était difficile d'avancer vite avec la tête rentrée dans les épaules et le dos plié, d'autant que le sol boueux avait déjà été un problème alors qu'ils ne faisaient que marcher.

Miriamélé tomba à plusieurs reprises, et se tordit violemment la cheville. Sur l'instant, elle ne sentit presque pas la douleur, mais elle savait dans un lointain recoin de son esprit que si elle survivait, sa cheville se rappellerait très certainement à son bon souvenir. Elle fit de son mieux pour ne rater aucune des marques qu'Isgrimmur avait consciencieusement tracées sur les parois mousseuses, mais lorsqu'ils se furent éloignés de la grande salle de quelques centaines de pas, Miriamélé réalisa avec horreur qu'elle avait manqué un embranchement. Elle savait qu'ils auraient déjà dû traverser au moins l'une des salles pleines d'œufs, et pourtant ils étaient toujours dans ces tunnels informes – et celui-ci descendait, alors que le chemin du retour aurait dû monter.

« Isgrimmur, je crois que nous nous sommes perdus ! » Elle ralentit sa course et approcha sa torche des murs ruisselants, cherchant désespérément à distinguer n'importe quoi de familier. Elle pouvait entendre le pas lourd de Camaris juste derrière elle.

Le Rimmersleute jura de façon imagée. « Eh bien, continue de courir – on ne peut rien y faire ! »

Miriamélé pressa une nouvelle fois le pas. Ses jambes lui faisaient mal, et chaque inspiration s'enfonçait dans ses poumons comme une pelote d'aiguilles. Maintenant certaine de s'être égarée, elle choisit à l'embranchement suivant celui des deux tunnels qui semblait remonter. La pente n'était pas très raide, mais la boue glissante rendit leur progression plus difficile. Malgré le bruit rauque de son essoufflement, elle entendit derrière eux le cliquetement des ghants reprendre de l'ampleur.

Le sommet de la pente leur apparut et débouchait dans un autre couloir perpendiculaire à une cinquantaine de toises de là ; mais alors même que Miriamélé tirait de cette vision un léger soulagement, un essaim de ghants s'engagea au pied de leur tunnel. Se mouvant bas et sur quatre pattes au lieu de deux, les créatures grimpaient beaucoup plus vite qu'elle et ses compagnons. Miriamélé se fit violence pour atteindre plus vite encore le haut de la pente. Elle n'hésita qu'un instant avant de tourner à droite à la bifurcation. Même Camaris avait un souffle fort et rauque, maintenant. Quelques-uns des ghants les plus rapides atteignirent Isgrimmur, qui fermait la marche. En vociférant de colère et de dégoût, le duc fit un grand mouvement

d'épée ; les ghants reculèrent avec un sifflement haineux et rejoignirent la masse grouillante de leurs congénères.

Miriamélé et ses compagnons n'avaient pas fait cinquante pas dans le nouveau passage que les ghants atteignirent le sommet de la pente et commencèrent à se déverser dans le tunnel. Sur le plat, ils étaient encore plus agiles, et avançaient à une vitesse terrifiante. Certains grimpèrent directement sur les parois avant de continuer leur poursuite.

« Il faut leur faire face et nous battre ! haleta Isgrimnur. Camaris, pose le Salanais ! »

« Oh, Dieu miséricordieux, non ! s'exclama Miriamélé. Ils sont aussi à l'autre bout ! » C'était un cauchemar, un cauchemar affreux et sans fin. « Isgrimnur, nous sommes pris au piège ! »

« Arrête-toi, malédiction, arrête-toi ! Nous allons nous battre ici ! »

« Non ! » Miriamélé était terrifiée. « Si nous nous arrêtons ici, il faudra se battre contre les deux essaims, des deux côtés. Courez ! »

Elle avança de quelques pas, mais comprit que personne ne la suivait. Lorsqu'elle se retourna, Isgrimnur fixait durement des yeux les ghants qui avaient ralenti lorsque leurs proies s'étaient arrêtées, et s'avançaient maintenant avec une prudence délibérée, leur nombre augmentant à mesure que des douzaines d'autres débouchaient du tunnel précédent. Miriamélé regarda dans l'autre direction et vit danser devant elle des petits points brillants, comme les yeux inexpressifs des ghants commençaient à refléter la lumière de la torche.

« Oh, miséricordieuse Elysia », souffla Miriamélé, totalement découragée. Camaris, debout à côté d'elle, regardait le sol comme s'il songeait à une chose étrange mais sans grande importance. Tiamak pendait sur son épaule, les yeux fermés et la bouche ouverte comme un enfant qui dort. Miriamélé sentit une profonde tristesse l'envahir. Elle avait tant voulu sauver l'homme des marais... C'aurait été tellement bien de le sauver...

Dans un rugissement, Isgrimnur se retourna d'un coup. Pour la plus grande surprise de Miriamélé, il se mit à frapper de toutes ses forces le mur du pied. Pris dans ce qui semblait être un acte de frustration et de démence, il heurtait encore et encore la paroi de la semelle de sa botte.

« Isgrimnur... ! » commença Miriamélé, mais à cet instant, la botte du duc traversa la paroi, creusant dans la boue un trou de la taille de sa tête. Il donna un nouveau coup et une autre section s'effondra.

« Aidez-moi ! » gronda-t-il. Miriamélé s'avança, mais avant qu'elle eût pu faire quoi que ce soit, Isgrimnur fit tomber un autre bout de mur. Il y avait maintenant un trou de deux coudées dans la paroi, avec rien d'autre que l'obscurité de l'autre côté.

« Vas-y ! » la pressa le duc. À une douzaine de pas de là, les ghants cliquetaient follement. Miriamélé tendit la torche à travers l'ouverture, puis y glissa la tête et les épaules, s'attendant à moitié à sentir des pattes griffues l'agripper. Non sans peine, elle passa le reste du corps, en priant pour qu'il y

eût un sol ferme de l'autre côté, qu'elle ne tombât pas simplement dans le vide. Ses mains rencontrèrent la boue d'un autre tunnel ; en se relevant, elle eut le temps d'apercevoir un couloir vide avant de se retourner pour aider les autres. Camaris lui glissa le corps inerte de Tiamak. Elle manqua le laisser choir – le petit Salanais n'était pas lourd, mais sa léthargie en faisait un poids mort et il était couvert d'une matière visqueuse et glissante. Le vieux chevalier traversa à son tour, et Isgrimnur fit franchir le trou à sa large charpente un instant plus tard. Presque sur ses talons, l'ouverture s'emplit des pattes tendues des ghants, aussi dures et brillantes que du bois poli.

Kvalnir dansa, faisant naître des sifflements de douleur de l'autre côté de la paroi. Les pattes disparurent rapidement, mis le cliquètement des ghants continua de grandir.

« Ils vont se décider à passer d'un moment à l'autre, épée ou pas épée », dit le duc dans un souffle.

Miriamélé observa un temps pensivement l'ouverture. La puanteur des ghants était forte, tout comme le bruit horripilant qu'ils faisaient en se frottant les uns contre les autres. Ils se rassemblaient pour un nouvel assaut, et n'étaient qu'à quelques pouces d'eux.

« Donne-moi ta chemise », dit-elle soudain à Isgrimnur. « Et la sienne aussi. » Elle fit un geste en direction de Camaris.

Le duc la dévisagea un temps d'un air inquiet, comme si elle avait pu soudain perdre la raison, puis il arracha rapidement sa chemise déchirée et la lui tendit. Miriamélé la maintint sous la flamme de la torche jusqu'à ce qu'elle prît feu – un processus d'une lenteur terrifiante parce que le tissu était humide et maculé de boue – puis elle se servit de la pointe de son épieu pour enfoncer le chiffon enflammé dans le trou du mur. Des sifflements de surprise et des petits crissemments provinrent de l'autre côté. Miriamélé y ajouta la chemise de Camaris. Lorsque celle-ci eut également prit feu et que l'amas de tissu se fut mis à brûler de façon satisfaisante, elle prit la lourde cape d'Isgrimnur et la ficha dans l'espace restant.

« Maintenant nous courons, dit-elle. Je pense qu'ils n'aiment pas le feu. » Elle fut surprise du calme qu'elle ressentait soudain, malgré un léger vertige. « Mais ça ne va pas les retenir longtemps. »

Camaris souleva Tiamak et ils reprirent leur chemin. À chaque intersection, ils prenaient le couloir qui semblait mener vers le haut. À deux reprises, ils enfoncèrent la paroi et reniflèrent les trous comme des chiens, en quête d'air frais. Enfin, ils découvrirent un tunnel qui, bien que plus bas et plus étroit que la plupart de ses prédécesseurs, semblait un peu plus frais.

La clameur de la poursuite avait repris, bien qu'aucune créature n'eût encore été visible. Miriamélé préféra ignorer la substance gélatineuse sous ses mains lorsqu'elle devait marcher à moitié accroupie dans les passages les plus bas du tunnel. Des filets d'écume pâle et gluante lui tombaient sur le visage et s'accrochaient dans ses cheveux. L'un de ces brins toucha ses lèvres ouvertes, et avant qu'elle eut pu le recracher, elle sentit son goût de musc amer. Au

coude suivant, le passage se fit soudain plus large. Après une courte distance difficilement parcourue, ils tournèrent encore une fois et virent la lumière éclairer la boue.

« La lumière du jour ! » hurla Miriamélé. Elle n'avait jamais été plus heureuse de la voir.

Ils avancèrent en chancelant jusqu'à un nouveau coude, et se trouvèrent face à une ouverture ronde au bord inégal découpée dans la paroi du tunnel, au-delà de laquelle s'étendait le ciel – gris et sombre, mais le ciel tout de même, dans toute sa grandeur. Miriamélé se précipita et franchit le trou, pour se retrouver sur une plate-forme arrondie en boue bosselée.

La cime des arbres se balançait en contrebas, si verte et élégante que c'en fut presque trop pour l'esprit de Miriamélé, engourdi par toute cette boue. Ils se trouvaient sur le toit de l'une des parties les plus élevées du nid. Le cours d'eau se déroulait à moins de deux cents coudées d'eux, tranquille comme un grand serpent. Aucun bateau ne les attendait.

Isgrimnur et Camaris la suivirent sur le toit du nid.

« Où est le moine ? rugit Isgrimnur. Malédiction, malédiction ! Je savais qu'on ne pouvait pas lui faire confiance ! »

« Ce n'est pas le problème pour l'instant, répondit Miriamélé. Nous devons partir d'ici. »

Il leur suffit d'une inspection rapide pour trouver le moyen de descendre sur un toit plus bas. Précautionneusement, ils franchirent en quelques douzaines de pas une saillie de boue, puis retrouvèrent la sécurité d'un toit. Ils passèrent ensuite de plate-forme en plate-forme, se rapprochant toujours plus de la façade du nid et de la rivière. Lorsqu'ils en atteignirent le point le plus avancé, qui n'était qu'à trois ou quatre aunes du sol, un essaim de ghants jaillit du trou près du sommet du nid.

« Les voilà, souffla Isgrimnur. Sautez ! »

Avant que Miriamélé eut pu obéir, un groupe de créatures encore plus nombreuses se déversa de l'une des entrées principales du nid, et se rassembla en une masse houleuse juste en dessous d'eux. Miriamélé sentit un découragement terrible et mortel l'envahir. Si près du but – ce n'était pas juste !

« Miséricordieux Aédon, sauvez-nous ! » Il restait peu de force dans la voix du duc. « Recule, Miriamélé. Je vais sauter le premier. »

« Non ! cria-t-elle. Ils sont trop nombreux. »

« On ne peut pas attendre ici. » De fait, les autres ghants descendaient rapidement les niveaux du nid, aussi vifs que des araignées, aussi agiles que des singes. Ils cliquetaient d'anticipation et leurs yeux noirs luisaient.

Un éclair brillant illumina soudain la grève. Surprise, Miriamélé regarda les ghants en contrebas, maintenant en plein désarroi. Leur piaillage était encore plus rapide et plus aigu que précédemment, et nombre d'entre eux semblaient avoir pris feu. Miriamélé regarda vers la rivière, essayant de comprendre ce qui s'était passé. La barque à fond plat avait réapparu.

Cadrach, debout les jambes écartées sur la proue carrée, tenait dans la main quelque chose qui ressemblait à une grande torche, dont l'extrémité brûlait d'une grande flamme.

Sous le regard interloqué de Miriamélé, le moine imprima à l'objet un geste sec, et une boule de feu parut en jaillir, avant de survoler l'eau en arc et de retomber au milieu des ghants amassés sur le sable en dessous d'elle. Le terrible projectile explosa, projetant de grandes langues de flammes qui se collèrent aux créatures comme une seconde peau. Certaines de celles qui furent frappées s'effondrèrent, leur carapace déformée par la chaleur et chuintant comme des écrevisses ébouillantées, tandis que d'autres fuyaient en tous sens, claquant et cliquetant comme des roues de chariot cassées. Sur le bateau, Cadrach se pencha ; lorsqu'il se releva, une nouvelle flamme était née au bout de son étrange bâton. Il fouetta une nouvelle fois l'air, et une autre boule de feu liquide vint se répandre au milieu des ghants hurlants. Le moine porta les mains à la bouche.

« Sauter maintenant ! » cria-t-il, sa voix résonnant faiblement.
« Dépêchez-vous ! »

Miriamélé se retourna et regarda brièvement Isgrimnur. Le duc en était resté bouche bée ; il se reprit néanmoins assez longtemps pour pousser Miriamélé d'un geste doux mais ferme.

« Tu l'as entendu », gronda-t-il. « *Saute !* »

Elle obéit, retomba durement sur le sable, et roula. Quelque chose d'enflammé se prit dans sa cape, mais elle l'éteignit avec les mains. Un instant après, dans un grand bruit, Isgrimnur vint s'écraser à côté d'elle. Les ghants, qui piaillaient et couraient en tous sens sur la grève tachetée de poches de végétation, avaient oublié leurs anciennes proies. Le duc tourna et se remit sur pied, puis il tendit les bras. Camaris, penché au bord du toit du nid, lui lança Tiamak. Le duc retomba dans le sable sous le choc, mais en protégeant le Salanais inconscient sur sa poitrine ; Camaris les rejoignit aussitôt après. Tous se précipitèrent à travers la bande de sable. Quelques-uns des ghants qui n'avaient pas été touchés par le feu de Cadrach se dirigèrent vers eux, mais Miriamélé et Camaris s'en débarrassèrent à coups de pieds. Le petit groupe rejoignit la rive et s'enfonça dans l'eau vaseuse.

Miriamélé se laissa tomber au fond du bateau, en cherchant son souffle. En quelques mouvements de perche, le moine renvoya l'embarcation flotter au milieu du canal, hors de portée de ces créatures grouillantes.

« Êtes-vous blessée ? » Le visage de Cadrach était pâle, et ses yeux brillaient d'une lueur fiévreuse.

« Que... Qu'avez-vous... ? » Elle n'avait pas assez repris son souffle pour finir sa phrase.

Cadrach pencha la tête en haussant les épaules. « Les feuilles de palmier. J'ai eu une idée après que vous soyez entrés... dans cet endroit. Je les ai fait cuire. Il y a des choses que je sais faire. » Il leva le tube qu'il avait taillé dans

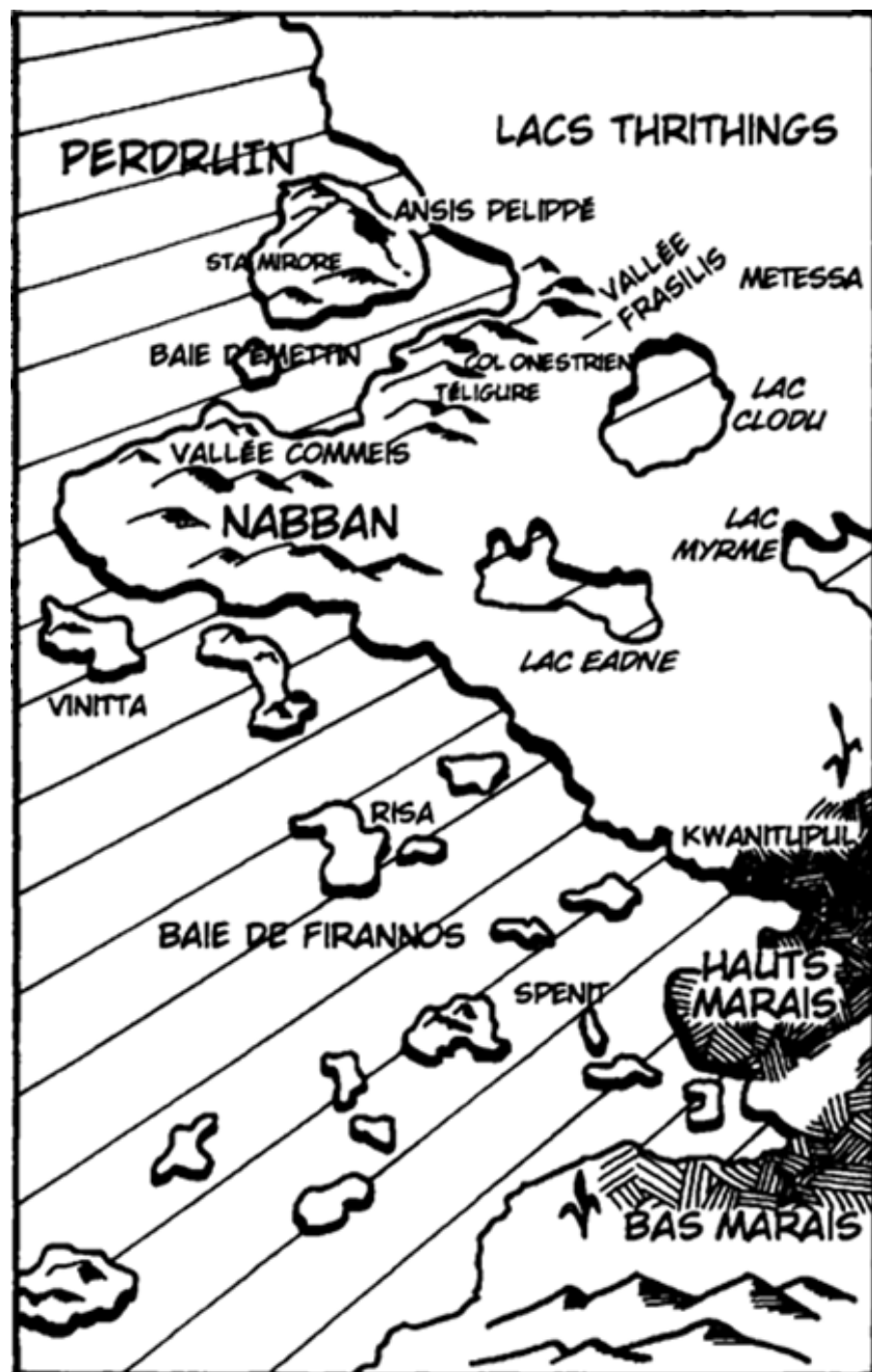
une grosse canne. « Je me suis servi de ça pour lancer le feu. » La main qui tenait le tube était couverte de terribles cloques.

« Oh, Cadrach, regardez ce que vous avez fait. »

Cadrach se tourna pour regarder Camaris et Isgrimnur, qui étaient penchés sur Tiamak. Derrière eux sur la rive, les ghants couraient et sifflaient comme des âmes maudites condamnées à danser. Des taches enflammées brûlaient encore sur les parois du nid, projetant des nuages de fumée noire dans le ciel de fin d'après-midi.

« Non, regardez ce que *vous* avez fait », dit le moine qui afficha un sourire sombre mais pas totalement malheureux.

Deuxième partie : LES MÉANDRES DU CHEMIN



17. La Nuit du Feu



« Je ne crois pas que je veux y aller, Simon. » Jérémias faisait de son mieux, avec un chiffon et une pierre lisse, pour nettoyer l'épée de Simon.

« Tu n'es pas obligé de venir. » Simon gronda de douleur en enfilant ses bottes. Trois jours s'étaient écoulés depuis la bataille du lac gelé, mais chacun de ses muscles lui donnait encore l'impression d'avoir été martelé sur l'enclume d'un forgeron. « C'est juste une chose qu'il veut que je fasse. »

Jérémias parut soulagé, mais avait mauvaise grâce à accepter si facilement sa liberté. « Mais ton écuyer ne doit-il pas t'accompagner lorsque ton prince te fait appeler ? Et si tu avais besoin de quelque chose que tu as oublié, est-ce que tu irais le chercher toi-même ? »

Simon éclata de rire mais s'arrêta aussitôt, une chape de douleur s'étant refermée sur sa poitrine. Le lendemain de la bataille, il avait à peine pu se tenir debout. Son corps lui avait fait l'effet d'un sac de vaisselle cassée. Aujourd'hui encore, il se mouvait comme quelqu'un de vieux, de très vieux. « J'irai le chercher moi-même, ou je te ferai appeler. Ne t'inquiète pas. Les choses ne se passent pas comme ça, ici. Tu devrais le savoir aussi bien que quiconque. Ce n'est pas une cour royale, comme au Hayholt. »

Jérémias examina soigneusement le fil de la lame, puis secoua la tête. « Tu dis ça, Simon, mais on ne sait jamais quand un prince va te regarder d'un autre œil. On ne sait jamais quand ils vont sentir leur sang et se comporter en royauté. »

« C'est un risque qu'il va falloir que je prenne. Maintenant, donne-moi cette maudite épée avant que tu ne l'uses. »

Jérémias releva les yeux d'un air inquiet. Il avait repris un peu de poids depuis son arrivée à la Nouvelle-Gadrinsett, mais les provisions étaient rares et il était encore bien loin du garçon replet avec lequel Simon avait grandi ; il y avait maintenant en lui une forme d'abattement dont Simon doutait qu'elle pût disparaître jamais. « Je n'abîmerais jamais ton épée », dit-il avec le plus grand sérieux.

« Oh, par les dents de Dieu », jura Simon avec l'indifférence foncière d'un guerrier chevronné. « Je plaisantais. Maintenant donne-la moi. Je dois y aller. »

Jérémias dévisagea Simon d'un air hautain. « Une chose à savoir sur les plaisanteries, Simon : elles sont censées être drôles. » Malgré le sourire qui commençait à se dessiner sur ses lèvres, il lui tendit l'épée avec délicatesse. « Et je te le ferai savoir dès que tu en réussis une. Je te le promets. »

La réplique pleine d'esprit de Simon – qui d'ailleurs ne l'avait pas encore trouvée – fut prévenue par l'ouverture du rabat de la tente. Une petite silhouette fit son apparition dans l'embrasure, silencieuse et solennelle.

« Leleth ! » s'exclama Jérémias. « Entre ! Veux-tu aller te promener avec moi ? Ou je pourrais aussi finir de te raconter l'histoire de Jack Mundwode et de l'ours. »

La petite fille s'avança de quelques pas dans la tente, ce qui était sa façon d'exprimer son assentiment. Son regard, qui croisa un court instant celui de Simon, était étrangement adulte. Il se souvint de ce qu'il avait vu d'elle sur la Route des Rêves – une créature qui volait et exultait, libre et dans son élément – et il ressentit une étrange forme de honte, comme s'il aidait de quelque obscure manière à maintenir en captivité une chose magnifique.

« Je dois partir. Prends bien soin de Jérémias, Leleth. Ne le laisse pas toucher d'objet tranchant. »

Jérémias lança le chiffon à polir dans sa direction alors qu'il franchissait le rabat de la tente.

Dehors, Simon prit une longue inspiration. L'air était glacial, mais il le trouva néanmoins très légèrement plus chaud que quelques jours auparavant, comme si quelque part le printemps cherchait à se frayer un chemin par un moyen détourné.

Nous n'avons fait que battre Fengbald, se morigéna-t-il. Nous n'avons même pas égratigné le Roi de l'Orage. Alors il y a peu de chances pour que nous ayons réussi à chasser l'hiver.

Mais cette pensée entraînait une autre question. Pourquoi le Roi de l'Orage n'avait-il pas apporté à Fengbald la même aide qu'à Elias lors du siège de Naglimund ? Les récits qu'avaient fait Strangyeard des horreurs de l'attaque des Noms étaient gravés dans la mémoire de Simon avec la même force que les souvenirs de ses propres aventures. Si les épées étaient à ce point importantes, et s'il était su de l'Hikeda'ya que Josua en possédait une – ce qui, si l'on en croyait le prince et Déomoth, était très certainement le cas – pourquoi les défenseurs de la Pierre de l'Adieu ne s'étaient-ils pas trouvés face à une armée de géants des neiges et de Noms en armes ? Cela avait-il un rapport avec la Pierre elle-même ?

C'est peut-être parce qu'il s'agit d'un endroit sithi. Mais ils n'ont pas craint d'attaquer Jao é-Tinukai'i, en définitive.

Il secoua la tête. C'était une chose dont il devrait parler avec Binabik et Géloé, même si eux y avaient très certainement déjà pensé. Ou le devait-il vraiment ? Il était peut-être inutile d'ajouter une nouvelle énigme insoluble à toutes celles auxquelles ils étaient déjà confrontés. Simon était las de toutes ces questions sans réponses.

Ses bottes faisaient craquer la mince couche de neige tandis qu'il traversait le Jardin de Feu pour se rendre à la Maison de la Séparation. Il avait badiné de bon cœur avec Jérémias parce que cela semblait chasser les inquiétudes et les mauvais souvenirs chez son ami, mais en fait Simon n'était pas réellement

d'humeur radieuse. Ses dernières nuits avaient été hantées par les cauchemars, remplies d'images du carnage de la bataille, et de folie et de sang et de chevaux à l'agonie. Maintenant il lui fallait aller voir Josua, et le prince était dans un état d'esprit encore plus maussade que le sien. Cette perspective ne réjouissait pas vraiment Simon.

Il s'arrêta, son souffle formant des volutes vaporeuses autour de sa tête, et regarda le dôme brisé de l'Observatoire. Si seulement il osait prendre le miroir pour essayer de reparler avec Jiriki ! Mais le fait que les Sithis n'étaient pas venus malgré l'importance de la menace indiquait clairement que Jiriki avait en tête des choses plus importantes que les agissements des mortels. Par ailleurs, le Sithi avait expressément averti Simon qu'il était devenu périlleux d'arpenter la Route des Rêves. Peut-être que s'il s'y aventurait, il attirerait l'attention du Roi de l'Orage sur Sesuad'ra – Simon pourrait accidentellement briser cette indifférence qui semblait être la seule vraie raison de leur incroyable victoire.

Il était adulte maintenant, ou allait bientôt le devenir. Il ne pouvait plus se permettre d'agir en tête-creuse, décida-t-il. Les enjeux étaient trop importants.

La Maison de la Séparation était médiocrement éclairée : seules quelques torches brûlaient dans leurs supports, si bien que l'immense pièce disparaissait à moitié dans l'ombre. Josua se tenait à côté de la bière.

« Merci d'être venu, Simon. » Le prince leva à peine les yeux avant de replonger son regard vers le corps de Déornoth, qui était étendu sur la grande table de pierre, drapé de la bannière à l'Arbre et au Dragonnet, comme si le chevalier ne faisait que dormir sous une mince couverture. « Binabik et Géloé sont là », dit le prince en indiquant les deux silhouettes assises autour du brasier près du mur. « Je vous rejoindrai dans un moment. »

Simon se dirigea vers le feu d'un pas mesuré, en essayant d'éviter tout bruit irrespectueux. Le troll et la femme-sorcière devisaient à voix basse.

« Salutations, ami Simon, dit Binabik. Viens t'asseoir et avoir chaud. »

Simon s'assit en tailleur sur le sol de pierre, puis se rapprocha encore un peu du feu. « Il a l'air encore plus triste qu'hier », murmura-t-il.

Le troll tourna la tête en direction de Josua. « Il a été frappé avec grande pesanteur. Comme si tous ceux qu'il aimait, tous ceux pour qui il avait la crainte de la sûreté, avaient été tués avec Déornoth. »

Géloé signifia une légère exaspération. « On ne peut livrer bataille sans pertes. Déornoth était un homme bon, mais d'autres sont morts aussi. »

« J'ai la pensée que Josua porte leur deuil à tous, à sa façon. » Le troll haussa les épaules. « Mais j'ai la certainté qu'il s'en remettra. »

La femme-sorcière acquiesça. « Oui, mais nous n'avons que peu de temps. Nous devons frapper pendant que nous avons l'avantage. »

Simon la regarda avec curiosité. Il était toujours totalement impossible de lui donner un âge, mais Géloé semblait avoir perdu un peu de sa vaste assurance. Il n'y avait d'ailleurs rien de surprenant à cela : cette dernière

année avait été fort éprouvante. « Je voulais vous demander quelque chose, Géloé, dit-il. Étiez-vous prévenue, pour Fengbald ? »

Elle tourna ses yeux jaunes vers lui. « Est-ce que je savais qu'il allait envoyer quelqu'un portant son armure sur le champ de bataille pour nous tromper ? Non. Mais je savais que Josua avait conspiré avec Helfgrim, le seigneur-maire. Je ne savais pas si Fengbald allait ou non mordre à l'hameçon. »

« Je crains d'avoir été dans la connaissance avec égalité, Simon, dit Binabik. Il y avait nécessité de mon aide pour le préparément du brisement de la glace. Et son réalèsiment s'est fait avec l'aide de plusieurs de mes amis qanucs. »

Simon sentit la chaleur monter à ses joues. « Alors tout le monde le savait sauf moi ? »

Géloé agita négativement la tête. « Non, Simon. En dehors d'Helfgrim, de Josua et de moi, il n'y avait que Binabik, Déornoth, Fréosel, et les trolls qui ont aidé à réaliser le piège – personne d'autre ne savait. C'était notre dernier espoir, et nous ne pouvions pas prendre le risque que Fengbald entende même l'écho d'une rumeur. »

« Vous ne me faisiez pas confiance ? »

Binabik posa une main apaisante sur son épaule. « La confiance n'était pas le pilier de la décision, Simon. Toi et n'importe lequel de ceux qui se battaient sur la glace pouvaient être capturés. Même le plus brave dit tout ce qu'il sait dans le torturement, et le scrupule n'est pas dans le gênement de Fengbald. Alors un plus petit nombre de gens qui savaient était une plus grande chance de réussite. Mais dans le besoin de te le dire, personne n'aurait eu d'hésitation. »

« Binabik a raison, Simon. » Josua s'était approché en silence pendant qu'ils parlaient, et se dressait maintenant au-dessus d'eux. La lumière du feu projetait son ombre sur le plafond, une longue bande vide d'obscurité. « J'ai aussi pleinement confiance en toi qu'en n'importe lequel des autres – des autres vivants, s'entend. » Quelque chose traversa son visage. « J'ai donné l'ordre que seuls ceux qui faisaient partie du plan en fussent informés. Je suis certain que tu le comprends. »

Simon avala sa salive. « Bien sûr, prince Josua. »

Josua s'assit sur une pierre et regarda danser les flammes d'un air absent. « Nous avons remporté une grande victoire – c'est un miracle, en fait. Mais le prix en est tellement élevé... »

« Aucun prix n'est trop élevé quand il permet de sauver des innocents », répondit Géloé.

« Peut-être. Mais qui sait si Fengbald n'aurait pas effectivement laissé partir les femmes et les enfants... »

« Mais aujourd'hui ils sont vivants et libres, dit sobrement Géloé. Et bon nombre des hommes le sont aussi. Et nous avons remporté une victoire inespérée. »

Une esquisse de sourire se dessina sur les lèvres de Josua. « Auriez-vous décidé de prendre la place de Déornoth, Géloé ? Parce que c'est ce qu'il a toujours fait avec moi – réagir dès que mon humeur s'assombrissait. »

« Je ne puis prendre sa place, Josua, mais je ne pense pas que nous ayons à nous excuser d'avoir gagné. Par contre, le deuil est honorable, et je ne veux certes pas vous en priver. »

« Non, bien sûr que non. » Le prince la regarda un moment, puis se tourna et observa la longue salle. « Nous devons honorer nos morts. »

Le bruissement du cuir se fit entendre à l'entrée. Sludig se dressait là, une paire de sacs de selle enveloppant son bras musculeux. À voir la tension sur le visage du Rimmersleute, Simon se demanda si ceux-ci n'étaient pas remplis de pierres. « Prince Josua ? »

Le prince se tourna. « Oui, Sludig ? »

« Voilà tout ce que nous avons trouvé. Ils portent les armes de Fengbald, mais ils sont trempés. Je ne les ai pas ouverts. »

« Pose-les là près du feu. Puis viens t'asseoir et parler avec nous. Ton aide nous a été précieuse, Sludig. »

Le Rimmersleute opina. « Merci, prince Josua. Mais j'ai également un autre message à vous délivrer. Les prisonniers sont prêts à parler, maintenant – du moins c'est ce que dit Fréosel. »

« Ah. » Josua hocha la tête. « Et Fréosel a certainement raison. C'est un homme rude, mais très malin. Pas très différent de notre vieil ami Einskaldir, n'est-ce pas, Sludig ? »

« Comme vous dites, Majesté. » Sludig semblait ressentir une certaine gêne à parler au prince. Il recevait enfin l'attention et la reconnaissance qu'il avait apparemment désirées, remarqua Simon, mais n'en était pas entièrement heureux.

Josua posa la main sur l'épaule de Simon. « Eh bien, je suppose que je dois partir et faire mon devoir, dit-il. Veux-tu m'accompagner, Simon ? »

« Évidemment, prince Josua. »

« Bien. » Josua fit signe aux autres. « Si vous en avez l'amabilité, rejoignez-moi après souper. Il y a bien des choses dont nous devons parler. »

Comme ils approchaient de la porte, Josua glissa le moignon de son poignet droit sous le coude de Simon, et l'entraîna vers la bière sur laquelle reposait Déornoth. Simon ne put s'empêcher de remarquer qu'il était un tout petit peu plus grand que le prince. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas été debout si près de Josua, mais il en fut néanmoins surpris. Lui, Simon, était grand – et pas seulement grand pour un garçon, mais grand pour un homme. C'était une pensée étrange.

Ils s'arrêtèrent devant la bière. Simon avait des fourmis dans les jambes. Il resta respectueusement silencieux, mais était pressé de repartir. Rester si près du corps du chevalier le mettait mal à l'aise. Le visage pâle et anguleux qui reposait sur la dalle de pierre ressemblait moins au Déornoth dont il se souvenait qu'à une sculpture taillée dans du savon. La peau de son visage, et

tout particulièrement de ses paupières et de ses narines, était rendue translucide par l'exsanguinité.

« Tu ne le connaissais pas bien, Simon. C'était le meilleur des hommes. »

Simon avala sa salive. Sa bouche était sèche. Les morts étaient... tellement morts. Et un jour Josua, Binabik, Sludig, tous ceux de la Nouvelle-Gadrinsett seraient ainsi. Même lui serait ainsi, réalisa Simon avec un sentiment de dégoût. Comment était-ce ?

« Il a toujours été très bon avec moi, Majesté. »

« Il ne connaissait pas d'autre manière. C'était le chevalier le plus sincère que j'aie jamais rencontré. »

Plus Josua avait parlé de Déornoth ces derniers jours, plus Simon avait réalisé qu'il ne l'avait apparemment pas très bien connu. Il avait trouvé l'homme simple, aimable et doux, mais avait été loin de penser qu'il fût ce chevalier exemplaire que décrivait Josua, un Camaris moderne.

« Il est mort bravement. » cela semblait être une bien piètre condoléance, mais Josua sourit.

« C'est vrai. Je regrette que toi et Sludig n'ayez pu lui venir en aide plus tôt, mais vous avez fait de votre mieux. » Le visage de Josua changea soudain, comme des nuages apparaissant dans un ciel de printemps. « Je ne suggère en aucun cas que vous deux auriez fait la moindre erreur, Simon. Pardonne-moi – je parle sans réfléchir dans ma peine. Déornoth savait toujours m'arracher à ma mélancolie. Oh, Dieu, il va me manquer. Je crois qu'il était mon meilleur ami, même si je ne l'ai réalisé qu'à sa mort. »

Simon fut encore plus embarrassé de voir des larmes se former dans les yeux de Josua. Il voulut regarder ailleurs, mais se souvint soudain du Sithi, et de ce que Strangyeard avait dit. Peut-être que les plus grands et les plus importants avaient toujours les plus grandes peines. Comment pouvait-il y avoir de la honte dans une telle tristesse ?

Simon tendit le bras et prit le coude du prince. « Venez, Josua. Marchons. Vous me parlerez de Déomoth, puisque je n'ai pas eu la chance de bien le connaître. »

Le prince arracha son regard du visage d'albâtre de Déomoth. « Oui, bien sûr. Nous allons marcher. »

Il laissa Simon l'entraîner hors de la pièce et dans le vent du sommet.

« ... Et c'est lui qui est venu me voir pour s'excuser ! » Josua riait maintenant, même s'il y avait peu de joie dans sa voix. « Comme si c'était lui qui avait faute ! Pauvre Déomoth, si loyal. » Il secoua la tête et essuya son œil. « Aédon ! Pourquoi ce nuage de regret est-il toujours autour de moi, Simon ? Soit je demande pardon, soit c'est ce que font les miens – rien d'étonnant à ce qu'Elias m'ait trouvé un peu mou. Parfois, je me dis qu'il avait raison. »

Simon réprima un sourire. « Peut-être que le problème est tout simplement que vous partagez trop facilement vos pensées avec des gens que vous ne

connaissiez pas assez bien – comme des marmitons en fuite, par exemple. »

Josua le dévisagea un instant puis s'esclaffa, et son hilarité paraissait cette fois moins forcée. « Tu as peut-être raison, Simon. Les gens aiment que leur prince soit fort et déterminé, n'est-ce pas ? » Il gloussa. « Ah, miséricordieux Aédon, pouvait-on rêver prince répondant moins à cette définition que moi ? » Il releva les yeux et observa le champ de tentes. « Dieu me vienne en aide, il semble que je me sois égaré. Où est la caverne dans laquelle sont gardés les prisonniers ? »

« Là. » Simon indiqua du doigt un affleurement rocheux à la limite de Sesuad'ra, à peine visible derrière les parois battues par les vents de la cité de toile. Josua bifurqua et Simon le suivit, en marchant lentement pour apaiser la douleur de ses nombreuses blessures.

« J'ai laissé mes pensées vagabonder, dit Josua, et cela ne m'a pas écarté uniquement du chemin des geôles. Je t'avais demandé de me suivre pour pouvoir te poser une question. »

« Oui ? » Simon ne pouvait retenir son intérêt. Qu'est-ce que le prince pouvait bien vouloir de lui ?

« Je désire enterrer nos morts sur cette colline. » Josua décrivit d'un geste du bras toute l'étendue du sommet herbeux de Sesuad'ra. « Tu connais les Sithis mieux que quiconque, à mon sens – du moins personnellement, puisque Binabik et Géloé ont à l'évidence étudié leur histoire. Penses-tu que cela serait permis ? Cet endroit est leur, après tout. »

Simon considéra longuement la question. « Permis ? Je ne vois pas comment les Sithis pourraient l'empêcher, si c'est ce que vous voulez dire. » Il eut un sourire ironique. « Ils ne sont même pas venus la défendre, alors je les imagine mal arriver soudain avec une armée pour nous interdire d'enterrer nos morts. »

Ils firent tous deux quelques pas en silence. Simon réfléchit avant de reprendre la parole. « Non, je ne crois pas qu'ils auraient d'objection – mais je ne prétends évidemment pas parler pour eux, s'empressa-t-il d'ajouter. En tous cas, Jiriki a enterré le Sithi An'naï avec Grimmric, quand nous étions sur Urmsheim. » L'époque de la montagne-dragon lui paraissait tellement distante, aujourd'hui, comme si elle avait été vécue par un autre Simon, un lointain cousin. Il massa les muscles de son bras douloureux et raidi, puis soupira. « Mais, comme je vous l'ai dit, je ne peux pas parler au nom des Sithis. J'ai passé quoi, quelques mois là-bas ? Et je ne les comprendrais pas si j'y consacrais ma vie entière. »

Josua le regarda attentivement. « Comment est-ce, de vivre avec eux, Simon ? Et à quoi ressemblait leur cité -Jao... Jao... ? »

« *Jao é-Tinukai'i*. » Simon n'était pas peu fier de l'aisance avec laquelle ces syllabes difficiles coulaient de sa bouche. « J'aimerais pouvoir l'expliquer, Josua. C'est un peu comme essayer d'expliquer un rêve – on peut décrire ce qui s'y est passé, mais on n'arrive jamais vraiment à faire comprendre à l'autre ce que l'on a ressenti. Ils sont vieux, Majesté ; très, très vieux. Mais

quand on les regarde, ils sont jeunes, et robustes... et beaux. » Il se souvint d'Aditu, la sœur de Jiriki, de ses yeux de prédateur brillants et adorables, de son sourire débordant d'une joie secrète. « Ils ont toutes les raisons du monde de nous haïr, Josua – du moins, je pense que c'est le cas – mais au lieu de ça, ils semblent... déconcertés par les humains. Ce que nous ressentirions si les moutons devenaient puissants et nous chassaient de nos cités. »

Josua rit. « Des moutons, Simon ? Voudrais-tu dire que les empereurs de Nabban, et le roi Fingil de Rimmersgard... et mon père, tant qu'on y est... n'étaient que de petites créatures laineuses et inoffensives ? »

Simon secoua la tête. « Non, je veux seulement dire que nous sommes à ce point différents des Sithis. Ils ne nous comprennent pas plus que nous ne les comprenons. Jiriki et sa grand-mère Amerasu sont peut-être un peu moins différents que d'autres – ils m'ont traité avec gentillesse et compréhension, en tout cas – mais les autres Sithis... » Il s'interrompt, cherchant ses mots. « Je ne sais pas comment l'expliquer. »

Josua le regarda avec bienveillance. « Comment était leur cité ? »

« J'ai déjà essayé de la décrire, quand je suis arrivé. J'ai dit qu'elle était comme un grand bateau, mais aussi comme un arc-en-ciel devant une cascade. C'est horrible, mais je ne peux toujours pas trouver mieux que ça. Tout est entièrement fait de toile tendue entre les arbres, mais elle paraît aussi solide que n'importe quelle autre ville. Pourtant, on dirait aussi qu'ils pourraient la remballer en un instant et l'emporter ailleurs. » Il laissa échapper un petit rire désespéré. « Vous voyez, je ne trouve toujours pas les mots ! »

« Je trouve que tu l'expliques très bien, Simon. » Les traits minces du prince étaient songeurs. « Oh, j'aimerais tant pouvoir un jour vraiment connaître les Sithis. Je ne comprends toujours pas pourquoi mon père les craignait et les haïssait à ce point. Quels trésors de connaissances et de savoir doivent être les leurs ! »

Ils avaient atteint l'entrée de la caverne, qui était barrée par une herse improvisée faite de lourds madriers grossièrement taillés. Un garde placé là – l'un des Thrithings de Hotvig – quitta le pot de braises au-dessus duquel il se réchauffait les mains pour relever la herse et les laisser entrer.

De nombreux autres gardes – un mélange à peu près égal de Thrithings et des Erkynéens de Fréosel – se tenaient dans l'antichambre. Ils saluèrent respectueusement tant le prince que Simon, ce dernier en étant assez déconcerté pour en être chagriné. Fréosel, qui se frottait les mains, apparut depuis les profondeurs de la caverne.

« Votre majesté... et sire Seoman, dit-il en inclinant la tête. Je pense que le temps il est venu. Y se font frétilant. M'est avis que si qu'on attend plus longtemps, y risquent d'y avoir du grabuge, sauf votre respect. »

« J'ai confiance en ton jugement, Fréosel, dit Josua. Amène-moi à eux. »

L'intérieur de la vaste caverne, qui était séparé de l'entrée par un repli de la paroi de pierre et donc caché du soleil, avait été divisé à l'aide d'autres solides madriers en deux hauts enclos séparés l'un de l'autre par un espace de

bonne taille.

« Y s'crient d'sus à travers la caverne. » Le sourire de Fréosel révéla les espaces entre ses dents. « Y s'envoient la faute, genre. Toute la nuit, y s'empêchent l'un l'autre de dormir en s'insultant. Font notre boulot, genre. »

Josua hocha la tête en se dirigeant vers l'enclos de gauche, puis se retourna vers Simon. « Ne dis pas un mot. Contente-toi d'écouter. »

Dans la pénombre que laissaient planer les quelques torches de la caverne, Simon eut tout d'abord bien du mal à distinguer les prisonniers. L'odeur d'urine et de crasse – quelque chose que Simon avait cru ne plus jamais pouvoir remarquer – était forte.

« Je désire parler à votre capitaine », clama Josua. Il y eut quelques mouvements dans l'ombre, puis une silhouette portant les guenilles d'une livrée verte de la Garde erkynéenne s'avança jusqu'à ses barreaux.

« C'est moi, votre Altesse », dit le soldat.

Josua le toisa. « Sceldwine ? C'est bien toi ? »

L'embarras de l'homme était évident dans sa voix. « Oui, prince Josua. »

« Eh bien. » Josua semblait avoir été pris au dépourvu. « Je n'aurais jamais imaginé te voir dans un endroit comme celui-ci. »

« Moi non plus, Majesté. Et je n'aurais jamais pensé que l'on m'enverrait vous combattre. C'est une honte... »

Fréosel s'avança brusquement. « Faut pas écouter ce qu'y dit, Josua, renâcla-t-il. Lui et puis tous ses vils meurtriers y diraient n'importe quoi pour sauver leur tête. » Il abattit ses mains puissantes sur la paroi de l'enclos avec suffisamment de force pour faire trembler le bois. « Mais nous autres on n'a pas oublié ce que leur sale engeance elle a fait à Falshire. »

Sceldwine, qui avait eu un réflexe de recul, se pencha en avant pour mieux voir. Son visage pâle, maintenant qu'il était éclairé par la torche, apparaissait tiré et inquiet. « Aucun d'entre nous ne s'en est réjoui. » Il se tourna vers le prince. « Et nous ne voulions pas non plus vous combattre, prince Josua. Il faut nous croire. »

Josua voulut parler, mais, chose inouïe, Fréosel l'interrompit. « Votre peuple, y saura pas accepter ça, Josua. On est pas comme au Hayholt ou à Naglimund, nous autres. Les gens, y z-aiment pas ces brutes en armes. Si vous les laissez vivre, y aura du grabuge. »

Un grondement sourd parcourut l'ensemble des prisonniers. Leur inquiétude était tangible.

« Je ne veux pas les exécuter, Fréosel, dit tristement Josua. Ils ont juré allégeance à mon frère. Quel choix avaient-ils ? »

« Et quel choix que nous on avait ? répliqua l'homme de Falshire. Eux, y z-ont fait le mauvais. Y z-ont notre sang sur les mains. Tuez-les et qu'on en finisse. Dieu, y s'occupera des choix. »

Josua soupira. « Qu'as-tu à dire, Sceldwine ? Pourquoi devrais-je vous laisser vivre ? »

Le garde erkynéen resta un temps décontenancé. « Parce que nous ne

sommes que des combattants au service de notre roi, Majesté. Il n'y a pas d'autre raison. » Son regard se perdit entre les barreaux.

Josua signala à Fréosel et à Simon de le suivre et s'éloigna de l'enclos, pour rejoindre le centre de la caverne, hors de portée de voix.

« Eh bien », dit-il.

Simon secoua la tête. « Les exécuter, prince Josua ? Je ne... »

Josua leva une main apaisante. « Non, non. Bien sûr que je ne les tuerai pas. » Il se tourna vers l'homme de Falshire, qui souriait. « Fréosel les travaille depuis deux jours. Ils sont convaincus qu'il veut leur mort, et que les citoyens de la Nouvelle-Gadrinsett exigent de les voir pendus devant la Maison de la Séparation. Nous voulons juste qu'ils soient dans un état d'esprit favorable. »

Simon fut une nouvelle fois embarrassé : il s'était fourvoyé. « Qu'allez-vous faire, alors ? »

« Regarde. » Après avoir encore un peu fait durer, Josua prit un air solennel et repartit lentement vers l'enclos et ses prisonniers anxieux. « Sceldwine, dit-il, je le regretterais peut-être, mais je vais vous laisser vivre, toi et tes hommes. »

Fréosel, la mine renfrognée, renâcla furieusement et s'éloigna. Les prisonniers laissèrent échapper un puissant soupir de soulagement.

« Mais, ajouta Josua en dressant un doigt, je ne vais pas vous entretenir et vous nourrir. Vous allez devoir travailler pour gagner votre vie. C'est moi que mon peuple pendrait si j'exigeais moins – d'autant qu'ils seront déjà bien assez furieux d'être privés de votre exécution. Si vous vous montrez dignes de confiance, nous vous laisserons peut-être combattre à notre côté lorsque nous chasserons mon frère dément du Trône du Dragon. »

Sceldwine agrippa les barreaux de bois des deux mains. « Nous combattons pour vous, prince Josua. Personne d'autre ne ferait preuve d'une telle miséricorde en ces temps troublés. » Ses camarades crièrent leur approbation.

« Très bien. Je vais réfléchir à la façon dont cela pourra être réalisé. » Josua salua d'un mouvement de la tête court et sec, puis tourna le dos aux prisonniers. Simon le suivit une nouvelle fois au centre de la salle.

« Par le Rédempteur, dit Josua, s'ils se battent pour nous, quel avantage ! Cent soldats entraînés ! Et il y aura peut-être d'autres ralliements, une fois que la nouvelle se sera propagée. »

Simon sourit. « Vous étiez très convaincant. Et Fréosel aussi. »

Josua parut satisfait. « Je pense qu'il y a dû y avoir quelques baladins dans les lointains ancêtres de notre connétable. Quant à moi – tous les princes sont des menteurs-nés, comme tu le sais. » Il redevint sérieux. « Maintenant, il faut que je m'occupe des mercenaires. »

« Vous n'allez pas leur faire la même offre, n'est-ce pas ? » demanda Simon, soudain inquiet.

« Pourquoi pas ? »

« Parce que... parce que quelqu'un qui se bat pour de l'or, ce n'est pas la même chose. »

« Tous les soldats se battent pour de l'or », dit doucement Josua.

« Ce n'est pas ce que je veux dire. Vous avez entendu ce qu'a dit Sceldwine. Ils se sont battus parce qu'ils pensaient qu'ils le devaient -et c'est au moins en partie exact. Ces Thrithings se battaient parce que Fengbald les payait. Vous n'avez rien d'autre à leur offrir que leur propre vie. »

« Ce n'est pas une somme négligeable », souligna Josua.

« Mais une fois que leurs armes leur auront été rendues, quelle valeur cela aura-t-il ? Ils sont différents de la Garde erkynéenne, Josua, et si vous voulez construire un royaume différent de celui de votre frère, vous ne pouvez pas le bâtir sur des hommes comme ces mercenaires. » Il s'interrompit soudain, réalisant avec horreur qu'il était en train de faire la leçon au prince. « Je suis désolé, bafouilla-t-il, je n'ai aucun droit de vous parler ainsi. »

Josua le regardait, les sourcils froncés. « Ils ont raison à ton sujet, jeune Simon, dit-il lentement. Il y a une tête bien faite sous ces cheveux roux. » Il posa sa main sur l'épaule de Simon. « Je n'avais pas prévu de traiter avec eux avant que Hotvig ne m'ait rejoint, de toute façon. Je pèserai avec soin ce que tu viens de me dire. »

« J'espère que vous me pardonneriez mon impertinence, dit Simon, penaud. Vous avez été très bon avec moi. »

« J'ai confiance en ton jugement, Simon, tout comme en celui de Fréosel. Seul le fou n'écoute pas les conseils donnés avec franchise. Bien sûr, celui qui suit aveuglément tous les conseils est plus fou encore. » Il serra l'épaule de Simon. « Viens, repartons. J'ai envie d'en entendre plus au sujet des Sithis. »



Il était étrange de faire appel au miroir de Jiriki pour une tâche aussi banale que se tailler la barbe, mais Simon s'était entendu dire par Sludig – de manière pas trop subtile – qu'il paraissait plutôt hirsute. Posé sur un rocher, le miroir sithi scintillait dans la lumière disparaissante de l'après-midi. Il y avait une légère brume dans l'air qui imposait à Simon de régulièrement essuyer de sa manche la surface réfléchissante. Maîtrisant assez mal l'art de la taille avec un couteau en os – il aurait pu emprunter à Sludig une lame de métal mieux affûtée, mais le Rimmersleute serait probablement resté pour faire des commentaires – Simon n'avait guère réussi qu'à s'arracher quelques cris de douleur lorsque les trois jeunes femmes approchèrent.

Simon les avait déjà croisées toutes les trois dans la Nouvelle-Gadrinsett – il avait même dansé avec deux d'entre elles le soir de la célébration de son adoubement, et la plus mince lui avait offert une chemise de laine. Elles paraissaient effroyablement jeunes, même s'il avait probablement à peine un an de plus que n'importe laquelle d'entre elles. Mais l'une d'entre elles, une fille aux yeux sombres dont les formes généreuses et les cheveux bruns bouclés lui rappelaient un peu la servante Hepzibah, lui semblait plutôt

séduisante.

« Que faites-vous, sire Seoman ? » demanda la plus mince. Elle avait de grands yeux sérieux qu'elle dissimulait derrière ses cils à chaque fois que Simon la regardait trop longtemps.

« Je taille ma barbe », répondit-il d'un ton bourru. Sire Seoman, vraiment ! Est-ce qu'elles se moqueraient de lui ?

« Oh, ne la coupez pas ! » s'exclama la fille aux cheveux bouclés. « Elle vous donne une telle prestance ! »

« Il ne faut pas », ajouta la plus mince.

La troisième, une fille plutôt petite, avec des cheveux blonds lisses et des taches de rousseur, abonda d'un signe de tête. « Non. »

« Je ne fais que la tailler. » Il s'émerveilla de la versatilité des femmes. À peine quelques jours plus tôt, des gens s'étaient tait tuer en défendant cet endroit ! Des gens que ces filles connaissaient, très probablement. Et pourtant elles étaient là, à lui parler de sa barbe. Comment pouvaient-elles être à ce point inconstantes ? « Vous pensez vraiment que... que ça me donne bonne prestance ? » demanda-t-il.

« Oh oui », balbutia celle qui était bouclée, avant de rougir. « C'est à dire, ça vous fait paraître... ça fait paraître tous les hommes plus vieux. »

« Tu penses que j'ai besoin de paraître plus âgé ? » dit-il de sa voix la plus sévère.

« Non, s'empressa-t-elle de répondre. Mais ça vous va bien. »

« On dit que vous avez été très brave durant la bataille, sire Seoman », dit la jeune fille mince.

Il haussa les épaules. « Nous nous battions pour nos maisons... pour nos vies. J'ai juste essayé de ne pas me faire tuer. »

« Exactement ce que Camaris aurait dit », reprit la plus mince.

Simon s'esclaffa. « Je n'étais pas comme Camaris. Pas du tout. »

La plus petite s'était approchée et fixait des yeux le miroir de Jiriki. « C'est le miroir fabuleux ? » demanda-t-elle.

« Le miroir fabuleux ? »

« Les gens disent que... » Elle se tut et rechercha l'aide de ses amies des yeux.

La plus mince intervint. « Les gens disent que vous êtes l'ami des Fabuleux. Qu'ils viennent lorsque vous les appelez avec votre miroir magique. »

Simon sourit encore une fois, mais de façon plus hésitante. Un mélange de vérités et de bêtises. Comment cela était-il arrivé ? Et qui parlait de lui ? C'était étrange de penser à cela. « Non, pas exactement. Il m'a été offert par un Sithi, c'est vrai, mais il ne suffit pas de les appeler pour qu'ils viennent. Sinon, nous n'aurions pas combattu seuls contre le duc Fengbald, n'est-ce pas ? »

« Votre miroir accorde-t-il des vœux ? » demanda la bouclée.

« Non, répondit fermement Simon. Il n'a jamais réalisé aucun des miens. »

Il s'interrompit, se souvenant de son sauvetage par Aditu dans les profondeurs glacées d'Aldhéorte. « Je veux dire, ce n'est pas vraiment ce qu'il fait », se reprit-il. Ainsi, lui aussi mêlait mensonges et vérités. Mais comment pourrait-il donc expliquer la folie de cette dernière année d'une manière qu'elles pourraient comprendre ?

« Nous avons prié pour que vous nous ameniez des alliés, sire Seoman, dit la plus mince. Nous avons tellement peur. »

En regardant son visage pâle, il vit qu'elle disait la vérité. Évidemment qu'elles avaient eu peur – mais cela devait-il les empêcher d'être heureuses du fait qu'elles fussent encore en vie ? Ce n'était pas vraiment de l'inconstance. Auraient-elles donc dû porter le deuil et se morfondre comme Josua ?

« J'ai eu peur, moi aussi, dit-il. Nous avons eu de la chance. »

Il y eut un moment de silence. La fille aux boucles réarrangea sa cape, qui avait glissé et révélé la peau douce de sa gorge. Le temps se faisait *effectivement* plus chaud, réalisa Simon. Il était resté assez longtemps immobile, et n'avait pas frissonné une seule fois. Il leva les yeux vers le ciel, comme pour y trouver confirmation du fléchissement de l'hiver.

« Avez-vous une dame ? » demanda soudain la fille aux cheveux bouclés.

« Est-ce que j'ai une quoi ? » demanda-t-il alors qu'il avait parfaitement entendu.

« Une dame, dit-elle en rougissant violemment. Une promise. »

Simon attendit un moment avant de répondre. « Pas vraiment. » Les trois filles l'observaient d'un air fasciné, aussi captivées que des chiots, et il sentit ses propres joues se réchauffer. « Non, pas vraiment. » Il serra son couteau qanuc depuis si longtemps que ses doigts avaient commencé à lui faire mal.

« Ah », dit la bouclée. « Eh bien, nous devrions vous laisser à votre tâche, sire Seoman. » Son amie mince lui tira le coude, mais elle l'ignora. « Viendrez-vous au feu de joie ? »

« Un feu de joie ? » Simon fronça les sourcils.

« La fête. Et le deuil, aussi. Au milieu de la colonie. » Elle indiqua de la main la direction de l'amas de tentes de la Nouvelle-Gadrinsett. « Demain soir. »

« Je ne savais pas. Oui, je suppose que je viendrai peut-être. » Il sourit une nouvelle fois. Ces jeunes filles étaient finalement assez censées quand on apprenait à les connaître. « Et encore une fois merci pour la chemise », dit-il à la plus mince.

Elle cilla rapidement. « Peut-être que vous la porterez demain soir. »

Après lui avoir fait leurs adieux, les trois jeunes filles tournèrent les talons et s'éloignèrent sur la colline, têtes penchées pour chuchoter et glousser. Le premier réflexe de Simon fut de s'offusquer à l'idée qu'elles riaient peut-être de lui, puis il décida de ne pas y prêter attention. Elles semblaient bien l'aimer, n'est-ce pas ? C'était juste que les filles étaient comme ça, pour autant qu'il le sût.

Il revint à son miroir, décidé à en finir avec sa barbe avant que le soleil ne

se couchât. Un feu de joie, avaient-elles dit... ? Il se demanda s'il devait porter son épée.

Simon réfléchit à ce qu'il avait dit. Il était vrai, bien sûr, qu'il n'avait pas de promesse, quand à son sens tout chevalier se le devait – même un chevalier aussi dépenaillé que lui. Et pourtant, il était difficile de ne pas penser à Miriamélé. Depuis combien de temps ne l'avait-il pas vue ? Il compta les mois sur ses doigts : yuven, tiyagar, anitul, septandre, octandre... presque la moitié d'une année ! Il n'était pas difficile d'imaginer qu'elle pouvait l'avoir complètement oublié.

Mais lui ne l'avait pas oubliée. Il y avait eu des moments, des moments étranges et presque terrifiants, durant lesquels il avait été certain qu'elle ressentait la même attraction pour lui que lui pour elle. Ses yeux avaient paru si larges quand elle l'avait regardé, prêts à l'envelopper, comme pour mémoriser chacun de ses traits. Pouvait-ce n'être que son imagination ? À l'évidence, ils avaient vécu une aventure extraordinaire et presque incroyable, et il était tout aussi évident qu'elle le considérait comme un ami... mais ses sentiments allaient-ils plus loin que cela ?

Le souvenir de la façon dont elle l'avait regardé à Naglimund l'envahit. Elle avait été vêtue alors d'une robe bleu ciel, et avait paru presque terrible dans sa plénitude – tellement différente de la servante dépenaillée qui avait dormi sur son épaule. Et pourtant, il s'était bien agi de la même jeune fille dans la robe bleue. Elle avait paru hésitante lorsqu'ils s'étaient retrouvés dans la cour du château – mais avait-ce été la honte du tour qu'elle lui avait joué ou l'inquiétude que la réintégration de sa position eût pu les séparer ?

Il l'avait vue au sommet d'une tour du Hayholt : ses cheveux avaient été comme du fil d'or. Simon, un pauvre marmiton, l'avait regardée et avait eu l'impression d'être un insecte qui avait la chance d'apercevoir le soleil. Et son visage, si vivant, si prompt au changement, plein de colère et de rire, plus versatile et imprévisible que celui de toutes les autres femmes qu'il avait pu rencontrer...

Mais il était inutile de continuer de rêvasser de la sorte, se dit-il. Il était extrêmement peu probable qu'elle eût jamais vu en lui autre chose qu'un marmiton amical, comme les enfants de domestiques avec lesquels la noblesse est élevée, mais qui sont rapidement oubliés une fois arrivé l'âge adulte. Et bien sûr, même dans le cas où elle s'intéresserait à lui, cela ne pourrait jamais mener à rien. C'était ainsi qu'allaient les choses ; du moins c'était ce qui lui avait été enseigné.

Pourtant, il avait maintenant beaucoup voyagé, et avait vu suffisamment de choses étranges pour que les faits immuables de la vie tels que Rachel les lui avait enseignés lui parussent beaucoup moins certains. En quoi les gens du commun étaient-ils différents de ceux de sang royal, en fait ? Josua était un homme bon, un homme intelligent et honnête – Simon ne doutait pas qu'il pût faire un bon roi – mais son frère Elias s'était révélé être un monstre. Un

quelconque paysan arraché aux champs d'orge aurait-il fait pire ? Qu'y avait-il de si sacré dans le sang royal ? Et maintenant qu'il y pensait, le roi Jean lui-même n'était-il pas issu d'une famille de paysans – ou une famille de ce genre de rang ?

Une pensée folle le frappa soudain : que se passerait-il si Elias était vaincu mais que Josua mourait ? Et si Miriamélé ne revenait jamais ? Alors quelqu'un d'autre devrait être roi ou reine. Simon ne savait pas grand-chose des affaires du monde – en dehors de ses pérégrinations des six derniers mois. Y avait-il d'autres personnes de sang royal qui pourraient prétendre au Trône du Dragon ? Ce type à Nabban, Bigaris ou quel que fût son nom ? Quiconque était l'héritier de Lluth, roi mort d'Hernystir ? Ou le vieil Isgrimmur, peut-être, s'il revenait jamais. Lui, au moins, aurait le respect de Simon.

Mais cette pensée fugace brillait maintenant de mille feux. Et pourquoi lui, Simon, n'aurait-il pas autant de chances que les autres ? Dans un monde qui avait été livré au chaos, et si tous les vrais prétendants étaient morts une fois la poussière retombée, pourquoi pas un chevalier d'Erkynée ? Un chevalier qui avait combattu un dragon tout comme Jean, et qui avait été marqué par le sang noir du dragon ? Un chevalier qui avait visité le monde interdit du Sithi, et qui était l'ami des trolls de Yiqanuc ? Alors il serait tout aussi digne d'une princesse que n'importe qui.

Simon regarda son reflet, la mèche blanche qui faisait comme une tache de peinture, sa longue cicatrice et sa barbe ébouriffée au point d'en être embarrassante.

Regarde-toi, pensa-t-il, et il se mit à rire à gorge déployée. Le roi Simon le Grand ! Et pourquoi pas Rachel duchesse de Nabban, ou le moine Cadrach lecteur de la Sainte Église. On peut tout aussi bien espérer voir les étoiles briller au milieu de la journée ! Et qui voudrait être roi, de toute façon ?

Car tout était là, en fait : d'après ce qu'imaginait Simon, celui qui succéderait à Elias sur le trône d'os ne trouverait que tristesse et désolation. Même si le Roi de l'Orage pouvait être défait, une éventualité si peu probable qu'elle tendait vers l'inexistence, l'ensemble du pays était en ruines, la population affamée et glacée. Il n'y aurait ni tournoi, ni procession, ni reflet du soleil sur les armures avant bien des années.

Non, pensa-t-il amèrement, le prochain roi devrait être quelqu'un comme Barnabas, le sacristain de la chapelle du Hayholt – quelqu'un qui sait enterrer les morts.

Il remit le miroir dans la poche de sa cape et s'assit sur une pierre pour regarder le soleil disparaître derrière les arbres.



Vorzheva trouva son époux dans la Maison de la Séparation. La grande salle était vide, à l'exception de Josua et de la silhouette pâle de Déomoth. Le prince lui-même semblait à peine faire partie des vivants, aussi immobile qu'une statue auprès de l'autel qui portait le corps de son ami.

« Josua ? »

Le prince se tourna lentement, comme s'il s'éveillait d'un rêve. « Oui, Madame ? »

« Tu passes trop de temps ici. La journée s'achève. »

Il sourit. « Je viens d'arriver. J'ai marché avec Simon, et j'avais d'autres obligations. »

Vorzheva secoua la tête. « Tu es revenu il y a bien longtemps, même si tu ne t'en souviens pas. Tu as passé presque tout l'après-midi ici. »

Le sourire de Josua s'évanouit. « C'est vrai ? » Il se retourna pour regarder Déomoth. « J'ai l'impression, je ne sais pas, qu'il ne faut pas le laisser seul. Lui s'occupait toujours de moi. »

Elle s'avança et le prit par le bras. « Je sais. Viens, marche avec moi. »

« Très bien. » Le prince tendit le bras et toucha le linceul tiré en travers de la poitrine de Déomoth.

La Maison de la Séparation avait été à peine plus qu'une coquille lorsque Josua et ses compagnons étaient arrivés sur Sesuad'ra. Les colons avaient construit des volets et de solides portes de bois pour en faire un endroit où les affaires de la Nouvelle-Gadrinsett pourraient être traitées dans la chaleur et l'intimité. L'ensemble paraissait néanmoins toujours inachevé, les ajouts sommaires des nouveaux habitants formant un étrange contraste avec le gracieux ouvrage des Sithis. Josua laissa glisser ses doigts sur un bouquet de ciselures tandis que Vorzheva l'entraînait vers la porte et vers la lumière déclinante du soleil couchant.

Les murs du jardin s'étaient écroulés, les dalles des allées pavées s'étaient effondrées ou soulevées. Quelques rosiers robustes avaient survécu au carnage de l'hiver, et bien que l'on fut à des mois ou des années de les voir refleurir, leurs feuilles sombres et leurs branches grises et épineuses semblaient fortes et vigoureuses. Il était difficile de ne pas se demander depuis combien de temps ils poussaient ici, et qui les avait plantés.

Vorzheva et Josua dépassèrent le tronc noueux d'un grand pin qui poussait dans une brèche de l'un des murs. Le soleil couchant, une masse de rouge brûlant, semblait suspendu dans ses branches.

« Penses-tu toujours à elle ? » demanda soudain Vorzheva.

« Quoi ? » L'esprit de Josua semblait avoir été ailleurs. « À qui ? »

« L'autre. Celle que tu aimais, la femme de ton frère. »

Le prince inclina la tête. « Hylissa. Non, pas souvent. J'ai des choses bien plus importantes en tête, ces jours-ci. » Il passa son bras autour des épaules de son épouse. « J'ai une famille maintenant, qui a besoin de moi. »

Vorzheva le regarda un temps d'un air suspicieux, puis acquiesça avec une satisfaction tranquille. « Oui, dit-elle. C'est vrai. »

« Et pas seulement une famille, mais aussi un peuple, semble-t-il. »

Elle laissa échapper un petit bruit de désespoir. « Tu ne peux pas être l'époux de chacun, le père de chacun. »

« Bien sûr que non. Mais je dois être leur prince, que cela me plaise ou

pas. »

Ils marchèrent un temps sans parler, écoutant le chant irrégulier d'un oiseau solitaire perché dans les hautes branches. Le vent était glacial, mais sa morsure paraissait moins féroce que les jours précédents, ce qui justifiait peut-être le chant de l'oiseau.

Vorzheva appuya sa tête sur l'épaule de Josua, si bien que ses longs cheveux noirs flottèrent autour de son menton. « Que fait-on maintenant, demanda-t-elle – maintenant que la bataille est finie ? »

Josua l'entraîna vers un banc de pierre, dont un coin se désagrégeait mais qui conservait encore une grande partie de sa surface. Ils balayèrent quelques petits amas de neige fondante et s'assirent. « Je ne sais pas, dit-il. Je pense qu'il est temps de réunir un nouveau Raed – un conseil. Il y a de nombreuses décisions à prendre. Je ne suis pas encore certain des meilleurs choix. Mais je pense que nous ne devrions pas attendre trop longtemps... après l'enterrement de nos morts. »

Vorzheva le regarda, surprise. « Que veux-tu dire, Josua ? Pourquoi une telle hâte dans cette réunion ? »

Le prince leva la main et examina les lignes dans sa paume. « Parce qu'il est possible que ne pas frapper maintenant nous fasse perdre un avantage certain. »

« Frapper ? » Elle semblait abasourdie. « Frapper quoi ? Quelle folie est-ce là ? Nous avons perdu un homme sur trois ! Pourquoi partir à quelques centaines affronter ton frère ? »

« Mais nous avons remporté une victoire importante. La première depuis le début de sa folle campagne. Si nous frappons maintenant, pendant que le souvenir est encore frais et qu'Elias ignore ce qui s'est passé, notre peuple va reprendre courage ; lorsque les autres verront que nous agissons, ils se joindront à nous. »

Vorzheva se leva, les yeux écarquillés. L'un de ses bras était enveloppé autour de son ventre, comme pour protéger leur futur enfant. « Non ! Oh, Josua, c'est trop stupide ! Je pensais que tu attendrais au moins que l'hiver soit passé ! Comment peux-tu repartir au combat maintenant ? »

« Je n'ai jamais dit que j'allais faire quoi que ce soit, dit-il. Je n'ai pas encore pris ma décision – et je ne le ferai pas jusqu'au Raed. »

« Oui, tes hommes vont s'asseoir et parler de la grande bataille qu'ils ont remportée. Est-ce que les femmes seront là ? »

« Des femmes ? » Il la regarda d'un air interrogateur. « Géloé en fera partie. »

« Oh oui, Géloé, dit-elle d'un ton méprisant. Parce que l'on dit que c'est une "femme sage". Le seul genre de femme que tu veux bien écouter – une "femme sage" comme on dit un cheval rapide ou un taureau puissant. »

« Et que devrions-nous faire ? Inviter toute la Nouvelle-Gadrinsett ? » Son agacement perçait. « Ce serait ridicule. »

« Pas plus ridicule que de n'écouter que les hommes. » Elle le dévisagea

un instant, puis se força visiblement à se calmer. Elle prit plusieurs longues inspirations avant de reprendre la parole. « Il y a une histoire que racontent les femmes du Clan de l'Étalon. Elle parle du taureau qui n'écoutait pas ses vaches. »

Josua attendit. « Eh bien, dit-il enfin, que lui est-il arrivé ? »

Vorzheva grimaça et s'éloigna le long de l'allée. « Continue comme cela, et tu le sauras bien assez tôt. »

L'expression de Josua semblait être moitié amusement, moitié mécontentement. « Attends, Vorzheva. » Il se leva et la suivit. « Tu as raison de réagir. Je devrais écouter ce que tu as à dire. Qu'est-il arrivé au taureau ? »

Elle le dévisagea minutieusement. « Je te le dirai plus tard. Je suis trop en colère, pour l'instant. »

Josua prit sa main et marcha à son côté, calant son pas sur le sien. Le chemin serpentait à travers les pierres, et les rapprocha des blocs effondrés du mur du jardin. Il y avait un bruit de voix de l'autre côté.

« Très bien, dit-elle soudain. Le taureau était trop fier pour écouter ses vaches. Lorsqu'elles lui dirent qu'un loup volait les veaux, il ne les crut pas, parce qu'il ne l'avait pas vu de ses yeux. Lorsque tous les veaux eurent disparu, les vaches chassèrent le taureau et s'en trouvèrent un autre. » Son regard était plein de défi. « Puis les loups dévorèrent le vieux taureau, parce qu'il n'y avait personne pour le protéger pendant son sommeil. »

Josua laissa échapper un rire sec. « Et c'est un avertissement ? »

Elle serra son bras. « S'il te plaît, Josua. Les gens en ont assez de combattre. Nous nous sommes trouvé un foyer. » Elle le tira plus près de la brèche dans la pierre. Depuis l'autre côté leur parvenait le bruit du marché de bric et de broc qui avait été improvisé dans l'abri du mur d'enceinte de la Maison de la Séparation. Plusieurs douzaines d'hommes, de femmes et d'enfants s'y échangeaient les rares possessions qu'ils avaient pu emporter avec eux et ce qu'ils avaient récupéré depuis leur arrivée sur Sesuad'ra. « Tu vois, dit Vorzheva, ils se construisent une nouvelle vie. Tu leur as dit qu'ils se battaient pour leur foyer. Comment peux-tu les faire partir ? »

Josua regarda un groupe d'enfants en train de jouer avec un bout de tissu coloré. Ils hurlaient de rire et faisaient voler des nuages de neige ; non loin de là, la voix d'une mère intimait fiévreusement à l'un d'entre eux de rentrer s'abriter du vent. « Mais ce n'est pas vraiment leur foyer, dit-il doucement. On ne pourra pas rester ici toujours. »

« Qui parle de rester toujours ? demanda Vorzheva. Jusqu'au printemps ! Jusqu'à la naissance de notre enfant ! »

Josua secoua la tête. « Mais nous n'aurons peut-être plus jamais une chance comme celle-là. » Il se détourna du mur, le visage grave. « De plus, je le dois à Déornoth. Il a donné sa vie, non pas pour que nous disparaissions doucement, mais pour que nous puissions réparer tout le mal que mon frère a fait. »

« Tu le dois à Déornoth ? » La voix de Vorzheva était furieuse, mais ses

yeux étaient tristes. « Quel argument insensé ! Seul un homme aurait pu dire une telle chose. »

Josua se tourna et l'attrapa, pour l'attirer contre lui. « Je t'aime, Vorzheva. J'essaie seulement de faire ce qui est juste. »

Elle détourna les yeux. « Je sais, mais... »

« Mais tu ne penses pas que je prends la meilleure décision. » Il hocha la tête, en caressant ses cheveux. « J'écoute tout le monde, Vorzheva, mais la décision finale m'appartient. » Il soupira et la maintint un temps contre lui sans parler. « Miséricordieux Aédon, je ne souhaiterais cela à personne, dit-il enfin. Vorzheva, promets-moi quelque chose. »

« Quoi ? » Sa voix était assourdie par sa cape.

« J'ai changé d'avis. S'il m'arrive quelque chose... » Il resta un instant pensif. « S'il m'arrive quelque chose, emmène notre enfant loin de tout cela. Ne laisse personne le mettre sur un trône, ou se servir de lui comme symbole de ralliement pour une quelconque armée. »

« Lui ? »

« Ou elle. Ne laisse pas imposer à notre enfant ce dans quoi on m'a entraîné. »

Vorzheva hocha férocement la tête. « Personne ne me prendra mon bébé, pas même tes amis. »

« Bien. » Il regarda à travers ses cheveux qui voletaient dans le vent. Le soleil était tombé derrière la Maison de la Séparation, rougissant tout le ciel de l'ouest. « Cela me rend l'avenir plus supportable. »



Cinq jours après la bataille, le dernier des morts de Sesuad'ra fut enterré – hommes et femmes d'Erkynée, de Rimmersgard, d'Hernystir et des Thrithings, réfugiés de dizaines d'endroits différents, tous trouvèrent le repos dans la terre peu profonde du sommet de Sesuad'ra. Le prince Josua parla avec compassion et sérieux de leur souffrance et de leur sacrifice, sa cape volant dans les vents qui tournoyaient au sommet de la colline. Le père Strangyard, Fréosel et Binabik vinrent chacun leur tour dire quelques mots. Les habitants de la Nouvelle-Gadrinsett les écoutèrent, debout et le visage grave.

Certaines des tombes n'étaient pas marquées, mais la plupart avaient leur petit monument, un morceau de bois ou une pierre sur lequel était gravé le nom du mort. Au prix de grands efforts pour percer le sol gelé, la Garde erkynéenne avait enterré les siens dans un charnier près du lac, qu'ornait une seule pierre sur laquelle était inscrit : « Soldats d'Erkynée, tués lors de la Bataille de la Vallée de la Stefflod. *Em Wulstes Duos.* » Par la volonté de Dieu.

Seuls les mercenaires thrithings morts n'eurent ni tombe ni regret. Leurs camarades encore en vie creusèrent une vaste fosse dans la plaine au sud de Sesuad'ra – pensant à moitié qu'elle serait pour eux, que Josua avait décidé de

les exécuter. En lieu de cela, une fois le travail terminé, ils se virent escortés par des hommes en armes jusque loin dans les plaines, et libérés. C'était chose terrible pour un homme des Thrithings que de perdre son cheval, mais les mercenaires survivants décidèrent rapidement que marcher valait mieux que mourir.

Ainsi, enfin, tous les morts furent enterrés et les corbeaux furent frustrés de leur festin.

Tandis qu'une musique solennelle s'élevait et luttait contre le vent pour se faire entendre, la pensée vint à beaucoup de ceux qui regardaient que si les défenseurs de Sesuad'ra avaient remporté une victoire inespérée et héroïque, ils l'avaient aussi payé chèrement. Le fait qu'ils n'avaient défait qu'une partie infime des forces rassemblées contre eux, et avaient pour cela perdu presque la moitié des leurs, fit de leur col-Une au linceul hivernal un endroit encore plus froid et solitaire.



Quelqu'un se saisit du bras de Simon par-derrière. Il fit immédiatement volte-face, libérant son bras et le levant pour frapper.

« Eh, mon gars, doucement ; t'emporte pas comme ça ! » Le vieux bouffon s'était recroquevillé, en se protégeant la tête des mains.

« Je suis désolé, Towser. » Simon réarrangea sa cape. Le feu brillait, pas très loin, et il était impatient de partir. « Je ne savais pas qui c'était. »

« Ce n'est rien, mon gars. » Towser titubait légèrement. « C'est juste que... Eh bien, je me demandais juste si je pouvais marcher un peu avec toi. Jusqu'au feu de joie. Mes jambes ne me portent plus aussi bien que par le passé. »

Rien d'étonnant, pensa Simon : l'haleine de Towser empestait le vin. Puis il se souvint de ce qu'avait dit Sangfugol et réprima son envie de s'éloigner. « Bien sûr. » Il tendit un bras discret pour que le vieil homme s'y appuie.

« C'est gentil, mon gars, très gentil. Simon, n'est-ce pas ? » Le vieil homme avait levé la tête vers lui, son visage n'étant plus qu'une accumulation de rides.

« C'est ça. » Simon sourit dans la pénombre. Il avait bien souvent rappelé son nom à Towser.

« Tu iras loin, tu sais », dit le vieil homme. Ils avancèrent vers le feu, en marchant lentement. « Je peux le dire, je les ai tous connus. »

Towser ne resta pas longtemps avec lui une fois qu'ils eurent atteint la fête. Le vieux bouffon se trouva rapidement un groupe de trolls ivres, et s'empressa d'aller leur réexpliquer les joies de la Come du Buffle – et de redécouvrir pour son compte celles du *kangkang*, soupçonna Simon. Simon erra un temps en périphérie des festivités.

C'était une véritable nuit de fête, peut-être la première que Sesuad'ra eût connue. Le campement de Fengbald débordait de réserves et de provisions,

comme si le duc avait pillé toute l'Erkynée pour s'assurer le même confort dans les Thrithings que s'il était resté au Hayholt. Josua s'était sagement assuré que la plus grande partie de la nourriture et de tout ce qui pourrait être utile serait dissimulée pour servir plus tard – même s'ils devaient quitter la Pierre, ce ne serait pas demain – mais une portion fort généreuse avait néanmoins été affectée à la fête, si bien que ce soir, la colline avait vraiment l'air d'être en liesse. Fréosel, en particulier, n'avait pas été peu fier de mettre en perce les tonneaux de Fengbald, vidant la première chope de brune de Stanshire avec autant de plaisir que s'il se fut agi du sang du duc plutôt que de sa bière.

Le bois, autre produit qui ne manquait pas, avait été abondamment empilé au milieu de la grande surface plate du Jardin de Feu. Le feu brûlait puissamment, et la plupart des gens étaient réunis sur les grandes surfaces dallées. Sangfugol et quelques-uns des habitants musiciens de la Nouvelle-Gadrinsett jouaient ici et là pour des petites grappes d'auditeurs admiratifs. Certains, dans le public, étaient plus enthousiastes que d'autres. Simon ne put que rire lorsqu'un trio particulièrement éméché insista pour chanter *Les Rives de la Greenwade* avec le trouvère. Sangfugol tiqua mais joua le jeu ; Simon félicita en pensée le musicien pour son courage avant de s'éloigner.

La nuit était froide mais claire, et le vent qui avait contrarié les cérémonies funéraires avait presque disparu. Simon, après un moment de réflexion, se dit que pour la saison, le temps était en fait plutôt clément. Une nouvelle fois, il se demanda si le pouvoir du Roi de l'Orage avait pu faiblir, mais cette pensée fut suivie d'une autre question plus inquiétante.

Et s'il ne faisait que rassembler ses forces ? S'il se préparait à agir et à faire ce que Fengbald n'avait pu réussir ?

Ce n'était pas un sujet sur lequel Simon désirait s'étendre. Il haussa les épaules et réajusta la ceinture de son épée.

La première coupe de vin qu'on lui offrit passa très bien, réchauffant son estomac et détendant ses muscles. Il avait fait partie de la petite armée chargée d'ensevelir les morts, une tâche épouvantable rendue plus atroce encore par la vision occasionnelle de visages familiers déformés par un masque de givre. Simon et les autres s'étaient échinés comme des démons pour briser le sol gelé, en creusant avec tout ce qu'ils trouvaient : des épées, des haches, des branches... mais si le froid avait durci la terre, il avait également ralenti la putréfaction, rendant ce travail horrible un peu plus supportable. Le sommeil de Simon avait néanmoins été hanté par des cauchemars ces deux dernières nuits, des visions de corps rigides tombant dans des fosses, des corps qui ressemblaient à des statues, des formes contorsionnées qui auraient pu être ciselées par un sculpteur fou obsédé par la souffrance et la douleur.

Les joies de la guerre, pensa Simon en se frayant un chemin à travers la foule bruyante. Et si l'on voulait que Josua réussisse, les batailles à venir feraient ressembler celle-ci à une danse d'yrmansol. La pile des cadavres serait plus haute que la Tour de l'Ange Vert.

Cette pensée lui donna la nausée et lui fit froid dans le dos. Il se mit en quête d'un peu de vin.

Les festivités avaient un parfum d'incurie, remarqua Simon. Les voix étaient toujours un peu trop fortes, les rires toujours un peu trop bruyants, comme si ceux qui parlaient ou se réjouissaient le faisaient plus pour le bénéfice des autres que pour le leur propre. Avec le vin vinrent les rixes qui, aux yeux de Simon, auraient dû être la dernière chose que quiconque pût souhaiter. Néanmoins, il dépassa plusieurs groupes de gens rassemblés autour de combattants qui roulaient dans la boue sous les encouragements et les moqueries de leur public. Ceux dans la foule qui ne riaient pas paraissaient gênés ou tristes.

Ils savent que nous ne sommes pas tirés d'affaire, pensa Simon, en regrettant son humeur dans ce qui devrait être une nuit de liesse. *Ils sont heureux d'être en vie, mais ils craignent l'avenir.*

Il continua de déambuler, acceptant les coupes qui lui étaient tendues. Il s'arrêta un temps près de la Maison de la Séparation pour regarder Sludig et Hotvig jouter – une sorte de combat plus amical que ce qu'il avait vu précédemment. L'homme du Nord et celui des Thrithings étaient torse nu et luttaient féroce, chacun s'efforçant de rejeter l'autre hors du cercle de corde, mais tous deux riaient ; lorsqu'ils s'arrêtèrent pour se reposer, ils partagèrent une outre de vin. Simon les salua.

Avec l'impression d'être une mouette solitaire tournant autour du mât d'un bateau d'agrément, il poursuivit son chemin.

Simon n'était pas certain de l'heure qu'il était : il pouvait s'être écoulé une heure depuis la nuit comme il pouvait être près de minuit. Les choses avaient commencé à devenir floues une fois passé la demi-douzaine de coupes de vin.

De toute façon, en cet instant, l'heure n'avait pas grande importance. Il se sentait beaucoup plus concerné par la fille qui marchait à son côté, la lueur du feu faisant scintiller ses cheveux noirs et bouclés. Elle ne s'appelait d'ailleurs pas la bouclée, mais Ulca, comme il l'avait appris très récemment. Elle chancela et il passa son bras autour d'elle, surpris par la chaleur qui pouvait se dégager d'un corps, même à travers d'épais vêtements.

« Où allons-nous ? » demanda-t-elle ; puis elle rit. Elle ne semblait pas très inquiète des destinations possibles.

« Nous promener », répondit Simon. Après un instant de réflexion, il décida qu'il devait clarifier son projet. « Nous promener quelque part. »

Le bruit de la fête n'était plus qu'un morne ronronnement derrière eux, et un instant, Simon put presque imaginer qu'il était encore une fois au milieu de la bataille, sur le lac gelé, poisseux de sang...

Son poil se hérissa. Pourquoi voudrait-il penser à une telle chose ? Il laissa échapper un bruit de dégoût.

« Quoi ? » Ulca tituba, mais ses yeux brillaient. Elle avait partagé l'outre de vin que Sangfugol lui avait donnée. Elle semblait avoir un talent naturel

pour supporter le vin.

« Rien », répondit-il d'un ton bourru. « Au combat. À la bataille. Au combat. »

« Ça a dû être... horrible ! » Sa voix était pleine d'émerveillement. « On a regardé, Welma et moi. On pleurait. »

« *Welmoi ?* » Simon la dévisagea. Essayait-elle de l'embrouiller ? « Qu'est-ce que ça veut dire ? »

« Welma. J'ai dit "Welma et moi". Mon amie, celle qui est mince. Vous l'avez rencontrée ! » Ulca lui serra le bras, amusée par sa fine plaisanterie.

« Oh. » Il réfléchit à leur conversation récente. De quoi avaient-ils parlé ? Ah. La bataille. « C'était horrible. Du sang. Des morts. » Il essaya de trouver un moyen de résumer toute l'expérience qu'il avait vécue, de faire comprendre à cette jeune femme tout ce que lui, Simon, avait connu. « Pire que tout », dit-il lourdement.

« Oh, sire Seoman », s'écria-t-elle, et elle s'arrêta parce qu'elle perdait l'équilibre sur le sol glissant. « Vous avez dû être effrayé ! »

« Simon. Pas Seoman, Simon. » Il réfléchit à ce qu'elle venait de dire. « Oui, un peu. » Il était difficile de ne pas remarquer sa proximité. Elle avait un beau petit visage, des joues pleines et de longs cils. Et sa bouche. Mais pourquoi était-elle si près ?

Il se reconcentra sur sa vision et s'aperçut qu'il penchait en avant, qu'il tombait vers Ulca comme un arbre abattu. Il posa ses mains sur ses épaules pour se rattraper, et fut fasciné par la petitesse qu'il ressentait à son contact. « Je vais t'embrasser », dit-il soudain.

« Vous ne devriez pas », dit Ulca, mais elle ferma les yeux et ne bougea pas.

Il garda ses propres yeux ouverts, de peur de la manquer et de tomber dans la neige. Sa bouche était étrangement ferme sous la sienne, mais chaude et douce comme un lit une nuit d'hiver. Il laissa ses lèvres en place un moment, essayant de se souvenir s'il avait jamais fait ça auparavant et si oui, ce que l'on faisait après. Ulca ne bougea pas, et ils restèrent ainsi, à échanger leurs haleines doucement chargées d'effluves de vin.

Simon découvrit rapidement que le baiser n'engageait pas que les lèvres, et très vite, l'air froid, les horreurs de la bataille, et même la clameur du feu de joie tout proche eurent disparu de son esprit. Il enroula ses bras autour de cette merveilleuse créature et la serra contre lui, appréciant la sensation de son abandon volontaire, n'ayant plus envie de jamais rien faire d'autre de toute sa vie, quelque longue qu'elle puisse être.

« Oh, Seoman », dit enfin Ulca en se reculant un peu pour reprendre son souffle, « une fille s'évanouirait dans tes bras ».

« Mmmm. » Simon l'attira une nouvelle fois à lui, pliant le cou pour lui mordiller l'oreille. Si seulement elle était un peu plus grande ! « Asseyons-nous, dit-il. Je veux m'asseoir. »

Toujours enlacés, ils firent quelques pas communs, aussi maladroits qu'un

crabe, jusqu'à ce que Simon trouvât enfin un bloc de pierre de la hauteur appropriée. Il enveloppa sa cape autour de leurs deux corps lorsqu'ils s'assirent, puis il la prit une nouvelle fois dans ses bras, la serrant et la caressant tout en l'embrassant. Son souffle était chaud contre son visage. Elle était douce en certains endroits, et ferme en d'autres. Quel monde merveilleux que le sien !

« Ooh, Seoman. » Sa voix était assourdie, comme elle parlait contre sa joue. « Ta barbe, elle pique tant ! »

« *En effet, oui.* »

Il fallut un moment à Simon pour réaliser que quelqu'un d'autre que lui avait répondu à Ulca. Il leva les yeux.

La silhouette qui se dressait devant eux était toute vêtue de blanc – veste, bottes et chausses. Elle avait de longs cheveux qui flottaient dans la brise légère, un sourire moqueur, et des yeux qui n'étaient pas plus humains que ceux d'un chat ou d'un renard.

Ulca la regarda un moment, bouche bée. Elle laissa échapper un petit cri de surprise et de peur.

« Qui... ? » Elle fit mine de se lever, d'un geste mal assuré. « Seoman, qui... ? »

« Je suis une Fabuleuse », dit la sœur de Jiriki, sa voix soudain aussi dure que la pierre. « Et *toi*, tu es une petite fille mortelle... qui est *en train d'embrasser mon fiancé* ! Je crois que je vais devoir te faire quelque chose de terrible. »

Ulca chercha son souffle et hurla de toute sa gorge, puis s'écarta de Simon avec tant de force qu'il manqua verser en arrière. Ses cheveux bouclés flottant derrière elle, elle se précipita à toutes jambes vers le grand feu.

Simon la regarda un instant avec une expression stupide sur les lèvres, puis se tourna vers la femme sithie. « Aditu ? »

Elle regardait la silhouette d'Ulca qui s'éloignait. « Salutations, Seoman. » Elle parlait d'une voix calme, mais avec une pointe d'amusement. « Mon frère te transmet ses hommages. »

« Que fais-tu là ? » Simon n'arrivait pas à comprendre ce qui venait de se passer. Il avait l'impression d'être tombé du lit durant un rêve merveilleux et d'avoir atterri sur la tête dans une fosse aux ours. « Miséricordieux Aédon ? Et qu'est-ce que tu veux dire, "ton fiancé" ? »

Aditu s'esclaffa, taisant scintiller ses dents. « J'ai trouvé que ce serait une bonne histoire à ajouter à la légende de Seoman le Brave. J'ai déambulé dans l'ombre toute la soirée, et j'ai entendu bien des gens mentionner ton nom. Tu tues des dragons et combats avec des armes fabuleuses, alors pourquoi pas une épouse fabuleuse ? » Elle tendit la main et prit son poignet dans ses doigts frais et souples. « Maintenant viens, il y a beaucoup de choses dont nous devons parler. Tu pourras te frotter le visage avec cette petite mortelle un autre jour. »

Simon la suivit, abasourdi, comme Aditu le ramenait vers la lumière du

feu. « Après ça, ça m'étonnerait », marmonna-t-il.

18. La Promesse Faite au Renard



Le sommeil d'Éolair avait été léger et agité ; il s'éveilla donc immédiatement lorsque Isorn lui toucha l'épaule.

« Que se passe-t-il ? » Il farfouilla à la recherche de son épée, ses doigts courant dans les feuilles humides.

« Quelqu'un approche. » Le Rimmersleute était tendu, mais il avait une expression étrange sur le visage. « Je ne sais pas, marmonna-t-il, il vaudrait mieux que vous veniez. »

Éolair roula sur le côté et se remit sur pied, puis il s'arrêta le temps de boucler sa ceinture d'épée. La lune était solennellement suspendue au-dessus de la forêt aux cerfs ; à sa position, Éolair devina que l'aube n'était plus très loin. Il y avait quelque chose d'étrange dans l'air : le comte pouvait le sentir. Cette forêt que les hernystiris appelaient *Fiathcoille*, et qui s'étendait à quelques lieues au sud-est de Nad Mullach, au bord du fleuve Barailléen, avait été son terrain de chasse tous les printemps et tous les automnes de sa jeunesse, un endroit qu'il connaissait comme sa propre place. Lorsqu'il s'était enroulé dans sa cape et sa couverture pour dormir, elle avait été aussi familière qu'une vieille amie. Maintenant, soudain, elle semblait différente, d'une façon qu'il ne pouvait expliquer.

Progressivement, tout le campement s'éveillait. La plupart des hommes d'Ule enfilaient déjà leurs bottes. Leur nombre avait presque triplé depuis que lui et Isorn les avaient trouvés – il y avait, aux abords des Marches Gelées, bien des hommes sans maître et trop heureux de se joindre à une troupe organisée, quel que fut son objectif – et Éolair doutait que rien d'autre qu'une véritable force armée pût maintenant les menacer.

Mais si Skali avait eu vent de leur présence ? Ils formaient une troupe de bonne taille, mais face à une armée comme celle de Kaldskryke, ils ne pourraient jamais espérer constituer mieux qu'une gêne passagère.

Isorn se tenait devant lui, en lisière de la forêt, et lui faisait signe d'approcher. Éolair s'avança dans sa direction, en s'efforçant de faire le moins de bruit possible, mais comme il écoutait le léger craquement de ses pas, il prit conscience... de quelque chose d'autre.

D'abord, il pensa que c'était le vent, qui gémissait comme un chœur de fantômes, mais les arbres autour de lui étaient immobiles, des amas de neige toujours en équilibre au bout des branches. Non, ce n'était pas le vent. Ce bruit avait un aspect régulier, rythmé ; musical, même. Il ressemblait, pensa Éolair, à... un chant.

« Brynioc'h ! » jura-t-il en rejoignant Isorn. « Qu'est-ce que c'est ? »

« Les sentinelles l'ont entendu il y a plus d'une heure, murmura le fils du duc. Quelle peut être sa puissance, pour que nous ne les ayons pas encore vus ? »

Éolair secoua la tête. La plaine mouchetée de neige des bas de l'Inniscrich s'étalait devant eux, pâle et inégale comme de la soie froissée. Des hommes s'avançaient des deux côtés pour regarder en se glissant derrière les troncs d'arbres, jusqu'à donner à Éolair l'impression d'être au milieu d'une foule attendant une procession. Mais l'anticipation qui se lisait sur les visages rudes des hommes qui l'entouraient était plus qu'un peu craintive. De nombreuses paumes moites étaient déjà serrées sur des poignées d'épées.

Le chant se fit plus aigu, puis cessa soudain. Dans son sillage, le son de nombreux sabots résonna le long de la lisière de la forêt aux cerfs. Éolair, les yeux toujours humides de sommeil, prit une inspiration pour dire quelque chose à Isorn. En l'occurrence, il garda longtemps l'air au fond de ses poumons et lorsqu'il le laissa échapper, ce ne fut que pour prendre une autre inspiration.

Ils apparurent à l'est, comme s'ils arrivaient du nord de l'Erkynée – ou, pensa distraitemment Éolair, des profondeurs d'Aldhéorte. Ce ne fut d'abord que le chatolement de la lumière de la lune sur le métal, un nuage distant d'éclat argenté dans l'obscurité. Les sabots martelaient comme une pluie d'orage sur un toit de bois, puis une corne résonna, une note étrangement obsédante qui perça la nuit, et soudain ils apparurent. L'un des hommes d'Ule devint fou lorsqu'il les vit. Il s'enfuit en hurlant à travers la forêt, frappant sa tête comme si elle était en feu, et ne fut plus jamais revu par l'un quelconque de ses compagnons.

Si aucun des autres ne fut à ce point affecté, personne parmi tous ceux qui passèrent cette nuit dans la forêt aux cerfs ne fût plus jamais le même, ni ne fut jamais capable d'expliquer pourquoi. Même Éolair fut pétrifié, Éolair qui avait visité toutes les contrées d'Osten Ard et qui avait vu des choses qui laissaient la plupart des hommes muets de stupéfaction. Mais même le comte, malgré toute son expérience du monde, ne serait jamais capable d'expliquer ce que l'on ressentait exactement à voir les Sithis chevaucher.

Comme la volée sauvage passait dans un grondement de tonnerre, la qualité même de la lumière de la lune parut changer. L'air se fit pâle et cristallin ; les objets semblaient scintiller sur leurs bords, comme si chaque arbre et chaque homme et chaque brin d'herbe était couvert de poussière de diamant. Les Sithis roulèrent comme une grande vague océane couronnée d'une forêt de pointes de lances. Leurs visages étaient durs et féroces et beaux comme des faucons de chasse, et leurs cheveux volaient dans le vent de leur passage. Les montures des immortels semblaient galoper plus vite qu'aucun cheval ne pourrait le faire, mais ils se mouvaient d'une façon qui ne pouvait appartenir qu'au rêve, d'un pas aussi doux que le miel, leurs sabots ciselant dans l'obscurité de pâles éclairs de feu.

En quelques instants, la compagnie bigarrée s'était réduite à une masse sombre qui disparaissait à l'ouest, le bruit des sabots s'effaçant au loin. Ils laissèrent derrière eux le silence et, chez certains, des larmes.

« Les Fabuleux... » Éolair respirait enfin. Sa propre voix lui semblait aussi épaisse et rauque que le coassement d'un crapaud.

« Les... les Sithis ? » Isorn secoua la tête comme s'il venait de recevoir un coup. « Mais... mais pourquoi ? Où vont-ils ? »

Et soudain Éolair sut. « La promesse faite au renard », dit-il, et il éclata de rire. Son cœur débordait de joie.

« Que voulez-vous dire ? » Isorn, ébahi, regarda le comte de Nad Mullach tourner les talons et s'enfoncer dans la forêt.

« Une vieille chanson, répondit-il. La promesse faite au renard ! » Il rit encore, puis se mit à chanter, en sentant les mots s'envoler de sa bouche comme s'ils recherchaient d'eux-mêmes l'air nocturne.

*« "Nous n'oublions jamais", dirent les Fabuleux
Et le temps peut passer, le jeune devenir vieil,
Vous entendrez le cor résonner sous les deux
Vous verrez nos lances briller dans le soleil... »*

« Je ne comprends pas », cria Isorn.

« Ce n'est pas grave ! » Éolair était presque hors de vue, et marchait rapidement vers le campement. « Rassemblez les hommes ! Nous devons chevaucher vers Hernysadharc ! »

Comme pour lui faire écho, une corne résonna au loin.



« C'est un vieux chant de notre peuple », cria Éolair en direction d'Isorn.

Bien qu'ils eussent chevauché aussi vite que le pouvaient leurs montures depuis avant le lever du soleil, ils ne voyaient toujours aucun signe des Sithis, sinon les traces de sabots sur l'herbe enneigée, traces qui disparaissaient déjà comme l'herbe se redressait et que la neige fondait dans la chaleur du matin. « Elle parle de la promesse faite par le peuple Fabuleux au Renard Rouge – le prince Sinnach -avant la bataille d'Ach Samrath : ils ont juré qu'ils n'oublieraient jamais la loyauté d'Hernystir. »

« Alors vous pensez qu'ils chevauchent contre Skali ? »

« Qui peut le dire ? Mais voyez leur direction ! » Le comte se dressa sur sa selle et indiqua à travers les immenses prairies les traces qui disparaissaient vers l'ouest. « Droit comme la course d'une flèche vers le Taig ! »

« Même si c'est bien là qu'ils vont, nous ne pourrions franchir toute la distance à ce rythme, dit Isorn. Les chevaux sont déjà épuisés, et nous n'avons parcouru que quelques lieues. »

Éolair regarda autour de lui. La troupe commençait à se désolidariser, et certains cavaliers s'étaient déjà largement fait distancer. « Peut-être. Mais que

Bagba me morde, s'ils vont à Hernysadharc, je veux y être aussi ! »

Isorn grimaça, ridant son large visage. « Vous n'y serez pas pour le voir, sauf si vos Fabuleux nous laissent quelques-uns de leurs chevaux aux sabots ailés. Mais nous finirons par y arriver. »

Le comte secoua la tête, mais tira doucement sur ses rênes, ramenant son cheval gris au petit galop. « C'est vrai. Ça ne servirait à rien de tuer nos montures. »

« Ou nous-mêmes. » Isorn fit un grand geste de la main pour ralentir les autres cavaliers.

Ils s'arrêtèrent pour le repas de midi. Éolair mit en balance son impatience avec ce qu'il savait être la sagesse de laisser ses troupes se reposer : s'il y avait un combat, des hommes prêts à tomber d'épuisement et des chevaux incapables de faire un pas de plus ne seraient pas d'une grande utilité.

Après une heure de repos, ils se remirent en selle, mais Éolair imposa un rythme plus raisonnable. Lorsque l'obscurité arriva, ils avaient traversé l'Innischich et atteint les limites du territoire d'Hernysadharc, même si le Taig était encore à plusieurs heures de cheval. Ils avaient passé des campements qu'Éolair supposa avoir appartenu aux hommes de Skali. Tous étaient déserts, mais divers signes indiquaient une occupation récente : dans l'un d'entre eux, les braises des feux étaient encore chaudes. Le comte se demanda si les Rimmersleutes avaient fui devant la vague des Sithis, ou s'ils avaient subi un autre sort encore plus étrange.

Sur l'insistance d'Isorn, Éolair fit finalement faire halte à sa troupe à l'approche de Ballacym, une ville fortifiée dominant depuis le sommet d'une petite colline les confins occidentaux de l'Innischich. Une grande partie de la ville avait été détruite lors de la défaite de Lluth face à Skali près d'un an plus tôt, mais il restait assez de murs pour leur offrir un abri.

« Il serait insensé de faire irruption au milieu d'une bataille en pleine nuit », dit Isorn en franchissant les décombres du portail. « Même si vous avez raison et que vos Fabuleux sont bien venus se battre pour Hernystir, comment feront-ils la différence entre les bons et les mauvais mortels dans le noir ? »

Cela ne plaisait pas à Éolair, mais il ne trouva aucun argument à opposer à la logique d'Isorn. Il le savait, sa petite troupe ne pouvait prétendre faire grand-chose contre une armée comme celle de Skali, mais l'idée de devoir attendre restait néanmoins horripilante. Son cœur avait battu à l'unisson avec le chant des Sithis lorsqu'il les avait vus chevaucher. Faire quelque chose, rendre enfin leurs coups à ceux qui avaient dévasté son pays ! L'espoir s'était insufflé en lui comme un vent puissant. Et maintenant il devait attendre le matin.

Éolair but plus que sa ration habituellement modeste de vin ce soir-là, bien que les réserves fussent comptées. Il se coucha tôt, n'éprouvant pas l'envie de discuter de ce qu'ils avaient tous vu et de ce qui pouvait les attendre. Il savait que même dans les vapeurs de vin, le sommeil serait long à venir. Et il le fut.

« Je n'aime pas cela », gronda Ule fils de Frekke en tirant sur ses rênes.
« Où sont-ils passés ? Et, par le Saint Aédon, que s'est-il passé ici ? »

Les rues d'Hernysadharc étaient étrangement désertes. Éolair savait que peu des siens étaient restés après la conquête de Skali, mais même si tous les Rimmersleutes avaient été chassés par les Sithis – ce qui semblait impossible, puisqu'il s'était écoulé à peine plus d'une journée depuis qu'ils les avaient vu chevaucher, près de cinquante lieues à l'ouest – il devrait tout de même y avoir ici quelques Hernystiris.

« Ça ne me plaît pas plus qu'à toi, répondit le comte, mais je ne puis imaginer l'armée entière de Skali se tenant en embuscade pour les sept ou huit vings que nous sommes. »

« Éolair a raison. » Isorn se protégea les yeux de la main. L'air était encore froid, mais le soleil était étonnamment lumineux. « Allons-y, prenons ce risque. »

Ule ravala sa réplique, et haussa les épaules. Tous trois franchirent les portes sommaires que les Rimmersleutes avaient construites ; leurs hommes les suivirent, en parlant entre eux.

Il y avait quelque chose d'étrange à voir un mur autour d'Hernysadharc. De sa vie, Éolair n'en avait jamais vu ici, et même l'antique enceinte qui ceignait le Taig n'avait été conservée qu'au titre du respect que ressentaient les Hernystiris envers leurs ancêtres. Des pans entiers de ce vieux mur s'étaient effondrés il y a bien longtemps, si bien que les parties encore debout se dressaient loin l'une de l'autre, comme les quelques dents restantes dans la mâchoire d'un vieil homme. En revanche, cette barrière sommaire mais solide entourant le cœur de la ville avait été construite très récemment.

De quoi Skali avait-il peur ? se demanda Éolair. Des derniers Hernystiris, un peuple vaincu ? C'était peut-être de son propre allié, le roi souverain Elias, qu'il se méfiait.

Quelque dérangeante que fut la vision de ce mur, cela n'était rien en comparaison du sort qui lui avait été réservé. Les pièces de bois de la palissade étaient brûlées et noircies, comme si elles avaient été frappées par la foudre, et un pan assez large pour laisser passer vingt cavaliers de front avait été entièrement détruit. Quelques volutes de fumée s'échappaient encore de ses ruines.

Le mystère de la disparition de la population d'Hernysadharc fut partiellement résolu lorsque les troupes d'Éolair s'engagèrent sur la route que l'on appelait autrefois la Voie de Tethtain. Ce nom n'avait pas longtemps survécu au grand roi Hernystiri, et les gens l'appelaient maintenant la Route du Taig, parce qu'elle menait directement au sommet de la colline et à la place forte. Lorsque la troupe s'engagea sur la piste boueuse, ils virent une grande foule rassemblée au sommet de la colline, grouillant autour du Taig comme des moutons attirés par le sel. Curieux mais encore inquiets, Éolair et ses compagnons s'avancèrent.

Lorsque Éolair vit que la foule amassée sur les pentes de la Colline de

Hem était principalement composée d'Hernystiris, son cœur accéléra. Lorsque certains d'entre eux se retournèrent, alarmés à la vue d'une troupe de cavaliers en armes, il s'empessa de les rassurer.

« Peuple d'Hernysadharc ! » s'exclama-t-il, dressé sur ses étriers. D'autres têtes se tournèrent dans la foule. « Je suis Éolair, comte de Nad Mullach. Ces hommes sont mes amis et ne vous veulent aucun mal. »

Leur réaction fut surprenante. Si certains des Hernystiris les plus proches l'acclamèrent et le saluèrent, les autres se retournèrent tout simplement vers le sommet de la colline après l'avoir écouté, en dépit du fait qu'aucun d'entre eux n'avait un meilleur point de vue qu'Éolair qui, d'où il était, ne voyait rien d'autre que la foule.

Isorn en fut effaré, lui aussi. « Mais que faites-vous là ? » cria-t-il en direction des gens les plus proches. « Où est Skali ? »

Certains agitèrent la tête comme s'ils ne comprenaient pas, et d'autres firent des remarques amusées sur le retour de Skali à Rimmersgard, mais personne ne semblait avoir envie de consacrer trop de temps ou d'énergie à expliquer ce qui se passait au fils du duc et à ses compagnons.

Éolair jura doucement et poussa son cheval en avant, laissant l'animal se frayer un chemin pour lui. Bien que personne ne s'opposât à leur passage, il leur fallut du temps pour se faufiler à travers cette masse, et leur progression se fit encore plus lente une fois franchies les ruines des murs marquant les limites du Taig. Éolair plissa les yeux, puis laissa échapper un sifflement de surprise.

« Bagba me morde », s'exclama-t-il, puis il éclata de rire, bien qu'il eût été incapable d'expliquer pourquoi.

Le Taig et ses dépendances se dressaient toujours au sommet de la colline, immuables et impressionnants, mais les terres qui entouraient le sommet de la colline étaient maintenant couvertes de tentes incroyablement bigarrées. Elles étaient de toutes les teintes imaginables, et de centaines de tailles et de formes différentes. Quelqu'un aurait tout aussi bien pu renverser un panier géant de carrés de toile multicolores sur l'herbe enneigée. Ce qui avait été la capitale de la nation Hernystirie, le siège de la royauté, était maintenant devenu un village construit par des enfants fantasques et prodigieux.

Éolair pouvait discerner des mouvements entre les tentes – de fines silhouettes aux atours aussi colorés que leur campement nouvellement érigé. Il poussa son cheval en avant, dépassant les derniers curieux Hernystiris. Ceux-ci regardaient avidement les toiles bigarrées et leurs étranges visiteurs, mais semblaient répugner à l'idée de traverser ce dernier espace vide et de trop s'approcher. Beaucoup regardèrent le comte et ses compagnons avec dans les yeux quelque chose comme de l'envie.

Comme ils s'engageaient dans la cité de toile qui ondulait dans le vent, une silhouette solitaire s'avança vers eux. Éolair se tendit, prêt à toutes les éventualités, mais il découvrit avec effarement que celui qui s'approchait pour les accueillir était Craobhan, le plus ancien et le plus loyal des conseillers de

la famille royale. Le vieil homme parut sidéré de les voir ; il dévisagea longtemps Éolair sans dire un mot, puis les larmes lui montèrent aux yeux et il ouvrit grands les bras.

« Comte Éolair ! Par la bénédiction des pluies de Mircha, qu'il est bon de vous revoir ! »

Le comte sauta de cheval et donna l'accolade au conseiller. « Et de vous revoir vous, Craobhan ; toute la joie est pour moi. Mais que s'est-il passé ici ? »

« Ah ! Plus que je ne pourrais vous en dire à rester debout dans ce vent. » Le vieil homme gloussait étrangement. Il semblait incapable de contenir sa joie, un état dans lequel Éolair ne se serait pas attendu à le trouver. « Par tous les dieux, bien plus que je ne pourrais vous en dire. Venez au Taig. Venez et restaurez-vous, buvez, mangez. »

« Où est Maegwin ? Va-t-elle bien ? »

Craobhan le dévisagea, ses yeux humides soudain brillants. « Elle est vivante et heureuse, dit-il. Mais venez. Venez voir... eh bien, comme je l'ai dit, venez voir plus que je ne pourrais vous en dire maintenant. » Le vieil homme le prit par le coude et tira.

Éolair se tourna et fit signe aux autres. « Isorn, Ule, venez ! » Il tapota amicalement l'épaule de Craobhan. « Nos hommes peuvent-ils avoir à manger ? »

Dans la plus grande insouciance, Craobhan fit un geste de sa main décharnée. « Quelque part. Certains des gens dans la ville ont probablement fait des réserves. Il y a tant à faire, Éolair, tant à faire. On ne sait pas par où commencer. »

« Mais que s'est-il passé ? Est-ce que les Sithis ont chassé Skali ? »

Craobhan le tira par le bras et l'entraîna vers la place.

Le comte de Nad Mullach n'eut que le temps d'apercevoir une vingtaine des Sithis qui se trouvaient sur la colline. Ceux qu'il vit semblaient absorbés par l'établissement du campement, et ne levèrent même pas les yeux lorsque Éolair et les autres les dépassèrent, mais même de loin il pouvait discerner leur étrangeté, l'aspect curieux mais gracieux de leurs mouvements, leur étonnante sérénité. Bien qu'en certains endroits les Sithis fussent plusieurs à travailler, hommes et femmes mêlés, ils ne prononçaient pas un mot et œuvraient en commun avec une unité aussi singulière que pouvaient l'être leurs visages ou leurs mouvements.

À mesure qu'ils approchaient du Taig, les marques de l'occupation de Skali devenaient plus évidentes. Les jardins soigneusement entretenus avaient été dévastés, les allées de pierre détruites. Éolair maudit Nez-tranchant et ses barbares, puis se demanda une nouvelle fois ce qui avait pu arriver aux envahisseurs.

Les choses ne s'étaient pas passées différemment à l'intérieur du Taig. Les murs avaient été dépouillés de leurs tapisseries, les reliques avaient disparu de leurs niches, et les planchers portaient les traces de bottes innombrables. La

Salle des Sculptures, où le roi Lluth tenait cour, était en meilleur état – Éolair supputa que Skali l'avait choisie pour trôner – mais les maraudeurs nordiques n'y avaient néanmoins pas fait preuve d'une trop grande déférence. D'innombrables flèches plantées hérissaient les hauts plafonds, les sculptures de bois suspendues s'étant révélées des cibles tentantes pour les soldats de Kaldskryke.

Craobhan, qui semblait souhaiter éviter de parler, les fit asseoir dans la salle et s'en alla chercher à boire.

« D'après vous, que s'est-il passé ici, Éolair ? » Isorn secoua la tête. « J'ai honte d'être un Rimmersleute quand je vois ce que Skali et ses coupe-jarrets ont fait au Taig. » À côté de lui, Ule scrutait suspicieusement tous les recoins de la grande salle, comme si des hommes de Kaldskryke pouvaient s'y être embusqués.

« Vous n'avez aucune raison d'avoir honte, dit Éolair. Ils n'ont pas fait cela parce qu'ils étaient rimmersleutes, mais parce qu'ils se trouvaient dans le pays d'un autre peuple à une mauvaise époque. Des Hernystiris ou des Nabbanais ou des Erkynéens auraient pu faire de même. »

Cela ne suffit pas à apaiser Isorn. « Cela ne devrait pas être. Lorsque mon père aura recouvré son duché, nous nous assurerons que les dégâts seront réparés. »

Le comte sourit. « Si nous survivons tous sans plus grand souci que celui-là, alors je serai heureux de vendre ma propre place de Nad Mullach pierre par pierre pour que tout soit remis en ordre. Non, je crains que ce ne soit pas le plus grave. »

« Je crains que vous n'ayez raison, Éolair. » Isorn se rembrunit. « Dieu seul sait ce qui a pu se passer à Elvritshalla depuis que nous en avons été chassés. Et après ce terrible hiver. »

Ils furent interrompus par Craobhan, qui revint d'un pas chancelant, accompagné d'une jeune femme Hernystiri portant quatre grandes chopes d'argent marquées de la tête de cerf royale.

« Autant utiliser les plus beaux », dit Craobhan avec un sourire grimaçant. « Qui pourrait dire "non" en ces temps étranges ? »

« Où est Maegwin ? » L'appréhension d'Éolair s'était accrue lorsque la princesse n'était pas venue les saluer.

« Elle dort. » Une nouvelle fois, Craobhan fit un geste d'apaisement. « Je vous mènerai à elle lorsque vous aurez terminé. Buvez. »

Éolair se leva. « Pardonnez-moi, mon vieil ami, mais j'aimerais la voir maintenant. J'en apprécierai d'autant mieux ma bière. »

Le vieil homme haussa les épaules. « Dans son ancienne chambre. Une femme s'occupe d'elle. » Il semblait plus intéressé par sa chope que par le sort du seul enfant vivant du roi.

Le comte le toisa un instant. Qu'était-il arrivé au Craobhan qu'il avait connu ? Le vieil homme paraissait avoir le cerveau embrumé, comme s'il avait reçu un coup de massue.

Il y avait bien trop d'autres sujets d'inquiétude. Éolair quitta la pièce, laissant les autres boire et regarder les sculptures mutilées.

Maegwin était effectivement endormie. La femme aux cheveux ébouriffés qui était assise à ses côtés lui parut vaguement familière, mais Éolair lui adressa à peine un regard avant de s'agenouiller et de prendre la main de Maegwin. Un linge humide était posé sur son front.

« A-t-elle été blessée ? » Il lui semblait que Craobhan lui avait caché quelque chose. Peut-être qu'elle était gravement blessée ?

« Oui, dit la femme. Mais ce n'était qu'un coup oblique, elle s'en est déjà remise. » La femme souleva le linge pour montrer à Éolair la contusion sur le front pâle de Maegwin. « Elle se repose simplement, maintenant. Ça a été un grand jour. »

Éolair tourna vivement la tête au son de sa voix. Elle paraissait aussi distraite que Craobhan, les yeux écarquillés et fantasques, la bouche torve.

Sont-ils tous devenus fous ? se demanda-t-il.

Maegwin réagit au son de sa voix. Comme il se retournait, les yeux de la princesse s'ouvrirent, se refermèrent, puis s'ouvrirent encore et le restèrent.

« Éolair... ? » Sa voix était encore déformée par le sommeil. Elle sourit comme une enfant, sans plus de trace de la sécheresse affichée lors de leur dernière rencontre. « C'est vraiment vous ? Ou juste un autre rêve... »

« C'est bien moi, Madame. » Il serra une nouvelle fois sa main. En cet instant, elle paraissait fort peu différente de la jeune fille qu'elle avait été à l'époque où son cœur avait ressenti ses premiers élans pour elle. Comment avait-il jamais pu être fâché contre elle, quoi qu'elle eût pu dire ou faire ?

Maegwin essaya de s'asseoir. Ses cheveux roux étaient en désordre, et ses paupières étaient encore gonflées de sommeil. Elle semblait avoir été mise au lit entièrement habillée ; seuls ses pieds, qui dépassaient de sous la couverture, étaient nus. « Est-ce que... est-ce que vous les avez vus ? »

« Qui ? » demanda-t-il doucement, bien qu'il fût certain de le savoir. La réponse de Maegwin fut néanmoins une surprise.

« Les dieux, quelle question ! Avez-vous vu les dieux ? Ils étaient si beaux... »

« Les... dieux ? »

« Je les ai fait venir », dit-elle. Elle eut un sourire rêveur. « Ils sont venus pour moi... » elle laissa sa tête retomber sur son oreiller et ferma les yeux. « Pour moi... » murmura-t-elle.

« Elle a besoin de sommeil, comte Éolair », dit la femme derrière lui. Il y avait quelque chose de péremptoire dans sa voix qui lui fit hérissier le poil.

« Les dieux ? De quoi parle-t-elle ? demanda-t-il. Veut-elle dire les Sithis ? »

La femme sourit, un sourire suffisant et entendu. « Elle veut dire ce qu'elle dit. »

Éolair se releva, en retenant sa colère. Il restait bien des choses à découvrir. Il allait prendre son temps. « Prenez bien soin de la princesse

Maegwin », dit-il en se dirigeant vers la porte. C'était plus un ordre qu'une requête. La femme acquiesça.

Songeur, Éolair venait de réentrer dans la Salle des Sculptures lorsqu'il entendit des bottes approcher de la porte derrière lui. Il fit volte-face, sa main se posant par réflexe sur la poignée de son épée. À quelques pas de lui, Isorn et le solide Ule s'étaient levés, eux aussi alarmés.

Celui qui apparut à la porte était grand sans être un géant, et portait une armure bleue qui, bizarrement, ressemblait à du bois peint – mais l'armure, un ensemble complexe de plaques maintenues ensemble par des cordelettes rouges brillantes, n'était pas ce qu'il y avait de plus étrange en lui. Ses cheveux étaient aussi blancs que la neige, noués d'une étoffe bleue, et retombaient plus bas que ses épaules. Il était aussi mince qu'un jeune bouleau, et malgré la couleur de ses cheveux, paraissait être à peine entré dans l'âge adulte, pour autant qu'Éolair pût lire un visage aussi anguleux, aussi différent d'un visage humain. Les yeux félins et dorés de l'étranger étaient aussi brillants que le soleil de midi se reflétant dans un étang forestier.

Paralysé par la surprise, Éolair ne pouvait que regarder, les yeux écarquillés. C'était comme si quelque créature des temps anciens se dressait devant lui, un être issu des histoires de sa grand-mère et apparaissant en chair et en os. Il s'était attendu à rencontrer les Sithis, mais n'y était pas plus préparé que quelqu'un qui a entendu parler d'un gouffre immense et se découvre soudain debout au bord de celui-ci.

Lorsque le comte fut resté pétrifié plusieurs secondes, le nouveau venu avança d'un pas. « Pardonnez-moi. » L'étranger effectua un salut étrangement articulé, passant sa main aux longs doigts devant ses genoux, mais si son geste était léger, il n'était en rien narquois. « J'oublie mes manières dans la passion de ce grand jour. Puis-je entrer ? »

« Qui... qui êtes-vous ? » demanda Éolair, dérogeant à sa courtoisie habituelle. « Oui, entrez. »

L'étranger ne parut pas offensé. « Je suis Jiriki i-Sa'onserei. En cet instant, je parle au nom du Zida'ya. Nous sommes venus honorer notre dette envers le prince Sinnach d'Hernystir. » Après cette introduction formelle, il afficha soudain un sourire enjoué et félin. « Et qui êtes-vous ? »

Éolair s'empressa de se présenter et de présenter ses compagnons. Isorn observait, fasciné, tandis que Ule était pâle et nerveux. Le vieux Craobhan avait un étrange sourire moqueur.

« Bien », dit Jiriki lorsqu'il eut terminé. « C'est très bien. J'ai déjà entendu mention de votre nom aujourd'hui, comte Éolair. Il y a beaucoup de choses dont nous devons parler. Mais d'abord, qui est le maître ici ? J'ai cru comprendre que le roi était mort. »

Éolair porta un regard interrogateur sur Craobhan. « Inahwen ? »

« La femme du roi est toujours dans les cavernes du Grianspog. » Craobhan expira ce qui était peut-être un rire. « Elle n'a pas voulu descendre avec nous. Sur le moment, j'ai trouvé que c'était une décision censée. »

D'ailleurs, peut-être que ça l'était. »

« Et Maegwin, la fille du roi, dort. » Éolair haussa les épaules. « Alors je suppose que je suis celui à qui vous devrez parler, du moins pour l'instant. »

« Auriez-vous l'amabilité de venir avec moi dans notre campement ? Ou préféreriez-vous que nous venions parler ici ? »

Éolair ne savait pas exactement qui ce « nous » pouvait bien être, mais il savait qu'il ne se le pardonnerait jamais s'il ne vivait pas ces instants dans toute leur plénitude. Maegwin, de toute façon, avait à l'évidence besoin de se reposer, ce qui ne se ferait pas dans les meilleures conditions si le Taig était rempli d'hommes et de Sithis.

« Nous serons heureux de vous accompagner, Jiriki i-Sa'onserei », répondit le comte.

« Jiriki, si vous le voulez bien. » Le Sithi attendit.

Éolair et ses compagnons franchirent avec lui les portes du Taig. Les tentes ondulaient devant eux comme un champs de fleurs sauvages géantes. « Si je puis me permettre de poser une question, hasarda Éolair, qu'est-il arrivé au mur que Skali avait érigé autour de la ville ? »

Jiriki parut réfléchir un instant. « Ah ! ça », dit-il enfin, puis il sourit. « Je pense que vous voulez parler de l'œuvre de ma mère, Likimeya. Nous étions pressés. Le mur était sur notre chemin. »

« Alors j'espère ne jamais me trouver sur son chemin », dit gravement Isorn.

« Tant que vous ne vous immiscez pas entre ma mère et l'honneur de la Maison de l'Année-dansante, dit Jiriki, vous n'avez pas à vous inquiéter. »

Ils poursuivirent leur chemin à travers l'herbe humide. « Vous avez fait allusion à la promesse faite à Sinnach, dit le comte. Si vous pouvez défaire Skali en un jour... eh bien, excusez-moi Jiriki, mais alors, comment la bataille d'Ach Samrath a-t-elle pu être perdue ? »

« D'abord, nous n'avons pas tout à fait vaincu ce Skali. Lui et beaucoup de ses hommes se sont enfuis dans les collines et vers les Marches Gelées, et le travail est inachevé. Mais c'est une bonne question. » Les yeux du Sithi se rétrécirent pendant qu'il réfléchissait. « Je pense que nous sommes, en un sens, un peuple différent de celui que nous étions il y a cinq siècles. Nombre d'entre nous n'étaient pas encore nés alors, et nous, Enfants de l'Exil, ne sommes pas aussi précautionneux que nos anciens. Par ailleurs, nous craignons le fer à cette époque, nous n'avons pas encore appris à nous en protéger. » Il sourit, de ce même sourire félin et féroce, puis son visage s'assombrit. Il écarta une mèche de cheveux pâles de ses yeux. « Et ces hommes, comte Éolair, ces Rimmersleutes, ici, ne s'attendaient pas à notre attaque. La surprise était avec nous. Mais pour les batailles à venir – et je pense qu'elles seront nombreuses – personne ne souffrira plus d'un tel manque de préparation. Alors ce sera à chaque fois comme un nouvel Erebb Irigù – ce que les hommes ont appelé "le Knock". Il y aura beaucoup de morts, je le crains, et mon peuple peut se le permettre encore moins que le

vôtre. »

Comme il parlait, le vent qui gonflait les tentes changea de direction, et balança jusqu'à souffler du nord. Il fit soudain beaucoup plus froid sur la Colline de Hem.



Elias, Roi souverain de tout Osten Ard, titubait comme un soûlard. Dans sa progression à travers la cour de l'enceinte intérieure, il passait d'un coin d'ombre à un autre, comme si la lumière du jour le rendait malade, bien que le temps fut gris et froid et que le soleil, même à midi, restât invisible derrière une épaisse masse de nuages. Le dôme de la chapelle du Hayholt se dressait derrière lui, étrangement asymétrique ; une niasse de neige sale, jamais ôtée, avait fait ployer les grandes fenêtres du dôme, qui ressemblait maintenant à un vieux chapeau de feutre froissé.

Les rares paysans tremblants qui étaient dans l'obligation de vivre dans l'enceinte du Hayholt et d'entretenir ses installations délabrées quittaient rarement leurs quartiers quand ils n'y étaient pas obligés par leur charge, qui se manifestait généralement sous la forme d'un surveillant thrithing dont les ordres étaient appliqués sous la menace d'une réaction immédiate et violente. Même les troupes restantes de l'armée du roi se cantonnaient maintenant dans les champs en dehors d'Erchester. L'explication habituelle était que le roi était malade et souhaitait le calme dans le château, mais il se chuchotait couramment que le roi était fou et que son château était hanté. En conséquence de quoi, seule une poignée de personnes vaquaient dans l'enceinte intérieure en cet après-midi gris et sombre, et de ces rares personnes – un soldat qui portait un message pour le Connétable, deux paysans apeurés qui tiraient un chariot plein de barriques depuis les quartiers de Pryrates – aucune ne regarda le passage hésitant d'Elias pendant plus qu'un infime instant avant de regarder ailleurs. Il aurait été non seulement dangereux – voire même fatal – d'être pris à contempler l'infirmité du roi, mais il y avait quelque chose de tellement malsain dans sa démarche raide, quelque chose de si terriblement anormal, que ceux qui le virent détournèrent immédiatement la tête et firent subrepticement le signe de l'Arbre sur la poitrine.

La tour de Hjeldin était grise et ramassée. Avec les fenêtres rouges de son sommet qui brillaient d'un éclat terne, elle eût pu être un dieu païen à l'œil de rubis des terres désolées de Nascadu. Elias s'arrêta devant les lourdes portes de chêne qui étaient hautes de trois aunes et peintes d'un noir mat, et s'appuyaient sur des charnières de bronze qui viraient peu à peu au vert. Elle était encadrée par deux silhouettes portant robe et capuche d'un noir encore plus sombre et plus morne que celui de la porte. Tous deux tenaient une lance au dessin étrange, un fantastique entrelacs d'enjolivures et de spirales aussi tranchant que le rasoir d'un barbier.

Le roi se balançait d'un pied sur l'autre, regardant les deux apparitions. Il était évident que les Noms le mettaient mal à l'aise. Il fit un pas de plus vers la

porte. Bien qu'aucune des sentinelles n'eût bougé, et que leurs visages fussent invisibles dans les profondeurs de leurs capuches, elles parurent soudain plus tendues, comme des araignées qui sentent les premiers pas tremblants d'une mouche aux confins d'une toile.

« Eh bien », dit enfin Elias, d'une voix étonnamment puissante. « Allez-vous donc ouvrir cette maudite porte pour moi ? »

Les Noms de répondirent pas. Ils ne bougèrent pas.

« Soyez donc maudits, qu'est-ce qui vous prend ? vociféra-t-il. Vous ne me reconnaissez pas, pauvres créatures pathétiques ? Je suis le roi ! Ouvrez cette porte ! » Il avança soudain d'un pas. L'un des Noms laissa sa lance glisser de la largeur d'une main devant la porte. Elias s'arrêta et eut un geste de recul comme l'arme avait été pointée sur lui.

« Alors on joue à ça ! » Son visage pâle avait commencé à se teinter d'une lueur de folie. « On joue à ça, chez moi ! » Il commença à se balancer d'avant en arrière sur ses talons comme s'il s'apprêtait à se propulser vers la porte. L'une de ses mains s'abaissa pour serrer l'épée à double garde qui pendait à sa ceinture.

La sentinelle se tourna lentement et frappa deux fois sur les lourdes portes avec le talon de sa lance. Après une courte pause, il frappa trois fois de plus, puis reprit sa position initiale.

Tandis qu'Elias regardait intensément devant lui, un corbeau croassa sur l'un des parapets de la tour. Après un instant qui ne parut durer que quelques battements de cœur, la porte s'ouvrit en grinçant et découvrit Pryrates, qui clignait des yeux.

« Elias, dit-il. Votre Majesté ! Vous m'honorez ! »

Le roi fit une moue méprisante. Sa main se serrait et se desserrait toujours sur la poignée de Peine. « Je ne t'honore pas du tout, prêtre. Je suis venu te parler – et c'est *moi* qui suis déshonoré. »

« Déshonoré ? Comment ? » Le visage de Pryrates reflétait la surprise et l'inquiétude, mais il ne pouvait tout à fait dissimuler son amusement, comme s'il jouait à être faussement sérieux avec un enfant. « Dites-moi ce qui s'est passé et ce que je peux faire pour vous aider, ô mon roi. »

« Ces... choses n'ont pas voulu m'ouvrir la porte. » Elias fit un geste de la main dans leur direction. « Lorsque j'ai voulu le faire moi-même, l'une d'entre elles m'a barré le passage. »

Pryrates secoua la tête, puis il se tourna pour converser avec les Noms dans leur langue musicale, qu'il semblait bien parler, mais d'une façon un peu hésitante. Il se retourna vers le roi. « Ayez la bonté de ne pas les blâmer, Majesté, ni moi. Voyez-vous, certaines des choses que je réalise ici dans ma quête de connaissance peuvent être dangereuses. Comme je vous l'ai déjà dit, je crains que quelqu'un qui entrerait soudainement ici ne se mette en danger. Vous, mon roi, êtes l'homme le plus important de ce monde. J'ai donc demandé que *personne* ne puisse entrer ici tant que je ne suis pas là pour l'accompagner. » Pryrates sourit, un changement d'expression qui ne

concernait que l'apparition de ses dents et aurait été approprié chez une anguille. « Ayez la bonté de comprendre que c'était pour votre sécurité, Roi Elias. »

Le roi le dévisagea un instant, puis jeta un coup d'œil aux deux sentinelles ; elles avaient déjà repris leur position et étaient aussi immobiles que des statues. « Je pensais que tu faisais appel à des mercenaires pour monter la garde. Je pensais que ces choses ne supportaient pas la lumière. »

« Elle ne leur fait pas de mal, répondit Pryrates. C'est juste qu'après des siècles de siècles passés sous le Pic de l'Orage, elles préfèrent l'ombre au soleil. » Il cligna des yeux, comme s'il plaisantait des faiblesses d'un lointain cousin. « Mais j'ai atteint un point important dans mes recherches – dans *nos* recherches, Majesté – et j'ai pensé qu'ils feraient de meilleurs gardiens. »

« Assez de tout cela, dit impatiemment Elias. Vas-tu me laisser entrer ? Je suis venu ici pour te parler. Ça ne peut pas attendre. »

« Bien sûr, bien sûr », l'assura Pryrates ; mais le prêtre parut soudain distrait. « Je suis toujours heureux de parler avec vous, ô mon roi. Mais vous préférerez peut-être que je vienne dans vos appartements... ? »

« Malédiction, prêtre, laisse-moi entrer. On ne fait pas attendre un roi sur le pas de sa porte, maudit sois-tu ! »

Pryrates plissa le front et s'inclina. « Bien sûr que non, sire. » Il s'écarta et ouvrit le bras en direction de l'escalier. « Montez dans mes quartiers, s'il vous plaît. »

Derrière les grandes portes, dans l'antichambre au plafond haut, une unique torche brûlait irrégulièrement. Les recoins de la pièce étaient pleins d'ombres qui s'allongeaient et s'étiraient comme si elles cherchaient à se libérer. Pryrates la traversa sans s'arrêter et s'engagea dans les escaliers étroits. « Permettez-moi de vous précéder et de m'assurer que tout est bien prêt pour vous recevoir, Majesté », dit-il par-dessus son épaule, sa voix résonnant dans la cage d'escalier.

Elias fit une pause sur le deuxième palier pour reprendre son souffle. « Des escaliers, dit-il d'un ton sinistre. Trop d'escaliers. »

La porte de la salle était ouverte, et la lumière de plusieurs torches se déversait dans le couloir. En entrant, le roi regarda brièvement les fenêtres, qui étaient masquées par de longues tentures. Le prêtre, qui refermait le couvercle d'un grand coffre sur ce qui semblait être une pile de livres, se tourna et sourit. « Bienvenue, ô mon roi. Vous ne m'avez pas fait la grâce d'une visite ici depuis bien longtemps. »

« Tu ne m'as pas invité. Où puis-je m'asseoir ? Je meurs. »

« Oh non, sire, vous n'êtes pas en train de mourir, dit gaiement Pryrates. Bien au contraire : vous êtes en train de renaître. Mais vous avez été très malade ces derniers temps, c'est vrai. Pardonnez-moi. Tenez, prenez mon siège. » Il mena Elias vers un fauteuil au long dossier, dépourvu de toute décoration ou gravure, mais qui pourtant avait l'air extrêmement ancien. « Désirez-vous un peu de votre boisson apaisante ? Je vois qu'Hengfisk ne

vous a pas accompagné, mais je pourrais vous en faire préparer. » Il se tourna et frappa dans ses mains. « *Munshazou !* » cria-t-il.

« Le moine n'est pas là parce que je lui ai enfoncé le crâne, ou presque », grommela Elias en remuant inconfortablement sur le siège dur. « Si je devais ne revoir jamais ses yeux globuleux, j'en serai heureux. » Il toussa, ses yeux fiévreux se refermant. En cet instant, il ne ressemblait pas du tout à un homme heureux.

« Il vous a causé des problèmes ? Je suis profondément triste de l'apprendre, ô mon roi. Vous pourriez peut-être me dire ce qui est arrivé, et je m'assurerai qu'il soit... traité en conséquence. Je suis votre serviteur, après tout. »

« Oui », dit sèchement Elias. « Tu l'es. » Il fit un bruit de gorge puis bougea une nouvelle fois, s'efforçant de trouver une position plus confortable.

Il y eut un toussotement discret depuis la porte. Une petite femme aux cheveux sombres se tenait là. Elle n'avait pas l'air particulièrement âgée, mais son visage jaunâtre était couvert de rides profondes. Une marque de quelque sorte – c'aurait pu être une lettre dans une autre écriture – était inscrite sur son front au-dessus de son nez. Elle s'avança presque imperceptiblement, se déplaçant en un mouvement lent et circulaire, si bien que l'ourlet de sa robe informe frottait le sol et que les petits objets en os coloré qu'elle portait autour de sa taille et de ses poignets tintaient gentiment.

« *Munshazou*, dit Pryrates à Elias. Ma servante de Naraxi, de ma maison là-bas. » Puis il dit à la femme : « Apporte quelque chose que le roi puisse boire. Et pour moi – non, je n'ai besoin de rien. Vas-y, maintenant. »

Elle se tourna dans un tintement d'ivoire et disparut. « Je m'excuse pour cette interruption, dit l'alchimiste. Vous me parliez de votre problème avec Hengfisk. »

« Ne t'inquiète pas du moine. Il n'est rien. Je me suis juste réveillé subitement, et je l'ai trouvé au-dessus de moi, à me regarder. Au-dessus de mon lit ! » À l'évocation de ce souvenir, le roi s'agita comme un chien mouillé. « Dieu, il a un visage que seule une mère peut supporter. Et ce maudit sourire, toujours... » Elias secoua la tête. « Je l'ai frappé, je lui ai fait découvrir mon poing. Il est tombé raide en travers du lit. » Il s'esclaffa puis toussa. « Ça lui apprendra à venir m'espionner pendant que je dors. J'ai besoin de dormir. Je dors tellement peu... »

« Est-ce pour cela que vous êtes venu me voir, sire ? » demanda Pryrates. « Pour votre sommeil ? Je pourrais peut-être faire quelque chose pour vous – Il y a une sorte de cire que j'ai et que vous pourriez faire brûler dans un pot à côté de votre lit... »

« Non ! » s'exclama rageusement Elias. « Et ce n'est pas le moine non plus ! Je suis venu te voir parce que j'ai fait un rêve ! »

Pryrates le dévisagea avec soin. Les bandes de peau au-dessus de ses yeux – l'endroit où les autres avaient des sourcils – se levèrent d'un air interrogateur. « Un rêve, sire ? Bien sûr, si c'est de cela que vous voulez me

parler... »

« Pas ce genre de rêve, malédiction ! Tu sais de quoi je veux parler. J'ai fait un *rêve*. »

« Ah. » Le prêtre hocha la tête. « Et cela vous a troublé. »

« Putain que oui, par l'Arbre Sacré ! » Le roi plissa les yeux et posa une main sur sa poitrine, puis explosa en une nouvelle quinte de toux déchirante. « J'ai vu les Sithis chevaucher ! Les Enfants de l'Aube ! Ils chevauchaient vers Hernystir ! »

Il y eut un léger tintement à la porte. Munshazou avait réapparu, porteuse d'un plateau sur lequel se dressait un grand gobelet émaillé, d'un rouge rouille profond. Il fumait.

« Très bien. » Pryrates s'avança pour le prendre des mains de la femme. Ses petits yeux pâles l'observèrent, mais son visage resta impassible. « Tu peux repartir, maintenant, lui dit-il. Tenez, Majesté, buvez ceci. Cela devrait dégager votre poitrine encombrée. »

Elias prit suspicieusement le gobelet et y trempa ses lèvres. « Ça a le même goût que la mixture que tu me donnes toujours. »

« Elles ont... des points communs. » Pryrates revint à son emplacement initial, près du coffre de livres. « N'oubliez pas, ô mon roi, que vous avez des besoins particuliers. »

Elias but une autre gorgée. « J'ai vu les immortels – les Sithis. Ils chevauchaient contre Skali. » Il releva les yeux de son gobelet pour fixer son regard émeraude sur Pryrates. « Est-ce vrai ? »

« Les choses que l'on voit en rêve ne sont pas toujours ni totalement vraies, ni totalement fausses... » commença Pryrates.

« Que Dieu te condamne aux cercles les plus ténébreux de l'enfer ! » vociféra Elias en faisant mine de se lever. « *Est-ce vrai ?* »

Pryrates inclina sa tête glabre. « Les Sithis ont quitté leur domaine au cœur de la forêt. »

Les yeux verts d'Elias brillèrent dangereusement. « Et Skali ? »

Pryrates se glissa lentement vers la porte, comme s'il se préparait à fuir. « Le thane de Kaldskryke et ses corbeaux ont... décampé. »

Le roi laissa échapper un long sifflement et sa main se serra sur la poignée de Peine, faisant se tendre tous les tendons de son bras pâle. Une longueur de l'épée grise apparut, marbrée et brillante comme le dos d'un brochet. Les torches de la pièce parurent se recourber vers l'intérieur, comme attirées par elle. « Prêtre, gronda Elias, les battements de cœur que tu es en train d'entendre seront les derniers si tu ne t'expliques pas clairement et rapidement. »

Au lieu de se recroqueviller, Pryrates se redressa. Les torches brillèrent de nouveau, et les yeux de l'alchimiste perdirent de leur lustre ; un instant, les blancs parurent disparaître, comme s'il les avait rétractés dans son crâne en ne laissant que des gouffres ténébreux. Une tension oppressante emplît la pièce. Pryrates leva une main et les articulations du roi se resserrèrent sur la longue

poignée de l'épée. Après un instant durant lequel rien ni personne ne bougea, le prêtre porta ses doigts à sa gorge, tirant doucement sur le col de sa robe comme pour la réajuster, puis laissa retomber sa main.

« Je suis désolé, Majesté », dit-il, et il se permit un petit sourire d'autodérision. « Tout conseiller éprouve bien souvent l'envie de protéger son seigneur des nouvelles importunes. Vous avez vu juste. Les Sithis sont à Hernystir et Skali en a été chassé. »

Elias le dévisagea un long moment. « Qu'est-ce que cela change à tes plans, prêtre ? Tu n'avais rien dit des Enfants de l'Aube. »

Pryrates haussa les épaules. « Parce qu'ils n'ont aucune importance. Leur intervention était inévitable une fois atteint un certain point. L'activité croissante de notre... bienfaiteur ne pouvait que les attirer. Mais cela ne devrait en rien influencer sur nos plans. »

« Ne *devrait* ? Es-tu en train de me dire que ce que font les Sithis n'a pas d'importance pour le Roi de l'Orage ? »

« Il a eu le temps de longuement mûrir son projet. Rien de tout cela ne le surprendra. À dire vrai, la Reine des Noms m'avait dit de m'attendre à cette intervention. »

« Elle te l'avait dit ? Tu semblés très bien informé, Pryrates. » La voix d'Elias n'avait rien perdu de sa fureur latente. « Alors dis-moi, si tu savais cela, pourquoi ne peux-tu pas me dire où en est Fengbald ? Pourquoi ne savons-nous pas s'il a réussi à chasser mon frère de son repaire ? »

« Parce que nos alliés pensent que cela n'a que peu d'importance. » Pryrates leva encore la main, cette fois pour prévenir la réponse rageuse du roi. « S'il vous plaît, Majesté, vous vouliez la vérité et je parle avec franchise. Ils pensent que Josua est battu et que vous perdez votre temps avec lui. Les Sithis, par contre, sont les ennemis des Noms depuis des temps immémoriaux. »

« Mais n'ont néanmoins aucune importance, si ce que tu as dit précédemment est vrai. » Le roi brûlait de colère. « Je ne comprends toujours pas comment ils pourraient être plus importants que mon traître de frère et néanmoins trop peu importants pour qu'il soit utile de s'en inquiéter – alors même qu'ils viennent de détruire l'un de mes principaux alliés. J'ai l'impression que tu joues un double jeu, Pryrates. Que Dieu te garde si je découvre que c'est le cas ! »

« Je suis au service de mon maître, Majesté ; pas à celui du Roi de l'Orage, ni à celui de la Reine des Noms. En fait, tout n'est qu'une question d'accord dans le temps. Josua était autrefois une menace, mais vous l'avez vaincu. Skali a permis un temps de protéger votre flanc, puis il a perdu toute utilité. Même les Sithis ne sont pas une menace, parce qu'ils ne se retourneront contre nous que lorsqu'ils auront sauvé Hernystir. Ils sont tenus par d'anciens serments, voyez-vous. Ils n'interviendront que bien trop tard pour pouvoir représenter une quelconque gêne dans l'accomplissement de votre victoire ultime. »

Elias regarda son gobelet fumant. « Alors pourquoi les ai-je vus chevaucher dans mes rêves ? »

« Vous êtes devenu proche du Roi de l'Orage, sire, depuis que vous avez accepté son présent. » Pryrates fit un geste en direction de l'épée grise, maintenant rentrée dans son fourreau. « Il est de sang sithi – ou l'était lorsqu'il était en vie, plus exactement. Il est donc naturel que les agissements du Zida'ya pussent attirer son attention, et se frayer un chemin jusqu'à vous. » Il se rapprocha du roi de quelques pas. « Vous avez eu... d'autres rêves... avant celui-ci, n'est-ce pas ? »

« Tu le sais bien, alchimiste. » Elias vida son gobelet, puis grimaça en avalant. « Mes nuits, les rares nuits où le sommeil me vient, débordent de sa présence. Elles en sont pleines ! Pleines de cette chose froide au cœur brûlant. » Ses yeux errèrent au hasard de la pénombre des murs, soudain apeurés. « Pleines des espaces ténébreux entre... »

« Apaisez-vous, Majesté, dit Pryrates. Vous avez beaucoup souffert, mais la récompense sera splendide. Vous le savez. »

Elias agita lourdement la tête. Sa voix, lorsqu'il parla, n'était plus qu'un grincement rauque. « Si seulement j'avais su ce que cela me ferait ressentir, si j'avais su ce que cela... me ferait. Si seulement j'avais su, avant de passer ce pacte avec le diable. Que Dieu me vienne en aide, si j'avais su... »

« Laissez-moi vous trouver cette cire pour le sommeil, Majesté. Vous avez besoin de repos. »

« Non. » Le roi se hissa maladroitement hors du fauteuil. « Je ne veux pas d'autres rêves. Je préférerais ne plus jamais dormir. »

Elias se dirigea lentement vers la porte, en écartant d'un geste l'offre d'aide de Pryrates. Il mit longtemps à descendre les escaliers.

Le prêtre, debout et immobile, écouta tout le temps de sa descente. Lorsque les grandes portes eurent craqué en s'ouvrant puis en se refermant, Pryrates agita la tête une fois, comme pour repousser une idée irritante, puis il alla reprendre les livres qu'il avait cachés.



Jiriki était parti devant, sa démarche souple pouvant être beaucoup plus rapide qu'elle ne le semblait. Éolair, Isorn et Ule d'un pas plus lent, en s'efforçant d'assimiler toutes les choses étranges qui s'offraient à leurs yeux.

Tout cela était plus troublant encore pour Éolair, pour qui Hernysadharc et le Taig avaient toujours été comme une deuxième résidence. Maintenant qu'il suivait le Sithi sur la Colline de Hem, il avait l'impression d'être un père qui revient chez lui pour apprendre que tous ses enfants avaient été échangés à la naissance par des fées.

Les Sithis avaient établi leur cité de toile si vite, les tissus, gonflés par le vent, se déroulaient entre les arbres qui entouraient le Taig avec tant de grâce, qu'elle paraissait presque avoir toujours été là, qu'elle semblait faire partie du paysage. Même les couleurs, qui de loin avaient paru vives, lui semblaient

maintenant plus douces – des tons d'aube et de crépuscule estivaux, plus en accord avec le domaine d'un roi et ses jardins.

Si leurs quartiers semblaient déjà faire partie du décor naturel de la colline, les Zida'ya eux-mêmes semblaient s'y sentir à peine moins chez eux. Éolair ne perçut aucun signe ni de défiance ni de docilité chez les Sithis qui l'entouraient : ils portaient à peine attention au comte et à ses compagnons. Les immortels marchaient fièrement, et en travaillant ils chantaient dans une langue qui bien qu'elle lui fut étrangère, lui était aussi étrangement familière sans ses voyelles plongeantes et ses trilles aériennes. Bien qu'ils ne fussent ici que depuis à peine un jour, ils étaient déjà aussi à l'aise sur l'herbe enneigée et sous les arbres que des cygnes glissant sur un étang lisse comme un miroir. Tout ce qu'ils faisaient semblait exprimer un calme et une maîtrise immenses ; même le simple fait d'enrouler et de nouer les cordes qui donnaient sa forme à leur cité de toile évoquait le geste d'un magicien. À les regarder, Éolair – que tous s'accordaient à juger adroit et gracieux – se trouvait gauche et brutal.

La maison nouvellement construite dans laquelle Jiriki avait disparu était à peine plus qu'un anneau de toile bleu et lavande entourant l'un des chênes magistraux de la colline comme un enclos dressé autour d'un taureau de prix. Comme Éolair et les autres attendaient, indécis, Jiriki ressortit et leur fit signe d'entrer.

« Ayez la bonté de comprendre que ma mère pourrait enfreindre légèrement les règles de la courtoisie, chuchota Jiriki alors qu'ils s'approchaient du seuil. Nous portons le deuil de mon père et de la Prime-aïeule. » Il les fit entrer dans l'enceinte. L'herbe y était sèche, débarrassée de sa neige. « Je fais entrer le comte Éolair de Nad Mullach, annonça-t-il, Isorn fils d'Isgrimmur d'Elvritshalla, et Ule fils de Frekke de Skoggey. »

La femme sithie leva les yeux. Elle était assise sur une draperie d'un bleu pâle et brillant, entourée des oiseaux qu'elle avait nourris jusque-là. Malgré les petits corps doux et fragiles posés sur ses jambes et ses bras, Éolair eut immédiatement l'impression qu'elle était aussi dure que le fer d'une épée. Ses cheveux étaient rouge feu, noués d'une étoffe grise autour de son front ; de longues plumes couleur suie pendaient de ses nattes. À l'instar de Jiriki, elle portait une armure qui semblait être de bois, mais la sienne était noire et brillante comme la carapace d'un scarabée. Sous l'armure, elle était vêtue d'une tunique gris perle. Des bottes souples de cette même couleur remontaient au-dessus de ses genoux. Ses yeux, comme ceux de son fils, étaient d'or liquide.

« Likimeya y-Briseyu no'e-Sa'onserei, proclama Jiriki, Reine des Enfants de l'Aube, maîtresse de la maison de l'Année-dansante. »

Éolair et les autres posèrent un genou à terre.

« Relevez-vous, s'il vous plaît. » Elle parlait dans un murmure rauque, et semblait moins à l'aise avec la langue mortelle que ne l'était Jiriki. « Ces terres sont les vôtres, comte Éolair, et c'est le Zida'ya qui est ici l'invité. Nous

sommes venus honorer notre dette envers votre prince Sinnach. »

« Nous sommes honorés, Reine Likimeya. »

Elle agita une main aux ongles longs. « Ne dites pas "reine". Ce n'est qu'un titre – c'est son plus proche équivalent mortel. Mais nous ne les utilisons pas dans nos adresses, sauf en des occasions très particulières. » Elle fronça les sourcils tandis qu'Éolair et les autres se relevaient. « Vous savez, comte Éolair, une vieille histoire dit qu'il y a du sang Zida'ya dans la maison de Nad Mullach. »

Un instant il fut troublé, pensant qu'elle voulait dire par là que quelque injustice avait été commise envers les Sithis sur ses terres ancestrales. Lorsqu'il réalisa ce qu'elle avait vraiment dit, il sentit son propre sang se glacer et son poil se hérissier sur ses avant-bras. « Une vieille histoire ? » Éolair avait l'impression que sa tête allait s'enfuir au loin. « Je suis désolé, Madame. Je ne suis pas certain de comprendre. Voulez-vous dire que mes ancêtres avaient du sang sithi ? »

Likimeya sourit, un scintillement de dents soudain et féroce. « C'est une vieille histoire, comme je l'ai dit. »

« Et les Sithis savent-ils si c'est vrai ? » Était-elle en train de jouer quelque étrange jeu avec lui ?

Elle agita ses doigts. Une volée d'oiseaux se précipita vers les branches de l'arbre, la dissimulant momentanément à leur vue dans le mouvement de leurs ailes. « Il y a bien longtemps, lorsque les mortels et le Zida'ya étaient plus proches... » Elle fit un geste étrange. « Peut-être. Nous *savons* que c'est possible. »

Éolair sentait que le sujet était délicat, et s'étonna de découvrir avec quelle célérité son art de la diplomatie et de l'intrigue l'avait déserté. « Ainsi, c'est déjà arrivé ? Les Fabuleux se sont... mêlés aux mortels ? »

Likimeya parut perdre tout intérêt pour ce sujet. « Oui. Il y a bien longtemps, principalement. » Elle fit signe à Jiriki, qui s'avança avec de nouvelles longueurs de tissu scintillant et soyeux, qu'il étendit devant le comte et ses compagnons avant de les inviter à s'asseoir. « Qu'il est plaisant de revoir *M'yin Azoshai*. »

« C'est le nom que nous donnons à cette colline, expliqua Jiriki. Elle fut offerte à Hem par Shi'iki et Senditu. C'était ce que vous appelleriez un endroit sacré pour notre peuple. Le fait qu'il pût être offert à un mortel pour sa loyauté symbolise l'amitié entre le peuple de Hem et les Enfants de l'Aube. »

« Nous avons une légende qui raconte à peu près cela, dit lentement Éolair. Je m'étais demandé si elle était vraie. »

« La plupart des légendes ont un noyau de vérité en leur cœur. » Jiriki sourit.

Les yeux félins de Likimeya étaient passés d'Éolair à ses deux compagnons, qui semblaient presque ployer sous le poids de son regard. « Et vous êtes des Rimmersleutes, dit-elle en les regardant intensément. Nous avons bien peu de raisons d'aimer votre peuple. »

Isorn baissa la tête. « Oui, Madame. C'est vrai. » Il prit une courte inspiration et assura sa voix. « Mais s'il vous plaît, n'oubliez pas que nos vies sont courtes. C'était il y a bien des années – plus de vingt générations. Nous ne sommes plus comme Fingil. »

Likimeya eut un bref sourire. « Vous ne l'êtes peut-être plus, mais que dire de ceux que nous venons de mettre en fuite ? J'ai vu ce qu'ils ont fait sur M'yn Azoshai, et cela me paraît bien peu différent de ce que votre Fingil Poing-sanglant faisait aux terres du Zida'ya cinq siècles plus tôt. »

Isorn agita lentement la tête, mais ne répondit pas. À côté de lui, Ule était devenu très pâle et semblait prêt à détalier n'importe quand.

« Isorn et Ule ont combattu *contre* Skali, s'empessa d'ajouter Éolair, et nous menions d'autres hommes ici pour reprendre la bataille lorsque vous et votre peuple nous avez dépassés. En mettant le meurtrier en fuite, vous avez rendu le même service à ces deux hommes qu'à mon peuple. Il y a maintenant un espoir pour que le père d'Isorn puisse un jour reconquérir son duché. »

« Ah. » Likimeya hocha la tête. « Nous y venons. Jiriki, ces hommes ont-ils mangé ? »

Son fils se tourna vers le comte d'un air interrogateur. « Non, Madame », répondit Éolair.

« Alors vous allez manger avec nous et nous parlerons. »

Jiriki se leva et disparut à travers un espace entre les murs flottants. Il s'ensuivit un silence long – et, pour Éolair, inconfortable – que Likimeya semblait peu encline à briser. Ils restèrent assis et écoutèrent le vent dans les hautes branches du chêne jusqu'à ce que Jiriki revînt, porteur d'un plateau de bois débordant de fruits, de pain et de fromage.

Le comte en fut interloqué. Ces créatures n'avaient donc pas de serviteurs pour remplir de si humbles tâches ? Il continua d'observer quand Jiriki – peut-être l'un des hommes les plus imposants qu'il eût jamais rencontrés – versa quelque chose depuis une aiguière de cristal bleu dans des gobelets faits du même bois que le plateau, puis les tendit à Éolair et à ses compagnons, avec pour chacun un salut simple et élégant. Ils étaient reine et prince du plus ancien peuple qui soit, et pourtant ils se servaient eux-mêmes ? Le gouffre entre Éolair et ces immortels lui parut plus large que jamais.

Quoi qui pût se trouver dans l'aiguière de cristal, cela brûlait comme le feu mais coulait comme du miel et sentait la violette. Ule trempa prudemment ses lèvres, puis vida son gobelet d'un seul geste et laissa de bon cœur Jiriki le resservir. Comme il vidait son propre gobelet, Éolair sentit la fatigue des ces deux journées de dure chevauchée se dissoudre dans la chaleur qui s'en dégageait. La nourriture était elle aussi excellente, chaque fruit mûr à la perfection. Le comte se demanda brièvement où les Sithis avaient bien pu trouver de tels mets après plus d'un an d'hiver, puis considéra qu'il ne s'agissait que d'un autre petit miracle à ajouter à une très longue liste de merveilles.

« Nous sommes entrés en guerre », dit soudain Likimeya. De tous, elle

seule n'avait pas mangé, et elle n'avait siroté qu'une gorgée du cordial mielleux. « Skali nous échappe encore pour un temps, mais le cœur de votre royaume est libre. Nous avons franchi une première étape. Avec votre aide, Éolair, et avec ceux des vôtres dont la volonté est encore forte, nous ferons bientôt tomber le joug des épaules de nos anciens alliés. »

« Il n'est pas de mots pour exprimer notre gratitude, Madame, répondit Éolair. Les Zida'ya nous ont montré aujourd'hui qu'ils honoraient leurs promesses. Peu de tribus mortelles peuvent prétendre la même chose. »

« Et que ferez-vous ensuite, reine Likimeya ? » demanda Isorn. Il avait bu trois verres du pâle élixir, et son visage était un peu rouge. « Allez-vous chevaucher avec Josua ? Allez-vous l'aider à prendre le Hayholt ? »

Le regard qu'elle lui retourna était froid et austère. « Nous ne combattons pas pour les princes mortels, Isorn fils d'Isgrimnur. Nous combattons pour honorer nos dettes, et pour notre protection. »

Éolair sentit son cœur s'enfoncer. « Alors vous allez vous arrêter ici ? »

Likimeya secoua la tête, puis leva ses mains et noua ses doigts ensemble. « Les choses ne sont pas aussi simples. J'ai parlé trop vite. Non, il y a des choses qui menacent à la fois votre Josua Mainmorte et les Enfants de l'Aube. L'ennemi de Mainmorte a fait un pacte avec notre ennemi, semble-t-il. Néanmoins, nous agissons en fonction de nos propres décisions : une fois Hernystir libéré, nous laisserons les guerres des mortels aux mortels, du moins pour un temps. Non, Éolair, nous avons d'autres dettes, mais nous vivons une bien étrange époque. » Elle sourit, et son sourire avait cette fois un aspect moins prédateur, ressemblait plus à une expression que l'on aurait pu lire sur un visage humain. Éolair fut frappé par sa beauté anguleuse. Au même instant, dans une juxtaposition foudroyante, il réalisa qu'il faisait face à un être qui avait vu la chute d'Asu'a. Elle était aussi âgée que les plus anciennes des cités des hommes – ou plus encore. Il frissonna.

« Toutefois, poursuivit Likimeya, si nous n'allons pas nous porter dans l'immédiat au secours de votre prince assiégé, nous nous porterons, par contre, à celui de sa forteresse. »

Il y eut un long silence confus avant qu'Isorn ne prît la parole. « Pardonnez-moi, Madame. Nous ne comprenons pas ce que vous voulez dire. »

Ce fut Jiriki qui répondit. « Une fois Hernystir libéré, nous chevaucherons vers Naglimund. La place forte appartient au Roi de l'Orage, maintenant, et elle est trop proche de notre demeure d'exil. Nous devons la lui reprendre. » Le visage du Sithi était sombre. « Par ailleurs, lorsque la bataille finale viendra – et elle approche, mortels, n'en doutez pas – nous voudrions être certains que les Noms n'auront plus un trou de souris dans lequel se cacher. »

Éolair observa les yeux de Jiriki pendant que le Sithi parlait, et devina qu'il y voyait une haine qui avait couvé pendant des siècles.

« Ce sera une guerre différente de toutes celles que le monde a connu, ajouta Likimeya. Une guerre dans laquelle de très nombreux différends seront

définitivement réglés. » Si les yeux de Jiriki étaient de braise, les siens étaient des flammes.

19. Un Sourire Brisé



J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour eux – à moins... » Cadrach frotta nerveusement son front moite, comme pour en extraire quelque idée qui s'y cachait. Il était visiblement épuisé, mais il était tout aussi visible que – avec les piques du duc encore fraîches dans son esprit – il ne laisserait pas l'épuisement le tenir en échec.

« Il n'y a rien d'autre à faire, dit fermement Miriamélé. Reposez-vous. Vous avez besoin de sommeil. »

Cadrach releva les yeux vers Isgrimnur, qui se tenait à la proue de la barque, la perche fermement serrée dans ses mains puissantes. Le duc ne fit que se pincer les lèvres et revint à son inspection du cours d'eau. « Oui, en fait. Je crois que c'est ce que je vais faire. » Le moine se recroquevilla près des corps immobiles de Tiamak et de l'autre Salanais.

Miriamélé, qui venait de dormir toute la soirée, se pencha en avant et les recouvrit tous les trois de sa cape. Elle n'avait pas vraiment l'usage du vêtement, de toute façon, n'était pour se protéger des insectes. Même après minuit, les marais étaient aussi chauds qu'un après-midi d'été.

« Si nous soufflons la lampe, grommela Isgrimnur, peut-être que ces bestioles iront se restaurer sur le dos de quelqu'un d'autre, pour changer. » Il abattit sa main sur son autre avant-bras et souleva la bouillie résultante pour l'inspecter. « Cette maudite lumière les attire. On pourrait pourtant penser qu'une lampe venue d'un peuple des marais les repousserait. » Il renâcla. « Je ne comprends vraiment pas comment des gens peuvent rester toute leur vie ici. »

« Si nous décidons de faire cela, il va falloir mouiller l'ancre. » Miriamélé n'aimait pas trop l'idée de flotter à l'arrêt dans l'obscurité. À leur connaissance, ils avaient laissé les ghants loin derrière eux, mais elle regardait encore soigneusement chaque branche basse et chaque liane pendante. Mais Isgrimnur était resté trop longtemps sans dormir ; il n'y avait que justice à essayer de le débarrasser de ces cruels insectes.

« C'est bien. Je pense que cette partie est assez large pour que nous y soyons autant à l'abri que n'importe où ailleurs, dit Isgrimnur. Je ne vois pas de branches. Les petites bestioles sont déjà assez pénibles, mais si je ne revois jamais une des grandes... » Il n'eut pas besoin d'achever sa phrase. Le demi-sommeil agité de Miriamélé avait été plein de ghants grouillants et cliquetants, et de pattes gluantes qui la maintenaient en place quand elle voulait seulement courir...

« Aide-moi avec l'ancre. » Ensemble, ils soulevèrent la pierre, et la laissèrent retomber par-dessus bord. Lorsqu'elle eut touché le fond, Miriamélé contrôla la corde, pour s'assurer qu'il n'y avait pas trop de mou. « Pourquoi ne dormirais-tu pas d'abord ? dit-elle au duc. Je vais prendre le quart un petit moment. »

« Très bien. »

Elle jeta un regard rapide à Camaris, qui dormait profondément en poupe, sa tête blanche posée sur sa cape, puis elle éteignit la lampe.

D'abord, l'obscurité fut complète et effrayante. Miriamélé pouvait presque sentir des pattes grises approcher en silence derrière elle, et dut combattre son envie de se retourner et de battre des bras pour repousser les fantômes.

« Isgrimnur ? »

« Quoi ? »

« Rien. Je voulais juste entendre ta voix. »

La vision lui revint. Il y avait très peu de lumière – la lune avait disparue, cachée par des nuages ou par la végétation qui surplombait le cours d'eau, et les étoiles n'étaient que des petits points brillants – mais elle pouvait distinguer des formes autour d'elle, la masse sombre du duc, les ombres irrégulières des deux rives.

Elle entendit le duc remuer la perche jusqu'à ce qu'elle fut bien rangée, puis sa forme sombre s'effondra. « Tu es sûre que tu ne veux pas dormir encore un peu ? » demanda-t-il. L'épuisement rendait sa voix pâteuse.

« Je me suis déjà reposée. Je dormirai plus tard. Allez, maintenant. Appuie donc ta tête quelque part. »

Isgrimnur ne protesta pas plus, une preuve évidente de son épuisement. Quelques instants plus tard, il ronflait bruyamment. Miriamélé sourit.

La barque bougeait si modérément qu'il n'était pas difficile d'imaginer qu'ils flottaient comme un nuage dans le ciel nocturne. Il n'y avait ni marée, ni réel courant, seulement le souffle des brises du marais qui les faisait tourner lentement autour de l'ancre, dans un mouvement aussi moelleux que celui du vif-argent sur un pan de verre incliné. Miriamélé s'adossa et regarda le ciel sombre et essaya de retrouver une étoile familière. Pour la première fois depuis longtemps, elle pouvait se laisser aller à la nostalgie.

Je me demande ce que mon père peut bien être en train de faire ? Est-ce qu'il pense à moi ? Est-ce qu'il me hait ?

L'évocation d'Elias entraîna d'autres pensées, lui rappela d'autres choses qu'elle avait en tête. Quelque chose que Cadrach avait dit lors de la nuit qui avait suivi leur évasion du *Nuage de l'Eadne* n'avait cessé de la tourmenter. Durant sa longue et difficile confession, le moine avait dit que Pryrates paraissait particulièrement intéressé par la communication avec les morts – Cadrach avait dit que cela s'appelait « parler à travers le voile » – et qu'il était obsédé par ces parties du livre de Nisses. Pour quelque raison, ces phrases lui avaient fait penser à son père. Mais pourquoi ? Était-ce une chose qu'Elias avait dite ?

Malgré tous ses efforts, cette idée qu'elle sentait au fond d'elle restait insaisissable. La barque se balançait lentement, silencieuse sous de faibles étoiles.

Elle avait un peu sommeillé. Les premières lueurs du matin s'immisçaient dans le ciel au-dessus des marais, changeant le noir en gris perle. Miriamélé s'étira, en grondant doucement. Les contusions et les douleurs qu'elle devait au nid des ghants avaient commencé à se raidir ; elle avait l'impression d'avoir dévalé une colline dans un sac de pierres.

« M-m-madame ? » C'était un souffle rauque, à peine plus qu'un soupir.

« Tiamak ? » Elle se tourna d'un coup, faisant tanguer la barque. Les yeux du Salanais étaient ouverts. Son visage, bien que pâle et flasque, avait recouvré l'étincelle de l'intelligence.

« Ou-i. Oui, Madame. » Il prit une profonde inspiration, comme si ces quelques mots l'avaient épuisé. « Où... où sommes-nous ? »

« Nous sommes sur un cours d'eau, mais je ne sais pas où. Nous avons navigué près d'une journée entière après avoir quitté le nid des ghants. » Elle le dévisagea soigneusement. « As-tu mal ? »

Il essaya de secouer la tête, mais ne put que la bouger légèrement. « Non. Mais de l'eau. Ce serait bien. »

Elle se pencha à travers la barque pour saisir l'outre qui se trouvait aux pieds d'Isgrimnur, puis la déboucha et fit précautionneusement boire quelques petites gorgées au Salanais.

Tiamak se tourna un petit peu, pour voir la forme inanimée étendue auprès de lui. « Mogahib le Jeune, murmura-t-il. Est-ce qu'il vit ? »

« À peine. Il semble très proche de... Il semble très malade, mais Cadrach et moi n'avons trouvé aucune blessure sur lui. »

« Non. Il n'y en a pas. Et sur moi non plus. » Tiamak laissa sa tête retomber en arrière et ferma les yeux. « Et les autres ? »

« Quels autres ? » demanda-t-elle avec circonspection. « Cadrach, Isgrimnur, Camaris et moi sommes tous là, et tout va à peu près bien. »

« Ah. C'est bien. » Les yeux de Tiamak restaient fermés.

En proue, Isgrimnur s'assit, encore plein de sommeil. « Que se passe-t-il ? grommela-t-il. Miriamélé, qu'est-ce qu'il y a ? »

« Bien, Isgrimnur. Tiamak vient de se réveiller. »

« C'est vrai ? » Le duc se laissa glisser en arrière, prêt à rejoindre ses rêves. « Le cerveau fonctionne ? C'est lui qui parle ? La plus maudite horreur que j'aie jamais vue... »

« Tu parlais une autre langue dans le nid, expliqua Miriamélé. C'était effrayant. »

« Je sais. » Son visage se plissa, comme s'il contenait sa répulsion. « J'en parlerai plus tard. Pas maintenant. » Ses yeux s'ouvrirent. « Avez-vous ramené du nid autre chose avec moi ? »

Miriamélé secoua la tête en réfléchissant. « Seulement toi. Et la substance

dont tu étais recouvert. »

« Ah. » Tiamak parut un instant déçu, puis il se détendit. « C'est aussi bien. » Un instant plus tard, ses yeux s'ouvrirent entièrement. « Et mes affaires ? » demanda-t-il.

« Tout ce que tu avais dans le bateau est toujours là. » Elle tapota le paquet.

« Bien... bien. » Il soupira de soulagement et se glissa sous la cape.

Le ciel commençait à devenir plus pâle et le feuillage des deux côtés de la rivière émergeait de l'ombre pour reprendre couleurs et vie. « Madame ? » « Quoi ? »

« Merci. Merci à vous tous d'être venus me sauver. » Miriamélé écouta sa respiration ralentir. Bientôt, le petit homme fut de nouveau endormi.

« Comme je l'ai dit à Miriamélé cette nuit, déclara Tiamak, je tiens à tous vous remercier. Vous avez été de meilleurs amis que je n'aurais pu l'espérer – et certainement bien meilleurs que ce que j'avais mérité. »

Isgrimmur toussa. « C'est insensé. Il n'y avait rien d'autre à faire. » Miriamélé crut discerner un peu de honte sur le visage du duc. Peut-être qu'il se souvenait de la discussion sur l'opportunité de sauver le petit Salanaï ou de l'abandonner.

Le groupe avait monté un campement de fortune près du cours d'eau. Le petit feu, dont les flammes étaient presque invisibles dans cette fin de matinée lumineuse, brûlait joyeusement et réchauffait l'eau pour la soupe et le thé de racine-gutte.

« Non, vous ne comprenez pas. Ce n'est pas simplement ma vie que vous avez sauvée. Si j'ai un *ka* – ce que vous appelleriez une âme – il n'aurait pas survécu un jour de plus dans cet endroit. Peut-être pas une heure de plus. »

« Mais que t'avaient-ils fait ? demanda Miriamélé. Tu caquetais d'une façon insensée – on aurait presque dit que tu étais un ghan ! »

Tiamak frissonna. Il était assis, enveloppé dans la cape de la princesse, mais il n'avait jusqu'ici pas beaucoup bougé. « Je vais vous l'expliquer du mieux que je peux, même si je ne comprends pas tout moi-même. Mais vous êtes certains de ne rien avoir ramené d'autre du nid que moi ? »

Le reste du groupe hocha la tête.

« Il y avait », commença-t-il, puis il s'interrompit pour réfléchir. « C'était un morceau de ce qui ressemblait à un miroir – du verre. Il était cassé, mais il restait encore un bout du cadre, sculpté avec un grand art. Ils... les ghants... ils l'ont mis dans mes mains. » Il présenta ses paumes pour montrer les coupures. « Dès que je l'ai tenu, j'ai senti le froid m'envahir, depuis mes doigts jusqu'à la tête. Puis certaines des créatures ont vomi cette substance gluante, qui m'a recouvert. » Il prit une profonde inspiration, mais ne put poursuivre immédiatement. Un moment, il resta assis, des larmes brillant dans ses yeux.

« Tu n'as pas besoin d'en parler, Tiamak, dit Miriamélé. Pas tout de

suite. »

« Raconte-nous plutôt comment ils t'ont capturé, ajouta Isgrimnur. Si ce n'est pas trop pénible, je veux dire. »

Le Salamis regarda vers le sol. « Ils m'ont capturé aussi facilement que si j'avais été un petit crabe à peine éclos. Trois d'entre eux sont tombés sur moi depuis les arbres », il regarda aussitôt en l'air, comme si cela pouvait se reproduire, « et pendant que je me débattais avec eux, une douzaine d'autres s'est approchée et ils m'ont maîtrisé. Oh, ils sont malins ! Ils m'ont entouré avec des lianes, comme vous ou moi attacherions un prisonnier, sauf qu'ils ne semblaient pas capables de faire des nœuds. Néanmoins, ils maintenaient les lianes assez serrées pour que je ne puisse pas m'échapper. Puis ils ont essayé de m'emporter dans les arbres, mais je suppose que j'étais trop lourd. Alors ils ont été forcés de s'accrocher à des lianes et à des branches immergées pour tirer la barque sur la rive. Puis ils m'ont emmené au nid. Je ne pourrais pas vous dire combien de fois j'ai prié pour qu'ils me tuent ou au moins qu'ils m'assomment. Être emporté vivant et conscient dans cet horrible endroit obscur par ces monstruosité cliquetantes... » Il dut s'interrompre un instant pour retrouver son calme.

« Tout ce qu'ils m'ont fait, ils l'avaient fait un peu plus tôt à Mogahib le Jeune. » Il fit un signe de tête en direction de l'autre Salanais, qui était étendu sur le sol, toujours plongé dans sa torpeur fébrile. « Je pense qu'il est toujours en vie parce qu'il n'est pas resté là-bas très longtemps : peut-être qu'il ne s'est pas révélé un aussi bon instrument qu'ils ne l'avaient imaginé. En tous cas, il leur a fallu le libérer afin de récupérer l'éclat de miroir pour moi. Lorsqu'ils l'ont emmené, je l'ai appelé. Il était à moitié fou, mais il a entendu ma voix et m'a répondu. Je l'ai reconnu à ce moment-là, et je lui ai crié que ma barque était toujours sur la grève dehors et qu'il devait s'enfuir et la prendre s'il le pouvait. »

« Lui as-tu dit où nous trouver ? demanda Cadrach. Il a vraiment eu une chance extraordinaire s'il est volontairement tombé sur nous. »

« Non, non, répondit Tiamak. Nous n'avons eu que quelques instants. Mais plus tard, j'ai espéré que s'il réussissait à s'enfuir et qu'il retournait au village, il pourrait vous y trouver. Mais même alors, je désirais simplement que vous compreniez que je ne vous avais pas déserté volontairement. » Il se rembrunit. « C'était trop espérer que rêver de quelqu'un qui viendrait me chercher dans un tel endroit... »

« Oublie cela, dit rapidement Isgrimnur. Qu'est-ce qu'ils étaient en train de te faire ? »

Miriamélé était maintenant convaincue que le duc préférerait éviter le sujet de leur décision. Elle en sourit presque. Comme si quiconque pouvait remettre en doute sa bonne volonté et son courage ! Néanmoins, après tout ce qu'il avait dit au sujet de Cadrach, peut-être qu'Isgrimnur était un peu tendu.

« Je n'en suis toujours pas certain. » Tiamak plissa les yeux, comme s'il essayait de rappeler une image devant son œil intérieur. « Comme je vous l'ai

dit, ils... m'ont mis le miroir dans les mains, et ils m'ont recouvert de cette bile. L'impression de froid s'est faite de plus en plus forte. J'avais l'impression de mourir ! De brûler et de geler en même temps ! Puis, alors que j'étais certain que j'allais rendre mon dernier soupir, quelque chose de plus étrange encore est arrivé. » Il releva les yeux et trouva le regard de Miriamélé, comme s'il voulait s'assurer qu'elle allait le croire. « Des mots ont commencé à entrer dans ma tête – non, pas des mots. Ce n'était pas du tout des mots, plutôt des... visions. » Il fit une pause. « C'était comme si une porte avait été ouverte – comme si quelqu'un avait ouvert un portail dans ma tête et que d'autres idées se déversaient à l'intérieur. Mais le pire de tout, c'était que... que ce n'était pas des idées *humaines*. »

« Pas humaines ? Mais comment pouvais-tu savoir une telle chose ? » Cadrach paraissait maintenant intéressé et s'était penché en avant, ses yeux gris fixés intensément sur le Salanais.

« Je ne peux pas l'expliquer, mais tout comme vous pourriez entendre le chant d'un oiseau dans les arbres et savoir que ce n'est pas une voix humaine, je savais, moi, que ces pensées n'avaient jamais connu l'esprit de l'homme. Elles étaient... froides. Lentes et patientes et tellement pleines de haine pour moi que je me serais arraché la tête des épaules si je n'avais pas été emprisonné dans cette substance. Si je n'avais pas jusqu'ici tout à fait cru en Ceux qui Exhalent l'Obscurité, j'y crois maintenant. C'était ho-horrible d'avoir ces pensées dans ma tête. »

Tiamak tremblait. Miriamélé s'avança pour lui envelopper les épaules de sa cape. Isgrimnur, nerveux et incapable de tenir en place, jeta du bois dans les flammes. « Peut-être que tu nous en as assez dit », proposa-t-elle.

« J'ai presque-que f-fini. Ex-cusez-moi, mes dents s'ent-trech-oquent. »

« Là », dit Isgrimnur, soulagé d'avoir quelque chose à faire. « On va te mettre plus près du feu. »

Lorsque Tiamak fut replacé, il reprit sa narration.

« Je savais à moitié que je parlais comme un gphant, même si ce n'était pas ce que je ressentais. J'avais l'impression que je prenais les terribles idées écrasantes de ma tête et que je les prononçais à haute voix, mais que pour une raison inconnue il ne sortait que des cliquètements et des bourdonnements et tous les bruits que font ces créatures. Pourtant tout paraissait étrangement logique – c'était ce que je voulais faire, parler et parler et parler, exprimer toutes les idées que la chose froide à l'intérieur de moi devenait pour que les gphants le comprennent. »

« De quoi parlaient ces pensées, demanda Cadrach. Est-ce que tu t'en souviens ? »

Tiamak fronça les sourcils. « De certaines. Mais comme je l'ai dit, il ne s'agissait pas de mots, et ces pensées étaient tellement différentes des choses que vous ou moi pouvons penser qu'il est difficile d'expliquer même ce dont je me souviens. » Il extirpa une main des replis de la cape pour prendre un bol de thé de racine-gutte. « C'était des visions, en fait. Juste des images, comme

je l'ai dit. J'ai vu des ghants se répandre hors des marais vers les villes, des milliers et des milliers, comme des mouches sur un arbre à sucre. Ils ne faisaient que... que se répandre. Et ils chantaient dans leur bourdonnement, ils chantaient la même chanson de puissance et de nourriture et de ne jamais mourir. »

« Et c'était ce que... ce que cette chose froide leur disait ? » demanda Miriamélé.

« Je le suppose. Je parlais comme un ghant, je voyais les choses comme eux, et cela aussi était terrible. Toi Qui Toujours Marche sur le Sable, préserve-moi de jamais revoir de telles choses ! Le monde vu à travers leurs yeux est biaisé et faussé, les seules couleurs sont le rouge sang et le noir bitume. Il est brillant, aussi, comme si tout était recouvert de graisse, ou comme lorsque l'on a les yeux pleins d'eau. Et, c'est peut-être le plus difficile à expliquer, rien n'a de visage, ni les autres ghants, ni les gens qui courent en hurlant dans les villes envahies. Chaque créature vivante n'est qu'une masse avec des p-pattes. »

Tiamak se tut et sirota son thé. Le bol tremblait dans ses mains.

« C'est tout. » Il prit une longue inspiration heurtée. « J'ai l'impression que ça a duré des années, mais il n'a pas pu se passer plus de quelques jours. »

« Pauvre Tiamak », dit Miriamélé, pleine de compassion. « Comment as-tu pu ne pas perdre la tête ? »

« Je serais devenu fou si vous aviez été plus longs à venir, dit-il d'une voix plus ferme. J'en suis certain. Je pouvais sentir mon propre esprit se tendre et glisser, comme si j'avais été suspendu du bout des doigts au bord d'un précipice. Un précipice sans fin d'une obscurité totale. » Il baissa les yeux vers son bol de thé. « Je me demande combien d'habitants de mon village en plus de Mogahib le Jeune leur ont servi comme moi, mais sans être sauvés ? »

« Il y avait des blocs, dit doucement Isgrimnur. Toute une rangée de blocs à côté de toi, mais plus grands, et fermés à l'endroit où ta tête sortait du tien. Je les ai vus de près. » Il hésita. « Il y avait... il y avait des silhouettes en dessous de la bile blanche. »

« Des membres de ma tribu, j'en suis convaincu, murmura Tiamak. Ah, c'est horrible. Ils ont dû les utiliser comme des chandelles, l'un après l'autre. » Son visage s'affaissa. « C'est horrible. »

Plus personne ne dit rien durant un temps.

Miriamélé reprit finalement la parole. « Tu disais que les ghants n'avaient jamais été dangereux avant. »

« Non, même si je suis sûr maintenant qu'ils sont devenus assez dangereux après mon départ pour que les villageois montent une expédition contre le nid. C'est pour cette raison que les armes n'étaient plus dans la maison de Mogahib le Vieux, je suppose. Et ce que raconte Isgrimnur nous dit ce qui leur est arrivé. » Il regarda l'autre Salanais. « C'était certainement le dernier prisonnier. »

« Mais je ne comprends toujours pas cette histoire de miroir, dit le duc. Les

ghants n'utilisent pas de miroir, n'est-ce pas ? »

« Non, et ils ne produisent rien d'aussi compliqué. » Tiamak offrit au duc un pâle sourire. « Je me le demande aussi, Isgrimnur. »

Cadrach, qui était allé servir un bol de thé à Camaris, les regarda par-dessus son épaule. « J'ai quelques idées, mais je dois d'abord y réfléchir. Quoi qu'il en soit, une chose est sûre. Si une quelconque forme d'intelligence guide ces créatures ou est parfois capable de les guider, alors nous ne pouvons plus nous permettre de nous attarder. Nous devons fuir le Wran aussi vite que possible. » Son ton était froid, comme s'il parlait d'événements qui ne le concernaient qu'à peine. Miriamélé n'aimait pas cet air distant dans ses yeux.

Isgrimnur acquiesça. « Le moine a raison, pour une fois. Je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre. »

« Mais Tiamak est malade ! » s'exclama Miriamélé avec colère.

« Il n'y a rien à y faire, Madame. Ils ont raison. Si on peut m'installer avec quelque chose sur quoi m'adosser, je pourrai indiquer la direction. Je peux au moins nous emmener assez loin du nid d'ici la nuit pour que nous puissions risquer de dormir sur la terre ferme. »

« Eh bien allons-y, dit Isgrimnur. Nous n'avons que peu de temps. »

« Effectivement, dit Cadrach. Et nous en avons moins chaque jour. »

Son ton était si plat et sombre que les autres se retournèrent pour le regarder, mais le moine pataugea jusqu'au bord de l'eau et commença à embarquer toutes leurs possessions dans la barque.

Le lendemain, Tiamak s'était en partie remis, mais pas Mogahib le Jeune. Le Salanais plongeait dans des crises incessantes de délire fébrile. Il frappait et se débattait, hurlait des choses qui, une fois traduites par Tiamak, ressemblaient fort aux visions cauchemardesques qu'il avait lui-même connues ; entre les crises, il restait aussi immobile qu'un mort. Tiamak lui fit boire des concoctions à base d'herbes médicinales cueillies sur les rives du cours d'eau, mais elles ne semblaient pas suffire.

« Son corps est fort, mais je pense que ses pensées sont blessées, en quelque sorte. » Tiamak secoua tristement la tête. « Peut-être qu'ils l'ont gardé plus longtemps que je ne le croyais. »

Ils poursuivirent leur chemin à travers le Wran, naviguant plein nord dans les parties larges, mais passant de l'une à l'autre par des routes tortueuses que seul Tiamak pouvait suivre. Il était évident que sans lui, ils auraient été condamnés à errer dans les bras morts du Wran pendant longtemps. Miriamélé n'aimait pas penser à ce qu'aurait été leur sort.

Miriamélé commençait à se lasser des marais. La descente dans le nid l'avait emplie d'un dégoût pour la boue et la puanteur et les créatures étranges, qui s'étendait maintenant à tout le Wran. Celui-ci débordait de vie, mais c'était également vrai d'une bassine remplie de vers, et ni l'un ni l'autre ne lui donnait envie d'y passer une seconde de plus que nécessaire.

Durant la troisième nuit après leur évasion du nid, Mogahib le Jeune

mourut. Il hurlait, d'après Tiamak, que « le soleil revenait en arrière » et que le sang se déversait sur les villes terres-sèches comme une pluie, lorsque soudain son visage s'était assombri et ses yeux s'étaient écarquillés. Tiamak avait essayé de lui faire boire de l'eau, mais sa mâchoire était serrée au point qu'elle ne pouvait être ouverte. Un instant plus tard, le corps entier du Salanais était devenu rigide. Longtemps après que la dernière étincelle de vie eût quitté ses yeux, il resta aussi dur qu'un bloc de bois.

Tiamak en fut affecté, même s'il s'efforçait de ne pas le montrer. « Mogahib le Jeune n'était pas un ami, dit-il en tirant une cape par-dessus le visage aux yeux fixes, mais il était mon dernier lien avec mon village. Maintenant, je ne peux plus savoir s'ils ont tous été capturés, emmenés au nid... » Ses lèvres tremblèrent. « ... ou s'ils ont fui vers un village plus sûr après l'échec de leur expédition. »

« S'il *existe* des villages plus sûrs, dit Cadrach. Tu dis qu'il y a beaucoup de nids de ghants dans le Wran. Est-ce que celui-ci pourrait être le seul à être devenu dangereux ? »

« Je ne sais pas. » Le petit homme soupira. « Il faudra que je revienne et que je cherche pour trouver une réponse à cela. »

« Pas tout seul », affirma fermement Miriamélé. « Reste avec nous. Lorsque nous aurons rejoint Josua, il t'aidera à retrouver ton peuple. »

« S'il vous plaît, princesse, avertit Isgrimnur, vous ne pouvez pas en être certaine... »

« Pourquoi pas ? Ne suis-je pas de sang royal, moi aussi ? Cela ne compterait-il pas ? Par ailleurs, Josua va avoir besoin de tous les alliés qu'il peut trouver, et les Salanais sont une force loin d'être négligeable, comme Tiamak nous l'a prouvé à maintes reprises. »

L'homme des marais en fut horriblement embarrassé. « Vous êtes aimable, Madame, mais il me serait impossible de vous considérer comme tenue par une telle promesse. » Il détourna les yeux vers le corps de Mogahib le Jeune sous son linceul et soupira. « Nous devons faire quelque chose pour son corps. »

« L'enterrer ? demanda Isgrimnur. Comment fait-on cela, quand le sol est si humide ? »

Tiamak secoua la tête. « Nous n'enterrons pas nos morts. Je vous montrerai demain matin. Maintenant, si vous voulez bien me pardonner, j'ai besoin de marcher un temps. » Il s'éloigna lentement du campement en claudiquant.

Isgrimnur lança un regard inconfortable vers le cadavre. « J'aurais préféré qu'il ne nous laisse pas en cette compagnie. »

« Craignez-vous les fantômes, Rimmersleute ? » demanda Cadrach avec un sourire déplaisant.

Miriamélé se rembrunit. Elle avait espéré que, les boules de feu du moine ayant protégé leur fuite, l'hostilité entre Cadrach et Isgrimnur diminuerait. De fait, le duc avait paru prêt à faire la paix, mais la colère de Cadrach était

devenue quelque chose de froid et de plus qu'un peu déplaisant.

« Prudence ne nuit pas... » commença Isgrimnur.

« Oh, taisez-vous, tous les deux, s'exclama Miriamélé avec irritation. Tiamak vient de perdre son ami. »

« Ce n'était pas un ami », rappela Cadrach.

« L'un des siens, si vous voulez. Vous l'avez entendu : cet homme était le seul habitant de son village qu'il ait vu depuis son retour. Le seul autre Salanais qu'il ait vu ! Et maintenant il est mort. Dans sa situation, vous voudriez être un peu seuls, vous aussi. » Elle tourna les talons et alla s'asseoir près de Camaris, qui tissait des brins d'herbe pour en faire une sorte de collier.

« Eh bien... » commença Isgrimnur, puis il se tut, en ruminant dans sa barbe. Cadrach, lui non plus, ne dit plus rien.

Lorsque Miriamélé s'éveilla le lendemain matin, Tiamak avait disparu. Ses craintes furent dissipées peu après lorsqu'il revint au campement, porteur d'une pleine brassée de feuilles de palme. Pendant qu'elle et les autres le regardaient, il en enveloppa Mogahib le Jeune, couche après couche, comme pour parodier les prêtres de la Maison des Apprêts d'Erchester : bientôt, il n'y eut plus rien de visible qu'un amas oblong de feuilles grasses.

« Je vais l'emmener, maintenant, dit doucement Tiamak. Vous n'êtes pas obligés de venir avec moi si vous n'en avez pas envie. »

« Est-ce que cela te ferait plaisir ? » demanda Miriamélé.

Tiamak la regarda un instant, puis hocha la tête. « J'en serais heureux, oui. »

Miriamélé s'assura que personne ne manquerait à l'appel – pas même Camaris, qui paraissait bien plus intéressé par les oiseaux à queue frangeante dans les branches que par les cadavres et les cérémonies funéraires.

Avec l'aide d'Isgrimnur, Tiamak installa soigneusement le corps enveloppé de feuilles de Mogahib le Jeune dans la barque à fond plat. Ils remontèrent un peu le cours d'eau, puis le Salanais obliqua vers un banc de sable et les fit tous descendre à terre. Dans une petite clairière, il avait construit une sorte d'écrin avec du branchage. Sous celui-ci étaient empilés du bois et d'autres feuilles de palme. Aidé encore une fois par Isgrimnur, Tiamak vint déposer sa charge dans son écrin de bois, qui tangua doucement sous le poids du cadavre.

Lorsque tout fut prêt, Tiamak recula et vint rejoindre ses compagnons, tous faisant face au corps et au futur bûcher funéraire.

« Toi Qui Attends pour Tout Reprendre, entonna-t-il, qui te tiens sur la rive de l'ultime rivière, Mogahib le Jeune s'apprête à nous quitter maintenant. Lorsqu'il t'atteindra, souviens-toi qu'il était brave : il est entré dans le nid des ghants pour sauver sa famille, et les hommes et les femmes de son village. Souviens-toi également qu'il était bon. »

Là, Tiamak dut s'interrompre et réfléchir un instant. Miriamélé se souvint qu'il avait dit que lui et l'autre Salanais n'avaient pas été amis. « Il a toujours

respecté son père et les autres anciens, déclama enfin Tiamak. Il a organisé tous les festins qui lui étaient assignés, et n'a jamais lésiné. » Il prit une longue inspiration. « Souviens-toi de ton accord avec Celle Qui Accoucha de l'Humanité. Mogahib le Jeune a reçu la vie et l'a vécue ; puis, lorsque Ceux qui Observent et Façonnent ont touché son épaule, il l'a rendue. Toi Qui Attends pour Tout Reprendre, ne le laisse pas dériver ! » Tiamak se tourna vers ses compagnons. « Répétez-le avec moi, s'il vous plaît. »

« Ne le laisse pas dériver ! » dirent-ils tous en chœur. Dans les arbres au-dessus d'eux, un oiseau fit un bruit évoquant une porte qui grince.

Tiamak s'avança et s'agenouilla près du bûcher funéraire. En quelques coups de sa pierre sur le métal, il alluma une flammèche dans l'huile de palme. Quelques instants plus tard, le feu était puissant, et les feuilles enroulées autour du corps de Mogahib le Jeune commencèrent à noircir et à s'incurver.

« Il n'est pas nécessaire que vous regardiez, leur dit Tiamak. Si vous allez m'attendre un peu plus loin, je vous rejoindrai bientôt. »

Cette fois, sentit Miriamélé, le Salanais ne souhaitait pas leur compagnie. Elle et les autres prirent la barque et descendirent le cours d'eau jusqu'à ce qu'un coude les menât hors de vue, n'était une volute de fumée gris sombre qui allait s'épaississant.

Plus tard, lorsque Tiamak les rejoignit, Isgrimnur l'aida à monter à bord. Ils parcoururent la courte distance qui les séparait de leur campement. Tiamak parla peu ce soir-là, mais il resta assis à regarder le feu bien longtemps après que les autres se fussent couchés.



« Je pense que je commence à comprendre quelque chose à l'histoire de Tiamak », dit Cadrach.

La matinée s'achevait, six jours après qu'ils eurent laissé le nid des ghants derrière eux. Le temps était chaud, mais une brise rendait le cours d'eau plus agréable qu'il ne l'avait été les jours précédents. Miriamélé commençait à croire qu'ils allaient peut-être enfin bientôt en voir la fin.

« Que veux-tu dire ? » Isgrimnur s'efforçait de contenir la hargne dans sa voix, mais ne réussissait pas totalement. Les relations entre le Rimmersleute et le moine avaient encore empiré.

Cadrach le gratifia d'un regard magistral, mais adressa sa réponse à Miriamélé et à Tiamak, qui étaient assis au milieu du bateau. Camaris, concentré sur les rives, menait la barque à la perche depuis la poupe. « L'éclat de miroir. Le discours ghan. Je pense que je sais ce qu'ils veulent dire. »

« Expliquez-nous, Cadrach », le pressa Miriamélé.

« Comme vous le savez, Madame, j'ai beaucoup étudié les connaissances anciennes. » Le moine s'éclaircit la gorge, pas totalement mécontent d'avoir un public. « J'y ai découvert l'existence des Témoins... »

« Était-ce dans le livre de Nisses ? » demanda Miriamélé, qui tut surprise

de sentir Tiamak se recroqueviller près d'elle comme s'il avait voulu éviter un coup. Elle se tourna pour le regarder, mais le petit homme dévisageait fixement Cadrach avec ce qui ressemblait étrangement à de la suspicion – une suspicion intense et féroce, comme s'il venait de découvrir que l'Hernystiri était à moitié ghan.

Stupéfaite, elle se tourna vers le moine pour découvrir que *lui* la regardait *elle* d'un air furieux.

Je suppose qu'il n'a pas vraiment envie de penser à cela, réalisa Miriamélé, qui regretta de ne pas s'être tenue tranquille. Néanmoins, la réaction de Tiamak était ce qui la surprenait le plus. Qu'avait-elle dit ? Ou que Cadrach avait-il dit ?

« Quoi qu'il en soit », dit Cadrach d'un ton lourd, comme si on le forçait contre sa volonté à poursuivre, « Il y avait autrefois des choses appelées des Témoins, qui avaient été produites par les Sithis aux origines du temps. Ces choses leur permettaient de communiquer entre eux sur de très longues distances, et peut-être même de se montrer des rêves et des visions. Leurs formes étaient des plus diverses – "Éclats et Écailles, Bassins d'Eau et de Feu", comme disent les vieux livres. Les "Écailles" sont le nom que les Sithis donnent aux miroirs. Je ne sais pas pourquoi. »

« Voulez-vous dire que le miroir de Tiamak était... l'une de ces choses ? » demanda Miriamélé.

« C'est ce que je crois. »

« Mais qu'est-ce que les Sithis auraient à faire avec les ghants ? Même s'ils haïssent les hommes, ce que j'ai entendu dire, ils ne peuvent pas aimer beaucoup plus ces immondes bestioles. »

Cadrach acquiesça. « Oui, mais si ces Témoins existent encore, il est possible qu'ils soient utilisés par d'autres que les Sithis. Souvenez-vous, princesse, de toutes les choses que vous avez entendues à Naglimund. Souvenez-vous de celui qui se prépare et attends dans le grand nord. »

Miriamélé, à l'évocation de l'étrange discours de Jarnauga, ressentit soudain un frisson qui ne devait rien à la petite brise.

Isgrimmur se pencha en avant depuis son siège devant les genoux de Camaris. « Attends, moine, tu es en train de dire que ce Roi de l'Orage fait de la magie avec les ghants ? Mais alors pourquoi avaient-ils besoin de Tiamak ? Ça n'a aucun sens ! »

Cadrach ravala une remarque acerbe. « Je ne prétends pas tout savoir avec certitude, Rimmersleute. Mais il est possible que les ghants soient trop différents... trop... simples, peut-être... pour que ceux qui utilisent maintenant les Témoins soient en mesure de leur parler directement. » Il haussa les épaules. « On peut imaginer qu'ils auraient besoin d'un humain comme intermédiaire. Comme messager. »

« Mais qu'est-ce que le Ro... » Miriamélé se rattrapa. Même si Isgrimmur avait prononcé son nom, elle n'avait pas envie d'en faire de même. « Qu'est-ce que quelqu'un comme lui pourrait vouloir aux ghants du Wran ? »

Cadrach secoua la tête. « Je n'en ai pas la moindre idée. Qui pourrait prétendre comprendre les plans de... quelqu'un comme lui ? »

Miriamélé se tourna vers Tiamak. « Te souviens-tu de quoi que ce soit d'autre dans ce que l'on t'a forcé à dire ? Cadrach pourrait-il avoir raison ? »

Tiamak répugnait apparemment à en parler. Il regarda le moine avec méfiance. « Je ne sais pas. Je sais peu de choses... de la magie ou des livres anciens. Très peu de choses. » Le Salanais se tut.

« Je pensais que je n'aimais pas les ghants avant, dit finalement Miriamélé, mais si c'est vrai – s'ils font partie de... de ce que combattent Josua et les autres... » Elle enveloppa ses bras autour de ses épaules. « Plus vite nous quitterons les marais, mieux ce sera. »

« Je pense que nous sommes tous d'accord », grommela Isgrimnur.

Dans ses rêves cette nuit-là, alors que le bateau se balançait doucement dans les eaux tranquilles, Miriamélé entendit des voix qui lui parlaient derrière un voile d'ombre – des voix qui parlaient dans un murmure du déclin et de la mort comme de choses désirables.

Elle s'éveilla sous les étoiles lointaines et réalisa que même entourée d'amis, elle se sentait terriblement seule.



Le rétablissement de Tiamak se révéla n'avoir été que temporaire. Moins d'une journée après la cérémonie funéraire de Mogahib le Jeune, il était retombé dans une fièvre qui le laissa faible et agité. Lorsque venait l'obscurité, le Salanais faisait de terribles cauchemars, des visions dont il ne pouvait se souvenir au matin, mais qui le faisaient se convulser dans son sommeil et hurler. Dans la proximité des tortures nocturnes de Tiamak, le reste du groupe prenait presque aussi peu de repos que lui.

D'autres journées s'écoulèrent, mais le Wran était toujours là : pour chaque lieue de végétation luxuriante traversée – en se laissant flotter sous le ciel pâteux ou en pataugeant dans la boue puante à suer sous le poids de la lourde barque – une autre lieue de marais apparaissait devant eux. Miriamélé commençait à penser que quelque enchanteur leur jouait un tour cruel en profitant de leur sommeil troublé pour les ramener chaque nuit à leur point de départ.

Les insectes omniprésents qui semblaient se délecter de la découverte des parties les plus tendres de chacun, le soleil masqué mais puissant, l'air aussi chaud et humide que la vapeur au-dessus d'un bol de soupe, tout se liguaient pour peser sur l'humeur des voyageurs et la mener au point de rupture, et souvent même au-delà. Même l'arrivée de la pluie, qu'ils avaient tout d'abord accueillie comme une bénédiction, se révéla n'être qu'une plaie de plus. Les trombes d'eau, monotones et tièdes, persistèrent durant trois jours, et finirent par convaincre Miriamélé et ses compagnons que des démons leur frappaient sur le crâne avec des petits marteaux. Ces conditions déplorables

commencèrent même à affecter le vieux Camaris, resté jusqu'ici indifférent et insensible à presque tout, calme au point qu'il laissait même les insectes grimper sur sa peau sans représailles – un geste dont la seule vision donnait la chair de poule à Miriamélé. Mais les trois jours de pluie ininterrompue avaient finalement perturbé le vieux chevalier. Alors qu'ils naviguaient à travers leur troisième jour d'orage, il abaissa sur ses sourcils blancs le chapeau qu'il s'était fait avec des feuilles et regarda l'eau d'un air misérable, son long visage si triste que Miriamélé alla le rejoindre et passa son bras autour de lui. Il n'en donna aucun signe explicite, mais quelque chose dans son attitude suggérait qu'il était reconnaissant de ce contact ; que ce fut vrai ou pas, il resta en place assez longtemps, et parut un peu rasséréné. Miriamélé s'émerveilla de la largeur de son dos et de ses épaules, dont la solidité paraissait presque indécente chez un vieillard.

C'était déjà une torture pour Tiamak que de simplement rester assis en poupe du bateau, enroulé dans une couverture, à donner des indications en claquant des dents. Il leur dit qu'ils avaient presque atteint les limites nord du Wran, mais il leur avait déjà dit cela quelques jours plus tôt, et le regard du Salanais avait maintenant un air étrange et fixe. Miriamélé et Isgrimnur prenaient tous deux bien garde de ne pas montrer à l'autre qu'ils s'inquiétaient. Cadrach, qui à plusieurs reprises avait été à la limite d'en venir aux mains avec le duc, affichait ouvertement son scepticisme quant à leurs chances de trouver la sortie. Isgrimnur finit par lui dire que s'il faisait encore une prédiction pessimiste, il serait jeté par-dessus bord, et devrait nager s'il désirait continuer. Le moine arrêta de se plaindre, mais le regard qu'il lança à Isgrimnur lorsque le duc eut tourné le dos mit Miriamélé mal à l'aise.

Il lui paraissait évident que les Wran les avaient poussés à bout. Ce n'était pas un endroit pour les humains, en fait – et en particulier pas pour les Terres-sèches.

« Ici, ça devrait aller », dit-elle. Elle fit quelques pas en arrière, en se balançant pour ne pas tomber alors que la boue clapotait sous ses semelles.

« Si vous le dites, Madame », murmura Cadrach.

Ils s'étaient un peu éloignés du campement pour enterrer les restes de leur repas, principalement de la peau et des arêtes de poisson, et des noyaux de fruits. Durant leur long voyage, les singes trop curieux du Wran ne s'étaient pas fait prier pour faire des incursions dans leur campement en quête de restes, même si l'un des humains restait debout et montait la garde. La dernière fois que les restes n'avaient pas été éloignés de plus de dix toises, les voyageurs avaient passé toute la nuit au milieu des hurlements et des bagarres des singes, qui se disputaient âprement le droit aux meilleurs morceaux des reliefs de leur repas.

« Allez, Cadrach, dit-elle sèchement, creusez le trou. »

Il lui lança un regard oblique, puis commença à gratter la terre humide. De petites choses blanches sortaient de terre en se tortillant à chaque coup de sa canne évidée, et brillaient sous la lumière de la torche. Lorsqu'il eut terminé,

Miriamélé y laissa tomber le paquet enveloppé d'une feuille, et Cadrach repoussa la boue par-dessus, avant de se retourner et de repartir vers la lueur de leur feu.

« Cadrach. »

Il se retourna lentement. « Oui, princesse ? »

Elle s'avança de quelques pas vers lui. « Je... je suis désolée qu'Isgrimnur vous ait dit ce qu'il vous a dit. Au nid. » Elle leva les mains dans un geste d'impuissance. « Il était inquiet, et il parle parfois sans réfléchir. Mais c'est un homme bon. »

Le visage de Cadrach resta impassible. C'était comme s'il avait tiré quelque rideau devant ses pensées, laissant ses yeux curieusement mornes dans la lueur de la torche. « Ah, oui. Un homme bon. Il y en a si peu. »

Miriamélé secoua la tête. « Ce n'est pas une excuse, je le sais. Mais s'il vous plaît, Cadrach, vous pouvez tout de même comprendre la raison de sa colère ! »

« Bien sûr. Je la comprends très bien. Je vis avec moi-même depuis bien des années, Madame – comment pourrais-je en vouloir à quelqu'un de partager mon opinion, alors même qu'il n'en sait pas autant que moi à mon sujet ? »

« Soyez maudit, lâcha Miriamélé. Pourquoi agissez-vous donc toujours ainsi ? Je ne vous hais pas, Cadrach ! Je ne vous méprise pas, même si nous sommes l'un l'autre causé bien des problèmes ! »

Il la dévisagea un moment, essayant apparemment de choisir entre des émotions contradictoires. « Non, Madame. Vous m'avez traité mieux que je ne le méritais. »

Elle savait qu'il serait inutile de s'engager sur cette voie. « Et je ne vous en veux pas de ne pas avoir voulu entrer dans ce nid ! »

Il hocha lentement la tête. « Non, Madame. Et personne ne m'en voudrait, pas même votre duc, s'ils savaient... »

« S'ils savaient quoi ? » dit-elle brutalement. « Que vous est-il arrivé, Cadrach ? Quelque chose en plus de ce que vous m'avez dit de Pryrates et de ce livre ? »

La bouche du moine se durcit. « Je ne désire pas en parler. »

« Oh, par la miséricorde d'Elysia », dit-elle, frustrée. Elle s'avança de quelques pas et tendit le bras pour lui prendre la main. Cadrach cilla et voulut la lui retirer, mais elle tint ferme. « Écoutez-moi. Si vous vous haïssez vous-même, les autres vous haïront. Même un enfant sait cela, et vous êtes un adulte lettré. »

« Et si un enfant est haï, cracha-t-il, il deviendra un adulte qui se hait lui-même. »

Elle ne comprit pas ce qu'il avait voulu dire. « Mais s'il vous plaît, Cadrach, vous devez pardonner, à commencer par vous-même. Je ne puis supporter de voir un ami maltraité, même par lui-même. »

La tension régulière qu'exerçait le moine pour lui échapper se relâcha

soudain. « Un ami ? » dit-il d'une voix rauque.

« Un ami. » Miriamélé serra sa main puis la laissa aller. Cadrach recula d'un pas, mais n'alla pas plus loin. « Maintenant, s'il vous plaît, nous devons essayer d'être aimables les uns avec les autres ou nous deviendrons fous avant d'avoir rejoint Josua. »

« Avant d'avoir rejoint Josua... » Le moine répéta ses mots sans intonation. Il parut soudain très distant.

« Bien sûr. » Miriamélé se mit à marcher vers le campement, puis s'arrêta une nouvelle fois. « Cadrach ? »

Il ne répondit pas immédiatement. « Quoi ? »

« Vous connaissez la magie, n'est-ce pas ? » Comme il restait silencieux, elle poursuivit. « Je veux dire, vous en savez beaucoup à ce sujet, au moins – puisque vous l'avez dit. Mais je pense que vous savez aussi le faire. »

« De quoi parlez-vous ? » Il semblait irrité, mais il y avait aussi un peu de peur dans sa voix. « Si vous voulez parler des boules de feu, ce n'était pas de la magie du tout. Les Perdruinais ont inventé cela il y a bien longtemps, même s'ils le faisaient avec une autre sorte d'huile. Ils s'en servaient lors des batailles navales... »

« Oui, c'était une bonne idée. Mais vous pouvez faire bien plus que cela, et vous le savez. Pour quelle autre raison auriez-vous étudié des choses... des choses comme ce livre ? Et je sais tout au sujet du docteur Morgénès, alors si vous faisiez partie de son – comment l'appeliez-vous ? La Ligue des Parchemins... ? »

Cadrach eut un geste d'agacement. « L'Art, Madame, n'est pas un sac plein de tours de sorcier. C'est une façon de concevoir les choses, de voir comment le monde fonctionne aussi sûrement qu'un bâtisseur comprend un levier ou une rampe. »

« Vous voyez ! Vous savez ! »

« Je *ne* fais pas de magie, dit-il fermement. J'ai, une fois ou deux, mis à profit les connaissances acquises durant mes études. » Malgré la franchise de son ton, il ne pouvait la regarder dans les yeux. « Mais ce n'était pas ce que vous pensez être la magie. »

« Mais même alors, poursuivit-elle avec enthousiasme. Pensez à l'aide que vous pourriez apporter à Josua. Imaginez ce que tout cela représenterait pour lui. Morgénès est mort. Qui d'autre pourrait le conseiller au sujet de Pryrates ? »

Cette fois, Cadrach leva les yeux. Il avait l'air traqué, comme un animal acculé. « Pryrates ? » Il laissa échapper un rire creux. « Vous pensez que je peux être d'une quelconque utilité contre Pryrates ? Et il n'est que le moindre de vos ennemis. »

« Raison de plus ! » Miriamélé voulut lui reprendre la main, mais le moine la retira. « Josua a besoin d'aide, Cadrach. Si vous craignez Pryrates, ne craignez-vous pas plus encore le genre de monde que lui et le Roi de l'Orage créeront s'ils ne sont pas défaits ? »

Au bruit de ce nom terrible, un coup de tonnerre assourdi résonna au loin. Miriamélé regarda alentour, comme si quelque vaste créature sombre pouvait être en train de les épier. Lorsqu'elle se retourna, Cadrach patageait dans la boue aussi vite qu'il le pouvait en direction du campement.

« Cadrach ! »

« Assez ! » cria-t-il. Il garda la tête baissée et disparut dans la végétation obscure. Elle pouvait l'entendre jurer tandis qu'il progressait sur la boue traîtresse.

Miriamélé le rejoignit au campement, mais il repoussa toutes ses tentatives de conversation. Elle s'en voulut d'avoir utilisé le mauvais argument juste au moment où elle avait établi un contact. Quelle incroyable tristesse il y avait en cet homme ! De plus, elle regrettait tout autant d'avoir oublié, dans la confusion de leur discussion, de lui parler de la pensée qui l'avait préoccupée l'autre nuit, au sujet de son père, de la mort, de Pryrates et du livre de Nisses. Cela lui paraissait toujours important, mais il se passerait maintenant longtemps avant qu'elle ne puisse aborder ce sujet avec Cadrach.

Malgré la chaleur de la nuit, Miriamélé s'enroula dans sa cape lorsqu'elle se coucha – et le sommeil ne vint pas. Elle passa la moitié de la nuit à écouter la musique étrange et incessante du marais. Elle dut également supporter l'épreuve des diverses choses rampantes et voletantes, mais les insectes, quelque intolérables qu'ils fussent, n'étaient rien comparés à l'exaspération de ses pensées agitées.

Le lendemain apporta un changement dans leur environnement qui fit la surprise et la joie de Miriamélé. Le volume de plantes grimpantes sur les arbres décrut, et en certains endroits, la barque quittait l'immense enchevêtrement de végétation pour des lagons plus larges et de peu de profondeur, que seuls dérangeaient le souffle du vent et les hautes herbes ondulantes qui poussaient dans l'eau.

Tiamak parut satisfait de leur progression, et annonça qu'ils approchaient des limites du Wran. Quoi qu'il en soit, leur libération annoncée ne le guérit pas de sa faiblesse et de sa fièvre, et le petit homme brun passa la plus grande partie de la matinée dans un demi-sommeil agité et éprouvant, dont il s'éveillait parfois en sursaut, vociférant des choses incohérentes avant de recouvrer lentement sa personnalité.

En fin d'après-midi, la fièvre de Tiamak devint plus forte, et son état empira au point qu'il transpirait et délirait presque continuellement, ne connaissant plus que quelques courts instants de lucidité. Il reprit néanmoins une fois assez longuement ses esprits pour pouvoir être son propre apothicaire. Il demanda à Miriamélé de lui préparer un mélange d'herbes, en lui indiquant pour certaines les endroits où elles poussaient sur la rive : une plante à fleurs appelée herbe-vive, et une sorte de lierre rampant aux feuilles ovales qu'il ne put nommer dans son état de fatigue.

« Et de la racine-gutte, aussi », dit Tiamak en haletant. Il était en piteux

état, les yeux rouges, la peau luisante de sueur. Miriamélé s'efforça de conserver un geste régulier pour piler les éléments déjà rassemblés sur une pierre plate qu'elle tenait sur ses genoux. « De la racine-gutte, pour accélérer la mixtion », marmonna-t-il.

« Laquelle est-ce ? demanda-t-elle. Est-ce qu'elle pousse par ici ? »

« Non, mais ça n'a pas d'importance. » Tiamak essaya de sourire, mais ce fut un trop grand effort et il ne put que crisser des dents et gémir doucement. « Un peu dans mon sac. » Il fit rouler presque imperceptiblement sa tête dans la direction du sac qu'il s'était approprié dans son village et qui contenait maintenant toutes les possessions qu'il avait gardées avec un tel zèle.

« Cadrach, pourriez-vous la trouver ? demanda Miriamélé. J'ai peur de renverser ce que j'ai déjà fait si je bouge. »

Le moine, qui jusque-là était resté assis aux pieds de Camaris pendant que le vieil homme maniait la perche, s'avança précautionneusement le long de la barque, en évitant Isgrimnur sans même le regarder. Il s'agenouilla et commença à extraire le contenu du sac et à l'examiner.

« De la racine-gutte », dit Miriamélé.

« Oui, j'ai entendu, Madame », répondit Cadrach avec quelques traces de son ancien ton moqueur. « Une racine... Grâce à toutes ces longues années d'étude, vais-je être capable de reconnaître une racine ? » Il sentit quelque chose sous ses doigts qui le fit s'immobiliser un court instant. Ses yeux se rétrécirent, et il tira du sac de Tiamak un paquet enveloppé de feuilles et noué de fines lianes. Une partie des feuilles protectrices avait séché et s'était effritée. Miriamélé put apercevoir quelque chose de pâle à l'intérieur. « Qu'est-ce ? » Cadrach ouvrit un peu plus l'enveloppe. « Un très vieux parchemin... » commença-t-il.

« *Non, démon, sorcier !* »

La voix puissante surprit Miriamélé au point qu'elle en laissa tomber la pierre qu'elle utilisait comme pilon ; elle lui tomba sur le pied, pour rebondir et finir sa course au fond de la barque. Tiamak, les yeux écarquillés, essayait désespérément de se lever.

« Tu ne l'auras pas ! » hurla-t-il. Des filets de bave se formèrent aux commissures de ses lèvres. « Je savais que tu essaierais de me le prendre ! »

« Il délire ! » Isgrimnur était visiblement inquiet. « Ne le laissez pas faire verser le bateau ! »

« Ce n'est que Cadrach, Tiamak », dit Miriamélé d'un ton apaisant, mais elle était elle aussi éberluée par la haine qui se lisait sur le visage du Salanais. « Il essaie juste de trouver la racine-gutte. »

« Je sais qui c'est, gronda Tiamak. Et je sais ce qu'il est, et je sais ce qu'il veut. Maudit sois-tu, moine-démon ! Tu attends que je sois malade pour voler mon parchemin ! Mais tu ne pourras pas l'avoir ! Il est à moi ! Je l'ai acheté avec ma propre pièce ! »

« Remettez-le dans le sac, Cadrach, le pressa Miriamélé. Ça va le calmer. »

Le moine, dont la première expression de surprise était devenue celle

d'une totale stupéfaction – ce qui surprit également Miriamélé – rangea lentement le paquet dans le sac, puis tendit l'ensemble à Miriamélé.

« Tenez. » Sa voix était une nouvelle fois étrangement atone. « Prenez ce dont il a besoin. On ne peut pas me faire confiance. »

« Oh, Cadrach, dit Miriamélé. Ne soyez pas ridicule. Tiamak est malade. Il ne sait pas ce qu'il dit. »

« Je le sais très bien. » Les yeux écarquillés du Salanais étaient toujours fixés sur le moine. « Il s'est trahi. Je savais qu'il le voudrait. »

« Pour l'amour d'Aédon, gronda Isgrimmur, dégoûté, donnez-lui quelque chose pour le faire dormir. Même moi, je sais que le moine n'était pas en train d'essayer de voler quoi que ce soit. »

« Même vous, Rimmersleute ? » murmura Cadrach, mais sans rien de son mordant habituel. Il y avait plutôt cette fois un immense désespoir dans la voix du moine, et quelque chose d'autre, aussi – quelque chose que Miriamélé ne put identifier.

Inquiète et désorientée, elle se concentra sur la racine qu'elle devait trouver pour Tiamak. Le Salanais, les cheveux moites et collés par la sueur, continuait de regarder Cadrach comme un geai fou de rage qui vient de découvrir un écureuil autour de son nid.

Miriamélé avait pensé que tout cet incident n'était que le produit de la fièvre de Tiamak, mais cette nuit-là, elle s'éveilla soudain dans le campement qu'ils avaient monté sur l'un des rares bancs de sable sec, et elle vit Cadrach – qui avait été chargé du premier quart – fouiller dans le sac du Salanais.

« Que faites-vous ? » Elle traversa le campement en quelques rapides enjambées. Malgré sa colère, elle préféra parler bas pour ne pas réveiller ses autres compagnons. Elle ne pouvait s'empêcher de considérer que Cadrach était sous sa responsabilité, et qu'elle ne devait pas y mêler les autres si cela pouvait être évité.

« Rien », grommela le moine, mais son air coupable le trahissait. Miriamélé tendit le bras et plongea sa main dans le sac, pour la refermer sur les doigts de Cadrach enserrant le parchemin dans son enveloppe de feuilles.

« J'aurais dû m'en douter, dit-elle, folle de rage. Tiamak avait-il dit vrai ? Avez-vous essayé de voler ses affaires maintenant qu'il est trop faible pour les protéger ? »

Cadrach réagit comme un animal blessé. « Vous ne valez pas mieux que les autres, avec toutes vos histoires d'amitié ! À la première occasion, vous vous retournez contre moi, comme Isgrimmur ! »

Ses mots la touchèrent, mais elle restait furieuse de l'avoir découvert en train de commettre cette bassesse après qu'elle lui eut accordé sa confiance. « Vous n'avez pas répondu à ma question. »

« Vous êtes ridicule, lâcha-t-il. Si j'avais voulu lui voler quelque chose, pourquoi aurais-je attendu qu'il soit sauvé du nid des ghants ? » Il arracha sa main du sac, entraînant celle de la princesse avec elle, puis prit le paquet et le

lui lança dans les bras. « Tenez ! Je voulais juste savoir ce que ça pouvait être, et pourquoi il a tourné *goirach*... pourquoi une telle colère. Je ne l'avais jamais vu avant – je ne savais même pas qu'il l'avait ! Alors gardez-le, princesse. Protégez-le des sales petits voleurs comme moi ! »

« Mais vous auriez pu lui demander », dit-elle, un peu honteuse maintenant que les choses s'étaient calmées, et contrariée de ressentir cette gêne, « au heu d'agir la nuit pendant que les autres dorment ».

« Oh oui, lui demander ! Vous avez vu quel regard aimable il a porté sur moi quand je l'ai simplement touché ? Avez-vous la moindre idée de ce que c'est, impétueuse princesse ? Le savez-vous ? »

« Non, et je ne le saurai pas tant que Tiamak ne me l'aura pas dit. » Elle posa un regard hésitant sur l'objet cylindrique. En d'autres circonstances, elle le savait, elle aurait été la première à essayer de découvrir ce que cachait le Salanais. Maintenant, elle était piégée par son propre despotisme, et en plus elle avait offensé le moine. « Je vais le conserver, et ce sans le regarder, dit-elle. Lorsque Tiamak ira mieux, je lui demanderai de nous le montrer. »

Cadrach resta longtemps à la dévisager. Le visage du moine, éclairé par la lune et teinté de rouge par les dernières braises du feu, était presque effrayant. « Très bien, Madame », murmura-t-il. Elle eut l'impression d'entendre sa voix se durcir comme la glace. « Très bien. Faites vraiment tout ce qui est en votre pouvoir pour le garder hors des mains des voleurs. » Il se détourna et marcha vers sa cape, qu'il emporta vers le bord du banc de sable, loin des autres. « Montez la garde, princesse Miriamélé. Assurez-vous qu'aucun être maléfique ne s'approche. Je vais dormir. » Il s'étendit, pour n'être plus qu'une autre masse dans l'obscurité.

Miriamélé, assise, écouta les bruits nocturnes des marais. Bien que le moine n'eût plus dit un mot, elle était certaine qu'il ne dormait pas, et pouvait presque sentir sa présence dans l'obscurité à quelques pas de là. Quelque chose de cinglant et de douloureux en lui avait resurgi, quelque chose qui, ces dernières semaines, était resté presque entièrement caché. Quoi que ce fut, elle l'avait pensé exorcisé après la longue nuit de confession de Cadrach dans la baie de Firannos. Maintenant, Miriamélé ne pouvait plus que désespérément regretter de ne pas avoir dormi toute la nuit sans se réveiller jusqu'au matin, lorsque la lumière du jour aurait donné l'impression que tout était paisible et ordinaire.



Le Wran s'effaça enfin, non pas d'un seul coup, mais par un éclaircissement progressif de la végétation et un rétrécissement des cours d'eau, qui fit que Miriamélé et ses compagnons se retrouvèrent finalement à flotter au milieu d'une brousse parcourue de petits canaux. Le monde avait repris sa taille habituelle, et s'étendait de l'horizon à l'horizon. Elle s'était tellement habituée au rétrécissement de son champ visuel qu'elle fut presque

gênée d'être confrontée à un tel espace.

En un sens, la dernière partie du Wran fut la plus traître, parce qu'ils devaient porter le bateau beaucoup plus souvent qu'avant. Une fois, Isgrimnur s'enfonça jusqu'à la taille dans des sables mouvants, et ne fut sauvé que par les efforts combinés de Miriamélé et de Camaris.

La région des Lacs Thrithings s'étendait devant eux, une vaste étendue de basses collines et, si l'on exceptait l'herbe omniprésente, à la végétation rare. Des arbres se dressaient sur les collines, mais à l'exception de quelques taillis de grands pins, ils étaient malingres, à peine plus hauts que des buissons. Dans la lumière de cette fin d'après-midi, cela paraissait être un endroit vide et venteux, dans lequel peu de créatures et aucun humain ne choisirait de vivre.

Tiamak les avait enfin amenés au-delà des limites de ses connaissances territoriales, et il devint de plus en plus difficile de choisir des canaux susceptibles de porter la barque. Lorsqu'un dernier canal se fut rétréci au point de ne plus être praticable, ils descendirent du bateau et restèrent un temps silencieux, les cols levés pour se prémunir des vents froids.

« Il semble qu'il est temps de se mettre à marcher. » Isgrimnur regarda à travers la brousse vers le nord. « Ce sont les Lacs Thrithings, après tout. Donc au moins, nous ne manquerons pas d'eau, surtout après ce dernier hiver. »

« Et Tiamak ? » demanda Miriamélé. La potion qu'elle avait concoctée pour le Salanais avait été efficace, mais ce n'était pas un remède miraculeux : il tenait debout, mais il était faible et sa couleur n'était pas très saine.

Isgrimnur soupira. « Je ne sais pas. Je suppose que nous pourrions attendre quelques jours qu'il se remette, mais je n'ai pas envie de passer plus de temps que nécessaire ici. Peut-être que nous pourrions lui fabriquer une sorte de baudrier. »

Camaris se pencha soudain et glissa ses longues mains sous les aisselles de Tiamak, provoquant chez le Salanais un cri de surprise. Avec une incroyable absence d'effort, le vieil homme souleva Tiamak au-dessus de lui, puis le redescendit sur ses épaules ; le Salanais, qui avait commencé à comprendre à mi-chemin, ouvrit les cuisses des deux côtés du cou de Camaris, et s'installa comme un enfant.

Le duc sourit. « Eh bien, il semble que tu as ta réponse. Je ne sais pas combien de temps il pourra tenir, mais cela nous permettra au moins de trouver un meilleur abri. Ce ne serait pas une mauvaise chose. »

Ils prirent leurs possessions dans le bateau, et les emballèrent dans les quelques sacs de toile qu'ils avaient empruntés au village. Tiamak souleva son propre sac et le serra dans la main qu'il n'utilisait pas pour se tenir à Camaris. Il n'avait plus reparlé du sac et de son contenu depuis l'incident du bateau, et Miriamélé n'avait pas encore eu le cœur de l'inciter à révéler ce qu'il portait.

Avec plus de regrets qu'ils ne l'auraient supposé, Miriamélé et les autres firent silencieusement leurs adieux au bateau, et s'engagèrent dans la lisière des Lacs Thrithings.

Camaris se montra plus que compétent dans sa charge. S'il s'arrêtait bien pour se reposer en même temps que les autres, et marchait lentement dans les derniers secteurs marécageux qu'ils rencontraient encore, il marchait au même rythme que ses compagnons moins chargés que lui, et ne paraissait pas particulièrement fatigué.

Miriamélé ne pouvait s'empêcher de le regarder de temps à autre, fascinée. S'il agissait ainsi avec ses cheveux blancs, quels exploits fabuleux avait-il pu réaliser dans la fleur de l'âge ? À voir cela, on ne pouvait plus que croire que toutes les vieilles légendes, et même les plus folles, pouvaient finalement être vraies.

Bien que Camaris n'eût pas paru faiblir, Isgrimnur insista pour prendre le Salanais sur ses propres épaules pour la dernière heure avant le crépuscule. Lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin pour monter le campement, le duc haletait et pantelait, et donnait l'impression de regretter sa décision.

Ils montèrent le campement alors qu'il y avait encore de la lumière dans le ciel, et choisirent un taillis d'arbres bas dans lequel ils firent un feu avec du bois mort. La neige qui avait recouvert la plus grande partie du nord ne s'était apparemment pas attardée sur les Lacs Thrithings, mais lorsque le soleil plongea finalement derrière l'horizon, le soir devint assez froid pour les faire tous se pelotonner près du feu. Miriamélé fut soudain heureuse de ne pas s'être débarrassée de sa vieille tenue d'acolyte usée et dépenaillée.

Le vent glacial sifflait dans les branches au-dessus de leurs têtes. Le sentiment oppressant du Wran avait été remplacé par la sensation d'être dangereusement à découvert, mais au moins le sol sous eux était sec. Cela, décida Miriamélé, méritait que l'on en fût reconnaissant.

Tiamak allait un peu mieux le lendemain, et il fut capable de marcher presque toute la matinée avant de se faire hisser une nouvelle fois sur les larges épaules de Camaris. Isgrimnur, maintenant libéré du confinement et de la confusion des marais, était presque redevenu lui-même, débordant de chansons d'un goût douteux – Miriamélé s'amusait à compter pour chacune d'entre elles le nombre de vers qu'il réussissait à achever sans s'arrêter, nerveux, pour s'excuser envers elle – et d'histoires des batailles et des merveilles qu'il avait vues. En revanche, elle n'avait jamais connu Cadrach plus silencieux. Il répondait lorsqu'on lui parlait, et se montrait étrangement courtois envers Isgrimnur, le traitant presque comme s'ils n'avaient jamais eu de mots, mais pour le reste, il aurait tout aussi bien pu être aussi muet que Camaris. Miriamélé n'aimait pas son expression vide, mais rien de ce qu'elle put dire ou faire n'affecta son attitude calme et réservée, et elle finit par abandonner.

L'enchevêtrement bas du Wran avait depuis longtemps disparu derrière eux : même depuis la plus haute des collines, on ne distinguait plus rien à l'horizon sud, sinon une tache sombre. Lorsqu'ils montèrent le camp dans un

autre taillis, Miriamélé se demanda quelle distance ils avaient pu parcourir et, plus important, quel chemin il leur restait encore à faire.

« Sur quelle distance allons-nous devoir marcher ? » demanda-t-elle à Isgrimnur alors qu'ils partageaient un bol de ragoût préparé avec du poisson séché du village de Tiamak. « Est-ce que tu le sais ? »

Il secoua la tête. « Je n'en suis pas certain, Madame. Plus de cinquante lieues. Peut-être soixante ou soixante-dix. Une bien longue marche, je le crains. »

Son expression se fit inquiète. « Cela pourrait prendre des semaines. »

« Que pouvons-nous faire d'autre ? » répondit-il, puis il sourit. « Quoi qu'il en soit, princesse, nous avons déjà fait bien du chemin – et nous sommes beaucoup plus près de Josua. »

Miriamélé eut un pincement au cœur. « S'il est vraiment là-bas. »

« Il y est, ma belle, il y est. » Le duc serra sa main dans sa grosse patte. « Nous avons fait le plus dur. »

Quelque chose éveilla brusquement Miriamélé dans la lumière flétrie qui précédait l'aube. Elle eut à peine le temps de recouvrer ses esprits avant d'être tirée par le bras et remise d'un coup sec sur ses pieds. Une voix triomphante parla dans un nabbanais rapide.

« *Elle est là. Habillée en moine, Seigneur, comme vous l'aviez dit.* »

Une douzaine d'hommes à cheval, plusieurs d'entre eux portant des torches, les avaient encerclés. Isgrimnur, qui était assis sur le sol avec la pointe de la lance de l'un des cavaliers sur la gorge, gémissait.

« C'était mon quart, disait amèrement le duc. Mon quart... »

L'homme qui tenait le bras de Miriamélé la fit avancer de quelques pas à travers le taillis vers l'un des cavaliers, une haute silhouette sous une large capuche, son visage invisible dans la pénombre de la fin de nuit. Elle sentit un poing de glace se refermer sur elle.

« Eh bien », dit le cavalier en westerlien, avec un accent prononcé. « Eh bien. » Même l'étrange viscosité de sa voix ne suffisait pas à dissimuler la suffisance de son ton.

L'horreur de Miriamélé fut un peu adoucie par la colère. « Ôtez votre capuche, Seigneur. Vous n'avez pas besoin de jouer de tels jeux avec moi. »

« Vraiment ? » La main du cavalier se releva. « Voulez-vous donc voir ce que vous avez fait ? » Il tira sa capuche en arrière d'un grand geste. « Suis-je aussi beau que dans votre souvenir ? » demanda Aspitis.

Miriamélé, malgré le bras du soldat qui la tenait, recula d'un pas. Il eût été difficile de ne pas réagir ainsi. Le visage du marquis, autrefois si séduisant qu'après leur première rencontre, il avait hanté ses rêves durant des nuits, était maintenant une ruine difforme. Son nez fin était une masse de chair tordue sur le côté comme de la glaise mal modelée. Le côté gauche de sa mâchoire avait été brisé comme un œuf et plié vers l'intérieur, si bien que la torche projetait une ombre dans un creux profond. Tout autour de ses yeux, du sang noir

s'était amassé sous la peau et les bourrelets des cicatrices, comme s'il portait un masque. Ses cheveux étaient toujours magnifiques, toujours dorés.

Miriamélé avala sa salive. « J'ai vu pire », dit-elle doucement.

La moitié de la bouche d'Aspitis forma une étrange grimace, découvrant des restes de dents. « Je suis heureux de l'entendre, ma douce Dame Miriamélé, puisque vous allez vous éveiller face à ce visage tout le reste de votre vie. Attachez-la ! »

« Non ! » C'était Cadrach qui avait crié, en sortant de l'obscurité. Aussitôt après, une flèche vint se ficher dans le tronc noueux d'un arbre, à une largeur de main de son visage.

« S'il bouge encore, tuez-le, dit calmement Aspitis. Peut-être que je devrais vous laisser le tuer de toute façon – il était aussi responsable qu'elle, pour ce qui est arrivé à moi et à mon navire. » Il secoua lentement la tête, savourant l'instant. « Ah, vous êtes tellement naïfs, princesse, vous et votre moine. Vous m'échappez et vous vous enfoncez dans le Wran. Et qu'est-ce que vous croyez ? Que je vais vous laisser filer ? Que je vais oublier ce que vous m'avez fait ? » Il se pencha en avant, fixant sur elle ses yeux injectés de sang. « Où pouviez-vous aller, sinon vers le nord, vers le reste de vos amis ? Mais vous oubliez, Madame, que vous êtes dans mon fief. » Il gloussa. « Mon château, sur le lac Eadne, n'est qu'à quelques lieues d'ici. Cela fait des jours que je fouille ces collines à votre recherche. Je savais que vous viendriez. »

Un sentiment d'impuissance envahit Miriamélé. « Comment avez-vous quitté le navire ? »

La grimace de satisfaction d'Aspitis était horrible. « J'ai mis du temps à réaliser ce qui s'était passé, c'est vrai, mais après votre fuite mes hommes m'ont trouvé, et je les ai envoyés tuer cette traîtresse de Niskie – qu'Aédon la brûle ! Elle avait achevé son travail démoniaque. Elle n'a même pas essayé de s'enfuir. Après cela, le reste des kilpas est passé par-dessus bord – je ne crois pas qu'ils auraient eu le courage d'attaquer sans le sort de cette sorcière des mers. Il restait assez d'hommes pour ramener mon pauvre *Nuage de l'Eadne* mutilé à Spenit. » Il fit claquer ses mains sur ses cuisses. « Assez. Vous êtes redevenue mienne. Gardez vos questions pour les moments où j'aurai envie de les entendre. »

Furieuse et triste du sort de Gan Itaï, Miriamélé se débattit pour avancer sur lui, et réussit à entraîner le soldat qui la tenait d'un pas. « La malédiction de Dieu soit sur vous ! Quel genre d'homme êtes-vous ? Quel genre de chevalier ? Vous, et toutes vos histoires sur les cinquante nobles familles de Nabban ! »

« Et vous, une fille de roi qui s'est volontairement donnée à moi – qui m'a entraîné dans son ht ? Vous êtes donc si grande et pure ? »

Elle eut honte d'entendre ces mots prononcés devant Isgrimmur et les autres, mais une sorte de colère forte et claire s'ensuivit, qui lui affûta l'esprit. Elle cracha sur le sol. « Est-ce que vous vous battiez pour moi ? demanda-t-

elle. Ici, devant votre peuple et le mien ? Ou allez-vous me prendre comme un voleur, comme vous avez essayé de me prendre précédemment – avec des mensonges et en utilisant la force contre ceux qui étaient vos invités ? »

Les yeux du marquis n'étaient plus que des fentes. « Me battre pour vous ? Quelle folie est-ce là ? Pourquoi le devrais-je ? Vous êtes mienne, par la capture et par l'hymen. »

« Je ne serai jamais vôtre, dit-elle de son ton le plus hautain. Vous êtes plus bas que les Thrithings, qui au moins se battent pour revendiquer leur promesse. »

« Combattre, combattre, mais quel est ce tour ? » Le marquis regarda autour de lui. « Qui se battrait pour vous ? L'un de ces vieillards ? Le moine ? Le garçonnet des marais ? »

Miriamélé laissa ses yeux se refermer un instant, en essayant de maîtriser sa fureur. Il était vil, mais ce n'était pas le moment de laisser les émotions prendre le dessus. « N'importe qui dans ce campement peut vous battre, Aspititis. Vous n'êtes pas un homme. » Elle regarda alentour, s'assurant qu'elle avait l'attention des soldats du marquis. « Vous êtes un voleur de femmes, mais vous n'êtes pas un homme. »

La lame à poignée de balbuzard d'Aspititis sortit de son fourreau avec un sifflement métallique. Il fit une pause. « Non, je vois votre jeu, princesse. Vous êtes maligne. Vous espérez me rendre fou de rage au point que je vous tuerais sur place. » Il rit. « Ah, de penser qu'il existe une femme qui préférerait mourir plutôt que d'épouser le marquis d'Eadne. » Il leva la main et toucha son visage fracassé. « Ou plutôt, de penser que vous le préféreriez déjà même *avant* de m'avoir fait cela. » Il garda son épée tirée ; la pointe dansa dans l'air à moins d'une coudée du visage de Miriamélé. « Non, je sais quelle punition sera le meilleur châtiment, et c'est le mariage. Mon château a une tour qui vous conviendra parfaitement. En une heure, vous en connaîtrez chaque pierre. Imaginez ce que vous ressentirez lorsque des années auront passé. »

Miriamélé haussa le menton. « Ainsi, vous ne vous battrez pas pour moi. »

Aspititis frappa du poing sur sa cuisse. « Assez de tout cela ! Cette plaisanterie ne m'amuse plus ! »

« Vous l'entendez ? » Miriamélé se tourna vers le reste de la troupe d'Aspititis, qui attendait en silence. « Votre maître est un couard. »

« Silence ! hurla Aspititis. Je vous fouetterai moi-même. »

« Ce vieil homme peut vous écraser », dit-elle, en montrant Camaris. Le vieil homme était assis, enveloppé dans sa couverture, et regardait les yeux écarquillés. Il n'avait pas bougé depuis qu'Aspititis et ses soldats étaient arrivés. « Isgrimnur, appela-t-elle, donne ton épée au vieil homme. »

« Princesse... » La voix du duc était rauque d'inquiétude. « Laisse-moi... »

« *Fais-le !* Que les hommes du marquis le voient se faire tailler en pièce par un vieillard. Alors ils sauront pourquoi leur maître a besoin de voler ses

femmes. »

Isgrimnur, en gardant un œil prudent sur les soldats, tira Kvalnir de sous le sac de ses possessions. Les boucles de la ceinture d'épée cliquetèrent lorsqu'il la fit glisser sur le sol en direction de Camaris. Durant un instant, il n'y eut pas d'autre bruit.

« Seigneur ? » demanda d'un ton hésitant le soldat qui tenait Miriamélé.
« Que... ? »

« Ferme-la », lâcha Aspitis en sautant de selle. Il marcha jusqu'à Miriamélé et saisit son visage dans sa main, la regardant intensément durant un long moment. Puis, avant qu'elle n'eût eu le temps de réagir, il se pencha soudain en avant et l'embrassa avec sa mâchoire détruite. « Nous allons avoir bien des nuits intéressantes. » Le marquis se tourna ensuite vers Camaris. « Allez, mets-la, que je puisse te tuer. Puis je tuerai les autres, aussi. Mais je vous permettrai de vous défendre ou de courir, à votre guise. » Il se tourna et regarda Miriamélé. « Je suis, après tout, un gentilhomme. »

Camaris regarda l'épée à ses pieds comme s'il se fut agi d'un serpent.

« Mettez-la », le pressa Miriamélé.

Par la miséricorde d'Elysia, pensa-t-elle frénétiquement, et s'il ne le fait pas ? Et si, même après tout cela, il ne se bat pas ?

« Pour l'amour de Dieu, mets-la ! » cria Isgrimnur. Le vieil homme le regarda, puis se pencha et ramassa la ceinture d'arme. Il tira Kvalnir et laissa retomber ceinture et fourreau par terre. Il la tenait lâchement, à contrecœur.

« *Matra sà Duos*, dit Aspitis d'un air dégoûté, il ne sait même pas comment tenir une épée. » Il dénoua sa robe et la fit glisser, révélant un pourpoint jaune-gris bordé de noir, puis avança de quelques pas vers Camaris, qui le regarda d'un air déconcerté. « Je le tuerai vite, Miriamélé, déclara le marquis. C'est vous qui êtes cruelle, de forcer ce vieil homme à se battre. » Il leva son arme, qui brilla sous le ciel blanc de l'aube, et attaqua le cou sans protection de Camaris.

Kvalnir se leva maladroitement et la lame d'Aspitis rebondit. Le marquis, avec un bruit d'irritation, frappa de nouveau. Une fois de plus, son fer croisa l'épée du duc et ricocha. Miriamélé entendit son gardien pousser un grognement de surprise devant la frustration de son maître.

« Vous voyez », dit-elle, et elle se força à rire, bien qu'il n'y eût aucune joie en elle. « Ce couard de marquis ne peut même pas vaincre un vieillard gâteux. »

Aspitis attaqua avec plus de force. Camaris, qui se déplaçait comme un noctambule, faisait se mouvoir Kvalnir devant lui en des arcs d'une lenteur illusoire. Plusieurs autres coups vicieux furent parés.

« Je vois que votre vieillard a déjà tenu une arme. » Le marquis commençait à respirer un peu plus bruyamment. « C'est bien. Je n'aurais pas l'impression que j'ai été forcé de tuer quelqu'un qui ne pouvait pas se défendre. »

« Attaquez ! » cria Miriamélé, mais Camaris ne portait pas le moindre

coup. En lieu de cela, à mesure que ses mouvements devenaient plus fluides, que d'anciens réflexes s'éveillaient après un long sommeil, il se défendit simplement plus assidûment, bloquant chaque assaut, déviant chaque coup, tissant une toile de métal qu'Aspitis ne pouvait percer.

Le combat était devenu mortellement sérieux. Il était évident que le marquis d'Eadne et de Drina était une fine lame, et lui avait également rapidement compris que son adversaire était quelqu'un de particulier. Aspitis modéra ses attaques, poursuivant une stratégie plus prudente et plus réfléchie, mais il ne recula pas devant la gageure. Quelque chose, que ce soit l'orgueil ou un sentiment plus profond et plus primaire, s'était emparé de lui. Camaris, lui, ne semblait se battre que parce qu'il y était forcé. Miriamélé pensa discerner à plusieurs occasions qu'il aurait pu presser son avantage, mais avait choisi de ne pas le faire, attendant simplement que son ennemi revînt.

Aspitis fit une feinte puis plongea sous la garde de Camaris, mais Kvalnir trouva le moyen d'être là pour détourner la lame du marquis. Aspitis toucha le pied du vieil homme, mais Camaris recula sans précipitation visible, gardant fermement l'équilibre et les épaules droites tout en évitant le coup du marquis. Il était comme l'eau, coulant toujours là où il y avait une ouverture, laissant le passage sans jamais briser, absorbant chaque coup d'Aspitis et en redirigeant la force vers le haut ou le bas, ven un côté ou l'autre. Une mince couche de sueur perla sur le front du vieil homme, mais son visage restait calme et triste, comme s'il était forcé de regarder deux de ses amis échanger des paroles déplaisantes.

Le duel se poursuivit pour ce qui parut à Miriamélé être une période affreusement longue. Elle savait que son cœur était en plein galop, et pourtant chaque battement semblait venir longtemps après le précédent. Les deux hommes, le marquis au visage fracassé et le grand Camaris aux longues jambes, quittèrent peu à peu le taillis de pins pour descendre sur le flanc de la colline, tournant dans leur progression sur la pente herbeuse comme deux papillons de nuit autour d'une chandelle, leurs lames dansant et luisant sous le ciel gris. Alors que le marquis lançait un nouvel assaut, Camaris mit le pied dans un trou et perdit l'équilibre ; Aspitis profita de l'avantage et réussit à toucher le bras du vieil homme, en tirant un filet de sang. Derrière elle, Miriamélé entendit Isgrimnur jurer dans le désespoir de son impuissance.

La blessure parut réveiller quelque chose en Camaris. Bien qu'il ne portât toujours pas d'attaques, il commença à repousser les assauts du marquis avec plus de force, frappant avec suffisamment de puissance pour faire résonner le métal dans les plaines des Lacs Thrithings. Miriamélé craignit que ce ne fût pas suffisant, car malgré son courage incroyable, il semblait commencer à fatiguer. Il chancela une deuxième fois, cette fois sans qu'il y eût même un trou, et Aspitis plaça un coup qui trouva le défaut de Kvalnir et toucha l'épaule de Camaris, faisant couler plus de sang. Mais le marquis faiblissait, lui aussi. Après un court échange durant lequel tous ses coups furent parés, il recula de quelques pas en haletant et s'accroupit comme s'il allait s'évanouir.

Miriamélé le vit ramasser quelque chose par terre.

« *Camaris ! Attention !* » hurla-t-elle.

Aspitis projeta la poignée de terre au visage du vieil homme et enchaîna sur une attaque rapide et agressive, espérant achever le combat d'un seul assaut. Camaris recula en chancelant, frottant ses yeux tandis qu'Aspitis approchait. Un instant plus tard, le marquis tomba à genoux en hurlant de douleur.

Camaris, dont l'allonge supérieure lui permettait de dépasser l'épée tendue du marquis, avait frappé son adversaire du plat de l'épée sur le haut du bras, mais la lame avait rebondi et poursuivi vers le haut, pour trancher en diagonale à travers le front du marquis. Aspitis, le visage disparaissant rapidement derrière un rideau de sang, avança aveuglément vers Camaris, sans cesser d'agiter son épée devant lui. Le vieil homme, qui chassait la terre de ses yeux en pleurs, s'écarta d'un pas et abattit la poignée de son arme sur le crâne du marquis. Aspitis s'effondra comme un bœuf qu'on abat.

Miriamélé s'arracha à son gardien abasourdi, et se précipita sur le flanc de la colline. Camaris se laissa glisser à terre, en cherchant son souffle. Il avait l'air épuisé et vaguement malheureux, comme un enfant à qui on a trop demandé. Miriamélé l'inspecta rapidement pour s'assurer que ses blessures n'étaient pas dangereuses, puis elle lui prit Kvalnir des mains et s'agenouilla à côté d'Aspitis. Le marquis respirait, lui aussi, même si son souffle était un peu court. Elle le retourna, regardant un instant son visage ensanglanté de poupée fracassée... et quelque chose changea au fond d'elle. Une bulle de haine et de peur qui avait été en elle depuis le *Nuage de l'Eadne*, une bulle qui avait grossi à l'étouffer lorsqu'elle avait découvert qu'Aspitis la poursuivait encore, disparut soudain. Soudain, il lui semblait petit. Il n'avait aucune importance, c'était juste une chose abîmée et cassée – rien de plus que la cape posée sur une chaise qui lui avait fait faire de terrifiants cauchemars quand elle était enfant. La lumière du matin était venue, et le démon n'était plus qu'une cape chiffonnée.

Une sorte de sourire se dessina sur le visage de Miriamélé. Elle appuya la lame de l'épée sur la gorge du marquis.

« Vous ! » hurla-t-elle en direction des soldats d'Aspitis. « Avez-vous envie d'expliquer à Bénigaris comment son meilleur ami a été tué ? »

Isgrimmur se releva, écartant de la main la lance du soldat qui l'avait tenu en respect.

« En avez-vous envie ? » demanda Miriamélé.

Aucun des hommes du marquis ne dit mot.

« Alors donnez-nous vos arcs – tous vos arcs. Et quatre chevaux. »

« Nous ne te donnerons aucun cheval, sorcière ! » cria rageusement l'un des soldats.

« Eh bien, qu'il en soit ainsi. Vous allez pouvoir ramener Aspitis la gorge tranchée et expliquer au duc Bénigaris que tout cela est le fait d'un vieil homme et d'une jeune fille, et que vous vous êtes contentés de regarder – ceci

dans le cas, bien sûr, où vous repartez vivants, et il faudra tous nous tuer pour cela. »

« Ne traitez pas avec eux », cria soudain Cadrach. Il y avait du désespoir dans sa voix. « Tuez ce monstre, tuez-le. »

« Du calme. » Miriamélé se demanda si le moine essayait de convaincre les soldats que le danger que leur maître encourait était bien réel. Si c'était le cas, c'était un bon acteur : il paraissait remarquablement sincère.

Les soldats échangèrent des regards inquiets. Isgrimmur profita de la confusion de l'instant pour commencer à les débarrasser de leurs arcs et de leurs flèches. Sur un grondement du Rimmersleute, Cadrach se précipita pour aider. Nombre des hommes jurèrent et donnèrent l'impression qu'ils auraient voulu résister, mais aucun n'osa taire le geste qui aurait ouvert les hostilités. Lorsqu'Isgrimmur et le moine eurent chacun glissé une flèche dans leur arc, les soldats commencèrent à parler furieusement entre eux, mais Miriamélé pouvait voir que l'envie de se battre les avait désertés.

« Quatre chevaux, dit-elle calmement. Je vais vous faire une faveur et chevaucher avec l'homme que *cette* ordure », elle tapota le corps immobile d'Aspitis, « a appelé "le garçonnet des marais". Sans cela, vous auriez dû nous en laisser cinq. »

Après d'autres arguties, la troupe d'Aspitis leur livra quatre chevaux, dont ils reprirent d'abord les sacs de selle. Lorsque cavaliers et bagages eurent été redistribués sur les chevaux restants, deux des gardes de la maison du marquis s'avancèrent et soulevèrent leur seigneur-lige, qu'ils déposèrent sans cérémonie en travers de la selle de l'un de leurs chevaux. Ses soldats durent chevaucher à deux par monture, et avaient l'air réellement embarrassé lorsque leur petite caravane se mit en branle.

« Et s'il vit, leur cria Miriamélé, rappelez-lui ce qui s'est passé ! »

Le groupe de cavaliers disparut rapidement, s'enfonçant vers l'est dans les collines.

Les blessures furent pansées, les nouvelles montures furent chargées des quelques bagages des voyageurs, et avant le milieu du jour, ils avaient repris leur route. Miriamélé ressentait une curieuse forme d'exaltation, comme si elle venait de s'éveiller d'un terrible cauchemar pour découvrir une matinée ensoleillée de printemps à sa fenêtre. Camaris avait recouvré sa placidité habituelle ; le vieil homme ne semblait pas avoir été marqué par cette expérience. Cadrach ne parla pas beaucoup, mais cela ne changeait pas de ces derniers jours.

Aspitis avait été une ombre au fond de l'esprit de Miriamélé depuis la nuit de l'orage et leur fuite du navire du marquis. Maintenant, cette ombre avait disparu. Comme elle chevauchait dans les collines du pays thrithing avec Tiamak qui se balançait sur la selle devant elle, elle eut presque envie de chanter.

Ils parcoururent de nombreuses lieues cet après-midi-là. Lorsqu'ils

s'arrêtèrent pour la nuit, Isgrimnur, lui aussi, était d'excellente humeur.

« Nous allons avancer beaucoup plus vite, maintenant, princesse. » Il souriait dans sa barbe. Si l'opinion qu'il avait d'elle avait changé depuis qu'Aspitis avait révélé son déshonneur, il était par trop gentilhomme pour le montrer. « Par le Maillet de Dror, as-tu vu Camaris ? Tu l'as vu ? Comme un homme de la moitié de son âge ! »

« Oui. » Elle sourit. Le duc était un homme bon. « Je l'ai vu, Isgrimnur. C'était comme les vieilles chansons. Non, c'était mieux. »

Il l'éveilla au matin. Elle pouvait dire à son visage que quelque chose n'allait pas.

« C'est Tiamak ? » Elle sentit son estomac se révolter. Ils avaient traversé tant d'épreuves ! Et le petit homme avait l'air d'aller mieux ?

Le duc agita la tête. « C'est le moine. Il est parti. »

« Cadrach ? » Miriamélé n'était pas préparée à cela. Elle se frotta la tête, s'efforçant de se réveiller. « Qu'est-ce que tu veux dire, parti ? »

« Parti. Il a pris un des chevaux. Il a laissé un message. » Isgrimnur indiqua un morceau de tissu du village de Tiamak posé sur le sol près de l'endroit où elle avait dormi ; une pierre protégeait le bout de toile du vent des collines.

Là où aurait dû se trouver le sentiment de Miriamélé sur la fuite de Cadrach, il n'y avait rien. Elle souleva la pierre et prit le bout de toile. Oui, c'était bien lui qui avait écrit cela : elle avait déjà vu l'écriture de Cadrach. Le message donnait l'impression d'avoir été écrit avec la pointe d'une brindille brûlée.

Que pouvait-il avoir de si important à dire, se demanda-t-elle, qu'il a passé tant de temps à écrire un message avant de partir ?

Princesse,

disait le message,

Je ne puis partir avec vous rejoindre Josua. Ma place n'est pas avec ces gens. Ne vous en blâmez pas. Personne n'a été plus bienveillant avec moi que vous, même maintenant, quand vous savez ce que je suis vraiment.

Je crains que les choses ne soient pires que vous ne le pensez, bien pires. J'aimerais pouvoir en faire plus, mais je suis incapable d'aider quiconque.

Il ne l'avait pas signé.

« Quelles "choses" ? » demanda Isgrimnur, irrité. Il Usait par-dessus son épaule. « Qu'est-ce qu'il veut dire, "les choses sont pires que vous ne le pensez" ? »

Miriamélé haussa les épaules en un geste d'impuissance. « Qui peut le dire ? » *Il a encore déserté*, était tout ce qu'elle pouvait en penser.

« J'ai peut-être été trop dur avec lui, dit le duc d'une voix bourrue. Mais ce n'est pas une raison pour voler un cheval et s'en aller. »

« Il a toujours eu peur. Depuis que je le connais. C'est difficile de vivre avec la peur, tout le temps. »

« Eh bien, ne gâchons pas nos larmes sur lui, grommela Isgrimnur. Nous avons nos propres problèmes. »

« Non, dit Miriamélé en pliant le message. Ne gâchons pas nos larmes. »

20. Voyageurs et Messagers



« Je ne suis pas venue ici depuis bien des saisons, dit Aditu. De très, très nombreuses saisons. »

Elle s'arrêta et leva les mains, faisant tourner ses doigts en un geste complexe ; son corps mince se balançait comme la baguette d'un sourcier. Simon l'observa avec émerveillement et plus qu'un peu d'appréhension. Il dégrisait rapidement.

« Ne ferais-tu pas mieux de descendre ? » demanda-t-il.

Aditu ne lui jeta qu'un rapide coup d'œil, laissant se dessiner sur ses lèvres un sourire qu'éclairait la lune, puis son regard retourna vers le ciel. Elle fit quelques pas de plus le long du parapet étroit et disloqué de l'Observatoire. « C'est une honte pour la Maison de l'Année-dansante, dit-elle. Nous aurions dû faire quelque chose pour sauvegarder cet endroit. Cela me peine de le voir tomber en ruines. »

Simon n'eut pas l'impression qu'elle en était très triste. « Géloé appelle cet endroit l'Observatoire, dit Simon. Pourquoi cela ? »

« Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'un "observatoire" ? Je ne connais pas ce mot de votre langue. »

« Le père Strangyard dit que c'est un endroit comme ils en avaient à Nabban du temps des Empereurs – un grand bâtiment d'où l'on regarde les étoiles pour essayer de deviner ce qui va se passer dans l'avenir. »

Aditu rit et leva un pied pour ôter sa botte, puis fit de même avec l'autre, aussi calmement que si elle s'était trouvée sur la terre ferme à côté de Simon et non vingt coudées au-dessus du sol sur une étroite corniche de pierre. Elle se débarrassa des bottes, qui retombèrent doucement dans l'herbe humide. « Alors elle plaisante, je pense, même s'il y a un sens caché dans sa facétie. Personne ne regardait les étoiles ici, du moins pas plus qu'on ne le fait partout ailleurs. Cet endroit était celui du *Rhao iye-Sama'an* – le maître-Témoin. »

« Le maître-Témoin ? » Simon aurait préféré qu'elle ne courût pas si vite sur le parapet glissant. D'abord parce que cela le forçait à presser le pas pour rester à son niveau et continuer de l'entendre, et ensuite... eh bien, c'était dangereux, même si elle était convaincue du contraire. « Qu'est-ce que c'est ? »

« Tu sais ce qu'est un Témoin, Simon. Jiriki t'a donné son miroir. C'est un témoin mineur, comme il en existe encore beaucoup. Il n'y a jamais eu que quelques maîtres-Témoins, tous plus ou moins liés à un endroit – le Bassin aux Trois Profondeurs d'Asu'a, le Feu-parlant d'Hikehikayo, la Colonne

Verte de Jhina-T'senei – et la plupart d'entre eux sont brisés ou abîmés ou perdus. Ici à Sesuad'ra, il s'agissait d'une grande pierre sous le sol, une pierre appelée l'Œil du Dragon de Terre. Le Dragon de Pierre est un autre nom – il est difficile d'expliquer la différence entre les deux dans votre langue – pour le Grand Ver qui se mord la queue », expliqua-t-elle. « Toute la cité a été construite au-dessus de cette pierre. Ce n'était pas vraiment un maître-Témoin – en fait, ce n'était même pas un Témoin du tout, mais elle avait une telle puissance qu'un Témoin mineur comme le miroir de mon frère avait les facultés d'un maître-Témoin lorsqu'on l'utilisait ici. »

Les noms et les idées tourbillonnaient dans la tête de Simon. « Qu'est-ce que cela veut dire, Aditu ? » demanda-t-il en s'efforçant de ne laisser transparaître aucune irritation dans sa voix. Il avait fait de son mieux pour rester calme et poli depuis que les effets du vin avaient commencé à décroître. Il lui semblait important qu'elle vît à quel point il avait mûri durant les mois qui s'étaient écoulés depuis leur dernière rencontre.

« Un Témoin mineur permet d'accéder à la Route des Rêves, mais il ne mène généralement qu'à ceux que tu connais ou à ceux qui te cherchent. » Elle leva la jambe gauche et se pencha en arrière, son dos s'arrondissant comme un arc tendu dans un équilibre plein de grâce, évoluant avec la simplicité d'une petite fille jouant sur un muret haut de deux coudées. « Un maître-Témoin, s'il est utilisé par quelqu'un qui en connaît les subtilités, peut permettre de voir n'importe quoi et n'importe qui, et parfois d'autres époques... et d'autres *lieux*. »

Simon ne put s'empêcher de penser aux visions nocturnes de sa nuit de vigile, ainsi qu'à ce qu'il avait vu lorsqu'il avait apporté le miroir de Jiriki en cet endroit une autre nuit. Il réfléchit à cela tout en regardant Aditu poursuivre son mouvement jusqu'à poser les paumes des mains sur les pierres flétries. Un instant plus tard, ses deux pieds étaient en l'air, et elle se balançait à l'envers, debout sur les mains.

« *Aditu !* » dit nerveusement Simon ; puis il essaya de parler d'une voix plus posée. « Ne devrions-nous pas aller voir Josua dès maintenant ? »

Elle rit encore, une rapide envolée de pure joie animale. « Mon Seoman apeuré. Non, il n'est pas nécessaire de se précipiter vers Josua, comme je te l'ai dit en venant ici. Les nouvelles de mon peuple peuvent attendre le matin. Laisse donc ton prince passer une nuit sans nouveau souci. D'après ce que j'ai vu, il a bien besoin d'oublier un instant les problèmes et les responsabilités. » Elle marcha sur les mains. Ses cheveux, dénoués, flottaient autour de son visage comme un nuage blanc.

Simon eut la certitude qu'il ne pourrait pas supporter plus longtemps de voir ce qu'elle faisait. Cela le frustra et provoqua en lui une certaine colère. « Alors pourquoi as-tu fait tout le chemin depuis Jao é-Tinukai'i, si ce n'est pas important ? » Il cessa de la suivre. « *Aditu !* Pourquoi fais-tu cela ? Si tu es venue parler à Josua, alors allons le voir et lui parler ! »

« Je n'ai pas dit que ce n'était pas important, Seoman », répondit-elle. Il y

avait dans sa voix un peu de son vieux ton moqueur, mais aussi la trace de quelque chose de plus acéré, presque de la colère. « J'ai simplement dit qu'il valait mieux attendre demain. Et c'est ainsi que cela se fera. » Elle amena ses genoux entre ses coudes et posa délicatement les pieds entre ses mains. Puis elle leva les bras et se redressa en un seul geste, comme si elle se préparait à plonger dans le vide. « Et jusque lors, je passerai le temps comme bon me semble, quoi que puisse en penser un jeune mortel. »

Simon fut piqué au vif. « Tu as été envoyée ici pour porter un message au prince et tu préfères faire des cabrioles. »

Aditu parla d'un ton glacial. « En fait, si j'avais eu le choix, je ne serais pas venue du tout, j'aurais chevauché avec mon frère vers Hernystir. »

« Alors pourquoi ne l'as-tu pas fait ? » « Likimeya souhaitait qu'il en fut ainsi. »

Si rapidement que Simon n'eut que le temps d'une courte inspiration de surprise, elle se pencha, agrippa le parapet d'une main aux doigts effilés, et bondit par-dessus le bord. Sa main libre trouva une prise dans la pierre pâle, ainsi que les orteils de l'un de ses pieds nus, tandis que l'autre pied explorait la paroi. Elle descendit jusqu'au sol aussi rapidement et facilement qu'un écureuil dévalant un tronc d'arbre.

« Allons à l'intérieur », dit-elle. Simon rit et sentit sa colère disparaître.

La présence d'une Sithie rendait l'Observatoire encore plus étrange. Les escaliers obscurs qui parcouraient les murs de la pièce cylindrique lui faisaient penser aux entrailles de quelque bête immense. Les pavés, même dans la pénombre, luisaient faiblement, et semblaient s'assembler en des formes toujours changeantes.

Il était étrange de réaliser qu'il y avait en Aditu presque la même jeunesse qu'en lui, puisque les Sithis avaient construit cet endroit bien avant sa naissance. Jiriki avait dit une fois que lui et sa sœur étaient des « Enfants de l'Exil », ce qui, d'après ce que Simon en comprenait, voulait dire qu'ils étaient nés après la chute d'Asu'a, cinq siècles plus tôt – un laps de temps relativement court dans la pensée sithie. Mais Simon avait également rencontré Amerasu, et *elle* était venue à Osten Ard avant que jamais une pierre n'y eût été posée sur une autre. Et s'il pouvait en croire sa vision de sa nuit de vigile, Utuk'ku, plus vieille encore qu'Amerasu, s'était tenue dans ce même bâtiment lorsque les deux tribus s'étaient séparées. Il y avait quelque chose de troublant à penser que l'on pût vivre aussi longtemps que la Prime-aïeule ou que la Reine des Noms.

Mais le plus dérangent de tout était que la Reine des Noms, contrairement à Amerasu, était encore vivante, encore puissante... et qu'elle semblait n'avoir que de la haine pour Simon et toute l'espèce humaine.

Il n'aimait pas trop penser cela – n'aimait pas du tout, en fait, penser à la Reine des Noms.

Il était presque plus facile de comprendre Ineluki dans sa folie et sa fureur violente que la patience arachnéenne d'Utuk'ku, quelqu'un qui pouvait

attendre un millier d'années ou plus, à ruminer le passé dans la haine, pour poursuivre quelque obscure vengeance...

« Et qu'as-tu pensé de la guerre, Seoman Mèche-blanche ? » demanda soudain Adieu. Il lui avait raconté les événements récents en quelques mots pendant qu'ils marchaient vers l'Observatoire.

Il réfléchit. « Nous nous sommes bien battus. C'était une victoire merveilleuse. Nous ne nous y attendions pas. »

« Non. Qu'en as-tu *pensé* ? »

Simon mit un certain temps avant de répondre. « C'était horrible. »

« Oui, ça l'est. » Aditu s'écarta de lui de quelques pas, allant se glisser en un point sous le mur que la lumière de la lune ne pénétrait pas, disparaissant dans l'ombre. « C'est horrible. »

« Mais tu viens de dire que tu voulais partir à la guerre vers Hernystir avec Jiriki ! »

« Non. J'ai dit que je voulais être avec eux. Ce n'est pas la même chose du tout, Seoman. J'aurais pu être un cavalier de plus, un arc de plus, une paire d'yeux de plus. Nous sommes très peu nombreux, nous le Zida'ya – même rassemblés au sortir de Jao é-Tinukai'i, toutes les Maisons de l'Exil confondues. Très peu nombreux. Et aucun d'entre nous ne voulait aller se battre. »

« Mais vous les Sithis avez déjà fait des guerres, protesta Simon. Je sais que c'est vrai. »

« Seulement pour nous protéger. Et une fois ou deux dans notre histoire, comme ma mère et mon frère le font dans l'ouest aujourd'hui, nous nous sommes battus pour protéger ceux qui avaient été à notre côté lorsque nous en avons eu besoin. » Elle semblait maintenant extrêmement sérieuse. « Et même aujourd'hui, Seoman, nous n'avons pris les armes que parce que l'Hikeda'ya a porté la guerre jusqu'à nous. Ils ont envahi nos terres et ont tué mon père et la Prime-aïeule, ainsi que bien d'autres des nôtres. Ne suppose pas que nous nous précipitons pour combattre pour les mortels à la moindre épée tirée. C'est une époque étrange, Seoman – et tu le sais aussi bien que moi. »

Simon s'avança de quelques pas et buta sur une pierre. Il s'agenouilla pour masser ses orteils, qui lui faisaient affreusement mal. « Par ce putain d'Arbre », jura-t-il dans sa barbe.

« Tu as du mal à voir ici la nuit, Seoman, dit-elle. Je suis désolée. Partons, maintenant. »

Simon ne voulait pas être maternel. « Pas tout de suite. Ça va. » Il serra une dernière fois ses orteils. « Pourquoi Utuk'ku aide-t-elle Ineluki ? »

Aditu sortit de l'ombre et prit la main de Simon entre ses doigts frais. Elle paraissait troublée. « Allons parler dehors. » Elle l'entraîna vers la porte. Ses longs cheveux se soulevèrent et flottèrent dans le vent, caressant son visage pendant qu'il marchait à côté d'elle. Sa chevelure avait une odeur forte mais plaisante, la délicate saveur de l'écorce de pin.

Lorsqu'ils furent revenus sous le ciel, elle prit son autre main dans la sienne et le fixa de ses yeux brillants, qui ressemblaient à des braises dans la lueur de la lune. « Ce n'est certainement pas un endroit pour les désigner par leurs noms, ni pour penser trop à eux », dit-elle fermement, puis elle afficha un sourire ironique. « Par ailleurs, je ne crois pas que je devrais laisser un garçon mortel aussi dangereux que toi seul avec moi dans un endroit sombre. Oh, quelles histoires ils racontent sur toi dans ce campement, Seoman Mèche-blanche ! »

Il était un peu irrité mais pas complètement mécontent. « Qui que ces "ils" soient, ils ne savent pas de quoi ils parlent. »

« Ah, mais tu es une bête étrange, Seoman. » Sans rien ajouter, elle se pencha en avant et l'embrassa – non pas un contact court et chaste comme celui de leur séparation plusieurs semaines plus tôt, mais un chaleureux baiser d'amoureux qui lui fit naître un frisson de surprise dans le dos. Ses lèvres étaient fraîches et douces comme les pétales d'une rose du matin.

Longtemps avant qu'il l'eût préféré, Aditu s'écarta doucement. « Cette petite mortelle aimait visiblement t'embrasser, Seoman. » Son sourire revint, moqueur, insolent. « C'est une chose bien étrange à faire, n'est-ce pas ? »

Simon secoua la tête, sidéré.

Aditu lui prit le bras et le poussa, marchant un pas derrière lui. Elle se pencha pour ramasser les bottes qu'elle avait enlevées, puis ils s'éloignèrent un peu plus à travers l'herbe humide qui bordait le mur de l'Observatoire. Elle fredonna une courte mélodie avant de parler. « Que veux Utuk'ku, m'as-tu demandé ? »

Simon, abasourdi par ce qui venait de lui arriver, ne répondit pas.

« Je ne pourrais pas te le dire, pas avec certitude. C'est la plus vieille créature douée de pensée de tout Osten Ard, Seoman, et elle est bien plus de deux fois plus âgée que la suivante en ancienneté. Sois en sûr, ses voies sont étranges et subtiles au-delà de la compréhension de quiconque, excepté peut-être de la Prime-aïeule. Mais si je devais deviner, je dirais ceci : elle désire le Néant. »

« Qu'est-ce que cela veut dire ? » Simon commençait à se demander s'il était bien dégrisé, parce que le monde tournait lentement autour de lui et qu'il voulait s'allonger et dormir.

« Si elle désirait la mort, dit Aditu, cela ne concernerait qu'elle. Elle est fatiguée de vivre, Seoman, mais elle est la plus ancienne. N'oublie jamais cela. Aussi longtemps que des chansons ont été chantées sur Osten Ard, et bien avant, Utuk'ku était déjà en vie. Elle est le seul être vivant qui ait connu les terres perdues sur lesquelles mon espèce est née. Je ne crois pas qu'elle soit capable de supporter l'idée que quelqu'un puisse vivre après sa mort. Elle ne peut tout détruire comme elle le désire probablement, mais elle espère peut-être créer le plus grand cataclysme possible – c'est-à-dire s'assurer qu'autant d'êtres vivants l'accompagneront dans la mort qu'elle pourra entraîner. »

Simon s'immobilisa, horrifié. « C'est terrible ! » s'exclama-t-il vivement.

Aditu haussa les épaules avec grâce. Elle avait un cou adorable. « Utuk'ku est terrible. Elle *est* folle, Seoman, même si sa folie est aussi précise et complexe que le plus beau *juya'ha* jamais tissé. Elle était peut-être la plus intelligente de tous les Natifs du Jardin. »

La lune s'était libérée d'un amas de nuages ; elle pendait maintenant au-dessus d'eux comme la faux d'un moissonneur. Simon voulait aller se coucher – sa tête était très lourde – mais dans le même temps il répugnait à laisser passer une telle chance. Il était tellement rare de trouver un Sithi d'humeur à répondre aux questions, et même mieux, d'humeur à donner des réponses directes, sans le flou habituel des Sithis.

« Pourquoi les Noms sont-ils partis vers le nord ? »

Aditu se pencha et cueillit une pousse de quelque plante grimpante, aux fleurs blanches et aux fleurs sombres. Elle se la noua dans les cheveux de façon à en laisser pendre l'extrémité sur sa joue. « Les deux familles, Zida'ya et Hikeda'ya, avaient un différend. Celui-ci concernait les mortels. Utuk'ku et les siens pensaient que vous étiez des animaux – pire que des animaux, en fait, puisque nous, nés du Jardin, ne tuons aucune créature quand nous n'y sommes pas forcés. Les Enfants de l'Aube n'étaient pas d'accord avec les Enfants des Nuages. Il y avait d'autres choses, aussi. » Elle tourna son visage vers la lune. « Puis Nenais'u et Drukhi moururent. C'est ce jour-là que l'ombre s'est abattue, et elle n'a jamais disparu. »

Il venait à peine de se féliciter d'avoir saisi Aditu dans un moment de franchise que ses paroles redevenaient obscures... Pourtant, Simon ne s'attarda pas sur ses explications insuffisantes. Il n'avait pas vraiment besoin de nouveaux noms à apprendre – il était déjà submergé par tout ce qu'elle lui avait appris cette nuit ; de toute façon, il avait posé cette question pour une autre raison. « Et lorsque les deux familles se sont séparées, reprit-il avec enthousiasme, c'était ici, n'est-ce pas ? Tous les Sithis sont venus dans le Jardin de Feu avec des torches. Puis, dans la Maison de la Séparation, ils se sont rassemblés autour d'une chose qui était faite d'un feu brillant et ils ont conclu leur accord. »

Aditu détourna les yeux du quartier de lune pour le dévisager de son regard félin. « Qui t'a raconté cette histoire ? »

« Je l'ai vu ! » Il était presque certain, au vu de l'expression de son visage, qu'il avait eu raison. « Je l'ai vu durant ma vigile. La nuit où je suis devenu chevalier. » Il rit de ses propres mots. La fatigue provoquait d'étranges émotions. « La nuit de mon adoubement. »

« Tu l'as vu ? » Aditu referma sa main sur le poignet de Simon. « Raconte-moi, Seoman. Nous allons marcher encore un peu. »

Il décrivit sa vision pour elle – puis, pour faire bonne mesure, il lui raconta ce qui était arrivé plus tard lorsqu'il s'était servi du miroir de Jiriki.

« Ce qui t'est arrivé lorsque tu as apporté l'écaillé ici montre qu'il y a encore de la puissance en *Rhao iye-Sama'an*, dit-elle lentement. Mais mon

frère a eu raison de te déconseiller la Route des Rêves. Elle est devenue fort dangereuse – si ce n'était pas le cas, je prendrais le miroir moi-même pour chercher Jiriki ce soir, et lui raconter ce que tu viens de me dire. »

« Pourquoi ? »

Elle agita la tête. Ses cheveux voletèrent comme de la fumée. « À cause des choses que tu as vues durant ta vigile. C'est effrayant. Que tu aies pu voir une scène des anciens temps *sans* Témoin... » Elle composa un autre de ses étranges mouvements de doigts, qui était cette fois aussi complexe et emmêlé qu'un panier de poissons vivants. « Soit tu as des choses en toi qu'Amerasu n'a pas vues – mais je ne peux croire que la Prime-aïeule, même dans sa préoccupation, ait pu commettre une erreur aussi abjecte – soit il se passe des choses au-delà même de tout ce que nous avons pu soupçonner. Cela m'inquiète énormément. Pour que l'Œil du Dragon de Terre offre une vision du passé de cette façon, spontanément... » Elle laissa échapper un long soupir. Simon la dévisagea. Elle avait effectivement l'air inquiète – une chose qu'il n'aurait pas crue possible.

« Peut-être que c'était le sang du dragon », avança Simon. Il leva la main pour indiquer sa cicatrice et sa mèche blanche. « Jiriki a dit que j'avais été marqué, d'une certaine manière. »

« Peut-être. » Aditu ne semblait pas convaincue. Simon prit un peu cela pour une insulte. Ainsi, elle ne le trouvait pas assez spécial, c'était ça ?

Ils continuèrent de marcher jusqu'à avoir traversé tout l'ancien chemin dallé du Jardin de Feu et approchèrent de la cité de toile. Presque tous les participants de la fête étaient partis se coucher ; seuls quelques feux brûlaient encore. Autour de ceux-ci, quelques silhouettes sombres continuaient de parler et de rire et de chanter.

« Va te reposer, Seoman, dit Aditu. Tu tombes de fatigue. »

Il voulut discuter, mais il savait qu'elle disait vrai. « Où vas-tu dormir ? »

Le sérieux de son expression disparut au profit d'un amusement bien réel. « Dormir ? Non, Mèche-blanche, je vais marcher. Je dois réfléchir à beaucoup de choses. De toute façon, je n'ai pas vu la lune sur les pierres brisées de Sesuad'ra depuis près d'un siècle. » Elle tendit le bras et serra sa main. « Dors bien. Au matin, nous irons voir Josua. » Elle se tourna et s'éloigna, aussi silencieuse que la rosée. En quelques instants, elle ne fut plus qu'une ombre mince qui disparaissait sur la colline.

Simon se frotta le visage des deux mains. Il lui fallait réfléchir à bien des choses. Quelle nuit ! Il bâilla et se dirigea vers les tentes de la Nouvelle-Gadrinsett.



« Une bien étrange chose est arrivée, Josua. » Géloé se tenait à la porte de sa tente, hésitant de façon fort inhabituelle.

« Entrez, je vous en prie. » Le prince se tourna vers Vorzheva, qui était assise dans son lit sous un amas de couvertures. « Ou peut-être préférerais-tu

que nous allions ailleurs ? » demanda-t-il à sa femme.

Vorzheva secoua la tête. « Je ne me sens pas très bien aujourd'hui, mais au moins, si je dois rester au ht, qu'il y ait quelques personnes pour me tenir compagnie. »

« Mais peut-être que les nouvelles de Valada Géloé vont te tourmenter », dit le prince, inquiet. Il se tourna vers la femme-sage. « Peut-elle les entendre ? »

Géloé eut un sourire sardonique. « Une femme avec un bébé à l'intérieur n'est pas comme quelqu'un qui meurt de vieillesse, prince Josua. Les femmes sont fortes – porter un bébé est difficile. De plus, ces nouvelles ne devraient effrayer personne... pas même vous. » Elle adoucit son expression pour lui signifier qu'elle plaisantait.

Josua hocha la tête. « J'ai mérité cela, je suppose. » Le sourire par lequel il répondit était un peu blême. « Quelle chose étrange est arrivée ? S'il vous plaît, entrez. »

Géloé se débarrassa de sa cape dégoulinante et la posa juste à l'entrée. Une pluie légère avait commencé à tomber peu après l'aube, et crépitait sur le toit de toile depuis près d'une heure. Géloé passa sa main dans ses cheveux courts et mouillés, puis s'assit sur l'un des tabourets que Fréosel avait construit pour la résidence du prince. « Je viens de recevoir un message. »

« De qui ? »

« Je ne sais pas. Il m'est parvenu par l'un des oiseaux de Dinivan, mais ce n'est pas son écriture. » Elle porta la main à sa veste et en tira une masse de plumes humides qui pépiait doucement ; ses yeux noirs brillaient dans l'intervalle entre les doigts. « Voici ce qu'il portait. » Elle exhiba un petit rouleau de toile huilée. Avec quelque difficulté, elle réussit à tirer un petit parchemin enroulé du rouleau de toile sans inconforter l'oiseau.

« *Prince Josua* »,

lut-elle,

« *Certains signes me disent qu'il peut vous être propice de commencer à penser à Nabban. Certaines bouches ont murmuré à mon oreille que vous pourriez y trouver plus de soutien que vous ne le soupçonnez. Les martins-pêcheurs ont subtilisé une trop grande part de ce que ramènent les filets. Un messenger vous atteindra dans les deux semaines, porteur d'explications plus claires que ce bref message. Ne faites rien avant son arrivée, pour votre propre bien.* »

Géloé releva les yeux quand elle eût fini de lire, ses yeux jaunes fatigués. « Ce n'est signé que de l'ancienne rune nabbanaise pour "ami". Quelqu'un qui est un Porteur du Parchemin ou d'une connaissance équivalente a écrit cela. Peut-être quelqu'un qui voudrait nous faire croire qu'un Porteur du

Parchemin l'a écrit. »

Josua serra doucement la main de Vorzheva avant de se lever. « Puis-je le voir ? » Géloé lui tendit le message, qu'il examina un long moment avant de le rendre. « Je ne reconnais pas cette écriture non plus. » Il marcha quelques pas vers l'autre bout de la tente, puis fit volte-face et repartit vers la porte. « L'envoyeur suggère visiblement qu'il y a de l'agitation à Nabban, que la Maison Bénidrivine n'est plus aussi aimée qu'auparavant – ce qui n'a rien de surprenant, avec Bénigaris en selle et Nesselanta pour tenir les rênes. Mais qu'est-ce que cette personne pourrait bien vouloir de moi ? Vous dites que le message était porté par l'un des oiseaux de Dinivan ? »

« Oui, et c'est ce qui m'inquiète le plus. » Géloé s'apprêtait à poursuivre lorsqu'une toux polie se fit entendre à la porte. Le père Strangyeard se tenait là, la petite mèche de cheveux roux au sommet de sa tête plaquée sur son crâne par la pluie.

« Pardonnez-moi, prince Josua. » Il vit Vorzheva et s'empourpra. « Dame Vorzheva. Bonté Divine ! J'espère que vous pourrez pardonner mon... mon intrusion. »

« Entrez, Strangyeard. » La prince illustra ses paroles d'un signe aussi insistant que s'il essayait d'attirer un chat. Derrière lui, Vorzheva sourit pour montrer que cela ne la dérangeait pas.

« Je lui ai demandé de venir, Josua, dit Géloé. Puisqu'il s'agissait d'un oiseau de Dinivan – enfin, vous comprendrez, je l'espère. »

« Bien sûr. » Il indiqua à l'archiviste l'un des tabourets vacants. « Maintenant, parlez-moi des oiseaux. Je me souviens de ce que vous m'aviez dit de Dinivan lui-même – bien qu'il me soit toujours difficile d'imaginer que le secrétaire du Lecteur eût pu faire partie d'un tel groupe. »

Géloé parut s'impatienter légèrement. « La Ligue du Parchemin est une chose dont beaucoup auraient été fiers de faire partie, et le maître de Dinivan n'aurait jamais pu avoir à se plaindre de quoi que ce fut qui aurait pu être fait en son nom. » Ses paupières se baissèrent tandis que quelque nouvelle idée lui venait à l'esprit. « Mais le Lecteur est mort, si l'on en croit les rumeurs qui sont parvenues jusqu'à nous. Certains disent que des adorateurs du Roi de l'Orage l'ont assassiné. »

« J'ai entendu parler de ces Danseurs de Feu, effectivement, dit Josua. Ceux de la Nouvelle-Gadrinsett qui nous ont rejoints en fuyant le sud pouvaient difficilement parler d'autre chose. »

« Néanmoins, un fait est troublant, poursuivit Géloé. Depuis cet événement supposé, je n'ai plus reçu de nouvelles de Dinivan. Et qui pourrait être en possession de ses oiseaux, sinon lui ? Mais s'il a survécu à l'attaque contre le Lecteur – et certains disent qu'il y a eu un grand incendie au Sancellan Aedonitis – alors pourquoi n'écrit-il pas lui-même ? »

« Peut-être qu'il a été brûlé ou blessé, dit Strangyeard d'un ton hésitant. Il a pu le faire écrire pour lui par quelqu'un d'autre. »

« C'est vrai, dit Géloé d'un ton songeur, mais alors je pense qu'il aurait

utilisé son nom, sauf s'il a à ce point peur d'être découvert qu'il ne peut même pas risquer de faire porter par un oiseau un message qui porte sa rune. »

« Donc, si ce n'est pas Dinivan, dit Josua, nous devons envisager la possibilité que ce soit une ruse. Ceux-là même qui sont responsables de la mort du Lecteur pourraient l'avoir envoyé. »

Vorzheva se redressa un peu dans le lit. « Cela pourrait n'être ni l'un ni l'autre. Quelqu'un qui a trouvé les oiseaux de Dinivan pourrait l'envoyer pour ses propres raisons. »

Géloé acquiesça lentement. « C'est vrai. Mais il faudrait que ce soit quelqu'un qui savait qui étaient les amis de Dinivan, et où ils pouvaient se trouver : ce message est adressé à votre époux, comme si son envoyeur savait que l'oiseau volerait directement jusqu'à lui. »

Josua arpentait une nouvelle fois la tente. « J'ai déjà pensé à Nabban bien des fois, marmonna-t-il. Le nord est ravagé – je doute qu'Isorn et les autres puissent y rassembler plus qu'une force symbolique. La population a été dispersée par la guerre et le mauvais temps. Mais si nous pouvions trouver le moyen de chasser Bénigaris de Nabban... » Il s'arrêta et regarda le toit de la tente, les sourcils froncés. « Nous pourrions lever une armée, alors, et des navires... Nous aurions une chance de nous opposer à mon frère. » Son front se plissa plus encore. « Mais qui peut savoir si cela est vrai ou pas ? Je n'aime pas que quelqu'un entende tirer les ficelles comme cela. » Il frappa sa main contre sa cuisse. « Aédon, pourquoi rien ne peut-il jamais être simple ? »

Géloé bougea sur son tabouret. La voix de la femme-sage était étonnamment compatissante. « Parce que rien *n'est* simple, prince Josua. »

« Quoi qu'il en soit, fit remarquer Vorzheva, que le message soit vrai ou pas, il dit qu'un messenger a été dépêché. Alors nous en saurons plus. »

« Peut-être, dit Josua. Mais c'est peut-être aussi un stratagème pour nous faire hésiter, pour nous retarder... »

« Cela paraît peu probable, si je puis me permettre de parler ainsi, dit Strangeyard. Lequel de nos ennemis est tellement impuissant qu'il aurait besoin de s'abaisser à cela... ? » Il s'interrompit, en voyant le visage dur et distrait de Josua. « Je veux dire... »

« Ce que vous dites est logique, acquiesça Géloé. C'est une idée bien piètre, et je pense qu'Elias et... son allié sont au-dessus de ce genre de choses. »

« Alors il n'y a pas urgence à convoquer le Raed, Josua. » Il y avait quelque chose comme du triomphe dans la voix de Vorzheva. « Cela n'aurait aucun sens de dresser des plans tant que tu ne sais pas si cela est vrai ou pas. Tu dois attendre ce messenger. Au moins un peu. »

Le prince se tourna vers elle ; ils échangèrent un regard intense, et bien que les autres ne sussent pas ce que signifiait ce silence entre mari et femme, ils attendirent. Enfin, Josua acquiesça avec raideur.

« Je suppose que c'est juste, dit-il. Le message dit deux semaines. C'est le temps que j'attendrai avant de convoquer le Raed. »

Vorzheva eut un sourire de satisfaction.

« Je suis de votre avis, prince Josua, dit Géloé. Mais il y a toujours beaucoup de choses que nous ne... »

Elle s'interrompt lorsqu'il Simon parut à la porte. Comme il n'entrait pas immédiatement, Josua lui fit impatiemment signe de le faire. « Entre, Simon, entre. Nous discutons d'un étrange message, et de ce qui pourrait être un message plus étrange encore. »

Simon écarquilla les yeux. « Un messenger ? »

« Une missive nous a été envoyée, peut-être de Nabban. Entre. As-tu besoin de quelque chose ? »

Le grand jeune homme avala sa salive. « Ce n'est peut-être pas le meilleur moment. »

« Je peux te l'assurer, dit sèchement Josua, il n'y a rien que tu pourrais me demander maintenant qui ne paraîtrait simple à côté des dilemmes que j'ai déjà dû affronter ce matin. »

Simon paraissait encore hésitant. « Eh bien... » dit-il, puis il entra. Quelqu'un le suivit.

« Sainte Elysia, mère de notre Rédempteur », s'exclama Strangyeard, d'une voix curieusement étouffée.

« Non, ma mère m'a appelée Aditu », répondit la compagne de Simon. Malgré toute sa maîtrise du westerlien, elle avait un étrange accent ; il était donc difficile de dire si elle plaisantait ou pas.

Elle était aussi mince qu'une lance, avec des yeux dorés gourmands et une impressionnante chevelure blanc neige nouée par une bande grise. Ses vêtements étaient blancs, eux aussi, si bien qu'elle semblait presque briller dans la pénombre de la tente, comme si un peu du soleil de l'hiver s'était glissé à l'intérieur.

« Aditu est la sœur de mon ami Jiriki. C'est une Sithie », ajouta-t-il sans nécessité.

« Par l'Arbre, dit Josua. Par le Saint Arbre. »

Aditu rit, un bruit fluide et musical. « Toutes ces choses que vous dites sont-elles des formules magiques destinées à me chasser ? Si c'est le cas, elles ne semblent pas très efficaces. »

La femme-sorcière se leva. Sur son visage buriné s'affrontaient des émotions indéchiffrables. « Bienvenue, Enfant de l'Aube, dit-elle. Je suis Géloé. »

Aditu sourit, mais son expression était aimable. « Je sais qui vous êtes. La Prime-aïeule a parlé de vous. »

Géloé leva la main comme pour toucher cette apparition. « Amerasu m'était chère, même si nous ne nous sommes jamais rencontrées face à face. Lorsque Simon m'a raconté ce qui est arrivé... » Incroyablement, des larmes se formèrent et tremblèrent entre ses cils. « Votre Prime-aïeule me manquera. »

Aditu inclina un instant la tête. « Elle nous manquera à tous. Le monde

entier la pleure. »

Josua s'avança. « Pardonnez mon incorrection, Aditu, dit-il en prononçant soigneusement son nom. Je suis Josua. En plus de Géloé, les personnes ici présentes sont mon épouse, dame Vorzheva, et le père Strangyard. » Il passa sa main en travers de ses yeux. « Pouvons-nous vous offrir quelque chose à boire ou à manger ? »

Aditu s'inclina. « Merci, mais j'ai bu à votre source un peu avant l'aube et je n'ai pas faim. Je suis porteuse d'un message de ma mère, Likimeya, maîtresse de la maison de l'Année-dansante, qu'il vous siéra peut-être d'entendre. »

« Bien sûr. » Josua ne pouvait s'empêcher de la regarder fixement. Derrière lui, Vorzheva avait elle aussi les yeux fixés sur la nouvelle venue, bien que son expression fût différente de celle du prince. « Bien sûr, répéta-t-il. Veuillez vous asseoir. »

La Sithi se laissa glisser au sol d'un seul mouvement, aussi légère qu'un duvet de chardon. « Êtes-vous certain que le moment est bien choisi prince Josua ? » Sa voix musicale laissait percer une touche d'amusement. « Vous ne semblez pas bien. »

« Ça a été une matinée très particulière », répondit-il.

« Ainsi ils chevauchent déjà vers Hernystir ? » Josua prononçait soigneusement chaque mot. « C'est une nouvelle plus qu'inattendue. »

« Cela ne semble pas vous satisfaire », commenta Aditu.

« Nous avions espéré l'aide des Sithis – sans considérer qu'elle nous soit due, ni même qu'elle soit méritée. » Il grimaça. « Je sais que vous n'avez aucune raison d'aimer mon père, ni aucune raison de nous aimer, moi et mon peuple. Mais je suis heureux d'apprendre que les Hernystiris entendront bientôt les cors des Sithis. Nous aurions aimé pouvoir en faire plus pour le peuple de Lluth. »

Aditu mit ses mains sur la tête, un geste qui parut étonnamment puéril et hors de propos au vu de la gravité de la discussion. « Nous aussi. Mais nous nous sommes détournés il y a bien longtemps des affaires des mortels, et même de celles de l'Hernystiri. Et cela aurait pu continuer ainsi, même au prix de notre honneur », elle dit cela avec une franchise toute naturelle, « mais les événements nous ont forcé à reconnaître que la guerre d'Hernystir nous concernait aussi ». Elle tourna ses yeux limpides vers le prince. « Tout comme la vôtre, bien sûr. C'est pour cette raison que, lorsque Hernystir sera libre, le Zida'ya chevauchera vers Naglimund. »

« Comme vous nous l'avez dit. » Josua parcourut le cercle du regard, comme pour confirmer que les autres avaient entendu la même chose que lui. « Mais vous ne nous avez pas dit pourquoi. »

« Pour bien des raisons. Parce qu'elle est trop près de notre forêt et de nos terres. Parce que l'Hikeda'ya ne doit pas prendre pied au sud de Nakkiga. Et pour d'autres choses que je n'ai pas la liberté d'expliquer. »

« Mais si les rumeurs disent vrai, reprit Josua, les Noms sont déjà au Hayholt. »

Aditu inclina la tête sur le côté. « Quelques-uns, sans doute pour garantir le pacte que votre frère a conclu avec Ineluki. Mais, prince Josua, il vous faut comprendre qu'il y a une différence entre les Noms et leur maître mort-vivant, tout comme il existe une différence entre votre château et celui de votre frère. Ineluki et sa Main Rouge *ne peuvent pas* venir à Asu'a – ce que vous appelez le Hayholt. Et il échoie au Zida'ya de s'assurer qu'ils ne s'installeront pas à Naglimund, ni n'importe où ailleurs au sud des Marches Gelées. »

« Pourquoi le... pourquoi ne peut-il pas aller au Hayholt ? » demanda Simon.

« Il y a là une certaine ironie, mais vous pouvez pour cela remercier l'usurpateur Fingil et les autres rois mortels qui ont tenu Asu'a, dit Aditu. Lorsqu'ils virent ce qu'avait fait Ineluki durant les derniers instants de sa vie, ils furent terrifiés. Ils n'avaient jamais imaginé que quiconque, même les Sithis, pût user d'un tel pouvoir. Alors des prières et des sorts – s'il est une différence entre les deux – furent prononcés au-dessus de chaque empan de ce qui restait de notre château avant que les mortels ne se l'arrogent. À mesure qu'il était reconstruit, la même chose était faite encore et encore, au point qu'Asu'a est maintenant enveloppée de tant de protections qu'Ineluki ne pourra jamais y entrer jusqu'à la fin des temps, lorsque cela n'aura plus d'importance. » Son visage se durcit. « Mais il est néanmoins inimaginablement puissant. Il peut y dépêcher ses laquais, qui l'aideront à contrôler votre frère et par la même, l'humanité. »

« Alors vous pensez que c'est là le plan d'Ineluki ? demanda Géloé. Est-ce ce que pensait Amerasu ? »

« Nous ne le saurons jamais avec certitude. Comme Simon vous l'a certainement dit, elle est morte avant de pouvoir partager avec nous le fruit de sa réflexion. L'un des membres de la Main Rouge a été envoyé à Jao é-Tinukai'i pour aider à la réduire au silence – un exploit qui a dû épuiser même Utuk'ku et le Mort-Vivant sous Nakkiga, et cela montre à quel point ils craignaient la sagesse de la Prime-aiëule. » Elle croisa brièvement les mains sur sa poitrine, puis porta un doigt à chaque œil. « Toutes les Maisons de l'Exil se sont rassemblées à Jao é-Tinukai'i pour considérer ce qui s'était passé et préparer la guerre. Qu'Ineluki ait le projet d'utiliser votre frère pour contrôler l'humanité est ce qui a paru le plus probable au Zida'ya rassemblé. » Aditu se pencha vers le brasier et en tira un morceau de bois dont une extrémité se consumait. Elle la maintint devant elle, si bien que la braise rougissait son visage. « Ineluki est vivant, en un sens, mais il ne pourra jamais vraiment exister de nouveau dans ce monde – et dans l'endroit qu'il convoite le plus, il n'a aucun pouvoir direct. » Elle regarda l'assemblée, croisant de ses yeux dorés le regard de chacun tour à tour. « Mais il fera tout pour écraser les mortels, et s'il a l'occasion d'humilier sa famille et son peuple en même temps, je suis assez certaine qu'il n'y manquera pas. » Aditu fit un bruit qui

ressemblait un peu à un soupir et laissa le morceau de bois retomber dans les braises. « Il est probablement heureux que la plupart des héros qui meurent pour leur peuple ne puissent revenir pour voir ce que le peuple fait effectivement de cette vie et de cette liberté si chèrement gagnées. »

Il y eut une pause, puis enfin Josua brisa le silence.

« Simon vous a-t-il dit que nous avons enterré nos morts ici sur Sesuad'ra ? »

« Nous ne sommes pas étrangers à la mort, prince Josua. Nous sommes immortels, mais seulement dans le sens que nous ne mourons que par choix, le nôtre ou celui de quelqu'un d'autre. Nous avons peut-être un lien encore plus intime avec la mort à cause de cela. Le fait que nos vies soient longues comparées aux vôtres ne veut pas dire que nous soyons plus impatientes de la perdre. » Elle laissa un sourire lent et mesuré rétrécir ses lèvres. « Nous connaissons bien la mort. Votre peuple a combattu bravement pour sa défense. Il n'y a aucune honte pour nous à partager cet endroit avec ceux qui y sont morts. »

« Alors j'aimerais vous montrer quelque chose d'autre. » Josua se leva et tendit le bras vers la Sithie. Vorzheva, qui le regardait de près, n'en parut pas heureuse. Aditu se leva et suivit le prince vers la porte.

« Nous avons enterré mon ami – mon ami le plus proche – dans le jardin derrière la Maison de la Séparation, dit-il. Simon, tu voudras peut-être nous accompagner ? – Et Géloé et Strangyeard, si vous le désirez », s'empressa-t-il d'ajouter.

« Je vais rester et parler avec Vorzheva un moment, dit la femme-sage. Aditu, j'espère avoir la chance de parler avec vous bientôt. »

« Bien sûr. »

« Je pense que je vais venir aussi, dit Strangyeard en s'en excusant presque. C'est très beau, là-bas. »

« *Sesu-d'asù* est maintenant un endroit triste, dit Aditu. C'était autrefois un lieu magnifique. »

Ils arrivèrent devant la large masse de la Maison de la Séparation ; ses pierres, patinées par les intempéries, luisaient mollement dans la lumière du soleil.

« Je pense que c'est toujours très beau », dit timidement Strangyeard.

« Moi aussi, ajouta Simon. Comme une vieille femme qui était une adorable jeune fille, et qui le garde inscrit sur son visage. »

Aditu sourit. « Mon Seoman, dit-elle. Le temps que tu as passé avec nous t'as rendu en partie Zida'ya. Bientôt, tu composeras des poèmes que tu chuchoteras au vent. »

Ils traversèrent la grande salle et entrèrent dans le jardin dévasté, où un cairn de pierre avait été érigé au-dessus de la tombe de Déomoth. Aditu l'observa un temps, immobile et silencieuse, puis elle posa la main sur la pierre la plus haute. « C'est un bon endroit, beau et calme. » Un instant, son

regard s'égara dans la distance, comme si elle était perdue dans un autre temps ou un autre lieu. « De toutes les chansons du Zida'ya, murmura-t-elle, les plus proches de nos cœurs sont celles qui parlent de choses disparues. »

« Peut-être est-ce parce que nous ne connaissons réellement la valeur des choses que lorsque nous les avons perdues », dit Josua. Il inclina la tête. L'herbe qui poussait entre les dalles brisées ondula dans le vent.



Bizarrement, de tous les mortels qui vivaient sur Sesuad'ra, ce fut Vorzheva qui se ha le plus vite à Aditu – si une mortelle peut vraiment devenir l'amie d'une immortelle. Même Simon, qui avait vécu parmi eux et avait sauvé la vie de l'un d'entre eux, n'était pas certain de pouvoir en compter un parmi ses amis.

Malgré sa froideur initiale envers la femme sithie, Vorzheva parut s'accorder à quelque chose dans la nature d'Aditu – peut-être le fait qu'elle fut étrangère, la seule de son espèce en cet endroit, ce que Vorzheva avait été durant des années à Naglimund. Quelle qu'en fut la raison, l'épouse de Josua s'assura du confort d'Aditu et rechercha même sa compagnie. Pour sa part, la Sithie paraissait apprécier Vorzheva ; lorsqu'elle n'était pas avec Simon ou Géloé, on la trouvait souvent engagée dans de longues promenades entre les tentes avec la femme des Thrithings, ou assise près de son lit les jours où Vorzheva était indisposée ou fatiguée. La duchesse Gutrun, compagne habituelle de Vorzheva, fit de son mieux pour se montrer courtoise envers l'étrange visiteuse, mais quelque chose dans son cœur aédonite l'empêchait de se sentir jamais à l'aise. Pendant que Vorzheva et Aditu parlaient et riaient, Gutrun avait l'impression d'être en présence d'un animal sauvage que l'on prétendait apprivoisé.

Pour sa part, Aditu semblait étrangement fascinée par l'enfant que portait Vorzheva. Peu d'enfants naissaient du Zida'ya, en particulier à cette époque, expliqua-t-elle. Le dernier était venu il y avait plus d'un siècle, et il était maintenant aussi adulte que le plus âgé des Enfants de l'Aube. Aditu portait aussi un grand intérêt à Leleth, bien que la petite fille ne fut pas particulièrement plus expressive avec elle qu'avec les autres. Néanmoins, elle acceptait de se promener avec Aditu, et la laissait même parfois la prendre dans ses bras, une chose que presque personne d'autre ne pouvait faire.

Si Aditu était intéressée par certains des mortels, les citoyens ordinaires de la Nouvelle-Gadrinsett étaient eux à la fois terrifiés et fascinés par elle. L'histoire d'Ulca – qui était en soi déjà étrange – avait évolué à mesure de sa répétition, si bien que l'apparition d'Aditu s'était maintenant faite dans un éclair de lumière et un nuage de fumée ; la Sithie, prétendait la suite de l'histoire, rendue furieuse par le badinage amoureux de la petite mortelle avec son promis, avait menacé de changer Ulca en pierre. Ulca était devenue l'héroïne de toutes les jeunes femmes de Sesuad'ra, et Aditu, malgré le fait qu'elle était rarement vue par la plupart des occupants de la colline, devint le

sujet d'innombrables rumeurs et de toutes les craintes superstitieuses.

À son grand chagrin, Simon continua également d'être un sujet de commérage et de spéculations dans la petite communauté. Jérémias, qui fréquentait régulièrement le marché organisé près de la Maison de la Séparation, ne manquait jamais de lui rapporter en riant les dernières histoires qui couraient sur lui – le dragon auquel Simon avait volé l'épée reviendrait un jour et Simon devrait le combattre ; Simon avait du sang sithi et Aditu était venue le chercher pour le ramener vers les siens ; et encore bien d'autres. Simon, à l'écoute de ces histoires qui paraissaient se tisser à partir de rien, ne pouvait que grincer des dents. Il ne pouvait rien y faire – chacune de ses tentatives d'explication ne faisait que convaincre les gens de la Nouvelle-Gadrinsett qu'il était soit admirablement modeste soit un peu menteur. Parfois, il trouvait ces inventions amusantes, mais il ne pouvait s'empêcher de se sentir trop épié pour que ce fut confortable, ce qui le menait à ne plus fréquenter que les gens qu'il connaissait et en qui il avait confiance. Son éloignement, bien sûr, ne faisait que provoquer à son tour de nouvelles rumeurs.

Si c'était cela la gloire, décida Simon, alors il aurait préféré rester un marmiton inconnu. Parfois, lorsqu'il traversait la Nouvelle-Gadrinsett et que les gens le saluaient d'un geste ou chuchotaient entre eux, il avait l'impression d'être nu ; mais il n'y avait rien qu'il pût faire, sinon garder le sourire et rentrer les épaules. Un marmiton pouvait se cacher ; pas un chevalier.



« Il est dehors, Josua ; il jure que vous l'attendez. »

« Ah. » Le prince se tourna vers Simon. « Ce doit être le mystérieux messenger dont j'ai parlé – celui qui apporte les nouvelles de Nabban. Et il s'est effectivement écoulé deux semaines, presque jour pour jour. Reste avec moi et écoute. » À Sludig, il dit : « Fais-le entrer, s'il te plaît. »

Le Rimmersleute sortit, puis revint un instant plus tard, accompagné d'un homme grand à la mâchoire carrée, au teint pâle et, jugea Simon, à l'expression un peu maussade. Le Rimmersleute s'écarta d'un pas vers la paroi de la tente puis s'immobilisa, une main sur le manche de sa hache et l'autre jouant avec les poils blonds de sa barbe.

Le messenger posa lentement un genou à terre. « Prince Josua, mon maître vous transmet ses salutations et me charge de vous donner ceci. » Lorsqu'il glissa sa main sous sa cape, Sludig avança d'un pas, bien que l'homme fut encore à plusieurs coudées du prince ; mais il n'en sortit qu'un rouleau de parchemin enrubanné et scellé de cire bleue. Josua le regarda un instant, puis fit signe à Simon de le lui apporter.

« Le dauphin ailé », dit Josua en observant le symbole imprimé dans la cire fondue. « Ainsi, ton maître est le comte Streàwe de Perduin ? »

Il était difficile de ne pas prendre l'expression du messenger pour une grimace. « En effet, prince Josua. »

Le prince brisa le sceau et déroula le parchemin. Il l'examina un long moment, puis le roula et le posa sur l'accoudoir de son siège. « Je ne traiterai pas cela dans la précipitation. Quel est ton nom ? »

Le messenger hocha la tête avec une immense satisfaction, comme s'il attendait depuis longtemps cette question cruciale. « Je m'appelle... Lenti. »

« Très bien, Lenti. Sludig va se charger de toi et s'assurer que tu aies à manger et à boire. Il te trouvera aussi un ht, parce que j'aurai besoin de temps avant de donner ma réponse – peut-être plusieurs jours. »

Le messenger observa l'intérieur de la tente du prince, jugeant la qualité probable de l'hospitalité de la Nouvelle-Gadrinsett. « Oui, prince Josua. »

Sludig s'avança et, d'un geste de la main, notifia à Lenti de le suivre.

« Je n'ai pas une très bonne opinion du messenger », dit Simon une fois que celui-ci eût disparu.

Josua s'était replongé dans le parchemin. « Un idiot, renchérit-il, utilisé au-delà de ses capacités, même pour une mission aussi simple. Mais ne confonds pas Streàwe et ses laquais – le maître de Perduin est aussi malin qu'un coupeur de bourse sur un marché. Néanmoins, ce n'est pas de très bon augure quant à sa capacité à tenir cette promesse s'il ne peut trouver un serviteur plus brillant pour me la transmettre. »

« Quelle promesse ? » demanda Simon.

Josua roula le message et le glissa dans sa manche. « Le comte Streàwe prétend qu'il peut me livrer Nabban. » Il se releva. « Le vieil homme ment, bien sûr, mais cela mène à d'intéressantes spéculations. »

« Je ne comprends pas, Josua. »

Le prince sourit. « Sois-en heureux. L'époque de ton innocence face à des gens comme Streàwe touche à sa fin. » Il tapota l'épaule de Simon. « Pour l'instant, jeune chevalier, je préférerais ne pas en parler. Il conviendra plutôt d'en discuter lors du Raed. »

« Vous êtes prêt à réunir le conseil ? »

Josua hocha la tête. « Le temps est venu. Pour une fois, nous pouvons prendre l'initiative. Alors essayons de voir si mon frère et ses alliés vont apprécier ce changement dans les rôles. »



« C'est une ruse très intéressante, astucieux Seoman. » Aditu observa le plateau de shent qu'elle avait réalisé avec du bois, des teintures tirées de racines et des pierres polies. « Un faux mouvement joué faussement ; une vérité apparente qui est visiblement un mensonge mais cache une autre vérité. Très joli – mais que feras-tu si je place mes pierres ici et ici et ici ? » Elle joignit le geste à la parole.

Simon plissa le front. Dans le faible éclairage de sa tente, les mains d'Aditu bougeaient presque trop vite pour être vues. Durant un bref instant fort déplaisant, il se demanda si elle ne trichait pas, mais un instant de réflexion tout aussi succinct suffit à le convaincre qu'Aditu n'avait pas plus

besoin de tricher face à quelqu'un pour qui les subtilités du shent restaient encore largement un mystère, que lui de faire un croche-pied à un petit enfant avec lequel il ferait la course. Néanmoins, cela entraînait une question intéressante.

« Peut-on tricher à ce jeu ? »

Aditu leva les yeux des pièces du jeu. Elle portait l'une des robes lâches de Vorzheva ; la combinaison d'atours inhabituellement modestes et de cheveux flottant librement la faisait paraître un peu moins redoutable – en fait, cela lui donnait une apparence étonnamment humaine. Ses yeux brillèrent dans la lumière du brasier. « Tricher ? Veux-tu dire mentir ? Ce jeu peut être aussi insidieux que les joueurs le désirent. »

« Ce n'est pas ce que je veux dire. Peux-tu faire volontairement quelque chose qui va à l'encontre des règles ? » Elle était d'une beauté déconcertante. Il la regarda, et se souvint de la nuit où elle l'avait embrassée. Quel sens cela avait-il ? Est-ce que cela en avait un ? Ou était-ce simplement une autre façon pour Aditu de jouer avec un animal de compagnie ?

Elle réfléchit à sa question. « Je ne suis pas certaine de la réponse. Peux-tu tricher contre la façon dont tu es fait et t'envoler en battant des bras ? »

Simon secoua la tête. « Dans un jeu qui a tant de règles, il doit bien y avoir un moyen de les contourner... »

Avant qu'Aditu eût pu essayé de répondre, Jérémias fit irruption dans la tente, excité et hors d'haleine. « Simon ! » s'exclama-t-il ; puis il s'interrompit, voyant qu'Aditu était là. « Je suis désolé. » Malgré son embarras, il avait visiblement du mal à se contenir.

« Que se passe-t-il ? »

« Des gens sont arrivés ! »

« Qui ? Quels gens ? » Simon se retourna brièvement vers Aditu, mais elle s'était replongée dans son examen de la position des pièces.

« Le duc Isgrimnur et la princesse ! » Jérémias agitait les bras en tous sens. « Et il y a d'autres gens avec eux ! Un étrange petit homme, qui fait un peu penser à Binabik et à ses trolls, mais presque de notre taille. Et un vieil homme – qui est plus grand que même toi. Simon, toute la ville est descendue pour les voir ! »

Il resta un instant assis en silence, de trop nombreuses pensées s'entrechoquant dans son esprit. « La princesse ? dit-il enfin. La princesse... Miriamélé ? »

« Oui, oui, haleta Jérémias. Elle est vêtue en moine, mais elle a ôté sa capuche et elle a salué les gens. Viens, Simon, tout le monde descend à leur rencontre. »

Il tourna les talons et fit quelques pas vers la porte, puis se retourna pour regarder son ami d'un air surpris. « Simon ? Que se passe-t-il ? Tu ne veux pas voir la princesse et le duc Isgrimnur et l'homme brun ? »

« La princesse. » Il se tourna d'un air impuissant vers Aditu, qui lui rendit son regard avec une parfaite absence d'intérêt tout à fait féline.

« Cela ressemble à quelque chose qui te plairait, Seoman. Nous poursuivrons notre partie plus tard. »

Simon se leva et suivit Jérémias hors de la tente et dans le vent, en se mouvant aussi lentement et aussi maladroitement qu'un noctambule. Comme dans un rêve, il entendit des cris lointains tout autour de lui, un murmure croissant qui emplit ses oreilles comme le rugissement de l'océan.

Miriamélé était revenue.

21. Des Prières Exaucées



Le temps n'avait cessé de se refroidir à mesure qu'ils progressaient à travers les prés vallonnés. Lorsqu'ils atteignirent la prairie apparemment infinie qu'étaient les Plaines Thrithings, il y avait de la neige sur le sol et même en plein après-midi, le ciel restait d'un morne gris d'étain entaché de nuages noirs. Pelotonnée dans sa cape de voyage pour se protéger du vent vorace, Miriamélé en vint presque à remercier Aspitis Prévès de les avoir retrouvés : leur voyage aurait été long et misérable s'ils avaient dû le faire à pied. Pourtant, malgré le froid et l'inconfort, Miriamélé ressentait une étrange sensation de liberté. Le marquis l'avait hantée, mais maintenant, bien qu'il rut encore en vie et pût, logiquement, envisager une nouvelle fois de se venger, elle n'avait plus peur de lui ni de ce qu'il pourrait faire. Mais la fuite de Cadrach était une tout autre histoire.

Depuis leur évasion du *Nuage de l'Eadne*, elle avait commencé à voir l'Hernystiri sous un tout autre jour. Il l'avait indubitablement trahie à plusieurs reprises, mais à son étrange façon, il avait toujours paru tenir à elle. La haine qu'il se vouait à lui-même était restée un obstacle entre eux – et avait apparemment causé son départ – mais l'opinion qu'elle avait de lui avait évolué.

Elle regrettait énormément leur dispute au sujet du parchemin de Tiamak. Miriamélé avait cru qu'elle finirait par réussir à l'extraire de cette gangue terrifiante, qu'elle réussirait à atteindre l'homme au fond de tout cela – un homme qu'elle appréciait. Mais comme si elle avait essayé d'apprivoiser un chien sauvage et qu'elle avait fait un geste brusque, Cadrach avait pris peur et s'était enfui. Miriamélé ne pouvait se débarrasser de l'obscur sensation d'avoir raté une opportunité plus importante qu'elle ne le pouvait comprendre.

Même à cheval, c'était un long voyage. Ses pensées n'étaient pas toujours de bonne compagnie.



Ils chevauchèrent une semaine entière pour atteindre les Plaines Thrithings, en restant en selle des premières lueurs de l'aube à la disparition du soleil... à supposer qu'ils pussent prétendre avoir vu celui-ci. Le temps se faisait de plus en plus froid, sans jamais devenir totalement invivable : en milieu d'après-midi, le soleil, épuisé mais déterminé, réussissait à rassembler assez de forces pour réchauffer un peu l'air.

Les plaines étaient immenses et, à quelques exceptions près, aussi plates et

dénuées de relief qu'un tapis. Les quelques élévations qui se trouvaient exister dans ces terres étaient presque encore plus déprimantes : après une longue journée de chevauchée le long d'une pente à l'inclinaison régulière, Miriamélé commençait à penser qu'arrivés au sommet, ils seraient *quelque part*. Mais en lieu de cela, ils n'atteignaient qu'un plateau herbeux pas plus intéressant que la pente ; puis, après quelque temps, ils commençaient à descendre une pente tout aussi peu passionnante. La seule *idée* de faire un voyage aussi monotone à pied était déprimante. Arpent après arpent, lieue après lieue, Miriamélé murmurait des prières de remerciement pour les chevaux involontairement offerts par Aspitis.

Chevauchant en selle devant elle, Tiamak retrouva rapidement ses forces. Après quelques encouragements, le Salanais lui parla – ainsi qu'à Isgrimnur, qui était heureux de ne plus être le seul à devoir raconter des histoires – de son enfance dans les marais et de sa difficile année d'études à Perdruin. Bien que sa réticence naturelle l'empêchât de s'étendre sur ses mauvais traitements, Miriamélé devina toutes les perfidies, toutes les petites cruautés que sous-entendait son récit.

Je ne suis pas la première à m'être sentie seule, incomprise et rejetée. Ce fait apparemment évident la frappa pourtant avec la puissance d'une révélation. Et je suis une princesse, quelqu'un de privilégié – je n'ai jamais connu la faim, je n'ai jamais craint de mourir oubliée. On ne m'a jamais dit que je n'étais pas assez bonne pour faire ce que je voulais faire.

En écoutant Tiamak, en observant sa silhouette robuste malgré une forme de fragilité, ses gestes précis et réfléchis, Miriamélé fut atterrée par sa propre ignorance délibérée. Comment pouvait-elle, avec tous les avantages de sa naissance, se laisser submerger par les quelques petits ennuis que Dieu ou la destinée avait placés sur son chemin ? Elle aurait dû en avoir honte.

Elle voulut faire partager ses pensées au duc Isgrimnur, mais celui-ci se refusa à l'abandonner sur la voie de la contrition.

« Chacun de nous a ses propres peines, princesse, dit-il. Il n'y a aucune honte à les prendre à cœur. Le seul péché est d'oublier que les autres ont les leurs, eux aussi – ou de laisser ses atermoiements ralentir sa main lorsque quelqu'un a besoin d'aide. »

Isgrimnur, se souvint Miriamélé, était bien plus qu'un bon vieux soldat.

Lors de leur troisième nuit dans les Plaines Thrithings, alors que tous quatre étaient assis autour de leur feu – très près, car le bois était rare dans les prairies et le feu était petit – Miriamélé trouva enfin le courage de parler à Tiamak de son sac et de son contenu.

Le Salanais était tellement embarrassé qu'il put à peine soutenir son regard. « C'est terrible, Madame. Je ne me souviens que de bribes, mais dans ma fièvre j'étais certain que Cadrach voulait me le voler. »

« Pourquoi penser cela ? Et qu'est-ce, de toute façon ? »

Après un moment de réflexion, Tiamak fourragea dans son sac, en tira le

paquet et défit l'emballage de protection. « Tout vient du moment où vous avez parlé du moine et du livre de Nisses, dit-il timidement. Je peux croire maintenant que c'était innocent, parce que Morgénès m'a aussi dit quelque chose au sujet de Nisses dans son message, mais du fond de ma fièvre, j'étais certain que cela signifiait que mon trésor était en danger. »

Il lui tendit le parchemin. Lorsqu'elle le déroula, Isgrimnur fit le tour du feu pour venir lire par-dessus son épaule. Camaris, aussi étranger à ce genre de choses qu'à l'habitude, observait le vide de la nuit.

« C'est une sorte de chanson », dit Isgrimnur d'un ton contrarié, comme s'il s'était attendu à mieux.

« ... *L'Homme qui bien qu'aveuglé peut voir...* » lut Miriamélé. « Qu'est-ce ? »

« Je n'en suis pas certain moi-même, répondit Tiamak. Mais regardez, c'est signé "Nisses". Je pense que cela fait partie de son livre perdu, *Du Svardenvyrd*. »

Miriamélé inspira soudain. « Oh, mais c'est le livre que Cadrach avait – celui qu'il a vendu page par page. » Elle sentit quelque chose se serrer au fond de son estomac. « Le livre que Pryrates voulait. Où as-tu trouvé cela ? »

« Je l'ai acheté à Kwanitupul il y a près d'un an. C'était dans une pile de parchemins usagés. Le marchand ne pouvait pas savoir que ça avait une quelconque valeur, ou alors il n'avait pas inspecté ce qu'il avait probablement acheté en lot lui-même. »

« Je ne crois pas que Cadrach savait ce que vous aviez, dit Miriamélé, mais Elysia, mère de Miséricorde, quelle chose étrange ! C'est peut-être l'une des pages qu'il a vendues ! »

« Il a vendu des pages du livre de Nisses ? » demanda Tiamak, aussi scandalisé qu'émerveillé. « Comment cela se peut-il ? »

« Cadrach m'a dit qu'il était pauvre et désespéré. » Elle envisagea de leur raconter le reste de l'histoire du moine, puis décida qu'il était préférable de ne pas prendre une telle décision à la légère. Ils pourraient ne pas comprendre ses actes. Même s'il avait fui, elle éprouvait encore le besoin de protéger Cadrach de ceux qui ne le connaissaient pas aussi bien qu'elle. « Il avait un autre nom, à l'époque, ajouta-t-elle, comme si cela pouvait en quelque sorte l'absoudre. Il s'appelait Padréic. »

« Padréic ! » Maintenant, Tiamak était rien moins que sidéré. « Mais je connais ce nom ! Est-ce que cela pourrait être le même homme ? Le docteur Morgénès le connaissait bien ! »

« Oui, il connaissait Morgénès. Il a une bien étrange histoire. »

Isgrimnur renâcla, mais lui aussi, maintenant, paraissait un peu sur la défensive. « Une étrange histoire, effectivement, me semble-t-il. »

Miriamélé s'empressa de changer de sujet. « Peut-être que Josua comprendra quelque chose à tout cela. »

Le duc secoua la tête. « Je pense que le prince Josua, si nous le trouvons, aura autre chose à faire que de regarder de vieux parchemins. »

« Mais c'est peut-être important. » Tiamak jeta un regard de travers à Isgrimmur. « Comme je l'ai dit, le docteur Morgénès m'a écrit dans une lettre qu'il pensait que cette époque était celle dont parlait Nisses. Morgénès était un homme qui savait beaucoup de choses qui restent invisibles au reste d'entre nous. »

Isgrimmur grommela et alla se rasseoir à sa place devant le feu. « Ça passe au-dessus de moi, bien au-dessus. »

Miriamélé regardait Camaris, qui observait la nuit aussi calmement et intensément qu'un hibou prêt à s'envoler de sa branche. « Il y a tellement de mystères, aujourd'hui, dit-elle. Ce sera merveilleux lorsque les choses seront redevenues simples, n'est-ce pas ? »

Il y eut une pause, puis Isgrimmur eut un petit rire gêné. « J'avais oublié que le moine était parti. J'étais en train d'attendre qu'il ajoute : "Rien ne sera plus jamais simple", ou quelque chose comme ça. »

Miriamélé sourit malgré elle. « Oui, c'est exactement ce qu'il aurait dit. » Elle rapprocha ses mains de la chaleur rassurante du feu et soupira. « Exactement ce qu'il aurait dit. »

Les jours passaient tandis qu'ils chevauchaient vers le nord. La neige s'épaississait sur le sol ; le vent devenait un ennemi. Alors que les dernières lieues des Plaines Thrithings disparaissaient derrière eux, Miriamélé et les autres se sentirent de plus en plus découragés.

« Il est difficile d'être optimiste pour Josua et les autres avec un temps pareil. » Isgrimmur devait presque crier pour se faire entendre par-dessus le vent. « Les choses ont empiré depuis que je suis parti vers le sud. »

« S'ils sont vivants, ce sera déjà beaucoup, dit Miriamélé. Ce sera un début. »

« Mais princesse, nous ne savons pas vraiment où les chercher. » Le duc s'excusait presque. « Les rumeurs que j'ai entendues disaient simplement que Josua était quelque part dans les Hauts Thrithings. Aucune ne donnait plus de détails. Il y a plus de cent lieues de prairie, là-haut, sans plus de vie ou de civilisation que cela. » Il enveloppa d'un geste du bras l'étendue morne et blanche qui les entourait. « Nous pourrions chercher pendant des mois. »

« Nous le trouverons », dit Miriamélé, et son cœur en était presque aussi certain que sa voix. Tout ce qu'ils avaient traversé, tout ce qu'ils avaient appris devait bien compter pour quelque chose. « Il y a des gens qui vivent dans les Thrithings, ajouta-t-elle. Si Josua et les autres se sont installés quelque part, ils le sauront. »

Isgrimmur renâcla. « Les Thrithings ! Miriamélé, je les connais mieux que tu pourrais le croire. Ce ne sont pas des citadins. D'abord, ils ne restent jamais au même endroit, si bien que nous pourrions ne pas les trouver. Et ce ne serait peut-être pas une mauvaise chose. Ce sont des barbares, et ils pourraient tout aussi bien décider de nous couper la tête que de nous donner des nouvelles de Josua. »

« Je sais que tu as combattu contre les Thrithings, répondit Miriamélé, mais c'était il y a bien longtemps. » Elle agita la tête. « Et je ne vois pas d'autre possibilité, de toute façon. Nous verrons bien selon ce qui se présentera. »

Le duc la dévisagea avec un mélange de frustration et d'amusement sur le visage, puis haussa les épaules. « Tu es bien la fille de ton père. »

Bizarrement, Miriamélé ne fut pas fâchée de cette remarque, mais elle fronça néanmoins les sourcils, au moins pour remettre le duc à sa place. Un instant plus tard, elle éclata de rire.

« Qu'y a-t-il de drôle ? » demanda le duc d'un ton suspicieux.

« Rien, en fait. Je pensais à tout ce temps que j'ai passé avec Simon et Binabik. Toutes les fois où j'ai cru que quelques instants plus tard je serai morte – une fois quand des chiens terribles étaient presque sur nous, une autre fois un géant, et puis des hommes qui tiraient des flèches sur nous... » Elle chassa ses cheveux de ses yeux, mais le vent les remit aussitôt en place. Elle glissa la mèche rebelle sous sa capuche. « Mais maintenant je ne pense plus cela, quoi qu'il arrive. Quand Aspitis nous a capturés, je n'ai jamais cru qu'il réussirait à m'emmener. Et s'il l'avait fait, je me serais enfuie. »

Elle ralentit son cheval un instant, essayant de traduire ses pensées en mots. « Tu vois, en fait ce n'est pas drôle du tout. Mais j'ai l'impression maintenant qu'il m'arrive des choses qui sont au-delà de mes forces. Comme les vagues de l'océan, des vagues immenses. Je peux les combattre – et me noyer – ou je peux les laisser m'emporter, et nager juste assez pour garder la tête hors de l'eau. Je *sais* que je reverrai oncle Josua. Je le sais, c'est tout. Et Simon et Binabik et Vorzheva – il reste beaucoup à faire, c'est tout. »

Isgrimmur l'observa avec circonspection, comme si la petite fille qu'il avait tenue sur ses genoux était devenue une liseuse d'étoiles nabbanaise. « Et puis ? Une fois que nous sommes tous réunis ? »

Miriamélé lui sourit, mais ce n'était que le sommet aigre-doux de la grande tristesse qui la submergeait. « La vague va se fracasser, mon cher vieil oncle Isgrimmur... et certains seront entraînés et ne referont jamais surface. Je ne sais pas comment cela se passera, bien sûr. Mais je n'ai plus aussi peur qu'avant. »

Il y eut un silence alors, trois chevaux et quatre cavaliers luttant contre le vent.

Seul le temps qu'ils avaient passé à chevaucher leur indiqua qu'ils avaient pénétré dans les Hauts Thrithings : les plaines et les collines couvertes de neige n'étaient pas plus mémorables ici que ce qu'ils avaient vu durant la première semaine de leur périple. Étrangement, pourtant, le temps n'empira pas alors qu'ils continuaient d'avancer vers le nord. Miriamélé commença même à croire que l'air était un peu plus chaud, le vent un peu moins mordant.

« Un signe du ciel ! » annonça-t-elle un après-midi alors que le soleil enfin apparut. « Je te l'avais dit, Isgrimmur. Nous y arriverons. »

« Où que cela soit », grommela le duc.

Tiamak se dressa sur la selle. « Peut-être que nous devrions rejoindre une rivière. S'il y a des gens encore vivants en cet endroit, ils seront probablement près de l'eau, là où il peut encore y avoir des poissons. » Il secoua tristement la tête. « J'aimerais que mes souvenirs de mon rêve soient plus précis. »

Isgrimnur réfléchit. « L'Ymstrecca est juste au sud de la grande forêt. Mais elle court sur presque toute la longueur des Thrithings, une sacrée distance à explorer. »

« Il n'y a pas d'autre rivière qui la rejoigne ? » demanda Tiamak. « Je n'ai pas vu de carte depuis longtemps. »

« Il y en a une. La Stefflod, si je me souviens bien. » Le duc fronça les sourcils. « Mais c'est à peine plus qu'un gros ruisseau. »

« Quoi qu'il en soit, aux endroits où se rencontrent les rivières, on trouve souvent des villages », énonça Tiamak avec une assurance surprenante. « C'est comme ça dans le Wran, et dans tous les pays dont j'ai entendu parler. »

Miriamélé voulut dire quelque chose, mais elle s'interrompit et regarda Camaris. Le vieil homme avait mené son cheval un peu à l'écart et regardait le ciel. Elle suivit son regard mais ne vit que des nuages ternes.

Isgrimnur réfléchissait à ce qu'avait dit le Salanais. « Tu as peut-être raison, Tiamak. Si nous continuons vers le nord, nous tomberons de toute façon sur l'Ymstrecca, mais la Stefflod doit être un peu plus à l'est. » Il regarda alentour, cherchant un point de repère ; ses yeux s'arrêtèrent sur Camaris. « Que regarde-t-il ? »

« Je ne sais pas, répondit Miriamélé. Oh, ce doit être ces oiseaux. »

Deux formes noires volaient vers eux depuis l'est, en tourbillonnant comme des cendres prises dans la fumée d'un feu.

« Des corbeaux, dit Isgrimnur. Des charognards ! »

Les oiseaux se mirent à tourner en cercle autour des voyageurs comme s'ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient. Miriamélé eut l'impression qu'elle pouvait voir leurs yeux jaunes briller. La sensation d'être observé, d'être repéré, était très forte. Après quelques tours supplémentaires, les corbeaux plongèrent, leurs plumes brillant d'un noir d'huile lorsqu'ils approchèrent. Miriamélé baissa la tête et couvrit ses yeux. Les corbeaux les dépassèrent en croissant. Aussitôt après, ils remontèrent et s'éloignèrent à tire d'aile. Quelques instants plus tard, ils n'étaient plus que deux petits points noirs qui disparaissaient dans le ciel du nord.

Seul Camaris n'avait pas baissé la tête. Il les regardait s'éloigner d'un air intéressé et contemplatif.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Tiamak. Sont-ils dangereux ? »

« Des oiseaux de mauvais augure, gronda le duc. Dans mon pays, nous les chassons avec des flèches. Ce sont des charognards. » Il fit une grimace.

« Je pense qu'ils nous cherchaient, dit Miriamélé. Je pense qu'ils voulaient savoir qui nous étions. »

« Ce n'est pas une chose à dire. » Isgrimnur lui saisit le bras. « Et en quoi est-ce que des oiseaux pourraient s'intéresser à nous, de toute façon ? »

Miriamélé secoua la tête. « Je ne sais pas. Mais c'est l'impression que j'ai eue : quelqu'un voulait savoir qui nous étions, et maintenant ils le savent. »

« Ce n'était que des corbeaux. » Le sourire du duc était lugubre. « Nous avons d'autres sujets d'inquiétude. » « C'est vrai », répondit-elle.

Quelques jours de chevauchée de plus les menèrent enfin à l'Ymstrecca. La rivière au flot rapide était presque noire sous le ciel morne. Une couche de neige irrégulière masquait ses rives.

« Le temps se réchauffe, dit Isgrimnur, satisfait. Il fait à peine plus froid que normalement à cette époque de l'année. Nous sommes en novandre, après tout. »

« C'est vrai ? » Miriamélé était troublée. « Et nous avons quitté la place forte de Josua en yuven. La moitié d'une année. Par la miséricorde d'Elysia, nous avons longtemps voyagé. »

Ils virèrent et longèrent la rivière vers l'est, s'arrêtant à la nuit pour monter le campement avec le bruit de l'eau dans les oreilles. Ils repartirent tôt le lendemain matin, sous un ciel gris.

En fin d'après-midi, ils atteignirent l'orée d'une vallée peu encaissée, à l'herbe humide. Devant eux, tels les débris d'une crue catastrophique, s'étendaient les décombres ravagés d'un large village. Des centaines d'habitations de fortune s'étaient dressées là, la plupart apparemment récemment occupées, mais quelque chose semblait en avoir chassé les habitants ; mis à part quelques oiseaux qui fourrageaient dans les ruines, la cité délabrée paraissait déserte.

Le cœur de Miriamélé s'enfonça dans sa poitrine. « Était-ce le campement de Josua ? Où sont-ils passés ? »

« Le campement se trouve sur une grande colline, Madame, dit Tiamak. Du moins, c'est ce que j'ai vu dans mon rêve. »

Isgrimnur fit descendre son cheval vers le village désert.

À l'inspection, la plus grande partie de l'impression de désastre qui s'en dégageait venait du village lui-même, et du bois mort et des autres matériaux utilisés pour sa construction. Il semblait ne pas y avoir un seul clou dans toute la cité ; les cordages sommairement tissés qui maintenaient en place les maisons les moins mal bâties paraissaient avoir cédé sous la pression des orages qui s'étaient récemment abattus sur les Thrithings – mais même dans leurs plus beaux jours, se dit Miriamélé, aucune de ces mesures n'avait été mieux qu'un taudis.

Il y avait également quelques signes d'une retraite ordonnée. La plupart des gens qui avaient vécu ici semblaient avoir eu le temps d'emporter leurs possessions avec eux – quoique au vu de la qualité des abris, cela ne dût pas représenter grand-chose. Néanmoins, il ne restait pour ainsi dire aucun objet quotidien : Miriamélé ne trouva que quelques pots brisés et des hardes

tellement sales et déchirées que même dans un hiver glacial, elles n'auraient manqué à personne.

« Ils sont partis, dit-elle à Isgrimnur, mais il semble qu'ils l'ont choisi. »

« Ou qu'ils y ont été forcés, ajouta le duc. Ils ont pu être soigneusement rassemblés, si tu vois ce que je veux dire. »

Camaris était descendu de cheval, et fouillait une pile de boue et de branches brisées qui avait autrefois été la maison de quelqu'un. Il se releva avec quelque chose de brillant à la main.

« Qu'est-ce ? » Miriamélé s'approcha. Elle tendit la main, mais Camaris regardait le bout de métal. Finalement, elle se pencha et le prit doucement des longs doigts calleux du vieux chevalier.

Tiamak se glissa plus avant sur le cou du cheval et se tourna pour examiner l'objet. « On dirait une pince pour fermer une cape », proposa-t-il.

« C'est ça, je pense. » L'objet argenté, tordu et boueux, portait sur tout le bord des feuilles de houx moulées et, au centre, deux lances croisées et une tête reptilienne agressive. Miriamélé sentit une nouvelle fois la peur monter en elle. « Isgrimnur, regarde ça. »

Le duc amena sa monture à côté de celle de Miriamélé et prit la broche. « C'est l'insigne de la Garde erkynéenne du roi. »

« Les soldats de mon père », murmura Miriamélé. Elle ne put s'empêcher de regarder autour d'elle, comme si un groupe de chevaliers avait pu se tenir en embuscade quelque part sur les pentes désertes. « Ils sont venus ici. »

« Ils sont peut-être venus après le départ de ces gens, dit Isgrimnur. Ou il a pu se passer encore autre chose, on ne peut pas savoir. » Lui-même ne semblait pas très convaincu. « Après tout, princesse, nous ne savons pas qui vivait là. »

« Je le sais. » Elle était furieuse rien que d'y penser. « Des gens qui avaient fui le règne de mon père. Josua et les autres étaient probablement avec eux. Maintenant, ils ont été chassés ou capturés. »

« Pardonnez-moi, Dame Miriamélé, dit précautionneusement Tiamak, mais je pense qu'il ne serait pas bon de se forger une opinion dès maintenant. Le duc Isgrimnur a raison : il y a encore beaucoup de choses que nous ne savons pas. Ce n'est pas l'endroit que j'ai vu dans le rêve que m'a transmis Géloé. »

« Eh bien alors, que devrions-nous faire ? »

« Continuer, dit le Salanais. Suivre la piste. Ceux qui vivaient ici sont peut-être partis rejoindre Josua. »

« Voilà une piste intéressante, en tout cas ; regardez. » Le duc abritait de la main ses yeux du soleil gris. Il indiqua du doigt les limites du village, où de profondes ornières avaient été creusées dans la boue et se déroulaient en direction du nord.

« Eh bien, suivons-la. » Miriamélé rendit la broche à Camaris. Le vieux chevalier la regarda un instant, puis la laissa tomber à terre.

Les traces étaient assez nombreuses et resserrées pour avoir formé une

saignée boueuse à travers la prairie. Des deux côtés de cette route improvisée s'étaient les témoignages de ceux qui l'avaient utilisée -des rayons brisés de roues de chariots, les cendres détrempées d'anciens feux, de nombreux trous creusés et rebouchés. Malgré son apparence de cicatrice hideuse dans un paysage immaculé, la piste réconforta Miriamélé : les traces étaient récentes, il n'avait pu s'écouler qu'un mois ou deux depuis cette migration.

Durant un souper préparé à partir des provisions déclinantes faites au village de Tiamak, Miriamélé demanda à Isgrimnur ce qu'il ferait lorsqu'ils rejoindraient enfin Josua. Il était agréable de parler de ce jour comme de quelque chose qui *allait* et non pas *pourrait* arriver : cela le rendait plus certain, réel et tangible, même si elle ressentait encore une pointe d'angoisse superstitieuse à l'idée d'évoquer un bonheur futur qui ne s'était pas encore matérialisé.

« Je lui montrerai que j'ai tenu parole, répondit Isgrimnur en riant, puis j'attraperai ma femme et je la serrerai dans mes bras jusqu'à ce qu'elle glapisse. »

Miriamélé sourit en pensant à l'imposante et énergique Gutrun. « Je veux voir ça. » Elle regarda Tiamak, qui dormait, et Camaris, qui polissait l'épée d'Isgrimnur avec l'attention passionnée qu'il réservait généralement au mouvement des oiseaux dans le ciel. Avant le duel avec Aspitis, le vieux chevalier n'acceptait même pas de toucher l'épée. Elle se sentit un peu triste en le regardant. Il manipulait l'épée du duc comme si l'arme était une amie qu'il connaissait depuis longtemps, mais à laquelle il n'accordait pas toute sa confiance.

« Elle te manque vraiment, n'est-ce pas ? » dit-elle en se retournant vers Isgrimnur. « Ta femme. »

« Oh, doux Usires, oui. » Il regarda le feu comme pour éviter de croiser son regard. « Elle me manque. »

« Tu l'aimes. » Miriamélé en était heureuse et en même temps un peu surprise : Isgrimnur avait répondu avec une chaleur à laquelle elle ne s'était pas attendue. Il était étrange de penser que l'amour pouvait brûler avec tant de force dans le cœur de quelqu'un d'aussi vieux et familier que le duc – et que la débonnaire duchesse Gutrun pût être l'objet d'une telle flamme !

« Bien sûr que je l'aime, je suppose, dit-il en fronçant les sourcils. Mais il y a plus que cela, Madame. C'est une partie de moi, ma Gutrun – nous avons mûri ensemble, durant toutes ces années, nous nous sommes enchevêtrés comme deux vieux arbres. » Il rit et secoua la tête. « Je l'ai toujours su. Depuis l'instant où je l'ai vue, ramenant le gui du mâit de Sotfengsel... Ah, elle était si belle. Elle avait les yeux les plus brillants que j'aie jamais vus. Dignes des vieilles légendes. »

Miriamélé soupira. « J'espère que quelqu'un ressentira cela pour moi un jour. »

« Ce sera le cas, ma fille, tu verras. » Isgrimnur sourit. « Et quand tu seras mariée, si tu as la chance de faire le bon choix, tu sauras ce que je veux dire. Il

fera partie de toi, tout comme ma Gutrun fait partie de moi. Pour toujours, jusqu'à la mort. » Il fit le signe de l'Arbre sur sa poitrine. « Et les aberrations du sud ne sont pas pour moi, ces histoires de veufs et de veuves qui se remariaient ! Qui pourrait se comparer à elle ? » Il se tut en considérant l'impertinence monumentale des remariages.

Miriamélé, elle aussi, réfléchit en silence. Aurait-elle un jour la chance de trouver un tel mari ? Elle pensa à Fengbald, à qui son père l'avait autrefois offerte, et frissonna. Une brute arrogante et immonde ! Qu'Elias entre tous pût essayer de la marier à quelqu'un qu'elle n'aimait pas, quand lui-même avait été à ce point affecté par la mort de la mère de Miriamélé Hyliissa qu'il avait été comme un homme perdu dans le noir depuis l'heure de sa mort...

À moins qu'il n'ait voulu m'épargner une aussi terrifiante solitude, pensa-t-elle. Peut-être qu'il se disait qu'il était préférable de ne jamais aimer autant, de ne jamais ressentir une telle perte. C'était tellement affreux, de voir qu'elle lui manquait autant...

Avec la soudaineté et l'énormité de l'éclair, Miriamélé vit ce qui l'avait intriguée depuis le jour où Cadrach lui avait raconté son histoire. Tout était là devant elle, et parfaitement clair – tellement clair ! C'était une pensée qu'elle avait mûrie dans une pièce obscure, mais une porte venait de s'ouvrir, déversant la lumière, et elle pouvait enfin voir toutes les formes qu'elle avait effleurées dans le noir.

« Oh ! s'exclama-t-elle, le souffle coupé, Oh, père ! »

Elle stupéfia Isgrimmur en éclatant en sanglots. Le duc fit de son mieux pour la consoler, mais elle ne pouvait arrêter de pleurer. Elle ne put non plus lui en dire la cause, sinon que les paroles d'Isgrimmur lui avaient fait penser à la mort de sa mère. C'était une demi-vérité cruelle, même si sa cruauté n'était pas volontaire : lorsque Miriamélé s'écarta du feu, le duc ne put que se maudire et rester impuissant, en se croyant responsable de son chagrin.

En reniflant encore doucement, Miriamélé s'enroula dans sa couverture pour regarder les étoiles et réfléchir. Il y avait soudain tant de choses à envisager. Rien d'important n'avait changé, mais dans le même temps, tout était entièrement différent.

Des larmes lui montèrent une nouvelle fois aux yeux avant qu'elle ne trouvât enfin le sommeil.



Quelques brèves rafales de neige s'abattirent durant la matinée, pas assez fortes pour ralentir les chevaux, mais suffisantes pour faire frissonner Miriamélé presque toute la journée. La Stefflod était grise et apathique, comme un flot sinueux de plomb liquide, et la neige paraissait plus épaisse à son niveau, ses rives étant plus blanches que les terres alentour. Miriamélé eut l'impression que la Stefflod attirait la neige comme la pierre d'aimant de la forge de Ruben l'Ours attirait les copeaux de métal.

Le terrain montait un peu, et en fin d'après-midi, lorsque la lumière eut

déjà fui et qu'ils chevauchaient dans la pénombre froide, ils commencèrent à gravir une rangée de basses collines. Les arbres étaient maintenant aussi rares que dans les Lacs Thrithings, et le vent était vif et mordant sur les joues de Miriamélé, mais les variations du paysage apportaient une sorte de soulagement.

Ils montèrent très haut sur les collines ce soir-là avant d'organiser le campement. Lorsqu'ils se levèrent au matin, pieds et doigts et nez rose vif et endoloris, ils restèrent plus longtemps qu'à leur habitude devant le feu. Même Camaris parut monter en selle à contrecœur.

La neige se raréfia, pour disparaître complètement en fin de matinée. Vers midi, le soleil émergea brillamment des nuages, projetant comme autant de flèches de longs rais de lumière. Mais peu avant qu'ils n'eussent atteint ce qui semblait être le point culminant des col-Unes en milieu d'après-midi, les nuages étaient revenus, accompagnés d'une pluie froide mais délicate.

« Princesse, cria Isgrimnur. Regarde ça ! » Il chevauchait un peu en avant des autres, reconnaissant les dangers possibles de leur progression : une ascension facile n'était pas la garantie d'une descente sans problèmes, et le duc préférait ne rien laisser au hasard dans des territoires inconnus. Saisie moitié par la peur, moitié par l'excitation, elle s'empressa d'aller le rejoindre. Devant elle, Tiamak se pencha sur la selle, s'efforçant de distinguer quelque chose. Le duc se tenait devant une ouverture dans la rangée d'arbres clairsemés, indiquant de la main la percée entre les troncs. « Regardez ! »

Une large vallée s'étalait en contrebas, un bol vert tacheté de blanc. Malgré la pluie, une impression d'immobilité s'en dégageait. L'air paraissant tendu comme un souffle retenu. Au centre, au milieu de ce qui semblait être un lac partiellement gelé, se dressait une grande colline de pierre recouverte d'une végétation mouchetée de neige. La lumière rase jouait sur elle, si bien que sa face ouest semblait presque luire, une chaleureuse invitation. Au sommet, des volutes de fumée s'élevaient de plus de cent feux.

« Par la gloire de Dieu, qu'est-ce que c'est ? » s'exclama Isgrimnur d'un air stupéfait.

« Je pense que c'est l'endroit de mon rêve », murmura Tiamak.

Miriamélé enroula ses bras autour d'elle, débordée par ses sentiments. La grande colline paraissait presque trop réelle. « J'espère que c'est un bel endroit. J'espère que Josua et les autres sont là. »

« *Quelqu'un* vit là, dit Isgrimnur. Regarde tous ces feux. »

« Venez ! » Miriamélé poussa son cheval sur la piste. « Nous pouvons y être avant la nuit. »

« Ne te presse pas autant », dit Isgrimnur en talonnant sa propre monture. « Nous ne savons pas encore si tout cela est bien en rapport avec Josua. »

« J'accepterais de me faire capturer par n'importe qui tant qu'ils m'offrent un bon feu et un lit chaud », répondit Miriamélé par-dessus son épaule.

Camaris, qui les avaient rejoints, s'arrêta devant la percée dans les arbres pour observer la vallée. Son long visage ne changea pas d'expression, mais il

resta longtemps en cet endroit avant de partir à la suite des autres.

Bien qu'il fût encore jour lorsqu'ils atteignirent la rive du lac, les hommes qui vinrent à leur rencontre portaient des torches – des fleurs de feu qui se reflétaient en jaune et écarlate dans l'eau noire du lac pendant que les bateaux progressaient lentement entre les blocs de glace. Isgrimnur s'était d'abord tendu, méfiant et protecteur, mais avant que le premier bateau n'eût touché terre, il avait reconnu le visage à la barbe blonde qui se trouvait en proue, et il sauta de selle en criant de joie.

« Sludig ! Nom de Dieu, par le nom d'Aédon, sois béni ! »

Son homme lige franchit en pataugeant les quelques pas qui le séparaient du rivage. Avant qu'il n'eût le temps de poser un genou devant le duc, celui-ci le souleva du sol et l'écrasa contre sa large poitrine. « Comment va le prince ? cria-t-il. Et ma femme ? Et mon fils ? »

Bien que Sludig fût lui-même de bonne taille, il dut se libérer de l'emprise du duc et reprendre son souffle avant de pouvoir assurer à Isgrimnur que tout allait bien, même si son fils était parti en mission pour le prince. La joie fit faire au duc une sorte de danse d'ours, maladroite et enthousiaste. « Et j'ai ramené la princesse ! dit le duc. Et bien plus encore ! Mais emmène-nous ! Ah, tout cela est mieux qu'Aédonmansa ! »

Sludig s'esclaffa. « Nous vous observons depuis la mi-journée. Josua a dit : "Allez voir qui ils sont. " Il va être fort surpris, je pense. » Il s'assura rapidement que les chevaux fussent chargés sur l'une des embarcations, puis il aida Miriamélé à monter dans son bateau.

« Princesse. » Son bras était ferme lorsqu'il la mena vers l'un des bancs. « Soyez la bienvenue à la Nouvelle-Gadrinsett. Votre oncle sera heureux de vous voir. »

Les gardes qui avaient accompagné Sludig examinèrent Tiamak et Camaris avec curiosité, mais le Rimmersleute ne les laissa pas perdre de temps. Quelques instants plus tard, les bateaux se frayaient de nouveau un chemin à travers la glace.

Sur l'autre rive les attendait un chariot tiré par deux bœufs maigres et mécontents. Lorsque les passagers furent montés, Sludig donna un coup sur le flanc de l'une des bêtes, et le chariot s'engagea en craquant sur la route empierrée.

« Qu'est-ce que c'est ? » Isgrimnur s'était penché par-dessus le bord pour regarder les pierres pâles.

« Une route sithie », dit Sludig avec une certaine fierté. « C'est un endroit sithi, très ancien. Ils l'appellent Sesuad'ra. »

« J'en ai entendu parler, chuchota Tiamak à Miriamélé. C'est un lieu mythique, je ne pensais pas qu'il existait encore – ni qu'il s'agissait de l'endroit que Géloé m'avait montré ! »

Miriamélé agita la tête. Le lieu où on l'emmenait n'avait pour elle que peu d'importance. L'apparition de Sludig lui avait enlevé un poids des épaules ;

jusqu'à cet instant, elle n'avait pas réalisé à quel point elle était épuisée.

Elle se sentit se balancer un peu avec le mouvement du chariot, et combattit une vague de fatigue. Des enfants descendaient la montagne pour les rejoindre. Ils accompagnèrent les voyageurs, en criant et chantant.

Lorsqu'ils atteignirent le sommet de la colline, une foule importante s'était amassée. Miriamélé trouva cette mer humaine presque répugnante ; il s'était passé bien du temps depuis les rues de bois bondées de Kwanitupul, et elle fut incapable de faire face à tant de visages impatients et curieux. Elle s'appuya contre Isgrimnur et ferma les yeux.

Au sommet, les visages devinrent soudain familiers. Sludig aida la princesse à descendre du chariot et à rejoindre les bras de son oncle Josua, qui l'étreignit et la serra presque aussi fort qu'Isgrimnur l'avait fait avec Sludig. Après un moment, il la ramena à portée de bras pour la regarder. Il était plus mince que dans son souvenir, et ses vêtements, s'ils étaient toujours de son gris habituel, étaient étranges et rudimentaires. Son cœur s'ouvrit un peu plus, se laissant envahir par la douleur et la joie.

« Le Rédempteur a répondu à mes prières », dit-il. Il ne faisait aucun doute, malgré son visage froncé et inquiet, qu'il était très heureux de la voir. « Sois la bienvenue, Miriamélé. »

Puis elle vit d'autres visages – Vorzheva, vêtue d'une étrange robe couvrante, et le trouvère Sangfugol, et même le petit Binabik qui lui fit une fausse révérence avant de prendre sa main entre ses petits doigts chaleureux. Une autre silhouette qui se dressait à proximité en silence lui parut étrangement familière. Il était barbu, et une mèche blanche tranchait dans ses cheveux roux, au-dessus de la pâle cicatrice de sa joue. Il la regardait comme s'il voulait mémoriser chacun de ses traits, pour les graver un jour dans la pierre.

Cela lui prit du temps.

« Simon ? » dit-elle.

L'ébahissement fit rapidement place à une étrange amertume – elle avait été spoliée de tant de choses ! Pendant qu'elle était occupée ailleurs, le monde avait changé. Simon n'était plus un simple garçon. Son ami avait disparu, et ce grand jeune homme avait pris sa place. Était-elle donc partie si longtemps ?

La bouche de l'étranger se mouvait, mais il lui fallut un instant avant d'entendre ce qu'il disait. La voix de Simon semblait plus grave, mais ses mots étaient hésitants. « Je suis heureux que vous soyez saine et sauve, princesse. Très heureux. »

Elle le dévisagea, ses yeux la brûlant comme les larmes montaient. Le monde était à l'envers.

« S'il vous plaît, dit-elle soudain en se tournant vers Josua. Je crois... J'ai besoin de m'allonger. J'ai besoin de dormir. » Elle ne vit pas l'ancien marmiton baisser la tête comme s'il avait été éconduit.

« Bien sûr, dit son oncle, plein d'inquiétude. Autant que tu le voudras. Et quand tu te réveilleras, nous donnerons une grande fête en action de grâce

pour ce retour ! »

Miriamélé acquiesça, étourdie, puis laissa Vorzheva l'entraîner vers la mer de tentes ondulantes. Derrière elle, les bras d'Isgrimnur étaient toujours verrouillés autour d'une épouse qui riait autant qu'elle pleurait.

22. Des Murmures dans la Pierre



L'eau tombait de la grande crevasse et venait se fracasser sur la masse plate de basalte noir avant d'en franchir le bord et de s'enfoncer dans le gouffre. Malgré toute sa fureur, la chute d'eau était presque invisible dans la caverne sombre, qui n'était éclairée que par quelques petites torches brillantes suspendues sur les parois. La caverne au plafond impossiblement haut était appelée *Yakh Huyeru*, ce qui signifiait la Salle du Tremblement ; et bien qu'elle eut reçu ce nom pour une autre raison, ses parois semblaient effectivement trembler légèrement tandis que *Kiga'rasku*, la Chute des Pleurs, continuait de déverser ses eaux dans les profondeurs. Elle faisait peu de bruit durant son passage, que cela vînt d'une aberration dans l'écho de la vaste caverne ou de l'immensité du vide dans lequel elle plongeait. Certains des résidents de la montagne murmuraient que *Kiga'rasku* n'avait pas de fond, que l'eau traversait le socle du monde et s'écoulait interminablement dans les Ténèbres Intermédiaires.

Debout au bord du gouffre, *Utuk'ku* n'était qu'un minuscule point blanc argent sur la tapisserie d'eau noire. Sa robe pâle flottait lentement sous le souffle de la cascade. Son visage masqué était penché comme si elle observait les profondeurs de *Kiga'rasku*, mais en cet instant elle ne voyait pas plus les puissantes trombes d'eau qu'elle ne voyait le ciel morne qui surplombait le sommet de la montagne au-dessus d'elle, de l'autre côté de quelques centaines de milliers de toises de pierre.

Utuk'ku réfléchissait.

Des variations insolites et contrariantes avaient commencé à se produire dans le complexe enchaînement d'événements qu'elle avait déclenché il y a si longtemps, des événements qu'elle avait étudiés et délicatement modifiés durant plus de mille milliers de jours sans soleil. L'une des premières de ces variations avait causé une flétrissure dans son dessein. Ce n'était pas irréparable, bien sûr – les ouvrages tissés par *Utuk'ku* étaient robustes, et il faudrait en détruire complètement plus de quelques fils avant que son triomphe final ne fut menacé – mais les réparations prendraient du temps, et des soins, et la concentration absolue dont seule l'Aînée était capable.

Le masque d'argent se tourna lentement, capturant la lumière comme la lune quand elle émerge des nuages. Trois silhouettes avaient apparu à la porte de *Yakh Huyeru*. La plus proche s'agenouilla, puis plaça les talons de ses mains devant ses yeux ; ses deux compagnons firent de même.

Comme *Utuk'ku* les considérait ainsi que la tâche qu'elle allait leur

confier, elle regretta un instant la perte d'Ingen Jegger – mais un très court instant. Utuk'ku Seyt-Harnakha était la dernière des Natifs du Jardin : elle n'avait pas survécu à tous ses pairs à travers les siècles en s'attardant à des émotions inutiles. Jegger avait été d'une dévotion et d'une loyauté absolues dans ses missions, et il avait les qualités particulières de sa nature mortelle qui satisfaisaient aux visées d'Utuk'ku, mais il n'avait néanmoins été qu'un instrument, quelque chose que l'on utilise puis que l'on abandonne. Il l'avait servie au moment où elle en avait eu le plus besoin. Pour d'autres tâches, il y aurait d'autres serviteurs.

Les Noms, deux femmes et un homme, s'inclinèrent devant elle, et rouvrirent les yeux comme s'ils s'éveillaient d'un rêve. Les désirs de leur maîtresse avaient été versés en eux comme le lait d'une cruche, et Utuk'ku leva sa main gantée en un geste sec qui leur donnait congé. Ils se tournèrent et disparurent, aussi agiles, rapides et silencieux que des ombres fuyant l'aube.

Après leur départ, Utuk'ku resta encore un long moment silencieuse devant la chute d'eau, à écouter des échos fantomatiques. Puis, enfin, la Reine des Noms s'en détourna et se dirigea sans hâte vers la Chambre de la Harpe Vivante.

Lorsqu'elle s'assit près du Puits, les chants qui s'élevaient des profondeurs du Pic de l'Orage en dessous d'elle se firent plus aigus : les Ténébreux, à leur manière inhumaine et insondable, lui souhaitaient la bienvenue dans son trône couvert de glace. À l'exception d'Utuk'ku elle-même, la Chambre de la Harpe était vide, bien qu'une seule pensée ou un geste de la main eût suffi pour faire se dresser une forêt de lances affilées serrées dans des mains pâles.

Elle porta ses longs doigts aux tempes de son masque et plongea ses yeux dans la colonne de vapeur mouvante qui flottait au-dessus du Puits. La Harpe, au profil imprécis, luisait de cramoisi, de jaune et de violet. La présence d'Ineluki était voilée. Il avait commencé à se replier en lui-même, puisant des forces dans la source ultime, quelle qu'elle fut, qui le nourrissait comme l'air nourrit la flamme d'une bougie. Il se préparait pour la formidable épreuve qui s'annonçait.

Bien que ce fut en un sens un soulagement que d'être débarrassée de ses pensées brûlantes et furieuses – des pensées qui étaient parfois inintelligibles même pour Utuk'ku, à l'exception d'une sorte de nuée confuse de haine et de regret – les lèvres fines d'Utuk'ku n'en dessinèrent pas moins une fine ligne de mécontentement sous son masque brillant. Les choses qu'elle avait vues dans le monde des rêves l'avaient troublée ; malgré les machinations qu'elle avait aussitôt conçues, Utuk'ku n'était pas totalement satisfaite. Cela aurait été une forme de soulagement que de partager tout cela avec la chose qui se concentrait au cœur du Puits – mais il ne pourrait en être ainsi. La plus grande partie d'Ineluki serait à partir de maintenant absente, jusqu'aux jours finals, lorsque l'Étoile du Conquérant brillerait haut dans le ciel.

Les yeux incolores d'Utuk'ku se rétrécirent soudain. Quelque part aux limites de la grande tapisserie de force et de rêve qui se tissait à travers le

Puits, quelque chose d'autre avait commencé à évoluer d'une façon inattendue. La Reine des Noms tourna son regard vers l'intérieur, laissant son esprit prendre la relève et aller sonder les fils de sa toile délicatement équilibrée, se propager le long des innombrables lignes d'intention et de calcul et de destin. C'était là : une nouvelle bifurcation dans son méticuleux ouvrage.

Un soupir, aussi léger qu'un vent de velours sous l'aile d'une chauve-souris, franchit les lèvres d'Utuk'ku. Le chant des Ténébreux s'éteignit un instant sous la vague d'irritation qui avait parcouru la maîtresse du Pic de l'Orage, mais un moment plus tard leurs voix s'élevèrent de nouveau, creuses et triomphantes. Il s'agissait simplement de quelqu'un qui touchait à l'un des maîtres-Témoins – un enfant, même s'il était de la lignée d'Amerasu Née-du-Bateau. Elle allait s'assurer que le chiot serait sévèrement puni. Cet accroc lui aussi pouvait être réparé. Cela nécessiterait simplement un peu plus de sa concentration, un peu plus de sa réflexion – mais cela serait fait. Elle était fatiguée, mais pas si fatiguée que cela.

Il s'était peut-être écoulé mille ans depuis que la Reine des Noms avait souri, mais si elle s'était souvenu de la façon dont on faisait cela, elle aurait peut-être souri à cet instant. Même le plus âgé de l'Hikeda'ya n'avait connu d'autre maîtresse qu'Utuk'ku. Il pourrait donc peut-être être pardonné à certain d'entre eux de penser qu'elle n'était plus un être vivant mais, à l'instar du Roi de l'Orage, une créature faite entièrement de glace et de sorcellerie et d'une malfaisance vigilante et infinie. Mais Utuk'ku savait que ce n'était pas le cas. Bien que même les vies millénaires de certains de ses descendants ne fussent qu'une petite partie de la sienne, il y avait encore une femme sous les robes d'une pâleur cadavérique et le masque brillant. À l'intérieur de sa chair ancienne battait encore un cœur – lent et fort, comme une chose aveugle au fond d'une mer profonde et silencieuse.

Elle était fatiguée, mais elle était encore féroce, encore puissante. Elle avait ourdi pendant tant de temps que le visage même des terres de la surface avait changé et s'était altéré sous la main du Temps pendant qu'elle attendait. Elle vivrait pour voir sa revanche.

Les lumières du Puits vacillèrent sur le visage métallique vide qu'elle présentait au monde. Peut-être qu'à l'heure de son triomphe, pensa Utuk'ku, elle se souviendrait de ce qu'était un sourire.



« Ah, par le Bosquet, dit Jiriki, c'est bien Mezutu'a – la Maison d'Argent. » Il leva plus haut sa torche. « Je ne l'avais jamais vue avant, mais j'ai entendu chanter tant de chansons à son sujet que j'ai l'impression de connaître ses tours et ses ponts et ses rues aussi bien que si j'y avais grandi. »

« Vous n'êtes jamais venu ici ? Mais je pensais que votre peuple l'avait construite. » Éolair s'écarta du bord vertigineux de l'escalier. La grande cité s'étendait sous eux, un fantastique jeu de pierres et d'ombres.

« Nous l'avons construite – en partie – mais le dernier des Zida'ya avait depuis longtemps quitté cet endroit bien avant ma naissance. » Les yeux dorés de Jiriki étaient écarquillés, comme s'il ne pouvait détourner le regard des toits de la cité souterraine. « Lorsque le Tinukeda'ya a désuni son sort du nôtre, Jenjiyana des Rossignols a déclaré dans sa sagesse qu'il nous fallait donner cet endroit aux Enfants du Navigateur, en paiement partiel de la dette que nous avions envers eux. » Il plissa le front et secoua la tête, ses cheveux se déplaçant lâchement sur ses épaules. « La Maison de l'Année-dansante, au moins, avait encore le souvenir de ce qu'était l'honneur. Elle leur donna également Hikehikayo dans le nord, et Jhina-T'senei au collier d'écume, qui a depuis longtemps disparu sous les vagues. »

Éolair s'efforça de comprendre quelque chose à cette pluie de noms inconnus. « Votre peuple a donné cette cité au Tinukeda'ya ? demanda-t-il. Les créatures que nous appelons *domhaini* ? Les Dwarrows ? »

« Certains étaient appelés ainsi », acquiesça Jiriki. Il tourna son regard lumineux vers le comte. « Mais ce ne sont pas des créatures, comte Éolair. Ils viennent du Jardin qui est Perdu, tout comme mon peuple. Nous faisons alors l'erreur de penser qu'ils nous étaient inférieurs. Je voudrais éviter de la reproduire. »

« Je ne voulais pas me montrer insultant, dit Éolair. Mais je les ai rencontrés, comme je vous l'ai dit. Ils étaient... étranges. Mais aussi très aimables avec nous. »

« Les Enfants de l'Océan ont toujours été doux. » Jiriki s'engagea dans les escaliers. « C'est pour cette raison que mon peuple les a amenés, je le crains – parce qu'ils pensaient qu'ils seraient des serviteurs dociles. »

Éolair pressa le pas pour ne pas se faire distancer. Le Sithi se mouvait avec agilité et assurance, bien plus près du bord que le comte n'eût osé le faire, et sans regarder vers le bas. « Que vouliez-vous dire par : "Certains étaient appelés ainsi" ? demanda Éolair. Y avait-il des Tinukeda'ya qui n'étaient pas des Dwarrows ? »

« Oui. Ceux qui vivaient ici – les Dwarrows, comme vous les appelez, n'étaient qu'un petit groupe qui s'était séparé du gros de la tribu. Le reste du Peuple de Ruyan est resté près de l'eau, parce que les océans ont toujours été chers à leurs cœurs. Nombre d'entre eux sont devenus ce que les mortels appellent des "gardes-mer". »

« *Les Niskies* ? » Dans sa longue carrière, qui l'avait souvent amené dans les eaux du sud, Éolair avait vu bien des gardes-mer. « Ils existent toujours. Mais ils ne ressemblent en rien aux Dwarrows ! »

Jiriki s'arrêta pour donner au comte le temps de le rattraper puis, à partir de cet instant et peut-être par courtoisie, marcha moins vite. « C'est tout à la fois la chance et la malédiction du Tinukeda'ya. Ils peuvent évoluer, avec le temps, pour s'adapter aux endroits dans lesquels ils vivent : il y a une certaine mutabilité dans leur sang et dans leurs os. Je pense que si le monde devait être détruit par le feu, les Enfants de l'Océan seraient les seuls à survivre. Avant

longtemps, ils seraient capable de se nourrir de fumée et de nager dans les cendres chaudes. »

« Mais c'est extraordinaire, dit Éolair. Les Dwarrows que j'ai rencontrés, Yisfidri et ses compagnons, paraissaient tellement timides. Qui aurait jamais pu imaginer qu'ils étaient capables de telles choses ? »

« Il y a des lézards dans les marais du sud, dit Jiriki avec un sourire, qui peuvent changer de couleur pour adopter celle de la feuille ou de l'écorce ou de la pierre sur laquelle ils se trouvent. Ils sont timides, eux aussi. Il ne me semble en rien étrange que les créatures les plus peureuses soient souvent les plus aptes à se dissimuler. »

« Mais si votre peuple a offert cet endroit aux Dwarrows – au Tinukeda'ya – pourquoi ont-ils à ce point peur de vous ? Lorsque Dame Maegwin et moi sommes arrivés ici pour la première fois et les avons rencontrés, ils étaient terrifiés à l'idée que nous puissions être de vos serviteurs venus les rechercher. »

Jiriki s'arrêta. Il semblait avoir été pétrifié à la vue de quelque chose en bas. Lorsqu'il se retourna vers Éolair, son expression était à ce point douloureuse que toute la différence de ses traits ne suffisait à la dissimuler. « Ils ont raison d'être effrayés, comte Éolair. Amerasu, qui vient de nous être enlevée, disait de nos relations avec le Tinukeda'ya qu'elles étaient notre honte. Nous ne les avons pas bien traités, et nous leur avons caché des choses qu'ils étaient en droit de savoir... parce que nous pensions qu'ils seraient de meilleurs serviteurs s'ils travaillaient dans l'ignorance. » Il eut un geste de frustration. « Lorsque Jenjiyana, maîtresse de la Maison de l'Année-dansante, leur donna ce lieu il y a bien longtemps, nombre des Maisons de l'Aube furent opposés à ce geste. Certains, dans le Zida'ya pensent à ce jour encore que nous aurions dû garder les Enfants de Ruyan Vé comme serviteurs. Vos amis ont toutes les raisons d'avoir peur. »

« Aucune de ces choses n'apparaît dans nos légendes sur votre peuple, s'émerveilla Éolair. Le tableau que vous en dressez est bien sombre et bien triste, prince Jiriki. Pourquoi me dites-vous tout cela ? »

Le Sithi se remit à descendre les marches usées. « Parce que, comte Éolair, cette époque sera bientôt révolue. Cela ne veut pas forcément dire que des choses plus heureuses la remplaceront, je suppose – même si c'est toujours une possibilité, comme on se doit de le supposer. Mais quoi qu'il advienne, cette époque s'achève. » Ils continuèrent de descendre, en silence.

Éolair fit appel aux vagues souvenirs qu'il avait de sa précédente visite pour diriger Jiriki à travers la cité en ruines – bien que, à en juger par l'impatience du Sithi qui ne semblait contenue que par sa courtoisie naturelle, ce dernier aurait tout aussi bien pu se diriger lui-même. Comme ils marchaient dans les rues désertes, Éolair vit une nouvelle fois en Mezutu'a moins une cité qu'un enclos pour des animaux timides mais amicaux. Cette fois, pourtant, avec les paroles de Jiriki sur l'océan encore fraîches à son esprit, Éolair la vit

comme une sorte de jardin de corail, ses innombrables constructions jaillissant les unes des autres, percées de portes vides et de tunnels obscurs, ses tours jointes ensemble par des passerelles aussi fines que du verre étiré. Il se demanda distraitemment si les Dwarrows n'avaient pas conservé au fond d'eux la nostalgie de la mer, si bien que cet endroit et ses modifications – Jiriki, en cet instant même, indiquait quelque structure qui avait été ajoutée ultérieurement aux constructions originales de Mezutu'a – étaient peu à peu devenus une sorte de grotte sous-marine, protégée du soleil par la pierre de la montagne plutôt que l'eau bleue.

Alors qu'ils émergeaient du long tunnel aux panneaux sculptés de pierre vivante et pénétraient dans la vaste arène de pierre, Jiriki, qui menait maintenant la marche, fut baigné d'un nimbe de lumière pâle et crayeuse. Tout en regardant vers l'arène, le Sithi éleva ses mains minces à hauteur d'épaule, puis fit un geste subtil avant de s'avancer, sa grâce de cerf masquant seule le fait qu'il se déplaçait très vite.

Le grand Têt cristallin se dressait toujours au centre de la cuvette, et scintillait faiblement, ses surfaces débordant de couleurs qui évoluaient lentement. Autour d'elle, les gradins de pierre étaient vides. L'arène était déserte.

« *Yis-fidri !* cria Éolair. *Yis-hadra ! C'est moi, Éolair, le comte de Nad Mullach !* »

Sa voix roula le long de l'arène et se répercuta sur les murs lointains de la caverne. Il n'y eut pas de réponse. « *C'est Éolair, Yis-fidri ! Je suis revenu !* »

Lorsqu'il n'obtint aucune réponse – il n'y avait pas le moindre signe de vie, pas de bruits de pas, pas de lueur des barres de cristal rose des Dwarrows – Éolair alla rejoindre Jiriki.

« C'est ce que je craignais, dit le comte. Que si je vous amenais ici, ils disparaîtraient. J'espère simplement qu'ils n'ont pas totalement abandonné la cité. » Il fronça les sourcils. « Je suppose qu'ils me prennent maintenant pour un traître, puisque j'ai amené l'un de leurs anciens maîtres ici. »

« Peut-être. » Jiriki paraissait distrait, presque tendu. « Par mes ancêtres, souffla-t-il, se tenir devant le Têt de Mezutu'a ! Je peux le sentir chanter ! »

Éolair approcha sa main de la pierre laiteuse, mais il ne sentit rien d'autre qu'un léger réchauffement de l'air.

Jiriki tendit ses paumes vers le Têt sans aller jusqu'au contact, immobilisant ses mains comme s'il avait atteint quelque chose d'invisible qui avait la même forme que la pierre mais était deux fois plus grand. Les formes lumineuses commencèrent à se faire un peu plus colorées, comme si quoi que ce fût qui se trouvait à l'intérieur s'était rapproché de la surface. Jiriki observa soigneusement les jeux de couleurs tout en formant avec les doigts de lentes orbites, sans jamais toucher directement le Têt, mais en plaçant ses mains autour de la pierre comme s'il entraînait un partenaire immobile dans une danse rituelle.

Un long moment s'écoula, durant lequel Éolair finit par avoir mal aux

jambes. Il alla s'asseoir sur les gradins de pierre. Une brise froide balayait l'arène et lui titillait le bas de la nuque. Il se pelotonna un peu plus dans sa cape et regarda Jiriki, qui se dressait toujours devant la pierre brillante, engagé dans quelque communion silencieuse.

Cédant à un ennui certain, Éolair commença à jouer avec sa longue queue de cheval de cheveux noirs. Bien qu'il fut difficile de dire combien de temps s'était écoulé depuis que Jiriki s'était approché de la pierre, le comte savait qu'il ne s'agissait pas d'un bref intervalle : Éolair était célèbre pour sa patience, et même en ces temps troublés, il était difficile de lui faire perdre son calme.

Soudain, le Sithi tressaillit et recula d'un pas. Il vacilla sur place un instant, puis se tourna vers Éolair. Il y avait une lueur dans les yeux de Jiriki qui n'était pas simplement le reflet de la lumière inconstante du Têt.

« Le Feu-parlant », dit Jiriki.

Éolair fut troublé. « Que voulez-vous dire ? »

« Le Feu-parlant de Hikehikayo. C'est un autre Témoin – un maître-Témoin, comme le Têt. Je ne sais pas pourquoi, mais il est très proche – une proximité qui n'a rien à voir avec la distance. Je ne peux pas m'en libérer pour diriger le Têt vers autre chose. »

« Vers quelles autres choses voulez-vous le diriger ? »

Jiriki agita la tête. Il regarda rapidement le Têt avant de parler. « C'est difficile à expliquer, comte Éolair. Laissez-moi le dire d'une autre manière – si vous étiez perdu dans le brouillard, mais qu'il y avait un arbre auquel vous pourriez grimper, qui vous permettrait de vous déplacer *au-dessus* du brouillard, ne monteriez-vous pas ? »

Éolair acquiesça. « Certainement, mais je ne vois toujours pas ce que vous voulez dire. »

« Tout simplement ceci. Nous qui avons l'habitude d'arpenter la Route des Rêves nous en sommes vus interdire l'accès il y a quelque temps – aussi sûrement qu'un brouillard épais peut faire craindre à quelqu'un de s'éloigner de sa maison, même s'il a grand besoin de le faire. Les Témoins dont j'ai l'usage sont des Témoins mineurs ; sans la sagesse et la puissance de quelqu'un comme notre Prime-aïeule Ame-rasu, ils n'ont qu'un usage limité. Le Têt de Mezutu'a est un maître-Témoin – j'avais pensé à le chercher même avant que nous ne chevauchions hors de Jao é-Tinukai'i – mais je viens de m'en voir dénier l'usage, en quelque sorte. Comme si j'avais grimpé à cet arbre dont j'ai parlé, et que j'avais presque atteint les limites du brouillard, pour m'apercevoir que quelqu'un d'autre était au-dessus de moi, qui ne me laisserait pas grimper assez haut pour voir. On m'a contré. »

« Je crains que tout cela ne reste très largement un mystère pour un mortel comme moi, Jiriki, mais je pense que je comprends un peu ce que vous essayez d'expliquer. » Éolair réfléchit un instant. « Pour le dire d'une autre manière, vous essayez de regarder à travers une fenêtre, mais quelqu'un de l'autre côté l'a recouverte. C'est cela ? »

« Oui. C'est bien dit. » Jiriki sourit, mais Éolair devina de l'épuisement sous ses traits étranges. « Mais je n'ose pas repartir sans essayer de regarder à cette fenêtre encore et encore, tant que j'en ai la force. »

« Eh bien, je vous attendrai, alors. Mais nous n'avons amené que peu d'eau et de nourriture – et par ailleurs, si je ne puis parler pour les vôtres, je crains que mon peuple n'ait besoin de moi avant longtemps. »

« Pour la nourriture et l'eau, dit Jiriki distraitement, vous pouvez tout prendre. » Il se tourna une nouvelle fois vers le Têt. « Lorsque vous estimerez qu'il est temps pour vous de repartir, dites-le moi – mais ne me touchez pas tant que je ne vous l'ai pas permis, comte Éolair, si vous voulez bien me le promettre. Je ne sais pas exactement ce que je dois faire, et il serait plus sûr pour nous deux que vous me laissiez seul, quoi qu'il puisse sembler se passer. »

« Je ne ferai rien tant que vous ne me le demandez pas », promit Éolair.

« Bien. » Jiriki leva ses mains et recommença à dessiner ses cercles lents.

Le comte de Nad Mullach soupira et alla s'adosser contre le banc de pierre, en essayant de trouver une position confortable.

Éolair s'éveilla d'un rêve étrange – il fuyait devant une roue immense, aussi grande qu'un arbre, fruste et écaillé comme les poutres d'un plafond ancien – pour réaliser que quelque chose n'allait pas. La lumière était plus brillante, et palpitait comme un cœur, mais elle était devenue d'un bleu-vert écœurant. L'air dans l'immense caverne était aussi immobile et tendu qu'à l'approche d'un orage, et une odeur qui évoquait les séquelles de la foudre brûlait les narines d'Éolair.

Jiriki se tenait toujours devant le Têt brillant, un grain de poussière dans une mer de lumière aveuglante – mais là où il avait ressemblé à un danseur de Mircha entamant une prière pour la pluie, ses membres étaient maintenant crispés et tordus, et sa tête rejetée en arrière comme si une main invisible était en train de le presser de toute son énergie vitale. Éolair se précipita, terriblement inquiet mais indécis quant à la conduite à tenir. Le Sithi avait dit au comte de ne pas le toucher quoi qu'il advînt, mais lorsque Éolair fut assez près pour voir le visage de Jiriki, presque invisible dans le déluge de brillance nauséuse, il sentit son cœur se serrer. Ce ne pouvait pas être ce à quoi Jiriki s'était attendu !

Les yeux teintés d'or du Sithi avaient roulé en arrière, si bien que seul un croissant blanc était visible sous les paupières. Ses lèvres découvraient ses dents en un rictus de bête acculée, et les veines de son cou et de son front battaient à bientôt éclater.

« Prince Jiriki ! hurla Éolair. Jiriki ! Est-ce que vous pouvez m'entendre ? »

La bouche du Sithi s'ouvrit un peu plus grand. Ses mâchoires s'agitèrent. Un grondement puissant s'en échappa et résonna à travers la cuvette, profond et inintelligible, mais si visiblement plein de douleur et de peur qu'Éolair,

alors même qu'il refermait ses mains sur ses oreilles de désespoir, sentit la pitié et l'horreur se mêler en son cœur. Il tendit une main incertaine vers le Sithi et vit avec surprise tous les poils de son bras se dresser. Sa peau le picotait.

Le comte Éolair ne réfléchit qu'un instant de plus. En se maudissant pour l'inconscient qu'il était, et en ajoutant une courte prière silencieuse à Cuamh le Chien-terrier, il avança d'un pas et se saisit des épaules de Jiriki.

À l'instant où ses doigts le touchèrent, Éolair se sentit envahi par une force titanique venue de nulle part, une rivière noire déferlante de terreur et de sang et de voix vides qui se déversait à travers lui, balayant ses pensées comme une poignée de feuilles mortes dans une cascade. Mais dans le bref instant qui précéda le plongeon de sa personnalité dans le néant, il put voir ses mains qui touchaient toujours Jiriki, et vit le Sithi, emporté par le poids d'Éolair, tomber en avant vers le Têt. Jiriki toucha la pierre. Une immense gerbe d'étincelles jaillit, plus lumineuse encore que l'éclat bleu vert, un million de points brillants comme les âmes de toutes les lucioles du monde libérées ensemble, dansantes et virevoltantes. Puis tout s'effaça dans l'obscurité. Éolair se sentit tomber, tomber, projeté comme une pierre dans un vide sans fin...

« Vous êtes vivant. »

Le soulagement dans la voix de Jiriki était évident. Éolair ouvrit les yeux devant une masse pâle et indistincte qui devint peu à peu le visage du Sithi penché sur lui. Les mains fraîches de Jiriki étaient sur ses tempes.

Éolair lui fit faiblement signe de s'écarter. Le Sithi recula et le laissa s'asseoir ; Éolair se sentit obscurément reconnaissant qu'on le laissât le faire lui-même, même s'il lui fallut un certain temps pour reprendre le contrôle de son corps tremblant. Sa tête le martelait et résonnait comme le Chaudron de Rhynn annonçant la guerre à pleine volée. Il dut fermer les yeux un moment pour ne pas vomir.

« Je vous avais prévenu qu'il ne fallait pas me toucher », dit Jiriki, mais il n'y avait aucun reproche dans sa voix. « Je suis désolé que vous ayez dû autant souffrir pour moi. »

« Que... que s'est-il passé ? »

Jiriki secoua la tête. Il y avait une certaine raideur dans ses mouvements, et quand Éolair imagina combien de temps le Sithi avait dû endurer ce qu'il n'avait lui-même connu que quelques instants, il en resta interdit. « Je n'en suis pas certain, répondit Jiriki. Quelque chose ne voulait pas que j'atteigne la Route des Rêves, ou ne voulait pas que l'on touche au Têt – quelque chose qui a bien plus de puissance et de connaissance que moi. » Il grimaça, dévoilant ses dents blanches. « J'ai eu raison de dire à Seoman de ne plus arpenter la Route des Rêves. Il semble que j'aurais dû écouter mes propres conseils. Likimeya, ma mère, sera furieuse. »

« Je croyais que vous alliez mourir », grommela Éolair. Il avait l'impression que quelqu'un ferrait un cheval de trait sous son crâne.

« Si vous ne m'aviez pas entraîné hors de l'alignement dans lequel j'étais piégé, un sort pire que la mort m'aurait attendu, je pense. » Il eut un rire sec et soudain. « Je vous dois la Staja Ame, comte Éolair – la flèche blanche. Malheureusement, la mienne est déjà en d'autres mains. »

Éolair roula sur le côté et essaya de se lever. Il lui fallut plusieurs tentatives, mais enfin, avec l'aide de Jiriki, qu'Éolair accepta cette fois avec reconnaissance, il réussit à se mettre debout. Le Têt avait retrouvé son calme, luisant doucement au milieu de l'arène déserte, projetant des ombres hésitantes derrière les gradins de pierre. « La flèche blanche ? » murmura-t-il. Sa tête lui faisait mal, et ses muscles lui donnaient l'impression qu'il avait été traîné derrière un chariot depuis Hernysadharc jusqu'à Crannhyr.

« Je vous en reparlerai bientôt, dit Jiriki. Je dois apprendre à vivre avec ces indignités. »

Ensemble, ils commencèrent à marcher vers le tunnel qui menait hors de l'arène. Éolair en chancelant, Jiriki plus droit, mais encore lent. « Des indignités ? demanda faiblement Éolair. Que voulez-vous dire ? »

« Être sauvé par des mortels. C'est devenu une sorte d'habitude chez moi, semble-t-il. »

Le bruit de leurs pas résonna dans la vaste caverne et dans tous ses recoins obscurs.



« Ici, petit petit, viens-là, Grimalkin. »

Rachel était un peu gênée. Elle n'était pas vraiment certaine de la façon dont on pouvait bien parler aux chats – à son époque, elle avait attendu d'eux qu'ils fissent leur travail de contingentement de la population des nuisibles, et avait laissé à ses servantes le soin de les dorloter et de les câliner. Pour autant qu'elle fut concernée, flatteries et cajoleries n'entraient en rien dans sa charge, que le récipiendaire eût deux ou quatre pattes. Mais maintenant elle avait une mission – fût-elle d'une compassion absurde – qui lui imposait de se ridiculiser.

« Petit, petit, petit. » Rachel agitait le morceau de bœuf salé. Elle s'approcha précautionneusement d'une demi-coudée, en s'efforçant de ne pas penser à son mal de dos et à la pierre rêche sous ses genoux. « J'essaie de te nourrir, sale petite bête malsaine. » Elle se renfrogna et agita le morceau de viande. « Tu mériterais bien que je te mette au pot. »

Même le chat, qui se maintenait hors de portée de Rachel au milieu du couloir, semblait savoir que sa menace était creuse. Non pas à cause d'un quelconque attendrissement de Rachel – elle avait besoin que cet animal prît la nourriture, mais n'aurait pas hésité sans cela à le chasser d'un coup de balai – mais parce que manger la chair d'un chat lui était aussi inconcevable que cracher sur l'autel d'une chapelle. Elle n'aurait pu dire en quoi la chair du chat était différente de celle du lapin ou du chevreuil, mais elle n'en avait pas besoin. Les gens décents ne le faisaient pas, et cela lui suffisait.

Pourtant, durant ce dernier quart d'heure, elle avait plus d'une fois caressé l'idée de rejeter cette créature récalcitrante dans les escaliers à coups de pied, et de trouver un autre moyen d'arriver à ses fins qui ne nécessiterait pas la coopération d'un animal. Mais le plus irritant était que son projet même n'avait aucun intérêt pratique.

Rachel regarda son bras tremblant et ses doigts grasseyés. Tout cela pour aider un monstre ?

Tu t'enfonces, vieille femme. Tu deviens aussi folle qu'une tête-creuse.

« Petit... »

Le chat gris s'avança de quelques pas et s'immobilisa, inspectant Rachel avec des yeux écarquillés autant par la méfiance que par la lumière trop forte de la lampe. Rachel adressa silencieusement une prière à Elysia et tenta d'agiter la viande d'une manière alléchante. Le chat s'avança prudemment, plissa le museau, et donna un rapide coup de langue. Après un moment de toilettage des moustaches faussement désinvolte, il parut trouver du courage. Il tendit le cou et arracha une bouchée au morceau de viande, puis recula pour aller l'avalier, et se ravança. Rachel amena son autre main et caressa doucement le dos du chat. Il tressaillit, mais Rachel ne faisant aucun geste brusque, il prit le reste du bœuf et l'avalait. Elle laissa ses doigts parcourir la fourrure tandis que le chat reniflait ses doigts maintenant vides d'un air interrogateur. Rachel le flatta derrière les oreilles, en s'imaginant résister à l'envie d'étrangler ce petit monstre. Enfin, lorsqu'elle l'eut fait ronronner, elle se remit sur ses pieds.

« Demain, dit-elle, encore de la viande. » Elle se tourna et repartit lentement à travers le couloir vers sa cachette. Le chat la regarda partir, examina le sol à la recherche d'un quelconque reste qu'il aurait pu laisser, puis s'étendit et commença à faire sa toilette.



Jiriki et Éolair émergèrent dans la lumière en clignant des yeux comme des taupes. Le comte regrettait déjà d'avoir choisi cet accès aux mines souterraines, qui était si éloigné d'Hernysadharc. S'ils étaient venus par les cavernes dans lesquelles les Hernystiris s'étaient abrités, comme lui et Maegwin l'avaient fait la première fois, ils auraient pu passer la nuit dans l'une des salles de leur ancien refuge, et s'épargner la longue chevauchée du retour.

« Vous n'avez pas l'air très bien », commenta le Sithi, qui ne disait probablement que la vérité. Le crâne d'Éolair avait cessé de résonner, mais ses muscles étaient encore extrêmement douloureux.

« Je ne me sens pas très bien. » Le comte regarda alentour. Il y avait encore un peu de neige sur le sol, mais le temps s'était nettement amélioré ces derniers jours. Il était tentant d'envisager de rester ici et de ne repartir vers le Taig qu'au matin. Il plissa les yeux et regarda le soleil. Ce n'était que le milieu de l'après-midi ; il lui avait paru passer bien plus de temps sous terre...

s'ils étaient bien le même jour. Il grimaça amèrement à cette pensée. Le chemin du retour à cheval, lui semblait-il, même douloureux, restait tout de même préférable à une nuit dans la campagne encore froide.

Les chevaux, le hongre bai d'Éolair et le destrier blanc de Jiriki, dont la crinière était ornée de plumes et de clochettes, broutaient l'herbe rare, en limite de leur longe. Il ne fallut que quelques instants pour les préparer, puis humain et Sithi partirent vers le sud-est et Hernysadharc.

« L'air semble différent, cria Éolair. Pouvez-vous le sentir ? »

« Oui. » Jiriki releva la tête comme un animal sauvage renifle le vent.

« Mais je ne sais pas ce que cela peut vouloir dire. »

« Il fait plus chaud. C'est déjà bien assez pour moi. »

Lorsqu'ils atteignirent les limites d'Hernysadharc, le soleil s'était déjà réfugié derrière le Grianspog et la base du ciel perdait de son rougeoiement. Ils chevauchèrent côte-à-côte le long de la Route du Taig, se faufilant à travers le flot non négligeable des hommes et des chariots. Voir son peuple à l'air fibre et vaquant à ses occupations soulagea Éolair dans ses douleurs. Les choses étaient loin d'être revenues à la normale, et la plupart des gens sur la route avaient le regard creux et fixe des affamés, mais ils se déplaçaient librement dans leur propre pays. Beaucoup semblaient être venus pour le marché ; ils agrippaient jalousement leurs acquisitions, même si ce n'était qu'une poignée d'oignons.

« Alors, qu'avez-vous appris ? » demanda enfin Éolair.

« Du Têt ? Peu et beaucoup à la fois. » Jiriki vit l'expression du comte et rit. « Ah, vous ressemblez à mon ami humain Seoman Mèche-blanche ! C'est vrai, nous Enfants de l'Aube donnons rarement une réponse satisfaisante. »

« Seoman... ? »

« Les humains l'appellent "Simon", je crois. » Jiriki hocha la tête, ses cheveux blanc lait dansant dans le vent. « C'est un étrange enfant, mais brave et de bonne nature. Et il est malin, même s'il le cache bien. »

« Je l'ai rencontré, je crois. Il est avec Josua Mainmorte à la Pierre – à Ses... Sesu... » Il agita la main, essayant de se remémorer du nom.

« Sesuad'ra. Oui, c'est lui. Il est jeune, mais il a été entraîné par trop de courants pour que la chance seule en soit l'explication. Il aura un rôle à jouer dans toutes ces choses. » Jiriki regarda vers l'est, comme s'il y cherchait le jeune mortel. « Amerasu – notre Prime-aïeule – l'a invité dans sa maison. Un honneur extrêmement rare. »

Éolair agita la tête. « Il n'avait l'air que d'un jeune homme dégingandé et un peu maladroit lorsque je l'ai rencontré – mais j'ai cessé il y a bien longtemps de faire confiance aux apparences. »

Jiriki sourit. « Cela prouve que le vieux sang hemystiri est bien présent dans vos veines. Laissez-moi réfléchir encore un peu à ce que j'ai découvert dans le Têt. Puis, si vous venez avec moi voir Likimeya, je partagerai mes pensées avec vous deux. »

Comme ils montaient la colline de Hem, Éolair vit quelqu'un qui marchait lentement dans l'herbe humide. Il leva la main.

« Un instant, s'il vous plaît. » Éolair passa ses rênes au Sithi, puis sauta de selle et marcha vers la silhouette, qui se penchait régulièrement comme si elle cueillait des fleurs entre les brins d'herbe. Quelques oiseaux voletaient derrière, plongeant vers le sol avant de reprendre leur envol à tire-d'aile.

« Maegwin ? » appela Éolair. Elle ne s'arrêta pas, et il dut presser le pas pour la rattraper. « Maegwin, répéta-t-il en arrivant à son niveau, est-ce que vous allez bien ? »

La fille de Lluth se tourna pour le regarder. Elle portait une cape sombre, mais était vêtue en dessous d'une robe d'un jaune flamboyant. La boucle de sa ceinture était un tournesol d'or martelé. Son visage était joli et paisible. « Comte Éolair », dit-elle calmement, puis elle sourit, et se pencha pour laisser une nouvelle poignée de graines glisser de ses doigts pour se répandre au sol.

« Que faites-vous ? »

« Je plante des fleurs. La longue bataille contre l'hiver a flétri jusqu'aux jardins du Paradis. » Elle se baissa et jeta d'autres graines. Derrière elle, les oiseaux se disputaient bruyamment les semences.

« Que voulez-vous dire, "les jardins du Paradis" ? »

Elle le dévisagea avec curiosité. « Quelle étrange question. Mais pensez, Éolair, aux fleurs magnifiques qui vont éclore de ces graines. Imaginez les beautés qui s'offriront au regard lorsque les jardins des dieux seront de nouveau fleuris. »

Éolair la regarda un temps avec impuissance. Maegwin continua d'avancer, en éparpillant les graines par poignées dans son chemin. Les oiseaux, rassasiés mais pas encore repus, la suivaient. « Mais vous êtes sur la colline de Hem, dit-il. Vous êtes à Hernysadharc, l'endroit où vous avez grandi ! »

Maegwin s'arrêta et resserra sa cape. « Vous n'avez pas l'air bien, Éolair. Ce n'est pas une bonne chose. Personne ne devrait être souffrant en un tel endroit. »

Jiriki s'avavançait agilement sur l'herbe dans leur direction, en menant les deux chevaux. Il s'arrêta à une courte distance, désireux de ne pas les déranger.

À la grande surprise d'Éolair, Maegwin se tourna vers le Sithi et fit la révérence. « Bienvenue, seigneur Brynnoch », dit-elle, puis elle se releva et tendit les bras vers le rougeoiement de l'horizon au couchant. « Quel ciel magnifique vous avez fait pour nous aujourd'hui. Merci, ô Être de Lumière. »

Jiriki ne dit rien mais regarda Éolair avec une expression féline de calme curiosité.

« Ne savez-vous pas qui c'est ? demanda le comte à Maegwin. C'est Jiriki, un Sithi. Ce n'est pas un dieu, mais l'un de ceux qui nous ont sauvés de Skali. » Comme elle ne répondait pas et se contentait de sourire avec

indulgence, sa voix se fit plus forte. « Maegwin, ce n'est pas Brynnoch. Vous n'êtes pas parmi les dieux. C'est Jiriki – un immortel, mais fait de chair et de sang, comme vous et moi. »

Maegwin tourna son fin sourire vers le Sithi. « Mon doux seigneur, Éolair semble fébrile. Ne l'avez-vous pas emmené trop près du soleil en vos voyages de ce jour ? »

Le comte de Nad Mullach resta bouche bée. Était-elle réellement folle, ou jouait-elle à quelque jeu incompréhensible ? Il ne l'avait jamais vue comme ça. « Maegwin », lâcha-t-il.

Jiriki lui toucha le bras. « Venez avec moi, comte Éolair. Nous allons parler. »

Maegwin fit une nouvelle révérence. « Vous êtes fort aimable, seigneur Brynnoch. Je vais poursuivre ma tâche, maintenant, si vous voulez bien me donner congé. Tout cela n'est qu'un bien piètre remerciement en comparaison de votre bonté et de votre hospitalité. »

Jiriki acquiesça. Maegwin se détourna et reprit sa marche lente le long du flanc de la colline.

« Que les dieux me viennent en aide, dit Éolair. Elle est folle ! C'est pire que je ne l'avais craint. »

« Il n'est pas besoin d'être humain pour voir qu'elle est gravement troublée. »

« Que puis-je faire ? se lamenta le comte. Et si elle ne retrouvait jamais ses esprits ? »

« J'ai une amie – une cousine, selon votre terminologie – qui est guérisseuse, proposa Jiriki. Je ne sais pas si le problème de cette jeune femme est de sa compétence, mais il n'y a pas de mal à essayer, je suppose. »

Il regarda Éolair se remettre difficilement en selle, puis se hissa sur sa monture d'un seul geste fluide, et entraîna le comte silencieux vers les hauteurs de la colline et le Taig.



Lorsqu'elle entendit les pas qui approchaient, Rachel faillit s'enfoncer plus encore dans l'ombre avant de se souvenir que cela ne ferait aucune différence. Au fond d'elle-même, elle se maudit pour avoir eu une réaction aussi ridicule.

Les pas étaient lents, comme si celui qui marchait était très faible ou portait un lourd fardeau.

« Et où allons-nous, maintenant ? » C'était un murmure guttural, grave et rauque, une voix qui n'était pas utilisée très souvent. « Où ? Où allons-nous ? Très bien, je viens. » Il y eut un léger filet sonore qui aurait tout aussi bien pu être des rires que des pleurs.

Rachel retint sa respiration. Le chat apparut le premier, tête haute, certain maintenant après presque une semaine que l'attendait le dîner et non point le danger. L'homme le suivit un instant plus tard, progressant maladroitement hors de l'ombre pour entrer dans le cercle de lumière de la lampe. Son visage

pâle et marqué était couvert d'une longue barbe mouchetée de gris, et les parties de son corps qui n'étaient pas recouvertes par ses hardes immondes étaient d'une maigreur famélique. Ses paupières étaient closes.

« Ralentis, grinça-t-il. Je suis faible. Je ne peux pas aller vite. » Il s'arrêta, comme s'il sentait la lumière de la lampe sur son visage, sur les paupières de ses yeux morts.

« Où es-tu, chat ? » balbutia-t-il.

Rachel se pencha pour caresser l'animal, qui se frottait contre sa cheville, puis lui glissa un peu du bœuf salé qu'il attendait. Elle se redressa.

« Marquis Guthwulf. » Sa voix parut si puissante après les murmures de Guthwulf que même elle en fut choquée. L'homme tressaillit et eut un geste de recul, manquant tomber en arrière, mais au lieu de tourner les talons et de s'enfuir, il leva ses mains tremblantes devant lui.

« Laissez-moi seul, maudites choses, cria-t-il. Allez hanter quelqu'un d'autre ! Laissez-moi dans ma misère ! Laissez l'épée me prendre, si elle le veut. »

« Ne partez pas, Guthwulf », s'empressa de dire Rachel, mais devant cette nouvelle intervention, le marquis fit demi-tour et partit en titubant le long du couloir.

« Il y aura à manger pour vous ici », cria-t-elle. La pitoyable apparition ne répondit pas, mais disparut dans l'obscurité au-delà de la lumière de la lampe. « Je laisserai la nourriture et je repartirai. Je ferai cela tous les jours. Vous n'aurez pas besoin de me parler ! »

Lorsque les échos se furent évanouis, elle déposa à ses pieds une petite portion de viande séchée pour le chat, qui se mit aussitôt à la mâcher avec appétit. Elle plaça le bol de viande et de fruits séchés sur une petite alcôve poussiéreuse du mur, hors de portée du chat, mais en un endroit que l'épouvantail vivant ne pourrait manquer lorsqu'il aurait rassemblé assez de courage pour revenir.

Doutant encore de ce que pouvaient être ses vraies raisons, Rachel ramassa sa lampe et regarda vers les escaliers qui allaient la ramener vers des parties moins profondes et plus familières du labyrinthe du château. Maintenant, elle l'avait fait, et il était trop tard pour reculer. Mais *pourquoi* l'avait-elle fait ? Elle allait devoir risquer de retourner dans les parties hautes du château, puisque ses réserves avaient été constituées pour une personne frugale, et non pour deux adultes et un chat à l'estomac sans fond.

« Rhiapp, protégez-moi de moi-même », maugréa-t-elle.

Cela venait peut-être du fait que c'était la seule charité qui lui fut possible en ces temps troublés – même si Rachel n'avait jamais été obsédée par la charité, tant de mendiants étant, pour autant qu'elle pût le dire, normalement constitués et probablement simplement effrayés par l'idée de travailler. Mais peut-être que c'était de la charité. Les temps avaient changé, et Rachel avait changé, elle aussi.

Ou peut-être qu'elle se sentait simplement seule, se dit-elle. Elle renâcla et

pressa le pas dans le couloir.

23. *Le Cri de la Corne*



Plusieurs choses étranges se passèrent durant les jours qui suivirent l'arrivée de Miriamélé et de ses compagnons à Sesuad'ra.

La première et la moins importante fut le changement qui affecta Lenti, le messager du comte Streàwe. Le Perduinais à tête de scarabée avait passé ses premiers jours à la Nouvelle-Gadrinsett à arpenter le petit marché sans cesser d'importuner les femmes et de chercher noise aux marchands. Il exhibait ses couteaux à la moindre occasion, laissant entendre qu'il n'hésitait pas à en faire usage lorsque l'envie l'en prenait.

Quoi qu'il en soit, lorsque le duc Isgrimnur arriva avec la princesse, Lenti se retira immédiatement dans la tente qui lui avait été attribuée et n'en sortit plus pour quelque temps. Il fallut se montrer extrêmement persuasif pour le convaincre d'en émerger, même pour recevoir la réponse de Josua à son maître Streàwe, et lorsque le messager aux couteaux florissants comprit que le duc allait être présent, ses jambes le trahirent au point qu'il fallut le faire asseoir pour qu'il puisse recevoir les instructions de Josua. Apparemment – c'était du moins ce qui se raconta plus tard sur le marché – lui et le duc s'étaient déjà rencontrés, et Lenti n'en avait pas gardé un souvenir plaisant. Lorsqu'il eut reçu la réponse pour son maître, Lenti s'empressa de quitter Sesuad'ra. Ni lui ni personne ne sembla regretter ce départ.

Le deuxième événement, bien plus ahurissant, fut l'annonce faite par le duc Isgrimnur que le vieil homme qu'il avait ramené des terres du sud à Sesuad'ra était en fait Camaris-sà-Vinitta, le plus grand héros de l'époque de Jean Presbytère. Il se murmura dans toute la colonie que lorsque Josua apprit cela le soir de leur retour, il tomba à genoux devant le vieil homme et lui baisa la main – ce qui constituait une preuve suffisante de la véracité des dires d'Isgrimnur. Bizarrement, pourtant, ce sire Camaris ne fut pas le moins du monde touché par le geste du prince. Des rumeurs contradictoires envahirent bientôt la communauté de la Nouvelle-Gadrinsett – le vieil homme avait été blessé à la tête, il avait été rendu fou par le vin ou la sorcellerie ou diverses autres raisons, ou il avait fait vœu de silence.

La troisième péripétie, et la plus triste, fut la mort du vieux Towser. La nuit même du retour de Miriamélé et des autres, le vieux bouffon mourut dans son sommeil. Presque tous s'accordèrent sur le fait que son cœur n'avait pu supporter une telle excitation. Ceux qui savaient les terreurs par lesquelles Towser était passé avec le reste du groupe de survivants de Josua n'en étaient pas aussi certains, mais c'était après tout un très vieil homme, et son décès

n'était que naturel. Josua parla élogieusement de lui Ion de son enterrement deux jours plus tard, rappelant au petit groupe réuni là le temps passé par Towser au service du roi Jean. Certains remarquèrent néanmoins que, malgré le généreux discours funéraire du prince, le fou fut enterré près des morts de la récente bataille et non à côté de Déornoth dans le jardin de la Maison de la Séparation.

Le trouvère Sangfugol s'assura que le vieil homme fut enterré avec son luth et sa livrée en lambeaux, en souvenir du fait que Towser lui avait transmis ses connaissances musicales. Ensemble, Sangfugol et Simon cueillirent également des fleurs de neige qu'ils éparpillèrent sur le sol noir une fois la tombe refermée.



« C'est triste qu'il soit mort juste au retour de Camaris. » Miriamélé tissait les dernières fleurs de neige, que Simon lui avait données, en un délicat bracelet. « C'était l'un des rares survivants de cette époque, et ils n'auront pas eu l'occasion de parler. De toute façon, Camaris n'aurait certainement rien pu dire, je suppose. »

Simon agita la tête. « Towser a eu le temps de parler à Camaris, princesse. » Il marqua une pause. Son titre lui paraissait toujours étrange, en particulier lorsqu'elle était assise en chair et en os à côté de lui, et vivait, et respirait. « Dès que Towser l'a vu – alors qu'Isgrimmur n'avait pas encore dit qui c'était – il a pâli. Il est venu juste devant Camaris un instant, en lui prenant les mains comme ça, et il a chuchoté "Je n'ai rien dit à personne, Seigneur, je vous le jure !" Puis il est parti vers sa tente. Personne ne l'a entendu parler à part moi, je pense. Je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire, et je ne le sais toujours pas. »

Miriamélé acquiesça. « Je suppose que nous ne le saurons jamais, maintenant. » Elle le regarda, puis détourna aussitôt le regard vers ses fleurs.

Simon la trouvait plus jolie que jamais. Ses cheveux d'or, la teinture ayant maintenant disparu, étaient presque aussi courts que ceux d'un garçon, mais il aimait la façon dont cela soulignait le dessin ferme et clair de son visage et ses yeux verts. Même l'expression un peu plus sérieuse qu'elle arborait maintenant la rendait plus charmante encore. Il l'admirait, c'était le mot, mais il ne savait que faire de ses sentiments. Il rêvait de la protéger de n'importe quoi et de n'importe qui, mais dans le même temps il savait très bien qu'elle ne permettrait jamais à personne de la traiter comme une enfant sans défense.

Simon sentit que quelque chose d'autre avait changé en Miriamélé. Elle était toujours gentille et courtoise, mais il y avait une circonspection en elle dont il ne se souvenait pas, une sorte de retenue. Le vieil équilibre qui s'était forgé entre eux semblait avoir été modifié, mais il ne comprenait pas vraiment ce qui l'avait remplacé. Miriamélé était un peu plus distante, et en même temps plus consciente de lui qu'elle ne l'avait jamais été, comme s'il y avait quelque chose en lui qui l'effrayait, en quelque sorte.

Il ne pouvait s'empêcher de la regarder, et apprécia donc qu'elle concentrât son attention sur les fleurs posées sur ses genoux. Il était tellement insolite de se trouver face à la véritable Miriamélé après tous ces mois où elle n'était qu'un souvenir ou une évocation, qu'il lui était difficile de penser clairement en sa présence. Maintenant que la première semaine après son retour avait passé, il semblait avoir perdu un peu de sa gaucherie, mais l'écart entre eux deux demeurait. Même à Naglimund, lorsqu'il l'avait vue pour la première fois comme la fille de roi qu'elle était, le fossé n'avait pas été si profond.

Simon lui avait raconté – non sans fierté – toutes ses aventures des six derniers mois ; à sa grande surprise, il avait alors découvert que les vicissitudes vécues par Miriamélé avaient été presque aussi incroyablement improbables que ses propres tribulations.

D'abord il avait pensé que les horreurs de ses pérégrinations – les kilpas et les ghants, la mort de Dinivan et du Lecteur Ranéssin, l'histoire un peu obscure de son emprisonnement sur le navire d'un noble nabbanaï – suffisaient à expliquer ce mur qu'il sentait entre eux. Maintenant, il n'en était plus si sûr. Ils avaient été amis, et même s'ils ne devaient jamais être plus que cela, cette amitié avait été réelle, n'est-ce pas ? Quelque chose avait dû se passer pour qu'elle le traitât à ce point différemment.

Se pourrait-il, se demanda Simon, que j'aie changé au point qu'elle ne m'aime plus ?

Il caressa distraitemment sa barbe. Miriamélé releva les yeux, croisa son regard, et eut un petit sourire moqueur. Il sentit une chaleur plaisante l'envahir : c'était presque comme la revoir sous son ancien déguisement de Marya, la servante.

« Tu en es très fier, n'est-ce pas ? »

« Quoi ? Ma barbe ? » Simon fut soudain heureux de l'avoir gardée, parce qu'il rougissait. « Bah, ça ajuste... poussé. » « Hum. Comme ça ? Par surprise ? »

« Qu'est-ce que ça a de mal ? » demanda-t-il, piqué au vif. « Je suis un chevalier, par le sang sur l'arbre ! Pourquoi ne pourrais-je pas avoir une barbe ? »

« Ne jure pas. Pas devant les dames, et surtout pas devant les princesses. » Elle lui adressa un regard qui se voulait sévère, mais dont l'effet fut gâché par un sourire trop mal dissimulé. « Par ailleurs, même si tu es un chevalier, Simon – et je suppose que je devrais te croire sur parole tant que je ne me serai pas souvenu de demander à Josua – cela ne veut pas dire que tu es assez vieux pour te laisser pousser la barbe sans prêter à sourire. »

« Demander à Josua ? Vous pouvez demander à n'importe qui ! » Simon était tiraillé entre le plaisir de la voir réagir un peu plus comme auparavant et l'irritation que provoquait ce qu'elle avait dit. « Pas assez vieux ? J'ai presque seize ans ! Je les aurai dans deux semaines, le jour de la Saint Yistrin ! » Il ne s'était lui-même aperçu de la proximité de cette date que grâce à une récente remarque du père Strangyeard.

« Vraiment ? » Le visage de Miriamélé devint sérieux. « J'ai eu seize ans pendant que nous voyagions vers Kwanitupul. Cadrach a été très gentil – il a volé une tarte à la confiture et des œillets des grands Lacs pour moi – mais ce n'était pas une vraie fête. »

« Ce maudit voleur », gronda Simon. Il n'avait toujours pas oublié sa bourse et la honte que lui avait coûté sa perte, quoi qu'il se fût passé depuis.

« Ne dis pas cela. » Le ton de Miriamélé était soudain devenu plus tranchant. « Tu ne sais rien de lui, Simon. Il a beaucoup souffert. Sa vie a été très dure. »

Simon fit un bruit de dégoût. « Il a souffert ? Et les souffrances des gens à qui il vole ? »

Les yeux de Miriamélé se rétrécirent. « Je ne veux plus que tu dises un mot sur Cadrach. Plus un seul mot. »

Simon ouvrit la bouche, puis la referma. *C'est tout moi*, se dit-il. *À quelle vitesse je peux mettre une fille en colère ! On dirait qu'elles s'entraînent toutes pour devenir Rachel le Dragon.*

Il prit une inspiration. « Je suis désolé que votre anniversaire n'ait pas été agréable. »

Elle le dévisagea un moment, puis se détendit. « Peut-être qu'à la date du tien, Simon, on pourrait fêter les deux. On s'offrirait des cadeaux, comme cela se fait à Nabban. »

« Vous m'en avez déjà fait un. » Il fouilla dans la poche de sa cape et en tira une volute de tissu bleu. « Vous souvenez-vous ? Quand je suis parti dans le nord avec Binabik et les autres. »

Miriamélé le regarda longuement. « Tu l'as gardé ? » demanda-t-elle doucement.

« Bien sûr. Je l'ai porté presque tout le temps. Bien sûr que je l'ai gardé. »

Ses yeux s'agrandirent et elle tourna la tête, puis elle se leva précipitamment du banc de pierre. « Je dois m'en aller, Simon », dit-elle d'un ton étrange. Elle fuyait son regard. « Pardonne-moi, s'il te plaît. » Elle souleva ses jupes et partit rapidement à travers les dalles noires et blanches du Jardin de Feu.

« C'est tout moi », dit Simon. Tout paraissait enfin bien se passer. Qu'avait-il fait ? Quand réussirait-il à comprendre les femmes ?



Binabik, étant ce qu'il y avait de plus proche d'un véritable Porteur du Parchemin, fit prêter serment à Tiamak et au père Strangyeard. Lorsque cela fut fait, lui leur prêta serment à son tour. Géloé observait d'un air sardonique pendant que les litanies étaient égrenées. Elle n'avait jamais beaucoup apprécié les formalités de la Ligue, ce qui était l'une des raisons pour lesquelles elle n'en avait jamais fait partie, malgré l'immense respect qu'avaient pour elle tous les Porteurs du Parchemin. Il y avait également d'autres raisons, mais Géloé n'en parlait jamais, et tous ses anciens camarades

susceptibles de les expliquer avaient maintenant disparu.

Tiamak était tiraillé entre plaisir et déception. Il avait longtemps rêvé que cela pût arriver un jour, mais dans son imagination il recevait le parchemin à la plume des mains de Morgénès, sous le regard chaleureux et approuvateur de Jarnauga et d'Ookequk. En lieu de cela, il avait apporté lui-même le pendentif de Dinivan depuis Kwanitupul où Isgrimnur le lui avait donné, et maintenant il était assis au milieu des successeurs généralement novices de ces admirables grands esprits.

Pourtant, il y avait quelque chose d' inexplicablement excitant dans la réalisation, même humble, de son rêve. Peut-être que ce jour resterait dans les mémoires – la venue d'une nouvelle génération de Porteurs du Parchemin, une renaissance qui allait rendre à la Ligue l'importance et le respect qui étaient siens du temps d'Eahlstan Fiskerne lui-même... !

L'estomac de Tiamak gargouilla. Géloé tourna ses yeux jaunes vers lui, et il eut un sourire embarrassé. Dans l'excitation des préparatifs du matin, il avait oublié de manger. La gêne l'envahit. Voilà ! C'était Ceux qui Observent et Façonnent qui lui rappelaient sa véritable importance. Une nouvelle ère, effectivement – ceux qui étaient rassemblés ici allaient devoir œuvrer puissamment avant de pouvoir se prétendre la moitié des Porteurs de Parchemin que leurs prédécesseurs avaient été. Cela lui apprendrait, à ce petit sauvage des marais, à se laisser griser de la sorte.

Son estomac se fit de nouveau entendre. Cette fois, il évita le regard de Géloé, et tira ses genoux plus près de son corps, se recroquevillant sur le tapis de la tente de Strangyard comme un marchand de poteries un jour de froid.

« Binabik m'a demandé de parler », déclara Géloé une fois les serments prêtés. Son ton était brusque, comme celui de la femme d'un ancien expliquant les tâches ménagères et l'éducation des bébés à une jeune mariée. « Comme je suis la seule qui connaissait les autres Porteurs du Parchemin, j'ai accepté. » Il y avait une férocité dans son regard qui ne mettait pas Tiamak particulièrement à l'aise. Il n'avait fait que correspondre avec la femme de la forêt jusqu'à son arrivée à Sesuad'ra, et n'avait eu aucune idée de la force de sa présence. Depuis, il essayait frénétiquement de se souvenir de chacune des lettres qu'il lui avait envoyées en espérant qu'elles avaient toutes été suffisamment courtoises. Elle n'était visiblement pas le genre de personne que l'on voulait insupporter.

« Vous êtes devenus des Porteurs du Parchemin en ce qui est peut-être la période la plus difficile que le monde ait jamais connue, pire même que l'époque de Fingil et de ses conquêtes et de ses pillages et de la destruction des connaissances. Vous en savez tous assez pour comprendre que ce que nous vivons est bien plus qu'une guerre entre des princes. Elias d'Erkynée s'est allié à Ineluki le Roi de l'Orange, dont les mains mort-vivantes sont finalement sorties de Septantrie, comme le craignait il y a plusieurs siècles Eahlstan Fiskerne. C'est là la tâche qui nous incombe – empêcher cet être malfaisant de transformer la lutte de deux frères en un combat désespéré

contre l'obscurité absolue. Et la première partie de cette tâche, semble-t-il, consiste à percer l'énigme des épées. »

Les discussions sur le chant des épées de Nisses se prolongèrent durant une grande partie de l'après-midi. Lorsque Tiamak eut l'idée d'aller chercher quelque chose pour qu'ils puissent tous manger, le précieux manuscrit de Morgénès était éparpillé sur toute la surface de la tente de Strangyeard, chacune de ses pages ayant été scrutée, analysée et discutée jusqu'à ce que l'air parfumé d'encens de la pièce parût en résonner.

Tiamak comprenait maintenant que le message de Morgénès avait dû faire allusion au chant des Trois Épées. Le Salanais avait cru impossible que quiconque eût pu avoir vent de son trésor caché : il n'avait effectivement pas été découvert. Pourtant, s'il n'avait pas déjà il y a bien longtemps développé le respect que doit un lettré aux coïncidences, les révélations de cette journée l'en aurait convaincu. Lorsque le pain et le vin eurent été partagés et que les différences d'interprétation les plus âpres eurent été adoucies par des bouches pleines et la nécessité de se partager une cruche, Tiamak prit enfin la parole.

« J'ai moi-même découvert quelque chose qui pourra, je l'espère, vous intéresser. » Il reposa soigneusement sa coupe puis tira de son sac le parchemin enveloppé de feuilles. « Je l'ai trouvé sur le marché de Kwanitupul. J'avais espéré aller le montrer à Dinivan à Nabban pour voir ce qu'il en dirait. » Il le déroula avec grand soin pendant que les trois autres s'approchaient pour regarder. Tiamak ressentit le genre de fierté inquiète qui peut envahir un père qui présente pour la première fois son enfant aux anciens pour faire confirmer son nom.

Strangyeard en eut le souffle coupé. « Sainte Elysia, il est vrai ? »

Tiamak hocha la tête. « Si ce n'est pas le cas, c'est un faux fort bien fait. Durant mes années à Perdruin, j'ai vu bien des écrits de l'époque de Nisses. Ce sont bien des runes de Rimmersgard, telles qu'on les auraient tracées en ce temps-là. Regardez les spirales inversées. » Il les indiqua d'un doigt tremblant.

Binabik plissa les yeux. « ... *Ramenez du jardin de pierre de Nuanni...* » lut-il.

« Je pense qu'il veut dire les Iles du Sud, dit Tiamak. Nuanni... »

« ... était l'ancien dieu nabbanais de la mer. » Strangyeard était à ce point excité qu'il l'avait interrompu, un geste extraordinaire pour le prêtre si timide. « Bien sûr : le jardin de pierre de Nuanni – les îles ! Mais que dit la suite ? »

Alors que tous se penchaient et commençaient déjà à débattre, Tiamak sentit la fierté lui chauffer les joues. Son enfant avait reçu l'approbation des anciens.



« Il ne suffit pas de tenir notre position. » Le duc Isgrimmur était assis sur

un tabouret en face de Josua dans la tente sombre du prince. « Vous avez remporté une importante victoire, mais cela n'a que peu d'importance pour Elias. Dans quelques mois, plus personne ne se souviendra même que la bataille a eu lieu. »

Josua plissa le front. « Je le comprends. C'est pour cette raison que j'ai convoqué le Raed. »

Isgrimmur secoua la tête, agitant sa barbe. « Ce n'est pas suffisant, si vous me permettez de le dire. Je parle franchement. »

Le prince eut un léger sourire. « C'est ton rôle, Isgrimmur. »

« Alors permettez-moi de dire ce qu'il faut que je dise. Nous avons besoin d'autres victoires, et vite. Si nous ne faisons pas rapidement reculer Elias, il ne sera même plus utile de savoir si ces histoires de "trois épées" ont un sens ou pas. »

« Tu les juges insensées ? »

« Après tout ce que j'ai vu cette année ? Non, je ne qualifierais rien d'insensé trop vite en cette époque – mais là n'est pas le problème. Tant que nous restons ici comme un chat sur une branche, nous ne prendrons jamais Clou-radieux. » Le duc renâcla. « Par le Maillet de Dror ! Je n'arrive toujours pas à me faire à l'idée que l'épée de Jean est en fait Minneyar. Il aurait suffi d'un coup de plume pour me faire tomber, le jour où vous m'avez dit ça. »

« Nous devons tous nous habituer aux surprises, semble-t-il, dit froidement Josua. Mais que suggères-tu ? »

« Nabban. » Le duc avait parlé sans la moindre hésitation. « Je sais, je devrais vous inciter à partir vers Elvritshalla pour libérer mon peuple. Mais vous avez raison dans vos craintes. Si ce que j'ai entendu dire est vrai, la moitié des hommes de Rimmersgard ont été enrôlés de force dans l'armée de Skali : cela veut dire qu'il faudra une très longue campagne pour le vaincre. Et Kaldskryke est un homme fort, un guerrier rusé. Je hais ce traître, mais je serais le dernier à le considérer comme un ennemi négligeable. »

« Mais les Sithis ont chevauché vers Hernystir, lui rappela Josua. Tu as entendu cela. »

« Et quel sens cela a-t-il ? Je ne comprends rien aux histoires de ce Simon, et cette sorcière sithie aux cheveux blancs ne me semble pas être le genre d'éclaireur sur le rapport duquel on peut dresser les plans de toute une campagne. » Le duc grimaça. « De toute façon, si les Sithis et les Hernystiris réussissent à chasser Skali, c'est merveilleux. Je les acclamerai aussi fort et aussi longtemps que les autres. Mais ceux des hommes de Skali que nous accepterions même de recruter seront éparpillés partout dans les Marches Gelées, et même si le temps se réchauffe un peu, je ne voudrais pas devoir les rassembler et les convaincre d'attaquer l'Erkynée. Et il s'agit de mon peuple, de ma terre, Josua... alors vous devriez écouter ce que je dis. » Il fronçait furieusement ses sourcils broussailleux, comme si la seule idée que le prince pût ne pas être d'accord avec lui remettait en question son bon sens.

Le prince soupira. « Je t'écoute toujours, Isgrimmur. Tu m'a enseigné la

stratégie quand tu me tenais sur tes genoux, souviens-toi. »

« La différence d'âge n'est pas si grande, grommela le duc. Et si vous vous oubliez, je pourrai encore vous emmener dans la neige et vous donner une leçon embarrassante. »

Josua sourit. « Je crains que nous n'ayons à remettre cela à un autre jour. Ah, mais je suis heureux que tu nous sois revenu, Isgrimnur. » Son visage se fit plus sérieux. « Eh bien donc, tu dis Nabban. Comment ? »

Isgrimnur rapprocha son tabouret et baissa la voix. « Le message de Streàwe dit que le temps est venu – que Bénigaris est impopulaire. Les rumeurs sur le rôle qu'il a joué dans la mort de son père sont sur toutes les lèvres. »

« Les troupes aux armes du Martin-pêcheur ne désertent pas pour des rumeurs, dit Josua. D'autres patricides ont régné sur Nabban, ne l'oublie pas. Il est difficile d'offusquer ces gens. De toute façon, les officiers d'élite de l'armée sont loyaux à la maison Bénidrivine par-dessus tout. Ils combattront tout usurpateur étranger – même Elias, s'il lui prenait l'envie d'affirmer son pouvoir directement. Ils ne renverseraient certainement pas Bénigaris pour moi. Tu te souviens du vieux proverbe nabbanais : "Je préfère mes salauds à tes saints. " »

Isgrimnur laissa se dessiner un sourire rusé sous ses moustaches. « Ah, mais qui a parlé de renverser Bénigaris en votre faveur, mon prince ? Miséricordieux Aédon, ils préféreraient encore laisser Nesselanta diriger l'armée plutôt que vous. »

Josua agita la tête d'un air irrité. « Mais qui, alors ? »

« Camaris, malédiction ! » Isgrimnur laissa retomber sa grosse patte sur sa cuisse pour appuyer son propos. « C'est l'héritier légitime du trône ducal – Léobardis n'est devenu duc que parce que Camaris avait disparu en mer et qu'on le pensait mort. »

Le prince dévisagea son vieil ami. « Mais il est fou, Isgrimnur – ou du moins, simple d'esprit. »

Le duc se redressa sur son siège. « Ils ont accepté un couard parricide. Pourquoi ne préféreraient-ils pas un simple d'esprit héroïque ? »

Josua agita une nouvelle fois la tête, mais cette fois de surprise. « Tu es stupéfiant, Isgrimnur. Comment as-tu eu une telle idée ? »

Isgrimnur souriait jusqu'aux oreilles. « J'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir depuis que j'ai trouvé Camaris dans cette auberge de Kwanitupul. » Il passa ses doigts à travers sa barbe. « Il est dommage qu'Éolair ne soit pas là pour voir quel complot et quel intrigant je suis devenu avec l'âge. »

Le prince s'esclaffa. « Eh bien, je ne suis pas certain que cela va marcher, mais cela vaut certainement d'y réfléchir. » Il se leva et marcha jusqu'à sa table. « Veux-tu encore un peu de vin ? »

Isgrimnur leva son gobelet. « Penser donne soif. Remplissez-le, s'il vous plaît. »



« C'est une *prise'a* – Toujours-radieuse. » Aditu souleva la mince vigne pour montrer la pâle fleur bleue à Simon. « Même lorsqu'elle a été cueillie, elle ne fane pas, jusqu'à la fin de la saison. On dit qu'elle est venue du Jardin sur nos bateaux. »

« Certaines des femmes ici les portent dans leurs cheveux. »

« Tout comme nous le faisons nous, hommes et femmes », répondit la Sithie avec un regard amusé.

« S'il vous plaît, bonjour », appela quelqu'un. Simon se retourna pour voir Tiamak, l'ami salanais de Miriamélé. Le petit homme paraissait extrêmement excité. « Le prince Josua requiert votre présence, sire Simon, Dame Aditu. » Il voulut s'incliner cérémonieusement, mais se montra trop nerveux et agité pour réussir. « Oh, s'il vous plaît, dépêchez-vous ! »

« Que se passe-t-il ? demanda Simon. Quelque chose ne va pas ? »

« Nous avons trouvé quelque chose d'important, pensons-nous. » Il sautait d'un pied sur l'autre, anxieux de se mettre en route. « Dans mon parchemin ! Le mien ! »

Simon secoua la tête. « Quel parchemin ? »

« Vous saurez tout. Venez à la tente de Josua, s'il vous plaît ! » Tiamak fit demi-tour et commença à trotter vers les tentes.

Simon s'esclaffa. « Quel homme étrange ! On dirait qu'il a une abeille dans ses chausses ! »

Aditu remit soigneusement la plante en place. Elle porta ses doigts à son nez. « Cela me rappelle ma maison à Jao é-Tinukai'i, dit-elle. Chaque pièce est pleine de fleurs. »

« Je m'en souviens. »

Ils traversèrent le sommet de la colline. Le soleil paraissait assez fort aujourd'hui, et bien que l'horizon au nord fût encore envahi par les nuages gris, le ciel au-dessus d'eux était bleu. Il ne restait presque plus de neige, excepté dans les crevasses sur le flanc de la colline, des endroits profonds que les ombres ne quittaient que très tard dans la journée. Simon se demanda où était Miriamélé : il était parti la chercher au matin, espérant la convaincre de se promener avec lui, mais elle n'était pas là, sa tente était vide. La duchesse Gutrun lui avait dit que la princesse était partie très tôt.

Il y avait foule dans la tente de Josua. À côté de Tiamak se tenaient Géloé, Strangyeard et Binabik. Le prince était assis sur son tabouret, et examinait un parchemin étalé sur ses genoux. Vorzheva était assise au fond, et cousait. Aditu, après avoir salué tous les présents, quitta Simon et alla la rejoindre.

Josua leva brièvement les yeux du parchemin. « Je suis heureux que tu sois là, Simon. J'espère que tu pourras nous aider. »

« Comment, prince Josua ? »

Le prince leva sa main sans plus relever les yeux. « Il faut d'abord que tu entendes ce que nous avons découvert. »

Tiamak s'avança timidement. « S'il vous plaît, prince Josua, puis-je lui dire ce qui est arrivé ? »

Josua sourit au Salanais. « Lorsque Miriamélé et Isgrimnur seront là, tu le pourras. »

Simon se rapprocha de Binabik, qui parlait avec Géloé. Simon attendit aussi patiemment qu'il le put et les écouta parler de runes et d'erreurs de traduction jusqu'à ce qu'il fut prêt à exploser. Enfin, le duc d'Elvritshalla arriva avec la princesse. Ses cheveux courts avaient été ébouriffés par le vent et ses joues avaient une rougeur délicate. Simon ne put s'empêcher de la dévisager avec un regard plein d'envie muette.

« J'ai dû descendre la moitié de cette maudite colline pour la trouver, marmonna Isgrimnur. J'espère que ça en vaut la peine. »

« Tu aurais pu simplement m'appeler et je serais venue », répondit gentiment Miriamélé. « Tu n'avais pas besoin de manquer te tuer. »

« Je n'aimais pas l'endroit où tu grimpais. J'avais peur que la surprise ne te fasse tomber. »

« Parce que voir un immense Rimmersleute en sueur dévaler la colline ne risquait pas de me surprendre ? »

« S'il vous plaît. » La voix de Josua était un peu tendue. « Ce n'est pas le moment pour les taquineries. Ça en vaut la peine, Isgrimnur – du moins, je l'espère. » Il se tourna vers le Salanais et lui tendit le parchemin. « Explique aux nouveaux arrivants, Tiamak, si tu le veux bien. »

L'homme mince, les yeux brillants, décrivit rapidement la façon dont il avait acquis le parchemin, puis leur montra les runes anciennes avant de le lire à haute voix.

*« ... Ramenez du jardin de pierre de Nuanni
L'Homme qui bien qu'aveuglé peut voir
Découvrez l'Épée qui délivre la Rose
Au pied du grand arbre du Froid
Trouvez le Cri dont le puissant Appel
Est le nom du porteur du Cri
En un navire sur la moins profonde des mers
Quand Épée Cri et Homme
Viendront à la Main droite du Prince
Alors l'Emprisonné sera de nouveau libre... »*

Une fois terminé, il parcourut la pièce des yeux. « Nous... » Il hésita. « Nous... Porteurs du Parchemin... avons discuté de ceci et de ce que cela pourrait vouloir dire. Si les autres paroles de Nisses sont importantes dans nos desseins, il semble logique que celles-ci le soient aussi. »

« Et qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Isgrimnur. Je l'ai déjà vu avant, et je n'en ai pas compris un mot. »

« Vous n'aviez pas l'avantage qui était celui de certains autres, répondit

Binabik. Simon et moi et d'autres avons déjà eu le confrontation d'un morceau de l'énigme. » Le troll se tourna vers Simon. « En as-tu vu le morceau ? »

Simon réfléchit puissamment. « Au pied du grand arbre du froid – l'arbre d'Udun ! » il se tourna vers Miriamélé avec une certaine fierté. « C'est là que nous avons trouvé Épine ! »

Binabik acquiesça. La tente était devenue silencieuse. « Oui. "L'Épée qui délivre la Rose" a été trouvée là, dit le troll. L'épée de Camaris appelée Épine. »

« Ebekah, la femme de Jean, souffla Isgrimnur. La Rose d'Hernysadharc. » Il tira vigoureusement sur sa barbe. « Bien sûr ! dit-il à Josua. Camaris était le chevalier-servant de votre mère. »

« Et dans cela nous avons vu que le chant parlait en partie d'Épine », acquiesça Binabik.

« Pour le reste, dit Tiamak, nous pensons savoir, mais nous n'en sommes pas certains. »

Géloé se pencha en avant. « Il paraît possible que si le chant parle en partie d'Épine, il puisse aussi parler de Camaris. Un "Homme qui bien qu'aveuglé peut voir" pourrait très bien décrire quelqu'un qui est aveugle à son passé, et même à son nom, mais qui voit aussi bien que n'importe qui ici. »

« Mieux », dit doucement Miriamélé.

« Cela semble juste. » Isgrimnur fronça les sourcils en réfléchissant. « Je ne vois pas comment une telle chose pourrait se trouver dans un livre vieux de plusieurs centaines d'années, mais cela semble juste. »

« Et que cela nous laisse-t-il ? demanda Josua. La partie sur "le Cri" et le dernier vers sur l'emprisonné qui est libéré. »

Un instant de silence suivit sa remarque.

Simon s'éclaircit la gorge. « Eh bien, peut-être que c'est stupide », commença-t-il.

« Parle, Simon », l'exhorta Binabik.

« Si une partie parle de Camaris et une autre de son épée – peut-être que le reste parle d'autres choses qui lui appartiennent et d'endroits où il a été. »

Josua sourit. « Ce n'est pas stupide du tout, Simon. C'est ce que nous pensons, nous aussi. Et nous pensons même savoir ce que pourrait être le Cri. »

Depuis son siège à l'autre bout de la tente, Aditu éclata soudain de rire, une trille claire et musicale comme une chute d'eau. « Alors tu as pensé à leur donner, Seoman. J'avais peur que tu n'aies oublié. Tu étais épuisé et triste quand nous nous sommes séparés. »

« Leur donner ? dit Simon, désorienté. « Que... ? » Il s'interrompit. « La corne ! »

« La corne, dit Josua. Le cadeau d'Amerasu, un cadeau dont nous ne comprenions pas l'usage. »

« Mais quel rapport avec le nom du porteur du Cri... ? » demanda Simon.

« Nous l'avions sous le nez, si l'on peut dire, répondit Tiamak. Lorsqu'Isgrimmur a découvert Camaris dans l'auberge de Kwanitupul, il se faisait appeler Céallio – ce qui veut dire "appel" ou "cri" en perduinais. La célèbre corne de Camaris s'appelait Cellian, ce qui veut dire la même chose en nabbanais. »

Aditu avec l'agilité d'un faucon qui prend son envol. « Elle n'était appelée Cellian que par les mortels. Elle a un nom bien plus ancien que cela – son vrai nom, son nom de Fabrication. La come qu'Amerasu vous a envoyé appartenait au Sithi bien avant que votre Camaris ne la fasse sonner à la bataille. Elle s'appelle *Ti-tuno*. »

« Mais comment est-elle tombée dans les mains de Camaris ? demanda Miriamélé. Et s'il l'avait, comment les Sithis l'ont-ils recouvrée ? »

« Je peux facilement répondre à la première partie de votre question, lui dit Aditu. *Ti-tuno* fut fabriquée dans la dent du dragon Hidohebhi, le ver noir tué par Hakatri et Ineluki. Lorsque le prince Sinnach des mortels Hernystiris est venu à notre aide avant la bataille d'Ach Samrath, Iyu'unigato de la Maison de l'Année-dansante la lui a offerte en remerciement, un cadeau entre amis. »

Lorsque Aditu s'interrompt, Binabik lui demanda d'un regard la permission de poursuivre. Lorsqu'elle acquiesça, il parla : « Plusieurs siècles après la chute d'Asu'a, lorsque Jean est venu au pouvoir en Erkynée, il a eu la présentation de la chance de changer les Hernystiris en vassaux. Il a fait le choix de ne pas le faire, et en gratitude le roi Llythinn a ajouté la corne *Ti-tuno* dans le dotement nuptial d'Ebekah quand elle fut envoyée pour devenir la femme de Jean Presbytère. » Il leva ses petites mains pour mimer l'offre d'un cadeau. « Camaris la gardait durant le voyage, et l'a amenée avec sécurité en Erkynée. Jean a trouvé tant de beauté dans sa promise qu'il a donné la corne à Camaris pour le commémorément du jour de son arrivée au Hayholt. » Il agita de nouveau les mains en un geste plus complexe, comme s'il avait peint un tableau qu'il voulait maintenant leur faire admirer. « Pour le retour à Amerasu et aux Sithis – eh bien, il y a la possibilité que Camaris nous le dise. Mais c'est l'endroit d'où elle a été ramenée : le "navire sur la moins profonde des mers". »

« Je ne comprends pas cette partie-là », dit Isgrimmur.

Aditu sourit. « *Jao é-Tinukai* i veut dire "Navire sur un Océan d'Arbres". Il est difficile d'imaginer une mer moins profonde qu'un océan sans eau. »

Simon commençait à perdre pied dans le flot de mots et la litanie des orateurs toujours changeants. « Qu'est-ce que tu veux dire avec cette possibilité que Camaris nous le dise, Binabik ? Je pensais qu'il ne pouvait pas parler – qu'il était muet, ou fou, ou ensorcelé. »

« Il y a la possibilité de toutes ces choses, répondit le troll, mais il y a aussi la possibilité que le dernier vers du poème parle de Camaris lui-même – que le réuniement de toutes ces choses ensemble le libère de la prison qui l'enferme. Nous avons l'espérance qu'il va retrouver ses esprits. »

Une nouvelle fois, le silence retomba le temps de quelques battements de

cœur.

« Bien sûr, ajouta enfin Josua, il reste le problème de la façon dont tout cela pourrait être possible, au vu de l'avant-dernier vers. » Il leva les bras – sa main gauche avec toujours le bracelet de fer d'Elias serrée autour du poignet, et son poignet droit qui se terminait par un moignon recouvert de cuir. « Comme vous pouvez le voir, dit-il, une main droite est une chose que ce prince n'a pas. » Il se permit une grimace moqueuse. « Mais nous espérons que cela n'aura pas à être pris mot pour mot. Peut-être que ma présence suffira. »

« J'ai déjà essayé de montrer Épine à Camaris, dit Isgrimnur. Je m'étais dit que ça pourrait lui faire un choc, le libérer, si vous voyez ce que je veux dire. Mais il a refusé de s'en approcher. Comme si c'était un serpent venimeux. Il s'est dégagé de mon emprise et il a quitté la pièce. » Il marqua une pause. « Mais peut-être que quand tout sera là, la corne et tout, peut-être qu'alors... »

« Eh bien, dit Miriamélé, pourquoi n'essayons-nous pas, alors ? »

« Parce que nous ne pouvons pas, dit Josua d'un air sombre. Nous avons perdu la corne. »

« Quoi ? » Simon leva les yeux dans la bien peu probable hypothèse que le prince fut en train de plaisanter. « Comment cela est-il possible ? »

« Elle a disparu on ne sait quand pendant la bataille avec Fengbald, dit Josua. C'était l'une des raisons pour lesquelles je voulais que tu sois là, Simon. Je pensais que tu l'avais peut-être reprise pour la protéger. »

Simon secoua la tête. « J'étais trop heureux d'en être débarrassé, prince Josua. J'avais tellement peur de nous avoir condamnés en oubliant de vous la donner. Non, je ne l'ai pas vue. »

Personne d'autre dans la tente ne l'avait vue non plus. « Eh bien, dit enfin Josua, il va falloir la rechercher, alors – mais sans battage. S'il y a un traître en notre sein, ou bien même simplement un voleur, il ne faut pas qu'il apprenne son importance, où nous risquons de ne jamais la retrouver. »

Aditu rit de nouveau. Cette fois, cela semblait tout à fait déplacé. « Je suis désolée, dit-elle, mais c'est une chose que le reste du Zida'ya ne croira jamais. Avoir perdu Ti-tuno ! »

« Ce n'est pas drôle, grommela Simon. Est-ce que tu ne pourrais pas plutôt te servir de magie ou de quelque chose pour la retrouver ? »

Aditu secoua la tête. « Les choses ne fonctionnent pas de cette façon, Simon. J'ai déjà essayé de te l'expliquer. Et je suis désolée d'avoir ri. Je vais aider à chercher. »

Elle n'avait pas vraiment l'air désolé, se dit Simon. Mais s'il n'arrivait pas à comprendre les femmes mortelles, comment pourrait-il jamais espérer comprendre les femmes sithies ?

Tous quittèrent lentement la tente de Josua, en parlant doucement entre eux. Simon attendit Miriamélé dehors. Lorsqu'elle émergea, il lui emboîta le pas.

« Ainsi, ils vont essayer de rendre ses souvenirs à Camaris. » Miriamélé

semblait distraite et fatiguée, comme si elle n'avait pas beaucoup dormi la nuit précédente.

« Si nous retrouvons la corne, je suppose que nous allons essayer. » Simon était secrètement heureux que Miriamélé eût été présente pour voir à quel point il était impliqué dans les conseils de Josua.

Miriamélé se retourna pour le dévisager d'un air accusateur. « Et s'il n'a pas envie de retrouver la mémoire ? demanda-t-elle. Et s'il était heureux maintenant, pour la première fois de sa vie ? »

Simon fut surpris, et ne trouva rien à répondre. Ils marchèrent ensemble en silence à travers la colonie, puis Miriamélé lui fit ses adieux et partit marcher seule. Simon ne put que réfléchir à ce qu'elle venait de dire. Miriamélé, elle aussi, avait-elle des souvenirs dont elle préférerait être débarrassée ?



Josua se tenait dans le jardin derrière la Maison de la Séparation lorsque Miriamélé le trouva. Il regardait le ciel, dans lequel les nuages s'étiraient en longs rubans comme des draps déchirés.

« Oncle Josua ? »

Il se tourna. « Miriamélé ? C'est un plaisir de te voir. » « Vous aimez venir ici, n'est-ce pas ? »

« Je suppose que oui. » Il hocha lentement la tête. « C'est un bon endroit pour réfléchir. Je m'inquiète trop au sujet de Vorzheva – au sujet de notre enfant et du genre de monde dans lequel il va vivre – pour me sentir bien dans la plupart des autres endroits. »

« Et Déomoth vous manque. »

Le regard de Josua retourna vers le ciel et ses nuages. « Il me manque, oui. Mais, plus important, je veux que son sacrifice n'ait pas été vain. Si notre victoire sur Fengbald sert à quelque chose, alors il me sera plus facile de vivre avec sa mort. » Le prince soupira. « Il était encore jeune, comparé à moi. Il n'avait pas vu trente printemps. »

Miriamélé observa longtemps son oncle en silence avant de parler. « J'ai besoin de vous demander une faveur, Josua. »

Il tendit sa main, en direction de l'un des bancs de pierre usés. « S'il te plaît. Demande-moi ce que tu veux. »

Elle prit une longue inspiration. « Lorsque vous... Lorsque nous serons au Hayholt, je veux parler à mon père. »

Josua tourna la tête. Il leva les sourcils si haut que son long front se plissa. « Que veux-tu dire, Miriamélé ? »

« Il y aura un moment avant le siège final où vous et lui parlerez », dit-elle très vite, comme si elle avait longuement répété ce qu'elle allait dire. « Il y en aura un, quelle que soit l'horreur des combats. C'est votre frère, et vous lui parlerez. Je voudrais être là. »

Josua hésita. « Je ne suis pas certain que cela serait sage... »

« Et », poursuivit Miriamélé, déterminée à aller jusqu'au bout, « Je veux

lui parler seule ».

« Seule ? » Le prince secoua la tête, abasourdi. « Miriamélé, une telle chose est impossible ! Si nous réussissons à assiéger le Hayholt, ton père sera un homme désespéré. Comment pourrais-je te laisser seule avec lui ? Ce serait te laisser en otage ! »

« Cela n'a pas d'importance, dit-elle d'un ton opiniâtre. Il faut que je lui parle, oncle Josua, je *dois* le faire. »

Il ravala une réplique acerbe ; lorsqu'il parla, ce fut avec gentillesse. « Et pourquoi le dois-tu ? »

« Je ne peux vous le dire. Mais je le dois. Cela pourrait faire toute la différence – une immense différence ! »

« Alors il faut me le dire, ma nièce. Parce que sans cela, je ne pourrai que répondre non ; je ne puis te laisser seule avec ton père. »

Des larmes se formèrent dans les yeux de Miriamélé. Elle les chassa rageusement de la main. « Vous ne comprenez pas. C'est une chose dont je ne peux parler qu'à lui. Et je dois le faire ! S'il vous plaît, Josua, s'il vous plaît ! »

Une sorte d'inquiétude fatiguée vint se poser sur ses traits comme si elle avait été tissée pendant de longues années. « Je sais que tu n'es pas frivole, Miriamélé. Mais tu n'as pas non plus la responsabilité de centaines, peut-être de milliers de vies à peser dans tes décisions. Si tu ne peux pas me dire en quoi c'est si important – et je veux bien croire que tu en es convaincue – alors je ne pourrai à l'évidence pas te laisser risquer ta vie pour cela, et peut-être celle de beaucoup d'autres. »

Elle le regarda attentivement. Ses larmes avaient disparu, remplacées par un masque imperturbable et froid. « Reconsidérez ma requête, Josua, s'il vous plaît. » Elle agita la main en direction du cairn de Déomoth. Quelques brins d'herbe poussaient déjà entre les pierres. « Souvenez-vous de votre ami, oncle Josua, et de toutes les choses que vous auriez aimé pouvoir lui dire. »

Il secoua la tête en signe de frustration. La lumière du soleil montrait que ses cheveux bruns commençaient à se clairsemier au sommet de son crâne. « Par le sang de l'Aédon, je ne puis le permettre, Miriamélé. Sois furieuse contre moi si tu le dois, mais tu dois pouvoir comprendre que je n'ai pas d'autre choix. » Sa propre voix se fit un peu plus froide. « Lorsque ton père se rendra enfin, je ferai tout ce que je pourrai pour qu'il soit sauf. Si c'est en mon pouvoir, tu auras la possibilité de lui parler. C'est tout ce que je peux te promettre. »

« Il sera trop tard, alors. » Elle se leva du banc et s'éloigna rapidement à travers le jardin.

Josua la regarda partir ; puis, aussi immobile que s'il avait pris racine dans le sol, il observa un moineau voler pour aller se poser brièvement au sommet du cairn de pierres. Après quelques pas et des gazouillis mélodieux, il reprit son envol et disparut à tire-d'aile. Josua laissa le départ de l'oiseau ramener son regard vers les nuages.



« Simon ! »

Il se tourna. Sangfugol se précipitait vers lui à travers l'herbe humide.

« Simon, puis-je te parler ? » Le trouvère s'était arrêté à sa hauteur et haletait. Ses cheveux étaient en désordre et ses vêtements semblaient avoir été enfilés sans une pensée pour la couleur ou le style, ce qui était pour le moins inhabituel : même en ces temps d'exil, Simon n'avait jamais connu au musicien une apparence aussi négligée.

« Certainement. »

« Pas ici. » Sangfugol regarda furtivement alentour, bien qu'il n'y eût personne en vue. « Quelque part où l'on ne pourra pas nous entendre. Ta tente ? »

Simon acquiesça, perplexe. « Si tu veux. »

Ils traversèrent la cité de toile. De nombreux résidents les saluèrent d'un geste ou de quelques mots à leur passage. Le trouvère bronchait à chaque fois, comme si chacune de ces personnes représentait un danger potentiel. Enfin, ils atteignirent la tente de Simon et y trouvèrent Binabik qui se préparait à sortir. Tout en enfilant ses bottes doublées de fourrure, le troll devisa aimablement avec eux de la corne disparue – les recherches, qui duraient depuis trois jours, étaient toujours infructueuses – et d'autres sujets. Sangfugol était visiblement impatient de le voir partir, un fait que le troll ne put s'empêcher de remarquer ; il coupa court à la discussion, fit ses adieux, puis partit rejoindre Géloé et les autres.

Le troll parti, Sangfugol poussa un long soupir de soulagement et se laissa tomber à terre sans même s'intéresser à la propreté de l'endroit où il s'asseyait. Simon commençait à s'inquiéter. Quelque chose n'allait vraiment pas.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il. On dirait que tu es effrayé. »

Le trouvère se pencha pour se rapprocher, sa voix n'étant plus qu'un murmure de conspirateur. « Binabik dit qu'ils cherchent toujours cette corne. Josua semble beaucoup y tenir. »

Simon haussa les épaules. « Personne ne sait si elle aura vraiment une quelconque utilité. C'est pour Camaris. Ils espèrent qu'elle va lui rendre ses esprits. »

« Ça n'a aucun sens. » Le trouvère secoua la tête. « Comment une corne pourrait-elle faire une telle chose ? »

« Je ne sais pas, répondit impatiemment Simon. De quoi voulais-tu me parler qui était si important ? »

« Je suppose que lorsqu'ils trouveront le voleur, le prince sera très fâché. »

« Je pense qu'il sera pendu sur les murs de la Maison de la Séparation », répondit Simon dans son irritation, puis il vit l'expression horrifiée sur le visage de Sangfugol. « Que se passe-t-il ? Miséricordieux Aédon, Sangfugol, c'est toi qui l'as volée ? »

« Non, non, piailla le trouvère d'une voix aiguë, je ne l'ai pas volée, je le jure ! »

Simon le dévisagea.

« Mais », dit finalement Sangfugol d'une voix tremblant de honte, « mais je sais où elle se trouve ». « Quoi ? ! Où ? »

« Elle est dans ma tente. » Le trouvère dit cela avec dans la voix la fatalité du martyr condamné qui pardonne à ses bourreaux.

« Comment cela est-il possible ? Pourquoi est-elle dans ta tente ? Et tu ne l'as pas prise ? »

« Par la miséricorde d'Aédon, Simon, je jure que je ne l'ai pas volée. Je l'ai trouvée dans les affaires de Towser après sa mort. Je... j'aimais ce vieil homme, Simon. À ma façon. Je savais que c'était un ivrogne, et je parlais parfois de lui comme si j'avais envie de lui fracasser le crâne. Mais il avait été bon avec moi quand j'étais jeune... et, malédiction, il me manque. »

Malgré la tristesse dans les paroles du trouvère, Simon perdait de nouveau patience. « Mais pourquoi l'as-tu gardée ? Pourquoi n'en as-tu parlé à personne ? »

« Je voulais juste garder un souvenir de lui, Simon. » Honte et regret se mêlaient en lui comme en un chat mouillé. « J'ai mis mon deuxième luth dans sa tombe... Je pensais que ça ne l'aurait pas dérangé... Je croyais que la corne était à lui ! » Il tendit le bras pour agripper le poignet de Simon, interrompit son geste, et retira sa main. « Puis, le temps que je comprenne ce qui se passait et ce que cherchaient tous ces gens, il était trop tard. J'ai eu peur de reconnaître que je l'avais. On aurait cru que je l'avais volée à Towser après sa mort. Je n'aurais jamais fait une chose pareille, Simon ! »

La colère de Simon s'évanouit. Le trouvère semblait prêt à éclater en sanglots. « Tu aurais dû le dire, dit-il gentiment. Personne n'aurait pensé de mal de toi. Maintenant, il vaudrait mieux aller en parler à Josua. »

« Oh non ! Il serait furieux ! Non, Simon, pourquoi est-ce que je ne te la donnerai pas ? Tu pourrais dire que tu l'as trouvée. Tu serais un héros. »

Simon réfléchit un instant. « Non, dit-il enfin. Je ne crois pas que ce serait une bonne idée. D'abord, il faudrait que je mente à Josua sur l'endroit où je l'ai trouvée. Qu'est-ce qui se passerait si je disais que je l'avais trouvée quelque part, et qu'on apprenne ensuite que les autres avaient déjà cherché à cet endroit ? Alors on penserait que c'est moi qui l'ai volée. » il agita la tête pour appuyer ses dires. Pour une fois, ce n'était pas Simon qui avait agi en tête-creuse. Il n'était pas particulièrement pressé d'endosser la responsabilité de cette erreur-là. « De toute façon, Sangfugol, ce n'est pas aussi grave que tu le crois. Je viendrai avec toi. Josua n'est pas comme ça – tu le connais. »

« Il m'a dit un jour que si je chantais encore une fois *La Nabbanaise*, il me ferait décapiter. » Sangfugol, le plus gros de sa peur passé, était dangereusement près de boudier.

« Et il a eu bien raison, répondit Simon. Tout le monde en a assez de cette chanson. » Il se leva et tendit la main au trouvère. « Maintenant, lève-toi et

allons voir le prince. Si tu n'avais pas attendu si longtemps pour le dire, ça aurait été plus facile. »

Sangfugol secoua la tête d'un air misérable. « Ça paraissait simplement plus facile de ne rien dire. Je n'arrêtais pas de penser que je pourrais l'abandonner quelque part où quelqu'un la trouverait, mais j'avais peur que quelqu'un me voit, même au milieu de la nuit. » Il prit une profonde inspiration. « Cela fait deux nuits que je n'en dors pas. »

« Eh bien, tu te sentiras mieux une fois que tu auras parlé à Josua. Allez, allons-y, maintenant. »

Lorsqu'ils sortirent de la tente, le trouvère regarda un instant le soleil, puis il plissa son nez fin. Il eut un léger sourire, comme s'il percevait l'odeur d'une rédemption possible dans l'air humide du matin. « Merci, Simon, dit-il. Tu fais un bon ami. »

Simon répondit d'un petit bruit moqueur, et d'une claque amicale sur les épaules du trouvère. « Allons lui parler maintenant, alors qu'il vient de déjeuner. Je suis toujours de meilleure humeur quand je viens de manger – peut-être que ça marche aussi avec les princes. »



Ils se rassemblèrent tous dans la Maison de la Séparation après le repas de midi. Josua se dressa solennellement devant l'autel de pierre sur lequel Épine était posée. Simon pouvait sentir la tension du prince.

Tous ceux qu'il avait réunis dans la salle parlaient doucement entre eux. Les conversations paraissaient tendues, mais un grand silence aurait été encore plus sinistre. La lumière du soleil se déversait par la porte, mais n'atteignait pas les recoins les plus reculés. L'endroit faisait un peu penser à une chapelle, et Simon ne put s'empêcher de se demander s'ils allaient assister à un miracle. S'ils pouvaient rendre ses esprits à Camaris, faire retrouver ses connaissances et ses souvenirs à un homme disparu du monde depuis quarante ans, ne serait-ce pas une forme de résurrection ?

Il se souvint de ce qu'avait dit Miriamélé, et dut réprimer un frisson. Peut-être que c'était mal, en un sens. Peut-être qu'il était préférable de ne pas intervenir.

Josua tournait et retournait la corne dans ses mains, en regardant distraitemment ses inscriptions. Lorsqu'elle lui avait été apportée, il n'avait pas été aussi furieux que Sangfugol l'avait craint, mais avait affiché une profonde perplexité, ne comprenant pas pourquoi Towser avait bien pu vouloir prendre la corne et la cacher. Josua avait même été assez généreux, une fois son agacement premier passé, pour inviter Sangfugol à se joindre à eux et à assister à ce qui pourrait se passer. Mais le trouvère, soulagé, ne voulait plus rien avoir d'autre à voir avec les cornes et les princes ; il avait rejoint sa couche pour y prendre le repos dont il avait fort besoin.

Le groupe d'une douzaine de personnes rassemblé dans la salle fut parcouru d'un vif émoi lorsque Isgrimnur entra, amenant Camaris. Le vieil

homme, vêtu de chausses et d'une chemise d'apparat comme un enfant apprêté pour l'église, entra et regarda autour de lui en plissant les yeux, comme s'il cherchait à deviner la nature du piège dans lequel on l'entraînait. On avait presque l'impression qu'il se présentait pour répondre d'un acte criminel : ceux qui attendaient dans la salle le dévisageaient comme pour mémoriser ses traits. Camaris semblait plus qu'un peu effrayé.

Miriamélé avait dit que le vieil homme avait été portier et homme à tout faire dans une auberge de Kwanitupul, où il n'avait pas vraiment été bien traité, se souvint Simon ; il pensait peut-être qu'il allait être puni pour quelque raison inconnue. En tout cas, si l'on en croyait ses regards obliques et nerveux, Camaris donnait l'impression qu'il aurait préféré être n'importe où ailleurs plutôt qu'ici.

« Par ici, sire Camaris. » Josua souleva Épine de l'autel – au vu de la facilité avec laquelle il l'avait manipulée, elle devait être aussi légère qu'une plume ; se souvenant du caractère changeant de l'épée, Simon se demanda quelle signification cela pouvait avoir. Il avait pensé autrefois que l'épée avait ses propres désirs, qu'elle ne coopérait que tant que les actes et les directions lui convenaient. Était-ce son but qui était maintenant en vue ? Revenir à son ancien maître ?

Le prince Josua présenta l'épée à Camaris par la poignée, mais le vieil homme se refusait à la saisir. « S'il vous plaît, sire Camaris. C'est Épine – elle était vôtre et l'est toujours. »

L'expression du vieil homme se fit plus désespérée encore. Il eut un geste de recul, levant les mains devant lui comme pour parer une attaque. Isgrimnur le saisit par le coude et le maintint d'aplomb.

« Tout va bien, grommela le duc. Elle est à toi, Camaris. »

« Sludig, appela Josua, as-tu la ceinture d'épée ? »

Le Rimmersleute s'avança, portant une ceinture de laquelle pendait un lourd fourreau de cuir noir incrusté d'argent. Avec l'aide de son maître Isgrimnur, il la noua autour de la taille de Camaris. Le vieil homme ne fit pas mine de résister. En fait, pensa Simon, il aurait tout aussi bien pu avoir été changé en pierre. Lorsqu'ils eurent terminé, Josua glissa précautionneusement Épine dans le fourreau, de façon que la poignée vînt se placer entre le coude de Camaris et son ample chemise blanche.

« Maintenant la corne, s'il vous plaît », dit Josua. Fréosel, qui l'avait tenue pendant que le prince portait l'épée, lui tendit la corne ancienne. Josua passa le baudrier par-dessus la tête de Camaris, de manière que la corne pendît au niveau de sa main droite, puis recula d'un pas. La longue épée semblait avoir été forgée à la mesure de la taille de son maître. Un rayon de lumière provenant de la porte brilla dans les cheveux blancs du chevalier. Il y avait une *justesse* indéniable à tout cela ; tout le monde dans la pièce pouvait le voir. Tout le monde sauf le vieil homme lui-même.

« Il ne fait rien », dit doucement Sludig à Isgrimnur. Simon eut une nouvelle fois l'impression d'assister à un service religieux – mais pour lequel

le sacristain aurait omis le reliquaire, ou le prêtre oublié une partie de la mansa. Tous étaient prisonniers de ce silence embarrassant.

« Peut-être si nous donnons la lecture du chant ? » suggéra Binabik.

« Oui, acquiesça Josua. Lis-le s'il te plaît. »

En lieu de cela, Binabik poussa Tiamak en avant. Le Salanais tint le parchemin d'une main tremblante et, d'une voix tout aussi peu assurée, lut le poème de Nisses.

« ... *Quand Épée Cri et Homme* »,

acheva-t-il d'un ton plus ferme – il avait repris un peu d'assurance avec chaque vers,

« *Viendront à la Main droite du Prince*

Alors l'Emprisonné sera de nouveau libre... »

Tiamak s'arrêta et leva les yeux. Camaris lui rendit son regard avec une expression un peu blessée pour le compagnon de nombreuses semaines qui lui imposait maintenant une aussi inexplicable épreuve. Le vieux chevalier aurait tout aussi bien pu être un chien devant exécuter un tour dégradant pour un maître autrefois bienveillant.

Rien n'avait changé. Une vague de déception parcourut la salle.

« Nous avons peut-être accompli un errement, dit lentement Binabik. Nous allons recommencer tout l'étudiement. »

« Non. » Josua avait parlé d'un ton sec. « Je ne crois pas. » Il s'avança vers Camaris et leva la corne à hauteur des yeux du vieil homme. « Ne la reconnaissez-vous pas ? C'est Cellian ! Son cri remplissait d'effroi le cœur des ennemis de mon père ! Faites-la sonner, Camaris ! » Il la porta aux lèvres du vieil homme. « Nous avons besoin que vous reveniez ! »

Avec une expression d'homme hanté, une expression de quasi terreur, Camaris repoussa Josua. La puissance du geste de Camaris avait été à ce point inattendue que le prince vacilla en arrière et manqua tomber avant qu'Isgrimmur n'eût pu le rattraper. Sludig gronda et s'avança vers Camaris comme s'il s'apprêtait à frapper le vieux chevalier.

« Laisse-le, Sludig, lâcha Josua. Si quelqu'un a commis une erreur ici, c'est bien moi. Quel droit ai-je d'aller troubler un vieillard à l'esprit égaré ? » Josua serra son poing et regarda un temps les dalles de pierre. « Peut-être qu'il est préférable de le laisser comme il est. Il a mené ses propres batailles – nous devrions mener les nôtres et le laisser se reposer. »

« Il n'a jamais refusé de se battre, Josua, dit Isgrimmur. Je le connaissais, ne l'oubliez pas. Il a toujours fait ce qui était juste et qui était... nécessaire. N'abandonnez pas si vite. »

Josua ramena son regard vers le visage du vieil homme. « Très bien. Camaris, venez avec moi. » Il le prit doucement par le coude. « Venez avec

moi », répéta-t-il, puis il se tourna et entraîna le vieux chevalier docile vers la porte qui menait au jardin.

Dehors, l'après-midi se rafraîchissait. Une légère bruine assombrissait les anciens murs et les bancs de pierre. Le reste du groupe se rassembla autour de la porte, sans trop savoir quelles pouvaient être les intentions du prince.

Josua mena Camaris vers la pile de pierre qui marquait l'endroit où était enterré Déornoth. Il prit la main du vieil homme et la posa sur le cairn, puis plaça la sienne par-dessus celle du chevalier.

« Sire Camaris, dit-il lentement, ayez la bonté de m'écouter. La terre que mon père a apprivoisée, l'ordre que vous et le roi Jean avez érigé, sont mis en pièces par la guerre et la sorcellerie. Tout ce que vous avez construit durant votre vie est menacé, et si nous échouons cette fois, je crains qu'il n'y ait pas de reconstruction possible. »

« Sous ces pierres est enterré mon ami. C'était un chevalier, comme vous. Sire Déornoth ne vous a jamais rencontré, mais les chants de vos exploits qu'il a entendus dans son enfance l'ont mené à moi. "Faites-moi chevalier, Josua, m'a-t-il dit le jour de notre première rencontre. Je désire servir comme Camaris a servi. Je désire être votre instrument et celui de Dieu, pour le bien de notre peuple et de notre pays. " »

« C'est ce qu'il m'a dit, Camaris. » Josua rit soudain. « Il était fou – fou et béni de Dieu. Il a plus tard appris, bien sûr, que la terre et le peuple ne paraissaient pas toujours mériter d'être sauvés. Mais il avait prêté serment devant Dieu de toujours faire ce qui était juste, et il a vécu chacun de ses jours en s'efforçant d'être à la hauteur de son serment. »

La voix de Josua prit de l'ampleur. Il avait trouvé une source d'inspiration au fond de lui ; les mots jaillissaient en cascade, avec force et facilité. « Il est mort en défendant cet endroit – une simple bataille, un simple combat ont pris sa vie, et pourtant sans lui, les chances d'une plus grande victoire se seraient évanouies il y a bien longtemps. Il est mort comme il a vécu, en essayant de faire plus que ce qui était humainement possible, en se blâmant lorsqu'il n'y réussissait pas, puis en se relevant et en recommençant. Il est mort pour cette terre, Camaris, cette même terre pour laquelle vous vous étiez battu, pour l'ordre que vous avez essayé d'instituer, une terre où les faibles pourraient vivre en paix, à l'abri de ceux qui feraient appel à la force pour imposer leurs désirs aux autres. » Le prince rapprocha son visage de celui de Camaris, réussissant à saisir et à soutenir le regard du vieil homme. « Sa mort aura-t-elle été vaine ? Parce que si nous ne remportons pas ce combat, il y aura trop de tombes pour que celle-ci fasse une différence, et il ne restera personne pour porter le deuil des hommes comme Déornoth. »

Les doigts de Josua se resserrèrent sur la main du chevalier. « Revenez avec nous, Camaris, s'il vous plaît. Ne laissez pas sa mort devenir inutile. Pensez aux batailles de votre époque, des batailles dont je sais que vous n'auriez pas voulu les mener, mais dans lesquelles vous avez combattu parce que la cause était juste et bonne. Toutes ces souffrances doivent-elles devenir

inutiles, elles aussi ? *C'est notre dernière chance.* Après nous, il n'y aura plus que les ténèbres. »

Le prince lâcha soudain la main du vieil homme et se détourna, les yeux luisants. Simon, qui regardait depuis la porte, sentit son cœur se serrer.

Camaris n'avait pas bougé, sa main toujours posée sur le cairn de Déomoth. Enfin il se tourna et se parcourut du regard, puis il leva lentement la corne et la regarda longtemps, comme s'il s'agissait d'une chose qui n'avait jamais été vue auparavant sur cette terre. Il ferma les yeux, la porta précautionneusement à ses lèvres d'une main tremblante, et souffla.

La corne sonna. Sa première maigre note grandit et prit de l'ampleur, devenant de plus en plus bruyante jusqu'à faire trembler l'air lui-même, un cri qui semblait contenir le claquement des épées et le fracas des sabots en lui. Camaris, les paupières serrées, prit une longue inspiration et sonna encore, plus fort cette fois. Le cri perçant emplit toute la colline et résonna dans la vallée ; ses échos coururent dans l'air. Puis le bruit s'évanouit.

Simon s'aperçut qu'il avait les mains sur les oreilles. Beaucoup autour de lui avaient fait de même.

Camaris regardait la corne. Il tourna son visage vers ceux qui le regardaient. Quelque chose avait changé. Ses yeux étaient plus profonds, plus tristes ; il y luisait une étincelle qui ne s'y était pas trouvée jusqu'ici. Ses lèvres se mouvaient, formant des mots, mais aucun son ne sortait de sa bouche sinon un sifflement rocailleux. Camaris regarda la poignée d'Épine. Avec des gestes lents et délibérés, il la tira de son fourreau et la maintint devant lui, un trait noir brillant qui semblait capable de trancher la lumière de cette fin d'après-midi. De petites gouttelettes de bruine se rassemblèrent sur la lame.

« *J'aurais dû savoir... que mon tourment... n'avait pas pris fin, que mes fautes n'étaient pas pardonnées.* » Sa voix était douloureusement sèche et caverneuse, ses paroles étrangement formelles. « Oh, mon Dieu, mon miséricordieux et terrible Dieu, je suis humble devant Vous. Je ferai ma pénitence. »

Le vieil homme tomba à genoux devant le groupe abasourdi. Longtemps, il ne dit rien, mais parut prier. Des larmes couraient sur ses joues, se mêlant à la pluie pour faire briller son visage dans la lumière rase. Enfin, Camaris se remit sur pied et laissa Isgrimmur et Josua l'emmener.

Simon sentit qu'on le tirait par le bras. Il baissa les yeux. Les petits doigts de Binabik s'étaient saisis de sa manche. Les yeux du troll étaient brillants. « Le sais-tu, Simon, il y avait là ce que nous avons tous oublié. Les hommes de sire Déomoth, les soldats de Naglimund, sais-tu quel nom ils avaient pour lui ? "La Main droite du Prince." Même si Josua n'en avait pas le souvenir, dans ma pensée. La chance... ou quelque chose d'autre, ami Simon. » Le petit homme serra une nouvelle fois le bras de Simon, puis partit à la suite du prince.

Déconcerté, Simon se tourna pour voir encore un peu plus sire Camaris. Miriamélé se tenait près de la porte. Elle croisa les yeux de Simon et lui rendit

un regard qui semblait dire : *Tu as ta part de responsabilité dans tout cela.*

Elle se détourna et suivit Camaris et les autres à l'intérieur de la Maison de la Séparation, laissant Simon seul dans le jardin pluvieux.

24. Un Ciel Plein de Bêtes



Quatre hommes puissants, transpirant malgré la brise nocturne froide et pantelant de fatigue pour avoir dû hisser la litière couverte dans les escaliers étroits, en sortirent prudemment le siège qui contenait l'occupant de la litière, qu'ils portèrent jusqu'au milieu du jardin sur le toit. L'homme dans le fauteuil était à ce point engoncé dans les fourrures et les robes qu'il en était pratiquement inidentifiable, mais la grande femme élégamment vêtue se leva immédiatement de son propre siège et s'approcha avec un cri de joie.

« Comte Streàwe, s'exclama la duchesse douairière. Je suis tellement heureuse que vous soyez venu. Et par une nuit si glaciale. »

« Nesselanta, ma chère. Seule une invitation de votre part pouvait me faire sortir par un temps aussi épouvantable. » Le comte saisit la main gantée de la duchesse et la porta à ses lèvres. « Pardonnez-moi d'avoir la discourtoisie de rester assis. »

« Sottise. » Nesselanta claquait des doigts en direction des porteurs du comte et leur intima d'un geste l'ordre de rapprocher son fauteuil du sien. Elle s'assit. « J'ai toutefois l'impression que le temps se réchauffe quelque peu. Quoi qu'il en soit, vous êtes un joyau, un véritable joyau d'être venu ce soir. »

« Pour le plaisir de votre compagnie, très chère. » Streàwe toussa dans son mouchoir.

« Vous n'aurez pas perdu votre temps, je vous le promets. » Elle décrivit d'un geste fleuri le ciel empli d'étoiles comme s'il s'était déroulé devant eux à son invitation. « Regardez cela ! Vous ne devriez pas regretter votre soirée. Xannasavin est un homme brillant. »

« Madame me fait trop d'honneurs », dit une voix depuis les escaliers. Le comte Streàwe, quelque peu limité dans sa mobilité, tendit maladroitement le cou pour voir qui avait parlé.

L'homme qui émergea de l'entrée du jardin sur le toit était grand et mince, avec de longs doigts tendus comme s'il priait. Il portait une longue barbe noire mêlée de gris. Ses robes, elles aussi, étaient sombres, et parsemées des symboles nabbanais des étoiles. Il s'avança entre les rangées d'arbres et d'arbustes en pot avec un peu de la grâce des cigognes, puis plia ses longues jambes pour s'agenouiller devant la duchesse douairière. « Madame, j'ai reçu votre convocation avec grand plaisir. C'est toujours une joie de vous servir. » Il se tourna vers Streàwe. « La duchesse Nesselanta aurait fait une grande astrologue, n'étaient ses obligations supérieures envers Nabban. C'est une

femme très perspicace. »

Sous sa capuche, le comte de Perdruin sourit. « C'est un fait connu de tous. »

Quelque chose dans la voix de Streàwe fit que la duchesse hésita un instant avant de parler. « Xannasavin est trop aimable. Je n'en ai étudié que les rudiments. » Elle croisa modestement les bras sur sa poitrine.

« Ah, mais si j'avais pu vous avoir comme élève, dit Xannasavin, quels mystères nous aurions pu percer, duchesse Nesselanta... » Sa voix était profonde et impressionnante. « Madame désire-t-elle que je commence ? »

Nesselanta, qui suivait le mouvement de ses lèvres, s'agita comme si elle s'éveillait soudain en sursaut. « Ah. Non, Xannasavin, pas encore. Nous devons attendre mon fils aîné. »

Streàwe la regarda avec grand intérêt. « Je ne savais pas que Bénigaris était un adepte des mystères des étoiles. »

« Il est intéressé, dit Nesselanta avec retenue. « Il est... » Elle leva les yeux. « Ah, le voilà. »

Bénigaris traversa le toit. Deux gardes, la livrée marquée aux armes du martin-pêcheur, le suivaient, quelques pas en retrait. Le duc régnant de Nabban prenait un peu de ventre, mais était néanmoins toujours un homme grand, aux larges épaules. Sa moustache était si fournie qu'elle cachait presque entièrement sa bouche.

« Mère », dit-il d'un ton sec en les rejoignant. Il souleva la main gantée de Nesselanta et la salua d'un geste de la tête, puis se tourna vers le comte. « Streàwe. J'ai regretté votre absence à mon dîner, hier soir. »

Le comte porta son mouchoir à ses lèvres et toussa. « Toutes mes excuses, mon bon Bénigaris. Ma santé, comme vous le savez. Parfois, il m'est tout simplement impossible de quitter ma chambre, même pour honorer une hospitalité aussi célèbre que celle du Sancellan Mahistreviss. »

Bénigaris maugréa. « Eh bien alors vous ne devriez probablement pas vous trouver sur ce toit par un tel froid. » Il se tourna vers Nesselanta. « Que faisons-nous ici, mère ? »

La duchesse douairière prit un air de petite fille blessée. « Mais tu sais parfaitement bien ce que nous faisons ici. C'est une nuit très propice à la lecture des étoiles, et Xannasavin va nous dire ce qu'apportera la prochaine année. »

« Si tel est votre désir, Majesté. » Xannasavin s'inclina devant le duc.

« Je peux vous le dire, moi, ce que va nous apporter la prochaine année, gronda Bénigaris. Des problèmes et encore des problèmes. Partout où je regarde, il y a des problèmes. » Il se tourna vers Streàwe. « Vous savez, vous, comment tout cela se passe. Les paysans veulent du pain, mais si je leur en donne, ils en demandent encore plus. J'ai essayé de faire venir des hommes des marais pour aider aux travaux des champs – j'avais dû dépêcher beaucoup de soldats vers les régions frontalières avec ces barbares des Thrithings, et tous les barons hurlent qu'on leur prend des paysans et que la terre reste en

jachère – et ces maudits petits hommes bruns ne viennent pas ! Je suis censé faire quoi, envoyer l'armée dans ces maudits marais ? Je me porte mieux sans ces gens-là. »

« À quel point je comprends le difficile fardeau qu'est le pouvoir », répondit Streàwe d'un ton compatissant. « Vous faites un travail héroïque en des temps difficiles, m'a-t-on dit. »

Bénigaris le remercia d'un hochement de tête. « Et ces maudits, maudits, trois fois maudits Danseurs de Feu qui s'immolent et qui effraient la population. » Son expression s'assombrit. « Je n'aurais jamais dû faire confiance à Pryrates... »

« Je suis désolé, Bénigaris, dit Streàwe, je ne vous ai pas entendu. Ce sont mes vieilles oreilles, voyez-vous. Pryrates... ? »

Le duc de Nabban regarda le comte. Ses yeux se rétrécirent. « Aucune importance. De toute façon, ça a été une année infecte, et je doute que la prochaine pût être meilleure. » Un sourire amer souleva sa moustache. « Sauf si je réussis à convaincre certains des fauteurs de trouble ici à Nabban de devenir Danseurs de Feu. Ils sont plus de quelques-uns que je verrais avec plaisir s'immoler par le feu. »

Streàwe s'esclaffa puis partit en une quinte de toux sèche. « Bien vu, Bénigaris, très bien vu. »

« Assez de tout cela, dit Nesselanta avec humeur. Je pense que tu as tort, Bénigaris. Ce devrait être une année splendide. D'ailleurs, il est inutile de spéculer. Xannasavin va nous dire tout ce que nous avons besoin de savoir. »

« Je ne suis qu'un humble observateur des configurations célestes, duchesse, dit l'astrologue. Mais je vais faire de mon mieux... »

« Et si tu ne nous en tires pas une meilleure année que celle que je viens de vivre, marmonna Bénigaris, je te jette du toit. »

« Bénigaris ! » La voix de Nesselanta, qui était jusqu'ici restée enjouée et enfantine, devint soudain aussi effilée que le claquement du fouet d'un toucheur de bestiaux. « Tu ne parleras pas de cette façon devant moi ! Tu ne menaceras pas Xannasavin ! Est-ce que tu comprends ? »

Bénigaris tressaillit presque imperceptiblement. « Ce n'était qu'une boutade. Par le sang sacré de l'Aédon, mère, ne vous inquiétez pas comme ça ! » Il marcha vers le fauteuil à demi-dais marqué des armes duciales et s'assit lourdement. « Eh bien vas-y, grommela-t-il en faisant signe à Xannasavin. Dis-nous quelles merveilles les étoiles nous réservent. »

L'astrologue tira une brassée de parchemin de ses robes volumineuses et les brandit avec emphase. « Tout comme la duchesse l'a rappelé, commençait-il, d'une voix lisse et travaillée, cette nuit est une excellente nuit pour la divination. Non seulement les étoiles sont dans une configuration particulièrement favorable, mais le ciel lui-même est dégagé de tout orage et autre nuisance. » Il sourit au duc Bénigaris. « Ce qui est déjà en soi de bon augure. »

« Continue », dit le duc.

Xannasavin déroula un parchemin et montra la roue des étoiles. « Comme vous pouvez le voir, le Trône de Yuvenis est directement au-dessus de nous. Le Trône est, bien évidemment, intimement hé au duché de Nabban, et il en est ainsi depuis les temps païens. Lorsque ses lumières mineures changent d'orientation, il est bon pour les héritiers de l'Empire d'y prêter attention. » Il marqua une pause, pour les laisser s'imprégner de l'importance de ce qu'il venait de dire. « Ce soir, on peut voir que le Trône est droit, et qu'à son sommet, le Serpent et Mixis le Loup sont particulièrement brillants. » Il se tourna et indiqua une autre partie du ciel. « Le Faucon, ici, et le Scarabée Ailé sont maintenant visibles dans le ciel du sud. Le Scarabée apporte toujours le changement. »

« On dirait l'une des ménageries privées des anciens empereurs, dit impatiemment Bénigaris. « Des bêtes, encore des bêtes, toujours de bêtes. Qu'est-ce que tout cela veut dire ? »

« Cela veut dire, mon seigneur, que de grands jours s'annoncent pour la Maison Bénidrivine. »

« Je le savais, ronronna Nesselanta, je le savais. »

« Où vois-tu cela ? » demanda Bénigaris en regardant le ciel.

« Je ne pourrais rendre justice à votre majesté en lui offrant une explication par trop succincte, dit l'astrologue d'un ton affable. Je ne puis que dire que les étoiles, qui n'ont longtemps exprimé qu'hésitation, incertitude et doute, proclament maintenant qu'une ère de changements approche. De grands changements. »

« Mais cela pourrait être n'importe quoi, grommela Bénigaris. Un incendie dans la ville. »

« Oh, mais ce n'est que parce que vous n'avez pas encore entendu tout ce que j'avais à dire, Majesté. Il y a deux autres facteurs, des facteurs déterminants. L'un est le Martin-pêcheur lui-même – là, le voyez-vous ? » Xannasavin indiqua un point lumineux à l'est. « Il est plus brillant que jamais – et pourtant à cette époque de l'année, il est généralement difficile à voir. Le destin de votre famille a toujours varié en fonction des fluctuations de l'éclat du Martin-pêcheur, et je ne l'ai jamais connu aussi éblouissant de toute ma vie. Un événement d'une extrême importance s'apprête à advenir à la Maison Bénidrivine – à votre maison, mon seigneur. »

« Et l'autre ? » L'intérêt de Bénigaris commençait à croître. « L'autre chose dont tu as parlé ? »

« Ah. » L'astrologue déroula un autre de ses parchemins et l'examina. « C'est quelque chose que l'on ne peut voir pour le moment. La réapparition prochaine de l'Étoile du Conquérant. »

« L'étoile filante que nous avons vue l'année dernière et l'année précédente ? » C'était Streàwe qui avait parlé, d'une voix enthousiaste. « La grande chose rouge ? »

« En effet. »

« Mais lorsqu'elle est venue, elle a provoqué la panique dans la

population ! dit Bénigaris. Je crois que c'est à cette époque qu'ont commencé toutes ces histoires insensées de fin du monde ! »

Xannasavin acquiesça. « Les signes célestes sont souvent mal interprétés, duc Bénigaris. L'Étoile du Conquérant va revenir, mais elle n'est pas annonciatrice de désastre – simplement de changement. À travers toute l'histoire, elle est venue prédire un ordre nouveau émergeant des conflits et du chaos. Elle a proclamé la fin de l'Empire, et brillé sur les derniers jours de Khand. »

« Et c'est censé être une bonne chose ? hurla Bénigaris. Tu viens me dire que je devrais me réjouir de quelque chose qui annonce la fin d'un empire ? » Il semblait prêt à bondir de son fauteuil pour aller malmener l'astrologue.

« Mais mon seigneur, souvenez-vous du Martin-pêcheur ! » s'empressa de reprendre Xannasavin. « Comment ces changements pourraient-ils advenir en votre défaveur quand le Martin-pêcheur brille avec autant de force ? Non, mon seigneur, pardonnez à votre humble serviteur de paraître vouloir vous donner une quelconque leçon, mais ne pourriez-vous imaginer aucune situation dans laquelle un puissant empire s'effondrerait, tandis que dans le même temps le sort de la Maison Bénidrivine s'améliorerait ? »

Bénigaris se laissa retomber en arrière dans son fauteuil comme s'il avait reçu un coup. Il regarda ses mains. « Nous reparlerons de tout cela plus tard, dit-il enfin. Laisse-nous, maintenant. »

Xannasavin s'inclina. « Comme vous le désirez, mon seigneur. » Il s'inclina encore, cette fois en direction de Streàwe. « C'est un plaisir de vous avoir enfin rencontré, comte. J'en ai été honoré. »

Le comte répondit d'un signe distrait de la tête, tout aussi perdu dans ses pensées que Bénigaris.

Xannasavin baisa la main de Nessalanta, balaya le toit d'une révérence, puis empila ses parchemins et partit vers les escaliers. Le bruit de ses pas disparut peu à peu en résonnant dans l'obscurité.

« Vous voyez ? dit Nessalanta. Vous comprenez pourquoi je l'apprécie autant ? C'est un homme brillant. »

Streàwe acquiesça. « Il est impressionnant. Et s'est-il avéré fiable ? »

« Absolument. Il a prédit la mort de mon pauvre mari. » Son visage se couvrit d'une profonde tristesse. « Mais Léobardis a refusé d'écouter, malgré tous mes avertissements. Je lui ai dit que s'il posait le pied sur la terre d'Erkynée, je ne le reverrais jamais. Il m'a répondu que ce n'était que des billevesées. »

Bénigaris regarda sa mère avec attention. « Xannasavin vous a dit que père allait mourir ? »

« Oui. Si seulement ton père m'avait écoutée. »

Le comte Streàwe s'éclaircit la gorge. « Eh bien, j'avais pensé vous parler de ces choses à un autre moment, Bénigaris, mais à l'écoute de ce que votre astrologue avait à dire – devant le futur radieux qu'il vous prédit – je pense que je devrais peut-être partager mes pensées avec vous dès maintenant. »

Bénigaris abandonna sa contemplation mécontente de sa mère pour se tourner vers le comte. « De quoi parlez-vous ? »

« De certaines choses que j'ai apprises. » Le vieil homme regarda autour de lui. « Ah, pardonnez-moi, Bénigaris, mais puis-je avoir l'inconvenance de vous demander de faire reculer vos gardes hors de portée de vue ? » Il fit un geste grognon en direction des deux hommes en arme, qui étaient restés aussi immobiles et silencieux que la pierre durant tout ce temps. Bénigaris renâcla et leur fit signe de s'éloigner.

« Eh bien ? »

« J'ai, comme vous le savez, de nombreuses sources d'information, commença le duc. J'entends de nombreuses choses que d'autres, plus puissants que moi, ne peuvent découvrir. Récemment, j'ai appris diverses choses qui pourraient vous intéresser. À propos d'Elias et de sa guerre avec Josua. Et à propos... d'autres choses. » Il marqua une pause et regarda le duc d'un air interrogateur.

Nessalanta, elle aussi, s'était avancée. « Parlez, Streàwe. Vous savez à quel point nous apprécions vos conseils. »

« Oui, dit Bénigaris, parlez. Je serais très intéressé de découvrir ce que vous avez appris. »

Le comte sourit, un sourire vulpin qui découvrit ses dents encore brillantes. « Oh oui, dit-il, vous allez être *très* intéressé... »



Éolair ne reconnut pas le Sithi qui se tenait à la porte de la Salle des Sculptures. Il était vêtu de façon plutôt conventionnelle, du moins pour un Sithi, d'une chemise et de chausses d'une toile pâle et crémeuse, qui luisait comme la soie. Ses cheveux étaient noisette – ce que le comte avait jamais vu de plus proche des teintes humaines – et ils étaient noués en un chignon au sommet de son crâne.

« Likimeya et Jiriki disent que les rejoindre vous devez. » Son hernystiri était aussi étrange et aussi archaïque que celui des Dwarrows. « Éprouvez-vous le besoin d'un certain ajournement, ou avez-vous la possibilité de venir maintenant ? Venir maintenant serait digne d'être préféré. »

Éolair entendit Craobhan souffler comme pour protester de cette convocation, mais le comte posa sa main sur son bras. Ce n'était que sa maîtrise imparfaite de la langue qui donnait l'impression d'une obligation – Éolair pressentit que le Sithi l'attendrait sans le moindre signe d'impatience pendant des jours si nécessaire.

« L'une des vôtres, une guérisseuse, se trouve avec la fille du roi – avec Maegwin, dit-il au messenger. Je dois lui parler. Ensuite, je viendrai. »

Le Sithi, impassible, hocha rapidement la tête à la manière d'un cormoran attrapant des poissons dans une rivière. « Je vais le leur dire. » Il tourna les talons et quitta la pièce, ses bottes ne faisant pas le moindre bruit sur le sol de bois.

« Sont-ils les maîtres ici, maintenant ? demanda Craobhan d'une voix irritée. Sommes-nous soumis à leur loi ? »

Éolair secoua la tête. « Ce n'est pas ce qu'ils veulent, mon vieil ami. Jiriki et sa mère désirent tout simplement me parler, j'en suis convaincu. Mais tous les Sithis ne parlent pas aussi bien notre langue. »

« Cela ne me plaît toujours pas. Nous avons vécu assez longtemps sous la botte de Skali – Quand les Hernystiris pourront-ils donc reprendre leur place légitime sur leurs propres terres ? »

« Les choses changent, dit gentiment Éolair. Mais nous avons toujours survécu. Il y a cinq siècles, les Rimmersleutes de Fingil nous ont repoussés dans les montagnes et sur les falaises. Nous sommes revenus. Les hommes de Skali sont en fuite, maintenant, et nous leur avons survécu, à eux aussi. Le poids des Sithis est un fardeau beaucoup moins lourd, vous ne croyez pas ? »

Le vieil homme le regarda, ses yeux cillant dans un plissement suspicieux. Enfin, il sourit. « Ah, mon bon comte, vous auriez dû être un prêtre ou un général. Vous pensez toujours au long terme. »

« Mais vous aussi, Craobhan. Sinon vous ne seriez pas là aujourd'hui à vous plaindre. »

Avant que le vieil homme n'eut pu répondre, un autre Sithi apparut à la porte. Il s'agissait cette fois d'une femme aux cheveux gris, vêtue de vert avec une cape du gris argent des nuages. Malgré la couleur de ses cheveux, elle ne paraissait pas plus âgée que le messager qui venait de quitter les lieux.

« Kira'athu », dit le comte en se levant. Sa voix perdit toute légèreté. « Pouvez-vous l'aider ? »

La Sithie le regarda un moment, puis secoua la tête ; son geste paraissait étrangement affecté, comme si elle l'avait appris dans un livre. « Il n'y a rien d'anormal dans son corps. Mais son esprit m'est inaccessible, caché, replié au plus profond d'elle, comme une souris quand l'ombre du hibou plane sur les champs nocturnes. »

« Que voulez-vous dire ? » Éolair se fit violence pour ne pas laisser l'impatience percer dans sa voix.

« Apeurée. Elle a peur. Elle est comme une enfant qui a vu mourir ses parents. »

« Elle a beaucoup vu la mort. Elle a enterré son père et son frère. »

La femme sithie fit un geste lent de la main, un geste qu'Éolair ne put traduire. « Ce n'est pas cela. N'importe qui, Zida'ya ou Sudhoda'ya – Enfant de l'Aube ou mortel – s'il a vécu suffisamment d'années, comprend la mort. Elle est horrible, mais elle est compréhensible. Un enfant, lui, ne la comprend pas. Et quelque chose a touché la femme Maegwin de cette façon – quelque chose qui est au-delà de ma compréhension. Cela a effrayé son âme. »

« Ira-t-elle mieux ? Y a-t-il quoi que ce soit que vous puissiez faire pour elle ? »

« Je ne peux rien faire de plus. Son corps est sain. Quant à son esprit, par contre, c'est tout autre chose. Je dois y réfléchir. Peut-être qu'il y a une

réponse que je ne peux pas voir pour l'instant. »

Il était difficile de décrypter l'expression du visage félin et saillant de Kira'athu, mais Éolair n'eut pas l'impression qu'elle avait beaucoup d'espoir. Le comte serra les poings et les plaqua fermement contre ses cuisses. « Y a-t-il quoi que ce soit que *moi, je* puisse faire ? »

Quelque chose de très proche de la pitié apparut dans les yeux de la Sithie. « Si la femme Maegwin a caché son esprit assez profondément, alors elle seule pourra revenir sur ses pas. Vous ne pouvez rien faire pour elle. » Elle marqua une pause, comme si elle cherchait des mots de réconfort. « Soyez gentil. Ce sera utile. » Elle se retourna et disparut.

Après un long silence, le vieux Craobhan parla. « Maegwin est folle, Éolair. »

Le comte leva la main. « Ne dites rien. »

« Ne pas écouter n'y changera rien. Son état a empiré pendant que vous étiez parti. Je vous ai dit où nous l'avons trouvée – au sommet de Bradach Tor, délirant et chantant. Elle était restée assise sans protection dans la neige et le vent pendant Mircha sait combien de temps. Elle a dit qu'elle avait vu les dieux. »

« Peut-être qu'elle les a vus, répondit Éolair d'une voix amère. Après tout ce que j'ai vu durant ces maudits douze derniers mois, qui suis-je pour douter d'elle ? Peut-être que c'était trop pour elle... » Il se leva et essuya ses paumes moites sur ses chausses. « Je vais aller retrouver Jiriki, maintenant. »

Craobhan acquiesça. Ses yeux étaient humides, mais sa mâchoire restait ferme. « Ne vous détruisez pas, Éolair. N'abandonnez pas. Nous avons encore plus besoin de vous qu'elle. »

« Lorsque Isorn et les autres reviendront, dit le comte, dites-leur où je suis allé. Demandez-leur de m'attendre, s'ils veulent bien en avoir l'amabilité – je pense que je ne resterai pas trop longtemps avec les Sithis. » Il regarda le ciel qui s'assombrissait, annonçant le crépuscule. « Je veux parler à Isorn et Ule ce soir. » Il tapota l'épaule du vieil homme avant de quitter la Salle des Sculptures.

« *Éolair.* »

Il se tourna sur le pas de la grande porte pour découvrir Maegwin dans l'antichambre derrière lui. « Madame. Comment vous sentez-vous ? »

« Bien », dit-elle d'un ton léger, mais ses yeux la contredisaient. « Où allez-vous ? »

« Je vais voir... » Il s'interrompit. Il avait failli dire « les dieux ». La folie était-elle contagieuse ? « Je vais parler avec Jiriki et sa mère. »

« Je ne les connais pas, dit-elle. Mais j'aimerais venir avec vous quand même. »

« Venir avec moi ? » En un sens, cela lui parut étrange.

« Oui, comte Éolair. J'aimerais venir avec vous. Est-ce aussi horrible ? Nous ne sommes pas devenus de terribles ennemis, n'est-ce pas ? » Il y avait quelque chose de creux dans sa voix, comme une plaisanterie faite sur la

dernière marche d'un gîbet.

« Bien sûr que vous le pouvez, Madame, s'empressa-t-il d'ajouter. Maegwin. Bien sûr. »

Bien qu'Éolair ne put discerner aucune addition évidente au campement sithi qui s'étalait sur le flanc de la colline de Hern, celui-ci lui parut néanmoins encore plus complexe que quelques jours plus tôt, encore plus intégré à la terre. Il donnait l'impression de ne pas avoir été construit en quelques jours, mais de s'être toujours trouvé là, depuis l'époque où la colline était encore jeune. Il y avait dans l'air une impression de paix et de mouvement doux et naturel : les maisons de toile multicolores gonflaient et volaient avec le vent comme des plantes dans le courant d'un torrent. Le comte ressentit une bouffée d'irritation, un écho du ressentiment de Craobhan. Quel droit avaient les Sithis de s'installer aussi confortablement ici ? Quelle terre était-ce, après tout ?

Un instant plus tard, il se reprit. Tout cela était simplement dans la nature des Êtres Paisibles. Malgré leurs grandes cités, réduites à l'état de ruines hantées par les chauves-souris, si Mezutu'a était représentative, c'était un peuple qui n'était pas enraciné en un endroit unique. De la façon dont Jiriki avait parlé du Jardin, leur terre originelle, il semblait clair que malgré leur occupation immémoriale d'Osten Ard, ils ne se considéraient toujours que comme des voyageurs dans ce pays. Ils vivaient dans leur propre tête, dans leurs chansons et dans leurs souvenirs. La Colline de Hem n'était qu'un endroit comme un autre.

Maegwin marchait en silence à côté de lui, le visage tendu comme si elle cachait des pensées troublées. Il se souvint d'un jour lointain, bien des années plus tôt, où elle l'avait emmené voir l'une de ses truies adorées mettre bas. Quelque chose s'était mal passé, et durant la mise bas, la truie s'était mise à couiner de douleur. Le temps que les deux porcelets eussent été retirés, l'un d'entre eux encore enroulé dans le cordon ombilical sanglant qui l'avait étranglé, la truie dans sa panique avait roulé sur un autre de ses nouveau-nés.

Durant tout ce cauchemar sanglant, Maegwin avait conservé une expression très proche de celle qu'elle arborait maintenant. Ce n'avait été qu'une fois la truie et le reste de la portée sauvés qu'elle s'était permis de pleurer. En s'en souvenant, Éolair réalisa soudain que cela avait été également la dernière fois qu'elle l'avait laissé la tenir dans ses bras. Alors même qu'il la consolait, en essayant de comprendre la peine qu'elle ressentait devant la mort de ce qui n'était pour lui que des animaux, il l'avait sentie dans ses bras, il avait senti sa poitrine contre lui, et il avait réalisé qu'elle était devenue une femme, malgré toute sa jeunesse. Cela avait été un étrange sentiment.

« Éolair ? » Il y avait juste une trace de frémissement dans la voix de Maegwin. « Puis-je vous poser une question ? »

« Certainement, Madame. » Il ne pouvait chasser le souvenir de l'instant où il l'avait tenue dans ses bras, du sang sur ses mains et ses vêtements, alors

qu'ils s'agenouillaient dans la paille. Il ne s'était pas senti moitié aussi désarmé alors, qu'il ne le sentait aujourd'hui.

« Comment... comment êtes-vous mort ? »

D'abord, il pensa avoir mal entendu. « Je suis désolé, Maegwin. Comment je suis quoi ? »

« Comment êtes-vous mort ? Je suis désolée de ne pas vous l'avoir demandé plus tôt. Était-ce le genre de mort que vous avez mérité, une mort noble ? Oh, j'espère que cela n'a pas été douloureux. Je ne crois pas que je pourrais le supporter. » Elle le regarda rapidement, puis afficha un sourire hésitant. « Mais bien sûr, cela n'a aucune importance, puisque vous êtes là ! Tout cela est derrière nous ! »

« Comment suis-je mort ? » L'irréalité de la situation le frappa comme physiquement. Il la prit par le bras et s'arrêta. Ils se tenaient sur une bande d'herbe vide et l'enceinte de Likimeya n'était plus qu'à un jet de pierre de là. « Maegwin, je ne suis pas mort ! Touchez-moi. » Il tendit la main et prit ses doigts froids. « Je suis vivant ! Et vous aussi ! »

« J'ai été frappée juste à l'arrivée des dieux, dit-elle d'un ton rêveur. Je pense que c'était Skali – du moins, sa hache s'est levée, et c'est la dernière chose dont je me souviens avant mon réveil ici. » Elle eut un rire mal assuré. « C'est drôle, peut-on se réveiller au Paradis ? Parfois, depuis que je suis ici, j'ai l'impression que je dors de temps en temps. »

« Maegwin. » Il serra sa main. « Écoutez-moi. Nous ne sommes pas morts. » Éolair se sentit prêt à pleurer et secoua la tête de colère. « Vous êtes toujours à Hernystir, l'endroit où vous êtes née. »

Maegwin le regarda avec un éclat curieux dans les yeux. Un instant, le comte crut qu'il avait réussi à l'atteindre. « Vous savez, Éolair, dit-elle lentement, lorsque j'étais vivante, j'avais toujours peur. J'avais peur de perdre les choses auxquelles je tenais. J'avais même peur de vous parler à vous, l'ami le plus proche que j'aie jamais eu. » Elle secoua la tête. Ses cheveux flottaient dans le vent qui parcourait la colline, découvrant son long cou pâle. « Je n'arrivais même pas à vous dire que je vous aimais, Éolair – que je vous aimais à en brûler à l'intérieur. J'avais peur que si je vous le disais, vous me repousseriez et que je n'aurais même plus votre amitié. »

Éolair avait l'impression que son cœur allait se briser en deux, comme une pierre imparfaite frappée par une masse. « Maegwin, je... je ne savais pas. » L'aimait-il, lui aussi ? Cela serait-il une bonne chose de le lui dire, que ce fut vrai ou pas ? « Je... J'ai été aveugle, bafouilla-t-il. Je ne savais pas. »

Elle sourit tristement. « Cela n'a plus d'importance, maintenant, dit-elle avec une certitude terrible. Il est trop tard pour s'inquiéter de telles choses. » Elle serra sa main et l'entraîna en avant.

Il parcourut les dernières coudées vers l'enceinte bleue et violette de Likimeya comme un homme frappé par une flèche dans la nuit, et qui en est si surpris qu'il continue de marcher sans réaliser qu'il s'est fait assassiner.

Jiriki et sa mère étaient engagés dans une conversation basse mais intense lorsque Éolair et Maegwin franchirent l'anneau de toile. Likimeya portait encore son armure ; les vêtements de son fils étaient plus légers.

Jiriki leva les yeux. « Comte Éolair. Nous sommes heureux que vous ayez pu venir. Nous avons des choses à vous montrer et à vous raconter. » Ses yeux se portèrent sur la compagne d'Éolair. « Dame Maegwin. Bienvenue. »

Éolair sentit Maegwin se tendre, mais elle fit une révérence. « Seigneur », dit-elle. Éolair ne put s'empêcher de se demander ce qu'elle voyait. Si Jiriki était le dieu du ciel Brynloch, qui voyait-elle en sa mère ? Que voyait-elle lorsqu'elle regardait les murs de toile flottant autour d'elle, les arbres fruitiers et la lumière de l'après-midi mourant, et les visages étranges des autres Sithis ? « Asseyez-vous, s'il vous plaît. » La voix de Likimeya était étrangement musicale, malgré sa dureté. « Désirez-vous un rafraîchissement ? »

« Pas pour moi, merci. » Éolair se tourna vers Maegwin. Elle secoua la tête, mais ses yeux étaient distants, comme s'ils se retiraient de ce qui s'étalait devant elle.

« Alors n'attendons pas plus longtemps, dit Likimeya. Nous avons quelque chose à vous montrer. » Elle se tourna vers le messager aux cheveux bruns qui s'était rendu au Taig plus tôt dans l'après-midi. Celui-ci s'avança, abaissant le sac qu'il tenait dans ses mains. D'un mouvement précis, il dénoua le lacet qui le fermait et le retourna. Quelque chose de sombre roula sur l'herbe.

« Par les Larmes de Rhynn ! » s'étouffa Éolair.

La tête de Skali se trouvait devant lui, bouche ouverte, yeux écarquillés. Sa grande barbe blonde était maintenant presque entièrement cramoisie, gorgée de tout ce qui s'était échappé de son cou tranché.

« Voici votre ennemi, comte Éolair », dit Likimeya. Un chat qui venait de tuer un oiseau aurait pu le poser au pied de son maître avec la même tranquille satisfaction. « Lui et quelques douzaines de ses hommes ont enfin été débusqués, dans les collines à l'est du Grianspog. »

« Emportez cela, s'il vous plaît. » Il sentit sa gorge se rebeller. « Je n'avais pas besoin de le voir comme cela. » Un instant, il se tourna avec inquiétude vers Maegwin, mais elle ne regardait même pas : son visage pâle était tourné vers le ciel sombre au-dessus des parois du campement.

Malgré ses cheveux rouge feu, les sourcils de Likimeya étaient blancs, deux éclairs qui formaient comme deux étroites cicatrices au-dessus de ses yeux. Elle souleva l'un d'eux en une expression curieusement humaine d'incrédulité moqueuse. « Votre prince Sinnach exhibait ses ennemis vaincus de cette façon. »

« C'était il y a cinq cents ans ! » Éolair recouvra un peu de son calme habituel. « Je suis désolé, Madame, mais les humains changent sur de telles périodes de temps. Nos ancêtres étaient peut-être plus féroces que nous ne le sommes. » Il avala sa salive. « J'ai vu beaucoup de morts, mais ceci m'a surpris. »

« Nous ne voulions pas vous froisser. » Likimeya adressa à Jiriki ce qui semblait être un regard lourd de sens. « Nous pensions que cela réchaufferait vos cœurs de voir ce qui était arrivé à celui qui avait conquis vos terres et asservi votre peuple. »

Éolair inspira. « Je comprends. Et je ne désirais aucunement vous froisser moi non plus. Nous vous sommes reconnaissants de votre aide. Reconnaisants au-delà de tous les mots. » Il ne put s'empêcher de regarder une nouvelle fois la chose sanglante sur l'herbe.

Le messager se pencha et ramassa la tête de Skali par les cheveux, puis la lâcha dans le sac. Éolair dut se retenir de demander ce qui était arrivé au reste du corps de Nez-tranchant. Probablement abandonné aux vautours dans les froides collines de l'est.

« C'est bien, répondit Likimeya. Parce que nous avons besoin de votre aide. »

Éolair se redressa. « Que pouvons-nous faire ? »

Jiriki se tourna vers lui. Son visage était totalement indifférent, plus encore qu'à l'habitude. Avait-il de quelque manière désapprouvé le geste de sa mère ? Éolair écarta cette pensée. Essayer de comprendre les Sithis menait à une perplexité à la lisière de la folie.

« Maintenant que Skali est mort et que le reste de ses troupes a été dispersé dans tout le pays, notre objectif ici est rempli, dit Jiriki. Mais nous n'avons fait que le premier pas. Maintenant, le voyage commence réellement. »

Pendant qu'il parlait, sa mère prit derrière elle un pot, un objet trapu mais étrangement gracieux, émaillé et bleu nuit. Elle plongea deux doigts à l'intérieur et les ressortit. Le bout de ses doigts était taché de gris noir.

« Nous vous avons dit que nous ne pouvions nous arrêter ici, poursuivit Jiriki. Nous devons poursuivre vers *Ujin e-d'a Sikhunae* – l'endroit que vous appelez Naglimund. »

Lentement, comme s'il s'agissait d'un rituel, Likimeya commença à se marquer le visage. Elle commença par tracer des lignes sombres sur ses joues et autour de ses yeux.

« Et... et que peuvent faire les Hernystiris ? » demanda Éolair. Il avait du mal à arracher son regard de la mère de Jiriki.

Le Sithi baissa la tête un instant, puis la releva et soutint le regard du comte, le forçant à lui prêter attention. « Par le sang que nos deux peuples ont versé l'un pour l'autre, je vous demande de former une troupe des vôtres pour vous joindre à nous. »

« Nous joindre à vous ? » Éolair songea à la charge brillante et vibrante des Sithis. « Mais quelle utilité pourrions-nous bien avoir ? »

Jiriki sourit. « Vous vous sous-estimez – et vous nous surestimez. Il est très important que nous prenions la place forte qui autrefois appartenait à Josua, mais ce sera un combat comme nul autre. Qui sait quel rôle étonnant les mortels pourront jouer lorsque se battront les Natifs du Jardin ? Et il y a des choses que vous pouvez faire et qui ne sont pas de notre capacité. Nous

sommes peu nombreux. Nous avons besoin de votre peuple, Éolair. Nous avons besoin de vous. »

Likimeya avait tracé un masque autour de ses yeux, sur son front et ses joues, si bien que son regard d'ambre paraissait brûler dans les ténèbres comme des bijoux dans une crevasse rocheuse. Elle traça trois lignes courant de sa lèvre inférieure à sa gorge.

« Je ne peux contraindre mon peuple, répondit Éolair, en particulier après tout ce qui vient de se passer. Mais si je viens, je pense que d'autres se joindront à moi. » Il réfléchit aux obligations de l'honneur et du devoir. Il avait été dépossédé de sa vengeance contre Skali, mais il semblait que le Rimmersleute n'avait été qu'un jouet dans les mains d'Elias – et dans celles d'un ennemi encore plus effrayant. Hernystir était libre, mais la guerre était loin d'être terminée. Le comte trouvait également un certain charme à l'idée de quelque chose d'aussi élémentaire qu'une bataille. Reprendre en charge Hernysadharc tout en assumant la folie de Maegwin était un fardeau qui avait déjà commencé à lui paraître accablant.

Le ciel au-dessus d'eux était bleu nuit, la couleur du pot de Likimeya. Certains des Sithis tirèrent des globes de lumière qu'ils posèrent sur des supports de bois autour de l'enceinte ; les branches des arbres fruitiers, éclairées par en dessous, luisirent comme de l'or.

« Je vais venir avec vous à Naglimund, Jiriki », dit-il enfin. Craobhan pouvait s'occuper de la population d'Hernysadharc, décida-t-il, et se charger de Maegwin et même de la femme de Lluth, Inahwen. Craobhan reconstruirait le pays – c'était une tâche qui lui convenait parfaitement. « J'amènerai avec moi tous les guerriers qui voudront bien m'accompagner. »

« Merci, comte Éolair. Le monde change, mais certaines choses sont toujours vraies. Le cœur des Hernystiris reste constant. »

Likimeya reposa son pot, essuya ses doigts sur ses bottes – laissant une grande tache – et se leva. En peignant son visage, elle s'était changée en quelque chose d'encore plus différent, d'encore plus dérangeant.

« Ainsi c'est entendu, dit-elle. Lorsque le troisième matin après cette nuit se lèvera, nous chevaucherons yers Ujin e-d'a Sikhunae. » Ses yeux parurent briller dans la lueur des globes de cristal.

Éolair ne pouvait soutenir son regard trop longtemps, mais il était tout aussi incapable de taire sa curiosité. « Pardonnez-moi, Madame, dit-il. J'espère que je ne suis pas discourtois. Puis-je vous demander ce que vous avez mis sur votre visage ? »

« Des cendres. Des cendres de deuil. » Elle produisit un son dans le fond de sa gorge qui pouvait tout aussi bien être un soupir qu'un signe d'exaspération. « Vous ne pouvez comprendre, mortel, mais je vais vous le dire quand même. Nous entrons en guerre contre l'Hikeda'ya. »

Après un instant de silence, alors qu'Éolair s'efforçait de comprendre ce qu'elle avait pu vouloir dire, Jiriki parla. Sa voix était douce et endeuillée. « Les Sithis et les Noms sont d'un seul sang, comte Éolair. Maintenant, nous

devons nous battre. » Il leva la main et fit un geste qui ressemblait à la flamme d'une bougie qu'on éteint – vive, puis plus rien. « Nous devons tuer des membres de notre propre famille. »

Maegwin resta silencieuse pendant presque tout le chemin du retour. Ce ne fut que lorsque les toits du Taig se dressèrent devant eux qu'elle parla.

« Je viens avec vous. Je veux voir les dieux partir en guerre. » Il agita violemment la tête. « Vous allez rester ici avec Craobhan et les autres. »

« Non. Si vous me laissez, je vous suivrai. » Sa voix était calme et décidée. « Et de toute façon, Éolair, de quoi pouvez-vous avoir peur ? Je ne peux pas mourir deux fois, n'est-ce pas ? » Elle rit un peu trop bruyamment.

Éolair argumenta avec elle en vain. Finalement, alors qu'il était à deux doigts de perdre son calme, une pensée lui vint.

La guérisseuse a dit qu'elle devait trouver elle-même le moyen de ressortir. Peut-être que cela en fait partie ?

Mais le danger. Il ne pouvait bien évidemment pas la laisser prendre un tel risque. Mais il ne pouvait pas non plus l'empêcher de le suivre s'il la laissait là – folle ou pas, il n'y avait personne dans tout Hernysadharc de moitié aussi obstiné que la fille de Lluth. Par les dieux, était-il maudit ? Rien d'étonnant à ce qu'il désirât presque la brutale simplicité de la bataille.

« Nous en reparlerons plus tard, dit-il. Je suis épuisé, Maegwin. »

« Personne ne devrait être fatigué en un tel endroit. » Il y avait une note de triomphe subtile dans sa voix. « Je m'inquiète à votre sujet, Éolair. »



Simon avait choisi un endroit dégagé et lumineux près de l'enceinte extérieure de Sesuad'ra. Le soleil brillait aujourd'hui, même si le vent était assez mordant pour que lui et Miriamélé portassent tous deux leurs capes. Néanmoins, il était fort agréable de pouvoir rester capuche baissée en sentant le soleil sur son cou. « J'ai amené du vin. » Simon sortit une outre et deux gobelets de son sac. « Sangfugol dit qu'il est bon – je crois qu'il vient de Perduin. » Il rit nerveusement. « Pourquoi serait-il meilleur depuis un endroit plutôt qu'un autre ? Le raisin est toujours le même. »

Miriamélé sourit. Elle semblait fatiguée : des ombres se dessinaient sous ses yeux verts. « Je ne sais pas. Peut-être qu'ils poussent différemment. »

« Ça n'a aucune importance, en fait. » Simon dirigea soigneusement le jet qui jaillissait de l'outre vers l'un des gobelets, puis vers l'autre. « Je ne suis même pas certain d'aimer le vin – Rachel ne m'aurait jamais laissé en boire. Elle appelait ça le "sang du démon". »

« L'intendante ? » Miriamélé fit la grimace. « Une vieille femme cruelle. »

Simon lui tendit le gobelet. « J'ai longtemps pensé ça, moi aussi. C'est vrai qu'elle avait du caractère. Mais elle a fait de son mieux pour moi, je suppose. Je lui ai rendu la vie difficile. » Il porta le vin à ses lèvres, laissant son amertume envahir sa langue. « Je me demande où elle est, maintenant ?

Toujours au Hayholt ? J'espère qu'elle va bien. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé. » Il sourit – d'imaginer qu'il éprouvait de tels sentiments envers le Dragon ! – puis il releva soudain les yeux. « Oh non ! Je n'ai pas attendu avant de boire. Ne devrions-nous pas dire quelque chose, porter une brinde ? »

Miriamélé souleva solennellement son gobelet. « À ton anniversaire, Simon. »

« Et au vôtre, princesse Miriamélé. »

Ils restèrent assis un temps et burent en silence. Le vent jouait avec l'herbe, et dessinait en la pliant des formes changeantes, comme si quelque grande bête invisible roulait dans son sommeil. « Le Raed commence demain, dit-il. Mais je pense que Josua a déjà décidé ce qu'il veut faire. »

« Il ira à Nabban. » Il y avait une calme amertume dans sa voix.

« Qu'y a-t-il de mal à cela ? » Il fit signe en direction du gobelet de Miriamélé, qui était vide. « C'est un début. »

« C'est un mauvais début. » Elle regarda sa main alors qu'il prenait son gobelet. Ce regard fixe le mit mal à l'aise. « Je suis désolée, Simon. C'est juste qu'il y a des choses dont je ne suis pas satisfaite. Bien des choses. »

« J'écouterai si vous voulez parler. J'ai appris à bien écouter, princesse. »

« Ne m'appelle pas "*princesse*" ! » Lorsqu'elle reprit la parole, son ton s'était adouci. « S'il te plaît, Simon, pas toi. Nous étions amis, quand tu ne savais pas qui j'étais. J'ai besoin de cela, maintenant. »

« Certainement... Miriamélé. » Il inspira. « Nous ne sommes plus amis, maintenant ? »

« Ce n'est pas ce que je voulais dire. » Elle soupira. « C'est la même chose que mon problème avec la décision de Josua. Je ne suis pas d'accord avec lui. Je pense que nous devrions partir directement pour l'Erkynée. Ce n'est pas une guerre comme celles que menait mon grand-père – c'est bien pire, bien plus obscur. Je crains que nous n'arrivions trop tard si nous commençons par essayer de conquérir Nabban. »

« Trop tard pour quoi ? »

« Je ne sais pas. J'ai ces impressions, ces idées, mais rien qui puisse prouver qu'elles sont viables. C'est déjà assez difficile, mais comme je suis une princesse – comme je suis la fille du roi souverain – ils m'écoutent quand même. Puis ils essaient tous de trouver un moyen poli de m'ignorer. Je préférerais encore qu'ils me disent de me taire ! »

« Qu'est-ce que cela a à voir avec moi ? » demanda doucement Simon. Miriamélé avait fermé les yeux, comme si elle recherchait quelque chose à l'intérieur d'elle-même. Le rouge or de ses cils, leur extrême finesse, lui donnait l'impression de tomber en morceaux.

« Même toi, Simon, qui m'as d'abord vue comme servante – non, comme servant ! » Elle rit, mais sans rouvrir les yeux. « Même toi, Simon, quand tu me regardes, ce n'est pas moi que tu vois. Tu vois le nom de mon père, le château dans lequel j'ai grandi, les robes coûteuses. Tu vois... une *princesse*. » elle prononça ce mot comme s'il décrivait quelque chose

d'affreux et de mensonger.

Simon la dévisagea longuement, regardant ses cheveux qui flottaient dans le vent, le dessin velouté de ses joues. Il brûlait de lui dire ce qu'il voyait vraiment, mais savait qu'il ne pourrait jamais trouver les mots justes ; il n'en sortirait que le babillage d'une tête-creuse. « Vous êtes ce que vous êtes, dit-il enfin. N'est-il pas tout aussi mensonger de s'efforcer d'être quelqu'un d'autre que ça le serait pour les autres de prétendre vous parler à vous quand ils ne parlent qu'à une... princesse ? »

Ses yeux s'ouvrirent soudain. Ils étaient si clairs, si pénétrants ! Il eut soudain une idée de ce que cela avait dû être que de se tenir devant son grand-père, Jean Presbytère. Cela lui rappela également ce qu'il était lui-même : l'enfant maladroit d'une domestique, devenu chevalier par le seul fait des circonstances. En cet instant, elle lui parut plus proche qu'elle ne l'avait jamais été, mais dans le même temps, le gouffre qui les séparait semblait aussi large que l'océan.

Miriamélé le regardait intensément. Après quelques instants, il détourna les yeux, penaud. « Je suis désolé. »

« Tu n'as pas à l'être. » Le ton de sa voix était cassant, mais cela ne correspondait pas réellement à l'expression soucieuse de son visage. « Tu n'as pas à l'être, Simon. Et parlons d'autre chose. » Elle tourna la tête pour regarder flotter l'herbe de la colline. Cet étrange moment de tension s'acheva.

Ils terminèrent le vin et partagèrent pain et fromage. Pour l'occasion, une petite balle de friandises enveloppées de feuilles, qu'il avait achetée sur l'un des étals du petit marché, de petites boules faites de miel et de grain grillé. Leur conversation se tourna vers d'autres sujets, vers les endroits et les choses étranges qu'ils avaient tous deux vus. Miriamélé essaya de décrire à Simon la Niskie Gan Itai et son chant, de la façon dont elle usait de sa musique pour lier le ciel et l'eau. Simon à son tour tenta de décrire ce que l'on ressentait à vivre dans la maison de Jiriki près de la rivière, et ce qu'avait été le Yàsira, l'immense tente vivante faite de papillons. Il essaya de décrire la fragile et effrayante Amerasu, mais sa voix faiblit. Il y avait encore beaucoup de douleur dans ce souvenir.

« Et l'autre femme sithie ? demanda Miriamélé. Celle qui est ici. Aditu. »

« Que veux-tu dire ? »

« Que penses-tu d'elle ? » Elle fronça les sourcils. « Je pense qu'elle n'a aucune éducation. »

Simon renâcla doucement. « Il serait plus juste de dire qu'elle a ses propres manières. Ils ne sont pas comme nous, Miriamélé. »

« Eh bien alors je n'ai pas une très haute opinion des Sithis. Elle se tient et s'habille comme une herlot de taverne. »

Il dut réprimer un sourire. Les tenues actuelles d'Aditu étaient incroyablement sobres en comparaison de ce qu'elle avait porté à Jao é-Tinukai'i. Il était vrai qu'elle exhibait souvent une plus grande part de sa chair fauve qu'il n'en seyait aux habitants de la Nouvelle-Gadrinsett, mais Aditu

faisait visiblement de son mieux pour ne pas froisser ses compagnons mortels. Quant à son comportement... « Je ne crois pas que ce soit si grave », dit-il.

« Évidemment. » Miriamélé était visiblement agacée. « Tu soupîres après elle comme un petit chien. »

« Ce n'est pas vrai, dit-il, piqué au vif. C'est mon amie. »

« Un bien joli mot. J'ai entendu les chevaliers de mon père s'en servir pour décrire des femmes qui n'avaient pas le droit de franchir le seuil de l'église. » Miriamélé se redressa. Il ne s'agissait pas simplement d'un jeu. La colère qu'il avait sentie en elle un peu plus tôt était revenue. « Je ne t'en blâme pas, c'est dans la nature des hommes. Elle est très séduisante, à son étrange façon. »

Simon eut un éclat de rire court et sonore. « Je ne les comprendrai décidément jamais », dit-il. « Quoi ? Comprendre quoi ? »

« Aucune importance. » Il serait bon de ramener la conversation vers des sujets moins périlleux, décida-t-il. Il se tourna et agrippa le sac de toile qu'il avait posé contre le vieux mur lissé par les intempéries. « Nous célébrons nos anniversaires. Il est temps de faire les cadeaux. »

Miriamélé releva les yeux, désorientée. « Oh, Simon ! Mais je n'ai rien à t'offrir ! »

« Que vous soyez là me suffit bien. Vous savoir sauve après tout ce temps... » Sa voix se brisa avec un petit bruit embarrassant. Pour dissimuler son affliction, il s'éclaircit la gorge. « Mais de toute façon, vous m'avez déjà fait un beau cadeau – votre foulard. » Il ouvrit son col pour qu'elle puisse voir qu'il était noué autour de son long cou. « Le plus beau cadeau qu'on m'ait jamais fait, je crois. » Il sourit et referma son col. « Maintenant, il y a quelque chose que j'aimerais vous offrir. » Il fouilla dans son sac et en tira quelque chose de long et de fin enveloppé dans de la toile.

« Qu'est-ce ? » Les soucis parurent s'effacer de son visage, pour la laisser comme une enfant dans l'attention qu'elle portait au mystérieux paquet.

« Ouvrez-le. »

Ce qu'elle fit, déroulant la toile pour découvrir la Flèche Blanche sithie, un éclair de feu ivoire. « Je veux qu'elle soit à vous. »

Les yeux de Miriamélé coururent de la flèche à Simon. Elle pâlit. « Oh non, souffla-t-elle. Non, Simon, je ne peux pas. »

« Que voulez-vous dire ? Bien sûr que vous pouvez. C'est un cadeau pour vous. Binabik dit qu'elle a été fabriquée par le flécheur sithi Vindaomeyo, il y a plus longtemps que vous ou moi pouvons l'imaginer. C'est la seule chose que je possède qui soit digne d'une princesse, Miriamélé – et que cela vous plaise ou non, c'est ce que vous êtes. »

« Non, Simon, non. » Elle repoussa la flèche et sa toile dans ses mains. « Non, Simon. C'est le plus beau geste qu'on ait fait pour moi, mais je ne peux pas la prendre. Ce n'est pas simplement un objet, c'est une promesse que Jiriki t'a faite – un gage. Tu me l'as dit. Elle a une trop grande signification. Les Sithis ne donnent pas ce genre de choses pour rien. »

« Moi non plus », ajouta Simon rageusement. Alors même cela, ce n'était pas assez, pensa-t-il. Sous une fine couche de fureur, il ressentait une immense peine. « Je veux qu'elle soit à vous. »

« S'il te plaît, Simon, je t'en remercie – tu n'imagines pas à quel point je trouve ce geste gentil – mais cela me ferait trop mal de te la prendre. Je ne peux pas. »

Dérouté, peiné, Simon referma les doigts sur sa flèche. Son offrande avait été rejetée. Il sentit grandir en lui fureur et déception. « Alors attendez ici », dit-il, et il se leva. Il se sentait prêt à hurler. « Promettez-moi de ne pas bouger jusqu'à ce que je revienne. »

Elle le regarda avec incertitude, en protégeant ses yeux du soleil. « Si tu veux que je reste là, Simon, je resterai. Seras-tu parti longtemps ? »

« Non. » Il se tourna vers le portail en ruines du grand mur. Avant d'avoir fait dix pas, il s'était déjà mis à courir.

Lorsqu'il revint, Miriamélé était toujours assise au même endroit. Elle avait trouvé la grenade qu'il avait cachée pour lui faire une dernière surprise.

« Je suis désolée, dit-elle, je me suis un peu impatientée. Je l'ai ouverte, mais je n'en ai pas encore mangé. » Elle lui indiqua les graines alignées sur le fruit tranché comme des rangées de bijoux. « Qu'as-tu à la main ? »

Simon tira son épée de la cape dans laquelle il l'avait enveloppée. Sous les yeux de Miriamélé, dont l'appréhension était loin d'avoir disparue, il s'agenouilla devant elle.

« Miriamélé, princesse... Je veux vous offrir le seul cadeau qui m'est encore possible. » Il lui tendit la poignée de l'épée, en baissant la tête et en regardant fixement les brins d'herbe autour de ses bottes. « Mon service. Je suis un chevalier, maintenant. Je jure que vous serez ma maîtresse, et je serai votre chevalier-servant... si vous le voulez bien. »

Simon la regarda du coin de l'œil. Le visage de Miriamélé était inondé par les émotions, sans qu'il pût en identifier aucune. « Oh, Simon », dit-elle.

« Si vous ne voulez pas ou que vous ne pouvez pas pour quelque raison que je suis trop stupide pour pouvoir comprendre, dites-le moi. Nous resterons quand même amis. »

Il y eut un long silence. Simon garda les yeux fixés sur le sol et sentit sa tête tourner.

« Bien sûr, dit-elle enfin. Bien sûr que j'accepte, mon cher Simon. » il y avait une tension étrange dans sa voix. Elle eut un rire haché. « Mais je ne te pardonnerai jamais cela. »

Il leva les yeux, inquiet, pour voir si elle plaisantait. Sa bouche était courbée en un demi-sourire tremblant, et ses yeux étaient une nouvelle fois clos. Quelque chose dans ses cils brillait comme des larmes. Il ne pouvait dire si elle était heureuse ou triste.

« Que dois-je faire ? » demanda-t-elle.

« Je n'en suis pas certain. Prendre la poignée et toucher mon épaule avec la

lame, je suppose, comme l'avait fait Josua. Dites : "Tu seras mon champion."
" »

Elle prit la poignée et la maintint un instant contre sa joue, puis leva l'épée et toucha ses épaules tour à tour, gauche et droite.

« Tu peux être mon champion, Simon », murmura-t-elle.

« Je le serai. »



Les torches de la Maison de la Séparation s'étaient en grande partie consumées. L'heure du repas du soir avait passé depuis longtemps, mais personne n'avait parlé de manger.

« C'est le troisième jour du Raed, dit le prince Josua. Nous sommes tous épuisés. Je vous prie de m'accorder encore votre attention pour quelques instants de plus. » Il passa sa main en travers de ses yeux.

Isgrimnur pensait que de tous ceux qui étaient rassemblés ici, c'était le prince lui-même qui laissait le plus transparaître la tension de ces longues journées et de ces interminables discussions acrimonieuses. Dans son désir de laisser à chacun une chance équitable de s'exprimer, Josua s'était laissé entraîner vers de bien trop nombreux sujets annexes – ce que l'ancien maître d'Elvritshalla n'approuvait absolument pas. Le prince Josua ne survivrait jamais aux rigueurs d'une campagne contre son frère s'il ne s'endurcissait pas. Il s'était amélioré depuis qu'Isgrimnur ne l'avait vu – le voyage vers cet étrange endroit semblait avoir transformé tous ceux qui l'avaient accompli – mais le duc ne pensait toujours pas que le prince eût encore saisi l'art d'écouter sans se laisser dévier. Sans cette maîtrise, pensa-t-il amèrement, aucun dirigeant ne pouvait survivre.

Les points de désaccord étaient nombreux. Les hommes des Thrithings n'avaient aucune confiance en l'endurance des gens de la Nouvelle-Gadrinsett, et craignaient qu'ils ne devinssent un fardeau pour les clans des chariots lorsque Josua conduirait son campement vers les prairies. Pour leur part, les colons n'étaient pas certains de vouloir abandonner leur nouvelle vie pour aller ailleurs quand ils savaient qu'il n'y aurait pas de nouvelles terres pour s'établir tant que Josua n'avait pas gagné sur les territoires de son frère ou de Bénigaris.

Fréosel et Sludig, qui étaient devenus les chefs de guerre de Josua après la mort de Déomoth, étaient en profond désaccord sur la direction que devait prendre les troupes du prince. Sludig s'était rangé à l'opinion de son seigneur-lige Isgrimnur et prônait l'attaque de Nabban. Fréosel, comme beaucoup d'autres, pensait qu'une incursion vers le sud les détournait de leur véritable objectif. C'était un Erkynéen, et l'Erkynée était non seulement le pays de Josua, mais aussi la terre qui avait le plus souffert du règne dévoyé d'Elias. Fréosel n'avait pas caché sa certitude qu'ils devaient partir vers l'est et les fiefs les plus éloignés d'Erkynée, pour y rassembler les sujets mécontents du Roi souverain jusqu'à pouvoir marcher sur le Hayholt lui-même.

Isgrimmur soupira et se gratta le menton, s'abandonnant un instant au plaisir de sa barbe retrouvée. Il avait envie de se lever et de tout simplement leur dire à tous ce qu'ils devaient faire et comment. Il sentait même que Josua serait secrètement soulagé de sentir ses épaules libérées du fardeau du commandement – mais une telle chose ne pouvait pas être. Le duc savait qu'à l'instant où le prince perdrait sa prééminence, les factions prendraient le pas, et toute chance de résistance organisée contre Elias disparaîtrait.

« Sire Camaris, dit soudain Josua en se tournant vers le vieux chevalier, vous n'avez pour ainsi dire pas parlé. Pourtant, si nous choisissons de chevaucher vers Nabban, comme le préconisent Isgrimmur et d'autres, vous serez notre bannière. J'ai besoin de connaître vos pensées. »

Le vieil homme avait effectivement gardé ses distances, bien qu'Isgrimmur doutât que ce fut par désapprobation ou désaccord. Camaris avait plutôt écouté les arguments de chacun comme un saint sur un banc au milieu d'une querelle de taverne, présent et distant à la fois, son attention fixée sur une chose que les autres ne pouvaient voir.

« Je ne puis vous dire quelle décision est la bonne, prince Josua. » Le vieux chevalier s'exprimait, comme toujours depuis qu'il avait recouvré ses esprits, avec une sorte de dignité naturelle. Ses manières de cour anciennes étaient si soignées qu'on eût presque pu croire à une parodie ; il aurait tout aussi bien pu être le Bon Paysan des proverbes du Livre de l'Aédon. « C'est au-delà de moi, et je ne puis non plus avoir la présomption de m'immiscer entre vous et Dieu, qui possède la réponse finale à toutes les questions. Je ne puis vous dire que ce que je pense. » Il se pencha en avant, regardant ses mains aux longs doigts, qui étaient entremêlés comme s'il priait. « Une grande partie de ce qui a été dit reste incompréhensible pour moi – le pacte de votre frère avec ce Roi de l'Orage, qui n'était qu'une obscure légende à mon époque ; le rôle que les épées doivent jouer, ce qui inclut ma propre lame noire Épine – tout cela est étrange, très étrange. »

« Mais je sais que j'aimais chèrement mon frère Léobardis, qui d'après ce que vous avez dit, a honorablement servi Nabban pendant que j'étais égaré – mieux que je n'aurais pu le faire, je crois. C'était un homme qui était fait pour diriger les autres hommes, ce que je ne suis pas. »

« Je n'ai connu de son fils Bénigaris qu'un bébé braillard. Cela ronge mon âme de penser que quelqu'un dans la maison de mon père pût être un parricide, mais je ne puis douter de la véracité de ce que j'ai entendu. » Il secoua lentement la tête, comme un vieux cheval de guerre fatigué. « Je ne puis vous dire de chevaucher vers Nabban, ou vers l'Erkynée, ou vers un quelconque autre point de la terre verte de notre Seigneur. Mais si vous décidez de marcher sur Nabban, Josua... Eh bien oui, je chevaucherai en tête de vos armées. Si les gens veulent user de mon nom, je ne l'interdirai pas, même cela ne me paraît pas chevaleresque : seul le nom de notre Rédempteur devrait être exalté par la voix des hommes. Mais je ne puis souffrir une telle marque d'infamie sur la Maison Bénidrivine. »

« Si c'était la réponse que vous attendiez, Josua, vous l'avez, maintenant. » Il leva la main en un geste d'allégeance. « Oui, je chevaucherai vers Nabban. Mais j'aurais souhaité ne jamais voir le royaume de mon ami Jean en ruines et les terres de ma propre Nabban adorée sous la botte de mon neveu homicide. C'est cruel. » Son regard se rabaissa une nouvelle fois jusqu'à la table. « C'est l'une des épreuves les plus dures que Dieu a jugé bon de m'infliger, et je Lui ai déjà failli plus de fois que je ne pourrais le compter. »

Lorsque le vieil homme eut fini de parler, ses mots parurent se disperser lentement dans l'air comme de l'encens, une masse intangible de regrets complexes qui emplît la pièce. Personne n'osa briser le silence jusqu'à ce que Josua prît la parole.

« Merci, sire Camaris. Je pense que je comprends ce qu'il vous en coûtera de chevaucher contre vos propres compatriotes. Mon cœur est déchiré à l'idée que nous aurons peut-être à vous imposer cette épreuve. » Il parcourut du regard la salle qu'éclairaient les torches. « Quelqu'un d'autre veut-il parler avant que cette réunion ne s'achève ? »

À côté de lui, Vorzheva s'agita sur son banc comme si elle voulait dire quelque chose, mais elle se contenta de lancer un regard furieux à Josua, qui détourna les yeux comme s'il en éprouvait un certain malaise. Isgrimnur devina ce qui se passait entre eux – Josua lui avait dit qu'elle voulait rester jusqu'à la naissance de l'enfant – et il se rembrunit ; le prince n'avait pas besoin de raisons supplémentaires de douter de sa décision.

À plusieurs coudées de là le long de la grande table, Géloé se leva. « Je pense qu'il reste une dernière chose à dire, Josua. Quelque chose que le père Strangyeard et moi n'avons découvert que la nuit dernière. » Elle se tourna vers le prêtre, qui était assis à côté d'elle. « Strangyeard ? »

L'archiviste se dressa en feuilletant une liasse de parchemins. Il prit le temps de remettre son bandeau en place, puis regarda d'un air inquiet certains des visages à sa proximité, comme s'il se trouvait soudain confronté à un tribunal et accusé d'hérésie.

« Oui, dit-il. Oh, oui. Oui, il y a quelque chose d'important – pardonnez-moi, quelque chose qui est *peut-être* important... » Il farfouilla à travers les pages posées devant lui.

« Allez, Strangyeard, dit gentiment le prince. Nous sommes anxieux de vous entendre partager vos découvertes avec nous. »

« Ah, oui. Nous avons trouvé quelque chose dans le manuscrit de Morgénès. Dans sa biographie du roi Jean Presbytère. » Il souleva quelques pages du parchemin pour le bénéfice de ceux qui n'avaient pas déjà vu le livre de Morgénès. « Par ailleurs, lors de nos discussions avec Tiamak du Wran », il fit un geste avec le parchemin en direction du Salanais, « nous avons appris que ce sujet inquiétait déjà énormément Morgénès, avant même qu'il n'eût eu vent du pacte d'Elias avec le Roi de l'Orage. Cela l'inquiétait, voyez-vous. Morgénès, je veux dire ».

« Nous voyons quoi ? » Isgrimnur commençait à être indisposé par la

dureté de sa chaise, et son dos le lançait depuis des heures. « Qu'est-ce qui l'inquiétait ? »

« Oh. » Strangyeard fut comme tiré d'un rêve. « Mes excuses, toute mes excuses. L'étoile filante, bien sûr. La comète. »

« Il y a eu une étoile de ce genre dans le ciel durant la première année du règne de mon frère, songea Josua. D'ailleurs, c'est la nuit même de son couronnement que nous l'avons découverte. La nuit de l'enterrement de mon père. »

« C'est celle-là ! » s'exclama Strangyeard, plein d'excitation. « *L'Asdridan Condiqilles* – L'Étoile du Conquérant. Écoutez, je vais vous lire ce qu'en dit Morgénès. » Il fouilla dans les parchemins.

« ... *Bizarrement* »,

commença-t-il,

« l'Etoile du Conquérant, au lieu de briller pour la naissance ou le triomphe des conquérants, comme son nom pourrait le suggérer, semble au contraire apparaître pour annoncer la mort des empires. Elle a proclamé la chute de Khand, des vieux royaumes marins, et même la fin de ce qui fut peut-être le plus grand empire de tous – le règne des Sithis sur Osten Ard, qui prit fin avec la chute de leur grande place forte Asu'a. Sa première mention dans les annales de la Ligue du Parchemin dit que l'Étoile du Conquérant brillait dans le ciel au-dessus d'Asu'a lorsque Ineluki, le fils d'Iyu'unigato, conçut le sort qui allait bientôt détruire le château sithi et une grande partie de l'armée rimmersleute de Fingil.

Il est dit par ailleurs que la seule pure conquête qui ait jamais vu la lueur de l'Étoile du Conquérant fut le triomphe du Rédempteur, Usires Aédon, puisqu'elle brillait dans les deux au-dessus de Nabban alors qu'Usires était suspendu à l'Arbre de l'Exécution. Néanmoins, certains pourraient ici encore prétendre qu'elle annonçait le déclin et la destruction, puisque la mort d'Aédon fut le signal de la chute finale du puissant empire nabbanais... »

Strangyeard reprit sa respiration. Ses yeux brillaient, maintenant : les paroles de Morgénès avaient chassé le désarroi qu'il éprouvait à l'idée de parler devant une telle assemblée. « Ainsi, voyez-vous, il y a dans tout cela une certaine signification, à notre avis. »

« Mais pourquoi exactement ? demanda Josua. Elle a déjà apparu au début du règne de mon frère. Si elle annonçait la fin d'un empire, qu'est-ce que cela peut changer ? Il n'y a que l'empire de mon frère qui puisse tomber. » il afficha un léger sourire. Il y eut quelques rires dans la salle.

« Mais ce n'est pas toute l'histoire, prince Josua, dit Géloé. Dinivan et d'autres – le docteur Morgénès, en particulier, avant sa mort – ont étudié ce sujet. L'Étoile du Conquérant, voyez-vous, n'est pas encore partie. Elle va

revenir. »

« Que voulez-vous dire ? »

Binabik se leva. « Chaque cinq centaines d'années, comme Dinivan en a fait la découverte, expliqua-t-il, l'étoile est dans le ciel non pas une fois, mais trois. Elle fait trois ans d'apparitions, brillante la première, faible presque en dessous de la vision la deuxième, et la plus brillante en dernier. »

« Elle va donc revenir cette année à la fin de l'hiver, dit Géloé. Pour la troisième fois. La dernière fois, c'était durant la chute d'Asu'a. »

« Je ne comprends toujours pas, dit Josua. Je crois que ce que vous dites est peut-être important, mais nous avons déjà bien des mystères à percer. Quelle peut être pour nous la signification de cette étoile ? »

Géloé secoua la tête. « Peut-être aucune. Peut-être que, comme par le passé, elle annonce la fin d'un grand royaume – mais est-ce que ce sera celui du Roi souverain, celui du Roi de l'Orage, ou celui de votre père si nous sommes vaincus, nul ne peut le dire. Il semble néanmoins peu probable qu'un événement qui a de tels antécédents pourrait n'avoir *aucune* signification. »

« Je suis dans raccordement, dit Binabik. Aujourd'hui n'est pas la saison du rejet de telles choses dans le panier des coïncidences. »

Josua regarda autour de lui avec frustration, comme s'il espérait que quelqu'un d'autre autour de la grande table pourrait donner une réponse. « Mais quelle est sa *signification* ? Et que sommes-nous censés faire à ce sujet ? »

« D'abord il est possible que les épées ne soient efficaces que lorsque l'étoile est dans le ciel, proposa Géloé. Leur valeur semble liée à leur origine surnaturelle. Peut-être que les cieux nous montrent le moment où elles seront les plus utiles. » Elle haussa les épaules. « Où peut-être que ce sera l'instant où le pouvoir d'Ineluki culminera, où il sera le plus apte à aider Elias, puisqu'il se sera écoulé cinq siècles depuis qu'il a lancé le sort qui a fait de lui ce qu'il est. Dans ce cas, nous devons atteindre le Hayholt avant qu'elle ne revienne. »

Le silence s'imposa dans la grande salle, brisé uniquement par le doux murmure des flammes dans l'âtre. Josua remua distraitement quelques pages du manuscrit de Morgénès.

« Et vous n'avez rien appris de plus sur les épées auxquelles nous avons accordé une telle importance, rien qui pourrait nous être utile ? » demanda-t-il.

Binabik secoua la tête. « Nous avons maintenant parlé de nombreuses fois avec sire Camaris. » Le petit homme fit un signe de tête respectueux en direction du vieux chevalier. « Il nous a dit ce qu'il savait avec complétude de l'épée Épine et de ses capacités, mais nous n'avons aucune compréhension nouvelle qui nous dirait ce que nous pouvons faire avec elle et les autres. »

« Alors on ne peut pas miser nos vies sur elles, dit Sludig. Il ne faut pas faire confiance à la magie et aux tours fabuleux. »

« Tu parles de choses que tu ne connais pas... » commença Géloé d'une

voix sombre.

Josua se redressa. « Assez. Nous sommes trop avancés pour abandonner les trois épées. Si nous ne combattons que mon frère, alors ce serait une possibilité envisageable. Mais la main du Roi de l'Orage a apparemment été derrière chacun de ses gestes, et les épées sont notre seul maigre espoir contre ce ténébreux fléau. »

Miriamélé se leva. « Alors laissez-moi insister encore une fois, oncle Josua... prince Josua, pour que nous partions directement pour l'Erkynée. Si les épées ont une telle valeur, alors il nous faut prendre Peine à mon père et récupérer Clou-radieux dans la tombe de mon grand-père. D'après ce que disent Géloé et Binabik, nous n'avons que fort peu de temps. »

Son visage était grave, mais le duc Isgrimmur crut discerner une touche de désespoir derrière ses mots. Cela le surprit. Quelque importantes, voire capitales, que fussent ces décisions, pourquoi la petite Miriamélé donnait-elle l'impression que sa vie dépendait absolument du choix d'un départ immédiat vers l'Erkynée pour affronter son père ?

Josua lui adressa un regard placide. « Merci, Miriamélé. J'ai écouté ce que tu avais à dire. Ton avis m'importe. » Il se retourna pour faire face à l'ensemble de l'assemblée. « Maintenant, je dois vous annoncer ma décision. » Le désir d'en finir avec tout cela était perceptible dans chacun de ses mots.

« Voici les choix qui s'offrent à moi. Rester ici – organiser cet endroit, la Nouvelle-Gadrinsett, et résister à mon frère jusqu'à ce que son règne dévoyé fasse tourner les choses en notre faveur. C'est une possibilité. » Josua passa sa main à travers ses cheveux courts, puis exhiba deux doigts levés. « La deuxième est de chevaucher vers Nabban où, avec Camaris en tête de nos armées, nous pourrions rapidement rallier des forces, pour finalement lever une armée capable de renverser le Roi souverain. » Le prince leva un troisième doigt. « La troisième, comme Miriamélé et Fréosel et d'autres l'ont suggéré, est de marcher directement sur l'Erkynée, en espérant y trouver un soutien suffisant pour renverser les défenses d'Elias. Avec éventuellement la possibilité qu'Isorn et le comte Éolair de Nad Mullach soient capables de nous rejoindre avec des hommes recrutés dans les Marches Gelées et à Hernystir. »

Le jeune Simon se leva. « J'implore votre pardon, prince Josua. N'oubliez pas les Sithis. » « Rien n'a été promis, Seoman, dit la femme sithie Aditu. Rien ne peut l'être. »

Isgrimmur en fut un peu déconcerté. Elle était restée assise si calmement durant tout le conseil qu'il avait oublié qu'elle était là. Il se demanda s'il avait été sage de parler aussi ouvertement devant elle. Qu'est-ce que Josua et les autres savaient réellement des immortels, après tout ?

« Et peut-être que les Sithis se joindront également à nous, corrigea Josua, bien que, comme Aditu nous l'a dit, elle ne sait pas ce qui se passe à Hernystir ni ce que son peuple décidera de faire ensuite. » Le prince ferma les yeux un long moment.

« En complément de ces possibilités, dit-il enfin, viennent s'ajouter l'obligation de nous assurer des deux autres Grandes Épées, ainsi que ce que nous avons appris aujourd'hui sur l'Étoile du Conquérant -peu de choses, en fait, dois-je dire franchement, sinon qu'elle aura peut-être une influence sur toutes ces choses. » Il se tourna vers Géloé. « À l'évidence, si vous apprenez autre chose, je vous demande de m'en informer aussitôt. »

La femme-sorcière acquiesça.

« J'aimerais qu'il fut *possible* de rester ici. » Il jeta un rapide coup d'œil en direction de Vorzheva, mais elle se refusait à croiser son regard. « Je n'aimerais rien plus que de voir mon enfant naître ici dans un semblant de sécurité. J'aimerais voir tous ces gens faire de cet endroit ancien une nouvelle cité vivante, un refuge pour tous ceux qui en ont le besoin. Mais nous ne pouvons rester. Nos vivres sont presque épuisés, et de nouveaux réfugiés et victimes de la guerre arrivent chaque jour. Et si nous restons plus longtemps, nous invitons mon frère à nous envoyer une armée plus puissante que celle de Fengbald. Je pense par ailleurs que l'heure n'est plus aux actions défensives. Donc nous allons partir. »

« Dans l'alternative qui s'offre à nous, je dois, après une longue considération, choisir Nabban. Nous ne sommes pas assez puissants pour affronter directement Elias maintenant, et je crains que l'Erkynée ne soit à ce point mutilée qu'il nous serait impossible d'y lever une armée. Par ailleurs, en cas de défaite, nous n'aurions aucune possibilité de repli, sinon de retraverser toutes ces immensités inhospitalières pour revenir ici. Je ne peux imaginer combien mourraient simplement en fuyant une bataille perdue, sans même compter les pertes qu'infligerait l'armée d'Elias à nos troupes dispersées. »

« Ce sera donc Nabban. Nous pourrons nous enfoncer profondément dans ces terres avant que Bénigaris n'ait une armée à nous opposer, et cela devrait donner à Camaris le temps de rallier bien des gens à notre bannière. Et si nous avons la bonne fortune de renverser Bénigaris et sa mère, Camaris pourra également mettre tous les navires de Nabban à notre service, ce qui faciliterait les mouvements contre mon frère. »

Il leva les bras, imposant le silence à l'assemblée alors que les chuchotements avaient commencé à emplir la pièce. « Je retiens au moins ceci des avertissements de la Ligue du Parchemin au sujet de l'Étoile du Conquérant. Je préférerais ne pas me mettre en route en hiver, d'autant plus que celui-ci semble être l'instrument du Roi de l'Orage, mais je pense que le plus tôt nous pourrons aller de Nabban en Erkynée sera le mieux. Si l'étoile proclame la chute d'un empire, elle n'a pas pour autant besoin de proclamer notre arrivée : nous essaierons d'atteindre le Hayholt avant son apparition. Nous ne pouvons qu'espérer que ce réchauffement du temps se poursuivra, et nous quitterons ces lieux dans deux semaines. Voilà ma décision. » Il laissa retomber sa main sur la table. « Maintenant partez, tous, et allez vous reposer. Toute autre discussion serait futile : nous partons pour Nabban. »

Des voix s'élevèrent, comme certains de ceux qui étaient présents

commençaient à poser des questions. « Assez ! » cria Josua. « Partez et laissez-moi en paix. »

Alors qu'il aidait à repousser tout les autres vers la sortie, Isgrimnur regarda par-dessus son épaule. Josua était effondré dans son fauteuil et se massait les tempes. À côté de lui, Vorzheva regardait droit devant elle, comme si son époux était à mille lieues de là.



Pryrates émergea des escaliers dans le clocher. Les fenêtres aux grandes arches étaient ouvertes aux éléments, et les vents qui tourbillonnaient autour de la Tour de l'Ange Vert faisaient voler sa robe rouge. Il s'arrêta, les talons de ses bottes résonnaient une dernière fois sur les dalles de pierre avant que le silence ne retombe.

« Vous m'avez fait appeler, Votre Altesse », demanda-t-il enfin.

Le regard d'Elias enveloppait l'enchevêtrement des toits du Hayholt, et pointait vers l'est. Au couchant, le soleil était tombé derrière le bord du monde, et le ciel était plein de lourds nuages noirs. Le pays entier était la proie des ombres.

« Fengbald est mort, dit le roi. Il a échoué. Josua l'a vaincu. »

Pryrates tressaillit. « Comment le savez-vous ? »

Le Roi souverain fit volte-face. « Que veux-tu dire, prêtre ? Une demi-douzaine de gardes erkynéens est arrivée ce matin, les restes de l'armée de Fengbald. Ils m'ont raconté des choses surprenantes. Mais on dirait que tu le savais déjà. »

« Non, Majesté, s'empressa de dire l'alchimiste. J'étais simplement surpris de ne pas avoir été informé immédiatement de l'arrivée des gardes. Il échoit habituellement au conseiller du roi... »

« ... De filtrer les nouvelles et de décider de ce que le roi peut entendre », compléta Elias. Les yeux du roi luisaient. Son sourire n'était pas plaisant. « J'ai de nombreuses sources d'information, Pryrates. Ne l'oublie jamais. »

Le prêtre s'inclina d'un geste raide. « Si je vous ai de quelque manière offensé, ô mon roi, je vous supplie de me pardonner. »

Elias le contempla un moment, puis se retourna vers la fenêtre. « J'aurais dû réfléchir au lieu d'envoyer ce fier-à-bras de Fengbald. J'aurais dû me douter qu'il ferait tout rater ! Malédiction ! » Il fit claquer ses paumes sur le rebord de pierre. « Si seulement j'avais pu envoyer Guthwulf. »

« Le marquis d'Utanyéate a prouvé qu'il était un traître, Majesté », fit doucement remarquer Pryrates.

« Traître ou pas, c'était le meilleur soldat que j'aie jamais vu. Il aurait écrasé mon frère et son armée de paysans comme des insectes. » Le roi se pencha et ramassa un caillou, qu'il maintint un temps devant ses yeux avant de le jeter par la fenêtre. Il le regarda tomber en silence avant de reprendre la parole. « Maintenant Josua va prendre l'offensive. Je le connais. Il a toujours voulu me prendre le trône. Il ne m'a jamais pardonné d'être l'aîné, mais il

était trop malin pour l'admettre à voix haute. Il est subtil, mon frère. Calme mais venimeux, comme une vipère. » Le visage pâle du roi était tiré et hagard, mais il semblait néanmoins déborder d'une horrible vitalité. Ses doigts se nouaient et se dénouaient maladivement. Il va apprendre à ses dépens que je ne suis pas désarmé, n'est-ce pas, Pryrates ?

L'alchimiste laissa un sourire déformer ses lèvres minces. « Non, mon seigneur, vous ne l'êtes pas. »

« J'ai des alliés, maintenant. Des alliés puissants. » La main du roi tomba sur la double garde de Peine, glissée dans son fourreau à sa ceinture. « Et il se prépare des choses que Josua ne pourrait imaginer même s'il vivait des siècles. Des choses qu'il ne comprendra que lorsqu'il sera bien trop tard. » Il tira son épée de son fourreau. La lame grise mouchetée paraissait vivante, quelque chose arraché de sous une pierre contre sa volonté. Comme Elias l'arborait devant lui, le vent souleva sa cape, la faisant s'ouvrir au-dessus de ses épaules comme des ailes. Un instant, le crépuscule fit de lui une chose ailée, un démon des temps anciens. « Lui et tous ceux qu'il entraîne mourront, Pryrates, siffla le roi. Ils ne savent pas à qui ils s'attaquent. »

Pryrates l'observa sans feindre son malaise. « Votre frère ne le sait pas, ô mon roi, mais vous allez le lui montrer. »

Elias se tourna et brandit l'épée vers le levant. Dans la distance, un éclair de lumière luisit dans les turbulentes ténèbres.

« Eh bien venez, hurla-t-il. Venez tous ! La mort est bien assez grande pour que vous la partagiez ! Personne ne me prendra le Trône du Dragon. Personne ne le peut ! »

Comme en réponse, vint le roulement du tonnerre.

25. *L'Image du Paradis*



Ils chevauchèrent depuis le nord sur des chevaux noirs – des montures dressées dans l'obscurité froide, au pas sûr dans la nuit, indifférentes aux vents glacés et aux hauts cols montagneux. Leurs cavaliers étaient trois, deux femmes et un homme, tous Enfants des Nuages, et leur mort était déjà chantée par les Ténébreux, puisqu'il y avait peu de chances qu'ils retournent jamais à Nakkiga. Ils étaient les Serres d'Utuk'ku.

Lorsqu'ils quittèrent le Pic de l'Orage, ils longèrent les ruines de l'ancienne cité, Celle-qui-avait-été-Nakkiga, avec à peine un regard pour ces ruines qui remontaient à une époque où leur peuple vivait encore sous le soleil. De nuit, ils traversèrent le village des Rimmersleutes noirs. Là, ils ne rencontrèrent personne, car les habitants de ces contrées, comme tous les mortels de ces terres maudites, savaient qu'il était préférable de ne plus se trouver dehors une fois le crépuscule venu.

Malgré la vitesse et la vigueur de leurs montures, il fallut aux trois cavaliers de nombreuses nuits pour traverser les Marches Gelées. À part les dormeurs dans des villages perdus qui firent des cauchemars inexplicables, et de rares voyageurs qui remarquèrent la violence accrue de la morsure des vents glacés, personne ne perçut le moindre signe des cavaliers. Ils poursuivirent leur chemin dans le silence et l'obscurité jusqu'à Naglimund.

Là, ils s'arrêtèrent pour reposer leurs chevaux – même la cruelle discipline des écuries du Pic de l'Orage ne pouvait empêcher un animal vivant de se fatiguer – et pour conférer avec ceux de leurs congénères qui s'étaient maintenant installés dans l'ancienne place forte désolée de Josua d'Erkynée. Celle qui commandait les Talons d'Utuk'ku – quoi qu'elle ne fut que la première entre des égaux – rendit avec un certain malaise ses hommages au maître voilé du château, l'un des membres de la Main Rouge. Il était assis dans ses draperies grises flottantes, dardant du rouge braise par tous les plis, sur les ruines fumantes de ce qui avait été le trône princier de Josua. Elle se montra respectueuse, sans pour autant faire rien de plus que nécessaire. Même pour les Noms, endurci à travers les longs siècles, flétris par leur exil froid, les serviteurs du Roi de l'Orage étaient troublants. Comme leur maître, ils étaient allés *au-delà* – ils avaient goûté au Néant et étaient revenus ; ils étaient aussi différents de leurs congénères vivants qu'une étoile de mer d'une étoile du ciel. Les Noms n'aimaient pas la Main Rouge, n'aimait pas le vide brûlant au fond d'eux – chacun des cinq était à peine plus qu'un trou dans la matière de la réalité, un trou plein de haine – mais tant que leur maîtresse faisait sienne la

guerre d'Ineluki, ils n'avaient d'autre choix que de s'incliner devant les serviteurs en chef du Roi de l'Orage.

Ils restèrent tout autant à l'écart des autres Enfants des Nuages. Leurs chants de mort ayant déjà été entonnés, ils furent traités avec un silence déférent par l'Hikeda'ya de Naglimund, et logés dans une chambre froide loin du reste de la tribu. Les trois Serres ne restèrent pas longtemps dans le château hanté par les vents.

De là ils empruntèrent la Percée, traversèrent les ruines de Da'ai Chikiza, puis se dirigèrent vers l'ouest à travers l'Aldhéorte, en contournant par un arc large les abords de Jao é-Tinukai'i. Utuk'ku et son allié avaient déjà mené leur confrontation avec les Enfants de l'Aube et en avaient tiré tous les bénéfices : cette nouvelle mission exigeait le secret. Bien que parfois la forêt parût leur résister activement avec des chemins qui disparaissaient soudain et avec des branches d'arbres à ce point enchevêtrées que la lumière des étoiles en devenait différente et déroutante, ils poursuivirent leur chemin, avançant inexorablement vers le sud-est. Ils étaient les élus de la Reine des Noms ; ils ne se laisseraient pas si facilement détourner de leur proie.

Enfin, ils atteignirent l'orée de la forêt. Ils étaient proches maintenant de ce qu'ils cherchaient. Comme Ingen Jegger avant eux, ils étaient venus du nord pour porter la mort aux ennemis d'Utuk'ku, mais contrairement au Chasseur de la reine, qui avait été vaincu la première fois qu'il avait affronté le Zida'ya, les Serres étaient des immortels. Il n'y aurait pas de précipitation. Il n'y aurait pas d'erreur. Ils dirigèrent leurs chevaux vers Sesuad'ra.



« Oh, par notre bon Seigneur, je sens un poids ôté de mes épaules. » Josua prit une longue inspiration. « Il y a quelque chose d'agréable à bouger enfin. »

Isgrimmur sourit. « Même si tous ne sont pas d'accord, dit-il. Oui, ça fait du bien. »

Josua et le duc d'Elvritshalla étaient assis sur leurs chevaux près des pierres qui marquaient les limites du sommet de la colline, et regardaient les habitants de la Nouvelle-Gadrinsett quitter les lieux d'une manière des plus désordonnées. La parade se poursuivait devant eux et le long de la vieille route sithie, pour s'enrouler autour de la masse de la Pierre de l'Adieu jusqu'à disparaître de vue. Autant de moutons ou de vaches semblaient partir que d'hommes, une armée d'animaux indociles qui bêlaient, meuglaient, se percutaient, et créaient un désordre imprescriptible au milieu des citoyens débordés. Certains des colons avaient construit des chariots rudimentaires sur lesquels ils avaient empilé leurs possessions, ce qui ajoutait à l'étrange impression de fête.

Josua plissa le front. « Pour une armée, nous ressemblons plutôt à une foire ambulante. »

Hotvig, qui venait de s'approcher au pas avec Fréosel de Falshire, s'esclaffa. « Nos clans ressemblent toujours à cela lorsqu'ils voyagent. La

seule différence, c'est que la plupart de ces gens sont des Cages-de-pierre. Vous vous y habituerez. »

Fréosel observait les événements d'un œil critique. « Nous aurons besoin de tout le bétail, gros et petit, que nous pourrions rassembler, Majesté. Les bouches à nourrir sont nombreuses. » Il fit maladroitement avancer son cheval de quelques pas – il ne savait pas encore très bien monter. « Eh, vous, là-bas ! cria-t-il. Faites un peu de place pour ce chariot ! »

Isgrimmur se dit que Josua avait raison : tout cela ressemblait bien à une foire ambulante, même si ces gens affichaient une gaieté un peu moindre que celle que l'on rencontre généralement à ce genre d'occasion. Des enfants pleuraient – bien que tous les enfants ne fussent pas mécontents à l'idée de voyager, loin de là – et l'on sentait un courant sous-jacent relativement constant de chamailleries et de récriminations de la part des citoyens de la Nouvelle-Gadrinsett. Peu d'entre eux avaient voulu quitter cet endroit à la sécurité relative : l'idée de chasser Elias du trône était pour eux quelque chose de fort abscons, et presque tous les colons auraient préféré rester sur Sesuad'ra pendant que d'autres se chargeaient des dures réalités de la guerre – mais il était tout aussi évident que demeurer en cet endroit perdu une fois Josua parti avec tous les soldats n'était pas une éventualité réellement séduisante. Et donc, mécontents mais peu désireux de risquer de nouvelles souffrances hors de la protection de l'armée bigarrée du prince, les habitants de la Nouvelle-Gadrinsett suivaient Josua vers Nabban.

« Cette armée ne ferait pas peur à un troupeau de moutons, dit Josua, et encore moins à mon frère. Pourtant, ni leurs haillons ni leur armement rudimentaire ne peuvent les faire baisser dans mon estime. » Il sourit. « En fait, je pense que je comprends pour la première fois de ma vie ce que pouvait ressentir mon père. J'ai toujours traité mes hommes-lige aussi bien que je le pouvais, puisque tel est le désir de Dieu, mais je n'avais jamais ressenti l'amour puissant que Jean Presbytère portait à tous ses sujets. » Josua caressa l'encolure de Vinyafod d'un air songeur. « Si seulement il avait consacré un peu de cet amour à ses fils. Quoi qu'il en soit, je pense que je comprends enfin ce qu'il a du ressentir lorsqu'il a franchi la porte de Nearulagh et qu'il est entré dans Erchester. Il aurait donné sa vie pour ces gens, tout comme je donnerais la mienne pour ceux-là. » Le prince sourit une nouvelle fois, timidement, comme s'il était embarrassé par ce qu'il venait de révéler. « J'emmènerai cette adorable populace jusqu'à Nabban dans les meilleures conditions, Isgrimmur, quoi qu'il m'en coûte. Mais lorsque nous arriverons en Erkynée, les dés seront dans la main de Dieu – et qui sait ce qu'il en fera ? »

« Aucun d'entre nous, répondit Isgrimmur. Et les bonnes actions n'achètent pas Ses faveurs non plus. Du moins, c'est ce que m'a dit votre père Strangyeard l'autre nuit, qu'il pensait que c'était tout autant un péché d'essayer de s'attirer les bonnes grâces du Seigneur en faisant de bonnes actions que d'en commettre de mauvaises. »

Une mule – l'une des rares qui se trouvât sur Sesuad'ra – refusait

d'avancer au bord de la route. Son maître poussait le chariot auquel elle était attelée, tout en essayant de la convaincre depuis l'endroit où il se trouvait. L'animal s'était raidi et avait écarté les pattes, silencieux mais borné. Le propriétaire abattit une badine sur le dos de la mule, mais celle-ci ne fit que baisser les oreilles et relever la tête, acceptant les coups avec une hostilité muette et opiniâtre. Les jurons de son maître emplirent l'air du matin, se mêlant aux invectives de tous ceux à qui son chariot interdisait le passage.

Josua rit et se rapprocha d'Isgrimmur. « Si tu veux connaître l'image que j'ai de moi-même, regarde cette pauvre bête. Si elle devait monter, elle tirerait toute la journée sans montrer signe de fatigue. Mais aujourd'hui elle a une longue et dangereuse descente devant elle, et un lourd chariot à supporter – rien d'étonnant à ce qu'elle se raidisse. Elle attendrait le Jour de la Bien-Pesée si elle le pouvait. » Son sourire s'effaça et il regarda le duc de ses yeux gris. « Mais je t'ai interrompu. Répète ce que Strangyeard t'a dit. »

Isgrimmur regarda la mule et son maître. Il y avait là quelque chose d'à la fois comique et pathétique, qui semblait suggérer quelque chose de plus profond que ce que l'on voyait. « Le prêtre a dit qu'essayer d'acheter les faveurs de Dieu avec de bonnes actions était un péché. En fait, il a commencé par s'excuser de pouvoir avoir une quelconque idée – vous connaissez ses manières de petite souris – puis il a quand même fini par le dire. Que Dieu ne nous doit rien, et que nous Lui devons tout, que nous devons faire le bien parce que c'est bien et proche de l'essence de Dieu, et non pour une récompense comme des enfants qui reçoivent une friandise pour avoir été sages. »

« Le père Strangyeard est une souris, oui, dit Josua, mais les souris peuvent être courageuses. Étant petites, elles apprennent qu'il vaut mieux ne pas défier le chat. Il en va de même avec Strangyeard, je crois. Il sait qui il est et quelle est sa place. » Les yeux de Josua passèrent de la flagellation futile de la mule aux collines du couchant qui bordaient la vallée. « Mais je réfléchirai à ce qu'il a dit. Il nous arrive effectivement parfois d'agir comme Dieu le veut par peur ou espoir d'une récompense. Oui, je vais réfléchir à cela. »

Isgrimmur regretta soudain d'avoir parlé.

Voilà tout ce dont Josua avait besoin – une nouvelle raison de s'en prendre à lui-même. Fais le bouger, vieil homme, pas penser. Il devient magique quand il oublie ses soucis. Il se met à agir comme un vrai prince. C'est ce qui nous donnera une chance de vivre assez longtemps pour pouvoir évoquer ces choses plus tard autour du feu.

« Et si nous éloignons cet idiot et sa mule de la route ? suggéra Isgrimmur. Si personne ne fait rien, cet endroit ne va bientôt plus ressembler à une foire ambulante, mais à la bataille de Nearulagh. »

« Oui, je crois. » Josua arbora un sourire aussi rayonnant que ce matin froid et lumineux. « Mais je ne pense pas que ce soit vraiment le maître idiot qui a besoin d'être convaincu, et les mules n'ont aucun respect pour les princes. »



« *Yah, Nimsuk !* s'exclama Binabik, Où est Sisqinanamook ? »

Le pâtre se tourna et leva sa lance recourbée pour le saluer. « Elle est près des bateaux, Homme Chantant. Elle inspecte les voies d'eau, pour que les béliers ne se mouillent pas les pattes ! » Il rit, montrant deux rangées inégales de dents jaunes.

« Et pour que tu n'aies pas à nager, vu que tu coulerais jusqu'au fond comme une pierre, répondit Binabik en souriant. On te retrouverait à l'été, une fois l'eau évaporée, un petit homme de boue. Fais donc montre d'un peu de respect ! »

« Il fait trop beau ! répliqua Nimsuk. Regarde-les s'agiter ! » Il montra les béliers, qui étaient effectivement très actifs, nombre d'entre eux jouant à de faux combats, une chose qu'ils ne faisaient presque jamais.

« Ne les laisse pas s'entretuer, dit Binabik, et profite de ton repos. » Il se pencha et chuchota dans l'oreille de Qantaqa. La louve bondit en avant dans la neige, le troll accroché au cou.

Sisqi inspectait effectivement les bateaux. Binabik laissa aller Qantaqa, qui se secoua vigoureusement puis trotta vers la lisière toute proche de la forêt. Binabik observa sa promise avec un sourire. Elle examinait les bateaux avec aussi peu de confiance qu'un Basse-terre qui regarde les cordes d'un pont qanuc jeté au-dessus d'un gouffre.

« Quel luxe de précautions », la taquina Binabik en souriant. « La plupart des nôtres ont déjà traversé. » Il agita le bras en direction de tous les béliers éparpillés dans la vallée, et des groupes de pâtres et de chasseresses qui profitaient de quelques heures de paix avant de reprendre le voyage.

« Et je m'assurerai qu'ils traversent en sûreté jusqu'au dernier. » Sisqi se tourna et lui ouvrit ses bras. Ils restèrent un long moment enlacés sans rien dire. « Les barques sont une chose quand quelques trolls pêchent sur le lac Boue-bleue, dit-elle finalement, et une tout autre chose lorsque l'on doit leur confier la vie de tous et de tous les béliers. »

« Ils ont bien de la chance d'être placés sous ta responsabilité, dit Binabik plus sérieusement. Mais oublie les bateaux un moment. »

Elle le serra plus fort. « C'est ce que j'ai fait. »

Binabik tourna la tête et regarda vers la vallée. La neige avait fondu en bien des endroits, laissant voir des touffes d'herbe jaune vert. « Le troupeau va brouter à s'en rendre malade, dit-il. Ils n'ont plus l'habitude d'une telle abondance. »

« La neige va-t-elle disparaître ? demanda-t-elle. Tu m'avais dit que ces terres n'étaient généralement pas enneigées en cette période de l'année. »

« En général, mais l'hiver est descendu très bas vers le sud. Quoi qu'il en soit, il a l'air de reculer. » Il regarda le ciel. Les rares nuages ne diminuaient en rien l'éclat du soleil. « Je ne sais que penser. Je n'arrive pas à croire que celui qui a poussé l'hiver si loin ait pu abandonner. Je ne sais pas. » Il libéra

l'une de ses mains et la frappa sur sa poitrine. « Je suis venu te dire que j'étais désolé de t'avoir si peu vue ces derniers temps. Il y a eu beaucoup de décisions à prendre. Géloé et les autres ont travaillé de longues heures sur le livre de Morgénès, à essayer de trouver des réponses que nous cherchons toujours. Nous avons également étudié les parchemins d'Ookequk, et cela ne peut se faire sans moi. »

Sisqi pressa la main qu'il n'avait pas libérée contre sa joue, avant de la relâcher. « Tu n'as pas à en être triste. Je sais ce que tu fais... », elle fit un signe de tête en direction des bateaux qui flottaient au bord de l'eau, « ... tout comme tu sais ce que je dois faire ». Elle baissa les yeux. « Je t'ai vu te lever et parler au conseil des Basses-terres. Je n'ai pas compris la plupart des mots, mais j'ai vu qu'ils te regardaient avec respect, Binbiniqegabenik. » Elle donna à son nom complet une sonorité rituelle. « J'étais fière de toi, mon homme. Je regrette simplement que mon père et ma mère ne t'aient pas vu comme je t'ai vu. Comme je te vois. »

Binabik renâcla, mais il était visiblement ravi. « Je ne pense pas que le respect des Basses-terres pût compter pour beaucoup dans l'estime de tes parents. Mais je te remercie. Les Basses-terres ont également une très haute opinion de toi – et de tout notre peuple, après nous avoir vus au combat. » Son visage rond redevint sérieux. « Il y a une autre chose dont je voulais te parler. Tu m'avais dit que tu pensais retourner à Yiqanuc. Feras-tu cela bientôt ? »

« Je continue d'y réfléchir, répondit-elle. Je sais que mon père et ma mère ont besoin de nous, mais il y a aussi des choses que nous pouvons faire ici. Des Basses-terres et des trolls qui se battent ensemble – c'est peut-être une chose qui est bonne pour notre sécurité à l'avenir. »

« Très sage Sisqi. » Binabik sourit. « Mais les combats vont peut-être devenir trop sanguinaires pour notre peuple. Tu n'as jamais vu la guerre pour un château – ce que les Basses-terres appellent un "siège". Il n'y aura peut-être plus de vraie place pour les nôtres dans une telle bataille, et beaucoup de danger. Et il y a au moins une ou deux batailles de ce genre qui attendent Josua et son peuple. »

Elle hocha solennellement la tête. « Je sais. Mais il y a une raison plus importante, Binabik. Il me serait vraiment très difficile de te quitter encore une fois. »

Il détourna la tête. « Tout comme il m'a été difficile de te quitter lorsque Ookequk m'a emmenée vers le sud – mais nous savons tous deux que le devoir nous fait faire des choses que nous aurions préféré ne pas faire. » Binabik glissa ses bras autour des siens. « Viens. Marchons un peu, puisque nous n'aurons pas l'occasion de passer beaucoup de temps ensemble dans les jours à venir. »

Ils pivotèrent et retournèrent vers le pied de la colline, en évitant les grappes de gens qui attendaient les bateaux. « Je regrette que tous ces problèmes nous empêchent de nous marier », dit-il.

« Il ne manque que les discours. La nuit où je suis venu te chercher, te

libérer, nous étions mariés. Même si nous ne nous étions plus jamais revus ensuite. »

Binabik baissa les épaules. « Je sais. Mais nous devrions néanmoins avoir les discours. Tu es la fille de la Chasseresse. »

« Nous avons des tentes séparées, sourit Sisqi. L'honneur est sauf. »

« Cela ne m'ennuie pas de partager la mienne avec le jeune Simon, répliqua-t-il, mais je préférerais la partager avec toi. »

« Nous avons le temps. » Elle serra sa main. « Et que feras-tu lorsque tout cela sera terminé, mon adoré ? » Elle parlait d'une voix égale, comme s'il ne faisait aucun doute qu'il y aurait un après. Qantaqa apparut à l'orée de la forêt et bondit vers eux.

« Que veux-tu dire ? Toi et moi, nous retournerons à Mintahok – ou j'irai t'y rejoindre, si tu es repartie plus tôt. »

« Et Simon ? »

Binabik avait ralenti le pas. Lors, il s'arrêta et fit tomber la neige d'une branche avec son bâton. Ici, dans l'ombre de la grande colline, le bruit de la foule en mouvement était moindre. « Je ne sais pas. Je suis lié par des promesses, mais viendra un temps où j'en serai dégagé. Après cela... » Il haussa les épaules, un geste que les trolls accomplissaient en présentant les paumes de leurs mains. « Je ne sais pas ce que je suis pour lui, Sisqi. Pas un frère, certainement pas un père... »

« Un ami ? » suggéra-t-elle gentiment. Qantaqa était à côté d'elle, fouillant dans sa main du bout de son museau. Sisqi flatta la tête de la louve, faisant glisser ses doigts sur une mâchoire qui pouvait engloutir son bras jusqu'au coude. Qantaqa gronda de satisfaction.

« Certainement cela. C'est un bon garçon. Non, c'est un homme bon, je suppose. Je l'ai vu grandir. »

« Que Qinkipa des Neiges nous fasse tous revenir saufs, dit-elle gravement. Simon pour vieillir sereinement, toi et moi pour nous aimer et élever des enfants, et les nôtres pour garder toujours nos montagnes. Je n'ai plus peur des Basses-terres, Binabik, mais je suis plus heureuse au milieu de gens que je comprends. »

Il se tourna et la serra contre lui. « Que Qinkipa t'accorde ce que tu souhaites. Et n'oublie pas », dit-il en plaçant ses doigts à côté de ceux de Sisqi sur le cou de la louve, « ... il faut aussi demander à la Vierge des Neiges de protéger Qantaqa ».

Il sourit. « Viens, marche avec moi encore un peu. Je connais un endroit calme sur le flanc de la colline, à l'abri du vent – le dernier endroit tranquille que nous verrons avant des jours et des jours. »

« Et les bateaux, Homme Chantant ? le taquina-t-elle. Je dois les révérier. »

« Tu les as tous inspectés une douzaine de fois, répondit-il. Et les trolls pourraient faire la traversée à la nage en riant s'ils le devaient. Viens. »

Elle passa son bras autour de lui et ils s'en allèrent, les têtes penchées l'une

vers l'autre. La louve les suivit, aussi silencieuse qu'une ombre grise.



« Tu es fou, Simon, ça fait mal ! » Jérémias rompit en suçant son doigt blessé. « Que tu sois un chevalier ne veut pas dire que tu dois me briser le poignet ! »

Simon se redressa. « J'essaie juste de te montrer quelque chose que Sludig m'a appris. Et j'ai besoin de m'entraîner. Allez, ne fait pas l'enfant ! »

Jérémias le regarda d'un air dégoûté. « Je ne suis pas un enfant, Simon. Et tu n'es pas Sludig. Je ne crois même pas que tu le fasses comme il faut. »

Simon inspira longuement à plusieurs reprises, en ravalant une remarque agacée. Ce n'était pas la faute de Jérémias s'il était énervé. Il n'avait pas parlé à Miriamélé depuis des jours, et malgré la difficulté et la complexité qu'il y avait à lever le camp sur Sesuad'ra, il semblait qu'il n'y avait rien d'important à faire pour Simon. « Je suis désolé. J'ai été stupide de dire ça. » Il souleva l'épée d'entraînement, faite avec du bois récupéré sur les barricades. « Laisse-moi juste te montrer ça, ce coup où l'on tourne la lame... » Il se détendit, et engagea l'épée de bois de Jérémias. « Comme... ça... »

Jérémias soupira. « Je préférerais que tu ailles parler à la princesse plutôt que me taper dessus, Simon. » Il leva son épée. « Bon, allons-y. »

Ils feignirent et parèrent, les épées claquant bruyamment. Certains des moutons qui paissaient alentour regardèrent assez longtemps pour voir si les béliers s'étaient remis à se battre ; lorsqu'ils virent qu'ils ne s'agissait que d'un duel entre deux jeunes bipèdes, ils retournèrent à leur herbe.

« Pourquoi as-tu dit cela sur la princesse ? » demanda Simon en haletant.

« Quoi ? » Jérémias s'efforçait de rester hors de portée de l'allonge plus importante de son adversaire. « Qu'est-ce que tu crois ? Tu n'as fait que soupirer après elle depuis qu'elle est revenue. »

« Ce n'est pas vrai. »

Jérémias recula et laissa la pointe de son épée tomber au sol. « Oh, ce n'est pas vrai ? Alors ça devait être un autre idiot roux dégingandé. »

Simon sourit, embarrassé. « Ça se voit tant que ça ? »

« Usires Rédempteur, que oui ! Et pourquoi pas ? Elle est jolie, et elle semble gentille. »

« Elle est... plus que cela. Mais pourquoi est-ce que toi, tu ne soupîres pas après elle, alors ? »

Jérémias lui lança un rapide regard blessé. « Comme s'il y avait une chance qu'elle me remarque si je tombais mort à ses pieds. » Son visage se fit moqueur. « Pas qu'elle ait l'air de beaucoup te remarquer non plus, d'ailleurs. »

« Ce n'est pas drôle », dit Simon d'une voix sombre.

Jérémias eut pitié. « Je suis désolé, Simon. Ça doit être horrible, d'être amoureux. Allez, continue et brise le reste de mes doigts, si ça peut te permettre de te sentir mieux. »

« Peut-être. » Simon sourit et releva son épée. « Non, malédiction, Jérémias, essaie de le faire bien. »

« Adoubez quelqu'un, souffla Jérémias en évitant un coup plongeant, et vous êtes sûr de détruire à jamais la vie de ses amis. »

Le bruit de leur conflit reprit de l'ampleur, le fracas irrégulier du bois contre le bois faisant penser à un gigantesque pivoet soûl.

Ils s'assirent en pantelant sur l'herbe humide, et partagèrent une outre d'eau. Simon avait ouvert le col de sa chemise pour laisser le vent baigner sa peau en feu. Bientôt, le froid deviendrait inconfortable, mais pour l'instant, cet air frais était merveilleux. Une ombre se dessina entre eux deux, et ils levèrent les yeux, surpris.

« Sire Camaris ! » Simon s'empressa de se lever. Jérémias resta bouche bée, les yeux écarquillés.

« *Hea*, assieds-toi, jeune homme. » Le vieil homme écarta les doigts en faisant signe à Simon de se rasseoir. « Je vous regardais juste tous les deux vous entraîner. »

« Nous ne savons pas grand-chose », dit modestement Simon.

« C'est absolument exact. »

Simon avait à demi espéré que Camaris allait le contredire. « Sludig a essayé de m'enseigner tout ce qu'il pouvait, dit-il en essayant de garder un ton respectueux. Nous n'avons pas eu beaucoup de temps. »

« Sludig. C'est l'homme-lige d'Isgrimnur. » Il regarda intensément Simon. « Et tu es le garçon du château, n'est-ce pas ? Celui que Josua a fait chevalier ? » Pour la première fois, il devenait apparent qu'il avait un léger accent. Le roulement légèrement trop prononcé du Nabbanais s'insinuait dans ses phrases pleines de dignité.

« Oui, sire Camaris. Je m'appelle Simon. Et voici mon ami – et écuyer – Jérémias. »

Le vieil homme tourna la tête vers Jérémias et fit un rapide signe du menton avant de ramener ses pâles yeux bleus sur Simon. « Les choses ont changé, dit-il lentement. Et pas en mieux, je pense. »

Simon attendit un temps que Camaris s'explique. « Que voulez-vous dire, sire ? » demanda-t-il.

Le vieil homme soupira. « Ce n'est pas ta faute, jeune homme. Je sais qu'un monarque doit parfois adouber des chevaliers sur le champ de bataille, et je ne doute pas que tu as accompli de nobles exploits – je sais que tu as aidé à trouver mon épée Épine – mais la chevalerie n'est pas simplement le maniement de l'épée. C'est une tâche sacrée, Simon... une tâche sacrée. »

« Sire Déomoth a essayé de m'enseigner ce que je devais savoir, dit Simon. Avant ma vigile, il m'a parlé des Canons de la Chevalerie. »

Camaris s'assit, incroyablement agile pour un homme de son âge. « Mais même ainsi, mon garçon. Même ainsi. Sais-tu combien de temps j'ai été au service de Gavenaxes de Honsa Claves en tant que page et écuyer ? »

« Non, Sire. »

« Douze ans. Et chaque jour, jeune Simon, chaque jour était une leçon. Il m'a fallu deux longues années pour simplement apprendre à soigner les chevaux de Gavenaxes. Tu as un cheval, n'est-ce pas ? »

« Oui, sire. » Simon était mal à l'aise, mais également fasciné. Le plus grand chevalier de l'histoire du monde était en train de lui parler des règles de la chevalerie. N'importe quel jeune noble depuis Rimmersgard jusqu'à Nabban aurait donné son bras gauche pour être à sa place. « Elle s'appelle "Monretour". »

Camaris le regarda sèchement, comme s'il désapprouvait ce nom, mais poursuivit comme si ce n'était pas le cas. « Alors tu dois apprendre à la soigner comme il se doit. Elle est plus qu'une amie, Simon, elle fait autant partie de toi que tes deux jambes et tes deux bras. Un chevalier qui ne peut faire confiance à son cheval, qui ne connaît pas aussi bien son cheval qu'il se connaît lui-même, qui n'a pas nettoyé et réparé chaque pièce de son harnachement un millier de fois – eh bien, il n'aura que bien peu d'utilité pour lui-même ou pour Dieu. »

« J'essaie, sire Camaris. Mais il y a tant à apprendre. »

« C'est vrai, nous sommes en guerre, poursuivit Camaris. Il est donc acceptable de négliger certains des arts les moins cruciaux – la chasse et la fauconnerie et toutes ces choses. » Mais il ne semblait pas réellement à l'aise avec cette idée. « Il est même concevable que les règles de la préséance ne fussent pas aussi importantes que le reste du temps, pour autant que cela n'affectât pas la discipline militaire ; néanmoins, il est plus facile de combattre lorsque l'on connaît sa place dans le sage dessein de Dieu. Il n'y a rien d'étonnant à ce que la bataille ici contre les hommes du roi n'eût été qu'une rixe. » Son expression de concentration sévère s'adoucit soudain ; ses yeux se firent doux. « Mais je t'ennuie, n'est-ce pas ? » Ses lèvres se déformèrent. « J'ai été comme endormi durant deux vingts d'années, et pourtant je reste un vieil homme. Ce n'est pas mon monde. »

« Oh non, dit Simon avec passion. Vous ne m'ennuyez pas, sire Camaris. Pas dut tout. » Il regarda Jérémias pour chercher son soutien, mais son ami était muet et éberlué. « S'il vous plaît, dites-moi tout ce qui pourra m'aider à être un meilleur chevalier. »

« Est-ce de la politesse ? » demanda le plus grand chevalier des terres de l'Aédon. Sa voix était très calme.

« Non, sire. » Simon rit malgré lui, et craignit momentanément d'être envahi par un ricanement nerveux et terrifié. « Non, sire. Pardonnez-moi, mais vous entendez demander si vous m'ennuyez... » Il ne pouvait trouver les mots pour décrire l'extraordinaire folie d'une telle idée. « Vous êtes un héros, sire Camaris », dit-il enfin, simplement. « Un héros. »

Le vieil homme se releva avec la même agilité que lorsqu'il s'était assis. Simon craignait de l'avoir offensé.

« Lève-toi, mon garçon. »

Simon fit ce qu'on lui demandait.

« Toi aussi... Jérémias. » L'ami de Simon se leva comme le lui intimait le mouvement du doigt du chevalier. Camaris les regarda tous deux d'un œil critique. « Donne-moi ton épée, s'il te plaît. » Il indiqua l'épée de bois toujours serrée dans la main de Simon. « J'ai laissé Épine dans son fourreau dans ma tente. J'éprouve encore un certain malaise à l'avoir à mon côté, je dois l'admettre. Il y a une impatience en elle que je n'aime pas. Ou peut-être que c'est moi. Maintenant, écoute-moi bien. » Il prit l'épée d'entraînement et dessina un cercle dans l'herbe humide. « Le Canon de la Chevalerie dit que, tout comme nous sommes faits à l'image de notre Seigneur, le monde... » Il dessina un cercle plus petit à l'intérieur du premier, « ... est fait à l'image du Paradis. Mais, malheureusement, sans sa grâce ». Il examina les cercles d'un œil critique, comme s'il pouvait déjà voir les pécheurs qui les peuplaient.

« Tout comme les anges sont les serviteurs et les messagers de Dieu Tout-Puissant, poursuivit-il, la fraternité des chevaliers sert les divers souverains terrestres. Les anges servent les desseins de Dieu, qui sont absolus, mais la terre est imparfaite, tout comme le sont nos monarques, même les meilleurs. Il y a donc des désaccords quant à l'interprétation de la volonté de Dieu. Il y a donc des guerres. » Il divisa le cercle intérieur d'un trait unique. « C'est par cette épreuve que se fait connaître la vertu de nos maîtres. La guerre est la meilleure image du fil de la lame de la volonté de Dieu, car c'est par elle que les empires terrestres naissent ou meurent. Si la force seule déterminait la victoire, une force sans honneur ni miséricorde, alors il n'y aurait pas de victoire, car la volonté de Dieu ne peut être révélée par le simple emploi de la force. Le chat est-il plus aimé de Dieu que la souris ? » Camaris secoua la tête gravement, puis se tourna vers son public. « Vous m'écoutez ? »

« Oui », répondit aussitôt Simon. Jérémias ne fit qu'acquiescer, toujours aussi muet que s'il avait été frappé par la foudre.

« Bien. Tous les anges – à l'exception de Celui Qui A Fui – obéissent à Dieu au-dessus de tout, parce qu'il est parfait, omniscient et omnipotent. » Camaris dessina une série de points sur le cercle extérieur – représentant les anges, supposa Simon. En fait, il s'emmêlait un peu, mais il avait l'impression de saisir une grande partie de ce que disait le chevalier, alors il s'accrocha à ce qu'il pouvait et attendit. « Mais, poursuivit le vieil homme, les souverains des hommes sont, comme je l'ai dit plus tôt, imparfaits. Ce sont des pécheurs, comme nous le sommes tous. C'est pourquoi chaque chevalier, bien que loyal à son seigneur, doit aussi obéir au Canon de la Chevalerie -toutes les règles de la bataille et du comportement, les règles de l'honneur et de la miséricorde et de la responsabilité – qui sont les mêmes pour *tous* les chevaliers. » Camaris traça une ligne perpendiculaire à celle qui coupait le cercle intérieur. « Ainsi, quel que soit le souverain terrestre qui remporte une bataille, si ses chevaliers sont fidèles à leur canon, alors la bataille aura été remportée selon la loi de Dieu. Elle sera le juste reflet de Sa volonté. » Il fixa Simon de son regard perçant. « Est-ce que tu m'entends ? »

« Oui, sire. » En fait, tout cela avait un certain sens, même si Simon voulait d'abord prendre le temps d'y réfléchir par lui-même.

« Bien. » Camaris se pencha et nettoya les taches de terre sur l'épée de bois avec autant de soin que s'il se fut agi d'Épine, puis il la rendit à Simon. « Maintenant, tout comme le prêtre de Dieu doit rendre Sa volonté compréhensible par le peuple, dans une forme qui est à la fois plaisante et respectueuse, Ses chevaliers doivent imposer Ses souhaits de manière similaire. C'est pourquoi la guerre, quelque horrible qu'elle soit, ne doit pas être un combat entre des animaux. C'est pourquoi un chevalier est plus qu'un homme fort sur un cheval. Il est le vicaire de Dieu sur le champ de bataille. Le maniement de l'épée est une prière, mes garçons – sérieuse et triste, mais aussi joyeuse. »

Il n'a pas l'air très joyeux, pensa Simon. Mais il y a quelque chose d'un prêtre en lui.

« Et c'est pour cela que l'on ne devient pas chevalier avec une vigile et le tapotement d'une épée, pas plus qu'on ne devient prêtre en portant le Livre de l'Aédon d'un bout du village à l'autre. Il faut étudier, et encore étudier chaque art. » Il se tourna vers Simon. « Viens te mettre en garde, jeune homme. »

C'est ce que fit Simon. Camaris mesurait une bonne largeur de main de plus que lui, ce qui était intéressant. Simon s'était habitué à être plus grand que tous les autres.

« Tu la tiens comme une masse. Écarte les mains, comme ça. » Les longues mains du chevalier recouvrirent celles de Simon. Ses doigts étaient secs et durs, aussi rêches que si Camaris avait passé sa vie à travailler la terre ou à construire des murs de pierre. Subitement, à son contact, Simon réalisa l'immensité de l'expérience du vieux chevalier, comprit qu'il était bien plus qu'une légende vivante ou un vieil homme débordant de connaissances. Il put sentir les innombrables années de labeur, de travail acharné, toutes les épreuves des armes généralement intempestives que cet homme avait dû remporter au fil des années pour devenir le plus grand chevalier de son époque – et toujours, sentit Simon, sans jamais plus de plaisir que n'en éprouve un prêtre au cœur pur qui doit dénoncer un pécheur ignorant.

« Maintenant, sens-la dans ta main, dit Camaris. Sens à quel point sa force vient de tes jambes. Non, là tu n'es pas d'aplomb. » Il rapprocha les pieds de Simon l'un de l'autre. « Pourquoi une tour ne tombe-t-elle pas ? Parce qu'elle est alignée sur ses fondations. » Bientôt, il eut également mis Jérémias au travail, et de toute son ardeur.

Le soleil de l'après-midi parut traverser rapidement le ciel ; la brise se fit mordante lorsque le soir approcha. À mesure que le vieil homme les entraînait dans la rigueur de ses exercices, une certaine lueur – froide, mais néanmoins vive – vint à son œil.

Le soir était tombé quand Camaris les libéra enfin ; la cuvette de la vallée s'était emplie de feux de camp. Avoir fait franchir la rivière à tout le monde

durant cette journée allait permettre aux troupes du prince de se mettre en branle dès les premières lueurs du jour. Maintenant, les gens de la Nouvelle-Gadrinsett montaient leur campement temporaire, ou faisaient un repas tardif, ou erraient nonchalamment dans l'obscurité croissante. Une sensation de calme et d'anticipation flottait dans l'air de la vallée, aussi réelle que le crépuscule. C'était un peu comme l'Entre-deux, songea Simon, l'endroit qui précède le Paradis.

Mais c'est aussi l'endroit qui précède l'Enfer, pensa-t-il. Nous ne faisons pas que voyager – nous partons en guerre... et peut-être pire.

Lui et Jérémias marchèrent en silence, empourprés par l'épuisement, la sueur sur leur visage refroidissant rapidement. Simon sentait des élancements dans tous ses muscles qui étaient en l'instant plaisants, mais qui, il le savait d'expérience, le seraient beaucoup moins demain, en particulier après une journée du cheval. Il lui revint soudain quelque chose en tête.

« Jérémias, t'es-tu occupé de Monretour ? »

Le jeune homme le regarda d'un air irrité. « Bien sûr. Je t'avais dit que je le ferais, non ? »

« Eh bien, je crois que je vais aller la voir quand même. »

« Tu ne me fais pas confiance ? » demanda Jérémias.

« Bien sûr que si, répondit aussitôt Simon. Ça n'a rien à voir avec toi, en fait. Ce que sire Camaris a dit sur le chevalier et son cheval m'a juste... juste fait penser à Monretour. » Il éprouvait également le besoin d'être seul un moment : d'autres choses dans ce qu'avait dit Camaris méritaient d'être approfondies. « Tu comprends, n'est-ce pas ? »

« Je suppose. » Jérémias se rembrunit, mais il n'avait pas l'air trop fâché. « De mon côté, je vais essayer de me trouver quelque chose à manger. »

« On se retrouve plus tard au feu d'Isgrimmur. Je pense que Sangfugol va chanter quelques chansons. »

Jérémias se dirigea vers la partie la plus animée du campement et vers la tente que lui, Simon et Binabik avaient dressée au matin. Simon bifurqua vers le flanc de colline sur lequel étaient attachés les chevaux.

Le ciel du soir était d'un violet brumeux, et les étoiles n'avaient pas encore apparu. Comme il progressait dans l'herbe et la neige fondue dans une obscurité croissante, il se prit à regretter que la lune n'éclairât pas plus. Il glissa et tomba une fois, et jura bruyamment en essuyant la boue de ses mains sur ses chausses, qui étaient déjà bien assez sales et humides après les longues heures d'entraînement à l'épée. Ses bottes étaient déjà trempées.

La silhouette qu'il avait vu marcher vers lui à travers la pénombre se révéla être celle de Fréosel, qui s'en retournait après avoir pansé son propre cheval ainsi que celui de Josua, Vinyafod. En ce sens au moins, Fréosel avait pris la place de Déomoth dans la vie du prince, et semblait remplir admirablement ce rôle. L'homme de Falshire avait dit une fois à Simon qu'il venait d'une famille de forgerons – quelque chose que Simon, à la vue des larges épaules de Fréosel, pouvait croire facilement.

« Salutations, sire Seoman, dit-il. J’vois que z’avez pas pris de torche non plus. Z’en aurez p’t’être pas b’soin, genre si vous êtes pas trop long. » Il plissa les yeux en direction du ciel, jugeant la lumière qui diminuait rapidement. « Mais faites bien attention. Y’a une grande mare de boue à cinquante pas derrière moi. »

« J’en ai déjà trouvé une », s’esclaffa Simon en indiquant ses bottes maculées.

Fréosel scruta les pieds de Simon. « Passez par ma tente et je vous donnerai de quoi les graisser. Faudrait pas qu’le cuir y se craquelle. Ou p’t’être que vous viendrez écouter le trouvère ? »

« Je pense, oui. »

« Alors j’l’apport’rai avec moi. » Fréosel le salua d’un signe courtois de la tête avant de repartir. « Attention à la flaque de boue », cria-t-il par-dessus son épaule.

Simon garda les yeux grands ouverts et réussit à contourner sans anicroche une vaste mare poisseuse qui était effectivement la grande sœur de celle dont il avait déjà fait connaissance. Maintenant qu’il approchait, il pouvait entendre le murmure des chevaux. Ils étaient à la longe sur le flanc de coteau, et formaient une rangée sombre dans l’obscurité croissante.

Monretour était là où Jérémias avait dit qu’il l’avait laissée, attachée par une corde assez longue non loin de la silhouette noire difforme d’un grand chêne. Simon plaça ses mains en coupe devant les naseaux de la jument et sentit son souffle chaud, puis il posa sa tête sur son cou et flatta son épaule. L’odeur de la jument était forte et, en un sens, rassurante.

« Tu es ma jument », dit-il doucement. Monretour leva une oreille. « Ma jument. »

Jérémias l’avait drapée d’une lourde couverture – un présent de Gutrun et de Vorzheva, qu’il avait conservé pour son propre usage jusqu’à ce que les chevaux fussent tirés de leurs étables chaudes dans les cavernes de Sesuad’ra. Simon s’assura qu’elle était bien en place sans que les liens fussent trop serrés. Comme il se détournait de son inspection, il vit une forme pâle se glisser à travers l’obscurité devant lui, parcourant la rangée de chevaux. Simon sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Les Noms ?

« Qu-qui est là ? » cria-t-il. Il se força à répéter la même chose d’une voix plus forte et moins aiguë. « Qui est là ? Montrez-vous ! » Il porta la main à son côté, réalisant après un instant qu’il n’avait d’autre arme que son couteau qanuc, pas même une épée d’entraînement.

« Simon ? »

« Miriamélé ? Princesse ? » Il fit quelques pas. Elle le regardait de derrière l’un des chevaux, comme si elle s’était cachée. Comme il se rapprochait, elle s’avança. Il n’y avait rien d’inhabituel dans ses vêtements, une tenue pâle et une cape sombre, mais elle avait sur le visage une étrange expression de méfiance.

« Vous allez bien ? » demanda-t-il – puis il se maudit aussitôt pour la stupidité de cette question. Il avait été surpris de la trouver seule ici et c'était la seule chose qui lui était venue à l'esprit. La prochaine fois qu'il n'aura rien à dire, pensa-t-il, il vaudra peut-être mieux se taire que passer pour une tête-creuse.

Mais pourquoi avait-elle l'air si coupable ?

« Je vais bien, merci. » Elle regarda par-dessus ses épaules des deux côtés comme pour voir si Simon était seul. « J'étais venue voir mon cheval. » Elle indiqua une masse indéterminée de silhouettes sombres plus bas sur le coteau. « C'est l'un de ceux que l'on a pris à... à ce noble nabbanaïs dont je t'ai parlé. »

« Vous m'avez fait peur », dit Simon, avant de rire. « J'ai cru que vous étiez un fantôme ou... ou l'un de nos ennemis. »

« Je ne suis *pas* une ennemie », dit Miriamélé avec un peu de son insouciance habituelle. « Je ne suis pas un fantôme non plus, pour autant que je le sache. »

« C'est bon à savoir. Vous avez terminé ? »

« Terminé... avec quoi ? » Miriamélé le dévisagea d'un regard étrangement intense.

« De vous occuper de votre cheval. Je pensais que vous pourriez... » Il marqua une pause. Elle paraissait très mal à l'aise. Il se demanda s'il l'avait offensé d'une quelconque manière. En lui offrant la Flèche Blanche, peut-être. Tout cela était un peu comme un rêve, maintenant. Cela avait été un après-midi très curieux.

Simon reprit. « Sangfugol et quelques autres vont jouer et chanter, ce soir. À la tente d'Isgrimmur. » Il fit un geste du bras vers le bas du coteau en direction des feux. « Voulez-vous venir les écouter ? »

Miriamélé parut hésiter. « Je viendrai, dit-elle finalement. Oui, c'est une bonne idée. » Elle eut un bref sourire. « Tant qu'Isgrimmur ne chante pas. »

Il y avait quelque chose d'anormal dans son ton, mais Simon rit tout de même de sa plaisanterie, autant par nervosité que pour autre chose. « Cela dépendra des quantités de vin qu'il nous reste de Fengbald, je suppose. »

« Fengbald. » Miriamélé fit un petit bruit de dégoût. « Et de penser que mon père aurait voulu me marier à ce... à ce *porc*... »

Pour changer de sujet, Simon dit : « Il va chanter une histoire de Jack Mundwode – Sangfugol, je veux dire. Il me l'a promis. Je pense que ce sera celle des Chariots de l'Épiscopat. » Il la prit par le bras presque sans réfléchir, puis eut un éclair d'appréhension. Qu'était-il en train de faire, à la prendre comme ça ? Allait-elle s'en offusquer ?

En fait, Miriamélé parut ne presque rien remarquer. « Oui, ce serait agréable, dit-elle. Ce serait bien de passer la soirée à chanter près du feu. »

Simon fut une nouvelle fois décontenancé, puisque c'était ce que la plupart des gens de la Nouvelle-Gadrinsett avaient fait presque tous les soirs, en particulier ces derniers temps, depuis la convocation du Raed. Mais il ne dit

rien, préférant apprécier le contact de son bras fort et mince sous le sien.

« Nous allons passer un bon moment », lui dit-il, et il l'entraîna vers les feux qui semblaient les inviter à les rejoindre.



Après minuit, lorsque les brumes se furent finalement dispersées et que la lune fut haute dans le ciel, brillante comme une pièce d'argent, il y eut du mouvement sur le sommet de la colline que le prince et ses troupes avaient si récemment abandonnée.

Trois silhouettes, des formes sombres presque complètement invisible malgré la lumière de la lune, se tenaient près de l'une des grandes pierres qui bordaient le sommet, et regardaient la vallée à leurs pieds. La plupart des feux avaient diminué, mais tout le campement restait baigné de lumière ; ici et là, on pouvait distinguer des silhouettes qui se mouvaient dans la lueur rougeâtre.

Les Talons d'Utuk'ku observèrent longtemps le campement, aussi immobiles que des chouettes. Enfin, et sans qu'un mot fût prononcé entre eux, ils s'en détournèrent et marchèrent en silence dans l'herbe haute, retournant vers le centre de la colline. La masse pâle des constructions en ruines de Sesuad'ra se dressait devant eux comme les dents dans la bouche d'une vieille bique.

Les serviteurs de la Reine des Noms avaient parcouru une grande distance en peu de temps. Ils pouvaient se permettre d'attendre une autre nuit, une nuit qui sans aucun doute viendrait très bientôt, durant laquelle l'attroupement pataud qu'ils surplombaient serait un peu moins vigilant.

Les trois ombres pénétrèrent sans bruit dans le bâtiment que les humains avaient appelé l'Observatoire, et regardèrent longtemps à travers le dôme brisé, vers les étoiles qui émergeaient. Puis ils s'assirent ensemble sur les pierres. L'un d'entre eux commença doucement à chanter ; ce qui flotta dans la pièce en ruines était un chant aussi exsangue et acéré qu'un os brisé.

Bien qu'il n'eût pas été assez puissant pour soulever un écho dans l'Observatoire, et n'aurait jamais pu être entendu sur le reste de la colline battue par les vents, certains dormeurs dans la vallée en contrebas gémirent dans leur sommeil. Ceux qui étaient assez sensibles pour ressentir le frôlement du chant – et Simon était l'un d'entre eux – rêvèrent de glace, de choses brisées et perdues, et de nids de serpents enroulés cachés dans des vieux puits.

26. Un Cadeau pour la Reine



Les troupes du prince, une lente procession de chariots et d'animaux et de piétons traînants, quitta la vallée et s'engagea dans les plaines, en suivant le cours tortueux de la Stefflod vers le sud. L'armée au pourtour effiloché mit près d'une semaine à atteindre l'endroit où la rivière rejoignait sa grande cousine, l'Ymstrecca.

Ce fut une sorte de retour, puisqu'ils montèrent le camp dans la vallée encaissée qui avait autrefois été le site du premier agglomérat de réfugiés, Gadrinsett. Nombre de ceux qui posèrent leur couche et partirent à la recherche de bois pour le feu dans les décombres désolés de leur ancienne ville se demandèrent s'ils avaient gagné quoi que ce soit en abandonnant cet endroit pour aller lier leur sort à celui de Josua et de ses rebelles. Il y eut quelques chuchotements séditieux, mais ils restèrent l'exception. Le souvenir était encore trop frais du courage avec lequel Josua et les autres s'étaient dressés contre les hommes du Roi souverain.

Le retour aurait pu être plus amer : le temps était doux, et une partie de la neige qui avait autrefois recouvert cette partie des prairies avait fondue. Pourtant, le vent s'engouffrait dans les ravines et faisait trembler les petits arbres, tandis que les hautes herbes ployaient et que les flammes des feux dansaient et cabriolaient ; l'hiver magique semblait avoir quelque peu reculé, mais ils étaient tout de même en dersandre dans les grandes plaines des Thrithings.

Le prince annonça une halte de trois nuits, durant laquelle lui et ses conseillers allaient décider du meilleur itinéraire. Ses sujets, s'ils pouvaient être appelés ainsi, s'empressèrent de profiter de ce répit. Malgré sa brièveté, le voyage depuis Sesuad'ra avait été difficile pour les blessés et les infirmes, qui étaient nombreux, et pour ceux qui étaient accompagnés de jeunes enfants. Certains lancèrent la rumeur que Josua avait changé d'avis, et qu'il allait reconstruire la Nouvelle-Gadrinsett ici sur le site de la colonie qui l'avait précédée. Bien que des esprits plus sérieux eussent aussitôt fait remarquer la folie qu'il y aurait à abandonner une hauteur protégée pour une vallée ouverte, et rappelé que quels que soient ses défauts, le prince Josua n'était pas fou, l'espoir qu'elle apportait à certains était à ce point le bienvenu que la rumeur fut impossible à dissiper.



« Nous ne pourrons rester ici longtemps, Josua, dit Isgrimnur. Chaque

nouveau jour ajoute vingt personnes au nombre de ceux qui ne nous suivront pas quand nous repartirons. »

Josua étudiait une carte en lambeaux, aux traits presque effacés par la lumière. Ce trésor avait autrefois appartenu au regretté Helfgrim, l'ancien Seigneur-maire de Gadrinsett, qui était devenu, avec ses filles martyres, une sorte de saint patron pour les colons. « Nous ne resterons pas longtemps, dit le prince, mais si nous emmenons ces gens vers les prairies, loin de la rivière, nous devons être certains de pouvoir trouver de l'eau. Le temps varie d'une façon qu'aucun d'entre nous ne peut prédire. Il est possible que nous soyons soudain privés de pluie. »

Isgrimnur fit un bruit de frustration et chercha le soutien de Fréosel, mais ne trouva que le défi dans le regard de l'homme de Falshire, qui ne s'était pas encore résigné au choix de Nabban. Ils auraient pu suivre l'Ymstrecca vers l'ouest jusqu'en Erkynée, énonçait clairement son visage. « Josua, commença le duc, l'eau ne sera pas un problème. Les animaux pourront au pire se contenter de la rosée, et nous pouvons remplir une montagne d'outrés à la rivière avant de partir. Et il y a des douzaines de nouveaux torrents qui sont nés avec la fonte des neiges, en plus. C'est plus probablement la nourriture qui risque d'être un problème. »

« Cela n'a pas été résolu non plus, souligna Josua. Mais là, le choix de l'itinéraire n'influera pas. Bien sûr, nous pouvons choisir de longer les lacs, mais je ne sais pas jusqu'à quel point je peux faire confiance à la carte d'Helfgrim... »

« Je n'avais jamais... jamais réalisé à quel point il était difficile de nourrir tant de gens. » Strangyeard était jusqu'alors resté plongé dans l'une des traductions que Binabik avait faites des manuscrits d'Ookequk. « Comment font les armées ? »

« Soit elles vident la bourse de leur roi, comme du sable s'écoulant d'un sac, dit sombrement Géloé, soit ils mangent simplement tout ce qui est autour d'eux dans leur marche, comme une colonne de fourmis. » Elle se leva et quitta le côté de l'archiviste. « Il pousse beaucoup de choses ici que nous pouvons utiliser pour nourrir les gens, Josua – nombre de plantes et de fleurs et même d'herbes qui constitueront de vrais repas, même s'ils pourront paraître étranges à ceux qui n'ont jamais vécu que dans les cités. »

« "L'étrange est bienvenu quand il fait faim", rappela Isgrimnur. Je ne sais plus qui l'a dit, mais c'est vrai, assurément. Écoutez Géloé, nous nous débrouillerons. Ce dont nous avons besoin, c'est de bouger. Plus nous restons au même endroit, plus nous faisons ce qu'elle a dit, manger tout ce qui se trouve là comme des fourmis. Tout se passera mieux tant que nous resterons en mouvement. »

« Nous ne nous sommes pas simplement arrêtés pour que je puisse réfléchir, Isgrimnur, dit le prince d'un ton froid. C'est trop à attendre d'une ville entière, et c'est ce que nous sommes, de se lever et de marcher jusqu'à Nabban en une seule étape. La première semaine a été difficile. Donnons-leur

le temps de s'y habituer. »

Le duc d'Elvritshalla fourragea dans sa barbe. « Je ne voulais pas dire... je sais, Josua. Mais à partir de maintenant, nous avons besoin de bouger vite, comme je l'ai dit. Que ceux qui sont lents nous rattrapent un fois arrivés au bout. Ce ne sera pas les guerriers, de toute façon. »

Josua pinça les lèvres. « Sont-ils moins les enfants de Dieu parce qu'ils ne peuvent tenir une épée pour nous ? »

Isgrimmur agita la tête. Le prince avait encore ses humeurs. « Ce n'est pas ce que je veux dire, Josua, et vous le savez. Je dis juste que c'est une armée et pas une procession religieuse avec le Lecteur pour fermer la marche. Nous pouvons commencer ce que nous avons à faire sans attendre l'arrivée du dernier éclopé et du dernier cheval qui a perdu un fer. »

Josua se tourna vers Camaris, qui était assis en silence près du feu, et regardait intensément les volutes de fumée s'échapper par le trou dans le toit de la tente. « Qu'en pensez-vous, sire Camaris ? Vous avez fait plus de marches que quiconque ici, à l'exception peut-être d'Isgrimmur. A-t-il raison ? »

Le vieil homme détourna lentement le regard du vacillement des flammes. « Je pense que ce que le duc Isgrimmur a dit est vrai, oui. Nous avons le devoir envers la population dans son ensemble de réussir ce que nous avons entrepris, et même plus que cela – nous le devons à notre Seigneur, qui a entendu nos promesses. Et il serait présomptueux de prétendre se charger de la tâche du Seigneur en essayant de tenir la main de chaque voyageur fatigué. » Il marqua une pause. « Quoi qu'il en soit, nous désirons par ailleurs – et c'est même une nécessité – que d'autres se joignent à nous. Les gens ne se joignent pas à une troupe furtive et pressée, ils se joignent à une armée triomphante. » Son regard parcourut la tente, calme et clair. « Nous devons avancer aussi vite qu'il nous est possible, tout en maintenant notre troupe en bon ordre de marche. Nous devrions dépêcher des batteurs d'estrade, non pas simplement pour reconnaître le terrain et s'enquérir des dangers qui nous attendent, mais aussi pour être nos hérauts, pour annoncer au peuple : "Le prince arrive ! " » Un instant il sembla qu'il allait en dire plus, mais son expression redevint distante et il se tut.

Josua sourit. « Vous auriez dû être Escritor, sire Camaris. Vous êtes aussi subtil que mes anciens professeurs, les frères Usiriens. Il n'y a qu'un point que je désire amender. » Il se tourna légèrement pour inclure les autres occupants de la tente dans son adresse. « Nous allons à Nabban. Nos crieurs vont annoncer : "Camaris est revenu ! Sire Camaris est revenu mener son peuple ! " » Il rit. « "Et Josua est avec lui ! " »

Camaris se rembrunit légèrement, comme si ce qu'avait dit Josua l'avait mis mal à l'aise.

Isgrimmur acquiesça. « Camaris a raison. Dans la hâte et la dignité. »

« Mais la dignité ne nous permet pas de piller les terres habitées, dit Josua. Ce n'est pas ainsi que nous gagnerons le cœur de la population. »

Isgrimmur renâcla ; une fois encore, il pensait que Josua s'arrêtait à des détails. « Notre peuple a faim, Josua. Ils ont été chassés de chez eux, et certains vivent dans ces régions reculées depuis près de deux ans. Lorsque nous atteindrons Nabban, comment allez-vous les empêcher de prendre la nourriture qui pousse dans les champs, les moutons qui paissent sur les collines ? »

Le prince se replongea dans la carte d'un air las. « Je n'ai plus de réponses. Nous ferons de notre mieux, et que Dieu nous aide. »

« Que Dieu ai pitié de nous », le corrigea Camaris d'une voix creuse. Le vieil homme s'était replongé dans la contemplation de la fumée du feu.



La nuit était tombée. Trois silhouettes étaient assises dans un taillis qui surplombait la vallée. La musique de la rivière s'élevait jusqu'à eux, atténuée et fragile. Ils n'avaient pas de feu, mais une pierre blanc bleu posée entre eux luisait faiblement, à peine plus que la lune. Sa lumière azur teintait leurs longs visages pâles et saillants pendant qu'ils parlaient doucement dans la langue sifflante du Pic de l'Orage.

« Ce soir ? » demanda celui qui s'appelait Né-Sous-la-Pierre-de-Tzaaihta.

Veine-de-Feu-Argent fit le geste du doigt de la négation. Elle posa sa main sur la pierre bleue un long moment et resta immobile et silencieuse. Enfin, elle expira longuement. « Demain, lorsque Mezhumeyru sera cachée par les nuages. Ce soir, en ce nouvel endroit, les mortels seront méfiants. La nuit prochaine. »

Elle regarda de façon significative Né-Sous-la-Pierre-de-Tzaaihta. Il était le plus jeune, et n'avait jamais auparavant quitté les cavernes sous Nakkiga. Elle pouvait dire à la tension dans ses longs doigts minces et à la lueur dans ses yeux pourpres qu'il faudrait garder un œil sur lui. Mais il était brave, cela ne faisait aucun doute. Quiconque avait survécu à l'interminable apprentissage dans la Caverne d'Affâtage ne pouvait plus craindre rien sinon le mécontentement de leur maîtresse au masque d'argent. L'empressement pouvait néanmoins être aussi dangereux que la couardise.

« Regardez-les », dit Appelée-par-les-Voix. Elle était fascinée par les quelques silhouettes humaines visibles dans le campement. « On dirait des vers de roche, toujours à s'agiter, toujours à se tortiller. »

« Si ta vie ne durait que quelques saisons, répondit Veine-de-Feu-Argent, peut-être que toi aussi, tu considérerais que tu n'as pas le temps de faire une pause. » Elle regarda la constellation de feux luisants. « Mais tu as raison. On dirait des vers de roche. » La fine ligne qu'était sa bouche se durcit. « Ils ont creusé et mangé et rejeté leurs déchets. Maintenant, nous allons précipiter leur destruction. »

« Par ce seul acte ? » demanda Appelée-par-les-Voix.

Veine-de-Feu-Argent la regarda avec un visage aussi froid et dur que l'ivoire. « Doutes-tu ? »

Il y eut un instant de silence tendu avant que Appelée-par-les-Voix ne découvrit ses dents. « Je ne veux que faire ce qu'Elle désire. Je ne veux que faire ce qui La servira le mieux. »

Né-Sous-la-Pierre-de-Tzaaihta exprima sa satisfaction par un son musical. La lune avait des reflets de pierre tombale dans ses yeux. « Elle désire une mort... Une mort particulière, dit-il. Ce sera le cadeau que nous Lui ferons. »

Ils se turent, et ne parlèrent plus de la nuit.



« Ta réflexion se concentre encore trop sur ta personne, Seoman. » Aditu se pencha en avant et poussa les pierres polies en un croissant qui couvrait les rives de la Côte Grise. Les pierres de shent reflétaient mornement la lumière de l'un des globes cristallins d'Aditu, qui reposait sur un trépied de bois sculpté. Un complément de lumière, venant cette fois du soleil de l'après-midi, filtrait à travers le rabat de la tente de Simon.

« Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas. »

Les yeux d'Aditu passèrent du plateau à Simon, son regard suggérant un amusement bien dissimulé. « Tu es trop enfoncé en toi-même, voilà ce que je veux dire. Tu ne penses pas à ce que ton partenaire peut penser. Le shent est un jeu qui se joue à deux. » « Il est déjà assez difficile d'essayer de se souvenir des règles sans devoir réfléchir en plus, se plaignit Simon. Par ailleurs, comment pourrais-je savoir ce que tu penses quand tu joues ? Je ne sais *jamais* ce que tu penses ! »

Aditu parut prête à faire l'une de ses remarques acerbes, mais en lieu de cela elle se tut et posa les mains à plat sur ses pierres. « Tu es contrarié, Seoman. Je l'ai vu dans ton jeu – tu joues assez bien maintenant pour que tes humeurs influent sur la Maison de Shent. »

Elle n'avait pas demandé ce qui le contrariait. Simon se dit que même si l'un de leurs compagnons arrivait avec une jambe en moins, Aditu ou n'importe quel autre Sithi pourraient attendre bien des saisons sans demander ce qui s'était passé. Cette preuve de ce qu'il considérait comme sa sithitude l'irrita, mais il fut également flatté de savoir qu'elle pensait qu'il devenait bon au shent – encore qu'elle ne voulait probablement dire que "bon pour un mortel", et comme il était le seul mortel dont il ait jamais entendu parler qui jouât au shent, ce ne devait pas être un très grand compliment.

« Je ne suis pas contrarié. » Il regarda le plateau de shent. « Peut-être que si, dit-il enfin. Mais ce n'est rien dont tu pourrais me dire quoi que ce soit. »

Aditu garda le silence, mais elle se laissa aller en arrière pour s'appuyer sur ses coudes et étira son long cou de sa manière étrangement articulée, puis elle secoua la tête. Des cheveux pâles se libérèrent de l'épingle qui les tenait et tombèrent sur ses épaules comme une brume, une fine mèche s'enroulant devant son oreille.

« Je ne comprends pas les femmes », dit-il soudain, puis il grimaça comme si Aditu allait le contredire. À l'évidence, elle devait penser qu'il n'y

comprenait en effet absolument rien, puisqu'elle ne dit pas un mot. « Je ne les comprends pas du tout. »

« Que veux-tu dire, Seoman ? À l'évidence, tu comprends certaines choses. Je dis souvent que je ne comprends pas les mortels, mais je sais à quoi ils ressemblent et combien de temps ils vivent et je parle certaines de leurs langues. »

Simon la regarda d'un air irrité. Est-ce qu'elle jouait encore avec lui ? « Je suppose qu'il ne s'agit pas de toutes les femmes, dit-il avec réticence. Je ne comprends pas Miriamélé. La princesse. »

« Celle qui est mince avec les cheveux jaunes ? »

Elle jouait encore avec lui. « Si tu veux. Mais je vois bien qu'il est stupide d'en parler avec toi. »

Aditu se pencha en avant et toucha son bras. « Je suis désolée, Seoman. Je t'ai irrité. Dis-moi ce qui te dérange, si tu veux. Peut-être que même si je sais peu de choses des mortels, en parler te fera du bien. »

Il haussa les épaules, embarrassé d'en avoir parlé. « Je ne sais pas. Elle est gentille avec moi, parfois. Et d'autres fois, elle agit comme si elle me connaissait à peine. Parfois, elle me regarde comme si je lui faisais peur. Moi ! » Il eut un rire amer. « Je lui ai sauvé la vie ! Pourquoi devrait-elle avoir peur de moi ? »

« Si tu lui as sauvé la vie, c'en est peut-être la raison. » Aditu était sérieuse. « Demande à mon frère. Avoir sa vie sauvée par quelqu'un est une très grande responsabilité. »

« Mais Jiriki n'agit pas comme s'il me haïssait ! »

« Mon frère fait partie d'une race ancienne et réservée – quoique au sein du Zida'ya, lui et moi soyons considérés comme étant d'une impulsivité assez immature et d'une imprédictabilité dangereuse. » Elle le gratifia d'un sourire félin ; le bout de la queue d'une petite souris aurait tout aussi bien pu dépasser du coin de sa jolie bouche. « Et non, il ne te hait pas – Jiriki te tient en très haute estime, Seoman Mèche-blanche. Il ne t'aurait jamais amené à Jao é-Tinukai'i sans cela, quand son geste a confirmé dans les esprits de bien des nôtres qu'il n'était pas totalement digne de confiance. Mais ta Miriamélé est une mortelle, et elle est très jeune. Il y a des poissons dans la rivière dehors qui ont vécu plus longtemps qu'elle. Ne sois pas surpris si le fait de devoir sa vie à quelqu'un lui semble être un lourd fardeau. »

Simon la dévisagea. Il s'était attendu à plus de taquineries, mais Aditu parlait intelligemment de Miriamélé, et elle lui disait des choses sur les Sithis qu'il ne l'avait jamais entendue dire auparavant. Il était tiraillé entre deux sujets fascinants.

« Ce n'est pas tout. Du moins, je ne crois pas. Je... je ne sais pas comment être, avec elle », dit-il finalement. « Avec la princesse Miriamélé. Je veux dire, je pense à elle tout le temps. Mais qui suis-je pour penser à une princesse ? »

Aditu s'esclaffa, d'un rire pétillant comme le clapotis de l'eau qui tombe.

« Tu es Seoman le Brave. Tu as vu le Yàsira. Tu as rencontré la Prime-aïeule. Quel autre jeune mortel peut dire cela ? »

Il se sentit rougir. « Mais là n'est pas le problème. C'est une princesse, Aditu. La fille du Roi souverain ! »

« La fille de ton ennemi ? C'est ce qui te trouble ? » Elle paraissait réellement perplexe.

« Non. » Il secoua la tête. « Non, non, non. » Il regarda autour de lui avec agitation, cherchant un moyen de lui faire comprendre. « Tu es la fille du roi et de la reine du Zida'ya, n'est-ce pas ? »

« C'est plus ou moins de cette façon que cela serait exprimé dans ta langue. Je suis de la famille de l'Année-dansante, oui. »

« Eh bien, si quelqu'un qui était, je ne sais pas, d'une famille sans importance – une mauvaise famille, ou quelque chose comme ça – voulait t'épouser ? »

« Une... mauvaise famille ? » Aditu le dévisagea avec soin. « Me demandes-tu si je pourrais considérer l'un des nôtres comme étant d'un rang inférieur au mien ? Nous sommes trop peu nombreux pour cela, Seoman. Et pourquoi devrais-tu l'épouser ? Les vôtres ne font jamais l'amour sans être mariés ? »

Simon resta coi un moment. Faire l'amour à la fille du roi sans la moindre pensée de mariage ? « Je suis un chevalier, dit-il avec raideur. Mes actes doivent être honorables. »

« Aimer quelqu'un n'est pas honorable ? » Elle secoua la tête, son sourire moqueur étant maintenant revenu. « Et tu dis que *toi*, tu ne me comprends pas *moi*, Seoman ! »

Simon posa ses coudes sur ses genoux et prit son visage dans ses mains. « Tu veux dire que ton peuple ne s'inquiète pas de qui épouse qui ? Je n'arrive pas à y croire. »

« C'est ce qui a déchiré le Zida'ya et l'Hikeda'ya », dit-elle. Lorsqu'il releva les yeux, le regard teint d'or d'Aditu était devenu dur. « Nous en avons tiré les leçons. »

« Que veux-tu dire ? »

« C'est la mort de Drukhi, le fils d'Utuk'ku et de son époux Ekimeniso Bâton-noir, qui a causé la séparation des familles. Drukhi aimait et avait épousé Nenais'u, la fille du Rossignol. » Elle leva la main et fit un geste qui ressemblait à un livre que l'on ferme. « Celle-ci fut tuée par les mortels, des années avant que Tumet'ai ne fut engloutie par la glace. Ce fut un accident. Elle dansait dans la forêt lorsqu'un chasseur mortel fut attiré par l'éclat de sa robe aux couleurs vives. Pensant qu'il avait vu le plumage d'un oiseau, il tira une flèche. Lorsque son époux Drukhi la trouva, il devint fou. » Aditu inclina la tête, comme si tout cela venait de se passer peu de temps auparavant.

Lorsqu'elle fut restée assez longtemps sans parler, Simon demanda : « Mais comment cela a-t-il déchiré les familles ? Et qu'est-ce que cela a à voir avec le fait d'épouser qui l'on veut ? »

« C'est une très longue histoire, Seoman – peut-être la plus longue de l'histoire de mon peuple, à l'exception de la fuite du Jardin et de notre traversée des océans obscurs jusqu'à cette terre. » Elle poussa l'une des pierres du jeu de shent du bout du doigt. « À cette époque, Utuk'ku et son époux régnaient sur tous les Natifs du Jardin – ils étaient les gardiens des bosquets de l'Année-dansante. Lorsque leur fils tomba amoureux de Nenais'u, fille de Jenjiyana et de son compagnon Initri, Utuk'ku y fut farouchement opposée. Les parents de Nenais'u étaient de notre clan Zida'ya – bien que celui-ci eût un nom différent en cette époque reculée. L'opinion de ces derniers était que les mortels, qui étaient arrivés sur cette terre après les Natifs du Jardin, devaient être autorisés à vivre comme ils le voulaient, tant qu'ils ne portaient pas en guerre contre notre peuple. »

Elle forma un nouvel arrangement plus complexe sur le plateau de shent. « Utuk'ku et son clan pensaient que les mortels devaient être refoulés vers la mer, et que ceux qui ne partiraient pas devaient être tués, tout comme les fermiers mortels écrasent les insectes qu'ils trouvent dans leurs récoltes. Mais parce que les deux grands clans et les petits clans alliés à l'un et l'autre se divisaient de façon équilibrée, même la position d'Utuk'ku en tant que Maîtresse de la Maison de l'Année-dansante ne lui permettait pas d'imposer sa volonté aux autres. Vois-tu, Seoman, nous n'avons jamais eu de "roi" ou de "reine" tels qu'en ont les mortels. »

« Quoi qu'il en soit, Utuk'ku et son époux étaient furieux que leur fils eût épousé une femme de ce qu'ils considéraient comme un clan traître et allié des mortels, opposé au leur. Lorsque Nenais'u fut tuée, Drukhi devint fou et jura qu'il tuerait tous les mortels qu'il pourrait trouver. Les hommes du clan de Nenais'u le retinrent, bien qu'ils eussent été, à leur manière, aussi furieux et horrifiés que lui. Lorsque le Yàsira fut réuni, les Natifs du Jardin ne purent prendre de décision, mais ils furent suffisamment nombreux à craindre ce qui pourrait arriver si Drukhi était libre qu'ils décidèrent qu'il devait être emprisonné – quelque chose qui n'était jamais arrivé de ce côté-ci de l'Océan. » Elle soupira. « Ce fut trop pour lui, trop dans sa folie, d'être retenu prisonnier par son propre peuple tandis que ceux qu'il considérait comme les assassins de sa femme étaient libres. Drukhi se fit mourir. »

Simon était fasciné, bien qu'il pût lire dans l'expression d'Aditu la tristesse que cette histoire provoquait en elle. « Tu veux dire qu'il s'est tué ? »

« Pas comme tu le conçois, Seoman. Non, Drukhi ajuste... cessé de vivre. Lorsqu'il fut trouvé mort dans la Caverne de Si'injan'dre, Utuk'ku et Ekimeniso rassemblèrent leur clan et partirent vers le nord, en jurant qu'ils ne vivraient plus jamais avec le peuple de Jenjiyana. »

« Mais d'abord, ils se sont tous rendus à Sesuad'ra, dit-il. Ils sont allés à la Maison de la Séparation et ils ont conclu leur accord. Ce que j'ai vu durant ma vigile dans l'Observatoire. »

Elle acquiesça. « D'après ce que tu as dit, je crois que tu as eu une vraie vision du passé, oui. »

« Et c'est pour cela qu'Utuk'ku et les Noms haïssent les mortels ? »

« Oui, mais ils sont également partis en guerre contre les premiers mortels d'Hernystir, bien avant que Hem ne lui eût donné son nom. Dans cette bataille, Ekimeniso et beaucoup d'autres appartenant à l'Hikeda'ya sont morts. Ce n'est donc pas leur seul grief. »

Simon se redressa, et passa ses bras autour de ses genoux. « Je ne savais pas. Morgénès ou Binabik ou quelqu'un d'autre m'avait dit que c'était à la bataille du Knock que des mortels avaient tué des Sithis pour la première fois. »

« Des Sithis, oui – le Zida'ya. Mais le peuple d'Utuk'ku s'était déjà battu contre les mortels à plusieurs reprises avant même que les hommes sur les bateaux ne viennent de l'ouest et ne changent tout. » Elle baissa la tête. « Ainsi, acheva Aditu, tu comprends pourquoi nous, Enfants de l'Aube, prenons garde à ne jamais considérer que quelqu'un pût être au-dessus d'un autre. Ce sont des mots qui sont une tragédie pour nous. »

Il acquiesça. « Je pense que je comprends. Mais les choses sont différentes pour nous, Aditu. Il y a des règles pour tout cela... et une princesse ne peut épouser un chevalier sans fief, surtout quand c'est un ancien marmiton. »

« Tu as vu ces règles ? Elles sont conservées dans l'un de vos lieux sacrés ? »

Il grimaça. « Tu sais ce que je veux dire. Tu devrais écouter Camaris, si tu veux savoir comment se font les choses ici. Il sait tout – qui salue qui, qui porte quelle couleur quel jour... » Simon rit tristement. « Si je lui demandais jamais ce qu'il pense de l'idée de voir quelqu'un comme moi épouser la princesse, je crois qu'il me décapiterait. Mais proprement. Et cela ne lui ferait pas plaisir. »

« Ah oui, Camaris. » Aditu parut sur le point de dire quelque chose d'important. « C'est... un homme étrange. Il a vu beaucoup de choses, je crois. »

Simon la dévisagea soigneusement, mais il ne put rien discerner derrière ses paroles. « Oui, il sait beaucoup de choses – et je pense qu'il veut toutes me les enseigner avant que nous n'atteignions Nabban. Mais ce n'est pas une chose dont je me plaindrais. » Il se leva. « D'ailleurs, il fera sombre sous peu, et je devrais aller le voir. Il y a quelque chose qu'il voulait me montrer dans l'usage du boucher... » Simon marqua une pause. « Merci de m'avoir parlé, Aditu. »

Elle hocha la tête. « Je ne crois pas avoir dit quoi que ce soit qui pût t'aider, mais j'espère que tu ne seras pas triste, Seoman. »

Il haussa les épaules en ramassant sa cape sur le sol.

« Attends, dit-elle en se levant, je vais venir avec toi. »

« Voir Camaris ? »

« Non, j'ai une autre chose à faire. Mais je vais marcher avec toi jusqu'à l'endroit où nos chemins divergent. »

Elle le suivit à travers le rabat de la tente. Sans qu'il eût été touché, le

globe de cristal vacilla et faiblit, puis s'obscurcit.



« Alors ? » demanda la duchesse Gutrun. Miriamélé pouvait clairement sentir la peur sous l'impatience du ton de sa voix.

Géloé se redressa. Elle serra un moment la main de Vorzheva, puis la reposa sur la couverture. « Il n'y a rien de grave, dit la femme-sorcière. Un peu de sang, c'est tout, et cela a déjà cessé. Vous avez eu vos propres enfants, Gutrun, et vous avez été grand-mère bien des fois. Vous devriez savoir que ce n'est pas la peine de se faire autant de soucis. »

La duchesse releva le menton avec défiance. « J'ai eu et élevé mes propres enfants, oui, et c'est plus que certaines peuvent dire. » Géloé n'ayant même pas froncé un sourcil sous cette pique, Gutrun poursuivit avec à peine moins de véhémence. « Mais je n'ai jamais accouché d'aucun de mes enfants à cheval, et je jure que c'est ce que son époux veut qu'elle fasse ! » Elle se tourna vers Miriamélé comme pour requérir son soutien, mais son alliée potentielle ne fit que hausser les épaules. Toute discussion était vaine – la décision était prise. Le prince avait choisi de marcher sur Nabban.

« Je peux voyager dans le chariot, dit Vorzheva. Par l'Étalon, Gutrun, les femmes de mon clan montent parfois jusqu'à leur dernière lune ! »

« Alors les autres femmes de votre clan sont inconscientes, dit sèchement Géloé, même si ce n'est pas votre cas. Oui, vous pouvez voyager dans le chariot, cela ne devrait pas poser de problème dans les prairies. » Elle se tourna vers Gutrun. « Quant à Josua, vous savez qu'il fait ce qu'il juge être le mieux. Je suis d'accord avec lui. C'est un choix difficile, mais il ne peut pas faire arrêter tout le monde pendant cent jours pour que sa femme puisse accoucher dans la paix et le calme. »

« Alors il devrait y avoir un autre moyen de faire ces choses-là. J'ai dit à Isgrimnur que c'était pure cruauté, et je le pense. Je lui ai dit de le répéter au prince Josua. Le prince peut penser ce qu'il veut de moi, je ne peux pas supporter de voir Vorzheva souffrir ainsi. »

Le sourire de Géloé était sévère. « Je suis certaine que votre époux vous a écouté avec attention, Gutrun, mais je ne crois pas que le prince entende jamais cela. »

« Que voulez-vous dire ? » demanda la duchesse.

Avant que la femme de la forêt eût pu répondre – et Miriamélé eut l'impression qu'elle n'était en rien pressée de le faire – il y eut un bruit léger à la porte de la tente. Le rabat s'ouvrit, dévoilant un très court instant une poignée d'étoiles, puis le corps souple d'Aditu se glissa à l'intérieur et le rabat retomba en place.

« Est-ce que je vous dérange ? » demanda la Sithie. Bizarrement, Miriamélé eut l'impression qu'elle s'en inquiétait réellement. Pour une jeune femme élevée dans la fausse politesse de la cour de son père, il était étrange d'entendre quelqu'un poser une telle question en s'attendant à une réponse.

« J'ai appris que vous n'étiez pas bien, Vorzheva. »

« Je vais mieux », répondit l'épouse de Josua en souriant. « Entrez, Aditu. Vous êtes la bienvenue ici. »

La Sithie s'assit sur le sol prêt du lit de Vorzheva, ses yeux dorés fixés sur la femme malade, ses mains longues et gracieuses posées sur ses cuisses. Miriamélé ne put s'empêcher de la regarder. Contrairement à Simon, qui semblait tout à fait accoutumé aux Sithis, elle ne s'était pas encore habituée à l'idée de savoir une telle créature parmi eux. Aditu semblait aussi étrange que les vieilles histoires, et plus étrange encore parce qu'elle était assise là dans la lumière, aussi réelle qu'une pierre ou un arbre. C'était comme si les douze derniers mois avaient tout changé dans le monde, et que toutes les choses cachées dont il n'était plus fait mention que dans les légendes avaient réapparu.

Aditu tira un petit sachet de sa tunique grise et l'exhiba. « J'ai amené quelque chose pour vous aider à dormir. » Elle versa une petite poignée de feuilles vertes dans la paume de sa main et les montra à Géloé, qui acquiesça. « Je vais les faire infuser pour vous pendant que nous parlons. »

La Sithie parut ne pas remarquer le regard mécontent de Gutrun. Avec une paire de baguettes, elle tira une pierre chaude du feu, la tapota pour en faire tomber les cendres, puis la déposa dans un bol d'eau. Lorsqu'un nuage de vapeur s'en dégagait, elle y émietta les feuilles. « Il semble que nous allons rester ici un jour de plus. Cela devrait vous donner l'occasion de vous reposer, Vorzheva. »

« Je ne sais pas pourquoi tout le monde s'inquiète autant pour moi. Ce n'est qu'un enfant. Les femmes mettent des enfants au monde tous les jours. »

« Pas le seul enfant du prince », dit doucement Miriamélé. « Pas au milieu d'une guerre. »

Aditu se servit de la pierre chaude pour continuer d'écraser les feuilles dans le bol, en la faisant rouler avec les baguettes. « Vous et votre époux allez avoir un bel enfant, j'en suis certaine », dit-elle. À l'oreille de Miriamélé, cela parut incongrûment proche de ce qu'aurait pu dire un mortel – une chose polie et réconfortante. Peut-être que Simon avait raison, après tout.

Une fois la pierre enlevée, Vorzheva s'assit pour prendre le bol, qui fumait encore. Elle aspira une petite gorgée. Miriamélé observa le mouvement des muscles de la gorge pâle de la femme des Thrithings tandis qu'elle avalait.

Elle est adorable, pensa Miriamélé.

Les yeux de Vorzheva restaient grands et sombres, bien que ses paupières fussent alourdies par la fatigue ; ses cheveux étaient un épais nuage noir flottant autour de son visage. Les doigts de Miriamélé se portèrent à ses propres courtes boucles, et elle en sentit les extrémités rugueuses là où les cheveux teints avaient été coupés. Elle ne put s'empêcher de se sentir comme la petite sœur laide.

Du calme, se morigéna-t-elle. Tu as toute la beauté dont tu as besoin. Que veux-tu de plus – que te faut-il de plus ?

Mais il était difficile de se trouver dans la même pièce que Vorzheva à la beauté farouche et Aditu à la grâce féline sans se sentir un peu défavorisée.

Mais je plais à Simon. Elle sourit presque. *Je lui plais, j'en suis sûre.* Son humeur changea. *Mais quelle importance ? Il ne peut pas faire ce que j'ai à faire. Et il ne sait rien de moi, de toute façon.*

Il était néanmoins étrange de penser que le Simon qui avait fait vœu de la servir – cela avait été un moment étrange et douloureux, mais délicieux, aussi – était la même personne que le garçon dégingandé qui l'avait accompagnée à Naglimund. Ce n'était pas qu'il avait beaucoup changé, mais plutôt *ce qui* avait changé... Il était plus vieux. Pas seulement par sa taille et sa barbe clairsemée, mais dans ses yeux et dans la façon dont il se tenait. Il allait être bel homme, c'était maintenant évident – alors qu'elle n'aurait jamais dit une telle chose lorsqu'ils se trouvaient dans la maison de Géloé dans la forêt. Son nez proéminent, son visage long avaient gagné quelque chose ces derniers mois, une justesse qu'ils n'avaient pas eu auparavant.

Qu'est-ce que l'une de ses gouvernantes avait dit au sujet d'un autre enfant au Hayholt ? « Il va falloir qu'il se fasse à ce visage. » Eh bien, c'était tout à fait vrai de Simon. Maintenant, son visage lui allait.

Rien d'étonnant à cela, en fait, se dit-elle. Il avait fait tant de choses depuis qu'il avait quitté le Hayholt – c'était presque un héros ! Il avait combattu un dragon ! Sire Camaris ou Tallistro avaient-ils jamais fait quelque chose de plus brave ? Et même si Simon s'efforçait de minimiser sa rencontre avec le ver des glaces – tout en brûlant d'envie de se vanter un peu, avait remarqué Miriamélé – il était aussi resté à son côté lorsqu'un géant les avait chargés. Elle avait vu sa bravoure, alors. Aucun des deux n'avait fui, alors elle devait être brave, elle aussi. Simon était vraiment un bon compagnon. Et maintenant, il était son chevalier-servant.

Elle sentit un peu de chaleur et son cœur qui battait plus fort, comme si une chose ailée se mouvait en elle. Elle s'efforça de repousser tout cela, de repousser tout sentiment. Ce n'était pas le moment. Ce n'était vraiment pas le moment – et bientôt elle n'aurait peut-être même plus le temps pour rien...

La voix musicale d'Aditu la ramena vers la tente et les gens qui l'entouraient. « Si vous avez fait tout ce que vous vouliez faire pour Vorzheva, disait Aditu à Géloé, j'aimerais partager votre compagnie un moment. Je voudrais vous parler de quelque chose. »

Gutrun renâcla bruyamment, ce que Miriamélé comprit pour signifier ce que pensait la duchesse des gens qui s'écartaient pour se dire des secrets. Géloé ignora ou n'entendit pas ce commentaire sans paroles et dit : « Je pense qu'elle a surtout besoin maintenant de sommeil, et d'un peu de tranquillité. » Elle se retourna enfin vers Gutrun. « Je reviendrai la voir plus tard. » « Comme vous le voulez », répondit la duchesse.

La femme-sorcière salua d'un signe de tête Vorzheva, puis Miriamélé, avant de suivre Aditu hors de la tente. La femme thrithing, qui était maintenant allongée, leva la main en signe d'adieu. Ses yeux étaient presque

clos. Elle paraissait s'endormir.

La tente resta silencieuse un moment, à l'exception du fredonnement atone dont s'accompagnait Gutrun en cousant, et qui ne cessa pas lorsqu'elle approcha le tissu du feu pour examiner son ouvrage. Enfin, Miriamélé se leva.

« Vorzheva est fatiguée. Je vais partir, moi aussi. » Elle se pencha et prit la main de la femme thrithing. Ses yeux s'ouvrirent ; il lui fallut quelques instants pour pouvoir se concentrer sur Miriamélé. « Bonne nuit. Je suis certaine que ce sera un beau bébé, dont vous et oncle Josua pourrez être fiers. »

« Merci. » Vorzheva sourit et referma une nouvelle fois ses yeux aux longs cils.

« Bonne nuit, tante Gutrun, dit Miriamélé. Je suis heureuse que tu aies été là lorsque je suis revenue du sud. Tu m'avais manqué. » Elle embrassa la joue chaude de la duchesse, puis se dégagea délicatement de son étreinte maternelle et se glissa sous le rabat.

« Je ne l'avais pas entendue m'appeler comme cela depuis des années ! » entendit Miriamélé en sortant. Vorzheva grommela quelque chose dans son demi-sommeil. « La pauvre enfant paraît bien calme et triste, ces temps-ci, poursuivit la duchesse, mais après tout, il y a bien des raisons pour cela... »

Miriamélé, qui s'éloignait à travers l'herbe humide, n'entendit pas le reste de ce que la duchesse avait à dire.



Aditu et Géloé marchaient le long de la Stefflod. La lune était recouverte par un entrelacs de nuages, mais les étoiles brillaient plus haut dans l'obscurité. Une douce brise soufflait depuis le levant, portant l'odeur de l'herbe et des pierres humides.

« Ce que vous dites est fort surprenant, Aditu. » La femme-sorcière et la Sithie formaient un bien étrange duo, le pas souple de l'immortelle retenu pour s'aligner sur celui plus robuste de Géloé. « Mais je ne pense pas qu'il y ait le moindre mal à cela. »

« Je ne dis pas cela, mais simplement que cela vaut d'y réfléchir. » La Sithie eut un rire perçant. « De penser que je me suis à ce point impliquée dans les entreprises des mortels ! Le frère de ma mère, Khendraja'aro en grincerait des dents. »

« Ces préoccupations mortelles sont aussi celles de votre famille, au moins en partie, dit Géloé d'un ton prosaïque. Sinon, vous ne seriez pas ici. »

« Je sais cela, admit Aditu, mais nombre des miens iraient chercher très loin une quelconque autre explication pour ce que nous faisons plutôt que d'accepter d'évoquer les mortels et leurs affaires. » Elle se pencha et cueillit quelques brins d'herbe, qu'elle porta à ses narines pour les sentir. « L'herbe ici est différente de celle qui pousse dans la forêt, ou même sur Sesuad'ra. Elle est... plus jeune. Elle n'a pas autant de vie en elle, mais elle est adorable pour tout cela. » Elle laissa les brins d'herbe retomber vers le sol. « Mais j'ai laissé

mes paroles s'égarer. Géloé, je ne vois aucun mal en Camaris, sauf ce qu'il y a en lui qui se retourne contre lui-même. Mais il est étrange qu'il garde tout son passé secret, et plus étrange encore qu'il fasse cela lorsqu'il y a tant de choses qu'il pourrait savoir et qui pourraient aider son peuple dans son combat. »

« On ne peut le contraindre, dit Géloé. S'il révèle ses secrets, ce sera au moment qu'il aura choisi, c'est évident. Nous avons tous essayé. » Elle glissa ses mains dans les poches de sa lourde tunique. « Pourtant, je ne puis m'empêcher d'être curieuse. Et vous en êtes certaine ? »

« Non, répondit Aditu d'un ton songeur. Pas certaine. Mais une chose étrange que Jiriki m'a dite est longtemps restée dans un coin de mes pensées. Tous deux, lui et moi, pensions que Seoman était le premier mortel à mettre les pieds à Jao é-Tinukai'i. C'est assurément ce que pensaient mon père et ma mère. Mais Jiriki m'a dit que lorsque Amerasu avait rencontré Seoman, elle avait dit qu'il n'était *pas* le premier. J'ai longtemps réfléchi à cela, mais la Prime-aïeule connaissait l'histoire des Natifs du Jardin mieux que quiconque – peut-être même mieux qu'Utuk'ku au visage d'argent, qui ne pense qu'au passé, mais n'a jamais fait de son étude un art, contrairement à Amerasu. »

« Mais je ne comprends toujours pas pourquoi vous pensez que le premier a pu être Camaris. »

« Au début, ce n'était qu'une impression que j'avais. » Aditu s'écarta et s'approcha de la rive et de la rivière au doux chant mélodieux. « Quelque chose dans la façon dont il me regardait, même avant d'avoir recouvré ses esprits. Je l'ai surpris bien souvent à me regarder quand il ne pensait pas que je le voyais. Plus tard, lorsqu'il a retrouvé ses esprits, il a continué de me regarder – non pas sournoisement, mais comme quelqu'un qui se souvient de quelque chose de douloureux. »

« Cela peut être n'importe quoi, une ressemblance ou quelque chose. » Géloé plissa le front. « Ou peut-être de la honte au sujet de la façon dont son ami Jean, le Roi souverain, a pourchassé votre peuple. »

« La persécution du Zida'ya par Jean a eu lieu presque entièrement avant l'arrivée de Camaris à la cour, d'après ce que l'archiviste Strangyeard m'a dit », répondit Aditu. « Ne me regardez pas comme ça », dit-elle en riant. « Je suis curieuse de bien des choses, et les Enfants de l'Aube n'ont jamais eu peur ni de s'enquérir ni d'étudier, même si nous ne dirions pas les choses ainsi. »

« Quoi qu'il en soit, il peut y avoir bien des raisons au fait que Camaris vous ait regardée. Vous n'êtes en rien quelque chose de commun, Aditu no-Sa'onserei – du moins pas pour les mortels. »

« C'est vrai. Mais il y a plus. Une nuit, avant que ses souvenirs ne lui soient revenus, je marchais près de l'Observatoire, comme vous l'avez appelé – et je l'ai vu marcher lentement vers moi. Je l'ai salué d'un signe, mais il semblait perdu dans son monde à lui. Je chantais une chanson, une très vieille chanson de Jhina-T'senei, qu'adorait Amerasu – et quand je l'ai croisé, Géloé, j'ai vu que ses lèvres bougeaient. » Elle s'arrêta et s'accroupit près de la

rivière, mais elle regardait la femme de la forêt avec des yeux qui même dans l'obscurité semblaient luire comme des braises. « Ses lèvres chantaient sans bruit avec moi la même chanson. »

« Vous en êtes sûre ? »

« Aussi certaine que je le suis du fait que les Arbres du Bosquet sont vivants et refleuriront, et je le sens dans mon sang et dans mon cœur. Il connaissait la chanson d'Amerasu, et bien qu'il eût toujours son air perdu, il la chantait en silence avec moi. Une chanson joyeuse que la Prime-aïeule adorait chanter. Ce n'est pas le genre de chanson que l'on entend dans les cités des mortels, ni même dans les plus vieux bosquets sacrés d'Hernystir. »

« Mais qu'est-ce que cela peut signifier ? » Géloé surplombait Aditu, et regardait au-delà de la rivière. Le vent changea lentement de direction, soufflant maintenant de derrière le campement, qui se trouvait juste un peu plus haut. La femme de la forêt, habituellement imperturbable, paraissait agitée. « Même si Camaris connaissait Amerasu, qu'est-ce que cela peut-il vouloir dire ? »

« Je ne sais pas. Mais si l'on pense que la come de Camaris était auparavant celle de notre ennemi, et que cet ennemi était aussi le fils d'Amerasu – ainsi qu'autrefois le plus grand d'entre nous tous – alors cela me donne envie d'en savoir plus. Il est également vrai que l'épée de ce chevalier a pour nous une grande importance. » Elle eut ce qui était, pour les Sithis, une expression triste, un léger serrement des lèvres. « Si seulement Amerasu avait vécu pour nous faire partager ses soupçons. »

Géloé agita la tête. « Nous œuvrons dans l'ombre depuis trop longtemps. Mais que pouvons-nous y faire ? »

« J'ai essayé de lui en parler, mais il s'y refuse, même s'il reste poli. Lorsque j'essaie de le ramener vers ce sujet, il prétend mal comprendre, ou prend le prétexte d'une obligation et s'en va. » Aditu se releva sur le bord de la rive. « Peut-être que le prince Josua pourrait le faire parler. Ou Isgrimnur, qui semble être ce que Camaris a de plus proche d'un ami. Vous les connaissez tous les deux, Géloé. Ils se méfient de moi, ce dont je ne les blâme pas – bien des générations de mortels se sont succédé depuis le temps où nous pouvions considérer le Sudhoda'ya comme notre allié. Peut-être que si vous insistez, l'un d'entre eux pourrait convaincre Camaris de nous dire s'il est effectivement allé à Jao é-Tinukai'i, et ce que cela veut dire. »

« J'essaierai, promit Géloé. Je dois les voir tous les deux plus tard ce soir. Mais même s'ils réussissent à convaincre Camaris, je ne suis pas certaine que ce qu'il aurait à dire pourrait nous aider. »

Elle passa ses doigts épais à travers ses cheveux. « Néanmoins, nous n'avons rien appris qui pût être utile ces derniers temps. » Elle releva les yeux. « Aditu ? Que se passe-t-il ? »

La Sithie s'était tendue, et penchait la tête d'une façon presque inhumaine.

« Aditu ? répéta Géloé. Sommes-nous attaqués ? »

« *Kei-vishaa*, siffla Aditu. Je le sens ! »

« Quoi ? »

« Kei-vishaa. C'est... Je n'ai pas le temps de l'expliquer. C'est une odeur qui ne devrait pas être ici. Quelque chose de mauvais est en train de se passer. Suivez-moi, Géloé – j'ai peur, soudain ! »

Elle bondit, aussi rapide qu'un cerf furieux. En quelques instants, elle avait disparu dans l'obscurité, en direction du campement. À sa suite, la femme-sorcière courut quelques pas de plus, en marmonnant des mots d'inquiétude et de colère. Comme elle traversait l'ombre d'une congrégation de saules qui poussaient au sommet d'une colline surplombant le rivage, il y eut un mouvement convulsif ; la faible lueur des étoiles parut ployer, l'obscurité se fondre puis se libérer. Géloé, ou du moins la silhouette de Géloé, ne réapparut pas hors de l'ombre des arbres, mais une forme ailée le fit.

Ses yeux jaunes grands ouverts dans la lumière de la lune, la grande chouette vola à la poursuite d'Aditu, en suivant les infimes traces de son passage dans l'herbe humide.



Simon avait été agité toute la soirée. Parler avec Aditu l'avait aidé, mais seulement un peu. En un sens, cela avait même ajouté à sa nervosité.

Il avait désespérément besoin de parler avec Miriamélé. Il pensait à elle tout le temps – la nuit, alors qu'il voulait tout simplement s'endormir ; le jour, à chaque fois qu'il voyait le visage d'une fille ou entendait la voix d'une femme ; à divers moments lorsqu'il aurait dû réfléchir à autre chose. Il était étrange de voir comment elle avait pu en arriver à représenter tant pour lui en aussi peu de temps, depuis son retour : la moindre variation dans la façon dont elle le traitait occupait son esprit pendant des jours.

Elle avait paru bizarre lorsqu'il l'avait trouvée près des chevaux la nuit précédente. Et pourtant, lorsqu'elle l'avait accompagné jusqu'au feu d'Isgrimnur pour y écouter les chansons, elle avait été aimable et amicale, quoiqu'un peu distraite. Mais aujourd'hui elle l'avait évité toute la journée – ou du moins c'était ce qu'il lui semblait, puisque partout où il l'avait cherchée, on lui avait dit qu'elle était ailleurs, jusqu'à ce qu'il commençât à avoir l'impression qu'elle gardait une longueur d'avance à dessein.

Le crépuscule avait disparu et la nuit s'était installée comme un grand oiseau noir dépliant ses ailes. Sa visite à Camaris avait été brève – le vieil homme avait paru aussi préoccupé que lui, à peine capable de prêter attention à son explication de la hiérarchie dans les combats et des règles d'engagement. Aux yeux de Simon, miné par des inquiétudes plus vives et plus actuelles, la litanie des règles du chevalier avait paru morne et inutile. Il s'était excusé et était parti tôt, laissant le vieil homme assis près du feu dans le décor austère de sa tente. Camaris semblait tout aussi heureux de pouvoir rester seul.

Après une vaine exploration du campement, Simon avait rendu visite à Vorzheva et Gutrun. Miriamélé était passée par là, lui dit la duchesse – en

chuchotant pour ne pas réveiller l'épouse du prince endormie – mais elle était partie depuis un moment. En l'absence de résultat, Simon avait poursuivi sa quête.

Maintenant, alors qu'il se trouvait à la limite du champ de tentes et en lisière du halo des feux qui marquaient le campement de ceux des membres de la suite de Josua pour lesquels une tente était pour le moment un luxe inimaginable, Simon se demanda une nouvelle fois où Miriamélé pouvait bien être. Il avait longé la rivière, en pensant qu'elle pouvait avoir eu envie de réfléchir au bord de l'eau, mais il n'y avait vu aucun signe d'elle, seulement des colons de la Nouvelle-Gadrinsett avec des torches qui s'essayaient à la pêche de nuit sans grands résultats.

Peut-être qu'elle panse son cheval, pensa-t-il soudain.

C'était après tout là qu'il l'avait trouvée la veille, pas beaucoup plus tôt dans la soirée qu'il ne l'était maintenant. Peut-être qu'elle trouvait que c'était un endroit tranquille une fois que tout le monde était parti souper. Il obliqua et se dirigea vers le flanc de coteau ténébreux.

Il s'arrêta d'abord pour saluer Monretour, qui l'accueillit avec une certaine distance avant de condescendre à souffler dans son oreille, puis il remonta vers l'endroit où la princesse avait dit qu'était attaché son cheval. Il y avait effectivement là-bas une silhouette sombre qui bougeait. Satisfait de sa perspicacité, il s'avança.

« Miriamélé ? »

La silhouette encapuchonnée tressaillit, puis fit volte-face. Un instant, il ne put rien voir d'autre qu'un visage blême dans les profondeurs de sa capuche.

« S-Simon ? » C'était une voix surprise et craintive, mais c'était sa voix. « Que fais-tu ici ? »

« Je vous cherchais. » La façon dont elle avait parlé l'inquiéta. « Est-ce que vous allez bien ? » Cette fois, la question paraissait extrêmement appropriée.

« Je... » Elle gémit. « Oh, pourquoi es-tu venu ? »

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » Il fit quelques pas vers elle. « Avez-vous... ? » Il s'immobilisa.

Même dans la lueur de la lune, il pouvait voir qu'il y avait quelque chose d'anormal dans la silhouette de son cheval. Simon tendit la main et toucha les sacs de selle.

« Vous allez quelque part... » dit-il d'un air songeur. « Vous vous enfuyez. »

« Je ne m'enfuis pas. » La peur dans sa voix avait fait place à la peine et à la colère. « Je ne fuis pas. Maintenant, laisse-moi, Simon. »

« Où allez-vous ? » Il se laissait gagner par l'étrange irréalité de tout cela, le coteau sombre avec ses quelques arbres, le visage encapuchonné de Miriamélé. « C'est de ma faute ? Est-ce que je vous ai fâchée ? »

Elle eut un rire amer. « Non, Simon, ce n'est pas de ta faute. » Sa voix s'adoucit. « Tu n'as rien fait de mal. Tu as été un ami alors que je ne le

méritais pas. Mais je ne peux pas te dire où je vais – et s’il te plaît, attends demain avant de dire à Josua que tu m’as vue. S’il te plaît. Je t’en supplie. »

« Mais... mais je ne peux pas ! » Comment pourrait-il dire à Josua qu’il était resté sans rien faire à regarder la nièce du prince quitter seule le campement à cheval ? Il essaya de faire ralentir son cœur et de réfléchir. « Je vais venir avec vous », dit-il enfin.

« Quoi ? » Miriamélé était abasourdie. « Tu ne peux pas ! »

« Je ne peux pas vous laisser partir seule non plus. Je suis votre chevalier servant, Miriamélé. »

Elle semblait prête à s’effondrer en larmes. « Mais je ne veux pas que tu viennes, Simon. Tu es mon ami – je ne veux pas qu’il t’arrive du mal ! »

« Et je ne veux pas qu’il vous arrive du mal non plus. » Il était plus calme, maintenant. Il avait le sentiment étrange mais irrépessible d’avoir pris la bonne décision... bien qu’une autre partie de lui fût dans le même temps occupée à hurler *tête-creuse, tête-creuse !* « C’est pour cela que je viens avec vous. »

« Mais Josua a besoin de toi ! »

« Josua a beaucoup de chevaliers, et je suis le moins important de tous. Mais vous, vous n’en avez qu’un. »

« Je ne peux pas te laisser faire, Simon. » Elle agita violemment la tête. « Tu ne comprends pas ce que je suis en train de faire, où je vais... »

« Alors dites-le moi. »

Elle agita de nouveau la tête.

« Alors je vais être obligé de le découvrir en venant avec vous. Soit vous m’emmenez, soit vous restez. Je suis désolé, Miriamélé, mais c’est tout. »

Elle le dévisagea un moment, intensément, comme si elle pouvait voir jusque dans son cœur. Elle parut se trouver plongée dans une sorte d’extase d’indécision, tirant distraitement sur la bride de son cheval, jusqu’à ce que Simon craignît que l’animal s’effarouchât et ruât. « Très bien, dit-elle enfin. Oh, Elysia mère de Dieu, d’accord ! Mais il faut partir maintenant, et tu ne devras plus me poser de questions ce soir sur ma destination ou sur mes raisons. »

« Très bien », dit-il. La part de lui qui doutait hurlait toujours pour attirer son attention, mais il avait décidé de ne pas écouter. Il ne pouvait supporter l’idée de la voir disparaître seule dans l’obscurité. « Mais je dois aller chercher mon épée et quelques autres choses. Est-ce que vous avez des vivres ? »

« Assez pour moi... mais tu ne peux pas en voler plus, Simon. Il y aurait trop de risques que quelqu’un te voie. »

« Eh bien, nous nous en inquiéterons plus tard, alors. Mais il me faut mon épée, et je dois laisser des explications. Est-ce que vous l’avez fait ? »

Elle le regarda. « Tu es fou ? »

« Pas pour dire où vous allez, mais pour dire que vous êtes partie de votre propre volonté. Il le faut, Miriamélé, expliqua-t-il fermement. Sinon, ce serait

cruel. Ils penseraient que vous avez été enlevée par les Noms, ou que nous... que nous... » Il sourit lorsque lui vint l'idée. « Que nous nous sommes enfuis pour nous marier, comme dans la chanson de Jack Mundwode. »

Son regard se fit calculateur. « Très bien, va chercher ton épée et laisse un message. »

Simon fronça les sourcils. « Mais souvenez-vous, Miriamélé. Si vous n'êtes pas ici quand je reviens, je m'assurerai que Josua et tous les hommes de la Nouvelle-Gadrinsett partiront aussitôt à votre recherche. »

Elle leva le menton d'un geste de défiance. « Eh bien alors vas-y. Je veux chevaucher jusqu'à l'aube et faire du chemin, alors dépêche-toi. »

Il fit une fausse révérence, puis se tourna et descendit en courant le flanc du coteau.

Chose étrange, lorsque Simon repensa plus tard à cette nuit, durant des moments de douleur intense, il ne pouvait plus se souvenir de ce qu'il avait ressenti en filant vers le campement – alors qu'il se préparait à s'enfuir avec la fille du roi, Miriamélé. Le souvenir de tout ce qui se passa ensuite étouffait celui des émotions qui l'avaient envahi alors qu'il courait sur cette colline.

Cette nuit-là, il sentit le monde entier chanter autour de lui, toutes les étoiles au-dessus de lui se faisant proches et attentives. Comme Simon courait, le monde semblait suspendu sur quelque immense pivot, en équilibre, et chaque possibilité était à la fois belle et terrible. Il avait l'impression de sentir renaître en lui le sang bouillant du dragon Igjarjuk, qui lui ouvrait les cieux, et lui faisait partager les palpitations de la terre.

Il traversa le campement avec à peine un regard pour la vie qui l'entourait, n'entendant aucune des voix qui chantaient ou riaient ou discutaient, ne voyant rien que l'espace entre les tentes et les feux qui menait à sa couche.

Heureusement pour Simon, semblait-il, Binabik n'était pas dans la tente. Il n'avait pas pensé un seul instant à ce qu'il aurait fait si le petit homme s'était trouvé là – il aurait trouvé une excuse pour justifier qu'il avait besoin de son épée, mais n'aurait pas pu laisser un message. Rendu fébrile par l'urgence, il chercha à travers toute la tente quelque chose sur quoi écrire. Il trouva finalement l'un des parchemins que Binabik avait amenés de la cave d'Ookequk dans les Monts-Trolls. Avec un bout de charbon prit dans les cendres, il griffonna laborieusement son message sur le dos de la peau de mouton.

« Miriamélé é parti é je vai a sa rechairche »,

écrivit-il en serrant sa langue entre ses dents.

« Tou tira bien. Di o prince Josua je sui désolé mai il fo la retrouvé. Je la raméneré dé que je peu. Di a Josua je sui un mové chevalié mé j'éssé de fair le mieu. Ton nami Simon. »

Il réfléchit un instant, puis ajouta :

« *Tu peu avoir mé saffère si je ne revien pa. Je sui désolé.* »

Il laissa le message sur la couche de Binabik, prit son épée et son fourreau et quelques autres objets, et quitta la tente. À la porte, il hésita un instant en pensant à son sac et à ses trésors adorés, la Flèche Blanche, le miroir de Jiriki. Il revint sur ses pas pour le reprendre, bien que chaque instant de son attente – elle *allait* l’attendre, elle *devait* l’attendre – lui parût durer une heure. Il avait dit à Binabik qu’il pouvait les avoir, mais ce que Miriamélé lui avait dit plus tôt lui était revenu à l’esprit. Il les avait reçus en cadeau, il s’agissait de promesses. Il ne pouvait pas plus les donner qu’il ne pouvait donner son nom, et il n’aurait pas le temps de trier ce qu’il pouvait laisser derrière lui. Il n’osait même pas prendre le temps de réfléchir, de peur de perdre courage.

Nous allons être seuls ensemble, juste nous deux, continuait-il de se dire, émerveillé. *Je serai son chevalier servant !*

Il lui fallut ce qui lui parut être une éternité d’agonie pour trouver le sac là où il l’avait caché, dans un trou recouvert d’une motte d’herbe. Avec le sac et le fourreau serrés sous le bras, et sa vieille selle sur l’épaule – il grimâça devant le bruit que faisaient les boucles du harnachement – il courut aussi vite qu’il le put à travers tout le campement et vers l’endroit où étaient attachés les chevaux, vers l’endroit où, priait-il, Miriamélé l’attendait.

Elle était là. À la voir tourner impatientement, il fut un instant pris de vertiges : elle l’avait attendu !

« Dépêche-toi, Simon ! La nuit s’enfuit ! » Elle semblait ne partager en rien son plaisir, et ne ressentir qu’une terrible frustration, un besoin brûlant de se mettre en route.

Une fois Monretour sellée et les maigres possessions de Simon glissées dans les sacs de selle, ils menèrent rapidement les chevaux vers le sommet de la colline, se déplaçant aussi silencieusement que des esprits dans l’herbe humide. Ils se retournèrent pour regarder une dernière fois la couverture brillante des feux qui s’étendaient dans la vallée.

« Regardez ! » s’écria Simon, surpris. « Là, ce n’est pas un feu ! » Il indiqua du doigt la volute mouvante d’une grande flamme rouge orange près du milieu du campement. « C’est un incendie ! »

« J’espère que personne ne sera blessé, mais au moins ils seront occupés jusqu’à ce que nous soyons loin », dit Miriamélé d’une voix dure. « Il est temps de partir, Simon. »

Joignant le geste à la parole, elle sauta habilement en selle – elle était une fois de plus vêtue de chausses et d’une chemise d’homme sous sa cape – et elle commença à descendre le flanc opposé de la colline.

Il regarda une dernière fois les lumières, puis poussa Monretour à sa suite, à travers des ombres que même la lune émergente ne pouvait percer.

Appendice



PERSONNAGES

ERKYNÉENS

Barnabas : sacristain de la chapelle du Hayholt

Béornoth : membre de la bande mythique de Jack Mundwode

Breyugar : comte de Westfold, Connétable du Hayholt sous le règne d'Elias

Caleb : apprenti de Shem Palefrenier

Colmund : écuyer de Camaris, puis baron de Rodstanby

Déorhelm : soldat à la taverne *Le Dragon et le Pêcheur*

Déomoth (sire) : d'Hewenshire, chevalier de Josua, parfois appelé « la Main Droite du Prince »

Dréosan (père) : chapelain du Hayholt

Eadgram (sire) : seigneur connétable de Naglimund

Eahlferend : pêcheur, mari de Susanna, père de Simon

Eahlstan Fiskerne : Roi Pêcheur, premier Erkynéen maître du Hayholt

Ebekah : également appelée « Efiathe d'Hernysadharc », Reine d'Erkynée, épouse du Roi Jean, mère d'Elias et de Josua

Eglaf (frère) : moine de Naglimund, ami de Strangyeard

Elias : Roi souverain, fils aîné de Jean Presbytère, frère de Josua

Elispeth : sage-femme du Hayholt

Ethelbeam : soldat, compagnon de Simon lors du voyage entrepris depuis Naglimund

Ethelferth : seigneur de Tinsett

Fengbald : marquis de Falshire, Main du Roi

Firsfram : père d'Ostraël

Fréawaru : aubergiste, propriétaire de la taverne *Le Dragon et le Pêcheur* à Flett

Fréobéorn : forgeron à Falshire, père de Fréosel

Fréosel : originaire de Falshire, connétable de la Nouvelle-Gadrinsett

Gamwold : soldat tué lors de l'attaque des Noms dans Aldhéorte

Godstan : soldat à la taverne *Le Dragon et le Pêcheur*

Godwig : baron de Cellodshire

Grimmic : soldat, compagnon de Simon lors du voyage entrepris depuis Naglimund

Grimstede (sire) : noble erkynéen, rallié à la cause de Josua

Guthwulf : marquis d'Utanyéate

Haestan : garde de Naglimund, compagnon de Simon

Heahferth : baron de Woodsall

Heanfax : employé à la taverne *Le Dragon et le Pêcheur*

Helfcène (père) : chancelier du Hayholt

Helfgrim : (ancien) Seigneur-maire de Gadrinsett

Helmfest : soldat, faisait partie du groupe s'étant échappé de Naglimund

Hepzibah : servante au château
Hruse : femme de Jack Mundwode dans la chanson
Ielda : femme originaire de Falshire, habitant Gadrinsett
Inch : maître de la fonderie, autrefois assistant du docteur Morgénès
Isaak : page de Fengbald
Jack Mundwode : bandit mythique censé avoir vécu dans la forêt
Jael : servante au château
Jakob : chandelier du château
Jean : le Roi Jean Presbytère, souverain de tous les royaumes d'Osten Ard
Jérémiass : ancien apprenti chandelier, ami de Simon
Josua : prince, dit « Josua Mainmorte », fils cadet de Jean Presbytère, seigneur de Naglimund
Judith : cuisinière et Maîtresse des Cuisines du Hayholt
Langrian : moine hodérundien
Leleth : compagne de Géloé, autrefois servante de Miriamélé
Lofsunu : soldat, promis de Hepzibah
Lucuman : maître des étables à Naglimund
Maefwaru : Danseur de Feu
Malachias : l'un des noms d'emprunt de Miriamélé
Marya : l'un des noms d'emprunt de Miriamélé
Miriamélé : princesse, fille unique d'Elias
Morgénès (docteur) : Porteur du Parchemin, docteur du château du roi Jean, ami et mentor de Simon
Noah : écuyer du Roi Jean
Ordmaer : baron d'Utersall
Osgaël : membre de la bande mythique de Jack Mundwode
Ostraël : piquier à Naglimund, fils de Firsfram de Runchester
Pierre Tête-d'Or : sénéchal du Hayholt
Rachel : intendante du Hayholt, dite « le Dragon »
Rebah : servante aux cuisines du Hayholt
Ruben l'Ours : forgeron du Hayholt
Sangfugol : trouvère de Josua
Sarrah : servante au château
Sceldwine : capitaine des gardes erkynéens emprisonnés
Scénéséfa : moine hodérundien
Shem Palefrenier : responsable des écuries du Hayholt
Simon : jeune domestique, appelé « Seoman » à sa naissance
Sophrona : responsable du linge au Hayholt
Strangyard (père) : Porteur du Parchemin, prêtre, archiviste de Josua
Susanna : servante au château, mère de Simon
Tobas : maître du chenil du château
Towser : fou du Roi. Son vrai nom est Cruinh
Ulca : jeune fille de Sesuad'ra
Welma : jeune fille de Sesuad'ra

HERNYSITRIS

Airgad Cœur-de-chêne : célèbre héros Hernystiri

Arnoran : ménestrel

Arthpréas : comte de Cuimhne

Bagba : dieu du bétail

Brynioch de Tous les Cieux : dieu du ciel

Cadrach-ec-Crannhyr (frère) : moine d'un ordre indéterminé, également connu sous le nom de Padréic

Caihwey : jeune mère Cifgha : jeune fille du Taig

Craobhan : vieux chevalier, conseiller de la maison royale hernystirie

Croich (maison) : clan Hernystiri

Cryunos : un dieu d'Hernystir

Cuamh le Chien-terrier : dieu de la terre, patron des mineurs

Deanagha aux Yeux Bruns : déesse hernystirie, fille cadette de Rhynn

Diawen : devineresse

Dochais : moine hodérundien

Earb (maison) : clan Hernystiri

Efiathe : vrai nom de la reine Ebekah d'Erkynée ; surnommée « la Rose d'Hernystir »

Eoin-ec-Cluias : poète de légende

Éolair : comte de Nad Mullach

Feurgha : femme Hernystiri, prisonnière de Fengbald

Fiathna : mère de Gwythinn, deuxième femme de Lluth

Fréthis de Cuimhne : érudit Hernystiri

Gealsgiath : capitaine d'un bateau ; surnommé « le Vieux »

Gormhbata : chef légendaire

Gwelan : jeune fille du Taig

Gwythinn : prince, fils de Lluth, demi-frère de Maegwin

Hathrayhinn le Roux : personnage d'une histoire de Cadrach

Hern : fondateur d'Hernystir

Inahwen : troisième femme de Lluth

Lâcha (Maison) : clan Hernystiri

Lluth-ubh-Llythinn : roi d'Hernystir, père de Maegwin et de Gwythinn

Llythinn : roi, père de Lluth, oncle de la femme de Jean Ebekah

Maegwin : princesse, fille de Lluth, demi-sœur de Gwythinn

Mathan : déesse de la maisonnée, femme de Murhagh Un-bras

Mircha : déesse de la pluie, femme de Brynioch

Mullachi : homme d'armes le la place forte d'Éolair, Nad Mullach

Murhagh Un-bras : dieu de la guerre

Penemhwey : mère de Maegwin, première femme de Lluth

Rhynn du Chaudron : un dieu d'Hernystir

Siadareth : enfant de Caihwye
Sinnach : prince, chef des armées d'Hernystir lors de la bataille du Knock et
lors de celle d'Ach Samrath
Tethtain : roi, seul Hernystiri maître du Hayholt, dit « le Saint Roi »
Tuilleth : jeune chevalier Hernystiri

RIMMERSLEUTES

Bindesekk : espion d'Isgrimnur
Dror : dieu ancien du tonnerre
Dypnir : membre de la bande d'Ule
Einskaldir : chef de tribu de Rimmersgard
Elvrit : premier roi des Rimmersleutes d'Osten Ard
Endë : enfant vivant chez Skodi
Fingil : roi, premier maître du Hayholt, dit « le Roi Sanglant »
Frayja : déesse ancienne des moissons
Frekke le Gris : vieux soldat, fidèle d'Isgrimnur, père d'Ule, tué à Naglimund
Gutrun : duchesse d'Elvritshalla, femme d'Isgrimnur, mère d'Isorn
Hani : jeune soldat tué par le Bukken
Hengfisk : prêtre hodérundien, échanton d'Elias
Hjeldin : roi, fils de Fingil, dit « le Roi Fou »
Hove : jeune soldat de la famille d'Isgrimnur
Ikferdig : lieutenant de Hjeldin, troisième roi du Hayholt, dit « le Roi Brûlé »
Isbéorn : père d'Isgrimnur, premier duc de Rimmersgard sous le règne de
Jean ; par ailleurs pseudonyme de son fils
Isgrimnur : duc de Elvritshalla, époux de Gutrun
Isorn : fils d'Isgrimnur et de Gutrun
Ithineg le Trouvère : personnage d'une histoire de Cadrach
Jarnauga : Porteur du Parchemin, ayant vécu à Tungoldyr
Jormgrun : roi de Rimmersgard, tué par Jean à Naarved
Lôken : dieu ancien du feu
Mémur : dieu ancien de la sagesse
Nisse : (Nisses), prêtre et conseiller de Hjeldin, auteur de *Du Svardenvyrd*
Saint Hodérund : prêtre de la bataille du Knock
Sigmar : jeune femme rimmersleute courtisée par Towser
Skali : thane de Kaldskryke, dit « Nez-tranchant »
Skendi : saint, fondateur d'une abbaye
Skodi : jeune femme rimmersleute, à Grinsaby
Sludig : guerrier, lige d'Isgrimnur, compagnon de Simon
Storfot : thane de Vestvennby
Thrinin : soldat tué par le Bukken
Tonnrud : thane de Skoggey, oncle de la duchesse Gutrun
Trestolt : père de Jarnauga
Udun : dieu ancien du ciel

Ule fils de Frekke : chef d'une bande de Rimmersleutes renégats
Utë : de Saegard, soldat tué par le Bukken

NABBANAIS

Aeswides : premier seigneur de Naglimund
Anitulles : ancien empereur
Antippa : fille de Léobardis et de Nesselanta
Ardrivis : dernier empereur de Nabban, oncle de Camaris
Aspitis Prévès : marquis de Drina et d'Eadne
Bénidrivis-sà-Vinitta : premier duc sous le règne de Jean, père de Léobardis et de Camaris
Bénigaris : duc de Nabban, fils du duc Léobardis et de Nesselanta
Camaris-sà-Vinitta : frère de Léobardis, l'ami et le plus grand des chevaliers de Jean Presbytère
Claves : ancien empereur
Crexis La Chèvre : ancien empereur
Dendinis : architecte de Naglimund
Devasalles : baron, promis à dame Antippa
Dinivan : Porteur du Parchemin, secrétaire du lecteur Ranéssin, tué au Sancellan Aedonitis
Domitis : évêque de la cathédrale saint-Sutrin à Erchester
Elysia : mère d'Usires, appelée « mère de Dieu »
Emettin : chevalier légendaire
Enfortis : empereur à l'époque de la chute d'Asu'a
Fluiren (sire) : célèbre chevalier de l'époque de Jean, de la maison Sulienne
Gavenaxes : chevalier de Honsa Claves qui eut Camaris pour page
Géllès : soldat au marché
Hylissa : mère de Miriamélé, femme d'Elias, sœur de Nesselanta
Larexès III : ancien Lecteur de la Sainte Église
Lavennin (saint) : saint patron de l'île de Spenit
Léobardis : duc de Nabban, père de Bénigaris, de Varellan et d'Antippa, tué à Naglimund
Maison Bénidrivine : noble maison nabbanaise ; ses armoiries sont le martin-pêcheur
Maison Clavéenne : noble maison nabbanaise ; ses armoiries sont le pélican
Maison Ingadarienne : noble maison nabbanaise ; ses armoiries sont l'albatros
Maison Prévéenne : noble maison nabbanaise ; ses armoiries sont le balbuzard (noir et ocre)
Maison Sulienne : noble maison nabbanaise, tombée en disgrâce
Munshazou : servante de Pryrates
Mylin-sà-Ingadaris : marquis, maître de la maison Ingadarienne, frère de Nesselanta
Nesselanta : duchesse douairière de Nabban, mère de Bénigaris, tante de

Miriamélé
 Neylin : compagnon de Septès
 Nuanni (Nuannis) : dieu ancien de la mer
 Plesinnen Myrmenis (Plesinnen de Myrme) : philosophe
 Pryrates (père) : prêtre, alchimiste, sorcier, et conseiller d'Elias
 Quincinès : abbé de l'abbaye de saint-Hodérund
 Ranéssin : Lecteur, né Oswine de Stanshire, en Erkynée, souverain père de la
 Sainte Eglise, tué au Sancellan Aedonitis
 Rhiappa : sainte, appelée « Rhiap » en Erkynée
 Rovallès : compagnon de Septès
 Sainte Pélipa : noble femme du Livre d'Aédon, dite : « de l'Isle »
 Septès : moine d'une abbaye proche du lac Myrme
 Sulis : noble nabbanais, ancien maître du Hayholt, dit : « Roi héron »,
 également connu sous le nom de Sulis l'Apostat ; fondateur de la maison
 Sulienne, dont sire Fluiren est le plus célèbre descendant
 Thurès : jeune page d'Aspitis
 Tiagaris : premier empereur
 Turis : soldat au marché
 Usires Aédon : fils de Dieu dans la religion aédonite
 Varellan : fils cadet du duc Léobardis et de Nesselanta, frère de Bénigaris
 Velligis : lecteur de la Sainte Église
 Vilderivis : saint
 Xannasavin : astrologue de la cour nabbanaise
 Yistrin : saint, lié à l'anniversaire de Simon
 Yuvenis : ancien dieu suprême de Nabban

SITHIS

Aditu (no-Sa'onserei) : fille de Likimeya et Shima'oneri, sœur de Jiriki
 Amerasu (y-Senditu no'e-Sa'onserei) : mère d'Ineluki et de Hakatri,
 également appelée « Amerasu Née-du-Bateau » et « Prime-aïeule », tuée à
 Jao é-Tinukai'i
 An'naï : lieutenant de Jiriki, compagnon de chasse
 Benayha (de Kementari) : célèbre poète et guerrier sithi
 Branche-de-saule : nom que donne Aditu à Jiriki
 Chanteur-du-ciel : personnage de la chanson d'Aditu
 Cheka'iso : dit « Mèche-d'ambre », membre d'un clan sithi
 Dame Masque d'Argent et Seigneur Yeux Rouges : noms donnés par Skodi à
 Utuk'ku et Ineluki
 Drukhi : bien-aimé de Nenais'u
 Enfant-aiglon : personnage de la chanson d'Aditu
 Femme-au-filet : personnage de la chanson d'Aditu (probablement
 Mezumiiru)
 Finaju : femme sithie dans une histoire de Cadrach

Hakatri : frère aîné d'Ineluki, gravement blessé par Hidohebhi ; a disparu dans l'ouest
 Ineluki : prince, fils d'Amerasu, maintenant Roi de l'Orage
 Initri : époux de Jenjiyana
 Isiki : nom sithi de Kikkasut (dieu des oiseaux)
 Iyu'unigato : Erl-Roi, père d'Ineluki
 Jenjiyana des Rossignols : sithie des temps anciens
 Jiriki (i-Sa'onserei) : prince, fils de Shima'onari et de Likimeya, frère d'Aditu
 Khendraja'aro : oncle de Jiriki
 Kira'athu : guérisseuse sithie
 Ki'ushapo : compagnon de Simon et de Jiriki durant le voyage vers Urmsheim
 Kuroyi : dit « le Grand Cavalier », maître d'Anvi'janya, chef d'un clan sithi
 Likimeya (y-Briseyu no'e-Sa'onserei) : reine des Enfants de l'Aube, maîtresse de la maison de l'Année-dansante
 Maison de l'Année-dansante : clan sithi
 Maye'sa : femme sithie
 Mezumiiru : nom sithi de Sedda (déesse de la lune)
 Natifs du Jardin : tous ceux dont les racines remontent à Venyha
 Do'sae, le « Jardin »
 Nenaïs'u : femme sithie de la chanson d'An'naï, qui vivait à Enki e-Shaosaye
 Nuée-mélodie : personnage de la chanson d'Aditu
 Petit-lièvre : nom que donne Jiriki à Aditu
 Porteur de la Lanterne : personnage de la chanson d'Aditu
 Senditu : mère d'Amerasu
 Shi'iki : père d'Amerasu
 Shima'onari : père d'Aditu et de Jiriki, tué à Jao é-Tinukai'i
 Sijandi : compagnon de Simon et de Jiriki durant le voyage vers Urmsheim
 Témoin-des-pierres : personnage de la chanson d'Aditu
 Vindaomoyo le Flécheur : ancien fabricant de flèches sithi de Tumet'ai
 Yizashi Lance-grise : chef d'un clan Sithi
 Zinjadu : de Kementari, dite « Maîtresse-du-savoir »

QANUC

Binabik (Binbiniqegabenik) : apprenti d'Ookequk, Porteur du Parchemin, ami de Simon
 Chukku : héros légendaire troll
 Kikkasut : dieu des oiseaux, époux de Sedda
 Lingjt : fils légendaire de Sedda, père des Qanucs et de tous les humains
 Makuhkuya : déesse des avalanches
 Morag l'Aveugle : dieu de la mort
 Nimsuk : pâtre qanuc, appartenant à la troupe de Sisqi
 Nunuuika : la Chasserresse
 Ookequk : Homme Chantant de la tribu de Mintahoq, maître de Binabik

Piqipeg : héros légendaire troll
Qangolik : mandeur des esprits
Qinkipa des Neiges : déesse de la neige et du froid
Sedda, la Mère Noire : déesse de la lune, épouse de Kikkasut
Sisqi (Sisqinanamook) : fille cadette du Pâtre et de la Chasserresse, promise de Binabik
Senneq : chef-pâtre du Bas-Chugjk, fait partie du groupe de Sisqi
Tohuq : dieu du ciel
Uammannaq : le Pâtre
Yana : fille légendaire de Sedda, mère des Sithis

THRITHINGS

Blehmunt : chef que Fikolmij a tué pour devenir thane
Clan Mehrdon : clan de Vorzheva (clan de l'Étalon)
Fikolmij : père de Vorzheva, thane du clan Mehrdon et de tous les Hauts-Thrithings
Hotvig : garde-rande des Hauts-Thrithings, compagnon de Josua
Hyara : sœur cadette de Vorzheva
Kunret : homme des Hauts-Thrithings
Lezhdraka : capitaine des mercenaires
Niyunort : seigneur des Thrithings à l'époque de la bataille d'Ach Samrath
Ozhhem : homme des Hauts-Thrithings
Ulgart : un capitaine des mercenaires des Plaines Thrithings
Utvart : homme des Thrithings, tué par Josua
Vorzheva : épouse de Josua, fille de Fikolmij

PERD RUINAIS

Alespo : serviteur de Streàwe
Céallio : portier de l'auberge appelée *La Coupe de Pélippa*
Charystra : nièce de Xorastra, tenancière de *La Coupe de Pélippa*
Lenti : serviteur de Streàwe, dit « Avi Stetto »
Middastri : marchand, ami de Tiamak
Sinétris : marin vivant sur la côte près du Wran
Streàwe : comte, seigneur de Perduin
Tallistro (sire) : célèbre chevalier de la Grande Table
Xorastra : Porteur du Parchemin, ancienne propriétaire de *La Coupe de Pélippa*

SALANAIS

Celle Qui Accoucha de l'Humanité : déesse

Celle Qui Attend pour Tout Reprendre : déesse de la mort
Celui Qui Toujours Marche sur le Sable : dieu
Celui Qui Fait Ployer les Arbres : dieu
Ceux Qui Exhalent l'Obscurité : dieux
Ceux qui Observent et Façonnent : dieux
Inihe Fleur-rouge : héroïne d'une chanson de Tiamak
Mogahib le Jeune : homme du village de Tiamak
Mogahib le Vieux : ancien
Rimihe : sœur de Tiamak
Roahog : potier, ancien
Shoaneg Godille-agile : héros d'une chanson de Tiamak
Tiamak : lettré, Porteur du Parchemin
Tugumak : père de Tiamak
Twyah : sœur de Tiamak

NORNS

Appelée-par-les-Voix : l'une des Serres d'Utuk'ku
Ekimeniso Bâton-noir : époux d'Utuk'ku, père de Drukhi
Mezhumeyru : version Norn de Mezumiiru
Né-Sous-la-Pierre-de-Tzaaihta : l'une des Serres d'Utuk'ku
Utuk'ku Seyt-Hamakha : reine des Norns, maîtresse de Nakkiga
Veine-de-Feu-Argent : l'une des Serres d'Utuk'ku

AUTRES

Gan Itai : Niskie, chante le calme des Kilpas sur le *Nuage de l'Eadne*
Géloé : femme-sage, appelée « Valada Géloé »
Honsa : fillette hyrka, vivant chez Skodi
Imai-an : Dwarrow
Ingen Jegger : Rimmersleute Noir, Chasseur de la reine, maître de la meute du
Pic de l'Orage
Injar : clan Niskie vivant sur l'île Risa
Nin Reisu : Niskie du *Joyau d'Émettin*
Ruyan Vé : également connu sous le nom de Ruyan le Navigateur, mena
Tinukeda'ya (et d'autres) à Osten Ard
Sho-vennae : Dwarrow
Vren : garçon hyrka
Yis-fidri : Dwarrow, époux de Yis-hadra
Yis-hadra : Dwarrow, épouse de Yis-fidri



GÉOGRAPHIE

- Abainguéate : port Hernystiri, à l'embouchure du fleuve Barailléen
- Aldhéorte : immense forêt couvrant la plus grande partie du centre d'Osten
- Ard
- Anguille emplumée : taverne de Vinitta
- Ansis Pelippé : capitale et principale ville de Perdruin
- Asu'a : nom sithi du Hayholt
- Bacea-sà-Repra : port de pêche sur la côte nord de Nabban, sur la baie d'Émettin ; veut dire « embouchure »
- Baie d'Émettin : baie au nord de Nabban
- Baie de Firannos : baie au sud de Nabban, dans laquelle se trouvent les îles du Sud
- Ballacym : cité fortifiée aux limites d'Hernysadharc
- Banipha-sha-zé : Salle des Figures de Mezutu'a
- Barailléen : fleuve séparant Hernystir de l'Erkynée ; appelé Greenwade en Erkynée
- Bellidan : ville nabbanaise sur la Route Anitulléenne, dans la vallée Commeis
- Bradach Tor : sommet des Monts Grianspog
- Caverne d'Affaïtage : lieu d'entraînement des Serres d'Utuk'ku
- Caverne de Si'injan'dre : site de l'emprisonnement de Drukhi, après la mort de Nenais'u
- Celle qui Regarde vers l'Est : nom sithi du Hayholt
- Cellodshire : baronnie d'Erkynée à l'ouest de Gleniwent
- Chamul (lagune) : une lagune de Kwanitupul
- Chidsik Ub Lingit : « Maison de l'Ancêtre » du Qanuc, sur Mintahoc à Yiqanuc
- Colline Sancelline : plus haute colline de Nabban, emplacement des deux Sancellans
- Col Onestrien : col reliant deux vallées nabbanaises, site de nombreuses batailles
- Coupe de Pélippa : auberge à Kwanitupul
- Crannhyr : cité fortifiée sur la côte de Hernystir
- Da'ai Chikiza (sithi : Arbre du Vent Chantant) : cité sithie abandonnée à l'est du Wealdhelm, dans Aldhéorte
- Dillathi : région d'Hernystir, au sud-ouest d'Hernysadharc
- Dauphin Rouge : taverne à Ansis Pellipé
- Drina : autrefois baronnie de Devasalles, donnée à Aspitis Prévès par Bénigaris
- Eirgid Ramh (hemystiri) : taverne d'Abainguéate, lieu de prédilection du vieux Gealsgiath
- Elvritshalla : siège ducal d'Isgrimmur à Rimmersgard
- Enki-e-Shao'saye (sithi : Cité de l'Été) : cité à l'est d'Aldhéorte, depuis longtemps en ruines

Ereb Irigù (sithi : Porte de l'Ouest) : le Knock, Du Knokkegard en Rimmerspakk

Escaliers de Tan ja (les) : grands escaliers d'Asu'a, autrefois pièce maîtresse du château

Falshire : cité d'Erkynée ravagée par Fengbald

Féluwelt : limite des Hauts-Thrithings, en bordure d'Aldhéorte

Fiadhcoille : forêt au sud-est de Nad Mullach, également appelée « la forêt aux cerfs »

Gadrinsett : ville improvisée près de la jonction de la Stefflod et de Ymstrecca, réunissant des réfugiés d'Erkynée

Gouffre d'Ogohak : site des exécutions à Mintahog

Granis Sacrana : ville nabbanaise dans la vallée Commeis

Gratuvask : rivière rimmersleute qui coule près d'Elvritshalla

Grenamman : île au sud de Nabban

Grinsaby : village du Désert Blanc au nord d'Aldhéorte

Harcha : île de la baie de Firannos

Hasu Vale : vallée d'Erkynée

Hekhasôr : ancien territoire sithi, dit « Terre-noire »

Hewenshire : ville du nord de l'Erkynée, à l'ouest de Naglimund

Hikehikayo : cité dwarrow abandonnée, sous les monts Vestiweg de Rimmersgard ; l'une des Neuf Cités sithies

Huelheim : mythique terre des morts dans l'ancienne religion rimmersleute

Hullnir : village de l'est de Rimmersgard, sur la rive nord-est de Drorshullvenn

Jao é-Tinukai'i (sithi : Navire sur un Océan d'Arbres) : seule colonie sithie existant encore, se trouve dans Aldhéorte

Jardin de Feu : espace ouvert et pavé sur Sesuad'ra

Jardin qui n'est plus : Venyha Do'sae

Jhina-T'senei (sithi) : l'une des Neuf Cités sithies, maintenant recouverte par l'océan

Kementari : l'une des Neuf Cités sithies, apparemment proche de ou sur l'île de Warinsten

Khandie : ancien empire mythique du sud lointain

Kiga'rasku : chute d'eau sous le Pic de l'Orange, appelée « la Chute des Pleurs »

Kwanitupul : grande cité aux limites du Wran

Lac Boue-bleue : lac situé à la base est des Monts-Trolls, résidence d'été du Qanuc

Lac Clodu : lac nabbanais, site de la bataille des Grands Lacs durant la Guerre des Thrithings

Lac Eadne : lac nabbanais, appartenant au fief de la maison Prévienne

Lac Myrme : lac nabbanais

Maa'sha : ancien territoire vallonné du Sithi

Maison de la Séparation : bâtiment sithi sur Sesuad'ra, ayant ensuite servi à

Josua et ses compagnons (nom sithi : Sesu-d'asu)
 Maison des Eaux : bâtiment sithi sur Sesuad'ra
 Mezutu'a : l'une des Neuf Cités sithies, sous les monts Grianspog, occupée par les dwarrows
 Moir Brach (Hernystiri) : longue arête rocheuse en forme de doigt dans les monts Grianspog
 Mont Den Haloï : montagne dans le Livre de l'Aédon d'où Dieu créa le monde
 M'yn Azoshai : nom sithi de la colline de Hern
 Naarved : cité de Rimmersgard
 Nakkiga (sithi : Masque de Pleurs) : cité nom abandonnée près du Pic de l'Orage ; par ailleurs, nom de la cité nom reconstruite à l'intérieur de la montagne. La première de ces cités était l'une des Neuf Cités sithies
 Naraxi : île dans la Baie de Firannos
 Observatoire : dôme sithi sur Sesuad'ra
 Peja'ura : ancien territoire forestier du Sithi, dit « Manteau de cèdres »
 Petit-nez : montagne d'Yiqanuc sur laquelle sont morts les parents de Binabik
 Pic de l'Orage : montagne dans laquelle habitent les Norns, appelée Sturmspek en Rimmerspaak ; également appelée Nakkiga
 Pierre-havre : promontoire rocheux perduinai, à Ansis Pelippé
 Point des Échos : endroit sacré sur Mintahog
 Porte de l'Été : entrée de Jao é-Tinukai'i, également appelée *Shao Irigù*
 Porte des Pluies : entrée de Jao é-Tinukai'i
 Porte des Vents : entrée de Jao é-Tinukai'i
 Qilakitsoq (Qanuc : la Forêt-ombre) : nom troll de Dimmerskog
 Quai des Tourbiers : quai de Kwanitupul
 Re Suri'eni : nom sithi de la rivière qui traverse Shisae'ron
 Risa : île dans la baie de Firannos
 Route Anitulléenne : principale route menant à Nabban depuis l'est, à travers la vallée Commeis
 Route de Tumet'ai : ancienne route menant au sud du Désert Blanc depuis Tumet'ai
 Route du Taig : route traversant Hernysadharc, également appelée "Voie de Tethtain"
 Runchester : ville du nord de l'Erkynée, dans les Marches Gelées
 Salle des Figures : endroit où les Dwarrows conservent tous leurs plans, gravés dans la pierre
 Sancellan Aedonitis : palais du Lecteur et siège de l'Église aédonite
 Sancellan Mahistrevis : ancien palais impérial, maintenant palais des ducs de Nabban
 Seni Anzi'in (sithi : la Tour de l'Aube en Marche) : grande tour de Tumet'ai
 Seni Ojhisà (sithi) : cité dans la chanson d'An'naï
 Sesuad'ra : Pierre de l'Adieu, lieu de la séparation des Norns et des Sithis
 Shao Irigù : nom sithi de la Porte de l'Été

Shisae'ron : nom sithi de la partie sud-ouest de la forêt d'Aldhéorte
 Site du Témoin : arène de Mezutu'a dans laquelle se dresse le Têt
 Skoggey : place forte du centre de Rimmersgard, à l'est d'Elvritshalla
 Sovebek : village abandonné du Désert Blanc, à l'est du monastère St Skendi
 Spenit : île dans la baie de Firannos
 Sta Mirare : montagne centrale de Perdruin, également appelée « le Clocher de Streàwe »
 Stefflod : rivière courant le long d'Aldhéorte, affluent de l'Ymstrecca
 Téhgure : cité vinicole du nord de Nabban
 T'si Suhyasei (sithi : Elle au sang frais) : rivière traversant Da'ai Chikiza ; Aelfwent en erkynéen
 Tumet'ai : cité sithie du nord, à l'est de Yiqanuc, disparue sous la glace ; l'une des Neuf Cités sithies
 Ujin e-d'a Sikhunae (sithi : Piège qui Attrape le Chasseur) : nom sithi de Naglimund
 Umstrejha : nom thrithing de l'Ymstrecca
 Urmsheim : montagne-dragon au nord du Désert Blanc
 Utanyéate : marquisat du nord-ouest de l'Erkynée
 Vallée Commeis : accès à Nabban
 Venyha Do'sae : le Jardin, légendaire terre originelle du Zida'ya (Sithis), de l'Hikeda'ya (Norns) et du Tinukeda'ya (Dwarrows et Niskies)
 Vihyuyaq : nom qanuc du Pic de l'Orage
 Vinitta : île du sud, lieu de naissance de Camaris, et origine de la maison Bénidrivine
 Voie Blanche : route longeant le nord de la forêt d'Aldhéorte, dans le Désert Blanc
 Voie des Fontaines : l'un des hauts lieux de Nabban
 Warinsten : île au large des côtes d'Erkynée, lieu de naissance de Jean Presbytère
 Wealdhelm : chaîne de collines erkynéenne
 Woodsall : baronnie située entre le Hayholt et le sud-ouest d'Aldhéorte
 Wulfholt : fief de Guthwulf en Utanyéate
 Ya Mologi : (le Berceau) point culminant du Wran, lieu mythique de toute la création
 Yakh Huyeru : Salle du Tremblement
 Yâsira : lieu de rassemblement des Sithis à Jao é-Tinukai'i
 Yijarjuk : nom qanuc d'Urmsheim
 Ymstrecca : rivière traversant l'Erkynée et les Hauts-Thrithings d'est en ouest
 Zae-y'miritha (catacombes de) : cavernes apparemment construites ou modifiées par les Dwarrows

CRÉATURES

Aeghonwye : truie reproductrice du troupeau de Maegwin

Atarin : cheval de Camaris

Bukken : nom des fousseurs en Rimmerspaak ; également appelés
« Boghanik » en Qanuc

Crachemouche : petit insecte désagréable des marais

Croich-ma-Feareg : légendaire géant hernystiri

Drochnathair : nom Hernystiri du dragon Hidohebhi, tué par Ineluki et Hakatri

Eaux-vives : Monstre marin fabuleux

Folle-de-Miel : l'un des pigeons de Tiamak

Fousseurs : petites créatures souterraines d'apparence humaine

Ghants : animal salanais désagréable et chitineux, apparemment semi-intelligent

Géants : créatures humanoïdes géantes et hirsutes

Grand Ver : mythe sithi, premier dragon dont descendent tous les autres

Hidohebhi : Ver Noir, mère de Shurakaï et d'Igjarjuk, tuée par Ineluki ; à
Hernystir : Drochnathair

Hunën : nom rimmersleute des géants

Igjarjuk : Ver de Glace d'Urmsheim

Khaerukama'o le Doré : dragon, père d'Hidohebhi

Kilpa : créatures marines humanoïdes

Meute du Pic de l'Orage : chiens de chasse norms

Monretour : jument de Simon

Niku'a : chef de la meute d'Ingen Jegger

Œil-rouge : l'un des pigeons de Tiamak

Oruks : monstre marin fabuleux

Patte-de-Crabe : l'un des pigeons de Tiamak

Qantaqa : louve amie de Binabik

Rim : cheval de trait

Shurakaï : dragon tué sous le Hayholt, dont les os forment le trône du Dragon

Si-rapide : l'un des pigeons de Tiamak

Tache-d'encre : l'un des pigeons de Tiamak

Un-œil : bélier d'Ookequk

Vildalix : cheval de Déornoth, arraché à Fikolmij

Vinyafod : cheval de Josua, arraché à Fikolmij

CHOSSES ET OBJETS

Aédontide : fête sainte célébrant la naissance d'Usires Aédon

Arbre : l'Arbre de l'Exécution, sur lequel Usires fut suspendu tête en bas, situé devant le temple de Yuvénis à Nabban, maintenant symbole sacré de la religion Aédonite

Arbre et Dragonnet : emblème du Roi Jean

Arbre et Statue : emblème de la Sainte Église

Ballade de Moirah aux Talons Levés : chanson d'un goût douteux chantée par Sangfugol et le père Strangyard

Bassin aux Trois Profondeurs : maître-Témoin d'Asu'a

Bâton de Lu'yasa : trois étoiles alignées dans le quadrant nord-est du ciel au début juven

Bataille du Lac Clodu : bataille ayant opposé Jean aux Thrithings, également connue sous le nom de bataille des Grands Lacs

Bois-argent : bois préféré des constructeurs sithis

Boiteux-d'or : plante du Wran

Bon Paysan : personnage des proverbes du Livre de l'Aédon

Cellian : cor de Camaris, fabriqué dans une dent du dragon Hidohebbhi (nom sithi : Ti-tuno)

Celui Qui À Fui : Euphémisme Aédonite pour le diable

Chapelle Élysiane : célèbre chapelle de l'église Saint Sutrin à Erchester

Charge du Navigateur : serment que font les Niskies de protéger leur navire à tout prix

Chariots de l'Épiscopat (Les) : chanson à la gloire de Jack Mundwode

Charte de Suzeraineté : tutelle du Roi souverain sur les terres d'Osten Ard

Chaudron de Rhynn : appel à la guerre des Hernystiris

Cinquante Familles : l'ensemble des nobles maisons de Nabban

Cintis : pièce nabbanaise valant un centième d'Imperator

Citrile : racine aromatique amère à mâcher

Clou-Radieux : épée de Jean Presbytère, autrefois appelée Minneyar, et contenant un clou de l'Arbre et les os d'un doigt de Saint Eahlstan Fiskeme

Cockindrill : mot nordique pour crocodile

Colonne Verte : maître-Témoin de Jhina-T'senei

Conquérant : jeu de dés populaire chez les soldats

Dauphin ailé : Emblème de Streàwe de Perduin

Du Svarendvyrd : livre de prophéties quasi-mythique écrit par Nisses

Enfants de Hem : nom dwarrow des Hernystiris

Enfants du Navigateur : nom que se donne à lui-même le Tinuke-da'ya

En Semblis Aedonitis : célèbre ouvrage religieux traitant des bases de la religion aédonite et de la vie d'Usires Aédon

Épine : épée de Camaris

Étoile du Conquérant : recueil de faits occultes ; en Nabbanais : « Sa

Asdridan Condiouilles »
 Étoilée : petite fleur blanche
 Faucon : constellation nabbanaise
 Feu-parlant : maître-Témoin de Hikehikayo
 Filet de Mezurniuru : constellation ; appelée la Couverture de Sedda par les Qanucs
 Grande Table : assemblée des chevaliers et des héros du roi Jean
 Grande Halle : grand dôme au centre de Kwanitupul
 Grandes Épées : Minneyar, Épine et Peine
 Lièvre : nom erkynéen d'une constellation
 Hache de Tethain : hache plongée dans le cœur d'un hêtre dans une célèbre légende Hernystiri
 Harpe Vivante : maître-Témoin du Pic de l'Orage
 Herbe-lute : longue herbe
 Herbe-torse : plante du Wran
 Herbe vive : épice
 Houlette : constellation (peut-être équivalente au Bâton de Lu'yasa des Sithis)
 Ilenite : métal brillant coûteux
 Indreju : épée de Jiriki, en bois-sorcier
 Jour de la Bien-Pesée : jour de la justice finale et de la fin du monde mortel dans la religion aédonite
 Kangkang : alcool qanuc
 Kraile : nom sithi des « fruits-soleil »
 Kvalnir : épée d'Isgrimnur
 Lampe : constellation (peut-être équivalente au Reniku des Sithis)
 Lampe des Brumes : Témoin de Tumet'ai
 Langouste : nom salanais d'une constellation
 Levée d'Anituelles : immense rassemblement de troupe durant l'âge d'or de Nabban
 Loutre : nom salanais d'une constellation
 Maison de Glace : endroit sacré pour les Qanucs, où sont célébrés les rituels qui permettent l'arrivée du printemps
 Maison de l'Année-Dansante : traduction en westerlien du nom de famille de Jiriki
 Mansa Connoyis : la « prière de l'union », célébration des mariages
 Martin-Pêcheur : constellation nabbanaise
 Minneyar : épée de fer du roi Fingil, héritée en droite ligne d'Elvrit
 Minog : plante comestible aux larges feuilles, poussant dans le Wran
 Mixis le Loup : constellation nabbanaise
 La Nabbanaise : l'une des chansons de Sangfugol
 Naidel : épée de Josua
 Nuage de l'Eadne : navire d'Aspitis Prévès
 Océan Infini et Étemel : nom niskie de l'océan traversé par les Natifs du Jardin

Oinduth : lance noire de Hern

Pacte de Sesuad'ra : accord de séparation entre les Sithis et les Norns, conclu sur Sesuad'ra

Peine : épée de fer et de bois-sorcier, forgée par Ineluki et offerte à Elias. Son nom sithi est : « Jingizu »

Pierre de la Séparation : chanson Hernystiri parlant de la Pierre de l'Adieu

Plongeon : constellation nabbanaise

Pomme d'eau : fruit des marais du Wran

Prise'a : Toujours-radieuse. L'une des fleurs favorites du sithi

Racine-gutte : herbe commune utilisée pour faire le thé dans le Wran (et dans d'autres régions du sud)

Reniku, la Lanterne-estivale : nom sithi de l'étoile qui signale la fin de l'été

Rhao Iye-Sama'an : maître-Témoin de Sesuad'ra, appelé « l'Œil du Dragon de Terre »

Rite de la Vivification : rituels qanucs qui permettent l'arrivée du printemps

Les Rives de la Greenwade : chanson interprétée la nuit du feu de joie sur Sesuad'ra

Roue du Destin : nom erkynéen d'une constellation

Sanglier sur lances croisées : emblème de Guthwulf d'Utanyéate

Scarabée Ailé : constellation nabbanaise

Serpent : constellation nabbanaise

Shent : jeu de réflexion sithi

Six Cantiques de Requête Respectueuse : rituel sithi

Sotfengsel : navire d'Elvrit, enterré à Skipphawen

Têt : maître-Témoin de Mezutu'a

Ti-tuno : célèbre corne sithie

Trône de Yuvenis : constellation nabbanaise

Vin de Chasse : alcool qanuc (réservé à certaines occasions, et principalement à l'usage des femmes)

Wind Festival : la fête des vents, la fête aquilonienne

Yrmansol : arbre de la célébration de maya en Erkynée



QANUC

Aia : « En arrière » (Hinik aia : « Recule ! »)

Bhojujik Mo qunquc (idiome) : « Si les ours ne t'y mangent pas, tu es chez toi. »

Binbiniqegabenik ea sikka ! Uc sikkan mohinaq da Yijarjuk ! : « Je suis Binabik ! Nous allons à Urmsheim ! »

Boghanik : « Fouisseurs » (Bukken)

Chash : « Vrai », « Exact »

Chok : « Cours »

Croohok : « Rimmersleute »

Croohokuq : pluriel de « Croohok »

Guyop : « Merci »

Henimaatuq ! Ea kup ! : « Amie adorée ! Tu es là »

Hinik : « Va », ou « Va-t'en »

Iq ta randayhet suk biqahuc : « L'hiver n'est pas la juste époque pour le baignement de rivière sans vêtements. »

Ko muhuhok na mik aqa nop : « Quand ça te tombe sur la tête, tu sais que c'est une pierre. »

Mikmok hanno so gijiq (idiome) : « Si tu désires porter une belette affamée dans ta poche, c'est ton choix ! »

Mosoq : « Cherche ! »

Muqang : « Assez »

Nenit, henimaatuya : « Venez, mes amis. »

Nihut : « Attaque ! »

Ninit : « Venir »

Shummuk : « Attends ! »

Sosa : « Viens ! »

Utku : « Basse-Terre »

Ummu : « Maintenant ! »

Ummu Bok : « Très bien ! » (approximativement)

Yah aqonik mij-ayah nu tutusiq, henimaatuq : « Ho ! mes frères, arrêtez-vous et parlez-moi. »

HERNYSTERI

Brynioch na ferth ub strocinh : « Brynioch nous a abandonnés »

Domhaini : « Dwarrows »

E gundhain sluith, ma connalbehn... : « Nous avons bien combattu, très cher... »

Feir : « Frère », ou « Camarade »

Goirach : « Fou », « Sauvage »
Goirach cilagh ! : « Folle ! »
Isgbahta : « Bateau de pêche »
Moiheneg : « Entre » ou « Espace vide »
Sithi : « Être Paisible »
Smearech fleann : « Livre dangereux »

NABBANAIS

À prenteiz : « Attrapez-le »
Aedonis Fiyellis extulanin mei : « Seigneur Aédon, sauvez-moi ! »
Cansim Falis : « Chant de Joie »
Cenit : « Chien »
Cuelos : « Mort »
Duos Onenpondensis, Feata Vorum Lexeran ! : « Dieu Tout-Puissant, que ceci soit Votre loi ! »
Duos Wulstei : « Si Dieu le veut »
Em Wulstes Duos : « Par la volonté de Dieu »
En Semblis Aedonitis : « À l'image de l'Aédon »
Hué fàuge : « Que se passe-t-il ? »
Mansa sea Cuelossan : « Messe des morts »
Matra sà Duos : « Mère de Dieu »
Mulveiz-nei cenit drenisend : « Ne réveille pas le chien qui dort »
Otillenaes : « Outils »
Oveiz mei : « Entends-moi »
Sa Asdridan Condiqilles : « L'Étoile du Conquérant »
Soria : « Sœur »
Tambana Leobardis eis : « Léobardis est tombé. »
Timioruelos exaltât mei : « Que la peur de la mort m'exalte ! »
Vasir Sombris, feata concordin : « Père des Ombres, accepte cette offrande. »
Veir Maynis : « La Grande Verte », « L'Océan »

PERDRUINAIS

Avi stetto : « J'ai un couteau. »
Ohé, vo stetto : « Oui, il a un couteau. »

RIMMERSPAKK

Dveming : « Dwarrow »
Gjal es, künden ! : approx. « Laissez ça tranquille, les enfants ! »
Haja : « Oui »

Halad, künde ! : « Arrête-toi, enfant ! »
 Im tosdten-grukker ! : « Un pilleur de tombes ! »
 Kundë-mannë : « Enfant-homme »
 Rimmersmannë : « Rimmersleute »
 Vad es... Uf nammen Hott, vad es... ? : « Que se passe-t-il ? Au nom de Dieu, que se passe-t-il ? »
 Vaer ! : « Attention ! »
 Vawer es do kunde ? : « Qui est cet enfant ? »
 Vjer sommen marroven : « Nous sommes des amis. »

SITHI

Ai, Nakkiga, o'do'tke stazho (nom) : « Ah ! Nakkiga, j'ai échoué. »
 Ai Samu'sitech'a ! : « Salut à toi, Samu'sitech'a ! »
 Asu'a : « Qui regarde vers l'est »
 Hei ma'akajao-zha : « Faites qu'il tombe ! (le château) »
 Hikeda'ya (Enfants des Nuages) : Norns
 Hikeda'yei : pluriel à la deuxième personne de « Hikeda'ya » : « Vous, Hikeda'yas »
 Hikka : « Porteur »
 Hikka Staja : « Porteur de la Flèche »
 Hikka Ti-tuno : « Porteur de Ti-tuno »
 Hiyanha : « Bateaux de pèlerinage »
 Im sheyis tsi-keo'su d'à Yana o Lingit : « Par le sang commun de nos ancêtres (Yana et Lingit) »
 Ine : « C'est »
 Isi-isi'ye : « C'est (effectivement) ça. »
 Isi-isi'ye-a Sudhoda'ya : « C'est réellement un mortel ! »
 J'asu pra-peroihin ! : « Honte de ma maison ! »
 Ras : terme de respect : « Sire », « Messire »
 Ruakha : « Mourant »
 S'hue : « Seigneur »
 Ske'i : « Arrêtez »
 Staja Ame : « Flèche Blanche »
 Sudhoda'ya (Enfants du Crépuscule) : « mortels »
 T'si anh pra Ineluki : « Par le sang d'Ineluki »
 T'si e-isi'ha as-irigù ! : « Il y a du sang à la Porte de l'Est ! »
 T'si im t'si : « Le sang pour le sang »
 Tinukeda'ya : « Enfants de l'Océan » (Dwarrows et Niskies)
 Ua'kiza Tumet'ai nei-R'i'anis : « Chant de la Chute de Tumet'ai »
 Venyha s'anh ! : « Par le Jardin ! »
 Yinva : « Viens ! »
 Zida'ya (Enfants de l'Aube) : Sithi

AUTRES

Azha she'she t'chakó, urun she'she bhabekró... Mudhul samat'ai. Jabbak s'era memেকেza sanayha-z'à... Ninyek she'she, hamut'tke agrazh'a s'era yé... : paroles d'un chant norn à la signification très déplaisante.



PRONONCIATION

ERKYNÉEN

Les noms erkynéens se divisent en deux groupes : l'Erkynéen Ancien (E. A.) et le Warinsteni. Les noms construits à la mode de Warinsten, l'île natale de Jean Presbytère (principalement les noms des domestiques du château et ceux des membres de la famille de Jean), sont représentés comme des variantes bibliques (Elias : Elijah, Ebekah : Rebecca, etc.) Les noms écrits en Erkynéen Ancien se prononcent comme en français, à l'exception des règles suivantes :

a : toujours le « a » de « bas »

ae : se prononce « é »

c : « k » dur

e : n'est jamais muet, et suit les règles d'accentuation

ea : se prononce « a », sauf au début d'un mot, où il se prononce comme « ae »

g : se prononce toujours comme s'il était suivi d'un « u », sauf devant un « e »

h : « h » expiré, ronflant devant une consonne

i : toujours fortement accentué

o : long mais doux, jamais trop accentué

sh : se prononce « ch »

th : se prononce « t »

HEMYSTIRI

L'Hernystiri se prononce comme l'E. A., sauf pour quelques exceptions :

ch : se prononce « k »

y : se prononce « i », mais ye se prononce « aille »

h : muet

e : se prononce toujours, sauf après « th »

ll : même chose que « l »

RIMMERSPAKK

Le Rimmerspakk ne diffère de l'E. A. que pour les sons suivants :

j : se prononce « y », Jarnauga : Yarnauga

ei : se prononce « aïe »

ë : se prononce « i »

ô : se prononce « ou »

au : « o » long

NABBANAIS

Le Nabbanais est une langue dans laquelle toutes les lettres se prononcent. Il y a quelques exceptions :

i : la plupart des noms nabbanais sont accentués sur la deuxième syllabe. Lorsque cette syllabe contient un « i », celui-ci devient un « i » long, à moins d'être placé devant une consonne doublée.

QANUC

La langue des trolls est considérablement différente des autres langues humaines. Il existe trois sortes de « k », représentées par les lettres c, q, et k. La seule différence intelligible pour un non-Qanuc est un léger claquement de langue sur le « q », mais il est déconseillé aux débutants de tenter de le reproduire. Tous trois seront donc prononcés comme un « k » dur. De plus, le « u » se prononce « euh ». Pour le reste, le lecteur ne s'éloignera pas beaucoup de la réalité en prononçant les noms phonétiquement.

SITHI

La langue du peuple Zida'ya est plus imprononçable encore pour une personne non entraînée que la langue de Yiqanuc. Le plus simple est donc de la prononcer phonétiquement, d'autant que la probabilité que l'un d'entre nous se voit contredit par des experts est faible (mais pas inexistante, comme peut en témoigner Binabik). Il est néanmoins préférable de suivre les règles suivantes :

i : si le « i » est inclus dans la première syllabe d'un mot, il s'agit d'un « i » court. Le reste du temps, c'est un « i » long.

ai : se prononce aille (apostrophe) : représente un son particulier qui ne peut être reproduit par les gorges des mortels.

Cet ouvrage a été imprimé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Payot & Rivages
en mai 1999

Imprimé en France
Dépôt légal : avril 1999
N° d'impression : 47153